This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06829275 8

PRÉCIS
HISTORIQUES

BULLETIN MENSUEL DES MISSIONS BELGES
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

—

1892

PROPRIÉTÉ

PRÉCIS

HISTORIQUES

mélanges religieux...

INDEXED

~~BULLETIN MENSUEL DES MISSIONS BELGES~~

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

IIIe SÉRIE — TOME PREMIER

(XLIe DE TOUTE LA COLLECTION)

1892

BRUXELLES
ALFRED VROMANT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
3, RUE DE LA CHAPELLE, 3

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
616577 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1932 L

En exécution des décrets du pape Urbain VIII, nous déclarons que, dans le récit des événements merveilleux et des faits de tout genre mentionnés dans les *Précis historiques*, nous ne prétendons en rien prévenir le jugement de l'Église romaine, à laquelle nous soumettons, de grand cœur et sans réserve aucune, nos opinions, nos écrits, nos paroles, anathématisant tout ce qu'elle anathématise, approuvant tout ce qu'elle approuve.

V. BAESTEN, S. J.
Directeur des *Précis historiques*.

PRÉCIS HISTORIQUES

BULLETIN MENSUEL DES MISSIONS BELGES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

A NOS LECTEURS

Fondés en 1852, les *Précis historiques* viennent d'accomplir la 40e année de leur existence ; ils ont publié *deux séries* de *vingt* volumes chacune, et commencent, le 1er janvier 1892, la *troisième série* de leur publication périodique.

A cette occasion, nous devons aux fidèles abonnés de notre Recueil, ainsi qu'aux nouveaux souscripteurs, quelques mots d'explication au sujet de la nouvelle série que nous inaugurons aujourd'hui.

Comme par le passé, nous nous attacherons à suivre le plan adopté par nos prédécesseurs. Les fastes de l'Église, traités plus spécialement au point de vue de notre histoire nationale, continueront d'être l'objet le plus ordinaire des travaux de nos collaborateurs ; en particulier, l'histoire des missions étrangères dirigées par nos confrères et nos compatriotes, occupera, dans notre Revue, plus encore qu'auparavant, une place considérable.

Dans nos précédentes séries, on a pu voir de nombreux documents sur les labeurs apostoliques de nos missionnaires belges. Les premières missions des Montagnes Rocheuses, établies il y a cinquante ans par le R. P. De Smet; les travaux du P. Gilles Henry, luxembourgeois,

et de ses compagnons belges, à Mosdock dans le Caucase, à Saratow près d'Astrakan, et dans les îles de l'Archipel grec; les anciennes missions des jésuites belges dans l'Amérique méridionale ; enfin et surtout les missions actuelles du Bengale occidental et de l'Afrique australe ont fourni aux *Précis historiques* la matière d'articles aussi pleins d'édification que d'intérêt (1).

Aujourd'hui, que les missions belges acquièrent plus d'importance que jamais et préoccupent à bon droit l'opinion publique, la Direction des *Précis historiques* a résolu de donner à ce Recueil le sous-titre de : *Bulletin mensuel des missions belges de la Compagnie de Jésus.*

Pour justifier cette mesure, outre les lettres de nos confrères qui desservent présentement les missions belges que le Saint Père leur a confiées, nous publierons aussi de temps à autre des *notices* et des *documents inédits* sur les travaux des anciens jésuites belges dans les Deux Mondes ; mais la plupart de nos articles seront consacrés aux missions actuelles du Bengale et du continent africain. Nous devons donc attirer tout particulièrement l'attention de nos lecteurs sur ces deux champs d'apostolat, plus spécialement réservés aux membres de la province belge de la Compagnie de Jésus.

Fondées il y a vingt ans, les missions indigènes du Chota-Nagpore, dans la Présidence du Bengale, ont pris naguère des accroissements merveilleux (2). Tous les jours de nouvelles chrétientés s'élèvent comme par enchantement parmi les misérables peuplades des Kôles et des Ouraons. Malheureusement, chez ces tribus accablées depuis longtemps par les exactions des *zémindars* hindous qui détiennent la plus grande partie du sol, les ressources

(1) Voir sur ces différentes missions la *Table générale* de la 1re série. La *Table* de la 2e série paraîtra prochainement.

(2) Voir *Notice sur la Mission belge du Bengale*, un vol. in-12° de 84 pp. Bruxelles, 1889. Se vend *un franc*, au profit de la mission : on peut s'adresser au Bureau des *Précis*.

matérielles ne sont pas proportionnées à leur bonne volonté. En amenant ces pauvres gens à la vérité qui doit les consoler dans leur détresse, il faut pourvoir à tous leurs besoins religieux ; il faut former, instruire et entretenir les catéchistes indigènes qui suppléent au petit nombre des missionnaires ; il faut ouvrir des écoles et souvent même nourrir les écoliers ; il faut élever de très modestes chapelles et bâtir du moins une cabane pour abriter le prêtre qui les va desservir. En un mot, il faut subvenir à tous les besoins du culte et fournir à ces chrétientés naissantes les objets les plus indispensables à la célébration des saints mystères. Et c'est pour cela que nous demandons une légère obole à nos familles catholiques qui ont joui durant de longs siècles des bienfaits du christianisme ; elles paieront une partie de la dette de reconnaissance qu'elles ont contractée envers Dieu, en faisant connaître Jésus-Christ aux tribus déshéritées du Bengale.

D'un autre côté, sur l'ordre formel du pape Léon XIII et sur les instances réitérées de l'État du Congo, les jésuites belges, qui ont déjà évangélisé les tribus africaines du Haut-Zambèze, se préparent également à s'associer à la grande œuvre civilisatrice inaugurée dans l'Afrique centrale par le roi Léopold II. Il y a place, dans l'immense Congo belge, pour tous les dévouements, pour tous les sacrifices ; et nos anciens ordres religieux, malgré leurs charges déjà grandes dans la mère-patrie, ne peuvent refuser de joindre leurs efforts à ceux de notre clergé séculier et de nos récentes congrégations apostoliques, quand il s'agit de porter le christianisme et la civilisation aux sauvages habitants de notre royale colonie africaine.

Dans son beau rapport au dernier congrès de Malines, M. le baron Léon Bethune, après avoir constaté les heureux résultats déjà obtenus au Congo par les dévoués missionnaires de la Congrégation de Notre-Dame de Scheut, a fait un chaleureux appel au zèle des prêtres, des reli-

gieux et des laïcs de notre pays : « Il n'y a pas à se le dissimuler, disait-il ; les forces mises en œuvre jusqu'à présent sont hors de toute proportion avec les besoins immenses de cette mission. Figurez-vous une contrée grande comme soixante fois la Belgique, peuplée de trente millions d'habitants ; représentez-vous ce monde nègre plongé dans une dégradation extrême, adonné à la polygamie, au cannibalisme, mais conservant malgré tout un souvenir affaibli et lointain des traditions primitives, de vagues aspirations vers un avenir meilleur. Isolés au milieu de cette barbarie, voici des blancs, des Belges, nos frères, prodiguant, sous les ardeurs du climat équatorial, leur santé et leur vie au service de leur Roi et de leur pays. Et pour offrir à ces braves les consolations de la foi qui a illuminé les jours radieux de leur enfance, pour la rédemption de cette humanité noire qui nous tend ses bras suppliants, qu'avons-nous fait jusqu'à présent ? Six chapelles et une poignée de missionnaires... Pas un prêtre sur la route si fréquentée des caravanes ; pas un à Matadi où les travaux du chemin de fer amènent tant d'Européens et même des chrétiens noirs de la côte (1) ; pas un missionnaire à Léopoldville, métropole du Haut-Congo, où résident une centaine de blancs ! — Et quel rapprochement douloureux d'autre part : à côté de nos six pauvres créations catholiques et belges, trente et une missions protestantes, anglaises, américaines, scandinaves !... Quelque humiliante pour notre amour-propre national et religieux que soit cette situation, j'ai cru de mon devoir de la signaler en toute franchise aux méditations des catholiques belges, parce qu'il dépend uniquement de leur générosité et de leur énergie de la modifier

(1) Les vœux exprimés par M. le baron L. Bethune, au dernier Congrès de Malines, ont reçu depuis un commencement d'exécution par le récent départ de trois prêtres flamands, MM. les abbés Janssens, d'Hooghe et Buysse.

à bref délai. *(Applaudissements.)* Cet appel, je l'adresse avec confiance à tous ceux de nos compatriotes qui ont l'âme assez haute pour concevoir la sublime noblesse de l'apostolat et aspirer au suprême honneur de s'y consacrer. »

Après avoir énuméré les divers projets qui tendent à assurer l'avenir des deux vicariats apostoliques déjà établis et par les missionnaires de Scheut dans le Haut-Congo, et par les Pères blancs de Woluwe à l'ouest du lac Tanganika, après s'être réjoui du prochain départ de nos héroïques sœurs de charité de Quatrecht pour l'orphelinat de Banana, M. le baron Bethune annonçait au Congrès de Malines, d'après un rapport officiel des administrateurs généraux de l'État Indépendant, qu'il était question de confier un troisième vicariat apostolique à la Province belge de la Compagnie de Jésus ; et l'orateur ajoutait que « tous les catholiques soucieux de l'avenir religieux de la colonie royale accueilleraient avec bonheur la prompte réalisation de ce projet. »

Puis, en terminant son éloquent discours, M. le baron Bethune faisait de pressantes invitations au dévouement de tous, prêtres, religieux et laïcs. « Puisse, disait-il, puisse le principe de la division du travail apostolique recevoir bientôt d'autres fécondes applications, qui ne sauraient diminuer en rien la place d'honneur que la Congrégation de Scheut a conquise en répondant la première à l'appel de l'épiscopat. Pourquoi nos ordres religieux, les Bénédictins et les Trappistes, les héritiers des moines qui ont défriché nos propres forêts, n'iraient-ils pas au Congo recommencer leur éternelle histoire, et puiser une nouvelle jeunesse en mettant en valeur une terre vierge des plus fertiles et en relevant, par le travail, une race infortunée ? C'est avec le sentiment profond de la responsabilité encourue par la Belgique catholique dans cette providentielle entreprise de la rédemption africaine, que je redis encore une fois à tous les hommes de bonne volonté :

Messis quidem multa, operarii autem pauci. Pour assurer le présent et l'avenir de l'œuvre religieuse au Congo, il faut donc, avant tout, des prêtres, des vocations, des dévouements. C'est l'élément essentiel. Et si le clergé séculier et régulier veut bien y pourvoir, j'espère que tous les catholiques considéreront comme un honneur et comme un devoir de se charger généreusement de l'assistance matérielle des missions congolaises. » Le Congrès de Malines a chaleureusement approuvé ces belles paroles et voté à l'unanimité les résolutions présentées à ce sujet par M. le baron Léon Bethune.

C'est pour répondre aux nobles intentions et aux énergiques invitations du dernier Congrès de Malines et de l'honorable rapporteur, si compétent dans les affaires africaines (1),que notre Revue a pris la décision de faire connaître mensuellement à ses lecteurs les progrès et les nécessités des missions belges de la Compagnie de Jésus. De plus, elle consacrera aux besoins sans cesse croissants des chrétientés nouvelles le bénéfice éventuel de sa publication, et elle versera les aumônes qui lui seraient adressées à cette fin entre les mains des supérieurs respectifs des différentes missions.

Tous les abonnés aux *Précis historiques* pourront ainsi contribuer à l'extension du royaume de Dieu dans ces missions lointaines ; ils participeront à cette œuvre excellente de l'Apostolat et de la Propagation de la Foi,laquelle, comme nous essaierons de le démontrer dans l'article suivant sur les *Missions catholiques*, doit être, aux yeux du vrai disciple de Jésus-Christ, la première de toutes les œuvres, puisqu'elle est la plus intimement associée à l'œuvre essentielle du divin Sauveur : le salut des âmes et la rédemption de l'humanité.

(1) Voir le beau livre de M. Léon Bethune : *Les Missions catholiques d'Afrique*, un vol. in-8° de 320 pages, avec carte. Bruges, 1889.

L'ŒUVRE

DES

MISSIONS CATHOLIQUES

SA NATURE ET SES RÉSULTATS

C'est un magnifique et consolant spectacle que celui que nous présente aujourd'hui, à la fin de ce XIXe siècle, l'apostolat de l'Eglise catholique.

Des milliers de missionnaires, partis de toutes les contrées de la vieille Europe, vont, au péril de leur vie, annoncer sur toutes les plages du monde, avec le nom adorable de Jésus-Christ, les conditions absolument nécessaires de la régénération des âmes et les principes fondamentaux du vrai bonheur des peuples. Et ces missions obtiennent partout des résultats merveilleux, bien capables de provoquer l'attention des penseurs sérieux et la généreuse reconnaissance des fidèles enfants de l'Église.

Trop souvent, en contemplant les prodigieux développements qu'ont pris aujourd'hui les missions étrangères, malgré des difficultés de tout genre, on ne réfléchit pas assez aux causes qui les produisent. On ne se fait pas une idée assez juste, assez complète, de ce qu'est essentiellement l'apostolat catholique ; on n'examine pas assez, en détail, ce qu'il a toujours été, depuis dix-neuf siècles, depuis la première mission donnée par Jésus-Christ lui-même à ses disciples.

Or, il y a ici un fait divin, surnaturel, inexplicable au point de vue purement humain, et qui, s'il en était besoin, fournirait à lui seul une preuve évidente de la divinité du

christianisme. Jésus-Christ seul, du haut de sa croix sanglante, a pu inspirer à l'homme égoïste, à l'homme amoureux de lui-même, le dessein de se dévouer, de se sacrifier pour l'amour de Dieu et du prochain. Jésus-Christ seul a pu donner à l'homme la force d'accomplir de pareils dévouements et accorder à ces sacrifices une pareille efficacité.

Quel autre que l'Homme-Dieu a jamais osé prononcer cette simple et sublime parole, qu'on ne peut trop méditer, si l'on veut comprendre à fond l'apostolat catholique? « Comme mon Père m'a envoyé dans le monde, ainsi je vous envoie (1) », dans le même but, avec la même autorité, la même puissance et le même amour. « Allez donc, enseignez à tous les peuples de la terre les vérités saintes que vous avez recueillies de ma bouche (2). Faites-leur connaître le Dieu trois fois saint : Père, Fils et Saint-Esprit, et baptisez-les en ce nom adorable. Je suis la lumière du monde (3) et la toute-puissance m'a été donnée par mon Père céleste (4). » Eh bien ! cette lumière et cette puissance, je vous les communique à mon tour, afin de donner à votre apostolat une efficacité divine. « Vous recevrez la force de l'Esprit de Dieu, et vous me rendrez témoignage à Jérusalem, en Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de l'univers (5). » Ce sont ces paroles

(1) *Ev. de saint Jean*, ch. XX, v. 21. « Sicut misit me Pater, et Ego mitto vos. » — *Ibid.*, chap. XVII, v. 18. « Sicut tu (Pater) me misisti in mundum, et Ego misi eos in mundum. »

(2) *Ev. de saint Matthieu*, ch. XXVIII, v. 18, 19, 20.—« Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra : euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus sanctis, docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis. Et ecce Egovobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi ». — Voir aussi *Ev. de saint Marc*, chap. XVI, v. 15, 16.

(3) *Ev. de saint Jean*, ch. VIII, v. 12. « Ego sum lux mundi. »

(4) *Ev. de saint Matthieu*, ch. XXVIII. v. 18.

(5) *Act. Apost.*, ch. I, v. 8. « Accipietis virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos et eritis mihi testes in Jerusalem, et in omni Judæa et Samaria, et usque ad ultimum terræ. »

de Jésus-Christ, dont les apôtres ne pouvaient encore saisir toute la portée, qui ont créé l'apostolat catholique.

Ces paroles si claires et si affirmatives, si audacieuses et si étonnantes, ces paroles si parfaitement incompréhensibles dans la bouche d'un simple homme, se sont accomplies à la lettre par un prodige plus étonnant encore. Dans toute la suite des siècles, l'histoire des missions de l'Église catholique n'est pas autre chose que la réalisation continue, visible à tous les yeux, de ces oracles prophétiques et de ces toutes puissantes promesses.

A peine le divin Maître a-t-il quitté la terre après avoir donné à ses disciples une dernière assurance qu'il serait avec eux jusqu'à la fin des temps, voici que la mission des apôtres est inaugurée tout d'abord à Jérusalem et en Orient; puis elle se poursuit dans tout le monde grec et romain, avec une fécondité, un héroïsme, un éclat, que l'humanité n'avait jamais vus jusqu'alors, et dont les maîtres du monde, qui ne comprennent que les succès de la force, ne peuvent se rendre compte.

Partout, en Europe comme en Asie, les premières chrétientés sont établies comme des missions ; car ce n'est que, peu à peu, à mesure que les Églises se développent, qu'elles prennent leur forme définitive, consacrée par les conciles et par l'autorité du chef suprême de l'Église universelle. Et dans leurs commencements et leurs progrès, ces missions et ces Églises se multiplient et s'étendent d'une manière toute différente des institutions humaines: le royaume de Dieu ne doit pas s'établir à la façon des royaumes de la terre.

Constatons tout d'abord le singulier contraste qui existe entre l'orgueilleux égoïsme des sages et des puissants de l'antiquité païenne et le zèle ardent, dévoué, invincible des apôtres de l'Évangile.

Avant Jésus-Christ, au milieu des épaisses ténèbres de

l'idolâtrie, chez les tribus les plus sauvages comme chez les peuples les plus policés, ni les prêtres des faux dieux, ni les plus célèbres législateurs, ni les plus profonds politiques, n'avaient guère usé de leur influence pour extirper dans leur nation les plus absurdes et les plus infâmes superstitions. Avant Jésus-Christ, les plus illustres philosophes, qui par les seules lumières de la raison étaient parvenus à la connaissance du vrai Dieu, n'avaient absolument rien fait pour répandre cette doctrine essentielle parmi leurs propres concitoyens. Dans leur stérile orgueil, ils allaient même jusqu'à dire que, s'ils avaient la main pleine de vérités, ils ne daigneraient pas même l'ouvrir. Et, en effet, comme le remarque le grand évêque de Meaux, qu'avaient donc gagné au point de vue religieux et moral les philosophes de la Grèce et de Rome, avec tous leurs beaux raisonnements et leurs pompeux discours ? Platon, avec sa sublime éloquence, a-t-il renversé un seul des autels où de monstrueuses divinités étaient adorées par les foules insensées ? Bien au contraire, lui et ses disciples et tous les anciens philosophes n'ont-ils pas sacrifié au mensonge ? Ont-ils seulement soupçonné qu'il fallait s'opposer ouvertement à tant de blasphèmes, et souffrir, non pas le dernier supplice, mais le moindre affront, pour annoncer la vérité aux hommes, que ceux-ci ignoraient ou contredisaient outrageusement ? Loin de le faire, n'ont-ils pas retenu la vérité captive ? n'ont-ils pas posé pour maxime, qu'il fallait laisser croupir dans les plus hideuses religions le peuple qu'ils méprisaient du haut de leur génie ?

Quelle différence avec les humbles et généreux missionnaires de l'Évangile de Jésus-Christ ! Au milieu de la grande fête de la Pentecôte juive, dix jours après l'ascension du Seigneur, Pierre, environné des onze et des autres

(1) *Discours sur l'histoire universelle*, seconde partie, ch. XVI et XX. — *Panégyriques de saint Paul, de saint Pierre, de saint André.*

disciples, ne craint pas de prêcher ouvertement aux Juifs la divinité du Maître qu'ils ont cruellement mis à mort, ainsi que l'absolue nécessité de croire en Lui et de suivre ses enseignements. Et des milliers d'hommes, touchés de la grâce, se soumettent et croient à la parole de ces premiers missionnaires ; ils constituent la première chrétienté qui sera bientôt suivie d'une infinité d'autres et qui embrassera un jour le monde entier dans sa foi et dans son amour.

Pour bien comprendre l'apostolat catholique, dans son fond et dans ses résultats, il faut lire et relire ce livre vraiment étonnant des *Actes des apôtres*, écrit par un témoin contemporain, par un fidèle disciple du grand apôtre des nations. Il faut sans cesse avoir devant les yeux ces magnifiques scènes du christianisme naissant, qui se reproduiront, toutes proportions gardées, dans chacun des siècles suivants. Ces incomparables récits ont provoqué l'admiration enthousiaste des plus beaux génies et des plus grands orateurs (1).

Au moment où expire le disciple bien-aimé, le dernier survivant des apôtres, soixante-huit ans à peine après la mort sanglante du divin Rédempteur, le christianisme est déjà répandu dans tout l'empire romain. Des églises nombreuses et florissantes sont établies en Asie Mineure, en Syrie, en Égypte ; puis, dans les îles de l'Archipel et dans la Grèce propre ; ensuite, dans toute l'Italie et dans les provinces limitrophes. C'est ainsi que, grâce aux premiers missionnaires de l'Évangile et grâce à l'appui de leurs premiers fidèles, — malgré des persécutions cruelles et prolongées, malgré l'opposition de tous les intérêts et tout le poids de la puissance impériale, malgré la révolte

(1) Bossuet, passim, dans ses discours *sur la Pentecôte*, *sur l'Exaltation de la sainte Croix* et *sur la Circoncision*. — Voir aussi Lacordaire, *Conférences sur la divinité de Jésus-Christ*. — *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*, seconde lettre.

de tous les mauvais instincts de l'homme enracinés par de longs siècles d'idolâtrie, — la religion de Jésus-Christ a opéré comme une première prise de possession de la partie la plus civilisée de l'ancien monde.

Animés de l'esprit du Maître et enflammés de son amour, les pionniers de la foi chrétienne ne se contentent pas de ces merveilleux succès ; ils s'avancent toujours : les uns, à l'Orient, dans les contrées arrosées par le Tigre et l'Euphrate, pour y fonder les églises de l'Assyrie et de la Babylonie ; les autres, à l'Occident, pour y jeter les premières assises des futures églises de l'Afrique proconsulaire et de la Numidie, des Gaules et des Espagnes. Les progrès sont si rapides et les prédications des missionnaires grecs et latins si efficaces, qu'au bout de trois siècles, l'empire romain est comme étonné lui-même de se trouver chrétien, et la religion du Christ monte avec le grand Constantin sur le trône des Césars.

Trois siècles de prédications, de travaux, de dévouements, de sacrifices de tout genre ont suffi à l'Église de Jésus-Christ pour triompher de tous les obstacles et pour arriver à gouverner pacifiquement les âmes et les consciences d'un monde qui avait été si longtemps la proie de toutes les erreurs, de toutes les passions, de toutes les tyrannies.

Bientôt cette Église sera si forte, si active, si pleine de sève et de vigueur, qu'à la fin du quatrième siècle, sous les faibles successeurs du grand Théodose, malgré les hérésies qui la déchirent et l'affaiblissent, elle pourra songer sérieusement à la conversion des barbares germains, qui, sur tous les points, menacent les frontières septentrionales de l'empire et s'apprêtent à le détruire pour s'en partager les dépouilles. Auparavant déjà, quelques missionnaires avaient visité les régions voisines de l'empire. Vers l'an 350, l'évêque Ulfilas avait traduit la

Bible en langue gothique et porté l'Évangile chez les Goths du Danube (1). Cent ans plus tôt, Tertullien nous assure que, dès lors, des prêtres avaient pénétré dans les deux provinces romaines de Germanie, sur la rive gauche du Rhin et chez les Celtes de l'Armorique et de la Grande-Bretagne (2).

Mais ce n'étaient là que des tentatives isolées. Il faudra, pour conquérir la Germanie entière, un grand mouvement d'ensemble. Pendant et après les terribles invasions du ve siècle, il faudra attaquer vigoureusement la forte race germanique dans toutes ses branches diverses pour y établir solidement des Églises nombreuses et prospères. Ce sera l'œuvre de plusieurs siècles ; et, pour son glorieux achèvement, il faudra combiner les efforts communs des missionnaires italiens, espagnols, gallo-romains, qui appartenaient à des Églises relativement anciennes, ainsi que les entreprises hardies des prêtres celtes et germains, qui avaient plus récemment embrassé la foi chrétienne avec toute l'ardeur et toute l'énergie de leur tempérament national.

En 496, les Franks Saliens reçoivent le baptême des mains du grand évêque saint Remy ; bientôt après, les Franks Ripuaires et les Burgondes suivent leur exemple. En 596, l'illustre pape saint Grégoire envoie Augustin et ses compagnons chez les Anglo-Saxons qui avaient envahi les îles Britanniques. Les Églises du royaume de Kent et des autres provinces de l'heptarchie sont fondées en peu d'années ; à leur tour, les prêtres Bretons et Anglo-Saxons de ces contrées, unis aux missionnaires des royaumes mérovingiens du continent, pénètrent peu à peu au delà du Rhin, dans la Frise, dans la Franconie, dans la Souabe ; enfin, sous les chefs carlovingiens et sous le long règne du plus illustre d'entre

(1) Voir le beau livre d'Ozanam : *Le christianisme et les Germains.*
(2) *Adversus Judæos*, VII.

eux, des coups terribles sont portés au paganisme des farouches sectateurs d'Odin, et cela au cœur même de la Germanie. Charlemagne a la gloire de dompter les barbares Saxons et de les amener à la foi et à la civilisation chrétiennes (1).

Après lui, de nouvelles et plus pacifiques conquêtes se poursuivent dans toute l'Europe orientale et septentrionale. La race des missionnaires n'est pas épuisée : et dans chaque siècle elle renaît et se multiplie avec une vigueur proportionnée aux circonstances.

Tandis que l'Église d'Orient, alors encore unie à l'Église de Rome, tâche de compenser les pertes que l'Islamisme lui fait subir en Égypte et en Syrie, en portant l'Évangile aux tribus slaves, ses voisines du Nord (866) et en convertissant à la foi de Jésus-Christ les princes de Kief et la grande nation des Russes (988), les papes confient aux saints apôtres Cyrille et Méthode la mission d'évangéliser les Moraves, les Serbes, les Croates et les autres peuples slaves qui confinent à la Germanie (872). Vers le même temps, les pontifes romains, qui sont, on peut le dire, le centre, l'âme et la vie de l'apostolat catholique, envoient des missionnaires vers la nation tartare des Hongrois ; ils convertissent leur roi, saint Etienne (997), et font, en peu d'années, du peuple Magyar, l'un des plus fidèles et des plus attachés à l'Eglise, le solide boulevard de la Germanie et de la chrétienté contre les futures invasions des Turcs.

Restaient à conquérir les Germains scandinaves, tout le nord de l'Europe, et l'Islande, cette *ultima Thule*, à peine connue de nom des anciens. Saint Anschaire et les missionnaires ses successeurs, sortis de nos contrées belges, abordent aux bouches de l'Elbe, et, de là, ils

(1) M. Kurth, dans son excellent ouvrage sur *les Origines de la civilisation moderne* a parfaitement exposé le rôle civilisateur de Charlemagne.

s'avancent par étapes successives le long des rivages du Danemark, de la Suède et de la Norwège; et, quand s'ouvre le second millénaire de l'ère chrétienne, on peut dire que, moralement, l'Europe entière est agenouillée devant les autels du vrai Dieu, au pied de la croix du divin Rédempteur.

C'est bien ici le lieu de faire ressortir la suprême importance, la providentielle nécessité de l'œuvre *chrétienne* par excellence, de l'œuvre des missions étrangères et de la propagation de la foi.

Si, dès la première prédication de l'Évangile, dans toutes les Églises fondées par les apôtres, à Jérusalem, en Asie, en Grèce, en Italie, il ne s'était pas trouvé en grand nombre des hommes décidés à marcher sur leurs sanglantes et glorieuses traces ; si, à côté d'eux, les fidèles n'avaient pas secondé, par tous les moyens, de leurs prières, de leur crédit, de leur argent, les hommes apostoliques qui allaient, en exposant leur vie, entreprendre de longs et pénibles voyages au milieu de populations étrangères, hostiles et idolâtres ; si les chrétiens déjà en possession des divines certitudes de l'Évangile de Jésus-Christ n'avaient pas, en reconnaissance de l'inestimable bienfait de leur vocation, déployé tous leurs efforts pour faire participer d'autres familles, d'autres villes, d'autres peuples, à la grâce du christianisme, jamais, ni l'empire romain ni les Barbares n'eussent joui des inappréciables biens du christianisme ; jamais, on n'aurait vu ce grand changement qui devait renouveler la face de l'ancien monde et préparer les destinées d'un monde nouveau.

Les ténèbres morales qui enveloppaient la pauvre humanité se fussent encore épaissies par l'invasion des nouvelles religions barbares, par l'établissement de nouveaux cultes, aussi cruels que grossiers. Toutes les nations de l'Europe, du détroit de Gibraltar à la mer Blanche,

eussent été plongées dans un abîme de superstitions et d'erreurs ; elles eussent été vouées pour toujours aux désordres, aux souffrances, aux maux de toute espèce dans lesquels, à l'heure qu'il est, nous voyons croupir la masse des malheureuses populations de l'Inde et de la Chine.

C'est grâce à l'apostolat catholique, qui s'était si vaillamment prolongé pendant dix siècles, que l'Europe chrétienne a été définitivement sauvée. Elle n'aura plus désormais qu'à conserver, à étendre, à fortifier, à défendre ses positions. L'épée de Charles Martel a terrassé l'Islamisme dans les plaines de Poitiers ; l'héroïsme des chrétiens espagnols a contenu le torrent des hordes sarrasines, et déjà, il s'apprête à reprendre un à un les royaumes arabes de la péninsule hispanique. A partir du onzième siècle, l'Europe tout entière est en armes sous l'étendard de la croix, pour essayer de reconquérir le tombeau du Christ et les anciennes chrétientés de l'Orient et de l'Afrique, presque anéanties par les flots de la barbarie musulmane.

Si les croisades n'ont pu atteindre leur but le plus direct, elles ont certainement entretenu, aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles, chez les nations chrétiennes de l'Occident, avec l'esprit militaire et religieux, le goût des expéditions lointaines et maritimes, ainsi que le désir ardent de conquérir le monde entier à la civilisation de l'Évangile.

L'Espagne et le Portugal avaient à peine fini de chasser de leurs territoires les derniers souverains arabes, quand la Providence ouvrit, devant ces belliqueuses et chevaleresques nations, le grand chemin des Océans. Leur foi profonde et de merveilleuses découvertes vont leur donner, à elles et à l'Église catholique, la possession de mondes nouveaux.

Sous l'impulsion, essentiellement chrétienne des Henri et des Emmanuel de Portugal, à la suite des Vasco de

Gama, des Diaz, des Cabral et de tant d'autres, les Portugais doublent le cap de Bonne-Espérance et vont porter, grâce à leurs missionnaires, l'Évangile de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités de l'Orient. Presque en même temps, ils fondent, au delà de l'Atlantique, la vaste colonie du Brésil.

De son côté, la grande Isabelle de Castille fournit à l'illustre Christophe Colomb les moyens d'équiper une flotte et de s'élancer à la conquête du Nouveau-Monde. Grâce aux missionnaires, envoyés par les papes et par les nations européennes, l'immense continent américain renfermera bientôt presque autant d'Églises que n'en compte la vieille terre d'Europe (1) ; et c'est animées d'une vive reconnaissance envers les apôtres de l'Evangile, qu'en cette année 1892, l'Europe et l'Amérique s'apprêtent à célébrer de concert le quatrième centenaire de la grande découverte, due au génie du fervent chrétien et au noble cœur de la reine catholique.

Depuis cet événement à jamais mémorable, et dont les conséquences se manifestent chaque jour davantage, l'apostolat catholique a pris des accroissements en rapport avec ses destinées nouvelles. Ce n'est plus un pays, un petit coin de terre, un ensemble de royaumes, c'est le globe entier qu'il faut insensiblement mais résolument gagner à Jésus-Christ. C'est à la réalisation de plus en plus complète de la parole prophétique et toute-puissante prononcée par le divin Maître : *Allez, enseignez la vérité à toutes les nations de la terre*, c'est à l'accomplissement définitif de cet oracle que les missionnaires catholiques ont travaillé, depuis quatre cents ans avec, une ardeur semblable à celle des premiers apôtres de l'Évangile, et aussi avec un succès qui peut être comparé aux triomphes rem-

(1) Cfr. la grande collection du P. Hernaes sur la fondation des Églises américaines, 2 vol. in-4°. Vromant, 1879. — Voir aussi GAMS, *Series Episcoporum*.

portés par eux dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

Nous ne pouvons refaire ici cette magnifique histoire des missions modernes et actuelles de l'Église catholique. Elle a été parfaitement résumée par le baron Henrion (1), et, pour ces derniers temps, par M. l'abbé Louis-Eugène Louvet, dans l'excellente publication hebdomadaire intitulée : *les Missions catholiques* (2).

Qu'il nous suffise de constater que l'apostolat catholique est aujourd'hui aussi florissant que jamais. Jésus-Christ semble vouloir donner à son Église une force d'expansion égale à celle qu'elle a déployée aux plus beaux jours de son histoire.

Dans les deux Amériques, les missionnaires achèvent d'amener à la foi catholique ce qui reste des tribus indigènes, non encore évangélisées, aux extrémités nord et sud de l'immense continent.

L'Australie, cette grande île récemment découverte et les Archipels qui l'entourent, sont à l'heure qu'il est un des plus beaux théâtres de l'activité apostolique; elles donneront bientôt naissance à de nouvelles nations catholiques.

Dans l'extrême Orient, le colossal empire de la Chine est divisé en de nombreux vicariats apostoliques, et l'Évangile y pénètre, quoique avec de grandes difficultés, de tous les côtés à la fois ; et le Japon, si longtemps persécuteur, voit de nouveau s'élever dans son sein de florissantes Églises.

Grâce au zèle du pape Léon XIII et à la bienveillance du gouvernement britannique, dans l'Inde anglaise, si vaste et si populeuse, toute une hiérarchie vient d'être organisée qui compte déjà plus de vingt diocèses et archidiocèses. La péninsule indienne promet, dans un avenir prochain, les moissons les plus abondantes qui nous

(1) *Histoire des missions catholiques*, 2 vol. grand in-8°.
(2) Années 1890 et 1891.

rappelleront les merveilleux succès de S. François Xavier et des missionnaires des XVIe et XVIIe siècles.

L'Afrique, enfin, cette partie du monde la plus rapprochée de nous et trop longtemps la plus inconnue à l'Europe et la plus délaissée par elle, par suite d'une foule de causes diverses, l'Afrique est devenue, il y a peu d'années, un des principaux objectifs du zèle apostolique. Partout, les côtes sont entamées, et les missionnaires s'apprêtent à pénétrer peu à peu dans toutes les parties de l'intérieur du continent noir.

C'est là, dans l'immense bassin du Congo, tout récemment exploré sous l'impulsion du roi des Belges, c'est là, grâce au zèle des évêques et des fidèles de Belgique, que nos compatriotes s'occupent à planter les premiers jalons de ces généreuses entreprises qui doivent, dans un avenir plus ou moins éloigné, renouveler la face de ces régions désolées.

On le voit, c'est pour l'Église entière et pour les catholiques de notre pays en particulier, le moment opportun d'obéir avec plus d'ardeur et plus de dévouement que jamais à l'ordre exprès du divin maître. Jésus-Christ veut que l'apostolat qu'il a inauguré lui-même, il y a dix-neuf cents ans, dans un petit coin de la Judée, soit poursuivi sans relâche jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée dans l'Eglise, jusqu'à ce que les suprêmes destinées du genre humain soient accomplies sur la terre.

Déjà la moitié de l'humanité a entendu la divine parole ; il reste à la faire connaître à l'autre moitié. Ce sera la tâche des siècles suivants, jusqu'au moment où il n'y aura plus, pour les âmes rachetées par le sang de l'Homme-Dieu, qu'une seule bergerie, qu'un seul pasteur, *fiet unum ovile et unus pastor*. L'œuvre des missions catholiques, on l'a vu, est l'unique moyen que Dieu a mis en notre pouvoir pour réaliser, librement mais certainement, l'oracle infaillible, dont une partie est déjà accomplie et dont l'autre s'accomplira de même.

Nous comprenons maintenant comment un illustre prélat, le pieux archevêque de Cambrai, a pu s'écrier, dans un éloquent discours qu'il prononçait à Paris, il y a tout juste deux cents ans, dans l'église des Missions Étrangères : « Oh ! qu'elle est grande, cette œuvre qui console l'Église, qui la multiplie, qui répare ses pertes, qui accomplit si glorieusement les promesses, qui rend Dieu si sensible aux hommes, qui montre Jésus-Christ toujours vivant et régnant dans les cœurs par la foi, selon sa parole, au milieu même de ses ennemis ! Oh ! qu'elle est grande cette œuvre, cette œuvre qui répand en tous lieux son Église, afin que tous les peuples puissent l'écouter ; qui met en elle ce signe éclatant que tout œil peut voir et auquel les simples sont assurés, sans discussion, que la vérité de la doctrine est attachée (1). »

Oui, redirons-nous avec Fénelon, qu'elle est grande cette œuvre, tout à la fois divine et humaine, des missions catholiques ! Et qu'il est beau, qu'il est consolant d'y pouvoir contribuer efficacement ! Heureux ceux à qui Dieu inspire la pensée de venir en aide, par leurs ferventes prières et leurs généreuses aumônes, à l'extension de cette grande œuvre ! Plus heureux encore ceux à qui Dieu fait la grâce d'y participer directement, en lui consacrant leurs travaux, leurs sueurs, leurs fatigues, leur vie entière et, s'il le faut, jusqu'à la dernière goutte de leur sang !

V. Baesten, S. J.

(1) Fénelon. *Œuvres complètes*, t. VII, p. 18. Paris, 1826.

MISSION BELGE

DU

BENGALE OCCIDENTAL

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LES MISSIONS INDIGÈNES.

Avant d'inaugurer, dans la *troisième série* des *Précis historiques*, le Bulletin mensuel des missions belges de la Compagnie de Jésus, il ne sera pas inutile de présenter à nos lecteurs un rapport sommaire sur les missions indigènes du Bengale occidental. Nos anciens abonnés et surtout nos abonnés nouveaux pourront ainsi, par une vue d'ensemble, embrasser l'histoire de ces missions depuis vingt-cinq ans.

On peut les diviser en trois groupes principaux, d'après leur position géographique : — Le *premier*, au sud de Calcutta, dans le district des XXIV Pergannas ; — le *second*, au sud-ouest, dans l'Orissa et le district de Midnapore ; — le *troisième*, à l'ouest, dans les forêts et les montagnes du Chota-Nagpore. — Nous essayerons, dans un rapide exposé, de faire connaître l'origine, les développements et la situation actuelle de chacun de ces trois groupes (1).

I

MISSIONS DANS LE DISTRICT DES XXIV PERGANNAS.

Ce district, ainsi nommé des vingt-quatre subdivisions qui le composaient autrefois, est situé à la partie la plus occidentale du delta gangétique (2). C'est le district métropolitain de la Présidence du

(1) Voir la *carte* générale de la mission, insérée dans notre revue, *décembre 1890*, et dans la brochure intitulée : *La Mission belge du Bengale occidental* (pp. 84). Bruxelles, 1890. — En vente, brochure et carte ; prix *un* franc, au profit de la mission.

(2) Le *perganna*, division *fiscale* établie par le gouvernement mongol (1576-1765) pour la perception de l'impôt, a fait place, peu à peu, sous le régime anglais, au *thana*, cercle ou canton de *police*. Le district des *24 Pergannas* se divise aujourd'hui en *39 thanas*.

Bengale ; il s'étend sur une largeur d'environ 60 milles anglais, entre l'*Hougly* à l'ouest et le *Raimangal* à l'est, deux estuaires du fleuve sacré de l'Inde. D'une longueur presque double de sa largeur, il comprend Calcutta et ses faubourgs, s'avançant jusqu'à une vingtaine de milles au nord de la capitale, et descendant, vers le sud, jusqu'à la mer. La région la plus méridionale, inférieure au niveau des grandes eaux, est couverte de broussailles et de jungles ou forêts épaisses, qui s'avancent assez loin dans l'intérieur des terres. Cette zone marécageuse et boisée porte le nom générique de *Sunderbuns*. Dans les fourrés impénétrables des jungles habitent le tigre royal, le léopard, le rhinocéros, le buffle sauvage et diverses variétés de daims. Vaste plaine d'alluvion, le district, surtout au midi, est sillonné par un nombre infini de canaux plus ou moins considérables, qui se rattachent aux deux fleuves limitrophes, et au *Mutlah*, autre cours d'eau qui descend du nord à distance égale des précédents. La partie moyenne, au-dessous de Calcutta, presque totalement submergée pendant plusieurs mois de l'année, apparait alors comme un immense lac, d'où émergent çà et là quelques digues élevées et les îlots sur lesquels sont bâtis les nombreux villages indigènes.

L'année se divise en trois périodes : la saison chaude, du milieu de mars jusque vers le 15 juin ; la saison des pluies, qui dure jusqu'en octobre, et la saison froide, qui ramène aux premiers jours de mars. Le choléra, les fièvres paludéennes, la dyssenterie et d'autres maladies analogues règnent fréquemment dans la région moyenne et inférieure. Chaque année, la zone forestière du littoral se rétrécit, et de nouvelles terres conquises sur les jungles sont livrées à la culture. En 1881, la partie habitée, non compris Calcutta et ses faubourgs, atteignait une superficie de 5,430 kilomètres carrés, un peu moindre que celle de nos deux provinces de Brabant et de Limbourg réunies, environ le cinquième du territoire de la Belgique. (La métropole et sa banlieue occupent une étendue de 80 kilomètres carrés). Le chiffre de la population exclusivement rurale, d'après le recensement de 1881, était de 1,371,000 habitants (ou 262 par kilomètre carré, proportion à peu près égale à celle du Hainaut).

A ce chiffre, il faudrait ajouter les 685,000 réunis dans Calcutta et sa banlieue, et les 248,000 répartis dans seize autres villes moins considérables ; le nombre total, 2,303,000, donnerait la moyenne de 418 habitants par kilomètre carré pour le district entier des XXIV

Pergannas. Au point de vue religieux, si l'on néglige les sectes de minime importance, la population rurale et urbaine du district, moins l'agglomération de Calcutta, comprenait, à cette même date 1881, environ 1,000,000 hindous, 600,000 mahométans, et 10,000 chrétiens (catholiques, anglicans et baptistes).

Les hindous, Bengalis de race et de langue, appartiennent la plupart aux degrés moyens et inférieurs de la hiérarchie brahmanique. A la suite des castes nobles, représentées par 100,000 membres, se placent les castes des pêcheurs et des agriculteurs, qui en comptent 400,000 ; puis viennent d'autres castes moins considérables, vouées aux divers métiers manuels. Race faible au physique et sans énergie morale, ce peuple présente une grande mobilité de caractère et se plaît dans la chicane. Nourri dans les superstitions brahmaniques, il n'accepte qu'avec peine la révélation chrétienne.

Il ne semble pas que le catholicisme ait pénétré, dans les siècles précédents, au sein des villages indigènes du district, surtout au sud de Calcutta ; du moins n'y a-t-il laissé aucune trace. Cependant, sur la rive droite de l'Hougly, à l'embouchure de la Rupnarayan, en amont de Diamond Harbour, un prêtre catholique, le P. Joachim, dirigeait, dans la seconde moitié du siècle dernier, une petite communauté de chrétiens métis ou Eurasiens, réunis au village de Gheokhali et dans un hameau voisin, nommé Mirpur. Mais après le décès du missionnaire, dont la tombe existe encore au cimetière de Gheokhali, les néophytes délaissés retombèrent peu à peu dans une sorte de paganisme, et leurs descendants ne retinrent d'autres pratiques religieuses, que le baptême des enfants et la récitation, inintelligible pour eux, de l'*Ave Maria* en langue portugaise. En 1841, séduits par un prédicant de la capitale, ils embrassèrent l'hérésie ; mais, trente ans plus tard, comme nous le dirons dans la suite de cet exposé, ils sollicitèrent et obtinrent un prêtre de Calcutta, pour les instruire dans la foi de leurs ancêtres.

Dans l'intervalle de 1820 à 1830, les sociétés anglicanes et baptistes commencèrent leur propagande parmi les villages bengalis du district métropolitain ; elles ouvrirent des écoles, répandirent l'argent et les bibles ; des centres d'adhérents se formèrent, des prosélytes furent inscrits ; les rapports en présentèrent jusqu'à dix et quinze mille ; mais, ici encore, la stérilité de l'hérésie ne tarda pas à se manifester : aujourd'hui, dans la région située au sud de Calcutta,

le chiffre des protestants indigènes ne s'élève pas au delà de trois mille.

Les débuts de la mission catholique sont postérieurs d'une vingtaine d'années aux premières tentatives des sectes dissidentes. Vers 1845, Mgr Carew, vicaire apostolique de Calcutta, envoya l'un de ses prêtres évangéliser le village de Koykhali, situé à 4 ou 5 lieues au sud de Calcutta. Mais, après quelques mois, le missionnaire fut transféré dans une station différente, et l'abandon de l'entreprise tourna au profit des ministres de l'erreur.

Cependant les jésuites belges avaient abordé à Calcutta en décembre 1859. Trop peu nombreux, ils ne pouvaient dès l'abord embrasser l'apostolat des populations indigènes ; ils attendirent l'arrivée de renforts qui leur permissent d'entrer dans cette laborieuse et pénible carrière. En 1868, Mgr Steins, S. J., archevêque titulaire de Bosra et vicaire apostolique du Bengale occidental, jeta les yeux sur le P. Adrien Goffinet, l'aumônier des troupes anglaises dans l'expédition d'Abyssinie, et le chargea de porter l'Évangile aux populations voisines des Sunderbuns. Heureux d'un tel choix, le P. Goffinet vint reprendre, au mois de juin de cette année, le poste de *Koykhali*. Voyageant le plus souvent à pied, même en pleine saison des pluies, enfoncé dans l'eau parfois jusqu'à la ceinture, ou bien monté sur une nacelle qu'il conduisait lui-même, le prêtre vénérable, à la barbe blanche, allait le long des digues boueuses, ou sur les canaux sinueux, de village en village, de cabane en cabane, annonçant la Bonne Nouvelle, soignant les malades, bénissant les enfants et les invitant à son école, recueillant les orphelins délaissés, distribuant les modiques aumônes prélevées sur son indigence. Seul pendant cinq ans, le valeureux missionnaire soutint sans faiblir cet apostolat au milieu de travaux sans nombre et d'indicibles privations. Pour ses chrétiens, il avait bâti à Koykhali une petite chapelle en chaume et pour lui-même une misérable hutte.

Cependant la semence précieuse, déposée lentement et péniblement par l'apôtre de Koykhali, devait porter un jour ses fruits. Au mois de septembre 1873, les convertis protestants de *Boshonti*, petit village situé sur la rive gauche du Mutlah, 5 à 6 lieues au delà de Canningtown ou Port-Canning, point extrême d'une voie ferrée, à dix lieues de la métropole, députent l'un des leurs à Calcutta, demander un cathéchiste pour les instruire, et un missionnaire pour les intro-

duire, comme disait l'envoyé, dans le sein de la primitive Église. Le P. Edmond Delplace, chargé alors des indigènes catholiques de la capitale, accueille avec empressement l'invitation, visite lui-même à diverses reprises Boshonti, entretient les bonnes dispositions des habitants, et se confirme bientôt dans l'espoir de ramener au bercail du Christ la plupart des protestants natifs répandus dans les villages voisins. Dès le mois de janvier 1874, il établissait sa résidence à Boshonti, pour se vouer tout entier à l'œuvre évangélique.

La mission catholique des XXIV Pergannas se levait, à son aurore, riante d'espérance; elle ne comptait que deux ouvriers apostoliques: — au nord, à *Koykhali*, non loin de Calcutta, le P. Goffinet; — à *Boshonti*, vers le sud-est, le P. Delplace.

Enflammé par ses premières conquêtes, l'apôtre de Boshonti, répondant à de pressantes sollicitations, parcourait les bords du Mutlah et tout le territoire qui s'avance jusqu'à la rive gauche de l'Hougly. Bientôt, de divers côtés, il gagna de notables adhésions. Il suffit de mentionner les villages de Luckikantipur, Khari, Diggerpara, Boddipur, à l'ouest et au sud-ouest de Boshonti. L'ébranlement était donné, il allait s'étendre au loin et se propager chaque jour davantage. A la veille de nouveaux labeurs, le P. Delplace reçut, au mois d'août 1874, l'assistance du P. Jean Lachawietz, auquel il confia le poste de Boshonti, pendant que lui-même s'établissait à Khari, cinq lieues environ vers l'ouest, se rapprochant ainsi des villages les mieux disposés en sa faveur.

L'année 1875 fut marquée par des résultats inespérés et des conquêtes nombreuses. Partout, on appelait le missionnaire catholique. Chrétiens de nom, les indigènes protestants, sortis d'un paganisme qui parlait vivement à l'imagination et à tous les sens, n'avaient trouvé dans la froide hérésie que le vide, l'abstraction, l'isolement. Ils se tournaient en masse vers le prêtre, qui prenait vivement à cœur l'instruction et la formation de ses adhérents, et leur montrait dans une pleine lumière la sainte doctrine de l'Evangile avec ses nobles et légitimes attraits. Au sud-ouest de Khari, sa résidence, autour de Diggerpara et de Boddipur, le missionnaire faisait de nouvelles recrues à Budinatpur, à Bosserabad, et dans diverses localités avoisinantes, situées sur la rive gauche de l'Hougly. Mais c'est surtout au nord de Khari, près de Luckikantipur, dans la partie centrale, comprise entre Diamond Harbour et Port-Canning, que les succès furent les plus marqués.

Dans ses excursions apostoliques, il reçut et organisa des groupes de convertis à Ishoripur, Banspalla, Morapaï, Shalki, Jalassi, Dhangota, Botrampur, Chowkitolla, Sardana, Radhanagur, et d'autres villages encore, réunis dans un cercle de trois à quatre lieues de diamètre. Cette agglomération ne devait pas tarder à devenir le centre du catholicisme parmi les Bengalis.

Dans le cours de cette même année 1875, le P. Delplace y fixa son séjour, et fit choix d'Ishoripur, cinq lieues environ au nord-ouest de Boshonti, et près de quatre lieues au nord de Khari. Le P. Lachawietz quitta Boshonti pour aller à Khari, d'où il continua son travail d'évangélisation sur les deux rives du Mutlah, dans la partie sud-est du district. Vers le même temps, le P. Delplace avait pu se décharger du soin de la partie sud-ouest, et des villages confinant à la rive gauche de l'Hougly.

Au mois de décembre 1874, le P. François-Xavier Bröer, envoyé de Calcutta, était arrivé à Gheokhali, ce village autrefois chrétien, bâti sur la droite de l'Hougly, et dont nous avons parlé plus haut. Il venait relever de ses ruines l'ancienne chrétienté du P. Joachim, et ramener à la foi de leurs pères ces Eurasiens délaissés qui avaient sollicité la visite d'un prêtre catholique. Mais ce qu'il trouvait là ne pouvait suffire au zèle de l'ardent missionnaire ; il demanda l'évangélisation des villages situés plus bas, sur la rive gauche du fleuve, Bosserabad, Diggerpara, Budinatpur, Boddipur, etc. Porté dans sa barque, sur le fleuve et les canaux qui s'en détachent, il pourrait sans peine se rendre d'un endroit à l'autre, instruire les néophytes et préparer de nouvelles conversions.

De Gheokhali, son lieu de séjour en 1875, le P. Bröer alla en 1876 se fixer à Boddipur, sur le côté opposé de l'Hougly, où se trouvaient la plupart des villages habités par ses chrétiens. Il y travailla quatre ans, jusqu'au commencement de 1880, victime perpétuelle et volontaire de la maladie, des fièvres et de tous les genres de privations.

L'année 1876 fut témoin d'une nouvelle expansion du zèle apostolique. Cinq missionnaires évangélisaient le territoire compris entre le Mutlah et l'Hougly. Au nord, à Koykhali, le P. Goffinet ; au sud-ouest, à Boddipur, le P. Bröer ; au sud-est, à Khari, le P. Lachawietz ; au centre, d'abord le P. Delplace, qui s'était transporté, en décembre 1875, d'Ishoripur à Banspalla, distant d'une lieue et demie

environ au nord-est ; ensuite le P. Högger, venu de Calcutta, dès le mois de janvier 1876, pour occuper le poste d'Ishoripur.

Le P. Delplace étend ses conquêtes vers le nord, et se rapproche de Calcutta. Raghabpur, à quatre lieues environ de la capitale, était devenu le centre principal des missions anglicanes. Sollicité par la fraction la plus notable des protestants indigènes, le missionnaire de Banspalla se rend à Raghabpur, et ne tarde pas à compter, dans ce village et dans les hameaux avoisinants, un groupe nombreux d'adhérents convertis à la foi catholique. Ainsi, dès le mois de juin 1876, prenait-il possession de Raghabpur, destiné à devenir la seconde résidence centrale des missions bengalies.

Le vénérable P. Goffinet, le champion de la première heure, après avoir célébré une dernière fois, à la fin de 1876, les fêtes de Noël avec ses chers néophytes de Koykhali, leur dit adieu pour ne plus les revoir en ce monde. Épuisé par huit années du plus austère apostolat, consumé par la dyssenterie et la fièvre, il quitta les rivages de l'Inde, au commencement de mars 1877, et, trois mois après, en traversant la France pour rentrer en Belgique, il mourut à Orléans, le 9 juin, victime d'un funeste accident de chemin de fer. Après son départ, Koykhali fut rattaché à Raghabpur, dont il n'est séparé que d'une lieue.

Pendant que les Pères Bröer, Lachawietz et Högger continuent leurs travaux à Boddipur, Khari et Ishoripur, le P. Delplace, léguant Banspalla au P. Jules Henry, arrivé de Calcutta en janvier 1877, transporte son domicile à Raghabpur, dont la position lui permettra d'atteindre les villages indigènes bâtis aux portes mêmes de la métropole.

Dès l'année précédente, pendant son séjour à Banspalla, il avait jeté les premiers fondements d'une organisation définitive. Il convenait en effet d'établir, sur un point spécial, une base d'opération solide et durable, comme aussi de concentrer les forces, jusqu'alors éparses, afin de pouvoir un jour déployer, aux yeux des infidèles, un certain prestige, seul capable de leur inspirer l'estime de la religion catholique. Morapaï, petit village à trois quarts de lieue au sud-est de Banspalla, converti partiellement en 1875, d'un accès facile en toute saison et parfaitement situé, semblait tout désigné comme centre de mission. Saisissant une occasion, le P. Delplace avait acquis dans ce village un terrain spacieux et suffisant pour recevoir dans la suite les diverses constructions jugées nécessaires. Bientôt, on y vit s'élever

une pauvre maison et une modeste chapelle, bâties à la manière des indigènes.

Le P. Henry, successeur du P. Delplace à Banspalla, quitta cette localité vers la fin de mars 1877, et alla inaugurer la résidence de Morapaï, autour de laquelle devaient se grouper, deux ans plus tard, les stations de Khari-Boshonti, de Boddipur, d'Ishoripur et tous les villages environnants.

Aucun changement notable dans la répartition des villages et la poursuite des travaux apostoliques ne marqua l'année 1878. Toutefois, le P. Henry, retourné à Calcutta, fut remplacé par le P. Edmond Coutto, jeune prêtre, Eurasien de naissance, et le premier parmi les élèves du Collège St-François-Xavier, qui se joignit à ses anciens maîtres pour partager leur genre de vie et leur dévouement. Le P. Coutto reçut la direction de Raghabpur, et le P. Delplace alla reprendre Morapaï. En outre, le P. Högger, trop rapproché de son confrère, quitta Ishoripur et se fixa au village de Jalassi, entre Morapaï et Raghabpur.

Au sud-ouest, dans la mission de Boddipur, le P. Bröer avait conçu le projet de fonder un village de néophytes ; il avait acquis un terrain considérable aux confins de la forêt, en avait commencé le défrichement et jeté les fondations d'une chapelle en briques. En décembre 1877, le P. Paul Müller était venu s'associer à son apostolat. Mais, au commencement de mars 1878, une épidémie de choléra éclate à Boddipur et ravage tout le canton. Les missionnaires se dévouent au soin des pestiférés. Le P. Bröer, atteint du fléau, réussit à se guérir; parti pour Calcutta, où il va chercher des remèdes et des secours, il apprend qu'une attaque foudroyante de la terrible maladie a terrassé en quelques heures son cher compagnon, le P. Müller.

Voici quels furent, pendant l'année 1878, les différents postes de mission et leurs principales dépendances. En s'avançant de Calcutta, on rencontrait successivement :

1° *Raghabpur*, avec les villages avoisinants, Koykhali, Jhanjera, Salpukur, etc., évangélisés par le P. Coutto.

2° *Jalassi*, avec Shalki et Radhanagore, évangélisés par le P. Högger.

3° *Morapaï*, avec tout le groupe central, Banspalla, Ishoripur, Dhangota. Luckikantipur, Sarbandipur, évangélisés par le P. Delplace.

4° *Khari* et Boshonti, avec les deux rives du Mutlah, évangélisés par le P. Lachawietz.

5° *Boddipur*, avec Gheokhali, Mirpur, Diamond Harbour, Culpi, Diggerpara, et les villages de la rive gauche de l'Hougly avoisinant Boddipur, évangélisés par le P. Bröer.

Au commencement de 1879, le P. Lachawietz, tourmenté par de continuelles fièvres paludéennes, fut contraint de quitter les néophytes au salut desquels il se dévouait depuis plus de quatre ans.

La station de Khari-Boshonti, berceau de la mission, échut à Morapaï ; elle n'eut plus, depuis lors, de prêtre résident ; les catholiques des bords du Mutlah reçurent périodiquement de Morapaï les secours religieux.

Il en fut de même, l'année suivante, pour les convertis placés sous la conduite des Pères Bröer et Högger. Celui-ci avait séjourné une grande partie de l'année 1879 à Shalki, une demi-lieue à l'est de Jalassi. En janvier 1880, il fut rappelé à Calcutta, ainsi que le P. Bröer ; leurs villages se rattachèrent à Morapaï, où le P. Jules Banckaert vint partager les travaux du P. Delplace.

A dater de cette époque, Morapaï n'a cessé de croître en importance. Une dizaine de villages qui l'entourent, à la distance de deux à trois lieues, réunissent la moitié des néophytes qui en dépendent ; l'autre moitié se partage en quatre groupes secondaires correspondant aux stations primordiales : au nord, Shalki-Radhanagur ; à l'est au delà du Mutlah, Boshonti-Khagra-Darirjungle ; entre les deux fleuves, au sud-est, Khari-Christanpur ; au sud-ouest, Boddipur-Culpi.

Dans la résidence moins considérable de Raghabpur, le P. Coutto resta seul pendant quatre ans chargé du soin des convertis. En janvier 1882, il vit arriver le P. Jean De Prins, qui, aidé d'un autre Père, dirige encore actuellement cette station.

Dans cet exposé chronologique, nous n'avons fait que mentionner, pour ainsi dire, l'extension matérielle de la mission. Les différentes œuvres qui la consolident et en assurent le progrès demanderaient de longs récits. Comme le P. Goffinet à Koykhali, le P. Delplace et ses collaborateurs à Boshonti, Khari, Boddipur, Morapaï, Jalassi, Raghabpur, s'attachèrent avec une sollicitude apostolique à l'éducation des enfants, à la formation des catéchistes, auxiliaires précieux et indispensables pour l'instruction des néophytes. Au moment où s'organisèrent les deux résidences centrales, les missionnaires ne pou-

vaient négliger de placer à côté d'eux les écoles, pour veiller de plus près sur les enfants et les former à loisir aux pratiques de la vie chrétienne.

Quant au nombre des convertis, laissant de côté le détail des accroissements annuels, il suffira de faire connaître les résultats obtenus. En 1873, un seul groupe de catholiques, bien restreint encore, était réuni à Koykhali, autour du P. Goffinet. Quatre ans plus tard, en février 1877, au moment où il inaugurait la résidence de Morapaï, le P. Henry pouvait enregistrer 456 chrétiens, baptisés ou catéchumènes, répartis dans les neuf villages dont l'évangélisation lui était confiée. Les relevés des quatre autres stations variaient de deux à trois cents.

Le 1er août 1881, le tableau des deux missions qui se partagent le district des XXIV Pergannas présentait les données suivantes :

Raghabpur. Un missionnaire ; 630 catholiques baptisés ; six chapelles ; deux écoles de garçons fréquentées par 80 enfants ; une école de filles, réunissant 20 élèves. Dans l'espace d'une année, on compta dix conversions du paganisme, 16 baptêmes d'enfants, et environ 1800 confessions et communions.

Morapaï. Deux missionnaires ; 1250 catholiques baptisés ; 14 chapelles ; une école de garçons, suivie par 58 enfants. Il y avait eu, dans le courant de l'année, 45 conversions du protestantisme, deux du paganisme, 106 baptêmes d'enfants, 636 confessions et 585 communions.

De notables progrès, surtout une organisation solide et durable, ont marqué la période décennale qui vient de finir. En 1885, Morapaï a vu remplacer le pauvre sanctuaire en bambous des premiers jours par une chapelle spacieuse à trois nefs. Bâtie à l'européenne et pouvant contenir 700 personnes, la nouvelle église fait la gloire des Bengalis catholiques. Aux fêtes solennelles, à la visite pastorale de l'archevêque de Calcutta, quand les néophytes accourent des villages les plus éloignés, elle est insuffisante pour la foule des fidèles désireux d'assister aux saints offices, et de contempler les augustes cérémonies du culte, si bien adaptées à leur génie oriental.

En 1888, auprès de l'église, on jeta les fondements d'un modeste presbytère en briques. Aujourd'hui les missionnaires peuvent enfin s'abriter contre les funestes intempéries qui les atteignaient sous la hutte indienne. De là, principalement provenaient autrefois ces fièvres

continuelles et ces maladies, auxquelles plusieurs de leurs devanciers ont succombé à la fleur de l'âge.

L'école porte ses fruits. Déjà les premiers enfants élevés loin de la contagion du paganisme, sous l'œil paternel des missionnaires, ont contracté entre eux des unions chrétiennes. Peu à peu, surgiront des générations nouvelles, où circulera la vie purifiée dans sa source. Bientôt à ce puissant auxiliaire de l'école, s'ajoutera un complément nécessaire et longtemps désiré. Au mois de février 1891, Mgr Goethals a donné l'autorisation d'établir à Morapaï un couvent de religieuses. Mais il reste au missionnaire à procurer le terrain et l'habitation.

Les Pères Banckaert et Maene, tous deux Brugeois, évangélisent la chrétienté de Morapaï, le premier depuis janvier 1880, le second depuis janvier 1886. Au commencement de 1890, ils comptaient 1759 catholiques baptisés et 111 catéchumènes, répartis dans 26 villages ; outre l'église principale, ils avaient 16 chapelles, à chacune desquelles était attaché un catéchiste ; l'école mixte de Morapaï réunissait 80 garçons et une vingtaine de filles.

Le P. De Prins, de la province d'Anvers, aidé du P. Gregory, cultive depuis dix ans la mission de Raghabpur. De même qu'à Morapaï, les convertis s'instruisent, se perfectionnent, augmentent en nombre. Les écoles produisent également les plus heureux résultats.

Le 1er janvier 1890, la paroisse de Raghabpur comprenait 694 catholiques baptisés, et 154 catéchumènes ; 7 chapelles, 6 catéchistes, une école de garçons dirigée par deux maîtres et réunissant 67 élèves ; en outre une école de filles tenue par deux maîtresses, donnant l'instruction à 60 enfants.

Pendant l'année 1890, le P. De Prins a commencé la construction d'une église en briques, aujourd'hui terminée. Le 7 novembre dernier (1891), Mgr Goethals, dans sa visite pastorale à Raghabpur, a bénit cette nouvelle église, donné la confirmation à 130 chrétiens et la communion à près de 300 personnes ; des vingt villages qui composent la mission, 600 chrétiens étaient accourus à Raghabpur, attirés par l'annonce des cérémonies que le prélat devait accomplir.

Ces quelques chiffres, dans leur simple mais éloquente vérité, proclament assez haut les résultats obtenus, le bien réalisé, les espérances que promet l'avenir ; ils montrent en même temps les nécessités nombreuses, toujours croissantes, auxquelles doit faire face le missionnaire. Mais pour assurer le progrès de l'œuvre apostolique,

il n'a d'autre ressource que de compter sur la providence divine et l'inépuisable charité des bienfaiteurs.

En terminant cet exposé sommaire des travaux entrepris par nos compatriotes dans la région populeuse au sud de Calcutta, qu'il nous soit permis de rappeler le souvenir des vaillants pionniers de la première heure, victimes d'un zèle héroïque, et sur la tombe desquels fleurit la chrétienté bengalie des XXIV Pergannas. Si tous n'ont pas succombé sur le champ de bataille, ils y ont reçu les mortelles blessures que nulle main n'a pu cicatriser.

Le P. ADRIEN GOFFINET, contraint par un mal opiniâtre de quitter l'Inde et sa chère mission, mourut des suites d'un accident, le 9 juin 1877, pendant son retour en Belgique. Il était âgé de 56 ans.

Le 26 mars 1878, à Boddipur, le P. PAUL MÜLLER, qui terminait sa vingt-huitième année, fut emporté par une attaque de choléra.

Le P. JEAN LACHAWIETZ, après quatre ans et demi d'apostolat dans les stations de Boshonti et de Khari, miné par la fièvre, fut envoyé, en 1879, dans le Chota-Nagpore, à Dorunda, près de Ranchi. Revenu en Belgique, au mois de juin 1880, il retourna, trois mois après, en Galicie, sa patrie, et mourut à Cracovie, à peine âgé de 40 ans, le 23 mars 1881, des suites de la maladie contractée dans les jungles du Bengale.

Le P. FRANÇOIS-XAVIER BRÖER, son compatriote, avait évangélisé pendant cinq ans Gheokhali et Boddipur; il revint de même en Galicie dans le courant de l'année 1881, avec une santé gravement compromise et qui ne put jamais se relever. Le 21 août 1885, il termina sa carrière à l'âge de 41 ans, à Neu-Sandec, petite ville située à 15 lieues sud-est de Cracovie.

Le P. ACHILLE ZEELDRAYERS, Gantois, résidait depuis un an et demi à Morapaï. Dans une excursion lointaine, il fut attaqué d'une fièvre maligne, accompagnée de dyssenterie. Quelques semaines plus tard, le 31 juillet 1885, il mourut au séminaire d'Asansole, n'ayant pas atteint sa trente-septième année.

Enfin le P. EDMOND COUTTO, qui avait exercé pendant 7 ans, de 1878 à 1884, le ministère apostolique à Raghabpur, décéda, le 14 juillet 1890, à Calcutta, dans sa quarante-troisième année. La *malaria*, cette fièvre pernicieuse des jungles, jointe à des travaux excessifs et à des privations sans nombre, avait consumé de bonne heure les forces du jeune missionnaire.

(A continuer.) A. LALLEMAND, S. J.

ÉPHÉMÉRIDES DE LA MISSION.

Novembre 1891. — Mort du P. Van der Keilen. S. J.

Le P. Philippe Van der Keilen, missionnaire dans le Chota-Nagpore, est décédé à Nowatolli, sa résidence, à la fin du mois de novembre dernier. Nous empruntons aux lettres du R. P. Haghenbeek, recteur du noviciat de Ranchi, au R. P. Grosjean, supérieur de la mission, le récit des derniers moments et des funérailles du regretté défunt.

« Nowatolli, mercredi 25 novembre 1891, 11 heures de la nuit. — Le P. Van der Keilen, pendant l'absence du P. Dehon, est tombé malade le 18 novembre, il y a aujourd'hui huit jours : fièvre légère, et mal de tête, rien qui parût sérieux. Vendredi ou samedi passé, il s'est mis au lit et le délire a commencé. Dès le dimanche, un catéchiste a fait prévenir, à Torpa, le P. Van Severen, qui s'est mis en route le soir même, et est arrivé le lundi dans la matinée à Nowatolli. Le P. Van der Keilen était alors assez bien ; il s'est même promené dans le jardin avec le P. Van Severen. S'étant remis au lit, vers 5 heures de la soirée, le délire l'a repris. Depuis lors, le mal n'a fait qu'empirer. Aujourd'hui mercredi, quand je suis arrivé, à deux heures de l'après-midi, je l'ai trouvé sans connaissance.... Il est minuit ; je veille le cher malade, pour laisser reposer le P. Van Severen, bien fatigué. Les forces diminuent. Je lui ai donné l'extrême-onction ce soir, à 5 heures, au moment où le P. Dehon rentrait à Nowatolli. Le pauvre Père Dehon revenait exténué ; il avait parcouru depuis hier plus de 50 milles. Notre malade me paraît atteint d'une congestion cérébrale, occasionnée par une insolation ou par un travail intellectuel trop intense. Une issue fatale est à redouter...

« Jeudi matin, 5 heures. — Nous venons de recevoir le dernier soupir du P. Van der Keilen. Les Pères Van Severen et Dehon, et le frère novice O'Neill ont récité, avec moi, les prières des agonisants. Nous allons célébrer tout de suite la sainte messe pour le repos de l'âme de ce généreux missionnaire, si plein de force encore, il y a quinze jours. Les voies de Dieu sont impénétrables !

« Nowatolli, 27 novembre. — Nous avons enterré le P. Van der Keilen dans le *compound* de Nowatolli. Nous l'avions exposé, revêtu des ornements sacerdotaux, tenant en main le crucifix et le chapelet, dans une sorte de chapelle ardente, improvisée sous la véranda. Les

enfants de l'école et les chrétiens du *compound* sont venus prier par groupes d'une dizaine auprès du corps, depuis neuf heures, du matin jusque vers trois heures de l'après-midi. A trois heures, nous avons procédé, selon le rituel romain, avec toute la solennité possible, aux funérailles du regretté missionnaire. Cette cérémonie funèbre a paru faire la plus grande impression sur nos pauvres habitants des jungles.

« Nous attendons les novices qui viennent aujourd'hui de Torpa, pour prier sur la tombe du cher défunt. A l'endroit de la sépulture, nous avons dressé hier soir une grande croix que nous avions faite nous-mêmes. Plus tard, on y placera, je l'espère, un monument surmonté d'une croix élevée, portant une inscription funéraire en latin et en anglais. » — Tels sont les détails donnés par le P. Haghenbeek.

Né à Borgerhout (Anvers) le 10 janvier 1856, le P. Philippe Van der Keilen fit ses études au Collège Notre-Dame, de la Compagnie de Jésus, à Anvers, et fut reçu, le 9 novembre 1875, au noviciat d'Arlon. Les collèges de Namur, Verviers, Turnhout et Liège, le virent tour à tour régent de cinquième, de quatrième et de poésie. Après avoir étudié la philosophie à Dublin en Irlande, puis à Louvain, il s'appliqua aux sciences sacrées. Ordonné prêtre à Louvain le 8 septembre 1889, il fut l'un des dix-huit missionnaires que la province belge de la Compagnie de Jésus envoya cette même année dans l'Inde anglaise. Le P. Van den Keilen quitta Bruxelles le 27 octobre, arriva le 24 novembre à Calcutta, et alla terminer son cours de théologie au séminaire Sainte-Marie de Kurseong, dans l'Himalaya. Vers la fin de 1890, il fut envoyé à Ranchi et attaché aux missions du Chota-Nagpore. Compagnon et collaborateur du P. Dehon à Nowatolli, village situé à 15 lieues environ au sud-ouest de Ranchi, le P. Van der Keilen se dévoua, sans compter, aux rudes labeurs de l'apostolat indigène. A la mission de Nowatolli est rattaché un pays égal au tiers environ de la Belgique, où sont disséminés 48,000 convertis. Tantôt seul, tantôt avec les Pères Lievens et Dehon, le nouveau missionnaire visita les chrétiens délaissés du Biru, du Nowagurh, du Panari, du Barway. Mais ces courses répétées, les préoccupations, les travaux de tout genre devaient l'accabler en peu de temps. Cette mort inopinée ravit à la chrétienté du Chota-Nagpore les légitimes espérances qu'elle avait fondées sur les talents, le zèle, l'activité, les forces, du jeune missionnaire.

P. S. — D'après les derniers renseignements publiés par les journaux belges du 23 décembre 1891, le R. P. Alfred Neut, S. J., recteur du collège Saint-François-Xavier, à Calcutta, depuis le 1er octobre 1885, vient d'être transféré à Darjiling, dans le Sikkim anglais (Himalaya). Il succède au R. P. Depelchin, et prend la direction du collège Saint-Joseph. A la prochaine rentrée, vers le 15 février, les élèves iront occuper les nouveaux bâtiments, dont la construction a coûté au R. P. Depelchin trois années d'efforts et de travaux persévérants.

A. L.

DÉPART
DES SŒURS DE LA CHARITÉ DE GAND
POUR LE CONGO.

La vieille cathédrale de Saint-Bavon, dont les murs ont vu, depuis dix siècles, tant d'épisodes douloureux et glorieux de notre histoire religieuse et nationale, a rarement été témoin d'un spectacle plus émouvant que celui qu'offrait, le 29 novembre, la cérémonie du départ des dix premières Sœurs de la charité qui vont, au Congo, desservir l'hôpital et les écoles de la mission de Matadi.

Mgr l'évêque de Gand, dont on connaît l'active sollicitude pour la grande œuvre de l'évangélisation africaine, avait voulu que cette solennité, habituellement célébrée, dans la pieuse intimité de la vie conventuelle, fut entourée, cette fois, d'un éclat et d'une publicité inaccoutumés.

Ne s'agissait-il pas, en effet, de mettre en relief un événement considérable dans les annales de notre Flandre : la prise de possession de Matadi par l'apostolat flamand ? N'était-ce pas aussi l'occasion d'affirmer avec éclat les sympathies du patriotisme catholique pour l'entreprise gigantesque et laborieuse du roi Léopold II ? Et enfin

n'était-ce pas répondre au désir de nos religieuses populations que de leur permettre d'associer publiquement leurs prières et leurs vœux au noble sacrifice que les filles de Saint-Bernard et de Saint-Vincent de Paul accomplissent avec tant de généreuse simplicité pour l'amour de Dieu et des âmes ?...

L'immense assemblée de fidèles qui, bien avant onze heures, se pressait déjà dans la vaste cathédrale, est venue attester combien cette pensée de Mgr Stillemans avait trouvé d'écho dans le cœur de ses ouailles.... A onze heures précises, les accords majestueux de l'orgue annoncent l'arrivée du cortège épiscopal. La procession s'ouvre par le groupe des Sœurs missionnaires, accompagnées de la Supérieure générale et de quatre Supérieures de leur Congrégation, celles des trois maisons de Gand et de Quatrecht. Elles s'avancent, les yeux baissés, modestes et recueillies, sans se douter de la curiosité émue qui s'éveille sur leur passage. Puis viennent MM. les membres du chapitre de Saint-Bavon en habit de chœur, et enfin S. G. Mgr l'évêque de Gand en camail et en rochet. Le T. R. chanoine Debbaudt, curé de la paroisse Saint-Bavon, qui doit célébrer la messe, ferme la marche.

Au moment où commence le saint sacrifice, l'immense cathédrale, littéralement bondée de monde, offre un aspect imposant qui pénètre d'une religieuse émotion. Pendant la messe, MM. les élèves du Grand-Séminaire, placés au jubé, chantent en plain-chant des psaumes et des hymnes de circonstance parmi lesquels nous remarquons l'*O quam speciosi pedes evangelizantium pacem !*

Après l'évangile, Mgr l'évêque de Gand traverse les rangs pressés des fidèles et, du haut de la chaire, adresse à l'immense assemblée une courte mais éloquente allocution flamande qui a profondément remué tous les cœurs.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire textuellement les paroles de Sa Grandeur, qui avait pris pour texte ce passage du Livre de Tobie : « Qu'un ange du Seigneur vous accompagne dans vos voies ! »

Voici, du moins, quelques-unes des pensées qui ont le plus vivement frappé l'auditoire.

« Je devrais bien m'excuser, mes très chères Sœurs, dit Mgr Stillemans, d'avoir fait violence à votre humilité, en vous appelant à recevoir, au milieu de cette vaste et magnifique assemblée, les béné-

[illegible]

[illegible] ajouter aussi [illegible]

[illegible] ment [illegible]

[illegible] tout [illegible]

[illegible]

C'est pas [illegible]

[illegible] de fidèles [illegible]

[illegible] qui viennent [illegible]

[illegible] fection de la [illegible]

[illegible] Christ, de nos [illegible]

n'était-ce pas répondre au désir de nos religieuses populations que de leur permettre d'associer publiquement leurs prières et leurs vœux au noble sacrifice que les filles de Saint-Bernard et de Saint-Vincent de Paul accomplissent avec tant de généreuse simplicité pour l'amour de Dieu et des âmes ?...

L'immense assemblée de fidèles qui, bien avant onze heures, se pressait déjà dans la vaste cathédrale, est venue attester combien cette pensée de Mgr Stillemans avait trouvé d'écho dans le cœur de ses ouailles.... A onze heures précises, les accords majestueux de l'orgue annoncent l'arrivée du cortège épiscopal. La procession s'ouvre par le groupe des Sœurs missionnaires, accompagnées de la Supérieure générale et de quatre Supérieures de leur Congrégation, celles des trois maisons de Gand et de Quatrecht. Elles s'avancent, les yeux baissés, modestes et recueillies, sans se douter de la curiosité émue qui s'éveille sur leur passage. Puis viennent MM. les membres du chapitre de Saint-Bavon en habit de chœur, et enfin S. G. Mgr l'évêque de Gand en camail et en rochet. Le T. R. chanoine Debbaudt, curé de la paroisse Saint-Bavon, qui doit célébrer la messe, ferme la marche.

Au moment où commence le saint sacrifice, l'immense cathédrale, littéralement bondée de monde, offre un aspect imposant qui pénètre d'une religieuse émotion. Pendant la messe, MM. les élèves du Grand-Séminaire, placés au jubé, chantent en plain-chant des psaumes et des hymnes de circonstance parmi lesquels nous remarquons l'*O quam speciosi pedes evangelizantium pacem !*

Après l'évangile, Mgr l'évêque de Gand traverse les rangs pressés des fidèles et, du haut de la chaire, adresse à l'immense assemblée une courte mais éloquente allocution flamande qui a profondément remué tous les cœurs.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire textuellement les paroles de Sa Grandeur, qui avait pris pour texte ce passage du Livre de Tobie : « Qu'un ange du Seigneur vous accompagne dans vos voies ! »

Voici, du moins, quelques-unes des pensées qui ont le plus vivement frappé l'auditoire.

« Je devrais bien m'excuser, mes très chères Sœurs, dit Mgr Stillemans, d'avoir fait violence à votre humilité, en vous appelant à recevoir, au milieu de cette vaste et magnifique assemblée, les béné-

dictions de votre évêque, les embrassements de vos compagnes, les adieux de la Flandre catholique. Ces heures suprêmes qui précèdent le départ se passent d'habitude dans le recueillement de vos chères retraites et au pied des autels où vous avez coutume de prier. Mais comment, en un tel jour et au seuil du grand voyage que vous allez entreprendre, ne pas ouvrir les portes de la cathédrale à tant de pieux fidèles, avides de contempler les filles de la Flandre qui vont porter sur le continent africain les lumières et les bienfaits de l'Évangile ?...

« Ah ! je sais bien qu'aucun mobile humain ne se mêle à votre sublime vocation et que l'amour de Dieu et du prochain vous a seul guidées. Mais n'est-il pas bon que ce Jésus que vous allez servir, soit, en vos personnes, glorifié devant le monde ? Et n'est-il pas légitime que l'honneur de votre sacrifice rejaillisse aussi sur cette patrie qui vous demeurera toujours chère ? Notre Flandre a bien des pages glorieuses dans ces annales. L'histoire redit les services qu'elle a rendus aux arts, aux sciences, à la civilisation ; elle nous rappelle que le sang flamand répandu dans les croisades a maintes fois coulé, depuis lors, pour les plus nobles et les plus saintes causes. La terre de Flandre a toujours été aussi une terre de charité et de dévouement, et c'est la gloire des femmes flamandes d'avoir largement contribué à lui conquérir ce renom.

« Vous continuez, mes très chères Sœurs, ces nobles traditions et le peuple flamand qui connaît vos œuvres, qui vous respecte et vous aime, vous sait gré d'avoir rajeuni sa vieille renommée.

« Nous vous avons vues ici soigner les petits enfants, les vieillards, les pauvres aliénés, les incurables ; répandre le baume de la charité sur toutes les douleurs et toutes les blessures de l'âme et du corps. Soyez bénies et remerciées, au nom de l'Église et de ce peuple, pour tout le bien que vous avez fait parmi nous !

« Soyez aussi bénies et remerciées d'avance de tout le bien que vous allez faire au Congo, obéissant à l'ambition de vous dévouer plus complètement encore à ce Jésus que vous aimez de tout l'amour de vos cœurs et dont vous allez étendre le règne et propager l'œuvre rédemptrice !

« Ce n'est pas seulement votre évêque, ce ne sont pas seulement ces milliers de fidèles, rangés autour de nos vieilles bannières flamandes, qui viennent honorer votre dévouement ; vous emportez aussi la bénédiction de la plus haute autorité qui soit au monde, du Vicaire de Jésus-Christ, de notre auguste et vénéré Léon XIII !

n'était-ce pas répondre au désir de nos religieuses populations que de leur permettre d'associer publiquement leurs prières et leurs vœux au noble sacrifice que les filles de Saint-Bernard et de Saint-Vincent de Paul accomplissent avec tant de généreuse simplicité pour l'amour de Dieu et des âmes ?...

L'immense assemblée de fidèles qui, bien avant onze heures, se pressait déjà dans la vaste cathédrale, est venue attester combien cette pensée de Mgr Stillemans avait trouvé d'écho dans le cœur de ses ouailles.... A onze heures précises, les accords majestueux de l'orgue annoncent l'arrivée du cortège épiscopal. La procession s'ouvre par le groupe des Sœurs missionnaires, accompagnées de la Supérieure générale et de quatre Supérieures de leur Congrégation, celles des trois maisons de Gand et de Quatrecht. Elles s'avancent, les yeux baissés, modestes et recueillies, sans se douter de la curiosité émue qui s'éveille sur leur passage. Puis viennent MM. les membres du chapitre de Saint-Bavon en habit de chœur, et enfin S. G. Mgr l'évêque de Gand en camail et en rochet. Le T. R. chanoine Debbaudt, curé de la paroisse Saint-Bavon, qui doit célébrer la messe, ferme la marche.

Au moment où commence le saint sacrifice, l'immense cathédrale, littéralement bondée de monde, offre un aspect imposant qui pénètre d'une religieuse émotion. Pendant la messe, MM. les élèves du Grand-Séminaire, placés au jubé, chantent en plain-chant des psaumes et des hymnes de circonstance parmi lesquels nous remarquons l'*O quam speciosi pedes evangelizantium pacem !*

Après l'évangile, Mgr l'évêque de Gand traverse les rangs pressés des fidèles et, du haut de la chaire, adresse à l'immense assemblée une courte mais éloquente allocution flamande qui a profondément remué tous les cœurs.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire textuellement les paroles de Sa Grandeur, qui avait pris pour texte ce passage du Livre de Tobie : « Qu'un ange du Seigneur vous accompagne dans vos voies ! »

Voici, du moins, quelques-unes des pensées qui ont le plus vivement frappé l'auditoire.

« Je devrais bien m'excuser, mes très chères Sœurs, dit Mgr Stillemans, d'avoir fait violence à votre humilité, en vous appelant à recevoir, au milieu de cette vaste et magnifique assemblée, les béné-

dictions de votre évêque, les embrassements de vos compagnes, les adieux de la Flandre catholique. Ces heures suprêmes qui précèdent le départ se passent d'habitude dans le recueillement de vos chères retraites et au pied des autels où vous avez coutume de prier. Mais comment, en un tel jour et au seuil du grand voyage que vous allez entreprendre, ne pas ouvrir les portes de la cathédrale à tant de pieux fidèles, avides de contempler les filles de la Flandre qui vont porter sur le continent africain les lumières et les bienfaits de l'Évangile ?...

« Ah ! je sais bien qu'aucun mobile humain ne se mêle à votre sublime vocation et que l'amour de Dieu et du prochain vous a seul guidées. Mais n'est-il pas bon que ce Jésus que vous allez servir, soit, en vos personnes, glorifié devant le monde ? Et n'est-il pas légitime que l'honneur de votre sacrifice rejaillisse aussi sur cette patrie qui vous demeurera toujours chère ? Notre Flandre a bien des pages glorieuses dans ces annales. L'histoire redit les services qu'elle a rendus aux arts, aux sciences, à la civilisation ; elle nous rappelle que le sang flamand répandu dans les croisades a maintes fois coulé, depuis lors, pour les plus nobles et les plus saintes causes. La terre de Flandre a toujours été aussi une terre de charité et de dévouement, et c'est la gloire des femmes flamandes d'avoir largement contribué à lui conquérir ce renom.

« Vous continuez, mes très chères Sœurs, ces nobles traditions et le peuple flamand qui connaît vos œuvres, qui vous respecte et vous aime, vous sait gré d'avoir rajeuni sa vieille renommée.

« Nous vous avons vues ici soigner les petits enfants, les vieillards, les pauvres aliénés, les incurables ; répandre le baume de la charité sur toutes les douleurs et toutes les blessures de l'âme et du corps. Soyez bénies et remerciées, au nom de l'Église et de ce peuple, pour tout le bien que vous avez fait parmi nous !

« Soyez aussi bénies et remerciées d'avance de tout le bien que vous allez faire au Congo, obéissant à l'ambition de vous dévouer plus complètement encore à ce Jésus que vous aimez de tout l'amour de vos cœurs et dont vous allez étendre le règne et propager l'œuvre rédemptrice !

« Ce n'est pas seulement votre évêque, ce ne sont pas seulement ces milliers de fidèles, rangés autour de nos vieilles bannières flamandes, qui viennent honorer votre dévouement ; vous emportez aussi la bénédiction de la plus haute autorité qui soit au monde, du Vicaire de Jésus-Christ, de notre auguste et vénéré Léon XIII !

n'était-ce pas répondre au désir de nos religieuses populations que de leur permettre d'associer publiquement leurs prières et leurs vœux au noble sacrifice que les filles de Saint-Bernard et de Saint-Vincent de Paul accomplissent avec tant de généreuse simplicité pour l'amour de Dieu et des âmes ?...

L'immense assemblée de fidèles qui, bien avant onze heures, se pressait déjà dans la vaste cathédrale, est venue attester combien cette pensée de Mgr Stillemans avait trouvé d'écho dans le cœur de ses ouailles.... A onze heures précises, les accords majestueux de l'orgue annoncent l'arrivée du cortège épiscopal. La procession s'ouvre par le groupe des Sœurs missionnaires, accompagnées de la Supérieure générale et de quatre Supérieures de leur Congrégation, celles des trois maisons de Gand et de Quatrecht. Elles s'avancent, les yeux baissés, modestes et recueillies, sans se douter de la curiosité émue qui s'éveille sur leur passage. Puis viennent MM. les membres du chapitre de Saint-Bavon en habit de chœur, et enfin S. G. Mgr l'évêque de Gand en camail et en rochet. Le T. R. chanoine Debbaudt, curé de la paroisse Saint-Bavon, qui doit célébrer la messe, ferme la marche.

Au moment où commence le saint sacrifice, l'immense cathédrale, littéralement bondée de monde, offre un aspect imposant qui pénètre d'une religieuse émotion. Pendant la messe, MM. les élèves du Grand-Séminaire, placés au jubé, chantent en plain-chant des psaumes et des hymnes de circonstance parmi lesquels nous remarquons l'*O quam speciosi pedes evangelizantium pacem !*

Après l'évangile, Mgr l'évêque de Gand traverse les rangs pressés des fidèles et, du haut de la chaire, adresse à l'immense assemblée une courte mais éloquente allocution flamande qui a profondément remué tous les cœurs.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire textuellement les paroles de Sa Grandeur, qui avait pris pour texte ce passage du Livre de Tobie : « Qu'un ange du Seigneur vous accompagne dans vos voies ! »

Voici, du moins, quelques-unes des pensées qui ont le plus vivement frappé l'auditoire.

« Je devrais bien m'excuser, mes très chères Sœurs, dit Mgr Stillemans, d'avoir fait violence à votre humilité, en vous appelant à recevoir, au milieu de cette vaste et magnifique assemblée, les béné-

dictions de votre évêque, les embrassements de vos compagnes, les adieux de la Flandre catholique. Ces heures suprêmes qui précèdent le départ se passent d'habitude dans le recueillement de vos chères retraites et au pied des autels où vous avez coutume de prier. Mais comment, en un tel jour et au seuil du grand voyage que vous allez entreprendre, ne pas ouvrir les portes de la cathédrale à tant de pieux fidèles, avides de contempler les filles de la Flandre qui vont porter sur le continent africain les lumières et les bienfaits de l'Évangile ?...

« Ah ! je sais bien qu'aucun mobile humain ne se mêle à votre sublime vocation et que l'amour de Dieu et du prochain vous a seul guidées. Mais n'est-il pas bon que ce Jésus que vous allez servir, soit, en vos personnes, glorifié devant le monde ? Et n'est-il pas légitime que l'honneur de votre sacrifice rejaillisse aussi sur cette patrie qui vous demeurera toujours chère ? Notre Flandre a bien des pages glorieuses dans ces annales. L'histoire redit les services qu'elle a rendus aux arts, aux sciences, à la civilisation ; elle nous rappelle que le sang flamand répandu dans les croisades a maintes fois coulé, depuis lors, pour les plus nobles et les plus saintes causes. La terre de Flandre a toujours été aussi une terre de charité et de dévouement, et c'est la gloire des femmes flamandes d'avoir largement contribué à lui conquérir ce renom.

« Vous continuez, mes très chères Sœurs, ces nobles traditions et le peuple flamand qui connaît vos œuvres, qui vous respecte et vous aime, vous sait gré d'avoir rajeuni sa vieille renommée.

« Nous vous avons vues ici soigner les petits enfants, les vieillards, les pauvres aliénés, les incurables ; répandre le baume de la charité sur toutes les douleurs et toutes les blessures de l'âme et du corps. Soyez bénies et remerciées, au nom de l'Église et de ce peuple, pour tout le bien que vous avez fait parmi nous !

« Soyez aussi bénies et remerciées d'avance de tout le bien que vous allez faire au Congo, obéissant à l'ambition de vous dévouer plus complètement encore à ce Jésus que vous aimez de tout l'amour de vos cœurs et dont vous allez étendre le règne et propager l'œuvre rédemptrice !

« Ce n'est pas seulement votre évêque, ce ne sont pas seulement ces milliers de fidèles, rangés autour de nos vieilles bannières flamandes, qui viennent honorer votre dévouement ; vous emportez aussi la bénédiction de la plus haute autorité qui soit au monde, du Vicaire de Jésus-Christ, de notre auguste et vénéré Léon XIII !

n'était-ce pas répondre au désir de nos religieuses populations que de leur permettre d'associer publiquement leurs prières et leurs vœux au noble sacrifice que les filles de Saint-Bernard et de Saint-Vincent de Paul accomplissent avec tant de généreuse simplicité pour l'amour de Dieu et des âmes ?...

L'immense assemblée de fidèles qui, bien avant onze heures, se pressait déjà dans la vaste cathédrale, est venue attester combien cette pensée de Mgr Stillemans avait trouvé d'écho dans le cœur de ses ouailles.... A onze heures précises, les accords majestueux de l'orgue annoncent l'arrivée du cortège épiscopal. La procession s'ouvre par le groupe des Sœurs missionnaires, accompagnées de la Supérieure générale et de quatre Supérieures de leur Congrégation, celles des trois maisons de Gand et de Quatrecht. Elles s'avancent, les yeux baissés, modestes et recueillies, sans se douter de la curiosité émue qui s'éveille sur leur passage. Puis viennent MM. les membres du chapitre de Saint-Bavon en habit de chœur, et enfin S. G. Mgr l'évêque de Gand en camail et en rochet. Le T. R. chanoine Debbaudt, curé de la paroisse Saint-Bavon, qui doit célébrer la messe, ferme la marche.

Au moment où commence le saint sacrifice, l'immense cathédrale, littéralement bondée de monde, offre un aspect imposant qui pénètre d'une religieuse émotion. Pendant la messe, MM. les élèves du Grand-Séminaire, placés au jubé, chantent en plain-chant des psaumes et des hymnes de circonstance parmi lesquels nous remarquons l'*O quam speciosi pedes evangelizantium pacem !*

Après l'évangile, Mgr l'évêque de Gand traverse les rangs pressés des fidèles et, du haut de la chaire, adresse à l'immense assemblée une courte mais éloquente allocution flamande qui a profondément remué tous les cœurs.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire textuellement les paroles de Sa Grandeur, qui avait pris pour texte ce passage du Livre de Tobie : « Qu'un ange du Seigneur vous accompagne dans vos voies ! »

Voici, du moins, quelques-unes des pensées qui ont le plus vivement frappé l'auditoire.

« Je devrais bien m'excuser, mes très chères Sœurs, dit Mgr Stillemans, d'avoir fait violence à votre humilité, en vous appelant à recevoir, au milieu de cette vaste et magnifique assemblée, les béné-

dictions de votre évêque, les embrassements de vos compagnes, les adieux de la Flandre catholique. Ces heures suprêmes qui précèdent le départ se passent d'habitude dans le recueillement de vos chères retraites et au pied des autels où vous avez coutume de prier. Mais comment, en un tel jour et au seuil du grand voyage que vous allez entreprendre, ne pas ouvrir les portes de la cathédrale à tant de pieux fidèles, avides de contempler les filles de la Flandre qui vont porter sur le continent africain les lumières et les bienfaits de l'Évangile ?...

« Ah ! je sais bien qu'aucun mobile humain ne se mêle à votre sublime vocation et que l'amour de Dieu et du prochain vous a seul guidées. Mais n'est-il pas bon que ce Jésus que vous allez servir, soit, en vos personnes, glorifié devant le monde ? Et n'est-il pas légitime que l'honneur de votre sacrifice rejaillisse aussi sur cette patrie qui vous demeurera toujours chère ? Notre Flandre a bien des pages glorieuses dans ces annales. L'histoire redit les services qu'elle a rendus aux arts, aux sciences, à la civilisation ; elle nous rappelle que le sang flamand répandu dans les croisades a maintes fois coulé, depuis lors, pour les plus nobles et les plus saintes causes. La terre de Flandre a toujours été aussi une terre de charité et de dévouement, et c'est la gloire des femmes flamandes d'avoir largement contribué à lui conquérir ce renom.

« Vous continuez, mes très chères Sœurs, ces nobles traditions et le peuple flamand qui connaît vos œuvres, qui vous respecte et vous aime, vous sait gré d'avoir rajeuni sa vieille renommée.

« Nous vous avons vues ici soigner les petits enfants, les vieillards, les pauvres aliénés, les incurables ; répandre le baume de la charité sur toutes les douleurs et toutes les blessures de l'âme et du corps. Soyez bénies et remerciées, au nom de l'Église et de ce peuple, pour tout le bien que vous avez fait parmi nous !

« Soyez aussi bénies et remerciées d'avance de tout le bien que vous allez faire au Congo, obéissant à l'ambition de vous dévouer plus complètement encore à ce Jésus que vous aimez de tout l'amour de vos cœurs et dont vous allez étendre le règne et propager l'œuvre rédemptrice !

« Ce n'est pas seulement votre évêque, ce ne sont pas seulement ces milliers de fidèles, rangés autour de nos vieilles bannières flamandes, qui viennent honorer votre dévouement ; vous emportez aussi la bénédiction de la plus haute autorité qui soit au monde, du Vicaire de Jésus-Christ, de notre auguste et vénéré Léon XIII !

« Soyez sûres aussi, chères Sœurs, que, du haut du ciel, mon regretté prédécesseur qui avait eu la première idée de cette expansion nouvelle de votre apostolat; soyez sûres que le fondateur et les directeurs vénérés de votre congrégation vous accompagnent, eux aussi, de leurs bénédictions et de leurs prières !

« Partez donc, dans la confiance et la paix, sous le regard de Dieu, sous la protection de vos saints Anges !

« Je n'ai pas besoin de vous prêcher le courage, vous nous en donnez l'exemple à tous ; mais, avant que vous quittiez cette église, je vous remettrai, devant cette immense assistance, cette croix qui sera votre inséparable compagne, et vous rappellera l'amour de Celui qui vous inspire votre sacrifice !

« Vous recevrez aussi, devant cet autel, les adieux de vos vénérées supérieures, heureuses de baiser ces pieds qui vont porter sur des plages lointaines la bonne nouvelle de l'Évangile !

« Enfin, je ceindrai vos fronts de la couronne des épouses de Jésus-Christ, cette couronne dont la virginale blancheur mérite les respects du monde comme elle réjouit les regards du Ciel !

« Allez où Dieu vous appelle !

« La patrie ne vous oubliera pas, ne l'oubliez pas non plus, et, loin d'elle, ne cessez pas de prier pour la conservation de la foi catholique, pour la prospérité et pour la paix de ce noble pays, pour le peuple de Belgique et pour son Roi !... »

Après cette allocution qui a profondément remué l'auditoire, le saint-sacrifice continue.

Le chœur entonne le *Benedictus Dominus Deus Israël* et les saints mystères s'accomplissent au milieu d'un religieux recueillement.

On sent que tous les cœurs s'unissent dans l'effusion d'une même prière et s'associent aux touchantes invocations de la liturgie : « Seigneur, soyez le soutien de leur entreprise, le consolateur de leur « chemin, leur abri contre les ardeurs du soleil, leur protection « contre les intempéries du ciel, le réparateur de leurs fatigues, leur « défenseur dans les périls, l'appui de leur faiblesse ! »

Vers la fin de la messe, deux jeunes Congolais, assistés par M. l'abbé Van Impe et par M. le baron de T'Serclaes de Wommersom, font, à travers les rangs pressés de l'assistance, une collecte pour l'œuvre du Congo. Ils ne parviennent qu'avec peine à se frayer un passage et vont ensuite se placer aux issues de l'église pour mieux recueillir les offrandes des fidèles.

La messe est terminée ; la cérémonie des adieux va commencer.

Le jubé entonne un hymne de circonstance dû à la plume du Rév. M. Claeys, curé de la paroisse Saint-Nicolas.

Pendant l'exécution de ce chant, les sœurs missionnaires viennent, une à une, s'agenouiller devant Mgr Stillemans, qui leur remet, après l'avoir bénit, un petit crucifix.

Puis a lieu la cérémonie si touchante du baisement des pieds. La supérieure générale et quatre supérieures de la Congrégation viennent se prosterner devant celles de leurs filles qui ont été trouvées dignes de partir pour la mission de Matadi. Après quoi, elles leur donnent le baiser maternel. Rien n'est grand, rien n'est beau comme ce rite, si simple en apparence, mais où le cœur prend une si large part.

Enfin l'évêque, ayant de nouveau pris place sur le siège épiscopal, attache au voile noir de chacune des sœurs missionnaires une couronne symbolique de roses blanches.

La solennité se termine par la bénédiction épiscopale donnée à l'assemblée agenouillée et profondément émue.

Aux accents triomphants de l'orgue, le cortège épiscopal se reforme ; les chères sœurs missionnaires y occupent une place d'honneur.

En les regardant défiler dans le rayonnement de leur jeunesse, si noblement offerte à Dieu, sereines et joyeuses, quittant parents, amis, patrie, pour l'amour de Jésus-Christ et des âmes, on a comme une rapide et saisissante vision de la divinité de la religion catholique, et l'on s'écrie, avec un illustre apologiste des ordres religieux : « Un Dieu seul peut remporter de tels triomphes et mériter de tels abandons. Ce Jésus, dont la divinité est tous les jours insultée ou niée, le prouve tous les jours, entre mille autres preuves, par ces miracles de désintéressement et de courage qui s'appellent des vocations. Des cœurs jeunes et innocents se donnent à lui pour le récompenser du don qu'il nous a fait de lui-même ; et ce sacrifice qui nous crucifie n'est que la réponse de l'amour humain à l'amour d'un Dieu qui s'est fait crucifier pour nous. »

Un télégramme nous apprend qu'après une heureuse traversée, les sœurs du Congo sont arrivées le 12 déc. à Las Palmas (Iles Canaries).

(Extraits du *Bien Public* de Gand).

NÉCROLOGIE

M. Victor JACOBS.

La Belgique vient de perdre un de ses plus illustres enfants. M. Victor Jacobs, représentant d'Anvers et ministre d'État est pieusement décédé à Bruxelles, le 20 décembre 1891. Il nous est impossible de retracer ici, comme elle le mérite, la noble et active carrière de M. Victor Jacobs, elle demanderait une biographie étendue, digne de son beau talent et de son grand caractère. Nous devons nous borner à quelques dates, et, comme appréciation, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire les discours prononcés à ses funérailles par M. de Lantsheere, président de la Chambre des Représentants et par Son Éminence le cardinal archevêque de Malines.

M. Jacobs, naquit à Anvers le 18 janvier 1838; son père qu'il perdit fort jeune avait été membre du Congrès national, conseiller communal et bâtonnier de l'ordre des avocats ; il appartenait à l'opinion libérale. Après avoir fait ses études d'humanités chez les oratoriens de Juilly et chez les jésuites de Vaugirard à Paris, le jeune Victor, élevé par une mère profondément chrétienne, femme des plus éminentes, conquit en 1860 son diplôme de docteur en droit avec la plus grande distinction. A 25 ans, en juin 1863, il fut élu député d'Anvers et réélu dix fois sans interruption. A la chute du cabinet libéral en 1870, il devint, à 32 ans, ministre des travaux publics ; un mois après, il remplaça M. Tack aux finances ; il succomba avec le cabinet d'Anethan, en novembre 1871, sous les coups de l'émeute. Aux postes avancés de l'opposition conservatrice de 1878 à 1884, devenu, le 16 juin 1884, ministre de l'intérieur et de l'instruction publique, il eut l'honneur de faire retirer la loi de malheur de M. Van Humbeeck et de faire passer une réforme scolaire qui donnait satisfaction aux vœux des populations. Au mois d'octobre de cette même année, par suite des intrigues libérales, il tomba du pouvoir avec M. Jules Malou et M. Charles Woeste. Il fut nommé ministre d'État en mai 1888, à l'occasion de son jubilé parlementaire et resta, jusqu'à la fin de sa vie, un des personnages les plus en vue du parti conservateur. Le pays a fait à Victor Jacobs des funérailles dignes de lui, et lui a décerné des éloges que les voix les plus autorisées ont parfaitement résumés. Voici comment s'est exprimé le Président de la Chambre des Représentants, lors de la levée du corps à la maison mortuaire :

« Victor Jacobs personnifiait, aux yeux de la Belgique catholique, tout ce que le patriotisme a de plus noble, le cœur de plus délicat, l'intelligence de plus élevé, l'esprit de plus vif et de plus charmant, la parole de plus entraînant et de plus persuasif. Nul n'exerçait une

autorité comparable à la sienne; c'était une sorte de fascination. Il l'exerçait sans la chercher, presque sans l'apercevoir, avec une abnégation et un désintéressement dont ne peuvent se rendre compte ceux qui n'ont pas été les témoins des révoltes et des colères de ses amis lorsque, à deux reprises, ils virent le pouvoir tomber de ses mains. Ils avaient vu Jacobs à leur tête dans toutes les batailles parlementaires, ils lui devaient leurs victoires, leur confiance l'élevait au-dessus de tous. Ils étaient prêts à protester contre sa retraite par leur démission.

« Les penséesde Victor Jacobs étaient plus hautes. Que lui pesaient, à lui, les passions et les haines, si le sacrifice de sa personne, en apaisant de blâmables tumultes, pouvait servir l'intérêtpublic ? « Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » Et c'est ainsi, qu'au prix d'une existence consacrée, dès sa première jeunesse, au culte du droit et à la défense de la vérité, dépensée sans ménagements, au service de la chose publique, épuisée par l'étude et écrasée par le travail, Dieu donna à Victor Jacobs, avec la paix intérieure, les joies les plus pures de la famille.

« C'est ainsi encore que justement fière de l'enfant qu'elle avait vu naître, la vieille et noble cité d'Anvers lui ouvrit dès la première heure de sa majorité politique, cette carrière qu'il a parcourue avec un incomparable éclat. Mais aussi combien il l'aimait, cette terre natale, sa chère ville d'Anvers! Lorsqu'il en parlait, son visage s'illuminait, c'était de l'orgueil, avec une sorte d'enthousiasme où se mêlaient je ne sais quelle vénération et quel attendrissement. On eut beau accumuler contre lui tout ce que les passions politiques peuvent imaginer de venimeuses accusations et forger de méchantes attaques, Anvers ne lui fut pas une seule fois infidèle. A dix reprises, elle renouvela son mandat et, après un quart de siècle, où les services ne pourraient se compter, elle célébra, avec splendeur, le jubilé triomphal de son glorieux enfant. C'est l'honneur des masses. Les basses jalousies et les mesquines rancunes peuvent triompher dans un cercle étroit, la robuste droiture du peuple les écrase.

« Victor Jacobs avait été l'un des promoteurs du grand mouvement de rénovation catholique dont les premiers congrès de Malines donnèrent le signal. Il avait assisté au triomphe. Il voulut que, vingt-huit ans plus tard, au nouveau congrès de Malines, retentît le dernier éclat de sa voix. La maladie l'accablait, son intelligence avait conservé sa vigueur, sa volonté domina ses souffrances. Vainement, le supplia-t-on de ne pas affronter cette fatigue. C'était un vœu. Il l'accomplit. Ce fut comme une apparition. Plus d'un visage se mouilla de larmes. Et pourtant de quelle main ferme et sûre il sut indiquer

les voies nouvelles où le salut de la société commande que se portent désormais les dévouements des catholiques !

« Ainsi du commencement de cette admirable vie jusqu'à la dernière heure domine une seule pensée : la volonté de Dieu. Dieu l'a rappelé à lui. Inclinons-nous devant ses impénétrables décrets ! Malgré les larmes qu'arrache cette cruelle séparation, je ne puis me défendre, en jetant un dernier regard sur la dépouille mortelle de celui dont j'ai eu l'honneur d'être l'un des compagnons d'armes et des amis, de lui adresser cette parole du divin Maître : « Réjouissez-vous, parce que votre récompense sera grande dans le ciel ! »

S. Ém. le cardinal Goossens, primat de Belgique, a complété cet éloge funèbre dans les paroles qu'il a prononcées dans l'église de Saint-Gilles devant la dépouille mortelle du grand chrétien.

« Messieurs, L'Église catholique n'est pas seulement la dépositaire des dons célestes ; elle s'honore d'être aussi une école de reconnaissance et un trésor de durables souvenirs.

« Elle garde la mémoire du plus humble de ses enfants : par delà la tombe, elle l'accompagne de ses vœux et de ses prières jusqu'au trône de la divine justice.

« Ses fils plus illustres, ceux qui ont embrassé sa cause avec plus d'ardeur et l'ont servie avec plus d'éclat, elle pleure leur départ avec plus de larmes, et elle veut glorifier leurs noms devant les hommes par un témoignage public de gratitude et de louange.

« L'Esprit-Saint le déclare, l'éloge d'un vivant expose à certains périls ; mais lorsque la mort place un homme vertueux dans la bienheureuse impossibilité de se démentir, rendre hommage à la vertu est un devoir qui s'impose. Comblons d'éloges les morts qui en sont dignes, et nous aurons gagné à la cause du bien, aujourd'hui des admirateurs et bientôt des amis dévoués.

« Nous ne pouvions être infidèles à ces traditions, Messieurs, et c'est ce qui nous interdit de garder le silence aux funérailles de l'homme éminent dont tous nous pleurons la perte.

« Il vous en souvient, Messieurs : dominant la souffrance par l'énergie de sa volonté, et, suivant un mot de Bossuet, montrant à tous qu'une grande âme est maîtresse du corps qu'elle anime, M. Victor Jacobs ouvrait, par un magistral discours, il y a trois mois à peine, le quatrième Congrès de Malines. « *Laudetur Jesus-Christus in æternum* » était son salut à la grande assemblée. « Que Notre Seigneur Jésus-Christ soit loué jusqu'aux extrémités de la terre et durant l'éternité ! »

« Cette chrétienne parole a été la devise de toute sa vie ; elle a

inspiré et réglé ses pensées, ses discours, ses travaux, son action, le rendant toujours semblable à lui-même, marquant sa carrière d'un sceau d'unité qui en fait la grandeur.

« Que d'autres voix s'élèvent et publient à l'envi l'incomparable talent de l'orateur, les qualités de l'homme d'État, le génie de l'administrateur ; qu'elles redisent ses honneurs, ses succès, ses triomphes. Nous ne voulons, en présence de la mort, rappeler et louer qu'une chose : Victor Jacobs a fait tout converger vers le but principal et final de la vie : l'honneur et la gloire de Dieu !

« Oui, Messieurs, il a glorifié Jésus-Christ par la piété et la foi de sa première enfance, par le courage et l'intégrité de sa jeunesse, par cet ensemble de mérites qui font présager, dès les premiers pas, un grand avenir, une noble et féconde existence.

« Il a glorifié Jésus-Christ en consacrant au bien de ses concitoyens, à la prospérité de son pays, les admirables facultés qu'il avait reçues du Ciel. — L'amour de la Patrie ! Victor Jacobs le savait, est un sentiment que la religion bénit et loue, à l'égal des plus nobles amours qui puissent faire battre un cœur humain. Est-il étonnant qu'il ait donné à la Patrie trente années d'un infatigable et désintéressé labeur !

« Il a glorifié Jésus-Christ, en servant la sainte Église, en luttant pour elle, pour la défense de ses droits et de sa liberté. Il n'est pas un chrétien qui l'ignore : l'Église possède une force invincible, celle de la vérité. Elle s'appuie sur l'infaillibilité des promesses divines ; elle ne peut mourir. Mais elle existe dans le temps et Dieu a voulu l'assujettir aux vicissitudes et aux épreuves d'une condition terrestre. Elle a donc besoin d'être assistée, défendue, vengée ! Victor Jacobs a compris et rempli ce devoir. Les plus beaux accents de sa grande éloquence, il les a fait entendre en faveur de l'Église, de la cause sacrée des âmes, de l'honneur et de l'indépendance du saint-siège. On le sentait : c'était un fils défendant sa mère.

« Il a glorifié Jésus-Christ en offrant au monde l'image d'un foyer vraiment chrétien où la religion préside et assure une inviolable fidélité à l'ordre divin en toutes choses, où la pieuse harmonie des vertus du père et de la mère, le respect et l'amour des enfants font régner une union parfaite, une douce félicité.

« Enfin, il a glorifié Jésus-Christ par l'humilité, la force, la piété qui ont éclaté pendant ses longues douleurs. Nous avons été les témoins attendris des religieuses dispositions de son âme entièrement soumise aux volontés divines : Dieu seul a pu mesurer la grandeur de son sacrifice... »

CHRONIQUE DU MOIS DE DÉCEMBRE 1891

1. — Des émeutes éclatent en Mongolie contre les chrétiens : le P. Minn, prêtre chinois, et plusieurs centaines de fidèles indigènes sont mis à mort par les rebelles ; les missionnaires belges de la Congrégation de Scheut, qui résident dans le vicariat apostolique de Mgr Rutjes, ont pu être secourus à temps.

3. — L'ex-empereur du Brésil, Don Pedro II, meurt à Paris, à l'âge de soixante-six ans, après cinquante années de règne : il est inhumé à Lisbonne dans le tombeau de la maison de Bragance.

6. — Mgr l'évêque de Liège inaugure solennellement, dans sa ville épiscopale, l'œuvre de dom Bosco pour l'instruction des jeunes ouvriers.

11. — A la Chambre des députés, M. Paul de Cassagnac prononce un éloquent discours où il flétrit les tendances persécutrices du gouvernement français.

14. — Le Saint-Père tient un consistoire dans lequel il préconise deux nouveaux cardinaux : Mgr Ruffo-Scilla, majordome de Sa Sainteté ; et Mgr Sepiacci, de l'ordre de saint Augustin, secrétaire de la congrégation des Évêques et Réguliers. Léon XIII a protesté contre la situation faite à l'Eglise en Italie et dans d'autres pays.

27. — Léon XIII fait transférer les restes du souverain pontife Innocent III dans le magnifique tombeau qu'il a élevé à ce grand pape dans la basilique de S. Jean de Latran.

— Deux grands serviteurs de l'Église ont succombé à leur zèle et à leurs travaux : en Allemagne, Mgr Janssen, le célèbre historien de la Réforme ; en France, Mgr Freppel, l'illustre évêque d'Angers.

— L'influenza fait, comme les deux années précédentes, de grands ravages dans plusieurs contrées de l'Europe et de l'Amérique.

LA
LANGUE CONGOLAISE
ET
LES IDIOMES BANTOUS

M. John Hutchison raconte qu'un voyageur anglais dans l'Afrique équatoriale, le Dr Drummond, eut un jour raison de ses porteurs mutinés en leur adressant, dans sa langue maternelle, une harangue bien sentie sur les gloires de la constitution britannique, et une profession de foi vigoureusement accentuée à la quarante-septième proposition du premier livre d'Euclide (1).

Pour avoir une fois réussi, pareil expédient n'est point à recommander comme procédé général. La domination durable sur de nouveaux sujets, la conversion stable des populations à la vraie foi doivent avoir pour base essentielle une langue commune, comprise à la fois du peuple conquérant et de la nation annexée. Vérité de bon sens, ce principe a pour lui la confirmation de l'histoire. Partout où deux races ont été mises en contact par la conquête ou les progrès du commerce, l'unité du langage, ou du moins la prédominance d'un idiome, s'est naturellement établie.

Si l'on demande quelle langue doit dominer, la question devient plus complexe. En fait, nous la voyons résolue de diverses manières au cours des siècles : ici, c'est la

(1) *The Glasgow Herald*, n° du 28 nov. 1891.

langue du vainqueur qui s'est imposée ; là, le vaincu a pris une revanche pacifique en incorporant au sien l'idiome du maître. Quoi qu'il en soit, si le problème est posé à un point de vue actuel, celui du Belge, par exemple, partant pour le Congo, qu'il y soit amené par une mission officielle, par les intérêts commerciaux ou par le zèle de l'Évangile, nous n'hésiterons pas à dire : Fonctionnaires, commerçants, apôtres, voulez-vous réussir ? Désirez-vous étendre l'influence civilisatrice de votre pays, ouvrir de nouveaux débouchés à ses produits, amplifier le règne du Christ, mettez-vous résolument à apprendre les langues de ces peuples auxquels vous aurez affaire.

Ce conseil, nous sommes heureux de l'appuyer de la haute expérience d'un officier français des plus distingués, M. Th. Grimal de Guiraudon, qui, en 1886, au Congrès des orientalistes de Vienne, recommandait, en termes pressants, aux gouvernements coloniaux l'étude des langues indigènes. « C'est une erreur grave, disait-il, de croire qu'on parviendrait à les remplacer par le français, ou tout autre idiome européen (1). » En effet, qu'a-t-il surnagé du portugais chez les nègres d'Angola ? Le hollandais n'a pas détrôné les idiomes indigènes dans les colonies de l'Afrique australe. Combien de nègres du Cap savent l'anglais ? Et quoi qu'en disent des statistiques officieuses, ni le Sénégal ni l'Algérie ne parlent le français.

Est-ce à dire que les Européens doivent négliger l'introduction de leur propre langue ? Nullement. Il faut, comme certains missionnaires l'ont déjà pratiqué, — et M. de Guiraudon leur donne les plus grands éloges (2), — que, d'une part tous ceux qui aspirent à une influence sérieuse en Afrique se familiarisent avec les langues du

(1) *Verhandlungen des VII internationalen Orientalisten-Congresses Ægyptisch-Afrikanische Section*, pp. 93-95.

(2) *Ibid.*, p. 93.

pays, et que de l'autre ils enseignent aux enfants de l'Afrique à lire et à écrire leur idiome, transcrit en caractères romains, sans omettre pour cela de leur apprendre le français, le néerlandais ou l'anglais, selon les cas.

Nous voudrions, dans ces pages, non pas faire un cours approfondi de langue congolaise, mais appeler l'attention de nos compatriotes sur l'importance et l'intérêt de cette étude, et leur indiquer brièvement les meilleurs moyens pratiques de l'aborder.

I

Tous les idiomes en usage dans l'État indépendant du Congo appartiennent à une seule et même famille de langues, qui porte dans la science philologique le nom de « groupe bantou ».

Ce mot *bantou*, ou plus exactement *ba-ntu*, est un mot africain dans sa forme du pluriel, le singulier étant *mu-ntu*. Ce pluriel *ba-ntu* veut dire « les personnes ». Avec quelques variantes phonétiques (*wantu*, *antu*, *watu*, *atu*, *wanhu*, *banu*), très régulières du reste pour qui connaît le mécanisme des dialectes bantous, cette expression est employée, des rives du Zambèze à celles du Congo, dans toute l'Afrique méridionale et équatoriale. On dit que les habitants de ces régions s'en servent, comme d'une appellation ethnique et nationale, pour se distinguer d'autres peuples; mais c'est le philologue Bleek qui l'a introduite dans le vocabulaire scientifique. Elle est universellement acceptée aujourd'hui pour désigner l'une des principales familles des langues africaines.

Il ne manque pas de bons travaux sur les idiomes bantous. Mais le meilleur est sans contredit, la *Grammaire comparée* que vient de publier, à Londres, le R. P. Jules Torrend, S. J., de la mission du Zambèze; en voici le titre : *A Comparative Grammar of the South-African*

Bantu Languages, comprising those of Zanzibar, Mozambique, the Zambezi, Kafirland, Benguela, Angola, the Congo, the Ogowe, the Cameroons, the Laken Region, etc., by J. TORREND, S. J., of the Zambezi Mission, author of *An Outline of a Xosa-Kafir Grammar* (1).

Sorti des presses de l'imprimerie Saint-Augustin, à Bruges, et dédié au marquis de Bute, ce bel ouvrage, qui se présente sous les dehors attrayants d'une typographie de luxe, a reçu du monde savant le meilleur accueil. On peut affirmer, sans craindre de démenti, que l'apparition de ce livre fera époque dans la philologie africaine.

Les circonstances qui ont provoqué la composition de cette grammaire rentrent intimement dans l'ordre des idées que nous avons développées tout à l'heure ; elles se rattachent en outre au souvenir d'un vaillant missionnaire belge. Autant de raisons pour les rappeler ici en peu de mots.

En 1883, le R. P. Depelchin, après ses expéditions laborieuses dans l'intérieur de l'Afrique (2), s'arrêtait, avant de retourner en Europe, à Grahamstown, dans la Colonie du Cap. Il y rencontra le R. P. Torrend, alors jeune professeur au collège Saint-Aidan. Le vieux missionnaire, pendant les deux mois que dura son séjour à Grahamstown, ne cessait de répéter : « Pour l'amour de Dieu, apprenez les langues des indigènes. J'ai vu sur le Zambèze des millions d'hommes qui n'attendent que d'être instruits de la doctrine de Notre-Seigneur pour devenir de bons et heureux chrétiens.» Ces paroles, le P. Torrend ne les oublia plus. Elles se gravèrent, nous dit-il (3), pro-

(1) London, Kegan Paul, Trench, Trübner and C°., L^td, Paternoster House, Charing Cross Road, 1891. Royal in-8°, pp. XLVIII-336, avec une carte. Prix : 1 liv., 5 sh. — On peut se procurer l'ouvrage à la Société belge de librairie, Oscar Schepens. Bruxelles, rue Treurenberg.

(2) Voir *Précis historiques*, années 1878-83.

(3) *Op. cit.*, p. VIII.

fondément dans son cœur, lui donnant force et persévérance pour réaliser le vœu qu'elles exprimaient.

Nous n'avons pas à recommander ici l'œuvre du R. P. Torrend aux érudits de profession, mais nous voudrions profiter de cette remarquable étude, pour en signaler certains côtés pouvant intéresser le public, de plus en plus nombreux, que les « choses d'Afrique » ne laissent point indifférent. Ce sera, du même coup, rendre hommage au zèle des missionnaires du continent noir, auxquels on est redevable, en grande partie, des renseignements que nous possédons sur la linguistique africaine.

Avant tout, il nous faut donner une idée sommaire des idiomes de l'Afrique et de leur classification. Si la connaissance de chacune de ces langues en particulier a fait, depuis une trentaine d'années, des progrès considérables, — car on a rédigé des grammaires et des vocabulaires de plusieurs d'entre elles, — d'autre part, cependant, l'étude comparative était moins avancée.

Quand on songe aux essais de classification qui ont été tentés, mais hélas! aussitôt abandonnés que proposés, on se rallie assez aisément à la conclusion énoncée en 1886, au Congrès des orientalistes de Vienne, par M. Th. Grimal de Guiraudon. « Dans l'état actuel de nos connaissances, dit-il, il faut se contenter de classer les langues de l'Afrique en deux grands groupes. D'une part, nous trouvons un groupe de langues qui, toutes, sont reliées entre elles par un lien de parenté grammaticale très étroit, et que je désigne ici sous le nom générique de langues à préfixes, aucune autre dénomination ne me paraissant leur convenir mieux ; d'autre part, nous avons une série de langues isolées ou de familles de dialectes qui n'ont entre elles que peu ou point de parenté grammaticale, et que j'appellerai langues soudaniennes (1). »

(1) *Verhandlungen des VII internationalen Orientalisten-Congresses. Ægyptisch-Afrikanische Section*, p. 68-69.

Dans ce groupement, M. de Guiraudon ne comprend ni les idiomes sémitiques, l'arabe, en usage dans certaines régions du nord et de l'est, et l'éthiopien parlé en Abyssinie, ni les langues hamitiques, nom sous lequel on range l'égyptien, le berbère et certains dialectes des Somalis et des Gallas, au sud de la mer Rouge. Il néglige également les langues des Hottentots ou Boschimen, qui pourtant ne rentrent dans aucune des deux catégories qu'il établit. En tenant compte de ces omissions, on peut admettre la classification un peu générale proposée par M. de Guiraudon.

Les langues soudaniennes sont répandues de l'est à l'ouest sur toute la zone qui va de la mer Rouge à l'Océan Atlantique; cette zone est de hauteur variable, sans toutefois descendre jamais jusqu'à l'équateur. Comme on l'a dit tout à l'heure, toutes ces langues sont aujourd'hui bien connues : la *Grammaire nubienne* de Lepsius (1), la *Polyglotta africana* de Koelle (2), les travaux publiés par les missionnaires catholiques de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, par exemple, le livre de M. l'abbé Bouche sur la langue Nago (3), ceux du général Faidherbe sur les idiomes du Sénégal, sans parler de tant d'autres ouvrages qui ont paru en Allemagne et en Angleterre, tous ces essais linguistiques ont singulièrement développé l'état de nos informations sur les idiomes nègres. Néanmoins, on n'a pas réussi à découvrir jusqu'à présent d'affinités entre les langues soudaniennes : le lien qui les relie, s'il en existe toutefois quelqu'un, nous échappe encore.

Il n'en est pas de même de l'autre groupe, celui que M. de Guiraudon nomme langues à préfixes. M. de Guirau-

(1) *Nubische Grammatik.* Berlin, 1880.
(2) London, 1854.
(3) Bar-le-Duc, 1880.

don déclare préférer ce nom à celui de langues *bantoues*. A son avis, cette dernière dénomination donnée jusqu'à ce jour à la plupart de ces langues à préfixes, ne saurait s'appliquer au groupe entier, et il pense que ce sera tout simplement un jour le nom d'un sous-groupe, dont l'importance aura considérablement diminué. Nous n'avons pas à discuter ici cette manière de voir; mais quel que soit le nom qui prévaudra pour désigner les langues à préfixes, on ne saurait nier qu'elles constituent une famille linguistique au sens strict du mot, c'est-à-dire, qu'à côté de variétés dialectales apparaît, dans la structure fondamentale, une identité essentielle nettement caractérisée.

Quelle est cette caractéristique générale? C'est celle du principe d'accord grammatical par les *préfixes*. Dans nos langues, ce sont des *suffixes* qui s'ajoutent à la racine pour marquer le genre, le nombre, l'espèce du mot. Ainsi la racine *perd* en français fera le substantif *perd-ition*, l'adjectif *perd-u*, le verbe *je perd-s*, par l'adjonction d'un suffixe après la racine. Remarquons aussi que ces suffixes varient pour les diverses fonctions grammaticales à remplir et les nuances variées de sens à exprimer. Pour les langues bantoues, ce rôle est dévolu à des préfixes, et ces préfixes, une fois déterminés dans un nom, demeurent pour tous les autres mots, adjectifs, pronoms, verbes, avec cette seule différence que le singulier et le pluriel ont un préfixe spécial, et que le préfixe se présente tantôt sous une forme pleine, tantôt sous une forme affaiblie. Ainsi, un certain nombre de substantifs ont au singulier le préfixe *mu*, qui fait au pluriel *ba*, et au singulier des pronoms et des verbes revêt la forme affaiblie *u*. Par conséquent, *mu-ana*, qui veut dire « enfant », fera au pluriel *ba-ana* « des enfants » ; *mu-ana u-ako u-afua* signifie « votre enfant est mort », et « vos enfants sont morts » se traduira par *ba-ana ba-ako ba-afua*.

Les grammairiens ont distingué les divers préfixes for-

matifs en plusieurs classes, qu'on a pris l'habitude de désigner par le double préfixe du singulier et du pluriel. Il y a les classes *mu-ba*, *mu-mi*, *in-zin*, *li-ma*, *ci-zi*, *ka-tu*, *bu-ma*, *li-zin*, *mu-ma*, *bu-zin*, etc. Chose curieuse, même lorsque les idiomes bantous s'approprient des mots étrangers, ils les soumettent à la règle du préfixe. C'est ainsi que le portugais *camisa* (chemise) est passé dans le dialecte des Filyams, peuplade du Congo français, habitant sur la rive gauche de la Cazamance, sous la forme de *ka-misha*. Les indigènes ont cru reconnaître dans *ka* un de leurs préfixes, et par conséquent ils ont formé un pluriel *u-misha*.

Nous avons cité ces préfixes dans la forme qu'ils affectent dans le dialecte tonga, considéré par le P. Torrend comme le type le plus pur du bantou. Le lecteur aurait tort de croire que ces préfixes gardent une physionomie absolument invariable dans les deux cents idiomes bantous. Ainsi, la liste que nous venons de citer devient chez nos concitoyens de Nouvelle-Anvers (Mpoembou des Bamangalas) : *mo-ba*, *mo-mi*, *n-n (m)*, *i-ma*, *e-bi*, *bo-ma*, *lo-n* (1). Toutefois, si, par exemple, de *li-zin*, à *lo-n*, la route paraît aussi longue que d'*alfana* à *equus*, les éléments de comparaison fournis dans l'ouvrage du P. Torrend tracent pourtant des étapes sûres (2).

Assurément, l'accord grammatical des préfixes constitue le principe fondamental qui préside à la formation des idiomes bantous, et jusqu'à présent il avait presque exclusivement frappé ceux qui se sont occupés de ce groupe de langues africaines. Toutefois, ce ne sont pas là les seuls traits distinctifs, on peut en établir d'autres. Dans son ouvrage, le R. P. Torrend les a signalés (3).

Voici les principaux. Le bantou évite les monosyllabes,

(1) Voir Cambier, *Essai sur la langue congolaise*, p. 11.
(2) Voir, pour le cas en question, Torrend, *op. cit.*, p. 104.
(3) Pp. 8-13.

et certaines consonnes appellent l'insertion d'une nasale. Pour être moins apparente à première vue, l'influence de ces deux lois s'exerce aussi réellement que le principe d'accord des préfixes. C'est pour n'en avoir pas tenu compte, que l'on a été dérouté parfois par certaines anomalies.

Or, telle est la règle invariable au cas où l'application des trois principes entraînerait, dans un même mot, des effets contradictoires : le principe d'accord cède le pas à la loi des nasales, et l'antimonosyllabisme prime l'un et l'autre. Aussi le R. P. Torrend a-t-il pu faire la remarque que son ouvrage n'est, en majeure partie, que le développement de ces lois, et que la plupart des irrégularités signalées sont le résultat de leur collision (1).

Éclaircissons ces théories un peu abstraites par un exemple. *Li-zuba* (le soleil) devient, sous l'influence d'une nasale servant de copulation *ndi-zuba* (c'est le soleil), et non *nli-zuba*. La seconde personne de l'impératif ne prend généralement aucun préfixe, sinon dans le cas d'un thème monosyllabique. Ainsi, l'on a d'une part *bona* (vois) sans préfixe, et *ku-la* (mange) du thème *la*.

II

La comparaison rationnelle des éléments fondamentaux des idiomes bantous est assurément d'un précieux secours pour se familiariser avec des langues si différentes des nôtres. Grâce à ce système, il n'y a, pour un nombre considérable d'idiomes, qu'une grammaire à étudier. Est-ce à dire que cette méthode comparative supprime du coup toutes les difficultés pratiques, et que l'on peut se borner à apprendre le mécanisme général de la grammaire et les principes essentiels de la phonétique ? D'aucune façon ; car, à côté de la grammaire, il y a le voca-

(1) P. 300.

bulaire, et si les idiomes bantous n'ont au fond qu'une grammaire, d'autre part les dictionnaires varient souvent de tribu à tribu. « Tous les peuples du Congo, comme tous ceux du sud de l'Afrique, dit fort bien le R. P. Cambier, ont le même système de langue, la langue *préfixale* ; mais chaque tribu a son dialecte différent de celui des autres tribus (1). »

Comme on le pense bien, la découverte du principe d'unification des langues de l'Afrique sud-équatoriale ne fut l'œuvre ni du premier jour, ni du premier linguiste qui se mit à l'étude des langues africaines. Ce résultat fut entrevu en 1845 par le Dr Krapf ; vingt ans plus tard, Bleek lui donnait l'appui de sa haute autorité, et formulait les principales lois philologiques qui régissent les idiomes bantous, dans sa *Grammaire comparée des langues du sud de l'Afrique*. Cet ouvrage qui devait se composer de quatre parties, commença à paraître en 1862. Il est malheureusement demeuré inachevé. Le travail, si complet et si exact, que vient de nous donner le R. P. Torrend couronne dignement les essais de Krapf et de Bleek.

Il n'y a pas longtemps que les langues bantoues sont cultivées. Avant le XVIIe siècle, on ne connaissait que quelques rares poésies du dialecte de Zanzibar écrites en caractères arabes. Mais à cette époque, les travaux des missionnaires, des capucins et des jésuites du Congo et d'Angola, fournirent les premiers éléments nécessaires à la connaissance des idiomes bantous, éléments de si bon aloi que l'érudition contemporaine, malgré ses exigences, ne les a point reniés, et que maintes fois on n'a trouvé rien de plus utile à faire, que de réimprimer les vieux ouvrages de ces premiers pionniers de la philologie africaine.

Le plus ancien, par sa date d'impression, paraît être

(1) *Essai sur la langue congolaise*, p. v.

le catéchisme du P. Matthieu Cardozo, S. J., en langue du Congo, *lingua Congensi*, comme disent les annalistes du temps (1) ; il fut imprimé à Lisbonne en 1624. En 1642, dans la même ville, on publia un catéchisme en portugais et en dialecte d'Angola. L'auteur en était le P. Pacconio, S. J., et l'éditeur le P. Antonio de Coucto. Au témoignage de Héli Châtelain (2) et du P. Torrend (3), cet ouvrage demeure, même aujourd'hui, l'un des meilleurs que nous possédions.

En 1650 et 1659, nous rencontrons deux ouvrages du père capucin Hyacinthe Brusciotti de Vetralla. Le premier est un catéchisme polyglotte, à l'usage de la mission du Congo, disposé en quatre colonnes pour le congolais, le portugais, le latin et l'italien (4) ; le second est une grammaire intitulée : *Regulae quaedam pro difficillimi Congensium idiomatis faciliori captu ad grammaticae normam redactae*. M. H. Grattan Guiness l'a naguère traduit en anglais.

La première série des publications sur les langues de l'Afrique équatoriale se clôt en 1697, par la grammaire du P. Pedro Diaz, S. J., *Arte da lingua de Angola*. On fait aujourd'hui encore grand cas de ce travail (5).

A l'actif du XVIIIe siècle, on ne signale qu'un dictionnaire demeuré manuscrit. Une partie en est déposée à Londres au British Museum (mss. addit. num. 33 779), et contient le vocabulaire français-congolais ; l'autre,

(1) Voir Franco, *Synopsis annal. Soc. Jes. in Lusitania*, à la table, cap. VI. Cfr. *Bentley's Dictionary and Grammar of the Kongo Language*, p. XI ; et Torrend, *op. cit.*, p. XXIV.

(2) *Grammatica elementar do Kimbundu*, p. XV.

(3) *Op. cit.*, p. XXV. — Une édition moderne du P. de Coucto, avec additions, a paru à Lisbonne en 1855. — L'édition de Rome de 1661 est une traduction latine.

(4) J. Gay, *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Afrique et à l'Arabie*, pp. 230, 232.

(5) Chatelain, *op. cit.*, p. XVI, et Torrend, *op. cit.*, p. XXV.

le congolais-français, a été naguère retrouvée à Rome par le R. P. Duparquet (1). Le P. Torrend fait l'éloge de ce travail (2), et déplore qu'il doive attendre encore un éditeur. N'y aurait-il pas aujourd'hui un Mécène qui voulût attacher son nom à une publication si méritoire ?

Le XIXe siècle, surtout depuis vingt ans, a vu se multiplier, avec une fécondité merveilleuse, les ouvrages relatifs aux langues bantoues. Grammaires, dictionnaires, catéchismes, versions de la Bible se comptent aujourd'hui par centaines. On peut s'en faire quelque idée en parcourant le grand ouvrage bibliographique de M. Robert Needham Cust, paru en 1883 (3). Le R. P. Torrend a dressé également, au chapitre II de son introduction, une liste très longue, qu'il déclare cependant incomplète, des travaux dont il s'est servi pour faire son travail. Il nous faut donc forcément renvoyer le lecteur à ces sources, car il est impossible d'entrer ici dans des citations de détail.

Faisons pourtant une remarque : dans ces listes on doit signaler une disproportion numérique assez considérable entre les travaux des missionnaires protestants et ceux des catholiques, et elle est à l'avantage des premiers. Nous n'avons pas à approfondir ici les causes de ce fait : le nombre plus considérable des ministres protestants en Afrique, leurs ressources plus abondantes et leurs loisirs plus étendus, d'autres conditions plus favorables peuvent, jusqu'à un certain point, rendre raison de l'infériorité des missionnaires catholiques sur le terrain de la philologie africaine.

Ce que nous tenons à relever, c'est que pour être moins nombreux, les travaux de nos missionnaires se distinguent par une valeur exceptionnelle. Il suffira de rappeler

(1) *Missions catholiques*, 1886, p. 400.
(2) *Op. cit.*, p. XXV.
(3) *Sketch of the modern Languages of Africa.*

après le R. P. Torrend, dont le nom sera longtemps, à côté de ceux de Krapf et de Bleek, le porte-étendard de la linguistique bantoue, ceux du Père capucin Canecattim (1), de MM. Visseq, Gachon, Le Berre, de la Congrégation du Saint-Esprit (2), des PP. Courtois, Temming, Martinez y Sanz, de la Compagnie de Jésus (3). Accordons enfin une mention spéciale à l'essai d'un de nos compatriotes, le R. P. Cambier, de la Congrégation de Scheutveld (4), qui nous donne quelques notions du dialecte bantou des Bangalas, ou plutôt de la langue d'Ibôko, un des six idiomes en usage chez les Bangalas, et comprise par les riverains du Congo, près de l'équateur et à deux degrés au-dessus. Le P. Cambier nous annonce qu'un de ses confrères, le P. Van Ronslé, prépare sur les mêmes langues africaines un « ouvrage beaucoup plus volumineux, mieux raisonné, plus scientifique et plus grammatical (5). »

En outre, les travaux des missionnaires catholiques sont purement linguistiques. Ce n'est pas un désavantage. Car, les versions de la Bible dues aux protestants défigurent souvent d'une façon étrange les idiomes indigènes. A ce propos, nous ne résistons pas au plaisir de transcrire un passage typique de l'article, souvent cité déjà, de M. Grimal de Guiraudon, au congrès des orientalistes de Vienne en 1886. « Tandis que le missionnaire catholique, dont l'enseignement est presque exclusivement oral, peut se contenter de la langue parlée, la seule vraie, le missionnaire protestant est contraint, pour le besoin de ses traductions, de créer d'emblée une langue littéraire qui n'existe nulle part; les règles de la langue parlée ne lui suffisent plus, et il

(1) Torrend, *op. cit.*, pp. XXV, XXXI.
(2) *Ibid.*, pp. XXIX, XXXI, XXXII.
(3) *Ibid.*, pp. XXVIII, XXXII, XXXIII.
(4) *Essai sur la langue congolaise.* Bruxelles, 1891.
(5) *Ibid.*, p. VI.

lui faut, quelquefois un peu inconsciemment, en créer de nouvelles... Il écrira dès lors dans une sorte de langue soi-disant savante, où, à côté de la langue indigène plus ou moins torturée et rendue méconnaissable, on retrouvera des mots et des formes arabes corrompus, entremêlés de mots et de formes de sa propre langue à lui (1). »

Est-il besoin de dire qu'en particulier le R. P. Torrend a heureusement évité cet écueil ? Il a puisé ses éléments d'informations aux sources mêmes. Un long séjour en Afrique l'a mis en parfaite possession de la langue cafre, et en appendice, sous le titre de: « *Notes ethnographiques dictées par des indigènes* », il nous donne d'abord, en tonga avec la traduction anglaise littérale en regard, des récits curieux sur les Barotse, les Karanga et les Batonga, puis quatre contes cafres, qui intéresseront les amateurs de folk-lore.

Le bel ouvrage du R. P. Torrend est précédé d'une savante Introduction, où entre autres questions intéressantes, on peut lire des détails précis sur la distribution géographique des idiomes à préfixes et l'ethnographie primitive des peuples bantous. Nous en ferons la matière d'un prochain article.

(A continuer) J. VAN DEN GHEYN, S. J.

(1) *Verhandlungen des VII internationalen Orientalisten-Congresses. Ægyptisch Afrikanische-Section*, p. 61.

L'ŒUVRE

DES

MISSIONS CATHOLIQUES

ET LES

ORDRES RELIGIEUX

En établissant l'Église chrétienne, son divin fondateur a voulu qu'à côté de l'observation des préceptes communs à tous, il y eût aussi la pratique des conseils évangéliques, réservée à quelques-uns. Jésus-Christ avait dit à ses disciples : « Si vous voulez être parfaits, allez, renoncez à tous les biens de ce monde, à tous ses plaisirs, à tous ses honneurs, et suivez-moi, pauvres, humbles, chastes, dévoués jusqu'au sacrifice, à la sainte conquête des âmes (1). » Cette parole, entendue d'abord par les apôtres, l'a été dans toute la suite des temps par une foule d'hommes et de femmes héroïques qui, n'ayant donné désormais d'autre but à leur vie que la plus haute perfection morale, la plus parfaite imitation de Jésus-Christ, ont par là même pu travailler avec une souveraine efficacité à la grande œuvre de l'apostolat catholique.

Dans son essence, abstraction faite de toutes les régle-

(1) « Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes et da pauperibus, et habebis thesaurum in cœlo, et veni, sequere me. MATTH. XIX, 21. — Voir aussi MARC. X, 21; LUC. XII, 33. — Pour la discussion théologique des textes ayant rapport aux conseils évangéliques, on peut consulter Suarez : *De Religione*. Tract. 7.

mentations particulières qui dépendent de l'autorité de l'Église et sont de droit ecclésiastique, la vie de perfection religieuse est d'institution divine et de tradition apostolique (1).

Aussi, dès les premiers siècles, à côté des pasteurs placés d'une manière stable dans les Eglises déjà formées, voyons-nous des prêtres, des moines, des évêques, abandonner tout, patrie, parents, famille, amis, pour se consacrer entièrement à la conversion des pays infidèles.

En Orient, de bonne heure, les évêques sont choisis parmi les lévites faisant profession de continence, et ce sont ces moines-évêques qui vont porter la foi chez les nations encore païennes et y fonder des Eglises nouvelles.

Dans l'Occident latin, où la loi du célibat ecclésiastique semble en vigueur dès les premiers temps, nous voyons les clercs réguliers fonder tout à la fois des monastères et des églises (2).

Mais c'est surtout à partir de la ruine de l'empire romain et de l'établissement des royaumes barbares que l'action apostolique et civilisatrice des instituts religieux prend une importance considérable.

I

Un illustre orateur de notre temps a magnifiquement développé dans son grand ouvrage : *Les Moines d'Occident*, ce côté si intéressant de l'influence de l'Église catholique sur la civilisation européenne.

Dans une éloquente et savante *Introduction*, après avoir exposé le caractère fondamental des Institutions monas-

(1) Cfr. SAINT THOMAS d'Aq. Œuvres compl. t. XIX. — BELLARMIN, DE MONACHIS, au tom. II de ses *Controverses*. — Voir aussi MABILLON, *Acta SS. Ord. S. Bened.* sæc. 4, part. 1, § 4.

(2) SULPITIUS SEVERUS. *Vita Sti Martini*.

tiques, le comte de Montalembert énumère rapidement les immenses services rendus à la chrétienté par les moines (1) ; il répond aux griefs articulés contre eux et résume, dans un jugement d'ensemble, la mission providentielle qu'ils ont remplie au moyen âge ; mais il nous semble ne pas insister assez sur cette grande gloire des ordres religieux d'avoir été dès cette époque les principaux propagateurs de la foi chrétienne parmi les nations infidèles. L'historien y reviendra plus tard ; et il sera amené, par la nature même de son travail, à rendre un éclatant hommage à l'action décisive des moines dans la conversion des peuples de l'Europe occidentale.

Puis, après avoir rappelé la situation de l'Eglise au IVe siècle, Montalembert termine son premier volume, en nous montrant les précurseurs de la vie monastique, soit en Asie, soit en Europe ; il nous fait ainsi pressentir ce que seront dans l'avenir, pour le développement et la consolidation de la foi chrétienne, ces grands moines d'Occident, qui, au milieu du chaos désordonné des invasions barbares, organiseront peu à peu, sous la direction suprême du pontife romain, l'admirable unité de la civilisation européenne dans la diversité réelle des nations qui la composent.

Le savant écrivain nous présente ensuite, dans le second volume de son ouvrage, les sublimes figures de saint Benoît, le patriarche des moines d'Occident, et de saint Grégoire pape, le promoteur le plus actif et le plus illustre de leur influence civilisatrice. Par le simple exposé du caractère et de la carrière de ces deux hommes, il nous fait comprendre les causes intimes des merveilleux succès obtenus par eux et par leurs dignes successeurs ; il nous les montre à l'œuvre, en Espagne d'abord et dans les Gaules ; il nous fait toucher du doigt,

(1) *Introd.*, p. XLVIII.

comment à cette époque de barbarie et dans les origines de la féodalité, l'établissement des grands monastères fut pour les peuples un inestimable bienfait, une des plus solides garanties de la paix et de l'ordre social.

L'apostolat célèbre du saint moine irlandais Columban et ses fondations en Gaule, en Suisse et en Italie (1), forment la transition aux trois volumes suivants, qui nous exposent l'action toute-puissante des moines dans les Iles Britanniques durant les premiers siècles du moyen âge.

Le comte de Montalembert ne craint pas de donner, comme sous titre à ces trois beaux volumes, cette phrase significative : *Conversion de l'Angleterre par les moines.* « Nul peuple au monde, écrit l'éloquent historien, n'a reçu la foi chrétienne plus directement de l'Eglise romaine et plus exclusivement par le ministère des moines. Si, comme l'a dit Gibbon, la France a été faite par les évêques, il est bien plus vrai encore que l'Angleterre chrétienne a été faite par les moines. De tous les pays de l'Europe, c'est celui qui a été le plus profondément labouré par le soc monastique. Ce sont les moines et les moines seuls, qui ont porté, semé et cultivé dans cette île fameuse, la civilisation chrétienne (2). »

Ces expressions sont un peu fortes peut-être, mais le savant auteur les justifie par une longue et solide exposition, avec preuves à l'appui, de tout ce que les moines missionnaires ont fait pendant cinq siècles pour la conversion des Iles Britanniques, depuis le règne à demi légendaire du roi Arthur jusqu'à ceux de saint Ethelred et d'Alfred le Grand, depuis les origines du christianisme breton et les saints moines irlandais et gallois, Alban, David, Cadoc, Beino, et le fondateur d'Iona, saint Columban, l'apôtre de l'Ecosse, jusqu'aux moines romains, envoyés

(1) Voir t. II, p. 449.
(2) *Ibid.* t. III, p. 8.

par saint Grégoire le Grand, et leurs successeurs anglo-saxons, Wilfrid, Cuthbert, Benoît Biscop, le vénérable Bède et tant d'autres illustres membres de l'ordre monastique.

De toute cette exposition, aussi pleine d'érudition et de science que de mouvement et de vie, le comte de Montalembert a pu légitimement tirer cette conclusion que le caractère distinctif du christianisme britannique est d'avoir été exclusivement l'œuvre des moines : à l'origine, des moines celtiques de la verte Erin et du pays de Galles ; ensuite, des moines bénédictins envoyés de Rome par saint Grégoire ; puis de nouveau, des moines celtiques qui parurent un moment devoir remplacer ou éclipser les moines italiens, mais qui bientôt se laissèrent absorber par l'influence bénédictine et dont la postérité spirituelle se confondit avec celle des missionnaires romains, dans la commune observance de la règle du législateur des moines d'Occident. « On a souvent et longuement contesté, ajoute le savant historien, la profession monastique de ces premiers missionnaires ; mais l'érudition sûre et souveraine de Mabillon a tranché cette question par des arguments irréfutables (1). »

Il demeure donc établi, par l'autorité de Bède et de toutes les sources primitives, qu'Augustin lui-même et ses successeurs, ainsi que tous les religieux de son Église métropolitaine et de la grande abbaye de son nom suivaient la règle de saint Benoît, comme le pontife dont ils tenaient leur mission. Saint Grégoire, le pape-moine, voulut profiter de la nouvelle organisation ecclésiastique de l'Angleterre pour y introduire cette étroite alliance de la vie monastique et ecclésiastique qui réalisait à ses yeux l'idéal de l'Église apostolique. Pendant plus d'un siècle, cette identité fut universelle et absolue. Le

(1) Voir *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti*, t I, préface, § 8 et la note très importante insérée dans les *Moines d'Occident*, t. III, p. 422.

pays converti se couvrait peu à peu de monastères ; les petits tinrent longtemps lieu de paroisses rurales ; les grands servaient de cathédrales, de chapitres, de résidences aux évêques qui sortaient tous de l'ordre monastique. Les trente-huit premiers archevêques de Cantorbéry furent tous moines ; l'abbaye de Westminster, fondée près de Londres en 610, fut jusqu'à la Réforme le sanctuaire national de l'Angleterre. Cantorbéry résume la vie religieuse du peuple anglais, Westminster a été le foyer de sa vie politique et sa véritable capitale. L'Angleterre doit Cantorbéry et Westminster aux fils de saint Benoît (1).

Après avoir été convertie au christianisme par les moines, l'Angleterre, à son tour, va devenir la base d'opération de nouvelles conquêtes, et l'un des grands foyers de la propagande chrétienne. Les moines anglais iront bientôt remuer, éclairer, convertir le centre et le nord de l'Europe ; ils seront les principaux apôtres des populations germaniques et scandinaves, encore plongées dans la nuit du paganisme (2). Au moment où le vénérable Bède illustre l'Angleterre par sa doctrine et sa vertu, un autre moine, Winfried, qui prendra plus tard le nom de Boniface, va porter le flambeau de la foi au cœur de l'Allemagne : il sera le fondateur et l'organisateur des Églises de ces immenses contrées.

La Grande-Bretagne devra consacrer plus de deux siècles à la conversion de la Germanie, et ses florissantes abbayes seront les fertiles pépinières d'où sortiront les milliers de missionnaires qui évangéliseront toutes les branches de la race germanique.

Déjà, avant le moine Winfried, saint Columban et saint Gall avaient prêché Jésus-Christ aux Souabes et aux Helvétiens ; déjà saint Switbert, saint Willibrord, saint Ki-

(1) *Moines d'Occident*, t. III, pp. 421 et 432.
(2) *Ibid.*, t. V, p. 223.

lian avaient annoncé la foi aux Frisons, aux Thuringiens et aux Saxons. Ce que ces généreux moines avaient péniblement commencé d'ébaucher, Winfried l'achèvera par son fécond apostolat de près de quarante années (715 à 753).

Envoyé par le pape Grégoire II qui, à Rome même, lui confia cette mission, énergiquement protégé par les princes carlovingiens, puissamment aidé par ses confrères et ses coopérateurs d'Angleterre, saint Boniface nous apparaît au VIIIe siècle comme une des plus nobles figures du monde germanique. Il parcourt d'abord la Bavière, la Thuringe, la Frise, la Hesse rhénane ; partout il fonde des monastères et des églises et convertit des milliers d'infidèles. Sacré évêque par le pape Grégoire II, en 723, il retourne en Allemagne comme légat du saint-siège avec pleins pouvoirs ; il organise les Églises de la Bavière, de la Franconie et de la Thuringe. En 742, il tient le premier concile national allemand (*concilium germanicum*) ; en 744, il pose les bases d'une fondation qui surpassera toutes celles qu'il avait faites jusqu'alors, je veux parler de la célèbre abbaye de Fulda, qui sera bientôt pour l'Allemagne ce que le Mont-Cassin fut pour l'Italie, ce que furent pour l'Angleterre, Cantorbéry et Westminster, ce que furent pour la France, Saint-Denis et Cluny. Fulda garde jusqu'à nos jours les restes sacrés du grand moine anglais. En 747, Boniface est nommé archevêque de Mayence et primat de toute la Germanie chrétienne. Mais les honneurs lui pèsent, et en 753, le vieil évêque, va, comme simple missionnaire, évangéliser les sauvages habitants des rives de la mer du Nord. C'est là qu'il reçut, à l'âge de 73 ans, avec la palme du martyre, la digne récompense de son rude et glorieux apostolat.

Après lui, de nombreux missionnaires, formés dans les monastères élevés par ses soins, continuent la conquête de l'Allemagne entière ; de sorte qu'Egilward, un chroni-

queur du xe siècle, a pu dire avec raison que presque toutes les contrées de la Germanie avaient été amenées à la foi du Christ par le zèle apostolique des pieux bénédictins des siècles précédents (1). Et de nos jours, un célèbre écrivain français, qu'on ne soupçonnera pas d'avoir une bienveillance excessive à l'égard de l'ordre monastique, a été forcé, comme malgré lui, de rendre hommage à la part prépondérante que les moines bénédictins ont prise à la christianisation de l'Allemagne (2).

Mais bientôt d'autres ordres religieux sont fondés dans le même but d'apostolat et d'évangélisation, soit pour faire de nouvelles conquêtes, soit pour consolider l'œuvre de leurs devanciers. Au xie siècle, saint Bruno († 1101), le fondateur de l'ordre des Chartreux, fait revivre partout l'esprit de ferveur et d'austérité ; il conserve dans toute leur pureté, jusqu'aux temps de la soi-disant Réforme, les caractères essentiels de la vie monastique. Les différentes branches de l'ordre de saint Augustin travaillent longtemps avec succès à la même œuvre, et c'est dans leur sein que voit le jour, au xve siècle, à la veille de la révolte de Luther, ce livre unique de l'*Imitation de Jésus-Christ*, le plus beau, le plus apostolique des livres qui soit sorti de la main de l'homme, puisque l'Évangile ne l'est pas.

Avant elles, au xiie siècle, l'ordre de Prémontré avait été fondé par saint Norbert pour résister efficacement aux premières atteintes des hérésies qui commençaient à ravager la chrétienté, et pour donner aux nombreuses paroisses rurales, créées partout dans l'Europe féodale, de dignes ministres des autels, aussi instruits que pieux, et qui fussent, aux yeux de tous, des modèles de la vie cléricale et pastorale.

En même temps, tous les grands ordres religieux, soit

(1) Voir Mabillon. *Acta SS. Ord. S. B.* Sæc. 3. Pars Ia, p. 716.

(2) Mignet, Mémoire sur l'entrée des Germains dans le christianisme, dans *Notices et Mémoires*, Paris, 1843.

anciens, soit nouveaux, vont prêter un concours actif et dévoué au saint moine de Cluny, devenu pape sous le nom à jamais glorieux de Grégoire VII ; ce sont eux qui, aux XIe et XIIe siècles, aideront les souverains pontifes, sages réformateurs et défenseurs intrépides de l'Église, dans l'accomplissement de cette œuvre aussi difficile que nécessaire. Ce sont eux aussi, les bénédictins d'abord, et puis les cisterciens, enfants de l'illustre saint Bernard († 1140) avec les disciples de saint Norbert († 1134) et les fervents serviteurs de Notre-Dame du Mont-Carmel, issus de la Palestine, qui obéiront avec enthousiasme à la voix des papes, et prendront une part considérable aux croisades du XIIe siècle, dont le but suprême est de sauver l'Europe féodale en lui faisant conquérir ailleurs des royaumes à Jésus-Christ (1).

Mais à mesure que l'action de l'Europe se développe au dehors et que de nouveaux besoins se font sentir dans l'Église, il faut au christianisme des milices plus vaillantes encore, plus alertes, plus libres de leurs mouvements, plus détachées du sol territorial et de tout intérêt temporel. Au début du XIIIe siècle, sous les pontificats d'Innocent III, d'Honorius III et de Grégoire IX, Dieu suscite de nouveaux instituts religieux, les Frères-Mineurs, les Frères-Prêcheurs, les Pères de la Merci, les Trinitaires, etc. Ces ordres récents seront plus directement mêlés à toutes les classes de la société, soit dans les

(1) Il y aurait un livre très intéressant à faire sur la part considérable que les moines, au XIIe siècle, les Franciscains et les Dominicains au XIIIe, prirent aux expéditions des Croisés en Orient. Montalembert ne fait qu'effleurer ce sujet, t. VII, p. 148 ; les historiens des Croisades n'en parlent qu'en passant. Il faudrait pour cela dépouiller toutes les chroniques du temps et les grands ouvrages de Fontana *(Monumenta Dominicana)* et de Wadding *(Annales Minorum)*. Les *Précis* ont publié naguère une curieuse notice du chanoine Van Spilbeeck, sur un de nos compatriotes, le norbertin Jean de Leeuw, surnommé *le Chevalier Blanc*. (Voir la livr. de décembre 1891.)

capitales et les cités universitaires, soit dans les communes, qui prennent à cette époque un vif essor, soit parmi les populations rurales, qui, elles aussi, ont besoin de missionnaires et d'apôtres, soit enfin dans les pays de l'Orient que les expéditions des croisés viennent d'ouvrir aux travaux des ouvriers évangéliques.

C'est dans la Palestine d'abord, si malheureusement reconquise par les musulmans, c'est en Égypte et dans les États barbaresques que se portèrent les efforts des héroïques disciples du Pauvre d'Assise. Le saint Patriarche lui-même leur donne l'exemple, et le doux saint François va prêcher l'Évangile aux farouches sectateurs de Mahomet : il obtient sans doute du Ciel, comme récompense de son zèle ardent et de son séraphique amour pour Jésus crucifié, que ses généreux fils aient l'insigne honneur d'être jusqu'à nos jours, durant six siècles d'oppression et de servitude, les gardiens privilégiés de la terre-sainte et du divin tombeau.

De son côté, la milice de saint Dominique, qui, dès sa première fondation, avait appris à combattre les infidèles et les hérétiques, s'élance avec ardeur à la conquête des âmes. Le berceau des Frères-Prêcheurs est cette héroïque Espagne, si vaillamment occupée à rejeter de son sein les Maures alliés aux Juifs; de là, ils n'ont qu'un pas à faire pour descendre au Maroc et sur les côtes de la Barbarie; ils étudient l'arabe et les idiomes de l'Afrique septentrionale, afin de rendre leur mission plus efficace. Mais l'heure n'est pas venue d'amener ces peuples au christianisme et à la civilisation. Bientôt les Frères-Prêcheurs se répandent dans toute l'Europe, avec une rapidité sans exemple, comme leurs dignes émules, les Frères-Mineurs ; ils y obtiennent, comme eux, une popularité immense et bien méritée par les infinis services qu'ils rendent à la chrétienté. Mais ils ne se contentent pas de ces premiers résultats. Le zèle est une flamme ardente qui se répand de proche en proche pour tout dévorer dans l'incendie du divin amour.

Au nord de l'Europe, l'ordre de saint Dominique pénètre dans les pays slaves et dans la Moscovie. Saint Hyacinthe, saint Ceslas, suivis bientôt d'autres confrères, convertissent une foule d'idolâtres dans la Transylvanie, la Valachie, la Moldavie et au delà du Dniéper, dans la Comanie et la Géorgie. Ils ne reculent que devant l'invasion des Tartares Mongols, qui menace l'Europe et l'Asie, et dans laquelle plus de cent religieux dominicains obtiennent la couronne du martyre (1).

C'est alors, dans ce moment si critique pour l'Occident, que le pape Innocent IV fait appel au dévouement toujours prêt des infatigables milices de Saint-Dominique et de Saint-François. Des missionnaires des deux ordres sont envoyés au grand Khan des Tartares, afin de détourner le fléau prêt à fondre sur l'Europe et sur la chrétienté. Les hardis voyageurs réussissent, à travers mille dangers, à pénétrer au cœur de l'Asie ; ils étonnent le chef tartare par la simplicité et la douceur de leur langage ; ils accomplissent heureusement leur mission, et l'Europe est sauvée. Ce n'est pas une petite gloire pour ces humbles Frères, un Nicolas Ascelin, un Simon de Saint-Quentin, un Jean de Plan-Carpin, un Guillaume Ruysbroek, notre compatriote brabançon, que d'avoir annoncé les premiers le christianisme aux Tartares de la grande Horde, à ces terribles Mongols dont les descendants, dans leur pays d'origine, sont aujourd'hui évangélisés par nos missionnaires belges de la congrégation de Scheut.

Ces premières missions des enfants de saint Dominique et de saint François, au fond de l'Asie centrale, firent connaître ces immenses régions à l'Europe ; elles furent le prélude de toutes les expéditions apostoliques qui eurent lieu dans l'extrême Orient jusqu'à la découverte du cap de Bonne-Espérance.

(1) Cfr. FONTANA, *Monumenta Dominicana*, ad ann. 1240 et suiv.

Depuis le XIIIe siècle, les missionnaires de ces grands ordres religieux ne se bornèrent pas à tâcher d'amener à l'Évangile les contrées peu éloignées de l'Europe, l'Arménie, la Géorgie et la Perse ; ils s'efforcèrent aussi de propager la foi chrétienne dans l'Inde et jusqu'en Chine (1). Le franciscain Jean de Montecorvino, légat du pape Nicolas IV, atteint la ville de Pékin, où il bâtit une église et baptise plus de six mille païens (1307).

Le christianisme allait faire dès lors, grâce au zèle et aux travaux des Frères-Mineurs, de rapides progrès en Tartarie, au Thibet, dans l'Inde, dans le Céleste Empire, quand les foudroyantes conquêtes d'un puissant ravageur de peuples, du célèbre fondateur de Samarkande, le fameux Tamerlan († 1405), vinrent interrompre les communications entre l'Europe et l'extrême Orient, et par là même retarder pour quelque temps la propagation de la foi chrétienne dans ces lontaines contrées.

Bientôt après, la prise de Constantinople par les Ottomans (1453) va créer de nouveaux obstacles au développement des missions orientales confiées par les papes à l'infatigable dévouement des Franciscains et des Frères-Prêcheurs.

Mais l'heure était proche où la Providence allait ouvrir de nouvelles voies à la prédication de l'Évangile : avant la fin du siècle, les vaisseaux de Vasco de Gama feront aborder, directement, à tous les rivages de l'Afrique et de l'Asie, les indomptables pionniers de la religion chrétienne ; et les caravelles de Christophe Colomb les transporteront en quelques jours sur toutes les plages de ce monde nouveau que l'Église et l'Europe doivent à son génie et aux nobles encouragements que lui donnèrent, dans ses moments de doute et d'abattement, les humbles et vaillants fils de saint François.

(1) WADDING, *Annales Minorum* ad annum 1290 et seq.

Nous verrons, dans un prochain article, à quels rudes et glorieux travaux se sont livrés les instituts religieux, pour défricher les nouveaux champs d'apostolat que Dieu leur a donnés à mettre en valeur depuis quatre cents ans. Qu'il nous suffise, pour le moment, de constater que, durant tout le moyen âge, ce sont les ordres monastiques, puis, après eux et avec eux, les grands ordres mendiants, qui ont été les principaux instruments dont Dieu s'est servi pour la propagation de la foi chrétienne, pour l'extension du royaume de Dieu, pour le progrès et l'heureux développement des missions catholiques.

(A continuer). V. Baesten, S. J.

MISSION BELGE

DU

BENGALE OCCIDENTAL

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LES MISSIONS INDIGÈNES.

(Suite. — Voir p. 26).

II

MISSIONS DANS L'ORISSA ET LE DISTRICT DE MIDNAPORE.

Du district des XXIV Pergannas, transportons-nous un instant à 60 lieues au sud-ouest de Calcutta, sur le littoral du golfe du Bengale, à Balasore, ville de 22,000 âmes et l'une des principales de l'Orissa. Le district auquel Balasore a donné son nom mesure une superficie égale à celle de nos deux provinces de Liège et de Limbourg. Sur un million d'habitants qu'il renferme, on ne compte que 30,000 mahométans ; tout le reste, à peu d'exceptions près, appartient à l'hindouisme, et se trouve soumis au régime des castes (1).

En 1865, le P. Sapart alla se fixer à Balasore. L'année suivante au mois de juillet, pendant la terrible famine qui désola le Bengale et l'Orissa, il ouvrit à Balasore un orphelinat pour les enfants abandonnés. A la fin de décembre 1868, les Filles de la Croix de Liège ont pris la direction de cet établissement.

Dès les premiers mois de son séjour à Balasore, en mai 1866, le zélé missionnaire avait jeté les fondements d'une église en briques,

(1) Voir la *carte* générale de la mission, insérée dans les *Précis, décembre 1890*, et dans la brochure intitulée : *La mission belge du Bengale occidentale* (p. 84). Bruxelles 1890. — En vente à la *Direction* de la Revue ; prix, brochure et carte, *un* franc, au profit de la mission.

dédiée à saint Joseph; plus tard, il entreprit de bâtir une maison pour les religieuses et les orphelins; mais le manque de ressources l'empêcha de terminer ces diverses constructions. En 1877, le P. Lhermitte succéda au P. Sapart, envoyé dans le Chota-Nagpore; et le P. Gengler, en janvier 1887, remplaça le P. Lhermitte.

Cette mission présente des difficultés toutes spéciales, et le nombre des convertis indigènes y progresse lentement. La station de Balasore avec ses dépendances réunissait 109 catholiques en 1881 et 163 en 1884. A l'orphelinat, les sœurs de Liège comptaient d'ordinaire une cinquantaine d'enfants, 20 garçons et 30 filles.

Au nord-ouest du district de Balasore confine le Morbhunj, petit État tributaire compris dans l'Orissa et d'une superficie supérieure au tiers de la Belgique. Des 400,000 habitants dont il est peuplé, une moitié comprend des Hindous, de castes diverses; l'autre moitié, des aborigènes, la plupart Santhals ou Kôles, professant leur religion primitive.

En 1878, les missionnaires de Balasore, les Pères Lhermitte et Knockaert, portèrent la foi dans le Morbhunj; ils y fondèrent de petites chrétientés, à Daïga sur la frontière, et à Baripada, capitale du royaume. Peu après, dans une concession de terrain faite par le Rajah, le P. Knockaert établit le village catholique de Krishnoshondropur, à 8 lieues de Balasore, à 4 lieues de Baripada. Depuis 1880, la chrétienté naissante du Morbhunj a traversé bien des vicissitudes; au P. Schaff, qui l'évangilisa pendant plus de six ans, succédèrent les Pères Weinandy et Fierens, que l'impitoyable fièvre des jungles contraignit bientôt de s'éloigner. Le 26 janvier 1886, le P. Henri Daras, à peine âgé de 43 ans, avait succombé en quelques jours à la maladie, six semaines après son arrivée à Krishnoshondropur. Vers la fin de 1888, cette mission fut rattachée à la résidence de Balasore. La conversion des indigènes rencontra dans le Morbhunj des obstacles de tout genre. Le chiffre des néophytes était de 84 en 1881; en 1884, il atteignait 174, et 280 en 1886.

Depuis la réunion des deux chrétientés de l'Orissa, Balasore et Krishnoshondropur, le P. Gengler, aidé du F. Soenen, s'est efforcé d'y introduire une organisation nouvelle et mieux adaptée aux circonstances. Au mois de janvier 1890, on y comptait 329 catholiques baptisés et 168 catéchumènes; une église, trois chapelles et trois caté-

chistes; quatre maîtres d'école et quatre religieuses, Filles de la Croix; une école de garçons, une de filles, et une troisième, école mixte; le nombre des enfants fréquentant les classes était de 56 garçons et 33 filles; enfin le missionnaire avait enregistré, dans l'espace d'une année, 15 baptêmes d'enfants et 40 d'adultes.

De Balasore, remontons la route qui conduit vers le septentrion : à la distance de 22 lieues, nous arrivons à Midnapore, ville de 35,000 habitants, capitale du district portant le même nom, et située à 25 lieues à l'ouest de Calcutta. Le district, d'une superficie égale au trois septièmes de la Belgique, renferme plus de deux millions et demi d'habitants; sur ce nombre on compte environ 2,240,000 Hindous, Bengalis de race et de langue, parmi lesquels 140,000 appartiennent aux castes nobles (Brahmes et Rajputs), et 900,000 aux castes agricoles; viennent en outre 165,000 mahométans, plus 120,000 aborigènes, qui tous, à l'exception de quelques milliers, sont de race santhale.

En 1868, le P. Stockman fut envoyé à Midnapore, où quelques Européens réclamaient les secours du saint ministère. La population hindoue resta inaccessible aux efforts du missionnaire. Son successeur, le P. Joseph Cravau, de Nivelles, mourut du choléra, le 2 avril 1870, à l'âge de 52 ans.

Le P. Schaff, arrivé dans cette résidence au commencement de 1873, alla bientôt après planter sa tente sur les terres du Rajah de Jhargram. Jhargram est un gros bourg indien situé à 7 lieues à l'ouest de Midnapore. Avec une abnégation, un zèle et un dévouement tout apostolique, le missionnaire entreprit de convertir un groupe d'indigènes appartenant à l'une des castes les plus infimes, celle des *Haris*, gens sans aveu et méprisables, relégués à l'écart, et justement haïs pour leurs vices et leur conduite déréglée.

Mais la grâce de Dieu finit par triompher de ces natures hindoues si profondément viciées. Les Haris de Jhargram nous apparaissent aujourd'hui comme un prodige de conversion; leur merveilleux changement tourne au profit de la foi catholique et remplit d'admiration les hérétiques et les infidèles.

Avec non moins de zèle et de travaux, le P. Schaff, pendant les sept années de son séjour à Jhargram, s'était appliqué à la conversion de quelques villages d'aborigènes Santhals, situés dans le voisinage.

Mais les néophytes, sous l'empire de préjugés nationaux exploités contre l'Européen et sa religion, se dispersèrent et retournèrent à leurs superstitions.

Le P. Knockaert, qui remplaça le P. Schaff à Jhargram en décembre 1880, recueille dans la joie la moisson que sema dans les larmes son prédécesseur. En mai 1885, il a fondé une seconde station centrale à *Kristopur*, trois lieues au nord-ouest de Midnapore. De là est parti un mouvement de conversions qui s'étend peu à peu et promet pour l'avenir de consolants résultats. Au mois de mai 1887, le P. Lhermitte fut adjoint au P. Knockaert.

La mission de Jhargram, qui comptait 194 néophytes en 1881 et 335 en 1884, avait atteint le chiffre de 700 au mois d'octobre 1888. Embrassant un territoire de 10 lieues sur 7, elle comprenait, à cette dernière date, deux stations centrales, Jhargram et Kristopur, et huit stations secondaires. Le relevé de cette mission nous donne, au 1er janvier 1890, les chiffres suivants : deux prêtres, 922 catholiques baptisés, 110 catéchumènes, 7 chapelles et 2 catéchistes, 5 maîtres d'école et 7 écoles mixtes fréquentées par 83 garçons et 60 filles. Dans l'intervalle d'une année il y avait eu 80 baptêmes d'enfants et 115 d'adultes.

III

MISSIONS DANS LE CHOTA-NAGPORE.

Quittons les plaines basses et les régions voisines de la côte maritime ; pénétrons dans l'intérieur vers le couchant, et gravissons les pentes qui mènent sur les hauts plateaux du Chota-Nagpore. La division administrative ou province qui porte ce nom relève du lieutenant-gouverneur du Bengale. D'une superficie égale à 110,600 kilomètres carrés (environ quatre fois l'étendue de la Belgique), et l'une des plus vastes de l'empire indien, elle renferme un peu plus de cinq millions d'habitants (1). Deux parties bien distinctes constituent cette province : l'une comprend neuf petits États tributaires, gouver-

(1) La superficie de la Belgique est de 29,500 kilom. carrés. — Le recensement de 1881 donne 4,903,991 pour la population du Chota-Nagpore. Les autres chiffres cités dans la suite se rapportent à la même date 1881.

nés par des princes indigènes, sous la surveillance du premier magistrat anglais. Échelonnés de l'ouest au sud, ils ont, pour une superficie de 41,560 kilomètres carrés, une population de 680,000 habitants.

La seconde partie, la plus importante et celle dont nous avons à nous occuper, se compose de quatre districts administrés directement par les agents britanniques : *Lohardaga* au nord-ouest et au centre ; *Hazaribagh* au nord, *Manbhum* à l'est, et *Singbhum* au sud-est.

Ranchi, ville indigène de 20,000 âmes, capitale de la province entière et du district de Lohardaga, est située au centre de la province, à 85 lieues de Calcutta. *Hazaribagh* est la capitale du district du même nom ; *Purulia*, du Manbhum ; et *Chaibassa*, du Singbhum.

Formé presque en totalité de hauts plateaux d'une altitude moyenne d'environ 2,000 pieds, le Chota-Nagpore jouit d'un climat réputé l'un des plus salubres de l'Inde. Dans les jungles impénétrables et les forêts qui le couvraient autrefois, derrière les chaînes de collines et de montagnes dont il est entrecoupé, les débris des peuplades primitives de la vallée du Gange et des plaines du Dekkan, refoulées par l'invasion conquérante, étaient venues abriter leur indépendance. Ces populations présentent un ensemble de caractères qui les a fait nommer les nègres de l'Inde, et les ethnologistes les rattachent à la race noire. On peut évaluer à un million le nombre des aborigènes du Chota-Nagpore qui n'ont pas accepté, si ce n'est dans une proportion restreinte, les lois, les coutumes, la religion des envahisseurs successifs de la péninsule hindoustanique. Étrangers au système des castes, ils se divisent en tribus, dont les principales, dans les districts anglais, sont les Uraons, les Mundaris, les Kharrias, les Hos ou Larkas, les Bhumij et les Santhals. Les Mundaris, les Bhumij et les Larkas, sont désignés fréquemment sous le nom générique de *Kôles*, d'où celui de *Kôlarie* donné au pays qu'ils habitent. Au même groupe *kôlarien* appartiennent aussi les Kharrias et les Santhals ; tandis que l'on range les Uraons, avec d'autres tribus des États feudataires, dans un groupe différent, le groupe *dravidien*.

Le culte hindou compte parmi ses adeptes les trois quarts des habitants de la province. Les castes inférieures sont formées principalement par les aborigènes que le système religieux du brahmanisme absorbe graduellement.

La prédication de l'Évangile rencontre au Chota-Nagpore moins

d'obstacles que dans les autres parties du Bengale; favorisée par un concours de circonstances ménagées sans doute par la Providence, elle y fait d'admirables conquêtes.

Dès 1845, quatre ministres luthériens allemands, subventionnés par un comité berlinois, étaient venus s'établir à Ranchi. Après quelques années, le nombre de leurs prosélytes s'accrut considérablement. Des rivalités intérieures amenèrent, en 1869, une scission, à la suite de laquelle un des partis se donna aux anglicans de Calcutta. En 1871, les protestants des deux confessions réunissaient 20,700 adhérents Uraons et Kôles, et 40,000 en 1881. De Ranchi, leur quartier général, ils se sont répandus principalement dans le Lohardaga. Ils ont aussi des postes de moindre importance à Hazaribagh, à Purulia et à Chaibassa. Les ressources considérables dont ils disposent leur ont permis de bâtir des églises spacieuses, d'ériger un grand nombre d'écoles et de remplir tout le pays de leurs agents.

Les missionnaires catholiques ne sont entrés que bien tard au Chota-Nagpore. Le P. Stockman, Gantois, fut envoyé à Midnapore en 1868 ; il se rendit, au mois de juillet 1869, à Chaibassa, chef-lieu du Singbhum. Après trois années d'essais infructueux, il parvint à réunir un petit groupe de catéchumènes Mundaris. Au mois de juin 1874, il alla se fixer, avec la majeure partie de ses néophytes, au milieu des montagnes, près de Burudi, un des villages extrêmes du Lohardaga, sur la route de Ranchi, à la distance de onze lieues au nord-ouest de Chaibassa. Vers la fin de cette même année 1874, deux religieuses de l'institut des Filles de la Croix, de Liège, ouvrirent à Chaibassa un orphelinat et une école pour les enfants indigènes. Cependant la fièvre des jungles avait saisi le P. Stockman et le réduisait à l'inaction. Au mois de février 1876, la mission de Burudi, qui s'étendait à une quinzaine de hameaux, fut confiée au P. Jean Fierens, Anversois, et bientôt après, celle de Chaibassa, au P. Sapart. Le nombre total des Kôles convertis était d'environ 200, baptisés ou catéchumènes.

La station de Chaibassa, peu favorisée par les circonstances, devait suivre dans son extension une marche assez lente. Les développements progressifs de Burudi ne tardèrent pas à faire naître de légitimes espérances ; mais il devint nécessaire de transporter le centre d'action dans une localité plus avantageusement située. Trois lieues plus loin, sur cette même route reliant Chaibassa à Ranchi, se

trouve Bandgaon, grand village et place de marché. Le P. Fierens quitta Burudi et se fixa, vers le milieu de l'année 1882, à *Bandgaon*, qui depuis lors n'a cessé d'être une résidence de missionnaires.

Pendant ce temps, une autre station centrale s'était organisée dans le voisinage de Bandgaon. Le P. Ferdinand De Cock, d'Alost, nommé en 1876 aumônier militaire au cantonnement de *Dorunda*, près de Ranchi, commença en mai 1878 une mission chez les Kôles Mundaris, au hameau de Buruma, huit lieues au sud de Ranchi. Au mois de janvier 1881, Buruma, comprenant une cinquantaine de convertis, fut détaché de Dorunda et confié au P. Joseph Müllender. Le jeune et vaillant missionnaire déploya dans les travaux de l'apostolat toutes les ressources d'un zèle ardent, soutenu et enflammé par d'heureux succès, présage du grand mouvement de conversions qui allait surgir en 1886.

A peine arrivé chez les Mundaris, le P. Müllender a reconnu le terrain et prévu l'avenir. Dans les derniers jours d'octobre 1881, il va s'établir à deux kilomètres de Buruma, sur une colline à proximité du village de Sarwada. Dédiée à la sainte Vierge, la nouvelle station fut nommée *Mariadi*, village de Marie. Le P. Fierens ayant fondé, l'année suivante, la résidence de *Bandgaon*, deux lieues au sud de Mariadi, les deux missions kôles, par leur voisinage, se prêtèrent un mutuel appui et prirent en peu d'années un notable développement. Au mois de janvier 1884, arrivent deux auxiliaires : à Mariadi, le P. Jean De Smet ; à Bandgaon, le P. Célestin Motet. Leur concours permit de donner une nouvelle impulsion à l'apostolat des Kôles, les missionnaires de Mariadi s'étendant vers le nord et l'est ; ceux de Bandgaon, vers le sud-est et le sud-ouest. Le P. Müllender, en septembre 1884, établit près du village de *Dolda*, deux lieues au sud-est de Mariadi, le nouveau poste de *Josephdi*, village de S.-Joseph. A Mariadi, à Josephdi, à Bandgaon, les missionnaires construisirent des églises en briques, installèrent des écoles, et firent pour eux-mêmes de modestes habitations ou *bungalows*, bâtis à la manière du pays.

L'année 1882 avait vu inaugurer une troisième station en Kôlarie. Le courageux P. De Cock, malgré les défaillances d'une santé compromise sans retour, avait dressé sa tente au village de *Jamgaïn*, trois lieues au sud-ouest de Ranchi. De la hutte qui l'abritait, le Père allait non seulement évangéliser les localités avoisinantes ; mais

s'avançant à l'ouest de Ranchi, à huit ou dix lieues de distance, il visitait, le long de la route de Lohardaga, les villages qui donnèrent naissance, en 1886, à la mission de *Dighia* ou des *Uraons*.

Le chapelain militaire de *Dorunda* ne bornait pas l'activité de son zèle aux soldats madrassis catholiques du cantonnement ; il s'occupait aussi des indigènes païens, et c'est par lui que les missionnaires, isolés en plein pays sauvage, recevaient du monde civilisé les secours et l'appui nécessaires pour soutenir leur entreprise.

Mentionnons encore la station d'*Hazaribagh*, chef-lieu du district de ce nom. La ville possédait alors, outre le poste militaire, un pénitencier pour les Européens. Depuis le mois de janvier 1873, un Père y remplissait, auprès des soldats et des détenus, les fonctions de chapelain et d'aumônier, auxquelles il joignit bientôt la direction du noviciat de la mission, ouvert cette même année à Hazaribagh. L'année suivante, les sœurs Lorettines de Calcutta étaient venues y fonder un pensionnat. Absorbé par le ministère qu'il exerçait en faveur des Européens, le missionnaire n'avait qu'un temps trop restreint pour organiser avec succès l'évangélisation des indigènes. Aussi Hazaribagh ne comptait qu'un petit nombre de convertis.

Avant d'aborder, avec l'année 1886, la période d'extension rapide des missions kôles, il n'est pas inutile d'en marquer le point de départ, et de présenter le tableau sommaire des résultats déjà obtenus. Entravé par les circonstances dans le district d'Hazaribagh, l'apostolat des aborigènes s'était concentré dans le Singbhum et le Lohardaga.

Vers la fin de 1876, les deux postes de Chaibassa et de Burudi, occupés le premier par le P. Sapart, le second par le P. Fierens, atteignaient à peine le chiffre de 300 convertis, baptisés ou catéchumènes.

Le 1er août 1882, au moment où se fondait Bandgaon, les missions du Chota-Nagpore comprenaient, à l'exclusion d'Hazaribagh, *cinq* stations centrales avec un prêtre résident : *Chaibassa*, dirigée par le P. Sapart ; — *Bandgaon*, par le P. Fierens ; — *Mariadi*, par le P. Müllender ; — *Jamgaïn*, par le P. De Cock, et *Dorunda*, par le P. Ruhlman. A la même date, le nombre des catholiques indigènes était de 105 à Chaibassa, 305 à Bandgaon, 224 à Mariadi et 35 Jamgaïn. Dans l'espace d'une année, il y avait eu 57 conversions à Chaibassa, 117 à Bandgaon, 170 à Mariadi, 24 à Jamgaïn, 5 à

Dorunda. L'école de Mariadi comptait 10 garçons; celle de Bandgaon, 15 ; l'école et l'orphelinat des sœurs à Chaibassa, 10 garçons et 30 filles.

De 1882 au 1er août 1885, le chiffre des convertis baptisés s'était élevé de 669 à 2,092 ; huit missionnaires répartis dans les cinq stations centrales déjà nommées se partageaient le travail d'évangélisation. A *Chaibassa*, le P. Stokman ; 98 catholiques ; — à *Bandgaon-Burudi*, les Pères Fierens et C. Motet ; 687 néophytes ; — à *Mariadi-Josephdi*, les Pères Müllender et De Smet ; 1,052 catholiques ; — à *Jamgaïn*, les Pères De Cock et Lievens ; 181 convertis ; — à *Dorunda*, le P. Sapart ; 74 néophytes. Les écoles de garçons de Chaibassa, Bandgaon, Mariadi et Jamgaïn étaient fréquentées par 60 enfants ; celle des filles de Chaibassa en avait 44. — Du 1er août 1884 au 31 juillet 1885, les missionnaires avaient compté 549 baptêmes de païens, 133 abjurations de protestants, 3,000 confessions et 2,800 communions.

L'année 1886 inaugura comme une ère nouvelle pour les missions kôles ; on vit se produire au sein des populations aborigènes un mouvement vers le christianisme qui rappela les glorieuses conquêtes des plus illustres apôtres de l'Inde, saint François Xavier et le P. de Nobili.

Le 19 mars 1885, le P. Constantin Lievens était allé rejoindre le P. De Cock à Jamgaïn. Le 1er août suivant, il fut chargé d'évangéliser un pays nouveau, s'étendant à l'ouest des missions de Bandgaon-Mariadi, et devenu depuis de longues années le principal théâtre de la propagande luthérienne au Chota-Nagpore. Le P. Lievens établit sa résidence à *Torpa*, grand village et station de police, situé au milieu d'une plaine très peuplée, à six lieues environ au nord-ouest de Bandgaon, et douze lieues au sud-ouest de Ranchi.

Le Lohardaga, où va se dilater si rapidement la foi catholique, est le principal district du Chota-Nagpore. D'une superficie plus vaste que celle de la Belgique entière, il renferme une population presque entièrement agricole, d'environ 1,700,000 habitants ; plus de 600,000, qui appartiennent aux tribus primitives des Uraons, des Mundaris et des Kharrias, ont repoussé la religion et les usages Brahmaniques. Pressurés par les grands propriétaires du sol, Hindous et Musulmans, tenus dans l'ignorance ou la défiance des mesures édictées en leur faveur par le gouvernement britannique, les pauvres habitants des campagnes ne voyaient aucun moyen de s'arracher au

système de concussions tyranniques et odieuses qui pèse sur eux. Mu par une charité compatissante, le P. Lievens s'employa d'abord à les soulager. En mainte circonstance, ses conseils leur firent obtenir justice. Dès lors, la reconnaissance et le besoin de protection attirèrent à lui la foule des opprimés. Le renom du missionnaire grandissait ; l'ébranlement des populations s'étendit au loin, attirant vers l'Église catholique païens et protestants. L'opposition violente que l'on vit bientôt surgir de toutes parts, loin de comprimer cet entraînement, ne servit qu'à lui faire prendre de plus amples proportions. Il semblait que la divine providence n'eût permis la dure oppression des malheureuses peuplades aborigènes, que pour les amener plus sûrement à la connaissance de la vraie foi. Quelques indications feront connaître les heureux progrès de l'Évangile.

Au moment où il vint résider à Torpa, en 1885, le P. Lievens ne trouva dans sa mission naissante que 56 convertis, baptisés ou catéchumènes. Un an plus tard, il en comptait 1,600. Bientôt, ce fut par centaines et par milliers qu'il inscrivit chaque mois les nouveaux prosélytes. Les relevés du mois d'août 1887 nous montrent la mission de Torpa décuplée : quinze mille convertis ; un territoire qui dépasse vingt lieues en longueur ; quatre cents villages où sont des chrétiens ; des chapelles et des écoles, avec un personnel nombreux de maîtres et de catéchistes chargés de l'instruction religieuse.

Le P. Lievens avait alors pour collaborateur le P. De Smet. En 1888, le P. Van Severen d'abord, le P. Huyghe ensuite, furent envoyés au secours de leurs confrères impuissants à répondre aux vœux des multitudes. Le succès avait dépassé toute prévision ; et cependant de nouvelles conquêtes se préparaient, de plus grands travaux attendaient les ouvriers apostoliques. Mais il fallait introduire dans la jeune chrétienté une organisation capable d'en assurer le développement intérieur et la stabilité. Les circonstances amenèrent, dans les derniers mois de 1888, le partage de la mission de Torpa en quatre stations distinctes, ayant chacune de six à dix mille convertis, baptisés ou catéchumènes. Le P. Van Severen fut chargé d'évangéliser la partie centrale, autour de Torpa ; le P. De Smet avait reçu le sud-ouest, et s'était fixé à Basia, six lieues de Torpa ; le P. Huyghe, établi à Dorma, distant de deux lieues et demie, prit soin de la partie nord-est. Au mois de mars 1888, le P. Lievens avait converti le village de Karra, cinq lieues au nord de Torpa, et tout le canton environnant.

Quelques mois plus tard, Karra devenait la troisième subdivision détachée de Torpa, et confiée au P. De Smet, remplacé à Basia par le P. Cardon.

Telle fut l'extension vraiment providentielle de la mission de Torpa, depuis son origine au mois d'août 1885, jusqu'à son partage en quatre sections au mois d'octobre 1888. Dans l'intervalle s'étaient fondées la mission de *Dighia*, ou des Uraons, et la maison centrale de *Ranchi*, à laquelle devaient bientôt se rattacher toutes les stations indigènes de la Kôlarie.

Les *Uraons* forment une tribu nombreuse d'aborigènes, répandus principalement à l'ouest de Ranchi, et qui se ramifient à travers l'Inde, jusqu'au nord de Bombay. Le missionnaire de *Jamgaïn*, le P. De Cock, après avoir visité pendant trois ans, un petit groupe d'Uraons catholiques, habitant les villages de *Murto* et *Duro*, près de la route de Ranchi à Lohardaga, transporta sa résidence, au mois d'avril 1886, à *Dighia*, grand village uraon, situé sur cette même route, à huit lieues à l'ouest de Ranchi.

Mais l'épuisement graduel de sa santé ne lui permit pas de soutenir longtemps les travaux d'une station naissante ; bientôt même il dut se retirer du champ de bataille où son amour des âmes le ramenait sans cesse. Enfin, après un dernier séjour à Chaibassa, déposant les armes, il revint terminer sa courageuse carrière à Calcutta, le 6 août 1890.

Au mois de février 1888, le P. Louis Haghenbeek, Gantois, était appelé à succéder au P. De Cock. Il n'omit rien pour étendre dans son district l'impulsion partie de Torpa ; il se mit à parcourir le pays entier compris entre Ranchi et Lohardaga, enrôlant partout des cathéchumènes ; il visitait les villages disséminés au nord de la grand'route, à la distance de huit à dix lieues, et d'autre part, s'en allait donner la main vers le sud au P. Lievens, qui s'avançait de plus en plus de Torpa dans la direction du nord. Dighia recevait l'organisation de Torpa : chapelles, écoles, catéchistes et maîtres indigènes, en aussi grand nombre que le comportaient les ressources du moment.

Pendant que le Père De Cock ouvrait la mission de Dighia, le Père Célestin Motet allait poser les fondements de la maison de Ranchi. Les protestants, luthériens et anglicans, ont fait de Ranchi le point de départ de leur propagande au Chota-Nagpore. La mission catholique, au mois de juin 1886, acheta dans la ville un terrain d'une étendue suffisante pour les installations multiples que

devra embrasser un jour l'établissement d'une résidence centrale. Le P. Motet, transféré de Bandgaon à Dorunda, au mois d'avril 1886, dirigea les premières constructions de Ranchi, et dès le 15 avril 1887, une petite communauté de missionnaires, composée de quatre prêtres, deux scolastiques et trois frères coadjuteurs, se trouvait réunie dans un bâtiment provisoire. La maison de Ranchi était fondée : elle allait grandir, se développer, se compléter par des additions successives et devenir le soutien du catholicisme dans le Chota-Nagpore.

L'établissement de Ranchi comprend diverses parties : une maison de noviciat, d'études littéraires et de troisième année de probation ; une résidence pour les missionnaires de la ville et du territoire avoisinant ; de plus, un bâtiment spécial réservé aux prêtres des stations intérieures, qui viennent parfois s'y reposer quelques jours, et raviver leurs forces exténuées par le travail et la maladie. On n'a pas négligé les œuvres en faveur des indigènes. L'école est le premier souci du missionnaire. Celle de Ranchi fut ouverte en février 1887, avant même l'occupation de la résidence ; en mars 1888, elle reçut la visite du lieutenant-gouverneur du Bengale, sir Steuart Bayley. Dès la fin de 1888, on construisit un grand local, pouvant contenir 250 enfants. La nouvelle école est dédiée à S. Jean Berchmans ; un prince indigène, le raja de Palkot, dans la région sud-ouest du Lohardaga, y fut reçu avec solennité au mois de novembre 1890. Le nombre des enfants varie d'ordinaire de 150 à 200, réunis de toutes les parties du pays, entretenus et logés aux frais de la mission. Les ressources ne permettent pas d'en accepter davantage. Déjà quelques-uns d'entre eux étudient les éléments du latin. Depuis janvier 1889, l'école S.-Jean-Berchmans est placée sous la direction particulière du P. J.-B. Laurent.

Une école de filles, complément indispensable de la précédente, fut commencée en juin 1889 et confiée à la femme d'un catéchiste ; le 31 mars 1890, quatre sœurs Lorettines de Calcutta sont arrivées à Ranchi pour en prendre la direction. A proximité de la résidence des missionnaires, elles occupent une maison, où déjà sont rassemblées 80 à 100 jeunes filles indigènes Kôles et Uraonnes.

Ranchi possède, en outre, une grande chapelle pour les chrétiens, bâtie en 1889, en même temps que l'école des garçons ; et de plus, un *déra*, ou caravansérail, destiné aux indigènes que leurs affaires amè-

nent au chef-lieu de la province. Le *déra* est une grande cour, entourée de galeries couvertes, sous lesquelles s'abritent les gens du pays. On les voit arriver par groupes nombreux, de tous les cantons du Chota-Nagpore, parfois d'une distance de six ou huit journées de marche. Si le temps de leur séjour le permet, on les instruit, on leur confère le baptême, on les prépare à la réception des autres sacrements. De retour chez eux, ils deviennent les hérauts de la bonne nouvelle, et s'improvisent instructeurs et catéchistes, chacun dans son village.

Au mois de juillet 1888, le P. Lievens fut appelé à Ranchi, pour mettre son expérience au service des différents missionnaires et imprimer une marche uniforme aux stations diverses du Lohardaga. Il prit un soin particulier d'instruire et de former les catéchistes que l'on envoyait dans toutes les directions. De plus, c'est à lui que s'adressaient, pour exposer leurs embarras, demander conseil, assistance et protection, les nombreux néophytes que les procès intentés par les grands propriétaires amènent chaque jour de tous les points du pays devant la cour anglaise de Ranchi. Bientôt l'influence et la réputation des missionnaires se répandirent dans les montagnes occidentales du Lohardaga, et même dépassèrent les frontières du district. Toute une contrée, longue de trente lieues, large en certains endroits de dix à quinze, se convertit en majorité, avant d'avoir vu un seul ministre de l'Évangile. Ce pays privilégié, confinant aux États feudataires de Sarguja et de Jashpur, comprend, du nord au sud, les cantons de Chéchari, Barway, Panari, Kansir, Nowagurh et Biru. On y comptait, l'an dernier, environ 45,000 catholiques.

Des villageois, instruits et baptisés au *déra* de Ranchi, s'étaient faits les apôtres de leurs compatriotes. Ce n'est qu'à partir de 1890, que le P. Lievens, accompagné de l'un ou l'autre missionnaire, fut en état de les visiter à de rares intervalles. Ces courses de 40 à 50 lieues vers l'ouest le retiennent parfois quatre ou cinq semaines éloigné de sa résidence. Dans une excursion de ce genre, au mois d'octobre 1889, la première qui l'amena au Barway, le Père trouva les catéchumènes suffisamment instruits et d'ailleurs si bien disposés, qu'il put en baptiser aussitôt plus de treize mille. Mais une persécution violente éclata : les paisibles néophytes du Barway furent accusés de machiner on ne sait quelle révolte imaginaire, et traités un instant en vrais rebelles. Enfin, l'orage s'apaisa, et les missionnaires repa-

rurent parmi les braves montagnards de l'ouest. En ce moment, un danger d'un autre genre et plus redoutable encore menace les chrétientés occidentales du Lohardaga. Les luthériens, dans leur rapport de 1890 au comité de Berlin, avaient jeté le cri d'alarme ; les moyens pécuniaires ont afflué ; les agents de l'hérésie se répandent au milieu des néophytes, peu capables de discerner entre l'erreur et la vérité. Profitant de l'état d'oppression sous lequel gémit le peuple, les séducteurs travaillent à gagner les convertis à prix d'argent, et à les séparer de leurs premiers apôtres. Pour écarter un tel péril, le missionnaire catholique, seul et sans ressources, n'a d'autre recours que Dieu.

Après avoir suivi les origines et les développements de Torpa, de Dighia et de Ranchi, reportons-nous un instant aux stations primordiales des missions kôles, Mariadi, Josephdi et Bandgaon, que nous avons quittées à l'année 1885. Josephdi, séparé de Mariadi en 1886, fut confié au P. Müllender, pendant que les Pères De Smet et Gengler administraient Mariadi, et le P. Fierens, Bandgaon-Burudi. Cependant cette même année 1886 avait vu le premier épanouissement de Torpa, ainsi que les fondations nouvelles de Dighia et de Ranchi. Le nombre trop restreint des missionnaires nécessita un groupement plus large des villages chrétiens. Au mois de décembre 1886 les missions de Mariadi, Josephdi, Bandgaon et Burudi, assez rapprochées les unes des autres, furent réunies en une seule et placées sous la direction des deux fondateurs, les Pères Fierens et Müllender, avec Bandgaon pour résidence principale. Depuis cette date, la paroisse de Bandgaon n'a subi qu'un faible changement de délimitation.

L'épuisement des forces et la maladie contraignirent en 1888 le P. Fierens à quitter les montagnes du Chota-Nagpore qu'il avait évangélisées avec succès pendant douze ans. Il fut remplacé à Bandgaon par le P. Auguste De la Croix. Transféré au collège naissant de Saint-Joseph, à Darjiling, dans l'Himalaya, l'apôtre des Kôles y recouvra bientôt les forces ; à différentes charges, il joignit l'enseignement d'une classe, en même temps qu'il inaugurait parmi les montagnards Paharias une mission du plus bel avenir.

Quant au P. Müllender, détaché de Bandgaon en 1890, il vint à Chakradharpur, station centrale du chemin de fer qui traverse le sud-est du Chota-Nagpore. Dans cette nouvelle résidence, il avait à remplir les fonctions de chapelain sur un certain parcours de la ligne, et devait visiter les groupes épars de chrétiens disséminés au loin sur

un vaste territoire. Mais bientôt les forces allaient trahir le courage du missionnaire ; après dix années de travaux et de souffrances, il fut appelé par Dieu à partager la récompense des apôtres.

Ajoutons un dernier trait relatif à l'ensemble des missions du Chota-Nagpore. Le 1er août 1890, le chiffre des catholiques indigènes baptisés montait à 36,300, et celui des catéchumènes fréquentant les instructions était de 37,000.

L'exposé qui précède paraîtra peut-être trop étendu. Mais comment faire connaître suffisamment, sans entrer dans quelques détails circonstanciés, la grande œuvre apostolique poursuivie par nos compatriotes, leurs travaux, leurs succès, et le besoin pressant de ressources qu'entraîne le soutien de la jeune et florissante chrétienté kôle ? Nous pourrons désormais publier les lettres des missionnaires, sans avoir à revenir sur les origines des stations évangélisées par chacun d'eux.

Qu'il nous soit permis, en terminant, de rappeler le souvenir des généreux prêtres qui ont sacrifié leur vie pour la conversion des tribus aborigènes du Chota-Nagpore.

Le 18 janvier 1881, mourut le P. Jean De Vos, depuis deux ans supérieur de la station d'Hazaribagh. Il était âgé de 66 ans.

En 1887, deux missionnaires à la fleur de l'âge, — ils ne comptaient l'un et l'autre que 39 ans, — succombèrent à trois mois d'intervalle. Le 1er juillet, le P. Victor Van der Ghote, Gantois, arrivé depuis six mois à Bandgaon, expira non loin de Mariadi, pendant que son compagnon, le P. Fierens, le transportait à Ranchi.

Le 25 septembre, le P. Louis Cazet, du département de la Côte-d'Or, en France, mourut à Ranchi, d'une fièvre contractée à la suite d'une excursion apostolique dans la mission de Torpa.

L'année 1890 fut marquée de même par deux décès. Le P. Gustave Clément, de Termonde, à peine âgé de 44 ans, mourut le 24 juillet à Ranchi. Quelques jours auparavant, la fièvre des jungles l'avait saisi dans une visite aux chrétiens de Mandar, localité peu éloignée de la ville.

Le 6 août, s'éteignit à Calcutta, le P. Ferdinand De Cock, Alostois, fondateur des stations de Buruma, Jamgaïn et Dighia. Il était âgé de 60 ans, et en avait consacré plus de dix à l'évangélisation du Chota-Nagpore.

En 1891, la chrétienté kôle perdit trois zélés missionnaires. Le P. Stanislas Servais, Anversois, collaborateur du P. Huyghe pendant plus d'une année à Dorma, fut contraint par la maladie de revenir à Calcutta. Moins de quatre mois après son arrivée, le 15 juin, il mourut inopinément, d'une congestion cérébrale. Il était dans sa 51e année.

Le P. Joseph Müllender avait donné le premier éclat aux missions kôles par la fondation de Mariadi et de Josephdi. Épuisé par dix années du plus laborieux apostolat, il revenait en Europe; mais arrêté par la maladie à Colombo, dans l'île de Ceylan, il y termina sa carrière, le 14 septembre, à l'âge de 41 ans.

Enfin, le P. Philippe Van der Keilen, Anversois, âgé de 35 ans, a succombé à la fièvre, le 26 novembre, dans sa résidence de Nowatolli. Nous avons publié le mois précédent les détails de cette mort qui a vivement affecté les missionnaires.

ÉPHÉMÉRIDES DE LA MISSION.

Décembre 1891.

Le 15, distribution solennelle des prix au collège S.-François-Xavier, à Calcutta. Pour la première fois, la cérémonie avait lieu dans la grande cour du collège ; environ quinze cents personnes ont assisté à la fête. Son Excellence le vice-roi, Lord Lansdowne, gouverneur général de l'Inde, présida la séance, ayant à ses côtés S. G. Mgr Goethals, S. J., archevêque de Calcutta, et le R. Père A. Neut, recteur du collège. Après l'exécution d'une pièce dramatique empruntée à l'histoire d'Angleterre, un des élèves s'avança pour offrir au représentant de Sa Majesté, la Reine-Impératrice, l'expression des remercîments et du loyal hommage de tous ses condisciples. Le vice-roi, prenant la parole, déclara qu'il avait voulu par sa visite, « témoigner de l'intérêt que le gouvernement de l'Inde portait au collège » S.-François-Xavier. Il adressa ensuite d'élogieuses félicitations aux maîtres et aux élèves, ajoutant pour ceux-ci des conseils et des encouragements pleins d'une haute bienveillance.

— Le jour de Noël, le R. P. Alfred Neut, déchargé de l'administration du collège S.-François-Xavier, a pris en main la direction du collège S.-Joseph, à Darjiling. A Calcutta, le R. P. Vincent Naish, préfet, remplira provisoirement les fonctions de recteur.

Alph. Lallemand, S. J.

BIBLIOGRAPHIE

—

GRAMMAIRE ARABE, composée d'après les sources primitives, par le P. *Donat Vernier*, S. J. — Beyrouth, imprimerie de l'Université catholique, 1891, 2 vol. grand in-8°, prix : 20 francs les deux volumes. — Le second volume paraîtra sous peu.

La langue arabe est depuis quelque temps, en Europe, l'objet de sérieux travaux, par la raison qu'elle tend à devenir la langue dominante d'une grande partie de l'Asie, ainsi que de l'Afrique orientale et septentrionale. Dans notre petite Belgique, par suite de nos relations nouvelles avec Zanzibar, les études arabes ont pris dans ces derniers temps un remarquable développement. A Louvain, Mgr Forget donne un cours d'arabe aux missionnaires qui se destinent à évangéliser le Congo. Aux universités de Liège et de Bruxelles, les étudiants ont entre les mains l'excellente grammaire de Caspari, généralement suivie en Allemagne, et traduite en français, avec additions, par M. E. Uricochea. Il n'est donc pas inutile de signaler à nos concitoyens belges la nouvelle grammaire sortie des presses de l'Université de Beyrouth. Si ce savant travail ne convient pas à tous les élèves, ni surtout aux commençants, il offre un secours précieux aux professeurs et aux autres arabisants. Ceux-ci constateront qu'il contient beaucoup de faits grammaticaux importants omis par Caspari, spécialement en ce qui concerne la syntaxe et l'art métrique. En outre, les sources sont indiquées avec la plus grande précision : sur la seule question de la *pause*, à laquelle Caspari consacre une demi-page (p. 95), le P. Vernier dans ses neuf pages (111-120) renvoie dix-huit fois à Sibawayhi (édition Derembourg) et trois ou quatre fois à Ibn Aqîl, à Ibn Ibicham et à Zamakhcharî. Les professeurs trouveront une très grande économie de temps dans ces citations exactes d'éditions connues, qui leur permettront de recourir eux-mêmes aux sources arabes. Nous croyons donc être agréable à nos orientalistes belges en leur recommandant cet excellent ouvrage, comme nous l'avons déjà fait pour les autres savantes publications de l'Université catholique de Beyrouth (1).

H. L.

(1) Voir *Précis historiques*, année 1891, p. 27.

ÉTUDES DE THÉOLOGIE POSITIVE SUR LA SAINTE TRINITÉ, par Th. de RÉGNON, S. J. — Première Série, Exposé du dogme. — Paris, Victor Retaux et fils, éditeurs, 82, rue Bonaparte, 1892. — In-8°, pp. XI-514.

Le R. P. Théodore de Régnon est un penseur d'une puissante originalité et un écrivain à la touche très personnelle. Nous le savions par ses précédents ouvrages sur la Métaphysique des causes, sur le Bannésianisme et le Molinisme. En voici une nouvelle et forte preuve dans le livre que nous annonçons au lecteur.

Aussi bien, nul sujet ne devait mettre en plus haut relief les qualités maîtresses de l'auteur. Pensée toujours nette, expression à la fois sobre, limpide et pénétrante, voilà bien ce que l'on attend d'un auteur qui a pris à charge d'introduire dans les insondables abîmes du mystère de l'adorable Trinité. Le R. P. de Régnon ne trompe point cette attente : en le lisant, on a parfois l'illusion de croire qu'on a compris le mystère, tant l'explication est vivante et mise à portée.

Très dégagée aussi l'allure de toute l'œuvre. Elle ne forme point un traité systématique de théologie ; mais une suite d'études sur la doctrine des Pères relativement à la Trinité. De plus, ces études elles-mêmes n'ont été astreintes à aucun ordre didactique, ni convenu d'avance. L'auteur a cherché à se rendre exactement compte de la pensée des Pères sur le dogme fondamental du christianisme. Toutefois, hâtons-nous de le dire, on peut retrouver dans le volume du P. de Régnon l'ensemble des questions si variées et si nombreuses qui se rattachent à ce dogme, et l'*exposition* qu'il a essayé d'en fournir dans cette première série d'*Études* est complète. On y donne la *notion* du dogme, on y expose les diverses *formules*, celles de l'Église latine et de l'Église grecque, on refait l'histoire de la *fusion* de ces formules. Est-ce tout ? Non, car des formules, il faut remonter aux concepts exprimés par les mots.

Le premier concept à creuser est celui de la personne. La scolastique latine et la dogmatique grecque ont ouvert deux voies différentes. On en peut suivre avec l'auteur tous les détours. Il ne dissimule pas ses préférences pour la pensée des docteurs grecs, et va jusqu'à montrer que les systèmes qui partagent l'école latine pèchent par défaut, tandis que la théorie grecque, avec saint Jean Damascène, tombe du premier bond sur l'être complet.

La cinquième et la sixième études font l'application des concepts sur la personne au mystère de la sainte Trinité. Les avantages et les

CHRONIQUE DU MOIS DE JANVIER.

1. — Un missionnaire et deux sœurs de charité, faits prisonniers il y a dix ans par le Mahdi à Kartoum, ont réussi à s'échapper et sont arrivés au Caire.

— Les discours prononcés le jour de l'an dans toutes les cours de l'Europe ont une tendance pacifique.

5. — M. Woeste, l'éminent ministre d'État belge, est reçu en audience par le Saint-Père ; il était chargé d'une mission toute confidentielle.

7. — Le Khédive d'Égypte, Tewfik-Pacha, meurt au Caire à l'âge de 41 ans ; son fils Abbas-Pacha lui succède dans le Khédiviat ; il est âgé de 18 ans. — Cet événement semble devoir consolider pour longtemps encore le protectorat anglais en Égypte.

15. — La Famille royale d'Angleterre et l'Empire britannique tout entier font une grande perte dans la personne du duc de Clarence, fils aîné du Prince de Galles ; le jeune prince était âgé de 28 ans.

Le roi des Belges, Léopold II, se fait représenter à Windsor, aux funérailles du duc de Clarence, par son gendre, le prince Philippe de Saxe-Cobourg.

16. — Le nouveau Khédive d'Égypte, Abbas-Pacha, fait son entrée solennelle dans sa capitale.

17. — Cinq cardinaux français, les archevêques de Paris, de Lyon, de Reims, de Toulouse et de Rennes, publient une solennelle protestation sur la triste situation qui est faite aux catholiques en France.

23. — Un service funèbre est célébré à Bruxelles, dans la paroisse royale de S.-Jacques sur Caudenberg, en ce jour anniversaire de la mort du si regretté prince Baudouin de Belgique. LL. AA. RR. le comte et la comtesse de Flandre et toute leur famille assistaient à la pieuse cérémonie. Une foule immense et recueillie a tenu à témoigner son reconnaissant souvenir envers le jeune prince trop tôt enlevé à la Belgique, et son respectueux attachement à la dynastie nationale.

26. — Le pape Léon XIII préside au Vatican une séance de la S. C. des Rites pour la cause de béatification du Vén. Majella, de l'Ordre du T. S. Rédempteur.

LA
LANGUE CONGOLAISE
ET
LES IDIOMES BANTOUS

(Suite et fin. — Voir p. 49.)

III

Les langues bantoues sont répandues en Afrique sur un espace de terrain considérable, que l'on peut délimiter très exactement de la manière suivante. Depuis l'équateur jusqu'à 20° au sud, si l'on excepte l'enclave des Masaï, entre le lac Victoria et les monts Kenia et Kilima-Njaro, tous les Africains, depuis le Congo français jusqu'à la côte de Sofala, parlent bantou. A 5° au nord de l'équateur, le domaine des idiomes bantous s'étend, en s'abaissant toujours jusqu'à la ligne, depuis les Cameroons à l'ouest, jusqu'à 2° au-dessous chez les Pokomos à l'est. Tout le sud-est de l'Afrique australe est également bantou de langage; mais à l'ouest, depuis le 25° degré de longitude est (Greenwich) jusqu'à l'Océan Atlantique, et au nord depuis le 25° de latitude sud-équatoriale, c'est l'idiome hottentot qui domine.

Lorsque, en 1883, M. Cust faisait le relevé des langues africaines, il comptait, dans la famille bantoue, 168 idiomes différents et 55 dialectes. Et il faisait cette remarque que ce relevé était nécessairement incomplet, puisque

chaque année les missionnaires et les explorateurs découvrant de nouvelles tribus, apprenaient aussi de nouveaux langages. Toutefois, M. Cust était porté à multiplier les divergences linguistiques, et, par suite, le nombre des idiomes. Les listes du P. Torrend ne fournissent que 128 noms différents de dialectes bantous.

Il ne nous est pas possible d'insister en détail sur tous les idiomes. Contentons-nous de faire connaître les principaux. Nous suivrons pour cela, tout à la fois, les classifications plutôt géographiques de M. Cust, et les groupements plus philologiques du P. Torrend.

A partir de la pointe sud-est du domaine des langues bantoues, nous rencontrons les langues des Cafres proprement dits, le *xosa* et le *zoulou*. Quoique beaucoup plus septentrional dans son orientation, le *tabele* appartient au même groupe. Le P. Torrend a publié, en 1887, une grammaire de la langue des Xosas (1). Dans la même région, on parle le *souto*, chez les Ba-soutos ; mais, phonétiquement parlant, cet idiome est à rapprocher du groupe *chwana*. Ce dernier, qui comprend l'ensemble des dialectes en usage dans le Bechwana-land, a été nettement déterminé par le P. Torrend. A son avis, le *chwana* doit faire une classe à part dans l'ensemble des idiomes bantous. Chose curieuse, ce n'est pas à côté des dialectes cafres, de ses voisins immédiats du sud-est, ni même des populations limitrophes du nord-est, comme les Ma-tabélés ou les Ba-tongas, que les affinités linguistiques rangent le groupe *chwana*, mais bien à côté des dialectes du Kilimane, du Mozambique, et des Comores, à l'ouest, et chose plus étrange encore, à côté de certains patois du Congo français, à l'extrémité nord-occidentale de l'immense domaine du bantou. Le *chwana* a subi cependant des infiltrations étrangères.

(1) *Outline of a Xosa-Kafir Grammar*. Grahamstown, 1887.

Entre le Bechwana-land et la côte de Sofala, les divers dialectes *vumbe*, *shona*, *karanga* et *yeye* sont intimement liés. Des chutes Victoria au lac Nyassa, en suivant le cours du Zambèse et de ses affluents, le Ka-fuefue et le Loangwe, on rencontre un nouveau groupe linguistique très compact. C'est le groupe *tonga*, qui comprend surtout le *bisa* et le *nyassa tonga*. Pour le P. Torrend, le dialecte *tonga* tient, dans la philologie bantoue, la première place, celle que M. Cust attribuait jadis au cafre *xosa* (1). Au cours de tout son ouvrage, il a constamment pris les formes du *tonga* comme types fondamentaux. Il pense que ceux qui se serviront de son livre ne mettront pas en doute que le *tonga* du moyen Zambèse représente le mieux les traits caractéristiques du plus grand nombre des langues bantoues. Le P. Torrend donne de ce fait une double raison. La première est purement ethnographique : à ses yeux, les Ba-tongas sont les plus purs des Bantous, ils ont échappé à tout asservissement (2). Il y a un second argument, celui-là géographique. La position centrale des Ba-tongas expliquerait le caractère originel de leur idiome (3).

Nous devons à la vérité de déclarer que ces vues du savant africaniste ont été contestées par M. Victor Henry, professeur au collège de France (4). C'est le grand reproche que M. Henry adresse à l'œuvre du P. Torrend, d'avoir pris le *tonga* comme point de comparaison et d'y avoir rapporté tous les idiomes bantous. De vrai, les deux arguments invoqués ne sont pas très concluants. Aujourd'hui on n'admet plus que la pureté de la race corresponde toujours à celle de la langue, et la preuve de la localisa-

(1) *The Languages of Afrika*, p. 26.
(2) Torrend, *op. cit.*, p. 27.
(3) *Ibid.*, p. 1.
(4) *Revue critique*, 1892, p. 22.

616577 A

tion centrale des Ba-tongas n'a de valeur qu'au cas où l'on admet l'indigénéité des Bantous en Afrique.

M. Henry ne croit pas que l'on puisse considérer aucune langue bantoue comme *Standard language*, et il regrette que le P. Torrend n'ait pas essayé de remonter au type préhistorique. Ce *desideratum* est aisé à formuler ; sa réalisation nous semble moins pratique. Faut-il rappeler à M. Henry ce que des essais de ce genre ont fait éclore, au début des études aryennes, de productions bizarres et fantaisistes ? Si donc, on peut discuter le caractère primordial du *tonga*, d'autre part, il ne faut pas trop en vouloir au P. Torrend d'avoir renoncé à toute tentative de reconstruction de l'idiome souche des Bantous. C'est, en définitive, aussi la conclusion de M. Henry, qui reconnaît au P. Torrend « l'honneur d'avoir préparé et singulièrement facilité cette tâche à ses successeurs ».

Après cette digression sur le *tonga*, reprenons notre excursion à travers les dialectes bantous La côte de Sofala, puis de là, en remontant au nord vers le lac Nyassa, les districts de Tété et de Senna, offrent un ensemble d'idiomes nettement apparentés. Nous ne dirons rien, — car il faut nous borner, — du groupe *sagara* que parlent les tribus disséminées entre le lac Nyassa et les Masaï, pour arriver plus vite à Zanzibar et aux îles voisines. Là, on parle, sur une zone assez considérable, le *swahili*. Voici les détails que donne sur cet idiome un ouvrage tout récent, le *Dictionnaire français-swahili*, par le R. P. Sacleux, missionnaire du Zanguebar (1). « Le domaine du *swahili* s'étend depuis le pays Somali, jusqu'au delà des Grands Lacs, sur toutes les routes des caravanes. Cette langue, avec quelques modifications, est

(1) Paris, rue Lhomond, 30, à la maison-mère des Pères du Saint-Esprit ; prix : 20 francs.

même comprise dans l'archipel des Comores. A un certain endroit, elle traverse le continent africain, et on la retrouve sur le cours du Congo et sur la partie sud de la côte occidentale (1) ».

M. Cust remarque également combien le *swahili* a rendu service aux explorateurs dans l'Afrique orientale, et il va jusqu'à prédire à cet idiome, qu'il appelle la *lingua franca* de cette partie de l'Afrique, une brillante place dans l'œuvre de la civilisation africaine (2). Il y a longtemps, du reste, que le Dr Krapf, un des premiers pionniers de la philologie africaine, et l'évêque anglican Steere ont pressenti le rôle important du *swahili*.

Pour le P. Sacleux, le *swahili* se subdivise en neuf dialectes : le P. Torrend n'en nomme que cinq. Aussi bien, à notre avis, le P. Sacleux a trop étendu le domaine de cet idiome. Déjà, plus haut, nous avons remarqué que le dialecte des Comores appartient à un autre groupe ; et au delà des monts Kilima-Njaro, le P. Torrend sépare nettement les dialectes des indigènes, qui vivent entre le pays des Masaï et la côte, du groupe *swahili*.

Jusqu'à présent nos connaissances linguistiques sur l'État indépendant du Congo sont peu étendues, et même les données que nous fournit à cet égard le beau livre du P. Torrend, ne portent pas fort loin. Il nous signale un groupe assez caractérisé à l'ouest du lac Tanganika, le *nywema*, qui comprend deux dialectes, le *bamba* en usage chez les indigènes des stations de Kabambarre, Kouhoundi, Kibila, Moleko, etc., et le *kusu* qui se parle dans la région située à l'ouest de Nyangoué, entre le Congo et le Lomami. Dans la même partie sud-orientale de nos possessions africaines, limitée par le Loualaba à l'ouest et le Tanganika à l'est, on rencontre le dialecte

(1) *Les Missions catholiques*, 1892, p. 72.
(2) *The Languages of Afrika*, p. 29.

guha, puis, en traversant le Loualaba pour remonter vers les sources du Lomami, on a affaire avec des gens parlant *rua*. La région la plus méridionale du Congo belge, aux environs de Mussumba et de Loungo, se sert du dialecte *lunda*.

Sur les premiers des idiomes dont nous venons de citer les noms, on possède très peu de renseignements : deux pages de Cust (1), quelques autres de Last (2), et des notes fugitives de certains explorateurs, comme Stanley et Cameron. Pour le *lunda*, on est mieux servi depuis 1890. M. H. A. Dias de Carvalho en a publié une méthode pratique (3), et le P. Torrend déclare que cet ouvrage constitue une contribution de valeur pour la littérature de la philologie bantoue (4). En effet, cet idiome atteste, une fois de plus, les grandes affinités qui relient les dialectes bantous. Car d'une part, le vocabulaire du *lunda* témoigne d'une parenté intime avec certains termes en usage dans la baie de Delagoa, à quinze degrés plus au sud, et d'autre part sa phonétique le rapproche des dialectes d'Angola et du bas Congo. Il y a même des équivalents que le P. Torrend a retrouvés seulement dans le groupe *chwana*.

En remontant de la région linguistique du *lunda* vers le nord-ouest jusqu'aux rives du haut Kassaï, nous arrivons au pays des Bohilas, des Balolas et des Bakouhas. Ici, on parle *luba*. Si de là nous poussons toujours vers l'ouest, nous ne trouvons plus, dans la nomenclature des langues bantoues jusqu'ici connues, que le bas-congolais. C'est l'idiome des tribus au milieu desquelles sont établis nos postes bien connus de Banana, Boma, Matadi, Vivi, Issanghila, Léopoldville. Plus haut, dans le pays des Batékés et des Bayanchis, le P. Torrend place le sous-

(1) *Sketch of the modern Languages of Afrika*, pp. 371-372.
(2) *Polyglotta Afr. or.*, pp. 138-87 ; 232-3 ; 167-69.
(3) Lisbonne, imprimerie nationale, 1890.
(4) *Op. cit.*, p. 201.

groupe du *yansi*, comprenant le *teke* et le *yansi*. S'il faut en croire les renseignements donnés par le Dr Johnston (1), ces dialectes différant assez considérablement les uns des autres, et plus encore des autres langues bantoues, présentent pourtant certaines caractéristiques du groupe *chwana* (2), surtout le patois parlé à Bolobo.

Pour terminer l'énumération des langues du Congo belge, il ne reste plus qu'à mentionner l'idiome des Bangalas. Nous en avons parlé plus haut, en signalant la grammaire du P. Cambier. Enfin, nous aurons aussi achevé de faire le tour linguistique de l'Afrique bantoue, quand nous aurons cité à l'ouest, au nord du Congo belge, le groupe Fernandien, les dialectes du Dualla, au pied des Cameroons, des Fans du cours supérieur de l'Ogowe, et au sud les idiomes d'Angola et l'*herero*, en usage dans la région située entre la baie de Mossamedes et le pays des Hottentots.

En résumé, les idiomes bantous sont employés en Afrique sur un espace considérable de terrain qui dépasse la moitié de l'Europe. Néanmoins, on doit dire que, phonétiquement et philologiquement parlant, ces nombreux idiomes n'offrent pas entre eux de divergences plus notables que celles qui séparent en Europe l'italien de l'espagnol ou du portugais.

Est-il possible, à l'heure présente, d'introduire une classification dans les dialectes bantous ? Le P. Torrend n'a découvert jusqu'ici que deux classes assez distinctes : le groupe *chwana*, qui s'étend jusqu'au Mozambique, et le groupe de Fernando Po, à l'ouest. Pour les autres dialectes, il y a jusqu'à trente petits groupes séparés. On peut espérer que des études ultérieures, auxquelles le travail du P. Torrend donnera certainement une im-

(1) *Journey up the River Congo*, p. 446-63.
(2) Torrend, *op. cit.*, p. 36.

pulsion nouvelle, viendront résoudre tous les problèmes encore posés à l'ordre du jour de la philologie africaine.

IV

Comment expliquer la grande diffusion sur une partie si étendue du continent noir de dialectes ayant entre eux tant d'affinités, et cela avec cette circonstance particulièrement remarquable, que les dialectes les plus intimement apparentés ne sont pas toujours les plus rapprochés sur la carte ? Pour ne citer qu'un exemple, les Bechwanas sont bien plus près, au point de vue linguistique, des insulaires des Comores et des habitants du Mozambique que des Matabélés.

Déjà, au commencement de ce siècle, Marsden et Tuckey avaient fait des constatations analogues. En comparant l'idiome du Mozambique avec le vocabulaire cafre et surtout avec la langue du Congo, ils avaient été frappés de rencontrer des analogies saisissantes, et conclu à un rapport intime entre les races des peuples habitant les côtes occidentales et les côtes orientales (1).

Deux causes capitales peuvent avoir influé sur cette distribution des idiomes bantous : les itinéraires suivis par certaines tribus dans leurs migrations à travers l'Afrique, et les rapports fréquents que la guerre et le trafic ont maintenus de tout temps entre les diverses peuplades de l'Afrique centrale et orientale.

Ainsi, quand on voit sur la carte d'Afrique les Hottentots et les Boschimen relégués à l'extrémité sud-occidentale du continent noir, et immédiatement à côté d'eux jusqu'à l'équateur l'immense domaine des idiomes bantous, on échappe difficilement à cette conclusion, que les Hotten-

(1) Walckenaer, *Hist. gén. des voyages*, tom. XIV, pp. 572-3.

tots ont précédé en Afrique le peuple parlant le bantou, et qu'en outre ce dernier était un conquérant qui a graduellement poussé devant lui, jusqu'aux dernières limites de l'Afrique, la race jaune des Hottentots apparentée aux Négrilles pygmées (1).

Mais ce peuple qui parlait bantou, quel était-il ? D'où venait-il ? Peut-on dire que toutes les tribus africaines chez lesquelles le bantou est en usage appartiennent à une même famille ethnique ? Assurément, non ; si l'unité linguistique est établie pour une grande partie de l'Afrique, on n'en peut dire autant de l'homogénéité ethnologique. Toutefois, il faut bien admettre qu'il y eut une tribu relativement puissante, parlant le bantou, qui envahit un jour l'Afrique centrale et orientale, et qui réussit à implanter sa langue sur un si large espace de terrain.

N'a-t-on aucune donnée sur ce peuple ?

Nos lecteurs savent la pénurie des renseignements que l'histoire nous a livrés sur le passé des races africaines. Longtemps inconnues du reste de l'univers, livrées à la barbarie, n'ayant elles-mêmes gardé aucun des souvenirs des temps anciens, elles échappent aux investigations positives. Pour essayer de refaire les annales du peuple bantou, il faut nécessairement se livrer à des conjectures plus ou moins ingénieuses.

Il y a pourtant certains faits qui peuvent jeter quelque lumière sur les origines des races bantoues, quoique leur interprétation mène à des solutions assez divergentes. Dans l'introduction de sa *Grammaire comparée*, le R. P. Torrend a essayé de grouper ces données ethnographiques relatives aux Bantous.

Nous ne pensons pas que la table des peuples du chapitre X de la Genèse puisse rendre grand service à

(1) Voir dans la *Revue des questions scientifiques*, avril 1891, notre travail sur l'*Origine asiatique de la race noire*.

l'ethnologie africaine. On a remarqué depuis longtemps que cette partie du monde est dûment en dehors de l'horizon mosaïque, et les essais tendant à faire rentrer les peuples de l'Afrique dans ce cadre, sont à bon droit soupçonnés d'en vouloir forcer les limites aujourd'hui nettement définies.

Mais certains passages des anciens géographes méritent plus d'attention. Hérodote, parlant des peuples les plus septentrionaux de l'Afrique orientale, nous apprend que leur pays produisait de l'or en abondance et de l'ébène. Les habitants étaient de haute taille et vivaient longtemps(1). Dans ce pays s'élevait une montagne appelée « le plateau du Soleil », sur lequel les chefs exposaient, pendant la nuit, de la viande bouillie pour en rassasier le peuple pendant tout le jour. Pomponius Mela rapporte la même tradition (2).

Ces détails assez vagues trouvent peut-être leur commentaire explicatif dans un intéressant passage de Cosmas Indicopleustes, moine égyptien du vr^e siècle, qui écrivit un ouvrage intitulé *Topographie chrétienne* (3). Voici ce que nous y lisons : « La région appelée *Sasus* confine à l'Océan... elle possède beaucoup de mines d'or. Tous les deux ans, le roi d'Axum envoie là-bas des hommes pour faire le commerce de l'or. Beaucoup d'autres marchands les accompagnent, ils sont parfois plus de cinq cents. Ils exportent des bœufs, du sel et du fer. Quand ils sont arrivés tout près du pays, ils s'arrêtent en un certain endroit, construisent un enclos d'épines entrelacées où ils s'établissent. Les bœufs sont abattus, et les quartiers de chair accrochés aux épines de la haie ; on place aussi, à côté, le sel et le fer. Alors les indigènes apportent leurs lingots d'or, qu'ils appellent *tanchara* ; chacun dépose un, deux ou trois

(1) Livre III, nn. 20, 23, 114.
(2) Livre II, n. 9.
(3) Publié dans la *Patrologie grecque* de l'abbé Migne, tome LXXXVIII.

lingots ou sur le quartier de bœuf, ou sur le sel ou sur le fer, à son choix, et il reste debout au dehors de l'enclos. Le propriétaire du bœuf arrive, et s'il est satisfait du prix, il prend l'or, et l'autre enlève, soit la viande, soit le sel, soit le fer. Si le prix ne convient pas, l'or est laissé, et l'indigène voyant que son offre n'est pas acceptée ou bien ajoute au poids, ou bien reprend l'or, et s'en va... En cinq jours, cette vente est terminée, mais il faut six mois entiers pour aller en ce pays et en revenir (1). »

Le P. Torrend croit pouvoir identifier ce peuple de Sasus avec les anciens Bantous, alors fixés dans la région de Sofala. Il s'efforce de montrer comment la plupart des traits de ce récit de Cosmas s'appliquent aux Bantous. Ce pays de Sasus est, d'après le moine égyptien, situé au sud du pays de *Zindj*. Mais *Zindj*, c'est *Zanzi-bar*. Que les Éthiopiens d'Axum missent trois ou quatre mois à descendre jusqu'à Sofala, rien d'étonnant. Encore aujourd'hui des caravanes prennent le même temps pour franchir en Afrique des distances équivalentes.

Si l'on rapproche les données d'Hérodote et de Cosmas, elles s'éclairent mutuellement, au témoignage de Heeren (2). Le « plateau du Soleil » n'est point autre chose que la région où se faisait le trafic décrit par Cosmas. Pour le P. Torrend, cet endroit serait dans le pays de Sagara ; il en donne comme preuve que *i gala*, en cafre, veut dire « soleil », et que le préfixe *sa* joint à *gala* peut signifier « les plaines du Soleil ». Sagara serait ainsi le pendant du Nyamwezi, « montagne de la lune ». A dire franchement notre pensée, nous avons un peu peur que cette identité étymologique ne satisfasse pas tout le monde.

Il y a d'autres rapprochements encore à établir entre les Bantous et le peuple décrit par Cosmas. La région que le géographe grec semble avoir en vue est en effet très

(1) *P. G.*, tome LXXXVIII, p. 99.
(2) *Nouveau Journal asiatique*, 1829, tome III, p. 363.

aurifère. Qui n'a entendu parler des mines d'or de Tati ?

En somme, ces détails sont assez peu précis. Ils attestent sans doute, qu'à une époque reculée, le sud de l'Afrique orientale était occupé par un peuple exploitant l'or de ses filons, mais nous demeurons dans le vague par rapport à l'origine de ces tribus.

Le géographe arabe Masoudi, dans ses « Prairies d'or », nous montre les *Zindj* établis au pays de Sofala, sous le commandement d'un roi, nommé *Falime* ou *Wafalime*. Abulfeda et Edrisi complètent ces assertions, en disant que leur ville principale était *Siyuna*.

Dans le mot *Falime*, *Wafalime*, le P. Torrend reconnaît un pluriel de majesté du mot *m-falme* « roi ». Quant à *Siyuna*, son nom se retrouve dans le pays de *Ma-Shona* ou dans la région de *Senna*. Nous serions ainsi ramenés aux ruines de la fameuse ville de Zimbabye ou Zimbaoe, retrouvées par le voyageur allemand Mauch, et que récemment les Anglais ont explorées à nouveau.

Encore une fois, en supposant même la parfaite exactitude de toutes ces identifications, elles ne nous mènent pas à un résultat très considérable. Elles constatent que cette partie de l'Afrique abrita jadis une nation assez puissante, et plus civilisée que ne le sont de nos jours les tribus occupant cette région.

Voilà tout ce que les souvenirs de l'antiquité ont dévoilé de plus positif sur le passé des peuples bantous. Le P. Torrend essaie en outre de refaire l'histoire de leurs relations avec d'autres peuples au cours des siècles. Nous n'oserions toutefois être aussi affirmatif que lui en ce qui concerne les relations des Bantous avec les Hindous, et surtout avec les Chinois.

Il croit aussi pouvoir dire que l'Ophir, où Salomon allait s'approvisionner d'or et de bois de santal, était la côte de

Sofala. C'est la thèse jadis défendue par Quatremère (1), et abandonnée assez généralement, depuis que les recherches de Lassen (2) ont placé, avec plus de vraisemblance, Ophir sur la côte occidentale de l'Inde (3).

N'y a-t-il rien à tirer de l'étude des caractères intimes des langues bantoues pour l'origine ethnique du peuple qui introduisit cet idiome en Afrique? Ces langues montrent une grande prédilection pour l'onomatopée et la réduplication, multiplient les démonstratifs et les relatifs, affectent le pléonasme, emploient de nombreux auxiliaires et recherchent l'expression d'idées concrètes (4). Ce sont là des traits qui accusent une langue assez primitive, et qui permettent de conclure à l'antiquité relative de la race qui en faisait usage.

Si l'on interroge les traditions de quelques peuples bantous, les Cafres, par exemple, on retrouve certains indices, obscurs il est vrai, qui les montrent originaires du nord. Tel est aussi le point de départ que tracent les étapes suivies par la diffusion des idiomes bantous. En effet, puisqu'on constate des affinités plus grandes entre les dialectes de l'Ogowé, du Kilima-Njaro, du Mozambique, des Comores, des Basoutos et des Bechwanas, n'est-il pas naturel de conclure que le centre de cette émigration doit se placer quelque part au sud du pays des Gallas, d'où un double courant a dérivé, l'un vers l'ouest pour aboutir à l'Ogowé et au cap Lopez, et un autre, après avoir occupé Mozambique et les Comores, est descendu sur la côte de Sofala pour remonter le Limpopo (5)?

(1) *Mémoires de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, 1842, 2e part., pp. 349 402.

(2) *Indische Alterthumskunde*, tome I, pp. 651 et 99.

(3) Cfr. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, tome III, pp. 577-605.

(4) Torrend, *op. cit.*, pp. 139, 151, 188, 218, 232, 279.

(5) Torrend, *op. cit.*, p. 52

Nous venons de signaler le pays des Gallas comme point de départ de certaines tribus bantoues. Il est assez étrange que les caractères physiques de beaucoup de Bantous trouvent leurs similaires moins autour d'eux dans l'Afrique australe que dans les régions plus septentrionales. Ainsi les Zoulous et les Basoutos ressemblent d'une manière frappante aux Bedjas d'Abyssinie (1).

Mais, répétons-le, ce qu'on appelle aujourd'hui les peuples bantous ne représente en aucune façon un groupe homogène, et si l'affinité linguistique réunit bon nombre de tribus africaines, au sein de cette unité, les divergences ethniques abondent.

Peut-être l'avenir fournira-t-il des éléments nouveaux pour marquer la vraie place de ces peuples dans l'arbre généalogique de l'humanité ?

En attendant, il faut se contenter de la découverte, déjà bien étonnante, que le livre du P. Torrend a mise en pleine lumière. Aussi bien, la Providence a voulu nous donner le principal instrument de la propagation de la foi en fournissant à la science philologique la clef des idiomes bantous.

S'il reste des obscurités sur le terrain ethnologique, c'est un moindre mal ; le zèle de l'apôtre, qui ne connaît, suivant le mot de saint Paul, aucune distinction de nationalité, n'a pas besoin, pour être stimulé, des déductions plus ou moins séduisantes de l'ethnographie. Sur la terre d'Afrique, il rencontre des hommes, ses frères ; c'est assez pour qu'il n'ait plus qu'un désir : les amener à Jésus-Christ pour en faire des enfants de Dieu et de l'Église, et leur procurer le vrai bonheur et la vraie civilisation.

J. VAN DEN GHEYN, S. J.

(1) Voir Virchow dans *Journal d'Ethnologie*, 1878, p. 402, et Hartmann, *Les Peuples de l'Afrique*, p. 54.

MISSION BELGE

DU

BENGALE OCCIDENTAL

TABLEAU STATISTIQUE DE LA MISSION.

Après avoir exposé à grands traits l'origine et les développements des divers groupes de missions, établis parmi les populations indigènes du Bengale occidental, il ne sera pas sans intérêt de compléter cette vue d'ensemble en résumant, dans un tableau statistique, la situation actuelle de la mission entière.

L'archevêché de Calcutta (mission belge du Bengale occidental), ayant à sa tête Mgr Goethals, S. J., sacré à Courtrai le 24 février 1878, comptait en décembre 1891 :

I. 144 religieux missionnaires de la Compagnie de Jésus : — 75 prêtres, 45 scolastiques ou étudiants et 24 frères coadjuteurs, — répartis dans :

28 maisons, collèges ou résidences, qui se divisent de la manière suivante :

Deux collèges, pensionnats et externats de jeunes gens : — à Calcutta, le collège *Saint-François-Xavier* ; 28 religieux : 10 prêtres, 13 scolastiques et 5 frères coadjuteurs ; — à Darjiling, le collège *Saint-Joseph* ; 13 religieux : 5 prêtres, 5 scolastiques et 3 frères coadjuteurs.

Deux maisons de formation pour les jeunes missionnaires : — à Ranchi, le *Noviciat*, auquel est adjointe la station centrale des missions du Chota-Nagpore ; 28 religieux : 14 prêtres, 9 scolastiques, novices ou étudiants, et 5 frères coadjuteurs ; — à Kurseong, le séminaire *Sainte-Marie* ; 30 religieux : 9 prêtres, 17 scolastiques, étudiants en philosophie et en théologie, et 4 frères coadjuteurs.

Six résidences à Calcutta ; 13 prêtres et 4 frères coadjuteurs.

Six résidences, principalement pour la population européenne en dehors de la capitale; 7 prêtres.

Treize résidences ou stations de missions indigènes, non compris la résidence centrale de Ranchi, annexée à la maison du noviciat; 16 prêtres et un frère coadjuteur.

II. *Quatre* congrégations religieuses auxiliaires :

1° Les Frères des écoles chrétiennes, de l'institut irlandais, venus à Calcutta vers 1847 ; environ 25 membres ; — dirigent un grand orphelinat, un pensionnat et des écoles à Calcutta ; en outre, un pensionnat à Asansole.

2° Les Sœurs de l'institut irlandais de la B. Vierge Marie, dites Lorettines, arrivées à Calcutta le 31 décembre 1841 ; — environ 115 religieuses ; — 5 établissements dans Calcutta et les faubourgs : orphelinat, pensionnats et externats ; — 3 pensionnats en dehors de Calcutta : Darjiling, Hazaribagh et Asansole ; — enfin, une école indigène à Ranchi.

3° Les Sœurs de l'institut des Filles de la Croix, de Liège, arrivées à Calcutta en décembre 1868 ; — environ 45 religieuses ; — dans les faubourgs de Calcutta, une maison de refuge, un pensionnat et un externat ; — en dehors de la capitale, deux externats à Howrah, un pensionnat à Kurseong, et deux orphelinats-écoles dans les missions indigènes à Balasore et à Chaibassa.

4° Les petites Sœurs des pauvres, qui ont ouvert un asile de vieillards à Calcutta, en décembre 1882.

Nous n'avons pas encore le relevé statistique de la mission pour l'année 1891 ; les chiffres qui suivent se rapportent au 1er janvier 1890 :

Nombre des catholiques baptisés : — Calcutta, 12,000 ; — stations européennes en dehors de Calcutta : 2,269 ; — missions bengalies, dans les districts des XXIV Pergannahs et de Midnapore : 3,375 ; — missions de l'Orissa : 329 ; — missions du Chota-Nagpore : 36,302. — Total : 54,254.

Catéchumènes fréquentant les instructions : 37,527, dont 36,961 dans les missions du Chota-Nagpore.

12 églises ; 169 chapelles ; 208 catéchistes indigènes ; 95 maîtres ou instituteurs, y compris les Frères des écoles chrétiennes ; 153 religieuses ; 37 maîtresses séculières ; 48 écoles de garçons ;

17 écoles de filles ; 14 écoles mixtes ; dans ces 79 écoles, 2,316 garçons et 1,740 filles. — Ces derniers chiffres relatifs aux écoles ne comprennent pas : 1° le collège Saint-François-Xavier de Calcutta : 115 pensionnaires, 633 externes ; total 748 ; — 2° le collège Saint-Joseph de Darjiling : 46 pensionnaires, 37 externes ; total 83 ; — 3° la grande école-pensionnat des aborigènes à Ranchi : 150 internes et 30 externes ; total 180.

Depuis l'établissement de la mission, en décembre 1859, dans l'espace de trente-deux ans, 47 religieux de la Compagnie de Jésus ont succombé victimes du zèle apostolique : 29 prêtres, 6 scolastiques et 12 frères coadjuteurs. A. L.

LETTRE DU P. LAURENT, S. J.

Ranchi, fête de Pâques, 29 avril 1891.

Pendant la semaine sainte, du dimanche au jeudi, les Pères Canoy et De Smet ont donné aux élèves de l'école les exercices de la retraite annuelle. Dans l'Inde, tout est, pour ainsi dire, au rebours de nos usages d'Europe. L'Européen témoigne du respect en ôtant son chapeau ; l'Indien, en ôtant sa chaussure. Sans doute, à Ranchi comme à Bruxelles, dans une retraite, on exposera les mêmes grandes vérités ; mais combien la manière est différente ! Chez vous, il est presque inouï qu'un dialogue s'établisse entre le prédicateur et les auditeurs ; à Ranchi, c'est le procédé ordinaire. — « Où vont ceux qui offensent Dieu grièvement ? demande le missionnaire. — Et les 174 élèves de répondre tous ensemble : En enfer. — Quelle souffrance y a-t-il en enfer ? — La souffrance du feu. — Pendant combien de temps le pécheur restera-t-il dans le feu ? — Toujours, toujours. » Et le dialogue continue, interrompu de temps en temps par une remarque pratique, un court développement, une exhortation. Si parfois une réponse n'est pas donnée, le prédicateur la suggère lui-même et la fait ensuite répéter. Ainsi l'attention de l'auditoire sans cesse réveillée se maintiendra pendant une longue heure.

Jeudi passé a été pour notre école un jour béni : 91 enfants se sont approchés de la sainte table. Une cinquantaine d'autres se préparent à leur première communion, qu'ils feront dans le courant de l'année. Il y a six ans, les catholiques étaient bien rares dans cet immense district du Lohardaga, et fort peu d'entre eux pouvaient participer aux sacrements ; aujourd'hui, voici de nombreux enfants, pieux et

instruits comme ceux d'Europe, qui prient avec foi et dévotion devant le Dieu du tabernacle et vont recevoir l'hostie sainte. Comment, à cette vue, n'être pas pénétré de reconnaissance et saisi d'admiration ? Pendant toute la journée du jeudi saint, de demi-heure en demi-heure, les élèves de l'école se sont succédé, par groupes de dix, devant le saint sacrement, récitant à haute voix le chapelet et d'autres prières. Ils choisissaient d'eux-mêmes, sans aucune intervention de ma part, les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, la consécration au Sacré-Cœur et la prière de saint François-Xavier pour la conversion des infidèles. Oh ! combien je voudrais que nos charitables bienfaiteurs pussent voir, comme nous, la transformation complète opérée dans les enfants de l'école ! Je disais à quelques-uns d'entre eux qui sortaient de la chapelle après leur adoration du jeudi saint : « N'est-il pas vrai que le bon Dieu n'a jamais encore reçu tant d'honneur à Ranchi ? Il y a deux ou trois ans, vous étiez tous païens. — Oui, répondent-ils, nous étions du bétail ! »

L'homme, dit la philosophie, connaît par sa raison qu'il a une âme immortelle. J'ai bien souvent questionné des païens sur ce sujet, et voici les deux réponses que j'ai toujours entendues : La première : « nous deviendrons terre ; après la mort, il n'y a rien ; qui donc est revenu de l'autre côté, d'outre-tombe, pour dire qu'on existe après la mort ? — La seconde, répétée souvent par des Uraons : « *Jetinga manou*, je deviendrai un lézard. » Voilà quelle serait toute la religion de ces enfants que l'on voyait tout à l'heure si pieusement agenouillés devant la sainte eucharistie, si l'eau régénératrice n'eût coulé sur leurs fronts.

Il y a deux mois, le Père Huyghe m'écrit d'avertir un élève de douze ans, nommé Masidas, que son père, abandonnant la religion catholique, était devenu anglican. Question d'argent, ajoutait le missionnaire de Dorma. « Je suis persuadé, lui avait dit le transfuge, que la religion catholique est la bonne ; mais si je reste catholique, je suis ruiné. » Je conduisis le petit Masidas devant le saint sacrement, et lui fis renouveler sa profession de foi. En apprenant la conduite de son père, il s'est écrié : A quoi lui servira l'argent en enfer ? — Cet homme est le chef d'un village ; il viendrait réclamer notre élève ; j'étais dans l'inquiétude, et je tâchai d'affermir le courage de l'enfant. Deux ou trois semaines plus tard, l'anglican arrive, et veut emmener son fils pour le confier à l'école protestante. Mais le jeune Masidas, insensible aux menaces et aux promesses, fait tant et si bien, qu'il reste à l'école catholique.

Masidas est Uraon ; écoutez la courageuse réponse d'un Mundari,

Joseph, élève de notre école depuis plus de deux ans. Son père, après une dispute avec le catéchiste de l'endroit, menaçait, poussé par la vengeance, de passer aux luthériens. Il écrit au petit Joseph qu'il doit nous quitter aussitôt. A cette nouvelle, craignant de perdre la foi s'il obéissait, l'enfant s'est écrié : « Mon père me tuera, s'il le veut, mais je resterai catholique ! » Que ne peut-on espérer plus tard de chrétiens qui estiment à ce point la grâce de leur baptême !

J.-B. Laurent, S. J.

LETTRE DU P. HAGHENBEEK, S. J.

Ranchi, 15 juin 1891.

Le 6 avril, fête transférée de l'Annonciation, la chapelle de l'école indigène à Ranchi, décorée avec toute la magnificence que permet notre pauvreté, fut témoin d'une touchante cérémonie. Une douzaine des plus grands élèves se consacraient solennellement à Marie, et fondaient la première congrégation de la très sainte Vierge, érigée dans la chrétienté du Chota-Nagpore. A leurs côtés se tenaient trente de leurs compagnons plus jeunes, qui auront aussi, dans quelques mois, la faveur d'être admis dans la sodalité.

Le 7 mai, jour de l'Ascension, grande fête chez les sœurs Loretines de Ranchi : quinze jeunes filles, huit Uraonnes, cinq Mundaries et deux Hindoues, recevaient pour la première fois leur Sauveur dans la sainte communion. A la fête de la Pentecôte, 17 mai, trente-quatre garçons, élèves de notre école, parmi lesquels vingt-six Uraons et huit Mundaris, ont eu le même bonheur. Le soir, renouvellement solennel des vœux du baptême, dont tous récitèrent la formule en venant deux à deux s'agenouiller au banc de communion.

Le lendemain fut aussi un jour de fête pour la congrégation de la sainte Vierge établie récemment à l'école. Quinze aspirants ont prononcé leur acte de consécration à la Mère de Dieu, ce qui porta le nombre des congréganistes à vingt-neuf. Seize autres aspirants attendent encore le jour de leur admission.

Le P. Van Severen écrit le 23 mai : « Un heureux événement pour mon district, c'est l'arrivée à Torpa du P. Van den Bon, que les supérieurs m'ont assigné pour compagnon. *Ad multos annos !* Le Père fait en ce moment une excursion apostolique dans le pays d'Arahara, Murumkela, Parhi, etc. Daigne le bon Dieu bénir ses travaux et lui accorder une abondante moisson d'âmes. Notre école marche comme le pensionnat le plus régulier. Lors de la visite du Révérend Père Supérieur, douze élèves ont fait leur première communion. Les

ressources commençaient à faire défaut, et déjà nous avions une dette de 60 roupies, — une ruine pour des gens pauvres comme nous ! Aussi avions-nous, bien à contre-cœur, décidé le renvoi de nos chers enfants ; mais la bonne Providence est venue à notre secours, et une aumône opportune nous permet de conserver les élèves jusqu'à l'époque ordinaire des vacances, le milieu du mois de juin. Alors notre petit peuple regagnera ses foyers, pour aller prendre part aux travaux des champs. Beaucoup de chrétiens se sont confessés, lors de nos dernières visites. Nous espérons qu'un bon nombre, environ cinq cents, pourront faire leurs premières pâques. »

Le 5 juin nous ramène les Pères Lievens et Van der Keilen, qui ont parcouru ensemble le Barway et le Chéchari depuis le 20 avril. Le but principal de l'excursion était de faire le dénombrement exact des convertis dans ces deux districts. Voici les résultats : Dans le Barway, nous comptons actuellement 24,301 chrétiens ; 2,603 dans le Kasir, petit territoire au sud du Barway ; et 8,885 dans le Chéchari ; ce qui donne un chiffre total de 35,789 catholiques dans cette extrémité occidentale de la mission. Et dire que ces nombreux néophytes n'ont jusqu'à présent aucun missionnaire spécialement désigné pour prendre soin de leurs intérêts spirituels ! Les deux Pères ont profité de leur séjour prolongé au milieu de ces braves gens abandonnés, pour les instruire autant qu'il était possible. Le nombre des baptêmes, la plupart d'enfants de chrétiens, s'est élevé à 1,397.

Le 7 juin, le Père Stockman écrit de Chaibassa : « Le bon Dieu semble avoir jeté un regard de miséricorde sur le Singbhum. Depuis peu, nous avons des catéchumènes dans cinq villages, et trois familles s'annoncent encore d'un autre côté. Quel dommage qu'il n'y ait pas ici un Père, jeune, vigoureux et plein de zèle, pour soigner et développer ces commencements. »

Nous remercions cordialement tous les bienfaiteurs de la mission, et nous prions Dieu instamment de leur rendre au centuple le bien qu'ils font à nos chrétiens indigènes du Bengale.

L. Haghenbeek, S. J.

LETTRES DU P. VAN DER KEILEN, S. J.

Nous publions aujourd'hui deux lettres du regretté P. Philippe Van der Keilen, dont le P. Haghenbeek vient de rappeler une excursion apostolique. Écrites de la résidence de Nowatolli, cinq mois avant la mort du jeune missionnaire, ces lettres nous le montrent tout rempli d'ardeur et

d'entrain, au milieu des travaux de l'évangélisation, et font d'autant plus vivement sentir à ses confrères la perte d'un vaillant collaborateur (1).

Nowatolli, 15 juin 1891.

Vous trouvez sans doute que je tarde bien longtemps à répondre à votre aimable lettre... Mais considérez, je vous prie, le peu de loisir que nous laissent les expéditions dans un pays comme le nôtre. Depuis le lundi de Pâques, 30 mars, jusqu'au 5 juin, mon cheval s'est reposé onze jours dans une écurie ; c'est vous dire que j'ai logé autant de nuits dans une chambre. Tout le reste du temps s'est passé en courses à travers le pays. Le moyen, avec cela, d'écrire des lettres ?... Pour le moment, me voici à Nowatolli. Les pluies s'annoncent ; partant, moins d'excursions que les mois précédents ; la prudence l'exige.

Mais, dites-vous peut-être, comment d'aussi longs voyages sont-ils possibles dans un pays tel que le Chota-Nagpore ? Pas de chemin de fer, ni même de voie carrossable, rien qui ressemble à un restaurant, à une auberge, où l'on puisse trouver le vivre et le couvert... Voyons, partons ensemble pour le Barway ; je tâcherai de vous donner de la situation une idée aussi exacte que possible. Faisons d'abord connaissance avec nos gens, car nous formons caravane. Voici l'homme à la casserole ; appelez-le cuisinier : il vous cuira le *murghi*, poulet, si vous en trouvez ; puis le *saïce*, palefrenier, qui doit prendre soin de votre cheval ; ces paniers, là-bas, contiennent vos habits de rechange, quelques livres, la chapelle, vos couvertures pour la nuit, etc. ; des coulies, un, deux ou trois, vont s'en emparer ; enfin, le catéchiste, votre bras droit, au besoin votre suppléant. Généralement on envoie la caravane en avant, au village où l'on doit faire *déra*, réunir les chrétiens et passer la nuit. Outre un grand cheval, chaque missionnaire a de plus un ou deux poneys, petits chevaux d'une dizaine de roupies, et dont l'entretien ne coûte rien. Parvenus à destination et mis en liberté, ils vont chercher eux-mêmes leur nourriture. Montées par un Indien, ces petites bêtes fringantes suivent en trottinant nos grands coursiers.

Et n'allez pas, je vous prie, regarder comme un luxe oriental cette escorte d'un cavalier indigène. Personne ici ne se risque inutilement à voyager seul ; et pour moi, si je n'accompagne pas le P. Dehon, je

(1) Comme nous l'avons annoncé précédemment, le P. Van der Keilen est mort à Nowatolli, le 26 novembre 1891. — Voir livr. de janvier, p. 37.

prends toujours mon excellent *saïce*. D'ailleurs, la précaution n'est pas inutile. En revenant la dernière fois de Ranchi, je pousse mon cheval au travers d'une rivière qui nous barrait le chemin ; l'animal s'enfonce jusqu'au cou dans le sable. La jolie position, n'est-ce pas, de se trouver sans secours, avec une monture embourbée dans la vase !... Mais puisque aussi bien nous y sommes, disons un mot du passage des rivières, si nombreuses au Chota-Nagpore. Pendant la saison sèche ou chaude, le courant d'ordinaire peu profond permet au cheval de traverser facilement ; mais au temps des pluies, la situation se complique. Pour les grandes rivières, vous aurez un *donga*, le « steamer » de ce pays-ci, une barquette très longue, une régate, si vous préférez, creusée dans un tronc d'arbre, et tout juste assez large pour s'y asseoir. Attention à ne pas bouger ! sinon, je n'ose répondre que vous ne piquerez pas une tête dans le courant. La barque est en marche ; le cheval débarrassé de la selle, nage à votre suite comme une grenouille. — La rivière n'est-elle pas assez large pour nécessiter l'emploi d'un *donga*, on se tire d'affaire comme on peut. Jusqu'à présent, j'ai toujours pu rester à cheval. Pendant la saison des pluies, c'est dangereux, paraît-il ; mieux vaut quitter la monture et passer à pied, vêtu de la soutane seulement. Arrivé sur l'autre bord, on reprend ses habits. Quant à la soutane, s'il pleut, elle n'en sera ni plus ni moins mouillée ; s'il ne pleut pas, notre soleil indien l'aura vite séchée. Ma dernière expédition m'a démontré que la méthode est bonne.

Mais le passage des rivières ne va pas nous empêcher de partir pour le Barway, où nous devons aller. Il suffit d'arriver le soir à Ghumla, dans le Panari, que nous traversons. Ghumla est à 27 milles ou 9 lieues au nord-ouest de Nowatolli. Avec un bon cheval, on peut retarder le départ jusqu'à midi ; pressons un peu le pas, nous serons au village avant la nuit. Vous savez qu'aux Indes, il fait soir dès 6 heures ou 6 heures et demie. Comme nous ne faisons que passer, les chrétiens ne se réunissent pas. Le lendemain, en route pour Bendora, le premier grand village du Barway. De Ghumla à Bendora, 7 lieues, dans la direction de l'ouest. Quel affreux pays ! Mon cheval, qui gravit à merveille les montagnes et les rochers, n'en pouvait plus ; il m'a fallu descendre.

A Bendora, les braves Uraons viennent en fort grand nombre à notre rencontre. Voyez ce magnifique bosquet de manguiers : c'est là qu'on fait halte. Le P. Lievens nous y attend, déjà tout installé. Le *saïce* demande où vous désirez dormir, sous quel arbre?.. Vous voilà embarrassé de choisir : les arbres sont nombreux et tous également beaux. A la place que vous désignez, on apporte aussitôt de la paille : votre

matelas. Voulez-vous par-dessus étendre une couverture ? Il y en a une dans le panier d'un des coulies. — Les pauvres missionnaires, dites-vous, obligés de tout emporter avec eux, et réduits en outre à dormir sans abri ! C'est vrai, sans doute ; mais il faut se garder pourtant de frayeurs exagérées. On repose mieux, me paraît-il, en dormant à la belle étoile, et surtout on se lève le matin plus frais et plus dispos, qu'après avoir, toute une nuit, respiré l'air d'une chambre fermée. J'ai acheté un kapra indien, — une sorte de grand drap de lit ; — j'enroule là-dedans toute ma personnalité, tête comprise, et je dors comme un vrai Indien. Imaginez-vous des sacs de linge, rangés l'un à côté de l'autre : c'est notre caravane sous la garde de Morphée. Parfois, et même assez souvent, les chrétiens passent la nuit au *déra* improvisé. On célèbre la messe de grand matin ; comme tout se fait en plein air, il faut prévenir le soleil ; du moins ne doit-on pas trop s'attarder pendant qu'il monte : il serait dangereux de s'exposer à ses rayons sans *sola-topi*, chapeau particulier en forme de casque,... pour parer les coups de soleil. Après la messe, instruction, administration des baptêmes, consultations et distribution de remèdes aux malades, etc. Pendant le jour, chaque Père s'en va de son côté visiter des villages, et le soir on se retrouve au nouveau *déra*, désigné le matin.

Je ne vous étonnerai certes pas, en avouant qu'une pareille vie est fatigante, et qu'un homme d'une faible santé ne pourrait la soutenir. Jusqu'à présent, je m'en suis très bien accommodé, je me retrouve encore aussi fort qu'en Europe; il m'est cependant arrivé de faire des courses à cheval bien longues, depuis 6 heures et demie du matin, jusqu'à 10 heures du soir, n'ayant pris qu'une couple d'œufs crus pour dîner; et, grâce à Dieu, je m'en suis toujours tiré avec avantage.

Mais n'oublions pas le soir. Vous avez autour de vous un nombre plus ou moins considérable d'indigènes; à Bendora, il y en avait 1,300. Après le catéchisme et les prières, on chante, ou plutôt... mais non : donc, on *chante*, on bat les tambours avec frénésie. Je ne connais pas les auteurs des morceaux qui figurent au programme; mais ce n'est, pour sûr, ni Edg. Tinel, ni Peter Benoît. Nos sauvages musiciens, avec une bonne volonté sans rivale, vous assommeront de leurs chants jusqu'à onze heures, minuit, parfois même au delà. Laissez-les s'évertuer. Quand je suis enroulé dans mon kapra, je les défie de me tenir éveillé pendant un quart d'heure; tant il est vrai qu'on s'habitue à tout !

Mais, finissons par une petite aventure. J'ai failli, dernièrement, recevoir les caresses d'un ours impertinent, qui ne s'apprêtait à rien moins qu'à me donner une accolade. De Sommer, il fallait aller à Noadih, dans le district de Basia proprement dit. Des gens nous pré-

vinrent que dans le jungle où nous devions passer, ils venaient de voir deux grands ours. A reculer pour un motif pareil, il ne resterait qu'à s'enfermer entre quatre murs. Arrivé au pied de certains rochers, je descendis de cheval ; heureuse inspiration, car sans doute ma monture se serait emportée à la vue du fauve. Je gravis la pente avec le catéchiste. Fatigués de la montée, nous nous asseyons sur un quartier de roche, large et uni, que surmonte un autre bloc assez élevé. Après m'être bien assuré qu'il n'y avait là aucune apparence d'ours, j'enfile mon revolver à la cravache, en faisant passer le manche de celle-ci par l'anneau de la batterie. Nous causons pendant une vingtaine de minutes; puis je propose au catéchiste de continuer notre route. « Il y a un chemin par là, reprend-il ; mais il est très mauvais. Je vais voir derrière le rocher. » Et ce disant, nous avançons pour faire le tour du grand bloc au pied duquel nous étions assis. Tout à coup, le catéchiste fait volte-face, et s'écrie en tremblant de tous ses membres : « *Bhalu hai* », l'ours est là ! Au même instant, des grognements furieux se font entendre, et je vois un ours énorme dressé devant moi ; je lui barrais le chemin. Sans perdre le temps à dégager le revolver, j'allonge de toutes mes forces à la bête un coup de cravache en pleine gueule. Déconcerté, l'ours fait un demi-tour, et descend les rochers avec une rapidité vertigineuse. Nous étions sauvés. Aucun missionnaire du Chota-Nagpore, à ma connaissance, n'avait encore fait pareille rencontre. Les saints anges sont chargés de nous protéger; vous voyez qu'ils n'y manquent pas.

Nowatolli, 19 juin 1891.

Mon silence doit vous paraître singulièrement long. Je n'ai cependant pas oublié la promesse, faite à mon départ, de vous donner de temps en temps des nouvelles de notre mission. Il n'est pas sans danger de communiquer avec trop de promptitude ses impressions au sujet d'une œuvre comme la nôtre, car on s'expose à faire des récits plus ou moins inexacts. Voilà le motif de ma réserve. Mais à présent, instruit par l'expérience, après avoir entrepris plusieurs excursions, je crois pouvoir sans témérité vous écrire quelques mots touchant les missions du Chota-Nagpore en général et celle de Basia en particulier.

Outre les districts de missions organisés, qui sont : Ranchi-Mandar, Karra, Dighia, Kunti-Dorma, Bandgaon, Torpa et Basia ou Nowatolli ; il y a les districts non organisés, au nombre de cinq : Barway, Chéchari, Nowagurh, Panari et Biru. Ces derniers sont, pour ainsi dire, autant de provinces; et comme aucun Père n'y réside pour en

prendre soin, on les a rattachés provisoirement au district de Basia. Le P. Dehon et moi, nous sommes chargés d'y travailler « autant que possible » avec le P. Lievens. La clause « autant que possible » n'est pas superflue. Il ne nous manque à l'un et à l'autre, ni la bonne volonté, ni les forces à dépenser. Mais avec cela, il n'en reste pas moins impossible de soigner, comme il conviendrait, ces cantons, trop vastes, trop nombreux, trop éloignés de Nowatolli ; d'autant plus que les ressources font défaut pour y mettre des catéchistes, y bâtir des chapelles, etc. Quoi qu'il en soit, nous poursuivrons, « autant que possible », nos travaux, soutenus par l'espoir que bientôt le bon Dieu nous enverra des collaborateurs, pour cultiver enfin ces parties sauvages et retirées du Chota-Nagpore.

J'avais déjà fait deux tournées de quinze jours dans le district de Basia proprement dit, quand le P. Lievens m'a emmené avec lui au Barway et au Chechari. De l'avis de tous les missionnaires, il n'y a aucune parité entre le Barway et le Chéchari comparés au reste du Chota-Nagpore. Nulle part ailleurs, les Kôles ne montrent d'aussi bonnes dispositions, autant d'empressement à se faire instruire. L'expliquera-t-on par la raison que les habitants de ces deux cantons appartiennent à la race uraonnne ? Je l'ignore. Toujours est-il, cependant, qu'on remarque une différence notable entre les Uraons et leurs voisins les Kharrias et les Mundaris. Comme nous avons les trois tribus dans notre district, nous pouvons établir la distinction. Ce n'est pas sans beaucoup de peine qu'on parvient à rassembler les Mundaris et les Kharrias, les femmes surtout, pour la messe ou l'instruction. Les Uraons, au contraire, y mettent un véritable entrain. Lorsqu'on approche d'un village, il n'est pas rare de les voir accourir avec leurs *lantas* remplis d'eau, pour laver les mains au missionnaire ; ils chantent, battent le tambour, saisissent la bride du cheval et vous invitent à descendre ; puis tous, l'un après l'autre, s'approchent et vous saluent en disant : *Jisu ko baraï*, Gloire à Jésus. On avise un grand arbre, auprès duquel on va s'asseoir sur une natte. Généralement on adresse à l'auditoire une instruction, bien différente d'un discours d'apparat comme en Europe. En voulez-vous un petit spécimen ? — Voyons, faisons le signe de la croix. « Au nom du Père », et tout l'auditoire de répéter : Au nom du Père; et ainsi du reste.

Pour la manière même de former le signe de la croix, une grosse difficulté provient de la position du prédicateur. Naturellement le maître a le visage tourné vers l'élève, et les directions gauche et droite sont renversées. Aussi nos braves paroissiens en disant « et du Saint-Esprit », portent invariablement la main d'abord sur l'épaule droite. Inu-

tile de vouloir leur montrer par des raisonnements que ce n'est pas ainsi. Je dis alors au catéchiste de se tourner le dos vers l'auditoire ; je surveille l'exercice, et l'on recommence des signes de croix, jusqu'à ce que tous arrivent à le faire convenablement. Ne craignez pas de fatiguer personne. J'ai un jour entendu un catéchiste répéter avec ses gens le signe de la croix pendant plus d'une demi-heure : à la dernière minute, même ardeur qu'à la première. — L'instruction terminée, on baptise les enfants et les adultes qui connaissent l'*Asnan puthi*, le Livre du baptême.

Pendant notre dernière visite, nous avions en outre à faire le recensement des néophytes dans le Barway et le Chéchari. Le P. Lievens et moi, aidés d'un catéchiste, nous avons inscrit 35.789 convertis, baptisés ou catechumènes, dans les deux cantons. Sans discuter les motifs qui portent ces braves Uraons à se déclarer chrétiens, je constate un simple fait : il y a, dans le Barway et le Chéchari, plus de 35,000 chrétiens. Autre fait encore : partout des cantiques pieux ont remplacé les chants païens d'il y a trois ans à peine ; les danses uraonnes sont supprimées, et le fameux *pujah*, ou sacrifice au diable, ne serait plus possible, du moins en public. N'est-ce pas un beau résultat ? La peur du diable est poussée par nos pauvres Kôles parfois jusqu'au ridicule. Toutes les infortunes, accidents, maladies, lui sont attribuées. J'allai un jour visiter un village où sévissaient la petite vérole et le choléra. Le P. Lievens m'avait prévenu : il s'agissait d'empêcher le *pujah* par lequel on voulait apaiser le démon, puis de distribuer aux malades quelques médicaments. Les malheureux faisaient grand'pitié à voir : par bonheur, ils étaient bien disposés ; ils m'ont formellement promis de ne pas sacrifier au diable.

Assurément, si des Pères pouvaient s'occuper d'une manière continue de ces hommes, on pourrait créer une belle chrétienté au Barway, et soulager singulièrement les misères des Indiens. Les misères des Indiens ! On vous a souvent parlé des rajahs, thikédars, zémindars, dikous... — appelez-les comme vous voudrez, c'est tout un. Comment pareille tyrannie est-elle possible dans l'Hindoustan, pays qui dépend d'un gouvernement civilisé et puissant ? Explique qui pourra : quant à moi j'y renonce; le brave et loyal magistrat anglais, envoyé par le gouvernement au Chota-Nagpore, en qualité de *special commissionner*, y renonce également. Ce que j'ai entendu sous ce rapport de plus inconcevable, c'est l'ordre intimé par le rajah de Ratou à nos chrétiens du Barway. Ils accourent un jour à l'endroit où nous avions la réunion, annonçant que Sa Majesté hindoue avait envoyé six soldats aux gens d'un village du Barway, qui ne dépend pas même de son autorité. Il

lui fallait immédiatement un tigre, un ours, un jeune daim avec sa mère; les quatre bêtes prises et livrées vivantes, bien vivantes. — Les chrétiens ont suivi notre conseil et répondu au roi que s'il avait besoin d'objets pareils, il n'avait qu'à venir lui-même les prendre.

Inutile de dire que les missionnaires n'ont pas conquis les bonnes grâces des thikédars et de leurs congénères; on parlait même que ces petits despotes voulaient tuer un Père, afin d'effrayer les autres. Heureusement, ce n'est qu'une vaine menace, dont il est permis de rire à son aise. Un jour, je faisais l'instruction dans un village ; voilà six thikédars qui arrivent ; — disons tout de suite qu'ils n'avaient pas l'air féroces du tout. — « Etes-vous chrétiens ? — Non, Saheb. — Vous désirez sans doute le devenir, et vous venez vous faire instruire ? — Pas du tout. Nous sommes thikédars ; ils nous faut vingt-deux hommes « pour la corvée », *bedbeghari ka waste*. — Voyez-vous, les chrétiens sont assis en cet endroit-ci (sous un arbre) ; comme vous n'êtes pas chrétiens, il faut aller vous asseoir ailleurs. — Mais nos vingt-deux hommes, viendront-ils? — Les payerez-vous? — Non certes ! ils doivent nous donner *bedbeghari*. — Si l'on vous paie, dis-je aux hommes du village, et si cela vous va, allez travailler; si cela ne vous va pas, n'y allez pas. » Et voilà, ça ne leur allait pas, aux chrétiens ; et les six thikédars sont partis sans avoir tué personne.

Dans une autre lettre, je vous parlerai des difficultés qu'on rencontre à instruire les aborigènes, comme aussi de celles que présente l'étude de leurs langues. Permettez-moi, en terminant, de vous recommander notre école de Nowatolli. Cette école ne ressemble guère à vos écoles de Belgique ; parmi nos élèves, il y a un bon nombre de pères de famille. Mais à quoi sert, dites-vous, une pareille école. Voici quel est notre but : Il ne s'agit nullement de former des déclassés. Pendant que *Patras*, le maître, leur apprend à lire et à écrire, nous les préparons, les uns au baptême, les autres à la première communion ; nous les initions peu à peu à la fréquentation des sacrements. De la sorte, au cours de nos voyages à travers le district, nous trouverons dans chaque village des hommes qui s'approcheront des sacrements de pénitence et d'eucharistie. Si nos chrétiens restent éloignés des sources de la grâce, il ne leur servira guère d'avoir reçu le baptême. — De plus, si l'un ou l'autre élève montre des dispositions spéciales, on pourra le garder à l'école, pour en faire un catéchiste.

Malheureusement, pour avoir des élèves à l'école, il faut les nourrir; et pour les nourrir, il faut acheter du riz. Mais la pénurie des ressources, d'autres besoins non moins urgents paralysent nos désirs. Mardi passé, 16 juin, nos élèves ont été renvoyés chez eux. Au départ, un

des plus grands me disait : « Si vous saviez, Père, dans quel milieu nous allons tomber, vous nous garderiez à l'école. » Ce milieu, hélas ! nous le connaissons. Qu'attendre en effet de païens, ou de gens sortis à peine du paganisme, et qui n'ont pu encore apprendre que le strict nécessaire pour recevoir le baptême ?

Si ce brave converti vous eût dit pareille chose à vous-même, votre cœur n'aurait-il pas éprouvé un profond sentiment de compassion ?

Je garde le souvenir bien cher de toutes mes anciennes connaissances, des bienfaiteurs de la mission, et chaque jour, je prie pour eux à la sainte messe.

PH. VAN DER KEILEN, S. J.

EPHÉMÉRIDES DE LA MISSION.

Janvier 1892.

DARJILING, *Collège :* Le P. Al. Dasnoy, est nommé ministre ; le P. L. De Vos, préfet de discipline ; le P. V. de Campigneulles, professeur de sciences. Le R. P. Depelchin reste au Collège. *Darjiling, Résidence* : les PP. Schäfer et Scharlaeken. — *Purneah*, résidence européenne, à 90 lieues environ au nord de Calcutta : le P. Al. De Kinder. — A *Calcutta*, le 31 janvier, le R. P. Th. Bodson a été installé supérieur régulier de la mission du Bengale occidental ; son prédécesseur dans cette charge, le R. P. Grosjean, a pris la direction du collège Saint-François-Xavier. — Le 2 février, rentrée des classes ; le collège de Calcutta n'a conservé qu'une quarantaine de pensionnaires ; la division inférieure de l'internat, environ 60 élèves, est allée à Darjiling. Les cours supérieurs universitaires sont réservés au collège de la capitale. — Dans la mission de *Morapaï*, au sud de Calcutta, le P. L. Fleurquin devient le collaborateur du P. Banckaert et remplace le P. Maene, envoyé à Ranchi.

Le 25 janvier, les missionnaires de Morapaï ont célébré une messe solennelle de *Requiem* à trois prêtres, pour le repos de l'âme du T. R. P. Anderledy, supérieur général de la Compagnie de Jésus. Les catholiques bengalis, accourus en grand nombre, se pressaient, pieux et recueillis, dans l'église ornée comme au jour des morts.

Les quatre nouveaux missionnaires partis de Bruxelles le 5 octobre dernier, sont arrivés à Calcutta le 6 novembre. Le P. J. Levaux réside à Ranchi ; le F. scolastique, L. Stevens, est à Kurseong ; les deux frères coadjuteurs, P. Broes et N. Moreau, sont le premier au collège de Darjiling, le second, au collège de Calcutta.

Le 31 janvier, Mgr. Goethals a donné la consécration épiscopale, à Bombay, au nouvel archevêque de cette ville, Mgr. Dalhoff, jésuite allemand.

VARIÉTÉS

L'EXPORTATION DES CLOCHES

DES FONDEURS BELGES AU XVIe SIÈCLE

Au dernier Congrès de la Fédération historique et archéologique, qui s'est tenu à Bruxelles au mois d'août dernier, la 16me question posée à la troisième Section demandait de relever les produits des fondeurs de cuivre des Pays-Bas exportés au dehors. M. le général Henrard, chargé par la Commission d'organisation du Congrès d'indiquer le sens et la portée de cette question, concluait son rapport en disant « combien il serait intéressant de rechercher les noms des artistes de notre pays qui ont fourni leurs produits à l'étranger (1). »

Les circonstances ne m'ont pas permis de présenter au Congrès quelques notes recueillies depuis assez longtemps sur ce sujet. D'autre part, on me presse de les communiquer, et l'on m'assure qu'il serait fait bon accueil à cette notice qui tend à montrer la grande extension d'une de nos anciennes industries nationales.

I

L'Escurial de Madrid possède un carillon complet, et, chose très intéressante pour nous, dû presque entièrement à des fondeurs de notre pays. Nous pouvons fournir, à cet égard, l'ancien témoignage d'un contemporain, Jean Lhermite, ce gentilhomme de la Chambre de Philippe II, qui a laissé ces curieux mémoires intitulés *Le Passe-temps de Jehan Lhermite*, aujourd'hui déposés aux manuscrits de la

(1) Congrès archéologique et historique de Bruxelles, 1891, *Mémoires, documents, questionnaire*, etc., p. 57.

Bibliothèque royale de Bruxelles, et publiés en partie par le regretté conservateur de ce dépôt, feu M. Charles Ruelens (1).

Voici ce que nous lisons dans la partie encore inédite, au sujet du carillon de l'Escurial (2) : « Il y a un très bel accord de clochettes, pour y carillonner, ou tribouler (3) à la façon et mode de notre pays, lesquelles en partie Sa Majesté y a fait fondre, et en partie faict rammasser des longtemps, la pluspart d'icelles acheptées en Lisbonne pendant les troubles du pays bas, lesquelles y furent apportées de plusieurs endroits, dont Sa Majesté désireux d'en scavoir la particularité, pour être leurs inscriptions en langue flamengue (4), m'y envoya un jour à les y visiter touttes, dont en tyray le présent mémoire, par lequel apparut qu'il y avait une entre icelles apportée de la ville de Veurne à Steenkerke qui est au pays de Flandre entre Duynkercke et Nieupoorte, qui estoit fondue l'an 418, et à ce compte vieille de mill cent et septante neuf ans, qui ne seroit petite antiquité pour approuver l'ancienneté de notre foy chrestienne et catholique que nous professons par de là, si le millier n'y fut obmis, comme j'en crains (5). »

Je passe sur la description détaillée de toutes les cloches du monastère de Saint-Laurent à l'Escurial pour ne relever que celles qui intéressent les fondeurs belges.

Huit cloches sont sorties de la fonderie des van den Ghein. Ce sont, à partir du sommier le plus élevé :

1. La première cloche du deuxième sommier, portant cette inscription : PEETER VAN DEN GHEIN HEET (sic) MY GEGOTEN. M.CCCCC. LXXX. Les armes de la ville de Malines sont gravées sur cette cloche.

(1) *Le Passe-temps de Jehan Lhermite,* publié d'après le manuscrit original, par CH. RUELENS. Anvers, 1890.

(2) Fol. 190 r-v.

(3) Dans l'ancien français ce mot n'est pas synonyme de « carillonner »; il signifie « remuer, agiter ». Mais en wallon, outre ce sens, il a encore celui de « faire sonner les cloches ». Voir Sigart, *Glossaire étymologique Montois,* p. 360 ; L. Remacle, *Dictionnaire wallon et francais,* p. 355. Ce détail linguistique confirme l'origine wallonne de la famille Lhermite. Cfr. Ruelens, *op. cit.,* p. XVI-XX.

(4) Jean Lhermite subit ici l'influence de l'espagnol *flammingo.*

(5) Cette conjecture de Jean Lhermite est absolument certaine et vérifiée par bon nombre de faits.

Du même fondeur sont toutes les cloches du troisième sommier qui en compte sept, excepté la dernière.

2. Première cloche du troisième sommier : PEETER VAN DEN GHEIN HEET MY GEGOTEN. M.D.LXXX.

3. Deuxième cloche du même sommier, que Jean Lhermite mentionne seulement par ces deux mots : *le mesme*.

4. Troisième cloche, au même endroit, avec l'inscription : MARIA BEN ICK VAN PEETER VAN DEN GHEIN GEGOTEN M.CCCCC.LXXX, et l'effigie du roi Philippe II (*avecq l'effigie de Sa Majesté*, dit Jean Lhermite).

5. Quatrième cloche du même sommier : JHESUS BEN ICK VAN PEETER VAN DEN GHEIN GEGOTEN. M.CCCCC.LXXX.

6. Cinquième cloche, *ibidem :* MARIA BEN ICK VAN PEETER VAN DEN GHEIN GEGOTEN. M.D.LXXXII.

7. Sixième cloche du troisième sommier : ANNA BEN ICK VAN PEETER VAN DEN GHEIN GEGOTEN INT JAER MDLXXXIII.

8. Au quatrième sommier du carillon, la quatrième cloche porte l'inscription : ANNA BEN ICK VAN PEETER VAN DEN GHEIN GEGOTEN, INT JAER ONS HEEREN M. CCCCC XLVII.

Le fondeur de ces huit cloches est bien connu ; c'est Pierre van den Ghein, de Malines, célèbre au XVIe siècle (1). A l'exception de la dernière cloche fondue en 1547, qui aura été de celles « acheptées à Lisbonne pendant les troubles du pays bas », comme dit Jean Lhermite, toutes les autres cloches sont probablement de celles que « Sa Majesté a fait fondre ».

Huit autres fondeurs des Pays-Bas ont travaillé au carillon de l'Escurial. Ce sont :

1. JEAN VAN VENLO. Sur une très grande cloche, tout au bas du carillon, on lit : ✝ ANNO DNI. M.CCCC.XLIX. SANCTUS : ANTONIUS : JAN VAN VENLO.

2. JEAN GÉRARD DE MOIS, qui a fondu la septième cloche du troisième sommier : JHESUS. MARIA. JOHANNES GHERARDUS DE MOIS ME FECIT, ANNO DOMINI MCCCCCL.

3. JEAN ZEELSTMAN. Lhermite ne dit pas où se trouvait la cloche portant l'inscription suivante : ✠. MARIA. IS MYNEN NAEM VAN GHENDT SY GODE BEQUAEM. JAN ZEELSTMAN MAECKTE MY INT JAER M.CCCC.LXIII.

(1) Cfr. X. van Elewyck, *Matthias van den Gheyn*, p. 4.

4. ADRIEN STERLART. On lui doit la deuxième cloche du cinquième sommier. Elle porte gravés les mots : JACOB BEN ICK GEGOTEN VAN ADRIA STERLART INT JAER ONS HEEREN MDLXIIII.

5. ÉTIENNE BYTENDIC a fondu la troisième cloche du cinquième sommier. SALVATOR. ICK BESCREY DEN DOODEN ENDE ICK ROEP DEN LEVENDEN TOT GODTS DIENST. MCCCCCLXX. STEVEN BYTENDYC.

6. JEAN TOLHUYS (1) a fondu deux cloches, savoir les premières du quatrième et du cinquième sommier. Voici les inscriptions qu'elles portent respectivement :

a) Altithrono Petrus genitori concino laudes,
Orno dies festos, tero fulmina, funera ploro.
JAN TOLHVIS *me fecit.* 1549.

b) JOHANNES CULTOR EREMI IS MYNEN NAEM. JAN TOLHUIS ME FECIT. 1549.

7. J. DELBRESQUET est l'auteur de la cinquième cloche du quatrième sommier. Cette pièce est ornée de l'inscription suivante, assez peu claire : MENTEM SANCTAM SPONTANEAM HONORE DEO PATRI ET TUE T. LIBERATIONEM. F. JA. DELBRESQUET. I. D. LXXXIIII.

8. HENRI DE VORCH. On lui doit la troisième cloche du quatrième sommier : AVE REGINA CAELORUM, MATER REGIS ANGELORUM. HENRICUS DE VORCH ME FECIT A° DNI M. V^C. XXVI.

Ces huit fondeurs que nous venons de citer sont moins connus que Pierre van den Ghein de Malines, et pour plusieurs d'entre eux leurs noms sont signalés pour la première fois. Les millésimes de ces neuf dernières cloches font soupçonner qu'elles n'ont pas été, comme celles de van den Ghein, commandées directement par Philippe II, mais qu'elles rentrent dans la catégorie de celles que, d'après Jean Lhermite, il avait « faict rammasser des longtemps ».

II

Dans le rapport déjà cité, M. le général Henrard assure qu' « un grand nombre de produits artistiques de nos anciens fondeurs sont en pays étranger (2). »

(1) Jean Tolhuys était maître fondeur à Utrecht. Il fabriqua des canons pour Charles-Quint en 1553. Voir Pinchart, *Archives des arts, des sciences et des lettres,* 1re série, t. III, p. 14.

(2) *Op. cit.*, p. 57.

C'est le cas pour les œuvres des van den Ghein, et nous les avons rencontrées plus d'une fois hors de notre pays. Ainsi, au Musée de Cluny, on peut voir, cotée sous le n° 6254, une clochette en bronze, décorée des figures de la Vierge et de l'archange Gabriel qui la salue, avec la légende : PETRUS GHEINEUS ME FECIT. 1573. O MATER DEI MEMENTO MEI. Dans le même Musée, sous le n° 6255, on conserve une sonnette en bronze ornée de sujets en relief représentant la salutation angélique, avec la légende : PETRUS GHEINEUS ME FECIT. 1574. Il y a en outre un écusson avec des armoiries, et en haut l'inscription : LOF GOT VAN AL. M. E. du Sommerard qui a décrit ces deux objets dans son catalogue du Musée de Cluny (1), s'est trompé dans la lecture du nom du fondeur : il lit GHELNEUS ; cependant, le mot GHEINEUS, forme latinisée de *van den Ghein* , est très clair.

M. Léon Germain (2) nous apprend que dans l'église de Montmédy-bas se trouve une cloche avec cette légende : MCCCCCLVIII — PEETER BEN : IC — VAN — PEETER — VAN DEN GHEIN GHEGOTEN.

Dans le beau volume que M. J. Russell Walker a consacré à l'étude des anciennes églises du comté de Fife (3), nous lisons que la cloche de l'église de Crail vient de la fonderie des van den Ghein, comme l'atteste l'inscription : PEETER VAN DEN GHEIN HEFT MIJ GHEGOTEN IN JAER (M)DCXIIII. M. Paul Saintenoy, qui a rendu compte de l'ouvrage de M. J. Russell Walker (4), fait la remarque suivante : « On sait que les Van den Ghein étaient les célèbres fondeurs de cloches de Louvain. Ils exportaient donc leurs produits jusqu'en Écosse. » Cette observation n'est pas tout à fait juste. En 1614, les van den Ghein n'avaient point encore quitté Malines. Il n'est pas aisé de déterminer exactement la généalogie de Pierre van den Ghein qui fournit la coche de Crail.

Le même ouvrage de M. J. Russell fait connaître une autre famille de fondeurs des Pays-Bas, ignorée jusqu'à présent, celle des Burgerhuys. On trouve ce nom sur deux cloches en Écosse ; l'une appartient à l'église d'Inverkeithing : SOLI DEO GLORIA. MICHEL BURGERHUYS ME FECIT ANNO 1641. L'autre, aujourd'hui détruite, se trouvait dans

(1) *Catalogue et description des objets d'art du Musée de Cluny*, p. 491.
(2) *Les anciennes Cloches de la paroisse de Montmédy*, pp. 5, 6.
(3) *Prereformation Churches in Fife and the Lothians*, t. I.
(4) *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*, t. V, p. 124.

l'église de Saint-Macgidrin, à Abdie ; elle portait cette inscription : JOANNES BURGERHUYS ME FECIT 1671, SOLI DEO GRATIA.

Ces données, recueillies un peu au hasard et sans intention de nous livrer à des recherches méthodiques, font croire qu'une enquête bien dirigée donnerait d'intéressants résultats. Elle prouverait à l'évidence qu'au XVIe siècle les fondeurs de cloches des Pays-Bas jouissaient d'une grande réputation, et que leurs produits avaient une vogue presque européenne.

J. NEGHY.

MÉLANGES BIBLIOGRAPHIQUES

LES JÉSUITES BELGES A ROME ET A VIENNE EN 1561

En 1887, les *Précis historiques* ont publié comme appendice au travail du R. P. Delplace, S. J. : *L'établissement de la Compagnie de Jésus dans les Pays-Bas*, une liste des « Belges admis dans la Compagnie de Jésus de 1542 à 1556. » Un heureux hasard m'a fait rencontrer un document de la plus grande rareté, qui me permet d'augmenter cette liste ; il me fournit aussi l'occasion de donner certains détails fort curieux, fort ignorés, et fort intéressants, me semble-t-il, pour la Belgique. Afin d'allécher immédiatement mon lecteur, je lui dirai que j'ai découvert les noms de trois imprimeurs belges, établis à Vienne en 1561. Ce sera une note à ajouter aux articles de M. Van der Meersch publiés, en 1843-44, dans le *Messager des sciences historiques de Belgique* : « Recherches sur la vie et les travaux de quelques imprimeurs belges établis en pays étrangers. »

Un mot, d'abord, sur la façon dont je suis arrivé à cette découverte si imprévue.

Dans le catalogue de décembre 1891 d'un libraire romain, étaient

annoncées, au prix de un franc chacune, trois plaquettes : *Assertiones grammaticœ...*, — *Assertiones logicœ..*, — *Assertiones trium linguarum*. Ces exercices littéraires avaient eu lieu, tous les trois, en 1561 ; le premier, au collège de Tyrnau ; les deux autres, au collège de Vienne. Comme je ne les trouvais pas mentionnés à l'article de ces maisons, qui doit entrer dans un des derniers volumes de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, je me les procure, enchanté d'avoir, à si bon marché, de pareilles pièces. Remarquons que le collège de Vienne fut ouvert en 1551 et celui de Tyrnau, cette année même 1561. C'étaient donc deux pièces remontant presque à l'origine d'une de ces maisons, et la troisième est peut-être la première qui concerne l'autre.

Mes plaquettes m'arrivent : format petit in-quarto (19 sur 13) ; conservation parfaite, le papier est un peu jauni ; mais après 330 ans d'existence, c'est bien permis. Donc, je transcris les titres de mes plaquettes dans mon manuscrit, aux articles *Tyrnau* et *Vienne*, puis je compte les pages pour parfaire ma description bibliographique. Tout va bien et je me frotte les mains en constatant que j'ai trois produits de l'imprimerie du collège des jésuites de Vienne ; ils portent, en effet : *Viennæ Avstriæ, in aedibus Collegij Cæsarei, Societatis Iesv, Anno M. D. L X I.* — J'ouvre une parenthèse : l'imprimerie de ce collège a été fondée en 1559 par le P. Jean de Victoria, alors Recteur. Ils sont donc de l'origine de cet officine typographique. Avouez que c'est quelque chose qui vaut bien mes trois francs. Après avoir dit que je connais deux pièces semblables de l'année 1560, je ferme la parenthèse. — Donc, je compte mes pages. Quelle n'est pas ma stupéfaction, en feuilletant les *Assertiones trium linguarum*, de trouver un Appendice !!! Je lis le titre, qui est au haut de la première page, je le relis, je le relis encore : c'est toujours le même :

Catalogvs
eorvm, qvi de
Societate Iesv Romæ versantur sub finem mensis Maij
Anno M. D. LXI.

Ce qui signifie en bon français : « Catalogue de ceux de la Compagnie de Jésus qui sont à Rome à la fin du mois de mai de l'an 1561.»

Jamais, au grand jamais, je n'avais vu de catalogue semblable, remontant à une telle ancienneté. Jamais même je n'en aurais pu soupçonner l'existence. Je parcours les six premières pages de ce

catalogue et j'arrive à trois autres contenant la liste des jésuites de Vienne pour la même année 1561. Je consulte des experts, j'écris à Rome, j'écris en Autriche. Tout ce que j'apprends, c'est que le P. Michel Denis, l'ancien jésuite, le célèbre bibliothécaire de Vienne à la fin du XVIIIe siècle, dans son *Nachtrag zur Wien's Buchgeschichte* (1793), mentionne les premières productions de l'imprimerie des jésuites et, parmi elles, mes *Assertiones* et mon *Catalogus*. Mayer lui emprunte les mêmes renseignements au t. I, p. 96, de son *Wiens Buchdruckergeschichte*. A part cela, mes correspondants s'accordent à reconnaître que je suis tombé sur une pièce d'une insigne rareté, car on ne connaît pas de catalogues semblables imprimés avant le XVIIIe siècle.

Pour ne pas être trop long, je m'abstiens d'insister sur l'importance de document au point de vue de l'histoire générale de la Compagnie de Jésus. Et, certes, il en a, car il renferme des noms célèbres : le P. Jacques Laynez, le successeur de saint Ignace dans le gouvernement de l'Ordre, — les PP. Jean de Polanco, — François Strada, qui prêcha à Louvain, — le P. J.-B. de Ribeira, et autres, tous habitant la maison professe ; — les PP. Emmanuel Sa, Jacques de Ledesma, professeurs au Collège romain, — Annibal Codret, Achille Gagliardi, étudiants en théologie, — Christophe Clavius et Robert Bellarmin, en philosophie. Je n'insiste pas et j'arrive à nos Jésuites belges.

D'après la liste publiée dans les *Précis* en 1887 et dont je parlais en commençant, on sait que plusieurs jésuites des Flandres firent leur noviciat à Rome, dès le temps de saint Ignace, y séjournèrent et y moururent. Voici ceux dont je retrouve les noms ou qui apparaissent pour la première fois, dans le *Catalogus* de 1561 :

P. Vsmarus Flander, à la maison professe. C'est le P. Ursmar Goisson, né à Beaumont (Hainaut) en 1524, qui abandonna son canonicat de Thuin pour entrer au noviciat en 1548, fut le premier recteur du collège de Prague, surintendant *(superintendens)* du Séminaire romain et revint mourir à Louvain, le 7 août 1578.

Nicolaus Cocus Flander. C'est un frère coadjuteur, le cuisinier de la maison professe ; à sa suite viennent deux autres Frères :

Ioannes Flander et *Adolphus Flander*. A cette époque reculée, le nom de baptême était souvent le seul sous lequel on était connu dans un ordre religieux. Rien ne me permet de trouver les noms de famille de ces humbles Frères et je suis obligé, à mon grand regret, de les laisser dans leur obscurité.

Mag. Georgius Flander. C'est un étudiant en théologie du Collège

romain, maître ès-arts. Qui est-il ? Ne serait-ce pas le P. George Colibrant, né à Saint-Trond vers 1530, admis au noviciat en 1545 et mort à Douai, le 2 novembre 1609 ?

P. Hieronymus Bassius Flander. Étudiant, lui aussi, en théologie. C'est le P. Jérôme Le Bas, admis dans la Compagnie à Paris, en 1553, qui fut recteur du collège de Billom et mourut à Rome, après sept jours de maladie, en 1562. Le P. Sacchini rapporte sa mort édifiante dans la 2e partie de son *Historia S. J.*, p. 226, num. 15. — A la fin de mon catalogue, il est marqué encore au nombre des trois jésuites envoyés en Sardaigne, depuis le mois de décembre 1560.

Rumoldus Flander. Il étudie la physique et suit, en même temps, le cours de métaphysique, sous le P. Jérôme Torrès. Ce ne peut être le P. Rombaut Wishaven, né à Malines, en 1526, admis à Louvain en 1545, qui revint en Flandre et mourut à Louvain, le 28 décembre 1566.

Gerardus Flander. Il suit les mêmes cours que le précédent. Le R. P. Delplace y reconnaîtrait le P. Gérard Giraldinus ou Gerardinus, fils du directeur de l'école Saint-Barthélemi à Liège, né à Liège et admis au noviciat, en 1559, à Cologne.

Robertus Agnetus Flander. Étudiant des mêmes sciences. Je n'ai rien pu trouver sur lui.

Il y a, au Collège romain, cinq professeurs de grammaire, dont deux sont originaires des Flandres.

Pater Petrus Flander. C'est le P. Pierre van den Bossche (ou *Silvius* en latin). Il naquit à Hautem-Saint-Liévin, près d'Alost, dit le P. Sotwel, vers 1535; entré au noviciat à Cologne, en 1552, il mourut à Mayence, le 10 juillet 1571. Le P. Agricola, dans son *Historia Provinciæ Germaniæ superioris S. J.*, (t. I, p. 54, n° 27), rapporte qu'en 1559 Petrus Silvius Flander reçut les insignes du baccalauréat ès-arts ; il ajoute que, après dix-neuf ans de vie religieuse, il mourut à Mayence orné de toutes les vertus.

Joannes Leo Flander. Nous avons ici, ni plus ni moins, l'immortel fondateur des Congrégations de la Sainte Vierge, Jean Leonius, ou Leunis de son vrai nom, né à Liège en 1535, admis au noviciat de Rome, le 18 juin 1556 et mort à Turin, le 19 novembre 1584. Ce fut en 1563, deux ans après la publication de mon catalogue, qu'il commença au Collège romain son œuvre admirable.

Antonius sartor Flander. C'est un des quatres tailleurs du Collège romain, aussi inconnu que le suivant :

Petrus Flander, dont les fonctions ne sont pas indiquées au catalogue, mais qui reparaît à la fin comme envoyé, après décembre 1560, à la fondation du nouveau collège de Mondovi.

P. D. Eleutherius Rector Flander. Eleuthère Du Pont, né à Lille en 1527, fut admis dans la Compagnie, à Paris, en 1550. Il fut recteur des collèges de Bivone, Tournon, Cambrai, Tournai, Valenciennes et Arras. Mon catalogue le marque comme envoyé à Tournon, en qualité de recteur du collège. Il emmenait avec lui un Frère coadjuteur :

Petrus Flander.

Passons au collège de Vienne.

P. M. Cornelius Confessarius, Flander. Je n'ai pas de peine à reconnaître le P. Corneille Brogelmans, né à Bruges en 1514, admis à Louvain, le 10 septembre 1546. Le P. Socher, l'historiographe de la province d'Autriche, rapporte qu'au commencement de 1556 il fut envoyé, avec le P. Ursmar Goisson, pour ouvrir le collège de Prague. Il fut député à la deuxième Congrégation générale en 1565, revint à Vienne et y mourut en 1578.

P. D. Hermes, Bibliothecæ præfectus, Tornacensis Flander. Malgré la liste des Jésuites belges publiée dans les *Précis* et qui le nomme *Nicolas*, j'y verrais le P. Hermes Le Clerc, né à Tournai vers 1538, admis à Paris en 1556, qui fut secrétaire du P. Général Everard Mercurien, député à la quatrième congrégation générale et recteur de Pont-à-Mousson en 1583, et mourut à Billom avant 1609. Le P. Ribadeneira cite Hermes Clerus, de Tournai, parmi les écrivains de la Compagnie, mais, plus que sobre de détails concernant sa vie, il se contente de dire qu'il mourut à Billom. J'ajoute cependant que, dans la liste des Recteurs de Pont-à-Mousson, il est aussi nommé *Nicolas.*

M. Laurentius Andræas Diaconus, Lector (logicæ primi anni), *et Præfectus sanitatis, Flander.* Je n'ai aucun renseignement biographique sur ce Père, qui se nommerait peut-être *Andries* et serait entré au noviciat en Allemagne, car il n'est pas dans le catalogue des jésuites reçus en Belgique. Il était déjà professeur de philosophie en 1560 ; j'ai cité dans la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. I, col. 340, des *Assertiones logicæ, physicæ...*; défendues, cette année, par ses élèves.

Antonius Ghuse, corrector nostræ Typographiæ Flander. Voilà le correcteur des épreuves de mes trois plaquettes. Il était alors étudiant en logique, première année, comme le suivant :

Joannes Liropius Flander.

Je ne sais rien de plus ni de l'un ni de l'autre. Cependant, si le P. Socher ne se trompe pas, Antoine (Antonius Flander), partit pour Tyrnau, où venait de s'ouvrir un collège de la Compagnie, et y arriva

le 23 avril 1561. Ce qui m'empêcherait d'accepter la version de l'historiographe de la province d'Autriche, c'est que, à la fin de mon catalogue, on trouve la liste des Jésuites envoyés à Tyrnau ; Antoine ne s'y rencontre pas, mais il y a un *Magister Gerardus*, Hollandais, qui doit y professer les belles-lettres. Pour concilier toute chose, je crois que Ghuse n'alla à Tyrnau que comme compagnon du P. Jean de Victoria, recteur de Vienne, qui allait en avant pour préparer le collège, ouvert seulement en octobre, et qu'il y resta ; car le P. Socher dit formellement qu'il y demeura après le départ du P. de Victoria pour enseigner la littérature.

Theodoricus, vice præpositus domus tyronum, Flander. Je ne devine pas son nom de famille. Il étudiait la logique, en seconde année.

Christianus Peynnink, Neomagensis. Élève de logique, seconde année, comme le suivant :

Henricus Rikman Leodiensis.

Petrus Typographus Flander.

Nicolaus Compositor Typographus Flander. Voilà les deux Frères coadjuteurs, flamands, préposés à l'imprimerie du collège de Vienne, avec le scolastique Antoine Ghuse, comme correcteur des épreuves.

M. Gerardus lector politioris literaturæ Hollandus. Il est au nombre des jésuites envoyés à Tyrnau.

Mag. Theodoricus Canisius lector Noviomagensis. C'est le P. Thierry Canis, frère du Bienheureux Pierre Canisius, né à Nimègue en 1534, admis à Cologne en 1553. Il fut recteur à Munich, Lucerne, Dillingen et Ingolstadt, où il mourut le 27 septembre 1606.

M. Petrus, lector Græcus, Hollandus. Ce religieux fut envoyé à Prague en 1561, pour y enseigner la langue grecque.

M. Ogerius Flander. Il part en 1561 pour le collège d'Augsbourg.

P. Henricus Flander. Il est marqué comme se rendant en Flandre. C'est le P. Henri de Sommal (*Sommalius*), né à Dinant en 1534, qui entra au noviciat à Rome en 1554. Il enseigna d'abord la langue grecque au collège de Lorette, fut ensuite envoyé en Allemagne pour y achever ses études et retourna en Belgique. Il fut recteur à Dinant, Huy, Valenciennes et Douai, et mourut à Valenciennes, le 30 mars 1619.

Et ma liste des Jésuites Belges, établis à Rome et à Vienne en 1561, est épuisée. Plusieurs d'entre eux, avouons-le, ne s'attendaient pas à ressusciter ainsi avant le dernier jour, ni à voir troubler la paix de leur tombeau. A qui la faute ? A quelques pages imprimées de leur vivant, sur eux ou par eux, trouvées plus de trois siècles après. Ils leur pardonneront et à moi aussi.

C. SOMMERVOGEL.

SAINT BONIFACE DE BRUXELLES, *doyen de Sainte-Gudule, évêque de Lausanne* (1181-1260). Etude historique par J. F. KIECKENS, S. J. — Un vol. in-12 de 250 pages. — Bruxelles, Schepens, 1892.

Il y a quelques jours, comme chaque année le 19 février, on célébrait à Bruxelles la fête de l'illustre saint dont la dépouille mortelle est vénérée dans l'antique sanctuaire de N.-D. de la Chapelle. Presque en même temps, notre grande librairie catholique faisait paraître la Vie documentée du saint évêque de Lausanne, qui revint mourir près de sa ville natale, à l'abbaye de la Cambre. Jusqu'ici, à part les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, nous n'avions pas de vie complète et critique de l'ancien doyen de Sainte-Gudule ; le R. P. Kieckens a réussi, par de nouvelles recherches, à compléter les actes bollandiens et à nous donner une vie définitive du prélat brabançon qui joua, au XIIIe siècle, un rôle considérable dans notre pays, en France, en Allemagne et en Suisse. Nos lecteurs voudront connaître en détail cette édifiante histoire et liront, avec autant de fruit que d'intérêt, les pages que le P. Kieckens vient de lui consacrer.

DIEST IN DEN PATRIOTENTIJD. (Diest au temps des Patriotes).— Essai historique par F. Di Martinelli, juge de paix. Un volume in-8° de 252 pages. Gand, Siffer, 1892.

M. le juge de paix Di Martinelli n'est pas un inconnu pour nos lecteurs. Plus d'une fois nous avons mentionné ses travaux historiques consacrés à rechercher les souvenirs de sa ville natale, le vieux Diest brabançon. C'est l'histoire des patriotes diestois, de 1784 à 1794, qu'il nous retrace aujourd'hui. Pour bien connaître et apprécier cette époque agitée, il ne suffit pas de l'histoire résumée à grands traits, il faut voir dans le détail comment nos braves patriotes, flamands et libres *(Vlaamsch en vrij)*, se conduisirent dans chacune de nos provinces, dans nos villes et dans nos villages. C'est ainsi qu'on aura une idée complète et concrète de ces temps troublés que les groupements, souvent arbitraires, de nos histoires générales, dénaturent trop souvent ou ne caractérisent pas assez exactement. Il y a vraiment plaisir à lire les scènes si bien décrites par M. di Martinelli d'après les documents originaux. Il est lui-même un fervent patriote *(Vlaamsch en vrij)*. En parcourant son bel ouvrage, on sent que la fibre patriotique anime tous ses récits et qu'elle se communique même au lecteur le plus froidement raisonneur. Excellent livre pour nos familles flamandes et pour les élèves de nos établissements d'instruction publique à tous les dégrés.

HET HOOFDAMBACHT DER MERSENIERS (*Godsdienst en Kunstzin*) door *Ed. Geudens*. — Un beau vol. in-8° de XII-180 pp. — Anvers, Delamontagne, 1891.

Le savant archiviste des Hospices de la ville d'Anvers continue ses publications sur les anciens établissements de charité et sur les vieilles corporations de notre métropole commerciale. Aujourd'hui, il nous présente un très intéressant travail sur le chef-métier des merciers. On sait quelle place considérable les métiers en général, et en particulier celui des merciers, occupaient autrefois dans l'organisation de nos communes flamandes. M. Geudens nous expose, d'après les documents originaux, toute l'histoire des merciers d'Anvers, au point de vue religieux et artistique (*Godsdienst en Kunstzin*), depuis les premières origines de ce métier au XIIIe siècle, jusqu'à sa suppression définitive par le préfet de l'Empire français, M. D'Herbouville. L'auteur a enrichi son ouvrage d'une belle photogravure du tableau d'Otto Venius qui ornait le maître autel de la chapelle des merciers. — Tous nos amateurs d'histoire nationale voudront lire ce nouveau livre d'un écrivain qui a fait ses preuves dans ce genre de littérature.

LE DRAPEAU, *drame en un acte et en vers*, par le P. Chopin, S. J. Avignon, Aubanel, 1892, brochure in-8° de 24 pages.

Un seul acte, court et enlevé, est œuvre souvent plus difficile qu'une pièce de longue haleine. A l'*Heraclius* du P. Chopin, on préférera cette série de scènes vivantes et rapides sur un sujet riche jusqu'ici en panégyriques, pauvre en poèmes dramatiques. La défense de Pampelune par Ignace de Loyola, où tout fut perdu fors l'honneur du drapeau, méritait pourtant une place sur le théâtre des collèges. Le P. Chopin la lui a faite. Sentiments chevaleresques, vers colorés, accents enthousiastes, on croirait un écho du *Romancero*. Chacun redira de son héros, capitaine avant d'être saint :

« Il avait même sang que le Cid et Pélage. »

H. C.

Mgr EDOUARD JOSEPH BÉLIN

XXIVe ÉVÊQUE DE NAMUR

L'Église de Belgique vient d'être douloureusement éprouvée par la mort de S. G. Mgr Bélin, évêque de Namur, pieusement décédé le 6 février 1892, à l'âge de 71 ans, après une courte maladie, supportée avec une entière résignation à la volonté de Dieu. La vie de Mgr Bélin a été, par la foi, par la piété, par le zèle, par la charité, par la bonté, par un dévouement incessant, par la droiture dans toutes ses intentions et dans tous ses actes, et par l'unité de conduite, un modèle de vie sacerdotale. Rien d'éclatant ni d'extraordinaire, mais l'accomplissement chaque jour du devoir, de tout le devoir, simplement, fermement, humblement, avec suite, sans hésitation, sans intimidation devant les difficultés, fallût-il déplaire aux grands et aux puissants de ce monde. Et ne pas hésiter à faire son devoir au risque de déplaire aux puissants de ce monde, c'est quelquefois héroïque, et les hommes qui ont ce courage et ce désintéressement possèdent une qualité ou une vertu, assez rare en tout temps, et qu'on ne saurait trop admirer et louer.

Mgr Edouard-Joseph Bélin, naquit à Obigies (Hainaut), le 22 août 1821 ; il fut ordonné prêtre le 27 février 1847 ; d'abord vicaire à Thuin, en novembre 1847, il fut, en 1861, nommé coadjuteur de M. le doyen de Thuin, puis doyen à Châtelet, le 22 juin 1863 ; le 29 décembre 1879, Mgr l'évêque de Tournai le nommait chanoine honoraire de sa cathédrale.

Les mérites de ce saint prêtre, et les services qu'il avait rendus dans tous les postes qu'il avait occupés, l'appelaient à de plus hautes destinées : le 8 septembre 1880, il devenait vicaire-général de l'évêque de Tournai, et, en même temps, il était nommé chanoine titulaire et doyen du chapitre de l'église cathédrale. Dans ces hautes fonctions, il était chargé principalement de la direction des maisons religieuses et, partout, c'était la même régularité, la même austérité, la même ponctualité de vie et de conduite, la même générosité, le même zèle à se prodiguer pour le salut des âmes, pour la consolation des affligés, pour l'assistance des malheureux et des pauvres, pour la fondation des œuvres de charité.

Lorsque Mgr Goossens, successeur de Mgr Gravez, fut promu au siège archiépiscopal de Malines, l'attention publique se porta tout de suite sur le nom du vicaire-général de Tournai, et il fut désigné, et désiré, par tous ceux qui le connaissaient ici ;

mais, dans son humilité, et dans la crainte de ne pouvoir suffire aux charges redoutables de l'épiscopat, il refusa tant qu'il put. Il fallut qu'on lui fît comprendre que Dieu lui faisait un devoir d'accepter.

Mgr Bélin fut préconisé évêque de Namur au consistoire du jeudi 27 mars 1884, en même temps que deux religieux belges, missionnaires en Mongolie, le R. M. de Vos et le R. M. Rutjès, de la congrégation du Cœur immaculé de Marie de Scheut, étaient nommés, le premier, évêque titulaire d'Abdère, le second, évêque titulaire d'Eleuteropolis. Le sacre de Mgr Bélin eut lieu dans la cathédrale de Namur, le mardi de Pâques 15 avril 1884. Elevé à la plénitude du sacerdoce après une longue préparation, dans tous les postes à peu près qu'un prêtre peut occuper, depuis les fonctions de vicaire, le nouvel évêque de Namur fut ce qu'il avait été partout, l'homme du devoir et des œuvres. Vicaire et coadjuteur à Thuin et doyen à Châtelet, il s'était beaucoup occupé des œuvres, surtout des œuvres ouvrières. Les œuvres ouvrières et charitables du doyen de Châtelet n'ont cessé d'être très prospères. Rappelons les principales : Société ouvrière, Société de Saint-François-Xavier, Association du Sacré-Cœur, un hôpital ; joignons-y des écoles libres, des écoles ménagères, une école moyenne des Frères, le Cercle catholique, etc. Mgr Bélin avait compris, un des premiers en Belgique, la haute importance et la nécessité de s'adresser aux populations ouvrières et de grouper leur bonne volonté et leurs forces. Le vigilant et infatigable doyen de Châtelet ne mettait pas moins de zèle à faire élever des églises dans les localités où il en manquait : c'est à son initiative que l'on doit les églises de Saint-Pierre et Saint-Paul, et de l'Immaculée Conception à Châtelet, les églises de Gosselies, de Couillet, de Marcinelle, de Châtelineau, etc. Chargé par l'Esprit-Saint de la garde, de la direction et de l'administration du diocèse de Namur, Mgr Bélin, quoique âgé déjà et d'une santé qui aurait demandé beaucoup de ménagements, se donna tout entier, et avec un dévouement absolu, à l'accomplissement de son devoir. Nous signalerons surtout, parmi les principaux objets de sa constante et persévérante sollicitude, les écoles, l'esprit solidement chrétien des études et de l'éducation dans les petits séminaires et collèges, et la formation du clergé, et Dieu bénissait les soins et les efforts de ce saint évêque.

Les funérailles du regretté prélat ont eu lieu dans la cathédrale de Namur, le jeudi 11 février, au milieu d'un immense concours de membres du clergé et de fidèles. L'oraison funèbre de Mgr Bélin, prononcée par M. l'archiprêtre Fisse, a parfaitement caractérisé le digne évêque, dont le diocèse de Namur pleurera longtemps la perte.

— Une dépêche de Rome, qui n'était que trop prévue, nous annonce la mort de S. E. le cardinal GASPARD MERMILLOD, décédé le 23 février dans la capitale du monde chrétien, après une longue et pénible maladie. Né à Carouge, près de Genève, le 22 septembre 1824, il entra dans la carrière ecclésiastique ; il s'y fit remarquer par son zèle, son dévouement et son éloquence. D'abord vicaire à Genève, et nommé par le pape Pie IX, évêque titulaire d'Hébron, après s'être dévoué pendant plusieurs années au service de l'Église catholique dans la « Rome protestante », Mgr Mermillod fut expulsé de Genève par la persécution dont le sectaire Carteret fut l'instigateur, peu de temps avant le Kulturkampf allemand. Il s'établit à Ferney, d'où il continua à diriger son fidèle clergé et ses catholiques non moins fidèles. De là, il rayonnait dans les régions voisines, visitant souvent Paris et les grandes villes de France, où il était connu et aimé. Plusieurs fois il est venu en Belgique, où nous avons pu admirer son éloquence chaude et distinguée et applaudir à sa parole d'apôtre. L'Eglise catholique de Genève, dont la prospérité est croissante, en dépit de la persécution qui n'a pas encore pris fin, lui doit tout ce qu'elle est aujourd'hui. Il y a environ dix ans, Léon XIII nomma Mgr Mermillod évêque de Lausanne et de Fribourg. Dans son nouveau diocèse, il fit de grandes choses, interrompues trop tôt par la maladie dont il est mort. Il était déjà gravement malade quand le Pape l'éleva en 1890 au cardinalat, pour rendre hommage aux vertus et aux talents d'un des prélats les plus remarquables de notre époque.

— La Compagnie de Jésus vient de perdre en Belgique deux de ses membres les plus méritants et qui ont consacré leur vie entière à l'éducation de la jeunesse de notre pays. — Le R. P. JEAN-BAPTISTE PIERRON est pieusement décédé, le 8 février dernier, au collège Saint-Servais à Liège, à la suite d'une attaque d'influenza à laquelle sa faible constitution épuisée par de longs travaux n'a pu résister. Né à Bastogne le 9 janvier 1834, le P. Pierron fit ses études d'humanités et de philosophie au séminaire de sa ville natale. L'amabilité de son caractère lui valut, dès ce moment, parmi le clergé de Namur, une estime et une affection qui ne se sont jamais démenties. Cependant le jeune séminariste se sentait appelé à la vie religieuse, et le 16 mai 1855, il entrait au noviciat de Tronchiennes ; douze ans après, il recevait à Louvain l'ordination sacerdotale. Si jusqu'alors le R. P. Pierron avait consacré plusieurs de ses meilleures années à l'œuvre de l'éducation, à partir de sa prêtrise, toute sa vie s'écoulera désormais dans ses chers collèges. On peut le dire, en effet, c'est de ce côté que Dieu a exclusivement tourné son dévoue-

ment. Il débuta à Bruxelles, comme surveillant du pensionnat Saint-Michel, de 1860 à 1865 ; neuf ans plus tard, Saint-Michel le revit en qualité de préfet. Deux fois, en 1868 d'abord, puis de 1875 à 1883, des fonctions analogues à la préfecture lui furent confiées à Namur, auprès des philosophes internes. Nommé, en septembre 1886, recteur du collège Saint-François-Xavier, à Verviers, il fit paraître dans cette charge, durant les quatre années qu'il l'exerça, des qualités éminentes d'administrateur et de directeur, et se concilia, par les qualités de son caractère, l'affection de tous ceux qui eurent à traiter avec lui. Le R. P. Pierron a fait trois séjours à Liège, au collège Saint-Servais. Les élèves qui l'y ont connu, soit comme préfet du pensionnat, des années 1869 à 1873, soit comme préfet de l'externat, de 1884 à 1886, se rappelleront sa conduite ferme, zélée, assaisonnée des plus aimables qualités de l'âme, l'affabilité, la gaîté, une inaltérable bonté. En août 1890, après son rectorat de Verviers, affaibli déjà par une vie toute de dévouement, le R. P. Pierron revenait encore à Saint-Servais, cette fois pour y mourir. Mais il voulut consacrer jusqu'à la fin aux jeunes gens le talent, qu'il possédait à un degré remarquable, de s'accommoder à leur caractère et à leur intelligence. En particulier, un grand nombre d'entre eux ont connu, au saint tribunal de la pénitence, la direction si éclairée de cet homme de Dieu. Le R. P. Pierron sera vivement regretté. Sa conversation et ses manières, d'une si cordiale et si correcte simplicité, son air accueillant, sa bonne humeur constante et par-dessus tout, ce qui était comme le fond de son caractère, cette serviabilité de tous les instants, toutes ces qualités si attirantes laisseront un souvenir durable dans l'esprit et dans le cœur de tous ceux qui l'ont approché.

— Un autre grand ami de notre jeunesse catholique est mort également dans un âge peu avancé, victime de son zèle et de son dévouement. Le R. P. Paul Coppens est pieusement décédé le vendredi 19 février, à Woerishofen, en Bavière, où ses supérieurs l'avaient envoyé pour se faire traiter par le célèbre curé Kneipp, après avoir épuisé, mais en vain, tous les autres moyens de guérison.

Le regretté défunt était né au château de Humain, près de Marche (Luxembourg), le 20 février 1834 ; il entra dans la Compagnie de Jésus, le 24 septembre 1853, et fut admis aux derniers vœux le 2 février 1869. Les collèges de la Compagnie à Liège, à Namur, à Tournai et à Charleroi ont été successivement témoins du tact remarquable avec lequel il exerçait les importantes fonctions de préfet des élèves. Mais, dit le *Courrier de l'Escaut*, de Tournai, « ce fut le

pensionnat du collège Notre-Dame, en notre ville, qui fut le dernier objet de son zèle actif et dévoué. Cette charge de préfet, qui allait si bien à son caractère fortement trempé, il la garda près de vingt-cinq années, jusqu'au jour où un mal inexorable força ce vaillant soldat du Seigneur à déposer les armes. Le 3 décembre dernier, il fit à ses chers élèves des adieux pleins de larmes et se résigna au repos. Parmi d'atroces souffrances supportées avec un religieux courage, il ne pouvait s'empêcher d'exprimer encore sa tendre sollicitude envers ces jeunes gens du collège Notre-Dame pour lesquels il avait épuisé ses dernières forces. »

Le R. P. Coppens avait un cœur vraiment noble et généreux, il était d'un dévouement sans bornes pour la jeunesse, à laquelle il a consacré sa vie, si bien remplie, si pleine de mérites devant le Seigneur. Le bon religieux a rendu le dernier soupir en baisant le crucifix de ses vœux, assisté de son frère aîné, M. le baron Alfred Coppens, et de deux de ses frères en religion que ses supérieurs avaient placés à son chevet pour le consoler et l'assister.

A la demande de la famille du vénéré défunt, la dépouille mortelle a été transportée à Humain. Les funérailles y ont été célébrées le 23 février, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis. Les anciens élèves conserveront un souvenir reconnaissant du R. P. Coppens, cet éducateur dévoué dont l'autorité, douce et ferme à la fois, était tempérée par une paternelle affection.

— Un missionnaire belge, le F. Aloys Van den Abeele, coadjuteur temporel de la Compagnie de Jésus, est mort au mois de mai de l'année dernière dans la petite ville d'Inhambané, l'un des ports de la colonie portugaise, sur la côte orientale d'Afrique. Aloys Van den Abeele naquit le 2 septembre 1863, au village de Nieuwerkerken, près d'Alost ; désireux de se consacrer à l'apostolat des missions africaines que lui avaient fait connaître les lettres des PP. Depelchin et Croonenberghs, il entra le 30 août 1883 au noviciat de la Compagnie de Jésus à Exaeten, dans le Limbourg hollandais. Le 6 janvier 1886, il partit de Londres, accompagnant un groupe de missionnaires, qui allaient évangéliser l'Afrique australe. Après quelques jours passés à Dunbrody, dans le district oriental de la Colonie du Cap, le F. Van den Abeele fut envoyé à Quilimané, station portugaise à l'extrémité nord du delta zambésien (1). Attaché à l'école indigène, ouverte dans cette ville par les missionnaires en 1882, le Frère y travailla pendant plus de quatre ans, jusque vers la fin de 1890. La pauvreté, les privations, un dénuement complet, des fati-

(1) Voir *Précis hist.*, a. 1886, p. 84, et 1887, p. 41.

gues incessantes, jointes aux influences funestes d'un climat presque toujours fatal à l'Européen : voilà ce qui attend le pionnier de l'Évangile sur les rives du Zambèse. Le F. Van den Abeele ne s'en effraya point ; son courage lui fit porter le fardeau avec un dévouement de tous les instants et qui ne se démentit jamais. Cependant les missionnaires de la Zambésie portugaise, d'accord avec les autorités civiles et religieuses du Mozambique, s'apprêtaient à ériger de nouvelles résidences. Le R. P. V. Courtois, S. J., rappelé de Tété, passa par Quilimané au mois de septembre 1890, et prit avec lui le F. Van den Abeele, pour aller ouvrir la mission d'Inhambané. Mais à peine arrivé dans cette ville, le Frère fut saisi d'une bronchite aiguë, dont il ne put se débarrasser, et qui dégénéra bientôt en pulmonie. Vers la fin d'avril, une certaine amélioration s'étant manifestée, le médecin le jugea capable de faire la traversée jusqu'au port de Quilimané, d'où plus tard, il pourrait s'embarquer pour l'Europe. Le 29 avril au soir, il monta sur le navire qui devait quitter la rade quelques heures plus tard. A ce moment survint une violente hémorrhagie. Appelé en toute hâte, le P. Courtois put ramener en ville son cher campagnon et le conduisit à l'hôpital, où il s'installa son infirmier de jour et de nuit. Le 5 mai, le malade reçut les derniers secours de l'Église avec une touchante édification, et fit généreusement le sacrifice de sa vie pour la conversion des infidèles. Au milieu des plus vives douleurs, il montra un courage paisible, une piété simple et ardente, un abandon entier au bon plaisir de Dieu. Enfin, le 7 mai à 4 heures du matin, il s'éteignit doucement et quitta la terre, pour aller jouir au ciel du triomphe du Sauveur, dont l'Église célébrait en ce jour la glorieuse Ascension. La dépouille mortelle du F. Van den Abeele fut déposée dans le cimetière catholique d'Inhambané.

CHRONIQUE DU MOIS DE FÉVRIER

1. — Les nouveaux traités de commerce conclus avec l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie et la Suisse sont approuvés par les Chambres belges. — Avec la France un arrangement provisoire est voté par la législation.

2. — A cause de l'épidémie d'influenza qui sévit en Belgique, l'épiscopat belge adoucit les lois du jeûne et de l'abstinence, en vertu des pouvoirs qui lui sont accordés par le saint-siège.

4. — Le tribunal de Mont-Didier (Somme) rend un jugement qui

admet la capacité du souverain pontife à recevoir la succession de la marquise du Plessis-Bellière, avec l'approbation du gouvernement français.

7. — A Bruges, le parti conservateur célèbre le 25e anniversaire de la fondation du Cercle catholique et de son dévoué président, M. le baron Ch. van Caloen. On y applaudit surtout aux discours de M. le comte Visart, bourgmestre et représentant, et de M. Woeste, ministre d'État.

8. — Sa Sainteté Léon XIII assiste au service anniversaire célébré dans la chapelle Sixtine, pour son illustre et saint prédécesseur, le pape Pie IX, d'immortelle mémoire.

— Dans la République argentine, les élections pour le Congrès sont un triomphe complet du parti de la conciliation sur les radicaux.

9. — Dans une réunion des droites, la majorité de la Chambre et du Sénat belges se met d'accord avec le Cabinet sur la marche à suivre dans les questions qui se rapportent à la revision constitutionnelle.

12. — Le ministère français dépose un projet de loi sur les associations, qui met absolument à la merci du gouvernement les congrégations religieuses et les menace d'une ruine prochaine. C'est la réponse du gouvernement à la déclaration des cardinaux de France approuvée par tout l'épiscopat de ce pays.

14. — Une nouvelle *Maison des ouvriers* catholiques est fondée dans le populeux faubourg de Saint-Josse-ten-Noode, sous le patronage de la sodalité de la très sainte Vierge.

16. — Le pape Léon XIII adresse à tous les évêques français une lettre encyclique sur la situation de l'Église de France et sur le maintien du Concordat.

18. — Le cabinet français, à la suite des ordres du jour concernant le projet de loi sur les associations, qui sont repoussés par la Chambre, donne sa démission collective au président de la République.

22. — Le Saint-Père reçoit les félicitations des cardinaux et du corps diplomatique, à l'occasion du 14e anniversaire de son élection au trône pontifical.

23. — En Roumanie, les élections pour le renouvellement de la Chambre des députés donnent un total de 151 conservateurs contre 38 membres de l'opposition.

L'ŒUVRE

DES

MISSIONS CATHOLIQUES

ET LES

ORDRES RELIGIEUX

(Suite. — Voir p. 63.)

II

Il y aura tout juste quatre siècles, le 17 avril 1892, qu'un décret royal d'Isabelle la Catholique autorisait Christophe Colomb à découvrir de nouvelles terres au delà de l'Océan, pour la plus grande gloire de Dieu et de la sainte Église, pour l'honneur et le profit de la Couronne de Castille qui se chargeait de tous les frais de l'expédition. Le 3 août 1492, la petite escadre de Colomb quittait le port de Palos et le 11 octobre, elle était en vue des îles Lucayes ou Bahamas ; le 27, elle mouillait à l'île de Cuba et, quelques jours après, elle abordait dans la baie de Saint-Domingue. C'était la première prise de possession du Nouveau-Monde par l'Europe et par le christianisme (1).

(1) Les documents les plus authentiques sur la découverte de l'Amérique ont été publiés par le gouvernement espagnol dans le grand ouvrage *Cartas de Indias*, magnifique volume in-folio, Madrid, 1877. — Voir aussi *Christophe Colomb*, par Roselly de Lorgues. — Torquemada. *Monarquia Indiana*, Madrid, 1723. — Morelli, *Fasti novi orbis et ordinationum apostolicarum Breviarium*.

De son côté, le roi de Portugal Jean II, poursuivait depuis longtemps le dessein de trouver, en contournant l'Afrique, la nouvelle route maritime des Indes orientales. Dès l'année 1485, ses marins étaient arrivés à l'embouchure du grand fleuve Zaïre; en 1492, tandis que les Indiens des Antilles devenaient enfants de l'Église, les chefs nègres du Congo embrassaient la foi chétienne et s'offraient à Dieu comme les prémices de l'humanité noire qui peuplait l'immense continent africain (1). Cinq ans après, Vasco de Gama double le cap de Bonne-Espérance, remonte les rivages de la Cafrerie, fonde l'empire portugais des Indes et ouvre à l'Évangile toutes les contrées de l'extrême Orient (2).

C'est donc l'année 1492 qui inaugure une ère nouvelle pour l'Église et pour la civilisation ; le christianisme va se propager avec une étonnante rapidité dans l'univers entier. Ce magnifique déploiement de propagande religieuse, ce prodigieux mouvement d'apostolat qui caractérise le XVIe siècle, égale et dépasse peut être les plus florissantes époques de la prédication évangélique ; il nous rappelle les premiers temps de l'Église quand la foi de Jésus Christ se répandit dans tout le monde romain ; il nous rappelle la féconde activité des moines au moment des invasions barbares et de la conversion des nations germaniques; il nous apparaît, enfin, comme le prélude et le gage de la merveilleuse expansion dont l'apostolat catholique nous offre le spectacle depuis cinquante ans.

(1) V. *La relation du Congo*, d'après les explorations d'Edouard Lopez, par P. Gaffetta, trad. fr. de L. Cahun, livre II, chap. 2, p. 127. Bruxelles, Gay, 883.

(2) Lafitau, S. J. *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais*, 2 vol. in-4°, Paris, 1733. Voir aussi l'*Oriente conquistado a Jesu Christo* par Fr. de Souza, S. J. 2 vol. in-folio, Lisboa, 1710. Une nouvelle édition de ce rarissime ouvrage vient d'être publiée à Bombay par les soins des pères jésuites de cette ville.

Au XVIe siècle, deux nations, l'Espagne et le Portugal, alors éminemment catholiques, se distinguent entre toutes dans ce mouvement civilisateur. Tandis que les autres nations de l'Europe ont à se défendre contre les ravages de l'hérésie triomphante, elles seules, en pleine possession de la foi et de l'unité chrétienne, marchent avec confiance à la conquête religieuse et politique des continents récemment découverts; elles seules aussi recueillent d'abord les fruits de leur zèle et de leur dévouement à l'Eglise; elles seules acquièrent la gloire immortelle d'avoir, les premières, donné l'impulsion à cette grande politique coloniale qui doit à l'avenir assurer la souveraine influence de la civilisation chrétienne dans le monde entier, ainsi que l'incontestable suprématie des nations européennes sur toutes les races de l'humanité, sur tous les peuples de l'univers.

Ici encore, comme nous l'avons constaté pour les siècles précédents (1), ici encore nous verrons les ordres religieux prendre la plus grande part à la conversion des pays infidèles. Nous examinerons sucessivement quelle a été leur action dans les établissements coloniaux de l'Espagne et dans ceux du Portugal ; nous dirons ensuite, dans un dernier article, quel rôle ils ont eu à remplir après la décadence et la ruine de ces colonies, quand les autres nations européennes eurent conquis, à leur tour, de vastes possessions d'outre-mer.

Ce qui frappe tout d'abord dans la fondation des colonies espagnoles au XVIe siècle, c'est l'activité incessante, c'est l'infatigable dévouement des enfants de saint François et de saint Dominique. Ce sont des Franciscains et des Frères-Prêcheurs qui soutiennent le courage de Christophe Colomb dans ses heures d'abattement et de peine,

(1) Voir l'article paru dans la livraison de février 1892, p. 63.

ce sont eux qui lui ménagent la protection de la reine Isabelle malgré les contradictions et les oppositions de la cour. Lorsque le succès est venu couronner les vues de génie du grand marin catholique, ce sont les moines surtout qui prendront énergiquement en main la défense des pauvres Indiens ; et quand de cupides aventuriers, indignes compagnons du noble amiral, voudront maltraiter, dépouiller, réduire en esclavage les naturels des Antilles, ce sera le dominicain Las Casas qui protestera hautement contre les mauvais traitements qu'on leur inflige. A force de prières, d'instances, de voyages, de démarches de tout genre, appuyé par l'ordre entier des Frères Prêcheurs et par les courageux disciples de saint François, Las Casas obtiendra enfin des rois catholiques ces fameuses ordonnances qui sauvegarderont l'existence et la liberté des Indiens dans les colonies espagnoles (1).

Mais ce ne sont pas seulement les intérêts matériels des Indiens qui sont énergiquement défendus par les moines de tous les ordres ; c'est avant tout à leur moralisation, à leur éducation chrétienne, qu'ils se consacrent sans trêve ni repos. Dès le second voyage de Colomb, en 1493, sur sa flotte de dix-sept vaisseaux et sous la conduite du délégué apostolique fray Bernard Boyl, le célèbre bénédictin de Montserrat, arrivent aux Antilles de nombreux ouvriers évangéliques, dont la plupart appartiennent aux différentes familles religieuses, surtout à celles de saint Dominique et de saint François.

(1) Sur le célèbre Barthélemi Las Casas cfr. HERGENRÖTHER, *Histoire de l'Église*, t. VI. trad. Bellet, Paris 1892. Voir aussi les *Œuvres complètes* de cet illustre dominicain (deux vol. in-8°, Paris, 1822). La bulle de Paul III *Cupientes*, du 25 mars 1542, et d'autres pièces concernant la liberté et la protection des indigènes se trouvent dans l'excellent ouvrage du P. HERNAEZ, S. J., *Coleccion de Bulas, Breves y otros documentos relativos a la Iglesia de America y Filipinas*, t. I, pp. 28 à 50 et 97 à 116. (Deux forts volumes in-4°. Bruxelles, Vromant, 1879).

Colomb découvre en 1499 l'isthme de Panama et la terre ferme d'Amérique ; à partir de ce moment, le zèle des missionnaires s'enflamme d'une ardeur nouvelle par la perspective de gagner à Jésus-Christ et à son Église le vaste continent américain. En 1502, un religieux franciscain, le grand cardinal Ximenès, envoie généreusement de nouveaux renforts à ses confrères d'Amérique.

Peu avant de mourir (26 novembre 1504), la reine Isabelle, sur les instances de Colomb qui la suivit de près dans la tombe (20 mai 1506), avait préparé l'érection des premiers évêchés du nouveau monde. Le pape Léon X les organisa définitivement en 1514, et ce sont des religieux qui furent nommés aux sièges épiscopaux de Saint-Domingue, de Porto Rico, de Santiago de Cuba, et d'Antioquia, dans l'Isthme Darien. Plus tard, de nouveaux évêchés seront établis au Mexique, au Pérou, dans les autres colonies espagnoles. Chose digne de remarque, et qui fait honneur au zèle des rois d'Espagne, pendant les XVIe et XVIIe siècles, presque tous les évêques du nouveau monde appartiennent aux grands ordres religieux qui en avaient été les premiers apôtres. On n'a qu'à parcourir les listes authentiques des zélés prélats qui se succédèrent sur ces sièges importants, et l'on sera frappé du nombre considérable de moines et de religieux qui les ont occupés avec autant de fruit que d'éclat (1).

D'ailleurs cela ne doit pas nous étonner.

Dans ces premiers temps de l'apostolat, dans ces régions lointaines, au milieu de difficultés sans cesse renaissantes et qui surgissaient de toutes parts, soit du côté des conquérents avides de richesses et de gloire, soit du côté des populations indigènes encore barbares et infidèles, il fallait

(1) On trouvera des listes très complètes de ces évêques, avec indication exacte de l'ordre dont ils étaient membres, dans la collection du P. HERNAEZ, *op. cit.*, t. II, pp. 13, 16, 27, 40, 60, 63, 90, 122, 213, 246, etc.

au missionnaire, pour surmonter tant d'obstacles divers et pour réussir dans ses héroïques travaux, il fallait tout ensemble l'habitude du dévouement personnel et la forte organisation de la règle religieuse, la charité, l'exemple, le soutien de supérieurs et de confrères toujours prêts à venir en aide à l'apôtre qui se trouvait comme perdu dans les îles et les déserts, sous des climats funestes, aux prises avec des hordes sauvages et dépravées, avec des races non civilisées, sans religion, sans lois, et sans mœurs

Cette vérité a été de tout temps reconnue dans l'Église. Mais depuis quatre siècles surtout, les missionnaires européens ont eu à agir avec tant de peuples d'origine si différente, — avec les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, avec les Aztèques de l'Anahuac et les Guaranis de l'Amérique méridionale, avec toutes les variétés de la race noire et de la race jaune, en Afrique, en Asie, dans la Polynésie, — que l'Église a dû recourir, plus encore qu'autrefois, aux milices d'élite spécialement organisées pour les conquêtes de l'apostolat lointain. Des historiens modernes, qu'on ne peut soupçonner de bienveillance excessive à l'égard des institutions monacales, ont fini par comprendre la nécessité des congrégations religieuses pour la propagation du christianisme et l'aptitude spéciale du clergé régulier dans les grandes entreprises apostoliques (1). Et de là vient, comme nous le verrons plus tard, que lorsque les anciens ordres ont été supprimés par les révolutions, ou quand les champs de l'apostolat catholique se sont élargis et multipliés d'une manière extraordinaire, il a fallu créer partout de nouvelles congrégations de prêtres réguliers ou séculiers.

(1) Entre autres témoignages on peut citer celui que M. Taine a récemment formulé dans la *Revue des Deux-Mondes* (juin 1891). Voir aussi l'article du P. Ragey, Mariste, dans le recueil l'*Université catholique*, de Lyon, livr. de février 1892.

Les rois d'Espagne, à qui les papes avaient confié la protection de l'Église dans leurs possessions du nouveau monde aperçurent tout d'abord combien l'ardente piété et l'héroïque dévouement des grands ordres religieux seraient utiles à la rapide propagation de l'Évangile dans leurs nouvelles et populeuses conquêtes, où le nombre des infidèles se chiffrait par millions. Aussi favorisèrent-ils de tout leur pouvoir le développement des institutions monacales dans leurs colonies d'Amérique (1).

Dès l'année 1511, vingt-trois Frères-Mineurs débarquaient à Porto-Rico pour y fonder des chrétientés et des églises ; peu après, de nombreux Frères-Prêcheurs abordent à Saint-Domingue, et Diego Colomb, le fils du grand amiral, met à leur disposition un vaisseau pour les conduire sur les côtes du Venezuela. Plusieurs d'entre eux tombent victimes de la férocité des Caraïbes ; ils arrosent de leur sang la terre d'Amérique, et leurs corps sont dévorés par des cannibales qui deviendront bientôt de fervents chrétiens.

En 1514, plusieurs Franciscains accompagnent leur confrère Jean de Quevedo, nommé évêque de l'Isthme de Panama ; ils y établissent de nombreuses chrétientés indigènes, après qu'ils eurent efficacement protégé les indiens contre la rapacité des Espagnols.

(1) Le P. Hernaez a publié, avec des notes et des explications, les bulles d'Alexandre VI et de Jules II qui accordaient aux rois d'Espagne, dans leurs possessions d'outre-mer, *tous les privilèges du patronage royal* dont jouissaient déjà les rois du Portugal, en vertu des constitutions qui leur avaient été octroyées par les papes du xve siècle. (Cfr. *op. cit.*, t. I. pp. 17 à 27). Ces privilèges, qui nous semblent aujourd'hui exorbitants, avaient été conférés par le saint-siège à ces princes éminemment catholiques en considération des grands services rendus par eux à la religion et de leur zèle à convertir les nations infidèles dans leurs nouvelles possessions d'Afrique, d'Asie et d'Amérique. On comprend que la situation religieuse et politique de ces royaumes et de ces pays lointains étant depuis longtemps totalement changée ou du moins notablement modifiée, ces grands privilèges n'ont presque plus aucune raison d'exister aujourd'hui.

Pendant que Magellan, alors au service de l'Espagne, faisait par mer le tour de l'Amérique méridionale, traversait l'Océan Pacifique (1521) et introduisait les missionnaires dans les îles Philippines, — qui depuis furent totalement évangélisées par les augustins, les dominicains et les jésuites, — Fernand Cortez, avec une poignée de braves, annexait l'empire de Montézuma à la couronne d'Espagne; le P. Barthélemy d'Olmédo, de l'ordre de la Merci, qui l'accompagnait, convertit à la foi chrétienne les chefs de Tlascala, ces nobles prémices des catholiques mexicains.

Charles-Quint, à la première nouvelle de cette merveilleuse conquête et sur les vives instances de Cortez, traita aussitôt de la mission du Mexique avec Léon X (avril 1521) et ensuite avec Adrien VI, son ancien précepteur, qui venait d'être élevé au souverain pontificat. Par ordre de l'empereur, au mois de mai 1523, trois franciscains flamands du couvent de Gand s'embarquaient à Séville et le 30 août de la même année ils arrivaient à la Vera-Cruz. On connaît les succès merveilleux qu'obtint à Puebla et à Mexico l'humble frère lai Pierre de Gand, dont le nom est célèbre dans les fastes des missions d'Amérique (1).

L'année suivante douze autres Frères-Mineurs débarquaient au Mexique sous la conduite du Frère Martin de Valence, délégué apostolique ; ils y opèrent partout des prodiges de zèle et de conversion. Mais bientôt la disproportion ou plutôt l'écart énorme qui existait entre le nombre des missionnaires et celui des indigènes à instruire, provoqua de nouvelles mesures de la part du souverain pontife et de l'empereur. En 1527, quarante religieux de l'ordre de saint Dominique et plus de cinquante franciscains, se répandirent dans toutes les provinces de l'empire Mexicain. Des succès rapides répondirent aux efforts de ces

(1) Sur *Fray Pedro de Gante*, voir la notice du R. P. Kieckens, S. J. dans les *Précis historiques*, année 1880.

zélés religieux, surtout depuis que Fray Juan de Zumarraga, franciscain, eût été élevé au siège épiscopal de Mexico et le dominicain Julien Garcès à celui de Tlascala, appelé aujourd'hui Puebla de los Angeles. Dès l'année 1531, Zumarraga pouvait écrire à ses confrères d'Europe que les seuls religieux de l'Observance avaient déjà baptisé au Mexique plus d'un million d'infidèles.

D'autres instituts encore prirent part à la propagation de l'Évangile dans ces vastes contrées ; ils y obtinrent les mêmes résultats ; et c'est ainsi qu'en moins d'un siècle, à l'exception de quelques tribus des frontières, le grand empire de Montézuma était devenu tout à la fois catholique et espagnol. Les pieux descendants des chefs aztèques se trouvaient mille fois plus heureux que leurs pères barbares ; la fusion entre les conquérants et les indigènes s'accomplit peu à peu, et une nouvelle nation chrétienne s'éleva par la douce influence de l'Église et de ces pacifiques milices. La religion y avait jeté dès le début de si profondes racines, qu'aujourd'hui encore, après quatre-vingts ans de révolutions et de persécutions religieuses, l'immense majorité, la presque totalité des populations mexicaines est demeurée profondément catholique. Un de nos compatriotes, qui a séjourné plusieurs années au Mexique, nous disait, il y a quelques jours : « On reconnaît partout dans ce pays l'ineffaçable empreinte qu'ont laissée, dans la religion et le cœur des Mexicains, le zèle de leurs premiers apôtres, les franciscains et les dominicains du XVIe siècle. »

Il en fut de même de toutes les contrées évangélisées par eux à cette époque. Telles se présentent à nous les colonies fondées alors autour de la mer des Antilles : la Floride, le Texas, le Venezuela, la Guyane ; tels, les États érigés sur les deux versants des Cordillères : la Nouvelle-Grenade, l'Equateur, le Pérou, la Bolivie, le Chili ; telles aussi les fertiles provinces de l'immense bas-

sin de la Plata (1). Malgré les bouleversements religieux et politiques dont ces peuples, encore si jeunes et si récemment arrivés à la civilisation, ont été victimes dans le cours de notre siècle, le christianisme, que leur ont apporté les grands religieux espagnols du siècle de saint Ignace et de sainte Thérèse, y est toujours profondément enraciné dans les idées et dans les mœurs. Comme l'a prouvé naguère Garcia Moreno, il suffirait de quelques circonstances favorables et de quelques fermes caractères pour mettre en évidence tout ce que le catholicisme a conservé de sève et de vigueur dans l'Amérique espagnole.

Dès la fin du xve siècle, les souverains du petit royaume de Portugal se montrèrent les dignes émules des puissants rois d'Espagne, Isabelle et Ferdinand, Charles-Quint et Philippe II ; ils les devancèrent même pour la propagation de la foi chrétienne en Afrique et dans les vastes régions de l'Orient.

Là aussi, la foi ardente et le zèle des moines et des religieux produisirent des merveilles : avec cette diffé-

(1) Les travaux apostoliques des ordres religieux dans ces diverses contrées ont été exposés dans un grand nombre d'ouvrages qu'il serait trop long d'énumérer ici ; nous y renvoyons nos lecteurs. Qu'il nous suffise de citer l'*Histoire de Paraguay*, par le P. De Charlevoix, et le récent livre de M. le Dr Martin de Moussy : *Description de la Confédération Argentine*. Cfr. t. II, 168 et suiv., t. III, passim, et surtout, p. 655 le *Mémoire historique* sur les missions du bassin de la Plata. On peut consulter aussi : Jos. de Acosta, *Hist. natural y moral de las Indias*, 2 vol. in-4°, Madrid 1792. — Groot, *Hist. ecclesiastica de la Nueva Granada*, 3 vol. in-8°, Bogota 186[illegible]. — Gumilla, *Hist. de l'Orenoque*, 3 vol. in-8°, Avignon 1753. — Cassani, *Hist. de la Provincia S. J. del nuevo reyno de Granada*, 1 vol. in-fol. Madrid 1741. — Zarate, *Hist. del descubrimiento y conquista del Peru*. Anvers 1555. — Errazuriz, *Las Origines de la Iglesia chilena*, 1 vol. in-8° — Eyzaguirre, *Hist. ecclésiast. du Chili*, 3 vol. in-8°. Trad. fr. Lille 1855. — Combes, *Hist. de Las Islas de Mindanao, etc.* 1 vol. in-fol. Madrid 1667. — Colin et Murillo, *Hist. de la Provincia de Filipinas, S. J.*, 2 vol. in-fol. Madrid 1663 et Manille 1749.

rence, toutefois, que, les Espagnols étant surtout colonisateurs et les Portugais plus spécialement trafiquants, les colonies portugaises, à l'exception du Brésil, furent beaucoup plus instables. Les résultats des expéditions maritimes des Portugais, au point de vue religieux comme au point de vue politique, eurent beaucoup moins de durée et de solidité. D'ailleurs, après un siècle de prospérité inouïe, les établissements ou plutôt les nombreux comptoirs portugais échelonnés sur toutes les côtes de l'Afrique, de l'Inde, de la Malaisie, de la Chine et du Japon, déclinèrent bientôt et disparurent par suite de la concurrence ou des conquêtes des Hollandais d'abord et ensuite des Anglais, qui se sont partout substitués aux Portugais et sont devenus, aujourd'hui, grâce à leur habile politique et à leurs persévérants efforts, les maîtres incontestés de l'Inde et de l'extrême Orient.

Il faut cependant le reconnaître et rendre aux Portugais des xve et xvie siècles une entière justice : leurs premières expéditions en Orient ouvrirent un vaste champ à l'Évangile ; elles furent l'origine et l'occasion d'un immense développement des missions catholiques.

A peine Vasco de Gama eût-il abordé aux rivages de la grande péninsule hindoustanique, qu'il s'empressa d'y introduire et d'y protéger les ouvriers apostoliques partout où le pavillon portugais exerçait quelque influence. Le petit royaume de Portugal, qui comptait à peine un million d'habitants à cette époque, n'avait pas les ressources nécessaires, ni en hommes ni en argent, pour entreprendre la conquête, ainsi que les Anglais l'ont fait plus tard, des vastes territoires et des populeux royaumes de l'Inde brahmanique et musulmane. Il devait nécessairement se contenter d'un certain nombre de postes commerciaux et de leur influence civilisatrice. Eu égard à ces conditions, les gouverneurs de l'Inde portugaise et les missionnaires catholiques ont fait au xvie siècle tout ce

qu'ils ont pu faire pour l'extension de la foi dans les immenses contrées de l'extrême Orient. Les rois Jean II, Emmanuel et Jean III usèrent alors, pour le bien de l'Église, des grands privilèges que leur avaient octroyés les souverains pontifes et du droit de Patronat qui leur avait été accordé sur toutes les Églises de l'Afrique et de l'Orient (1).

Au commencement du XVIe siècle, nous voyons les moines portugais, aussi intrépides pionniers de l'Évangile

(1) Le P. HERNAEZ, (*op. cit.*, t. II, pp. 821 et suiv.) a également publié les bulles des Papes concernant le *Patronat ecclésiastique* des rois de Portugal dans les Indes. Au XVe siècle, avant les grandes conquêtes des Portugais, le patronat avait été donné à l'*Ordre du Christ* et à son représentant le vicaire de Thomar. En 1514, le droit patronal pour la nomination aux fonctions épiscopales et à toutes les autres dignités ecclésiastiques fut transféré au roi en sa qualité d'administrateur perpétuel et de grand maître de l'Ordre du Christ.

En 1532 Jean III institua un tribunal spécial, *Mesa de consciencia. y ordens*, auquel fut subordonné la juridiction de l'Ordre du Christ, de telle sorte que, dans la suite, il en résulta de fréquents conflits entre le pouvoir royal et le chef suprême de l'Eglise. Dès la fin du XVIIe siècle la lutte devint si grave et les prétentions de la couronne de Portugal si exagérées qu'elles donnèrent lieu à plus d'un schisme, de la part des Portugais dans les Indes. Sans doute, on comprend que le roi de Portugal veuille maintenir les privilèges de son Patronat dans ses possessions réelles d'Afrique et d'Asie ; mais on ne conçoit pas qu'il prétende les conserver, *non in ædificationem sed in destructionem*, dans les contrées des Indes qui sont passées en d'autres mains, où il n'a rien à dire et ne peut exercer aucune influence, où le saint-siège a cru devoir établir, sans aucune opposition des autorités locales, des circonscriptions ecclésiastiques indépendantes du Patronat portugais. A moins d'y voir le dédain du géant pour le pygmée ou le parti pris d'une puissance protestante de ne pas intervenir dans les démêlés religieux de ses sujets catholiques, on est étonné de la conduite du gouvernement britanique qui tolère dans l'Inde anglaise l'immixtion d'une puissance temporelle étrangère. Les difficultés pendantes entre le Portugal et le saint-siège ne sont pas encore entièrement aplanies. On peut consulter sur cette épineuse question l'ouvrage de Pulcinelli : *Cenni sulla questione del Patronato Indo-Portoghese proposti da un missionario dell' India in tre memorie* (Genova, 1853). Voir aussi l'*Histoire du schisme portugais dans les Indes*, par le Vte M.-Th. de

que leurs compatriotes étaient habiles marchands et audacieux marins, se répandre sur les côtes de Malabar, de Travancore, de la Pêcherie et de Coromandel ; ils y convertissent ces multitudes d'Indiens que le grand apôtre François-Xavier y retrouvera plus tard. Bientôt ils poussèrent plus loin leurs explorations, et en peu d'années ils établirent des couvents et des églises dans la presqu'île de Malacca, dans les archipels de la Sonde, à Macao, sur les côtes de la Chine et jusqu'aux îles du Japon.

En l'année 1534, le siège épiscopal de Goa est érigé par le pape Paul III et fondé par la générosité du roi de Portugal. Vingt ans après, l'évêque de Goa devient le Métropolitain et le Patriarche de toutes les Églises de l'Orient, et son titulaire, le franciscain Jean de Albuquerque, renoue la chaîne des prélats ses confrères, les anciens évêques de la Chine du XIVe siècle (1313-62). En même temps, sont créés les évêchés de Cochin, de Malacca, et un peu plus tard ceux de Cranganor, de Méliapour et du Japon. Au siècle suivant le Pape institue les sièges épiscopaux de Macao, de Nankin, de Pékin et les Vicariats apostoliques de l'Indo-Chine, tandis que les Espagnols établissent l'ar-

Bussière (Paris, Lecoffre, 1854). Nulle part nous n'avons vu exposer avec plus de clarté toute la suite des événements qui amenèrent cette déplorable situation. Dans la seconde partie de son savant travail (pp. 193 à 250), l'auteur examine la question au point de vue des principes canoniques, de la raison et du bon sens. Pour bien se rendre compte de la triste réalité des faits, qu'on lise la *Vie de Mgr Canoz, S. J.*, premier évêque de Trichinopoli, qui a travaillé pendant plus de cinquante ans dans la mission du Madure (Paris, Retaux-Bray, 1861). Voir surtout les chap. IV, V, XI, XII, XIII et XVIII. Il est très instructif aussi d'étudier les negociations qui ont eu lieu entre le Portugal et le saint-siège pour le concordat de 1886. La *Réponse* du cardinal Jacobini, secrétaire d'État, au Memorandum du gouvernement portugais, 15 avril 1885 résume la question (p. 24 à 54 de la seconde partie des *Negociaçoes com a Santa Sé* dans les *Documentos apresentados as Cortes na sessão legislativa de 1887*. Lisboa, imprensa nacional, 1887.)

chevêché de Manille et les évêchés de Cebu, Ilocos et Camarines dans les îles Philippines.

On le voit, l'initiative des Portugais a porté ses fruits ; elle a donné lieu à l'expansion du christianisme dans les provinces les plus reculées de l'Orient. Mais, ce que nous devons faire remarquer, au point de vue spécial que nous étudions ici, en Asie, comme dans les colonies de l'Amérique, ce sont des moines, des enfants de saint François et de saint Dominique, ce sont des religieux d'autres ordres qui occupent d'ordinaire les sièges épiscopaux de ces lointaines et difficiles missions. Pour s'assurer de la vérité de cette assertion, on n'a qu'à consulter les catalogues des évêques de l'Asie portugaise, qui indiquent les ordres divers auxquels ces prélats appartenaient avant leur élévation à l'épiscopat (1).

Nous ne parlerons pas ici de l'action des religieux missionnaires dans les possessions portugaises de l'Afrique : nous avons déjà traité ce sujet dans les articles que nous avons publiés en 1880 sur *l'Afrique et la civilisation chrétienne* (2), et nous comptons y revenir quand, à propos des nouvelles missions du Congo belge, nous essaierons de résumer les efforts, trop souvent stériles, tentés autrefois pour la civilisation de la race noire sur la côte occidentale du continent africain. Il nous reste à dire un mot de la colonisation portugaise en Amérique, dans l'immense territoire qui s'étend entre les deux grands fleuves, l'Amazone et la Plata.

Quoique les côtes du Brésil eussent été visitées dès 1503 par le marin portugais Diego Cabral, ce n'est que dans la seconde moitié du XVIe siècle que les Portugais s'occupèrent sérieusement de cette riche et vaste colonie. Quand ils virent leur éphémère empire maritime d'Orient

(1) Le P. Hernaez a également publié ces catalogues avec beaucoup de soin, *op. c t.*, t. II, pp. 875 et suiv.

(2) *Précis historiques*, 2e série, t. IX.

de plus en plus menacé par les Hollandais et les Anglais, quand ils se furent aperçus que leurs colonies du Congo et du Mozambique ne leur procuraient guère d'autre trafic que la traite des malheureux noirs, qui leur étaient vendus à vil prix par les petits chefs africains et qu'ils transportaient avec de gros bénéfices dans les colonies tropicales américaines, les Portugais employèrent toute leur activité et toutes leurs ressources à développer leurs possessions du Brésil. D'ailleurs, cette belle colonie portugaise, qui s'étendait sur une superficie à peu près égale aux trois quarts de celle de toutes les colonies espagnoles réunies, devait amplement suffire, et au delà, aux moyens dont le royaume lusitanien pouvait disposer, soit en hommes soit en capitaux (1).

Comme le premier développement de la colonisation brésilienne coïncidait avec la fondation de la Compagnie de Jésus, si particulièrement protégée alors par les rois Jean III, Sébastien, Henri, et par les rois d'Espagne qui furent les maîtres du Portugal de 1581 à 1640, nous voyons à cette époque les jésuites portugais, intimement unis aux autres ordres religieux, prendre vigoureusement en main la défense des sauvages indigènes, afin de pouvoir les convertir à la foi et à la civilisation chrétienne. Leurs efforts furent couronnés d'un succès tel et les progrès de la religion furent si rapides, que, dès l'année 1551, on put établir l'évêché de Bahia ou San Salvator. Au siècle suivant, il fallut ériger les sièges de Rio-Janeiro,

(1) La superficie du Brésil est d'environ *neuf* millions de kilomètres carrés; celle des anciennes colonies espagnoles de l'Amérique est approximativement : Colombie et Antilles, *un* million de kilomètres carrés ; Floride, Louisiane et Texas, *un* million de kilomètres carrés ; Mexique, *deux* millions de kilomètres carrés ; Amérique centrale et Venezuela, *deux* millions de kilomètres carrés ; Pérou, Bolivie, Chili, environ *trois* millions ; Uruguay et Argentine, *trois* millions de kilomètres carrés. En tout, près de *douze millions* de kilomètres carrés.

de Para, d'Olinda du Fernambouc et de San-Luis du Maragnon.

C'est ainsi que, dans le court espace de deux cents ans, les deux généreuses nations de la péninsule ibérique, l'Espagne et le Portugal, leurs rois, leurs prêtres et leurs moines, leurs marins et leurs soldats, avaient porté le flambeau de la civilisation chrétienne dans toutes les parties de l'univers. La première impulsion donnée par eux à l'apostolat catholique avait été si vive, si forte et si féconde, que, dès le pontificat de Paul III (1534-49), les anciens ordres religieux, malgré des prodiges de zèle et de dévouement, se trouvèrent trop peu nombreux devant l'immensité de l'œuvre que Dieu avait réservée aux temps modernes : l'évangélisation du monde entier. C'est alors que la Providence suscita encore une fois de nouvelles congrégations religieuses pour venir en aide aux vieilles milices de l'Église et satisfaire aux multiples besoins de l'apostolat.

V. Baesten, S. J.

(La fin prochainement.)

MISSION BELGE

DU

BENGALE OCCIDENTAL

LETTRES DES MISSIONNAIRES.

LETTRE DU P. VAN DER KEILEN, S. J.

Nous avons publié le mois précédent deux lettres du P. Ph. Van der Keilen ; on a bien voulu nous en communiquer une autre, qui témoigne de la reconnaissance dont les missionnaires sont animés envers leurs bienfaiteurs. Datée du 16 novembre 1891, cette lettre est sans doute la dernière que le Père ait écrite avant sa mort ; car deux jours après, le 18, il tombait malade, et le 26 au matin, il rendait son âme à Dieu (1). Le P. Van der Keilen adresse ses remercîments à une dame charitable qui s'était intéressée à l'école de Nowatolli.

Nowatolli, 16 novembre 1891.

Je vous remercie de tout cœur, Madame, de l'aumône que vous avez bien voulu me faire parvenir : secours vraiment providentiel et qui nous a rendu un précieux service. Nous ne savions plus comment nourrir les quarante élèves que réunit en ce moment l'école de Nowatolli. Encore quelques jours, et leur provision de riz se trouvait épuisée. D'autre part, les renvoyer dans leurs familles, les mettre brusquement de nouveau en contact avec les païens, c'était les exposer à perdre en peu de temps les fruits de plusieurs mois de soins et de travaux employés à leur inculquer les principes de la foi chrétienne. Votre charité, Madame, s'est chargée de résoudre la difficulté. Votre aumône assure l'entretien de nos élèves de Nowatolli assez longtemps encore.

Il vous intéressera peut-être de connaître dans quel but sont érigées nos écoles indigènes. Il n'est pas question d'y former des savants ;

(1) Voir livraison de janvier, p. 37.

sans doute on apprend aux enfants à lire et à écrire, même à calculer un peu; mais il s'agit d'abord et avant tout d'en faire de fervents néophytes. Les païens se préparent au baptême; les chrétiens apprennent ce qu'ils doivent savoir pour s'approcher du sacrement de pénitence et faire leur première communion. Outre l'enseignement du maître, ils reçoivent les instructions de l'un des deux Pères; deux fois par jour, ils se réunissent dans notre petite chapelle et récitent la prière en commun. La journée est partagée entre l'étude, le travail manuel et la récréation. Ainsi organisée, l'école nous donnera certainement des chrétiens sérieux. De retour dans leurs foyers, les élèves formés de la sorte auront eux-mêmes de l'influence, du moins par le bon exemple, sur les membres de leur famille d'abord, sur le reste du village ensuite. A preuve, le fait suivant : Un de nos jeunes gens m'avait promis, à son mariage, de réciter chaque jour une courte prière le matin en se levant et le soir en se couchant. Sa jeune femme, à peine convertie du paganisme, l'a regardé faire pendant quelques jours; puis elle a fini par se mettre à genoux elle-même. Ainsi en a-t-il été du père, des frères et des sœurs. A présent tous les membres de la famille disent la prière du matin et du soir, comme dans nos bons ménages chrétiens de Belgique.

Assurément le bon Dieu accordera ses bénédictions aux personnes charitables qui viennent en aide à nos convertis, et sans l'appui desquelles il serait impossible aux missionnaires d'ouvrir des écoles pour les chrétiens indigènes.

Encore une fois, Madame, merci, de tout cœur; pour nos enfants et pour moi, merci !

PH. VAN DER KEILEN, S. J.

LETTRES DU P. TH. BODSON, S. J.

Bendora, 3 novembre 1891.

Nous sommes arrivés sains et saufs, le P. Cardon et votre serviteur, à Bendora, au fond du Barway, à cent milles anglais environ à l'ouest de Ranchi, hier lundi, 2 novembre, vers 4 heures de l'après-midi. Grâce à Dieu, aucun accident; pas de fièvre ni de blessures; au contraire, les santés sont raffermies; tout va bien, des pieds à la tête, et l'on est vaillant. Le jour de repos bien mérité que nous avons pris à Lohardaga nous avait remis de nos fatigues. Ce fut vraiment providentiel, car le lendemain a été une rude journée. Sur le conseil des

gens de Lohardaga, au lieu de suivre la route ordinaire par Jori, nous nous sommes engagés dans des chemins soi-disant de traverse, pour gagner le Reki Ghat ; ça devait être beaucoup plus court... Ah, bien oui ! On nous y prendra encore à suivre, en pareil cas, les conseils des gens du pays ! A onze heures et demie du matin, nous descendons de cheval pour nous reposer à l'aise, puisque la route devait être courte. Vers midi et demi, nous repartons; et comme on se croyait à proximité du Reki Ghat, je me décidai à faire à pied le reste de la route ce jour-là ; aussi bien fallait-il quand même renoncer au cheval pour escalader les remparts du Bahar Barway.

A cinq heures et demie, nous trottions encore dans la plaine, suivant les plis et les replis des montagnes, sans arriver jamais au fameux passage. Enfin au coucher du soleil, nous organisons la caravane de façon à traverser sans danger le Ghat (le défilé) hanté par les tigres. Les chevaux, conduits par les *sahis* (palefreniers), ouvraient la marche: en cas de rencontre funeste, mieux vaut une bête qu'un homme sous la griffe du félin. Le P. Cardon suivait, le revolver au poing, six cartouches dans le tambour : les tigres n'avaient qu'à bien se tenir ! Heureusement pour eux et... pour nous, ils ont jugé prudent de rester dans leurs fourrés, et nous n'avons joui que du spectacle d'un radieux coucher de soleil derrière les montagnes du Bahar Barway. Je ne vous décrirai pas les impressions que j'éprouvais en cheminant dans ces ravins boisés : je me retrouvais dans nos chères et pittoresques Ardennes, et franchement, je ne songeais guère qu'au lieu de faire lever un lièvre en froissant les buissons, je risquais de troubler le sommeil du tigre royal. Je commence à croire qu'il me faudra passer de longues années aux Indes avant de voir la queue d'un de ces redoutables carnassiers en liberté.

Bref, tout en rêvant poésie et l'imagination bercée de doux souvenirs, nous atteignons le sommet de la montagne, au pied de laquelle se déroule la splendide vallée du Bahar Barway. Le soleil déjà couché jetait encore assez de reflets sur l'horizon, pour nous laisser admirer pendant quelques instants les grandes lignes du paysage. Le P. Cardon m'indiquait la position de divers villages, tous cachés par les replis des collines, ou blottis sous les bouquets de manguiers. Je l'écoutais, d'une oreille distraite, car je me demandais si nous arriverions à Kedli, le terme où nous tendions depuis huit heures et demie du matin... « Bah ! Kedli est là, à gauche, derrière cette colline qui nous dérobe le village ! » Là-dessus, je m'encourage et je continue à marcher d'un pied léger ; jamais je ne m'étais senti si frais : la belle chose que la poésie ! Ce soir-là, elle me transportait. Bientôt l'obscurité nous enva-

bit, épaisse, sans transition, et nous voilà engagés dans des sentiers rocailleux, bordés de ravins, sans avoir des notions bien claires sur la route à suivre. On allume la lanterne, et la caravane s'achemine comme elle peut. La poésie s'était envolée, nous abandonnant aux fâcheux hasards d'une sombre nuit. J'implorais les âmes du purgatoire et je priais les saints anges de guider nos pas, de nous préserver d'accidents. Ils ont eu fort à faire ; à certains endroits hommes et chevaux se trouvaient exposés à d'interminables dégringolades. Deux fois seulement, nous avons quitté la route, ou plutôt le sentier, car de route, il n'en est pas question au Barway; et deux fois nos protecteurs du ciel nous ont fait rebrousser chemin pour reprendre la bonne direction.

Vers neuf heures et un quart, nous atteignons enfin un village qui aurait bien pu être Kedli ; c'était Saraidih, où il n'y a pas un seul chrétien. Heureusement une sorte de fantôme s'offre à nous conduire à Kedli, qui est tout près ; animés d'un nouveau courage, et remplis de reconnaissance envers la bonne Providence, nous repartons, toujours dans le même ordre, à la file, le long des sentiers, notre lanterne suppléant mal au clair de lune. A neuf heures et demie nous arrivons à Kedli, où certes personne à pareille heure ne nous attendait. Après quelques circuits dans le dédale des enclos où se cachent les maisons, nous voyons s'agiter quelque chose, une forme humaine... C'est quelqu'un qui s'avance, enveloppé jusqu'au nez dans son kapra ni blanc ni noir : « Qui est là ? crie-t-il.— Les Padris Sahebs !... Avertissez vite le chaprassi Kelea ! » Il eût fallu voir l'impression que ces paroles produisirent sur l'indigène, dont la figure, maintenant découverte et éclairée par la lueur indécise de notre lanterne, reflétait un mélange indescriptible de sentiments. Les yeux menaçaient de sortir de leurs orbites, et la bouche s'était ouverte d'une façon inquiétante pour les oreilles. « Baha rebaha ! » s'écrie-t-il ; et le voilà parti comme un trait. Je croyais qu'il avait fait de copieuses libations, et je dis au P. Cardon : « En voilà un qui est légèrement grisé ! » Eh bien, pas du tout : c'était de la joie, de la stupéfaction, toutes sortes de bons sentiments exprimés par après d'une façon plus rassurante. Nous arrivons enfin au logis de Kelea, une grande maison pour ce pays-ci. Kelea, le chef de famille, tout effaré, se jette à genoux, fait un grand signe de croix suivi du salut chrétien : « Loué soit Jésus-Christ ! » Comme cela fait du bien d'entendre ces paroles, après avoir cheminé toute une journée au milieu des malheureux païens ! Certes nos chrétiens sont encore bien ignorants ; ils n'ont encore qu'une idée assez confuse des premières vérités de notre sainte religion ; mais ils ne peuvent man-

quer de recevoir les bénédictions de Dieu, en récompense des bouts de prières et d'invocations qu'ils adressent de si grand cœur au bon Maître et à sa sainte Mère.

Comment dépeindre la scène qui suivit notre arrivée ? Quelques instants auparavant, toute la maison dormait, et maintenant c'est un va-et-vient indescriptible. Les jeunes hommes viennent de tous les coins, puis les enfants que le bruit a réveillés ; la nouvelle s'est répandue avec rapidité ; tous accourent demander la bénédiction et donner des poignées de mains. D'une voix tonnante, Kelea lance des ordres de dix côtés à la fois. « Du riz pour les hommes, du fourrage (*urid*, espèce de vesce) pour les chevaux, de la paille pour dormir... ! » Et avec un empressement beau à voir, des jeunes gens courent dans toutes les directions ; il en est même qui se munissent d'une lampe et vont couper de l'herbe pour nos deux montures, mourant de faim comme leurs maîtres. En attendant que l'on apporte tout cela, ce qui ne tarde pas, la maîtresse du logis, la femme de Kelea, rallume son foyer et nous prépare le riz traditionnel. Une dizaine d'enfants nous font oublier la fatigue et la faim par l'expression naïve de leur joie. « Moi, je dormais déjà, dit un petit luron ; mais dès que j'ai entendu que le Père était arrivé, je suis accouru. » Et de rire et de gambader, en dépit de ses yeux rouges et de son sommeil interrompu. Bientôt ces bons petits Uraons se mirent à chanter, et tout ce qu'ils savaient y a passé. A onze heures, l'animation n'avait pas diminué ; et les deux plats luisants que l'on nous présente chargés de riz sont seuls capables de commander le silence.

Ici, le repas est quelque chose de sacré ; que voulez-vous ? le *quorum deus venter est* a implanté tant d'habitudes ! Et puis, voir manger un Saheb est un spectacle de suprême intérêt pour les indigènes. Nous prenons donc notre souper, avec une trentaine de paires d'yeux braqués sur notre bouche. Délicieux, exquis, le curry de Madame Kelea, assaisonné qu'il était d'une marche de douze heures ! On cause encore un peu, on annonce la messe pour six heures, puis chacun se retire. Il était minuit, quand nous nous étendions sur nos couvertures, dans un petit réduit de quelques pieds carrés ; mais franchement, on ne sentait plus guère la fatigue.

A cinq heures et demie, nous étions sur pied. La cour se remplissait d'hommes, de femmes et d'enfants : ceux-ci en avant, les hommes au milieu, et les femmes dans le fond, tous accroupis à la mode du pays. J'arrange le moins mal possible un pauvre petit autel avec les supports et le cadre d'un lit indigène, et je commence la messe. Toute l'assemblée se met à réciter à voix très haute les prières, puis le cha-

pelet. Ces braves gens savent bien les prières en hindi, mais ils n'en comprennent pas grand'chose ; aussi doit-on louer la mesure prise récemment d'adopter l'uraon pour les prières. Désormais, ils sauront ce qu'ils disent, et ne seront plus exposés à réciter des invocations semblables à celle que j'ai entendue un jour de mes oreilles, dans notre Belgique. Un mendiant allait de porte en porte récitant un *Pater* de sa façon avec un accent de ferveur émue : « .... Pardonnez les offenses à ceux que Dieu a-t-offensés !.... » Après ma messe, je fais un court catéchisme et j'explique les éléments de la religion. Tous répondent bien, et semblent décidés à rester là toute la journée. La messe du P. Cardon finie, le chaprassi Kelea fait réciter tout l'Asnam Puthi (livre du baptême) en uraon ; puis on exécute des chants semi-religieux, auxquels succède encore une fois la récitation de tout l'Asnam Puthi. Si nous n'avions dû continuer notre voyage, nous aurions pu, je crois, *faire église* jusqu'au soir.

A onze heures et demie, nous partons, accompagnés, pendant un certain temps, par les hommes et les enfants. Le soir, vers trois heures, nous entrions à Bendora, remerciant Dieu de nous avoir accordé un si heureux voyage.

Bendora, 26 novembre 1891.

Je profite d'un moment de répit que me laissent les *chaprassis*, pour vous écrire quelques nouvelles de notre campement de Bendora.

Le P. Dehon, qui nous est arrivé il y a quelques jours, a fait ici un travail excellent, mais pénible. Encore affaibli de la fièvre qui l'avait retenu dernièrement à Nowatolli, il était parti avec le P. Cardon, pour le Chéchari, au nord du Barway, afin de rassurer les chrétiens de ce canton, que l'on croyait fort découragés. Plusieurs zémindars ont intenté des procès à tous leurs *ryots* (fermiers) ; aussi, craignait-on de voir ces derniers céder à la terreur et se remettre sous le joug de leurs tyrans, pour retomber du même coup dans le paganisme. Heureusement, on avait exagéré la situation. Sans doute les chrétiens étaient, jusqu'à un certain point, déconcertés ; mais à la vue des Pères, ils ont repris courage et confiance. Le samedi, 21 novembre, le P. Dehon rentrait à Bendora ; il avait fait une marche forcée depuis Kurund sans s'arrêter nulle part. Le P. Cardon l'avait quitté en route, pour célébrer la messe à Chichuani, le lendemain. Le dimanche 22, le P. Dehon part le matin de Bendora pour aller dire la messe au village de Sisi ; moi-même, après les offices et l'instruction à Bendora, je vais le rejoindre, afin de nous rendre ensemble à Hariarpur. Le P. Dehon me

parut fatigué des cinq instructions qu'il avait adressées aux chrétiens de Sisi et des villages environnants. Après avoir donné moi-même une instruction, nous baptisons les nouveaux-nés, puis nous nous dirigeons vers Hariarpur. Six instructions en un jour; c'est de quoi, direz-vous, rebuter l'auditoire le plus complaisant. Mais ici, on voit si rarement les chrétiens, qu'il faut bien les garder le plus longtemps possible, quand on a pu les réunir. Et puis ces instructions familières, en forme de conversation presque continuelle entre l'orateur et l'auditoire, ne fatiguent pas beaucoup ce dernier.

Hariarpur est une jolie agglomération de hameaux, entourés de toutes parts de montagnes boisées, un vrai paysage des Ardennes. Les tigres et les ours affectionnent les frais bocages de cette vallée ; souvent ils enlèvent des bœufs, et parfois même un villageois, surpris au détour d'un sentier, du moins par le tigre, car l'ours n'est pas aussi féroce. La chapelle, ou plutôt, le hangar qui sert de chapelle est situé sur une colline exposée à tous les vents du ciel. Au mois de novembre la brise froide est mal venue, et l'on doit allumer des feux pour la combattre. A notre arrivée, comme c'était dimanche, les chrétiens étaient encore réunis ; le P. Dehon leur adressa une instruction qui fut suivie de chants plus ou moins mélodieux. Puis, comme la nuit approchait, on renvoya tout le monde chez soi, avec invitation à revenir le lendemain matin, en aussi grand nombre que possible, pour assister à la messe. Nous passons la soirée à la façon des gens du pays : ayant oublié la lanterne, nous nous asseyons près d'un feu de bois, allumé au milieu de la chapelle, une cabane en branchages, au risque de l'incendier. Accroupis en face de nous, quelques indigènes nous racontaient les nouvelles de l'endroit, tout en mâchonnant des débris de feuilles de tabac. Les reflets du foyer sur ces figures sauvages et sur la misérable bicoque où nous étions abrités, donnaient à la scène un aspect étrange.

Le lendemain matin, une quarantaine d'hommes et d'enfants viennent assister à la messe et à l'instruction. Nous allons ensuite baptiser les enfants dans les hameaux environnants, puis nous revenons à la chapelle, pour nous disposer au départ. Nous y trouvons un groupe de sexagénaires venus d'un village voisin pour demander le baptême. On les examine. C'est étonnant, comme ce petit vieux était instruit de tout ce qu'il faut savoir pour être baptisé. Certes, il n'était pas théologien, mais il répondait avec exactitude et tant de bonhomie, qu'il nous faisait parfois rire de bon cœur. « Eh bien ! grand'père, vous avez sacrifié des poulets au diable, dans votre vie ? — C'est clair, j'ai fait comme avaient fait mes aïeux, comme tout le monde

faisait. — Est-ce que vous renoncez à tout cela ? — J'y renonce. — Est-ce que vous ne sacrifierez plus de poulets ? — Je ne sacrifierai plus que des poulets blancs, des blancs seulement, à Dharmès (au bon Dieu). — Hé là ! grand'père, plus de poulets blancs non plus ! Dharmès n'en veut pas ; il a défendu de pareilles pratiques ; il ne veut d'autre sacrifice que celui que le Padri Saheb offre tous les matins. — Dans ce cas-là, reprend le brave vieux, je renonce aussi aux poulets blancs. » — Pendant cet examen du mari, sa vieille compagne avait des hochements de tête, des plissements de lèvres et des regards qui traduisaient une profonde pitié pour l'ignorance du vieux bonhomme. — « Il est sourd ! » répétait-elle ; et elle ajoutait à l'adresse du catéchumène : « Bah ! tu es sourd ! On te demande une chose, et tu parles d'une autre. » — Le fait est pourtant qu'elle en savait moins long que lui. Mais je suppose bien que depuis le jour déjà lointain de leur union, elle avait toujours eu le sceptre et la férule à la main. Ces braves époux étaient tout heureux de devenir chrétiens.

Vers quatre heures de l'après-midi nous rentrions à Bendora, pour recevoir, instruire et payer les *chaprassis* des environs. De tous les coins de l'horizon, voici venir des files de vestons blancs, l'uniforme du chaprassi. Beaucoup ignorent ce que c'est qu'un chaprassi de la mission ; il ne sera donc pas inutile de dépeindre, pardon pour le mot ! l'instrument. Un *chaprassi* est moins qu'un catéchiste, moins qu'un maître d'école, un peu plus qu'un simple chrétien. C'est une sorte de garde-champêtre spirituel et temporel, qui soigne, dans les limites du prestige attaché à sa charge, les intérêts matériels et religieux des chrétiens de son village. Le dimanche, il réunit les fidèles et leur enseigne les quelques prières qu'il sait ; s'il ne les sait pas suffisamment, il les fait enseigner par un homme plus instruit de la localité. S'il survient des difficultés, des querelles, des procès, il en informe les missionnaires. Pour ces différents services, le chaprassi reçoit un salaire mensuel d'une, deux ou trois roupies (deux, quatre ou six francs) selon ses capacités ; en outre, un veston blanc lui est octroyé à titre de gratification. Ce veston blanc fait la gloire du chaprassi ; il y tient comme à son âme, et ne s'en revêt qu'aux grandes circonstances. S'il est pour nous assez bizarre de voir cette casaque blanche supportée par deux jambes noires et surmontée d'une tête grotesque, pour nos chrétiens c'est une belle chose ; et quant au chaprassi lui-même, il se croit simplement magnifique. Deux cent cinquante de ces gardes-champêtres sont venus chercher leur salaire ; il y en avait du Barway, du Nowagarh et du Panari. Quelques-uns avaient parcouru cinq, six et sept lieues pour avoir une roupie. Et ce n'est pas étonnant, car les

gens de ce pays feraient le tour du monde pour un peu d'argent, ou même pour un bon repas. Nous avons instruit autant que possible ces pauvres campagnards avant de les congédier. S'il est regrettable de n'avoir pas des auxiliaires plus intelligents pour former les néophytes, il ne faut pas oublier que la mission ne possède pas d'autre moyen, pour le moment, de maintenir son action sur cet immense district, confié à deux Pères qui n'y résident pas en permanence et n'y font que des excursions transitoires. Ce sont trois de ces chaprassis, gagnés par les luthériens, qui ont amené ici, au mois d'août passé, des catéchistes, des maîtres et un pasteur protestant. Grâces à Dieu, la tentative a été vaine, et jusqu'à présent les efforts des séducteurs, pour entraîner nos chrétiens, ont heureusement échoué. Daigne le bon Pasteur éloigner à jamais les mercenaires.

Le P. Dehon, rappelé précipitamment à Nowatolli où le P. Van der Keilen, son collaborateur, était tombé malade, nous a quittés avant-hier. Le P. Cardon est parti également pour le village de Télégamon, où un pasteur protestant vient de s'installer, pour essayer d'attirer les catholiques indigènes dans l'hérésie. Puisse-t-il prémunir efficacement nos convertis simples et ignorants, et les soustraire au danger de la séduction, aux promesses fallacieuses de l'erreur.

TH. BODSON, S. J.

LETTRES DU P. WALRAVE, S. J.

Dighia, samedi 18 juillet 1891.

Cette semaine, j'ai visité la partie sud-ouest de mon district. Comme nous traversons la saison des pluies, et que de ce côté il n'y a de chapelle qu'à Pandria, vingt milles anglais de Dighia, j'avais établi mon quartier général dans ce même village de Pandria, où je revenais loger chaque soir. Les averses diluviennes et fréquentes ne permettent plus, comme pendant la bonne saison, de passer la nuit en plein air, sous un arbre. Au reste, avec sa toiture délabrée, la pauvre chapelle de Pandria n'offrait pas un gîte beaucoup plus confortable. Les cataractes du ciel venaient-elles à se déverser, la seule ressource pour me garantir était d'ouvrir mon parapluie. Une nuit, je fus éveillé par une sensation de froid : l'eau découlait à belles gouttes à travers le toit ; de nouveau, il fallut recourir au riflard protecteur. Figurez-vous le Padri Saheb au lit, blotti sous son parapluie ! Voilà les petits incidents de la vie de missionnaire.

Mais fort heureusement, je n'ai pas perdu mon temps à Pandria. Dans ce village, les femmes n'ont pas l'habitude de venir aux prières, et j'étais bien décidé, cette fois, à ne pas quitter la place sans les avoir réunies et leur avoir appris au moins à faire le signe de la croix. J'envoie donc les avertir qu'elles doivent toutes le soir se trouver à la chapelle. Aux approches de la soirée, Jitan, le chaprassi, arrive et me dit qu'aucune de ces dames ne veut venir la première, et qu'elles mettent en avant mille excuses : celle-ci ne bouge pas, parce que telle autre reste chez elle, et raisons semblables. J'appelle le catéchiste, le saïce (palefrenier) Maurice, et le cuisinier Patras : « Allez, leur dis-je, avec Jitan, expulsez toutes les femmes de leurs maisons ; elles ont ordre de venir à la chapelle ! » Ainsi dit, ainsi fait ; et bientôt la chapelle fut comble. Pendant que j'étais occupé à enseigner au nouvel auditoire le signe de la croix, survint un incident. Tout à coup, mes gens rentrent précipitamment de leur expédition, portant qui un vase, qui des plats de feuilles chargés de diverses viandes... « Que signifie tout cela ? — Père, dans telle maison, dit le catéchiste, on a « fait poudja » (un sacrifice au diable) ; voici les pièces de conviction ! » — Là-dessus, plein d'indignation, je commence une véhémente apostrophe, et je tâche de stigmatiser, comme il le mérite, cet acte idolâtrique ; tout mon vocabulaire hindi y passe. Finalement, je fais jeter la viande aux chiens. Cette scène produisit son effet. « Maintenant, ajoutai-je, je sais pourquoi vous êtes si lents à vous réunir à la chapelle : le diable vous retient chez vous ! » Toute l'assemblée protesta qu'elle serait désormais plus assidue à fréquenter les réunions.

De Pandria, je rendis visite aux chrétiens de Porha. Plusieurs païens se présentèrent pour être admis au nombre des catéchumènes. Je posai les conditions : Vous devez renoncer aux *poudjas*, ne plus travailler le dimanche, venir assidûment, vous et vos enfants, aux leçons du catéchiste ; si vous ne faites pas cela, je refuse de vous reconnaître. Parmi les chrétiens, se trouvaient mêlés quelques envoyés du thikédar, le propriétaire hindou. « Saheb, dit l'un d'eux, ces gens veulent simplement vous donner leurs noms pour échapper aux corvées exigées par le thikédar, ils ne songent pas sérieusement à devenir chrétiens. — S'il en est ainsi, répliquai-je, vous n'avez qu'à m'indiquer ceux que vous verrez travailler le dimanche, offrir des *poudjas* et s'absenter des réunions... Ainsi vous l'entendez, vous autres, chrétiens : vous serez surveillés. » — Quelques-uns protestent, mais le plus grand nombre agrée cet arrangement. « Eh bien Saheb, disent les envoyés du thikédar, s'ils ne sont pas sérieusement chrétiens, nous vous les dénoncerons. » — Pourvu qu'ils tiennent parole, il en résultera du bien, et ma besogne en sera singulièrement facilitée.

Avant-hier, je quittais Pandria, pour aller à Philki, localité qui n'est distante que d'une lieue. Et dire que nous avons mis cinq heures à faire le trajet ! Comment expliquer la chose ? N'oubliez pas que nous sommes dans la saison des pluies, et qu'il y avait une rivière à traverser, la *Paras*, qui n'est pas toujours des plus traitables. J'avais pourtant pris des informations préalables ; des gens, qui venaient de passer une heure auparavant, assuraient qu'il y avait seulement de l'eau jusqu'au-dessus des genoux. Par suite, départ décidé ; en route ! Mais en approchant, nous entendons dans le lointain un bruit sourd, comme le roulement d'un train en marche. Qu'est-ce donc ? « Nadi bolta », fut-il répondu : « la rivière parle » ; et cependant nous étions encore à la distance de plus d'un quart de lieue. Nous arrivons : il ne s'agissait de rien moins que de passer ; la rivière, avec impétuosité, coulait à pleins bords, et l'ampleur des vagues indiquait une grande profondeur. « Vous, Jitan, dis-je au chaprassi de Pandria qui m'avait accompagné jusque-là : vous connaissez la rivière ; n'y a-t-il pas moyen de la traverser maintenant ? — Impossible, Saheb. — Que faire alors ? — Attendre. — Combien de temps ? — Quatre ou cinq heures. » — Nous voilà donc plantés là. Quatre heures s'écoulent ; mon Jitan, grand et solide gaillard, bon nageur et qui n'en est pas à ses débuts, entre dans l'eau pour essayer, disait-il, et pour explorer la route. Avec son long bâton, il tâtait le terrain et avançait prudemment, mais péniblement ; tant que l'eau ne dépassait pas la poitrine, il parvenait à lutter contre le courant, mais sitôt qu'il s'enfonçait davantage, les vagues l'entraînaient, et il devait regagner non sans peine le bord à la nage. A force de tâtonnements, il finit par découvrir un bon endroit. A notre tour donc. L'opération commence par le cheval. Conduit dans l'eau jusqu'à une certaine distance, il trouva seul son chemin. Je voulus passer ensuite ; à quelques mètres du bord, faute sans doute d'avoir suivi exactement la direction indiquée, je perdis pied, et je dus gagner la rive opposée à la nage. Le catéchiste n'osa pas s'aventurer seul, et Jitan aidé d'un autre nageur, l'amena de notre côté. Je remontai à cheval, visitai Philki, d'où j'atteignis avant le soir la chapelle de Kussumba. Voilà comment la pluie occasionne parfois des désagréments aux missionnaires ; elle peut même, jusqu'à un certain point, empêcher le travail apostolique, surtout quand il y a pénurie de chapelles dans le district. C'est malheureusement le cas pour celui de Dighia, où les villages pourvus de chapelle sont bien rares. La chapelle sert en même temps de logement pour le missionnaire et de lieu de réunion pour les chrétiens. Sans chapelle, il est bien difficile de rassembler les gens, surtout les femmes ; et dès lors, comment les instruire ? Là,

au contraire, où il existe une chapelle, le cathéchiste réunit les enfants le soir pour leur apprendre la religion et les prières. Daigne le bon Dieu nous procurer le moyen de multiplier ces installations de première nécessité. La prière qui s'élèvera chaque dimanche de ces humbles sanctuaires ne manquera pas de faire descendre du ciel les grâces les plus abondantes sur nos charitables bienfaiteurs.

Dighia, 3 janvier 1892.

Vous me demandez des nouvelles de ma santé : grâce à Dieu, elle est excellente, et jusqu'ici le climat de l'Inde ne m'a pas encore joué de mauvais tour. Mais, hélas ! que déjà de victimes parmi mes compagnons de voyage de 1889 ! Les Pères Clément, Muûls, Servais, et tout dernièrement encore le P. Van der Keilen ! Quand on considère ces douloureuses pertes, d'une part, et de l'autre le travail immense dont la mission est accablée, on serait parfois tenté de laisser tomber les bras. Tant de milliers de néophytes attendent l'instruction et la formation religieuse, principalement ces pauvres chrétiens du Barway, auxquels on promet toujours des Pères, et qui se voient toujours déçus. Malgré leur abandon cependant, ils tiennent ferme ; mais nous sommes dans des craintes continuelles à leur sujet, surtout en présence des efforts désespérés que font les ministres protestants pour s'emparer du Barway. Dernièrement, un pasteur luthérien d'Hazaribagh, sans travail apparemment chez lui, est venu s'installer au Barway, d'où il s'est rendu dans le Panari-Nowagarh, pour tâcher de séduire nos chrétiens et nos catéchistes, faisant miroiter à leurs yeux les roupies et leur prodiguant de belles promesses. Un catéchiste du Panari, ancien luthérien, se laissa gagner, et voulut entraîner à sa suite les hameaux dont il avait la direction. Mais à peine les braves convertis s'aperçurent-ils de ses intentions, qu'ils l'expulsèrent du village. Deux Pères visitent le Barway de temps à autre, en attendant qu'il y ait des missionnaires disponibles pour s'y fixer d'une manière stable.

Ma paroisse de Dighia s'étend vers l'ouest jusqu'à Lohardaga, gros bourg, autrefois chef-lieu du Chota-Nagpore, et aujourd'hui encore siège d'une cour de justice. Depuis longtemps, il est question d'y fonder une station centrale, et déjà nous y possédons un terrain assez convenable. L'an dernier, on se proposait de commencer les constructions nécessaires, mais il a fallu de nouveau ajourner le projet. Ici aux Indes, bâtir n'est pas une chose aisée, surtout quand on n'a personne pour diriger les constructions. Évidemment, il ne peut être question des missionnaires eux-mêmes, et nous n'avons au Chota-Nagpore que le

F. Coremans, auquel on puisse confier une entreprise de ce genre ; mais il a été constamment employé à des travaux plus urgents. Dans une mission qui s'est développée si rapidement, force est de courir au plus pressé, de pourvoir aux besoins du moment. Au reste, nous avons à Lohardaga le strict nécessaire, et ce provisoire suffit jusqu'à un certain point à nous tirer d'affaire.

S'il vous agrée de m'accompagner, nous irons ensemble y faire une visite. Lohardaga est à 21 milles anglais, environ 34 kilomètres, à l'ouest de Dighia ; une route y mène, et l'on n'a pas de peine à s'y rendre, excepté pendant la saison des pluies, car alors il faut compter avec la Koël, large rivière qui coule à trois milles en deçà de Lohardaga. Guéable pendant la saison sèche, on ne peut la franchir, après les fortes averses, qu'en *donga*, c'est-à-dire, en barque ; mais quelle barque ! un tronc d'arbre creusé, large d'un pied et demi ; le cheval conduit par la bride, nage à côté. C'est ainsi qu'on traverse un courant parfois très rapide. Il arrive aussi que le frêle esquif chavire, et bien des gens périssent. A qui s'en prennent alors nos Indiens ? Au maladroit batelier ? Pas du tout ! La faute en est au mauvais esprit. Le batelier, pour se disculper, leur dit : les passagers ne m'ont pas donné assez d'argent pour acheter une chèvre ou un bouc que j'aurais immolé au diable, et le diable s'est vengé en faisant chavirer la barque. L'explication paraît fort naturelle, et l'on paie volontiers double prix ce jour-là pour se rendre le diable propice. La Koël passée, on n'est plus qu'à une lieue de la ville. Rendons-nous immédiatement dans notre propriété. A l'extrémité ouest, s'élève la maison qui sert de logement au missionnaire ; c'est une pauvre habitation, construite en briques crues ou séchées au soleil, couverte de tuiles, et comprenant deux chambres avec une vérandah. Tout à côté, se trouve la cabane du catéchiste, et quelques autres réduits, où peuvent s'abriter les chrétiens que leurs procès appellent devant la cour de justice. Au milieu de la propriété est creusé un puits qui fournit une eau excellente. Le catéchiste placé à Lohardaga est surtout chargé des chrétiens qui viennent dans cette localité pour affaires litigieuses, car dans la ville même nous n'avons pas encore de convertis. Lohardaga est situé sur la route du Barway, et les missionnaires qui se rendent dans cette partie, sont tout heureux d'y trouver un logement. Je vais aussi de temps en temps passer quelques jours dans cette station, pour visiter de là les chrétiens de l'ouest de mon immense paroisse.

Maintenant, je dois terminer ma lettre ; les gens m'attendent pour une excursion apostolique de cinq jours dans la partie sud de mon quasi-diocèse. Permettez-moi de vous demander une prière pour le

missionnaire et ses chrétiens : la besogne est sans limite, et nous avons bien besoin des grâces de Dieu pour l'accomplir.

J. WALRAVE, S. J.

LETTRE DU P. H. GENGLER, S. J.

L'œuvre de la mission dans l'Orissa se poursuit au milieu de difficultés sans cesse renaissantes. Quand on a bien préparé ses filets, qu'une pêche heureuse paraît certaine, un incident tout à coup survient, qui amène un nouvel échec. A la fête de l'Immaculée Conception, j'étais parti pour le Morbhunj, où plusieurs chefs de villages m'avaient appelé. Ils habitent perdus au loin dans les bois et la route à suivre était horrible. Trente-cinq pères de famille m'ont demandé de leur bâtir une chapelle, une école, et de leur prêter quelques roupies pour quatre mois. Je les quittai bien disposés ; mais huit jours plus tard, le catéchiste revient tout déconcerté : on nous a tellement décriés et calomniés, dit-il, que plusieurs ont pris peur et n'osent plus adhérer à nous ; surtout les femmes de la tribu des Bhumijs, par crainte de perdre leur caste, déclarent qu'elles refuseront de venir à la chapelle quand elle sera construite. Quelques-uns, malgré tout, sont restés fermes ; mais les autres, jusqu'à présent, ne sont pas encore revenus de leurs préventions.

C'est là l'histoire de chaque jour, et l'on serait parfois tenté de découragement, en voyant sans cesse échouer tous ses efforts. Ce qu'il nous faut, c'est la prière pour convertir ces malheureuses populations de l'Orissa. Nos voisins, les Baptistes, envoyés du Canada, sont bien puissants et ne contribuent pas médiocrement à paralyser notre action. Ils vont ouvrir un collège chrétien qui sera pour nos catholiques une sollicitation continuelle de confier leurs enfants à des maîtres hérétiques. Trop pauvre et manquant de ressources pour allouer de gros salaires aux instituteurs, notre école ne jouit pas d'un grand renom. Combien il nous resterait à faire pour combattre efficacement la propagande de la secte!

Désireux de terminer une bonne fois nos bâtisses de Balasore, et d'être enfin libéré des tracasseries causées par les soins d'une installation matérielle inachevée, j'ai demandé l'autorisation officielle de faire une loterie. On dit que le gouvernement refusera cette autorisation. Le lieutenant-gouverneur du Bengale doit venir prochainement à Balasore ; nous verrons s'il n'est pas possible de lui faire connaître nos besoins et d'obtenir la permission désirée. Il se rendra aussi vers le 10

février prochain dans le Morbhunj, pour installer le nouveau Maharaja. Puisse le jeune roi nous rester favorable; je ne suis cependant pas sans crainte à ce sujet, à cause de son entourage. La concession de terrain n'est pas encore réglée ; mais l'intendant du prince nous a promis de faire son possible pour arranger cette affaire.

Telles sont les petites nouvelles de notre station solitaire de Balasore, où je continue à résider seul, vu le manque de Pères disponibles pour cette partie de la mission. Je me recommande à vos charitables prières, ainsi que notre petit groupe de convertis et tous les pauvres païens de la contrée.

H. Gengler, S. J.

Le lieutenant-gouverneur du Bengale, Sir Charles Elliott, ainsi que l'annonçait le P. Gengler, est arrivé à Balasore au mois de février et a visité l'établissement de la mission. Nous traduisons le récit de cette visite, écrit par un témoin oculaire et publié par le journal catholique de Calcutta, l'*Indo-European Correspondence*, (n° du 17 février 1892, p. 147).

Balasore, 11 février 1892.

« Comme vous portez, Monsieur l'Éditeur, un si vif intérêt à nos missions parmi les pauvres indigènes, je m'empresse de vous écrire deux lignes, et de vous dire que nous avons eu l'extrême plaisir de souhaiter ici la bienvenue à un visiteur de haute distinction. Ce matin vers huit heures, l'Honorable Lieutenant-Gouverneur, accompagné de Sir Henri Harrison, des secrétaires du Gouvernement du Bengale et des fonctionnaires de Balasore, est venu visiter l'église et l'orphelinat. Le R. P. Gengler, S. J., ayant reçu l'honorable magistrat à la porte d'entrée de l'établissement, introduisit ces Messieurs dans l'église, d'où ils passèrent ensuite à l'école. Les pauvres orphelins, garçons et filles, étaient habillés de leur mieux, et semblaient tout réjouis d'un événement si extraordinaire pour eux. Une jeune fille, des plus petites, présenta un bouquet à l'Honorable Lieutenant-Gouverneur, qui l'accepta très gracieusement, et s'informa avec un intérêt marqué de la manière dont l'institution était organisée. Les enfants entonnèrent ensuite le « God save the Queen », et, malgré un accent quelque peu ouriya, l'exécution fut excellente. Vraiment, s'il ne tient qu'aux prières des orphelins de Balasore, la félicité de la Reine est assurée. Le R. Père conduisit alors les visiteurs à la terrasse de l'église, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur une vaste étendue de pays. Au départ, l'hono-

rable magistrat témoigna dans les termes les plus bienveillants la satisfaction que lui avait causée cette visite.

« Les bâtiments, dont l'église forme la partie centrale, comprennent d'un côté le couvent, de l'autre l'orphelinat ; la construction, en style gothique, présente un certain caractère ; mais pour l'achever, il reste encore le plâtrage extérieur à faire, et le clocher à bâtir. L'école de Balasore est fréquentée par 60 à 70 enfants, dont une partie demeure à l'orphelinat, les autres viennent du village voisin. Outre Balasore, il y a, dans le Morbhunj et le Nilgiri, des stations de chrétiens, que le prêtre visite presque chaque semaine.

« Les jeunes filles élevées au couvent sont mariées à des cultivateurs du district. Pour le moment, il y a sept fiancées à l'orphelinat, attendant le jour où leurs futurs maris pourront subvenir aux frais de leur entretien. Vous n'ignorez pas, sans doute, que l'établissement d'un nouveau ménage n'est pas chose aisée ; il faut une hutte, un festin de noces, et divers petits riens ; bref, une dépense totale qui s'élève à 30 roupies environ. Le manque de ressources est le principal obstacle qui empêche de marier les jeunes filles et par là de faire de la place au couvent pour d'autres orphelins.

« L'établissement, fondé à l'occasion et par suite de la famine qui désola l'Orissa en 1864, fut ouvert à la demande du gouvernement, et reçut un certain subside pour les orphelins dont les parents étaient morts pendant la famine. Le départ de ces orphelins amena la diminution des ressources ; aussi l'institution n'a guère maintenant pour se soutenir que les secours envoyés d'Europe. Les cœurs généreux trouveront un vaste champ ouvert à leur charité dans la mission de Balasore, où l'on pourrait opérer beaucoup plus de bien, si l'on disposait de moyens plus considérables. »

ÉPHÉMÉRIDES DE LA MISSION.

L'*Indo-European correspondence* du 24 février emprunte à un journal protestant de Calcutta quelques lignes au sujet du collège St-Joseph de Darjiling. « Darjiling, 19 février 1892 : Ce matin, Son Excellence le vice-roi (lord Lansdowne) a visité le nouveau collège des Jésuites à North Point. Il a été reçu par les Pères, qui lui ont fait le plus cordial accueil. Tous furent charmés de l'amabilité de lord Lansdowne, qui s'est montré enchanté de sa visite. Son Excellence admira le site exceptionnel du collège et la disposition des bâtiments ; au cours de la conversation, il se plut à rappeler les excellents résultats qu'il avait vu obtenir par les Jésuites dans les établissements d'instruction du Canada. »

VARIÉTÉS

SALOMON
ET LE TEMPLE DE JÉRUSALEM

Un prélat, en qui n'a jamais cessé de vivre le savant professeur de Sorbonne, Mgr Meignan, archevêque de Tours, a publié l'an dernier un nouveau volume d'histoire et d'exégèse bibliques, *Salomon, son règne, ses écrits* (1). On ne nous saura pas mauvais gré, nous en sommes convaincu, si nous étudions dans ce livre les pages très intéressantes se rapportant au temple qui a immortalisé le nom du fils de David.

Rien de plus fameux que le temple de Salomon ; rien de plus ignoré, généralement, que ce qu'il était en réalité.

Un jour, il y a quelques années, dans le premier séminaire de France, le professeur d'Écriture sainte, — c'est lui-même qui nous l'a raconté, — s'avisa de demander à ses élèves de lui exposer, chacun à son tour, quelle idée ils s'en faisaient. Or, parmi tous ces jeunes gens intelligents et instruits, pas un seul ne rencontra juste : tous introduisaient plus ou moins, dans la conception du temple de Jérusalem, nos habitudes chrétiennes. Une chose, en effet, qu'ils perdaient de vue, c'est que la « maison de Jéhovah », autour de laquelle se groupaient toutes les constructions, toutes les dépendances du temple, n'était nullement semblable à nos églises ; elle n'était en aucune façon, comme celles-ci, un lieu ouvert à tous, où l'on prie, où des instructions sont données au peuple, où est offert le sacrifice. La prédication, telle qu'elle existe dans le christianisme, était inconnue aux Israélites. Ils priaient dans le temple, mais en

(1) Paris, 1890, librairie Victor Lecoffre. — 1 vol. in-8°.

dehors de la « maison de Jéhovah » proprement dite ; c'est aussi à l'extérieur qu'on immolait les victimes et qu'on offrait les sacrifices.

Le plan général de la « maison de Jéhovah », conçu par David et transmis par lui à Salomon pour être réalisé, c'était la reproduction, en matériaux solides et en proportions doubles, du tabernacle élevé par Moïse dans le désert. La connaissance que notre époque a pu acquérir de l'architecture de l'antique Orient et particulièrement de l'Égypte, fournit ici le meilleur commentaire des descriptions de la Bible. La disposition de la tente portative qu'on appelle le *Tabernacle* n'était pas, en effet, sans rapport avec le plan des sanctuaires égyptiens ; la « maison de Jéhovah », dans le temple de Salomon, eut par conséquent, elle aussi, un plan égyptien, non pas, sans doute, dans tous ses détails, mais dans sa forme générale.

Avant d'aller plus loin, il importe d'écarter une objection dont Mgr Meignan fait bonne justice : « Nier, dit-il, le fait qu'Israël a, sous le rapport des arts, fait des emprunts à l'Égypte, par cette raison que l'Égypte était idôlâtre, c'est, selon nous, commettre une erreur et faire preuve d'étroitesse d'esprit. Dieu, qui ne multiplie pas sans raison les miracles, avait providentiellement envoyé dans le pays des Pharaons la famille de Jacob, comme à une école où son peuple naissant devait beaucoup apprendre... Nous ne craignons donc pas de dire que le temple de Salomon a reproduit dans ses grandes lignes le temple égyptien ; de même que la basilique romaine, vaste lieu couvert où la justice, le commerce, les transactions s'abritaient aux temps des païens, servit de modèle aux temples chrétiens depuis Constantin. »

Jetons donc, avec Mgr Meignan, un coup d'œil sur le temple égyptien. Cet édifice, dans ce qu'il a d'essentiel, se compose d'abord d'un sanctuaire, petite pièce de forme rectangulaire, où est censé résider le dieu. En avant, se trouve une salle au plafond plat soutenu par des colonnes : c'est le vestibule ou *pronaos*, pour parler comme les Grecs ; à droite et à gauche, s'ouvrent des chambres latérales appropriées à la garde du matériel du culte. Une porte, flanquée de ces tours connues sous le nom de pylones, donne accès dans le *pronaos*. Autour de ce bâtiment s'étend une vaste cour, bordée d'un péristyle intérieur, cour où l'on entre du dehors par un premier pylone. Enfin une enceinte, munie de plusieurs pylones, comme entrées, enveloppe toutes ces constructions. Tel est le noyau essentiel et primitif autour

duquel se sont parfois entassés toute sorte de bâtiments somptueux, lesquels, malgré leur importance, n'étaient, en définitive que des accessoires de la demeure du dieu, si petite qu'elle fût comparativement.

A Jérusalem, l'édifice qui constituait le temple proprement dit, la « maison de Jéhovah », était, comme le temple égyptien, de dimensions restreintes : 30 mètres de longueur sur 10 de largeur. On y entrait, du côté du levant, en gravissant un escalier de douze marches, par un pylone formant portique, en avant duquel se dressaient, isolées, à droite et à gauche, deux magnifiques colonnes d'airain.

De ce vestibule, les prêtres, lesquels en avaient seul le droit, pénétraient directement dans le *Saint*, par une porte colossale en bois de cyprès recouvert de lames d'or et d'argent. Le *Saint* avait 20 mètres de longueur et 10 mètres de largeur et de hauteur. De petites baies grillées, placées au haut des deux murs latéraux du nord et du sud, au-dessus des frises, jetaient dans la salle une lumière tamisée. C'est dans le *Saint*, devant l'entrée du *Saint des saints*, que s'élevait l'autel des parfums, en bois de cèdre couvert de lames d'or : deux fois par jour, le grand prêtre venait y brûler de l'encens en l'honneur de Jéhovah. De chaque côté de cet autel, à droite et à gauche, étaient placés cinq candélabres d'or à sept branches, constamment allumés, et cinq tables également d'or, destinées à recevoir les pains dits de proposition.

Le *Saint des saints*, qui faisait suite au *Saint*, et qui ne recevait le jour par aucune ouverture, était long de 10 mètres. C'était le lieu impénétrable, ou seul le grand prêtre pouvait entrer, et uniquement dans des cérémonies très solennelles. La porte richement ornée qui donnait accès dans ce sanctuaire paraît être restée généralement ouverte ; mais, devant elle, était suspendu un grand voile ou tapis d'étoffe précieuse couvert de borderies. C'était dans le *Saint des saints* qu'était conservée l'arche d'alliance, construite du temps de Moïse et contenant les tables de la loi.

La décoration intérieure du temple était d'une grande richesse. Les murs, le plafond avaient été lambrissés en bois de cèdre ; le sol, en bois de cyprès. Les parois latérales furent couvertes d'ornements sculptés en relief, puis on plaqua le tout de feuilles d'or, fixées par des clous du même métal. Les bas-reliefs représentaient des coloquintes, des fleurs épanouies, qui encadraient des files de *kéroubim*

(figures symboliques, dont les éléments sont empruntés au règne animal), alternant avec des palmiers : tout cet ensemble, dans le genre des figures alignées sur les murs de Thèbes, en Égypte, ou de Khorsabad, en Assyrie. — Le parquet lui-même était revêtu de lames d'or.

Le mur extérieur de l'édifice était engagé jusqu'à une certaine hauteur dans des constructions latérales. A la façon des temples égyptiens, il était entouré, sur trois de ses côtés, de petites chambres, formant un rez-de-chaussée et deux étages : on y accédait du dehors, et elles renfermaient les trésors et les provisions du temple.

Un détail très important, auquel on n'a peut-être pas pris garde dans notre brève description, c'est que le temple était orienté d'est en ouest. Il y avait là une protestation contre les cultes solaires, où les sanctuaires comme les adorateurs se tournaient vers l'astre naissant, pour en saluer les premiers rayons.

Une cour intérieure, avec portique, entourait la « maison de Jéhovah », comme dans les temples de l'Égypte. Elle était réservée aux prêtres. C'est là qu'était érigé, en avant du vestibule, l'autel des holocaustes, autel monumental d'airain, de 10 mètres de côté, et d'une hauteur de 5 mètres, auquel les prêtres montaient par une rampe en terre. — Près de cet autel, un immense bassin, dit la « mer d'airain », renfermait l'eau nécessaire aux ablutions.

La Cour des prêtres dominait une autre cour, d'un niveau notablement plus bas et qui, probablement, l'enveloppait de tous côtés. C'était dans cette cour extérieure, dite Parvis d'Israël, que, dit Mgr Meignan, « se réunissaient les Israélites autres que les prêtres, comme aujourd'hui les musulmans dans la cour intérieure de leurs mosquées, pour assister aux cérémonies religieuses. » — Enfin, du Parvis d'Israël, on descendait sur une vaste esplanade demeurée libre, et qui deviendra plus tard la Cour des Gentils. C'est là que se trouvait le célèbre « portique de Salomon ». Une porte, ouverte dans ce portique, donnait sur un escalier immense qui descendait au fond de la vallée du Cédron. Le temple, en effet, était, comme on sait, bâti sur e sommet du mont Moriah, en face du mont des Oliviers, et, pour obtenir l'emplacement nécessaire à toutes ces cours et à toutes ces constructions diverses, il avait fallu des terrassements considérables, soutenus par des murailles colossales, dont les restes, — de magnifiques blocs de pierre en bossage, jointoyés avec un soin extrême, — font encore aujourd'hui l'admiration des architectes.

Pour le pèlerin israélite qui, arrivant aux abords de Jérusalem, contemplait le Temple du haut de la montagne des Oliviers, cet ensemble de portiques, de pylones, de terrasses superposées, devait, dit Mgr Meignan, ravir les yeux. « La montagne sacrée parlait au cœur des Israélites » : il y avait là comme la gloire de Jéhovah ou, du moins, son symbole. Cette image, ils l'emportèrent vivante dans leur mémoire jusqu'en exil : « Jérusalem, disaient-ils dans le psaume célèbre, si jamais je t'oublie, que ma langue reste attachée à mon palais ! »

C'étaient, évidemment, ces sentiments qui animaient la foule immense convoquée par Salomon, de toutes les parties de la Judée, l'an 1006 avant notre ère, à la solennité nationale de la dédicace du Temple. Les écrivains bibliques (livre des Rois et livre des Paralipomènes) entrent ici dans des détails si précis, qu'on peut croire qu'ils ont transcrit les comptes rendus déposés aux archives sacerdotales. Le discours, ou plutôt l'éloquente prière prononcée par Salomon en cette circonstance, est tout empreint de cette *originalité* religieuse du peuple juif, si embarrassante pour ceux qui ne veulent pas admettre une intervention d'en haut ayant maintenu ce peuple dans le plus sévère monothéisme au milieu de nations de même race, de même langue que lui, toutes polythéistes, ou plutôt au milieu du paganisme universel. « Voici le temple que je viens d'élever à votre gloire, — « dit Salomon à Dieu, pour ne citer que ces quelques paroles ; — « bien que l'immensité des cieux ne puisse vous contenir, vous voulez « bien cependant en faire votre demeure... Que vos yeux soient jour « et nuit ouverts sur cette demeure élevée à votre nom. Quand les fils « d'Israël viendront ici vous adresser leurs prières, exaucez-les du « haut des cieux... Et même l'étranger, qui n'est pas votre peuple « Israël, l'étranger, qui aura entendu parler de votre nom puissant, « de votre main terrible, de votre bras étendu, et sera venu prier, la « face tournée vers ce temple, vous l'exaucerez du haut des cieux où « vous demeurez, afin que tous les peuples de la terre connaissent « votre nom pour le craindre, et qu'ils sachent que Jéhovah protège « ce sanctuaire élevé par mes mains. » — Après quinze jours de fêtes, le peuple se sépara, « chacun pour reprendre le chemin de sa demeure, « le cœur plein d'allégresse, et louant Jéhovah des bienfaits qu'il « avait accordés à David, à Salomon et à son peuple Israël. »

C'est la Bible, nous l'avons dit, qui rapporte en détail ces réjouissances nationales. Mais M. Renan, dans son *Histoire du peuple*

d'Israël (tome II, p. 149), s'inscrit en faux contre ce procès-verbal. « Nous ne voyons nullement » dit-il, — il paraît qu'il y était, — « l'enthousiasme des masses. » Même M. Renan a constaté *de visu* (p. 148), que Salomon « était presque seul à prendre au sérieux son petit chef-d'œuvre », son « joujou ». Car le temple de Jérusalem, à entendre M. Renan, n'était qu' « un joujou de souverain ». « Jamais, « dit-il (p. 142), édifice ne fut moins national, c'est un temple « domestique, une chapelle de palais, non le temple d'un grand « peuple. » — Qu'est-ce, au juste, par parenthèse, que « le temple d'un grand peuple? » Est-ce que, par hasard, à l'instar des séminaristes dont nous parlions en commençant, M. Renan aurait voulu que le temple de Jérusalem ressemblât à une grande église, à Saint-Sulpice, par exemple?

Quoi qu'il en soit, on ne saurait affecter plus de dédain pour Salomon et son œuvre. Et pourtant, c'est toujours à propos du Temple que M. Renan écrit ceci (page 148) : « Tel était ce petit édifice, *qui* « *a joué dans l'histoire un rôle si extraordinaire.* » — Rôle extraordinaire, assurément, et dont M. Renan paraît savoir très mauvais gré au Temple, car il cherche à le ridiculiser de toutes façons : « Le « temple, si nous pouvions le voir, nous apparaîtrait probablement, « dit-il, (p. 151), comme un magasin de décors poudreux ; » ce « petit *naos* » était « orné intérieurement à la manière d'un sérail ». Les fumigations d'encens y étaient « d'autant plus nécessaires que la « *cella*, humide (?) et presque sans fenêtres, devait sentir terriblement « le renfermé. A quoi servaient les candélabres dans une salle qui ne « pouvait guère être visitée que par les chauves-souris ? » (pp. 154-155), etc., etc.

Ainsi donc, d'après M. Renan, tout est mauvais, détestable, grotesque, et ces épithètes, M. Renan les appliquerait volontiers aux moindres détails du Temple. Il en dit tant qu'il finira par nous faire croire, en vérité, que

Ce temple l'importune...

Nous n'insisterons pas. Nous nous bornerons à demander à nos lecteurs si de semblables facéties ne justifient pas cette opinion, répandue en Allemagne parmi les critiques les moins « cléricaux » : L'*Histoire du peuple d'Israël* est le triomphe de l'arbitraire et de la fantaisie; c'est un roman, ce n'est pas un ouvrage historique.

(Moniteur universel.) EMMANUEL COSQUIN.

BIBLIOGRAPHIE

LEVEN VAN DEN H. ALOYSIUS VAN GONZAGA, naar de nieuwste bronnen (met gravuren buiten den tekst), door R. BUTAYE, S. J. — Un beau volume in-8°. — Prix, fr. 1.25. — Louvain, J.-B. Istas, imprimeur-éditeur, 1891.

Le livre dont nous annonçons la publication a été écrit principalement pour la jeunesse de nos écoles catholiques. Cepa ri, les *Acta Sanctorum*, le procès de canonisation, telles sont les sources où l'auteur a surtout puisé. Mais ces documents, n'ayant en vue que la vie religieuse de saint Louis, négligent souvent une foule de faits pleins d'instruction pour le grand nombre des lecteurs et demandent par conséquent à être complétés. Ce travail de remaniement et de refonte n'avait pas encore été fait par nos biographes flamands. Le père Butaye l'a tenté avec succès et il y a lieu de l'en féliciter. L'année jubilaire de 1891 a vu éclore mainte œuvre originale sur la tombe de Louis. Il suffit de citer les RR. PP. Clair, Chérot et Michel pour la France, le P. Goldie, pour l'Angleterre et le père Mechler pour l'Allemagne. Nombre de détails intéressants, inconnus pour la plupart au lecteur flamand, ont été empruntés à ces récentes publications. Grâce à ces heureuses additions, le livre du R. P. Butaye mérite une place à part parmi les vies du saint patron de la jeunesse. Inutile d'attirer l'attention sur les mérites intrinsèques de la composition et du style. Le père Butaye connaît à fond sa langue, et son talent est justement apprécié des amis de la belle littérature flamande. Nous n'en voulons d'autre preuve que sa *Vie du père Damien*, ouvrage arrivé aujourd'hui à sa 10e édition et qui a été aussi favorablement accueilli en Hollande qu'en Belgique. Nous souhaitons le même succès à la *Vie de saint Louis de Gonzague*. O. F.

LA VÉNÉRABLE JEANNE DE LESTONNAC, *fondatrice de l'ordre de Notre-Dame* (1556-1640), par le R. P. Mercier, S. J. — Paris. J. Leday et Cie éditeurs. — 1891. Un beau volume in-8° de XV-596 pages.

Jeanne de Lestonnac et la Congrégation fondée par elle tiennent une grande place dans la magnifique restauration religieuse qui s'est épanouie en France après les guerres de religion et pendant tout le XVIIe siècle. Cette vénérable fondatrice, qui aura bientôt, sans doute, les honneurs de la béatification, méritait que son histoire, parfaite-

ment documentée, fût mise dans tout son jour. Le R. P. Mercier a réussi à nous la faire très exactement connaître et à nous la faire admirer. En même temps, il a eu l'art de nous retracer toutes les circonstances des temps et des lieux qui nous aident à comprendre l'action religieuse et sociale de la sainte baronne. Ce livre convient aussi bien aux gens du monde, qu'aux prêtres et aux religieux ; ils y verront ce que peut une faible femme, soutenue par un viril courage et par une haute vertu.

Le rythme du chant grégorien, rapport lu au Congrès de Malines, par Dom Laurent Janssens, bénédictin de Maredsous. — En vente à l'abbaye de Maredsous, 1 fr. l'exemplaire; 10 fr. la douzaine.

Tous ceux qui ont à cœur la dignité de nos cérémonies sacrées, surtout les curés des paroisses et les chefs des institutions religieuses, feront bien d'étudier le savant rapport sur le rythme du chant grégorien que dom Laurent Janssens a lu au dernier congrès de Malines. Ce beau travail est le fruit de patientes et consciencieuses recherches ; il nous semble très propre à dissiper les équivoques et les préjugés qui empêchent plusieurs personnes de se rallier à la pratique des vraies méthodes du chant liturgique. Ce document a été hautement approuvé par le Congrès, et il a mérité les éloges que lui a décernés une excellente revue spéciale, la *Musica Sacra*, organe officiel de la Société belge de Saint-Grégoire.

La grève. *Drame en un acte et en vers*, par Dom Laurent Janssens, O. S. B. — Un petit vol. in-12 de 30 pages. — Bruges, Desclée, de Brouwer et Cie. 1891.

L'infatigable bénédictin qui fait marcher de pair les travaux littéraires et les recherches d'érudition, vient de publier un petit drame à l'usage des collèges, des maisons d'éducation et des cercles catholiques. Ce drame peut rendre de grands services en faisant pénétrer dans toutes les classes de la société les vraies idées sur la question sociale; il fait vivement ressortir l'action salutaire de l'Église; il met sous les yeux des patrons les devoirs qui leur incombent et montre au peuple où sont ses vrais amis et où se trouvent ses véritables intérêts. Il n'est pas besoin d'insister sur l'opportunité de cette publication et sur les avantages de semblables représentations dramatiques.

Notre-Dame de Rome, *honorée à l'abbaye de Soleilmont*, par I. V. S., O. P. — Nouvelle édition corrigée. — Tamines, 1891.

La première édition de cet intéressant opuscule a été rapidement

écoulée, et cela n'est pas étonnant. On y reconnaît toutes les qualités d'érudition sûre, de piété, de simplicité communicative, qui caractérisent le digne religieux qui a écrit cette notice et qui préside à la direction spirituelle de la maison d'éducation de Soleilmont, dont la fondation remonte au moyen âge. Ces pages nous retracent un des plus émouvants épisodes de l'histoire de Soleilmont aux jours néfastes de l'invasion française ; elles nous montrent la protection spéciale de Notre-Dame de Rome à l'égard de ceux qui lui sont dévoués.

Les délices de l'ame ou *Jésus au très saint Sacrement*, par le R. P. de Ryckere, O. P. Un vol. in-12 de 240 pages. — Lierre, Van In, 1891.

Le culte de la très sainte Eucharistie, depuis le jour à jamais béni de la dernière Cène, a toujours été le culte essentiel de la vraie Église de Jésus-Christ. On ne peut trop le faire connaître, on ne le fera jamais assez aimer. C'est pour le développer de plus en plus dans le cœur des fidèles qu'un pieux dominicain, le Rév. Père de Ryckere, a publié les *Délices de l'âme*. L'auteur nous y expose très exactement ce qu'est la sainte Eucharistie en elle-même ; il examine ensuite les divers aspects du très saint sacrement : le sacrifice de la messe, la sainte communion, le divin tabernacle ; il indique les préparations nécessaires pour recueillir tous les trésors renfermés dans le saint sacrement ; il nous propose enfin, d'après saint Thomas d'Aquin, un certain nombre d'excellentes prières qui peuvent aider à participer dignement au culte de l'Eucharistie, pour notre plus grande sanctification.

Le xixe siècle. *Justice et miséricorde de Dieu*, par le R. P. Henri de Rochemure, S. J. — Un vol. in-12, de 168 pages. — Avignon, Aubanel, 1891.

L'Église de Jésus-Christ sur la terre est essentiellement militante, elle doit lutter et combattre. Dans tous les siècles, surtout depuis l'avènement du Sauveur, il y a parmi les hommes la part du mal et la part du bien : il y a les maux qui naissent des vices, des passions, des institutions, des circonstances fâcheuses ; il y a aussi les bienfaits qui nous viennent des vertus, des inspirations, des circonstances favorables, dont Dieu est l'auteur et dont l'Église est la suprême conservatrice.

Le P. de Rochemure a essayé de faire le départ des maux et des biens qui se trouvent en présence dans notre xixe siècle ; il nous semble avoir très bien réussi, et son petit livre est assurément de

nature à mettre les chrétiens en garde contre tous les éléments du mal déchaînés aujourd'hui contre l'Église, et à faire chaudement embrasser tous les éléments du bien que Dieu a si abondamment répandus dans le siècle qui va bientôt finir. C'est une lecture tout à la fois préservative et réconfortante.

De Bordeaux à Jérusalem par les voies romaines, par FULGENCE MEUNIER. Opuscule de 52 pages, in-12, 2e édition. Chez l'auteur, Ermitage de Saint-Thibaud, MARCOUR.

C'est une très heureuse idée, pour faire apprécier la valeur du fameux *Itinerarium* du IVe siècle, que de reprendre aujourd'hui, étape par étape, le chemin suivi par le pèlerin de Bordeaux. C'est ce qu'a fait M. Fulgence Meunier. Ce petit livre nous en apprend plus sur la géographie de l'empire romain que bien de gros et savants ouvrages. L'auteur met en regard les noms anciens et les noms modernes des localités qu'il a visitées lui-même le long des voies romaines encore existantes ; il constate et vérifie les distances et nous met à même de les vérifier avec lui. C'est un vrai service rendu à la science et à la piété.

Annales ecclésiastiques, de 1869 à 1889, par Dom CHAMARD. — Fascicule III. Paris, Gaume, 1892.

Ce IIIe fascicule, qui va d'avril 1870 à mars 1871, nous présente, dans un résumé très précis, les graves délibérations du Concile du Vatican sur l'infaillibilité pontificale, ainsi que les principaux faits de la terrible guerre Franco-Allemande, jusqu'à l'insurrection de la Commune (18 mars). Nous y trouvons les mêmes qualités que dans les fascicules précédents, dont nous avons déjà rendu compte. Cette 3e livraison, par la nature des événements qui y sont relatés, est plus intéressante encore. C'est un vrai cours d'histoire contemporaine, que nous recommandons à tous ceux qui s'occupent de religion ou de politique.

LES CURES DE L'ABBÉ KNEIPP A WÖRISHOFEN. *Récits d'un touriste*, par ERN. GOETHALS, ouvrage de 118 pages, orné de 13 gravures hors texte. — Bruxelles, O. Schepens, 1892.

Qui n'a pas entendu parler des cures extraordinaires du bon abbé Kneipp? Qui n'a lu ses ouvrages, qui ont soulagé ou guéri tant de malades, et qui ont répandu partout d'excellentes habitudes d'hygiène? Mais il faut aller soi-même à Wörishofen pour être témoin des merveilles qui s'y passent et qui en disent plus que tous les livres. Comme tous ne peuvent entreprendre ce voyage, M. Ernest Goethals a voulu, dans l'intérêt des absents, nous retracer ce qu'il a

vu dans ce petit village de Bavière, qui attire aujourd'hui l'attention du monde entier. Les gravures, qui expliquent les récits, nous aident à mieux comprendre le régime, l'action et la vie, toute de dévouement, du curé Kneipp. Ce livre sera en même temps un agréable souvenir pour ceux qui ont vu le bon abbé à l'œuvre.

NÉCROLOGIE

La religion et la patrie ont eu, ces dernières semaines, à déplorer la mort de plusieurs hommes qui ont rendu des services éminents à notre pays.

— Le Prince de Chimay, ministre des Affaires étrangères et représentant de l'arrondissement de Philippeville, a succombé le 29 mars, à la maladie qui le minait depuis quelques semaines. C'était un de nos hommes politiques les plus en vue et qui avait acquis, comme son regretté frère le prince Eugène, l'estime et la sympathie de tous ceux qui l'ont connu. Né à Bruxelles, le 9 octobre 1836, il était le fils aîné du prince Joseph de Chimay, ancien ambassadeur du roi Léopold Ier, à Paris, à Rome et à La Haye. Il avait reçu, comme son bien-aimé frère, une éducation profondément chrétienne, et tous deux résolurent dès leur jeune âge de se consacrer à la défense de la religion et de la patrie. D'abord reçu, après de brillants examens, à l'Ecole militaire, il quitta bientôt la carrière des armes pour entrer dans le corps diplomatique où son père avait laissé de précieux souvenirs. Il avait lui-même toutes les qualités pour y rendre de grands services ; son avancement fut rapide, et nous le voyons, en 1870, chargé d'affaires de Belgique auprès de la Confédération helvétique. Affable, bienveillant, d'une bonhomie fine, accompagnée d'un tact parfait, d'une instruction étendue et variée, il possédait des aptitudes remarquables pour la diplomatie. Cependant, il n'hésita pas à sacrifier ses préférences et son avenir, quand le cabinet conservateur de 1871 lui proposa le poste difficile de gouverneur du Hainaut. Dans cette province et à Mons, au milieu d'une population hostile aux catholiques, il parvint à force de talent, de mérite et de bonté, à s'attirer, avec sa digne épouse, née comtesse de Montesquiou-Fésensac, la sympathie de toutes les classes de la société, et quand il fut révoqué de ses fonctions par le cabinet libéral de 1878, il emporta avec lui les regrets de tous les bons citoyens. Mais sa retraite dans la vie privée ne fut pas de longue durée. Dès le mois de juin 1882, il fut élu à la Chambre des députés par l'arrondisse-

ment de Philippeville, et quand les catholiques furent revenus au pouvoir en 1884, après les élections du soulagement universel, le roi confia au prince de Chimay le portefeuille des Affaires étrangères, qu'il a gardé jusqu'à sa mort. Le prince laisse des fils dignes de lui, et qui déjà nous donnent l'assurance qu'ils marcheront sur les traces de leur père. Le prince de Chimay était un catholique pratiquant et dès que les médecins lui firent pressentir la gravité de son état, il se hâta d'appeler le R. P. Delvaux, provincial des jésuites, qui était son confesseur depuis de longues années. Le prince expira le 29 mars, dans les sentiments de la plus tendre piété et de la plus entière résignation à la volonté de Dieu. Le même jour, à la séance de la Chambre, qui fût bientôt levée en signe de deuil, tous les partis lui rendirent d'unanimes hommages. Après que les représentants du parti conservateur eurent éloquemment loué l'élévation du caractère du regretté ministre, la distinction de son esprit, son affabilité, le charme de ses relations, sa scrupuleuse impartialité et, par-dessus tout, sa bonté extrême envers tous ceux qu'il pouvait obliger, un des chefs du parti libéral a décerné au prince ce bel éloge que « nul n'a jamais pu douter qu'il n'ait été, dans tout le cours de sa vie, un parfait galant homme ». Et cependant, comme il arrive souvent aux âmes généreuses, ceux-là même qu'il avait comblés de ses bienfaits, l'en récompensèrent par la plus noire ingratitude. Mais quoique le prince eût cruellement souffert de ces indignes procédés, ses principes religieux et la noblesse de son âme le mirent au-dessus des ressentiments vulgaires.

La mémoire du prince de Chimay restera honorée de tous les gens de bien et les prières des chrétiens accompagneront son âme dans la paix éternelle.

—L'arrondissement de Gand et la Belgique entière viennent de faire une grande perte, dans la personne de M. le baron Casier de Hemptinne, pieusement décédé le 5 mars dernier, à l'âge de 72 ans. M. le baron Casier était une des personnalités les plus populaires et les plus sympathiques du parti catholique gantois. L'ouverture et l'aménité de son caractère lui attiraient tous les cœurs, et la loyale franchise de ses croyances lui valait l'estime de ses adversaires eux-mêmes. Malgré les préoccupations habituelles de sa vie, vouée aux grandes affaires industrielles, il ne se rangea pas moins, dès sa jeunesse, parmi les promoteurs de cette rénovation religieuse qui fut, il y a un demi-siècle, le point de départ et la pierre angulaire de la constitution du parti catholique gantois. L'éminent industriel, se rendant compte des devoirs du patron chrétien, s'intéressait vivement

au bien-être matériel et aux besoins religieux et moraux de ses ouvriers ; il avait donné à son usine une organisation catholique et familiale. Les conférences de Saint-Vincent de Paul le comptèrent parmi leurs fondateurs ; ils en soutenait, de ses larges aumônes et de son concours personnel, les multiples œuvres : cercles ouvriers, cercles militaires, écoles libres, patronages, etc., rien n'échappait à son action et à son zèle, et, le jour où ses confrères l'appelèrent à présider les Conférences de Gand, ils ne firent que consacrer par leurs suffrages une situation qui, de fait, existait déjà depuis plusieurs années. D'un caractère naturellement paisible et doux, M. le baron Casier ne semblait point taillé pour les luttes ardentes de la vie publique. Mais l'intelligence élevée qu'il avait de la religion et des devoirs qu'elle impose l'avait déterminé à surmonter ses naturelles répugnances pour la mêlée des partis. Sans peine il avait compris qu'aux temps où nous sommes, il ne suffit pas d'être catholique seulement dans l'intimité du foyer domestique, mais qu'il faut savoir aussi confesser et défendre sa foi dans les batailles électorales. Une fois sa détermination prise, il en accepta résolument toutes les conséquences, livrant avec une généreuse insouciance son nom aux viles morsures de la calomnie et ne marchandant jamais le concours de son dévouement, surtout à l'heure décisive du combat. Nous n'avons pas besoin de dire avec quel zèle et quelle intelligence il sut remplir le mandat, plusieurs fois renouvelé, que lui confièrent les électeurs de l'arrondissement de Gand. S'il s'appliquait à servir les intérêts matériels de ses commettants, il sut toujours se souvenir aussi qu'il était, avant tout, catholique; il sut défendre, avec autant de courage que de franchise, les droits du saint-siège, la liberté religieuse, la liberté de l'enseignement religieux contre les attaques et les empiétements du libéralisme maçonnique. Le Saint-Père, voulant reconnaître les services rendus par l'honorable sénateur de Gand à la cause de l'Église, lui avait conféré successivement le cordon de Commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand, et le titre de baron ; cette haute distinction nobiliaire venait d'être récemment ratifiée par S. M. le Roi des Belges.

— Nous avons e regret d'annoncer la mort d'un de nos hommes d'État qui, sans bruit et avec le plus grand désintéressement, a, pendant de longues années, joué dans notre histoire politique et parlementaire, un des rôles les plus importants et les plus utiles : M. Xavier Thibaut, représentant de Dinant depuis 1848, grand officier de l'Ordre de Léopold, grand cordon de l'Ordre du Christ, décoré de la croix civique de 1re classe, est pieusement décédé à

Namur, après une longue maladie, pendant laquelle il a conservé, jusqu'à la fin, toute sa lucidité d'esprit. Ce grand chrétien, ce patrioté dévoué, est mort comme il avait vécu, dans les sentiments les plus ardents de foi et de piété, de confiance en Dieu, de soumission entière à l'Église, et sans avoir rien perdu de sa vive et persévérante sollicitude pour le bien de son pays et de ses concitoyens. Il a fallu qu'on le tînt, jusqu'aux derniers jours, au courant de tout ce qui se passait dans la politique, et il jugeait les projets et les hommes, avec son bon sens habituel, avec l'indépendance de caractère qu'il a su toujours conserver. M. Xavier Thibaut aura été, et il sera resté jusqu'à la fin de sa vie, un de nos hommes d'État les plus sages, les plus clairvoyants, les plus fermes, les plus intègres, et sa vie peut être proposée comme un modèle aux hommes politiques. M. Thibaut était né à Dinant, le 17 octobre 1817, d'une ancienne famille qui a fourni plusieurs membres distingués à la magistrature, au barreau et à l'armée. Après avoir fait ses premières études au petit séminaire de Floreffe, il alla à l'Université de Louvain, récemment établie, et il fut proclamé docteur en droit le 24 août 1838. Il fit son stage à Liège, sous la direction du savant jurisconsulte Lesoinne et sous celle de l'éloquent Forgeur, puis il retourna non loin de son lieu natal, à Dorinne, où il s'occupa d'agriculture. En 1848, un siège étant devenu vacant à la Chambre des représentants pour l'arrondissement de Dinant, M. Thibaut fut appelé à l'occuper, et, sauf un court intervalle, son mandat fut toujours renouvelé. L'arrondissement lui était attaché par la plus vive reconnaissance et par une confiance absolue. A l'ouverture de la session de 1870-71, M. Thibaut fut nommé à la deuxième vice-présidence, et bientôt après à la première, et à l'ouverture de la session de 1871-72, il fut appelé à la présidence. Dans ces hautes et souvent délicates fonctions, il déploya beaucoup de tact, de bienveillance et de fermeté.

— L'Université de Louvain a perdu récemment un de ses plus éminents professeurs. M. Philippe Gilbert, naquit à Beauraing en 1832 ; aussitôt après son examen de docteur en sciences physiques et mathématiques subi avec la plus grande distinction, il fut nommé, à peine âgé de 24 ans, à la chaire occupée par le savant M. Pagani. M. Gilbert se fit bientôt remarquer parmi tous ses collègues par la supériorité de son enseignement oral et de ses traités didactiques, par une variété de culture intellectuelle véritablement surprenante, par son talent d'écrivain, par son esprit d'initiative et d'organisation que mit en plein relief la création des Écoles spéciales, enfin, par la pratique des plus hautes vertus chrétiennes et une modestie

égale à son mérite. M. Gilbert était membre de l'Institut de France. Frappé, comme tout catholique instruit, de l'importance du développement que prennent aujourd'hui les sciences, M. Gilbert s'associa en 1876, au P. Carbonnelle, pour créer la *Société scientifique de Bruxelles*. Il a rempli de ses communications savantes les *Annales* si réputées de cette Société, et a pris une grande part à la rédaction de la *Revue des Questions scientifiques*, tantôt par des articles sur les découvertes récentes en physique, en mécanique, en astronomie ; tantôt par une série d'études sur Galilée, ses procès, sa défense et ses condamnations devant les tribunaux romains, questions historiques passionnément controversées, mais où M. Gilbert est parvenu à répandre une vive lumière sur plus d'un point non élucidé avant lui. La part que M. Gilbert prit à l'organisation des Écoles spéciales annexées à l'Université catholique est vraiment prépondérante. Les procès-verbaux des séances de la Faculté des sciences en 1865, 1866, 1867, 1868 en font foi : il prend à chaque instant la parole et fait ordinairement prévaloir ses avis. Ses démarches personnelles auprès des grands industriels conservateurs ont été pour beaucoup dans la réalisation des capitaux indispensables à la création des Écoles spéciales, et c'est d'après ses avis surtout que Mgr Laforet, d'accord avec les évêques, fit les nominations des premiers professeurs de ces écoles. La générosité de M. Gilbert envers les pauvres et les malheureux était grande, mais il prenait un soin jaloux de se dérober aux regards du monde. M. Gilbert affectionnait particulièrement la Société de Saint-Vincent de Paul. Il en a fait partie depuis l'organisation des Conférences de Louvain, et l'on peut dire qu'il en a été l'honneur et l'ornement.

CHRONIQUE DU MOIS DE MARS

1. — Les évêques de Belgique publient cette année un mandement de carême *collectif*, dans lequel ils commentent l'Encyclique de Léon XIII sur la question sociale.

3. — Le cabinet français est reconstitué dans le même sens, avec les mêmes personnes que le précédent, moins MM. Constant, Fallières, Barbay et Guyot.

4. — Le parlement anglais vote un subside de 25 millions de

francs pour aider à la construction du chemin de fer qui doit relier la côte de Zanzibar au grand lac Victoria.

6. — Mgr d'Hulst, recteur de l'université catholique de Paris, est élu député de Brest à la Chambre française, en remplacement de Mgr Freppel.

11. — Une soudaine explosion de grisou a lieu au charbonnage d'Anderlues (Hainaut) : près de deux cents houilleurs sont victimes de cette épouvantable catastrophe.

12. — Le fonds des Guelfes, c'est-à-dire, la fortune de la maison royale de Hanovre, mise sous sequestre en 1866, est restituée par la Prusse au duc de Cumberland, fils aîné du dernier roi de Hanovre.

13. — En Angleterre éclate une grève presque générale des houilleurs du comté de Durham.

20. — Après une crise ministérielle assez intense, amenée par le retrait de la loi scolaire confessionnelle, la démission du comte de Zedlitz, ministre des cultes, est acceptée par l'empereur ; le général de Caprivi, qui voulait se retirer, reste chancelier de l'empire et ministre des affaires étrangères, mais il ne sera plus président du conseil des ministres du royaume de Prusse.

21. — La reine d'Angleterre arrive à Hyères pour y passer sa villégiature du printemps.

23. — Les relations diplomatiques sont rétablies entre le Saint-Siège et le Brésil.

24. — Un accord est conclu entre le pape Léon XIII et le Czar de Russie, au sujet de la nomination aux évêchés vacants de la Pologne russe.

25. — Le Saint-Père promulgue les décrets sanctionnant l'authenticité des miracles des Vénérables Bianchi, barnabite ; Baldinucci, jésuite, et Majella, rédemptoriste, dont la béatification solennelle aura lieu aux fêtes du jubilé épiscopal de Léon XIII.

26. — Les offices divins sont troublés par des bandes de démagogues dans plusieurs églises de Paris sous prétexte que les prédicateurs attaquent la République. Ces troubles donnent lieu à une discussion au Parlement.

29. — A la suite de plusieurs autres tentatives infructueuses, les anarchistes de Paris font sauter, au moyen de la dynamite, une maison dans laquelle habitait un magistrat de la République. Il y a plusieurs personnes blessées ou tuées. Ce crime produit une terrible impression à Paris et dans la France entière.

LA
NOUVELLE MISSION BELGE
DE LA
COMPAGNIE DE JÉSUS
dans l'État Indépendant du Congo

DÉCRET DE LA SACRÉE CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE

Comme on l'avait fait pressentir au dernier Congrès de Malines et comme nous l'avions annoncé dans notre livraison de janvier de cette année, le projet d'établir une nouvelle mission belge dans les immenses régions du Congo Indépendant vient d'être récemment approuvé par le saint-siège et va bientôt recevoir un commencement d'exécution.

Nous résumerons d'abord les négociations qui ont précédé le décret de la Propagande romaine du 8 avril dernier, ainsi que les dispositions que ce document renferme; nous donnerons ensuite le texte original de ce décret et celui des lettres adressées par le cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande, au R. P. Martin, vicaire général de la Compagnie de Jésus.

C'est à la demande expresse de l'État Indépendant du Congo et sur l'invitation formelle de S. S. le pape Léon XIII, qu'au mois de décembre dernier le T. R. P.

Anderlédy, général de la Compagnie de Jésus, avait consenti à ce qu'une partie de la rude et difficile mission du Congo fut confiée aux jésuites belges, qui déjà desservent l'importante mission du Bengale occidental.

La vaste étendue du Congo Indépendant, qui possède un territoire grand comme quatre-vingt fois la Belgique, ainsi que le désir de voir s'y développer rapidement les progrès de la religion et de la civilisation, ont engagé S. M. le roi Léopold à faire un appel pressant au dévouement des prêtres et des divers ordres religieux du royaume de Belgique. Si, comme tout le fait espérer, notre future colonie africaine prospère et se consolide sous le sage gouvernement du Roi-Souverain, et par l'actif et généreux concours de nos concitoyens, ce n'est pas seulement deux ou trois divisions ecclésiastiques que le Congo belge devra renfermer ; mais, eu égard à son immense superficie et à la difficulté des communications, il faudra nécessairement, dans un avenir plus ou moins prochain, le partager entre un grand nombre de vicariats apostoliques.

On sait qu'au début de l'année 1891 une nouvelle démarcation de limites a eu lieu entre les possessions portugaises et celles de l'État Indépendant. En vertu de cet arrangement, une grande partie de la région du *Lunda* a été attribuée au Congo belge et la ligne des frontières a été définitivement fixée. Cette ligne suit d'abord le cours du fleuve Kwango depuis le 6e degré de latitude méridionale jusqu'au 8e parallèle ; puis, elle longe le 8e parallèle jusqu'à la rencontre de la rivière Kwillou ; ensuite, elle remonte ce cours d'eau jusqu'au 7e degré et longe le 7e parallèle jusqu'au fleuve Kassaï ; enfin, elle suit le cours de ce fleuve jusqu'au lac Dilolo, et, à partir de ce lac, elle longe la crête de partage des bassins du Congo et du Zambèse jusqu'au 30e degré de longitude

orientale de Greenwich. Tout le territoire du Lunda compris en deçà de ces frontières a été annexé au Congo Indépendant (1).

Par suite de ces récentes annexions, le vicariat apostolique du Congo Indépendant, — confié en 1888 par la Propagande romaine aux missionnaires de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie de Scheutveld-lez-Bruxelles, — s'est trouvé considérablement augmenté, et le besoin de nouveaux missionnaires s'est fait de plus en plus sentir pour hâter et faciliter la propagation de l'Évangile dans ces vastes contrées de l'Afrique centrale.

Après avoir consacré plusieurs mois à l'examen des questions qui se rattachent à l'administration ecclésiastique du Congo, les Éminentissimes cardinaux de la Congrégation de la Propagande se sont réunis le 28 mars dernier, et ils ont décidé, sur la proposition du gouvernement congolais, que le vicariat apostolique de l'Etat-Indépendant serait divisé en deux missions distinctes : l'une, gardant le nom de *Vicariat apostolique du Congo Belge,* restera confiée aux missionnaires de la Congrégation de Scheutveld ; l'autre, sous le nom de *Mission du Kwango,* est attribuée aux Pères belges de la Compagnie de Jésus.

Dans la même réunion, les cardinaux de la Propagande ont statué, d'accord avec le gouvernement du Congo Indépendant, que les limites de la nouvelle mission seraient les suivantes :

D'abord, la rive droite de l'Inkissi, affluent du Congo,

(1) Pour permettre à nos lecteurs de suivre ces limites et de se faire une idée exacte du territoire confié à la nouvelle mission des jésuites belges, nous avons inséré, dans la présente livraison, la carte du Congo Indépendant, dressée récemment par M. Wauters et publiée par l'Institut national de Géographie.

depuis l'endroit où il quitte le territoire portugais et pénètre dans l'Etat Indépendant jusqu'au point de rencontre du chemin de fer en construction de Matadi à Léopoldville, près du village de Mukisanti ;

Ensuite, le côté droit de ce chemin de fer jusqu'à son terminus à Léopoldville ;

Puis la rive gauche du fleuve Congo jusqu'au confluent du Kassaï et la rive gauche du Kassaï jusqu'à la crête de partage entre les eaux du Djuma-Kwillou et celles du Kassaï et du Loange, laquelle ligne de faîte constitue la limite orientale du district civil du Kwango.

On suit alors cette ligne de partage jusqu'au 8e degré de latitude ; puis on longe les frontières méridionales et occidentales de l'Etat Indépendant jusqu'à leur rencontre avec l'Inkissi, au point où cette rivière entre dans l'Etat Indépendant.

Comme on peut le voir sur la carte du Congo belge jointe à notre livraison, les limites extrêmes de la nouvelle Mission du Kwango sont comprises entre le 3e et le 8e degré de latitude méridionale, le 15e et le 20e degré de longitude orientale ; la superficie de ce territoire est environ quatre fois plus étendue que celle de la Belgique entière. Cette partie de l'Etat Indépendant est limitrophe des anciens royaumes nègres du Congo et d'Angola évangélisés autrefois par les Pères de la Compagnie de Jésus, qui avaient des résidences à San-Salvador, à Massangano et à Cassange.

Les Éminentissimes cardinaux ont décidé, en outre, que, vu l'insalubrité de ces régions, les deux Missions pourraient établir réciproquement sur les territoires de l'une et de l'autre un *sanitarium* à l'endroit qui leur conviendrait le mieux. De plus, la Propagande accorde aux pères jésuites de la Mission du Kwango la faculté de fonder dans un des ports de mer du Bas-Congo une mai-

son de Procure, où ils pourront exercer les fonctions du saint ministère.

Ces différentes dispositions, adoptées par les Éminentissimes cardinaux de la Propagande, dans leur réunion du 28 mars 1892, furent portées, dès le 3 avril suivant, à la connaissance de Sa Sainteté, par Mgr Persico, archevêque de Damiette et secrétaire de la Sacrée Congrégation. Le pape voulut bien les ratifier et les confirmer, et Léon XIII donna l'ordre de dresser immédiatement le décret, qui fut signé, le 8 avril, par S. Ém. le cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande. Dès le 5 avril, le zélé cardinal avait annoncé la décision du souverain pontife au R. P. Martin, vicaire général de la Compagnie de Jésus, et, le 11 avril, il lui envoya le Décret, dont une copie conforme fut aussitôt expédiée au R. P. Léopold Delvaux, provincial de Belgique, qui la reçut le jour même de la fête de Pâques, 17 avril 1892.

Nous donnerons bientôt à nos lecteurs de plus amples détails sur la région du Congo occidental que les Pères belges de la Compagnie de Jésus sont appelés à évangéliser et à civiliser. Nous aimons à croire que, malgré toutes les difficultés inhérentes à cette grande entreprise, nos confrères pourront, avec l'aide de Dieu et à l'exemple de leurs émules les vaillants Missionnaires de Scheut, travailler efficacement à la régénération de la race noire.

Nos anciens abonnés se rappellent peut-être les contrariétés et les épreuves de tout genre qui ont entravé les débuts de la Mission du Zambèse, fondée, il y a douze ans, par le R. P. Depelchin et ses premiers compagnons. Ils verront avec plaisir, dans les articles suivants, que, grâce à des circonstances favorables et aux efforts persévérants des successeurs du P. Depelchin, cette Mission tant éprouvée a pris aujourd'hui de très heureux dévelop-

pements, soit dans les régions portugaises du Bas-Zambèse, soit surtout dans les territoires des Matabélés et des Mashonas, récemment annexés par l'Angleterre. Espérons qu'il en sera de même pour les Missions du Congo Belge.

Il ne nous reste plus, pour le moment, qu'à recommander chaleureusement la nouvelle Mission du Kwango aux prières et aux aumônes de nos catholiques belges, dont la générosité est vraiment inépuisable, quand il est question de venir en aide aux Missions étrangères, quand il s'agit de procurer le salut éternel et les bienfaits de la civilisation à tant d'infortunés sauvages qui gémissent sous le joug des plus atroces tyrannies et des plus dégradantes passions. Aujourd'hui, une des grandes préoccupations de l'Église et de la Belgique est de contribuer de tout leur pouvoir à la régénération matérielle et morale de nos frères noirs du continent africain, rachetés comme nous par le sang adorable de Jésus-Christ, et qui attendent depuis des siècles que nous soyons pour eux les instruments de la divine providence.

Voici le texte original du Décret de la Propagande et des lettres du cardinal Ledochowski.

I

DECRETUM

Jam anno 1888 per sacram hanc Congregationem decretum fuit ut regiones illæ, quibusdam exceptis, quæ Statum Congi Independentis tunc efformabant, in Apostolicum Vicariatum erigerentur, curis Congregationis Immaculati Cordis B. Mariæ Virginis de Scheutveld demandandum. Dein vero factum est ut civiles præfati

Status possessiones adhuc augerentur, cum territorium de *Lunda* dictum, eidem fuerit adtributum ; ideoque meridio-occidentales limites Status ita extensi fuerunt : videlicet cursum sequuntur fluvii Kwango ad gradum 8 latitudinis meridionalis : gradum hunc ad fluvium Kuillu usque : Kuillu vero septentrionem versus, usque ad gradum 7 : gradum 7 usque ad fluvium Kassai : cursum Kassai ad lacum Dilolo : ex quo status limites concluduntur montibus divisionum aquarum (vulgo *spartiacque*) fluminum Congi et Zambese. Porro expediens visum est territorium hoc de Lunda Vicariatui Apostolico Congi Independentis adnectere, simulque præfatum Vicariatum in duas separare Missiones : ut apostolicorum operariorum numero aucto evangelica prædicatio in peramplas Status ejusdem regiones facilius diffunderetur.

Quapropter in generali conventu die 28 elapsi Martii habito, Emi Patres statuerunt ut Vicariatus Apostolicus Congi Independentis, territorio addito de Lunda super descripto, in duas separaretur missiones : quarum una, nomine retento Apostolici Vicariatus Congi Independentis seu Belgici, præfatæ Congregationi de Scheutveld concredita maneret : altera vero, nomine assumpto Missionis de Kwango, Societatis Jesu curis demandaretur. Confinia vero Missionis de Kwango hæc erunt : fluvius Inkissi, statim ac Statum Congi ingreditur usque ad intersectionem viæ ferreæ prope Mukisanti : via hæc ferrea ad flumen Kongo usque : flumen Kongo usque ad ostium in idem fluvii Kassai : Kassai fluvius ad montes usque divisionis aquarum *(spartiacque)* Kuilu et Djuma : montes iidem ad meridionalem limitem Status Congi : dein limites ipsi Status ad fluvium Inkissi.

Vicariatus vero Congi Independentis confinia eadem erunt, quæ per dictum Decretum anni 1888 statuta sunt : regionibus exceptis quæ novæ de Kwango missioni, uti supra habetur, adscriptæ sunt : iis vero additis ex terri-

torio de Lunda quæ in finibus novæ illius missionis, uti pariter expositum est, minime contentæ sunt.

Demum Emi Patres, locorum insalubritate perpensa, statuerunt ut facultas fiat tam patribus Societatis Jesu quam Congregationi de Scheutveld sanitarium invicem utrovis in territorio sibi eligendi; Patribus vero Societatis Jesu facultas constabiliendi domum Procurationis in vicariatu Congregationis de Scheutveld, ex. gr. in portu aliquo maritimo, ubi degentes missionarii sacrum possint exercere ministerium.

Quam Emorum Patrum sententiam per infra scriptum archiepiscopum Tamiathensem, hujus Sacræ Congregationis a secretis, in audientia diei 3 vertentis aprilis SSmo Dño Nostro Leoni divina Providentia Pp. XIII relatam, eadem Sanctitas Sua in omnibus ratam habuit, confirmavitque, et præsens ad id Decretum confici jussit.

Datum Romæ ex ædibus S. Congnis de Prnda Fide, die 8 mensis aprilis anni 1892.

(Signatum) M. Card. Ledochowski, Præf.

L. † S.

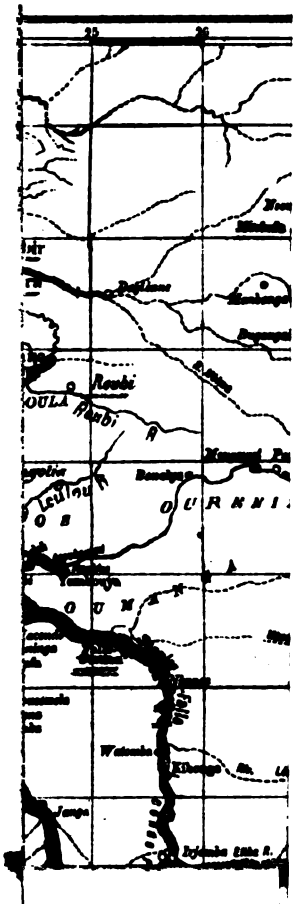
Concordat cum originali
A. O. Borgia
Præf. archivii S. C. de Prop. Fide.

(Signatum) Ignatius, archiep. Tamiathen.
Secrius.

Concordat cum exemplo à Congreg. de Propaganda Fide ad me misso

Ludov. Martin, S. J.
Vic. gen.

(locus Sigilli)
Præpositus
Generalis
Societatis
Jesu.


25
26
Rembi
Rembi
R
Leulinu
O U R K M I
O U M
Wakamba
Kibwaka
Jungo
Kibwaka Lake R.

II

S. CONGREGAZIONE DE PROPAGANDA FIDE.

Protocollo N. 1175.

Roma li 5 aprile 1892.

OGGETTO
Divisione del Vicariato del Congo Indip. ed erezione d'una nuova missione da affidarsi ai Padri.

Rmo Padre

Nella Congñe generale della Propaganda tenutasi il giorno 28 decorso marzo, fu presa la risoluzione, confermata poi dal S. Padre nell' udienza del 3 corrente mese, di modificare i confini dell' attuale Vicariato aplco del Congo Indipendente, formando inoltre a suo lato una missione da affidarsi alle cure di cotesta benemerita Compagnia. I confini delle due missioni saranno distintamente indicati nel relativo Decreto che Le verrà a suo tempo comunicato. Per ora rendo noto alla P. V. che tali limiti sono quelli proposti dal governo Belga ed accettati in antecedenza dalla Compagnia, come resulta dal foglio del Rmo P. Anderledy in data 2 decembre 1891 ; caute le condizioni di scegliere un sanitario per l'uno e l'altro Istituto ; e di stabilire una Procura di Padri, p. e. in un porto marittimo, e che i Padri occupati in quella abbiano facoltà di esercitarvi il S. Ministero.

Intanto Le auguro dal Signore ogni bene.

Di Lei Padre Rmo

Devotissimo servitore
M. Card. LEDÓCHOWSKI, Pref.

IGNAZIO, arciv° di
Damieta, Segrio.

R^mo Padre Vicario g^le
della Compagnia di Gesù — Fiesole.

III

S. Congregazione de Propaganda Fide.

Protocollo N. 1175.

Roma li 11 aprile 1892.

Oggetto
Decreto di divisione del Congo Indipendente, e di erezione della Missione di Kwango.

Rmo Padre

Qui unito trasmetto alla P. V. copia del Decreto di questa S. Congñe che modifica i confini del Vicariato apostolico del Congo Indipendente, ed erige la Missione di Kwango che viene affidata a codesta benemerita Compagnia.

Intanto Le auguro ogni bene del Signore.

D. V. P.

Devotissimo Servitore
M. Card. Ledóchowski, Pref.

Ignatius, archiep.
Tamiathen., secrius.

Rmo Padre
Vicario generale
della Compagnia di Gesù.

LES

MISSIONS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

DANS L'AFRIQUE AUSTRALE.

(Voir a. 1890, p. 132.)

L'Afrique, envahie de tous les côtés à la fois par les peuples de l'Europe qu'attire l'appât de trésors nouveaux, voit accourir sur ses rivages, à la suite des explorateurs et des corps d'occupation, les envoyés de l'Église, apportant à des frères malheureux les lumières du christianisme et de la vraie civilisation. Entraînée par le noble exemple et l'invincible persévérance de son auguste souverain, la Belgique s'est associée généreusement à la paisible croisade organisée contre la barbarie africaine.

Les *Précis historiques*, depuis l'année 1878, ont raconté les essais laborieux d'évangélisation entrepris de nos jours par les religieux de la Compagnie de Jésus dans l'Afrique australe. Nous avons suivi étapes par étapes leurs expéditions périlleuses à travers les districts de la Colonie anglaise et les contrées qu'arrose le Zambèse. Partout des tombes jalonnent les routes qu'ils ont parcourues : ainsi devaient-ils, martyrs du zèle et de la charité, prendre possession de l'héritage qu'ils venaient conquérir au Christ. Une ère nouvelle paraît s'annoncer pour la mission du Zambèse. La domination effective des Européens recule chaque jour ses limites, renversant sur son passage les obtacles qu'opposaient à l'action de l'apôtre le brutal asservissement des populations et le cruel despotisme des chefs indigènes.

Le moment approche, où les plans du R. P. Weld semblent devoir s'accomplir ; les prévisions et les espérances du R. P. Depelchin et de ses premiers compagnons, trop longtemps ajournées, vont enfin se réaliser. Comme on le verra dans la suite de ce récit, grâce aux ré-

centes annexions de l'Angleterre dans la région du Zambèse, les missionnaires du pays des Matabélés pourront désormais se livrer efficacement aux ministères apostoliques, toujours entravés par le caprice et la défiance du roi Lo Bengula.

Reprenant l'exposé des faits au moment où s'arrête notre dernier compte rendu, nous essaierons de résumer brièvement les travaux des missionnaires jésuites dans les contrées méridionales de l'Afrique, pendant les deux années qui viennent de s'écouler. Nous parcourrons successivement, d'après les divisions territoriales :

1° Les missions de la Zambésie inférieure, dans les possessions portugaises ;

2° Les missions du district oriental de la Colonie du Cap ;

3° Les missions de l'intérieur, établies dans les territoires qu'abrite depuis peu le drapeau britannique.

I

MISSIONS DE LA ZAMBÉSIE INFÉRIEURE

A la mission du haut Zambèse, érigée par la congrégation de la Propagande en 1878, et fondée par un jésuite belge, le R. P. Henri Depelchin, s'était rattaché, en 1881, le bas Zambèse, soumis à la couronne de Portugal. Mais en 1889, les jésuites portugais, mûs par un sentiment patriotique et religieux, sollicitèrent et obtinrent que la Zambésie inférieure et le Mozambique leur fussent confiés. Depuis lors, aidés par des confrères de pays étrangers, ils ont ouvert des stations nouvelles en faveur des tribus cafres, et se sont efforcés de répondre aux désirs du gouvernement de Lisbonne, qui les invite à multiplier les postes de mission parmi les noirs, et leur accorde, à cet effet, un concours bienveillant et efficace.

La mission portugaise de la Zambésie possède actuellement *quatre* stations indigènes : 1° Près du littoral, *Quilimané*, ouverte en 1882, avec une annexe près de la ville, inaugurée en 1890 ; 2° *Boroma*, dans l'intérieur, au delà de Tété, sur la rive droite du fleuve, fondée en 1885 ; 3° à l'est du Schiré, non loin du lac Chirwa, la résidence du mont Milangé, commencée en 1890 ; 4° enfin, dans le voisinage du port d'Inhambane, celle de Nyamussua, établie en 1891.

Quilimané. — A la suite des dispositions mentionnées plus haut, deux jésuites portugais, le R. P. Pierre Aloy et le P. Antoine Carvalho, furent envoyés dans la Zambésie inférieure. Partis de Lisbonne le 9 décembre 1889, ils arrivèrent le 30 à Grahamstown, dans la Colonie du Cap ; ils y passèrent une quinzaine de jours auprès du R. P. Daignault, supérieur de la mission du haut Zambèse, qui leur adjoignit deux compagnons, le P. Félix Desmaroux, français, et le F. coadjuteur Clément Wigger. La petite caravane parvint à destination vers le 25 janvier 1890, et le 27, le R. P. Aloy fut proclamé, à Quilimané, supérieur de la mission du bas Zambèse.

Le nouveau supérieur eut tout d'abord à poursuivre l'établissement d'une résidence indigène à proximité de la ville. Autour du quartier des blancs, habite une nombreuse population de noirs, croupissant dans l'ignorance et le paganisme, et poussant la défiance envers le prêtre jusqu'à l'éloigner des petits enfants malades, qui meurent par milliers sans baptême. Le prélat de Mozambique, Mgr A. Dias Ferreira, évêque titulaire des Thermopyles, d'accord avec l'autorité civile, avait, peu auparavant, attribué aux missionnaires le petit prazo d'Anguazé, à trois quarts de lieue de Quilimané, pour s'y livrer exclusivement à l'apostolat des Cafres, et avait placé la future station sous le patronage des saints Anges. Mais la concession de terrain était trop restreinte, et il fallut l'agrandir. Au milieu de la propriété, on commença la construction d'une maison et d'une chapelle, dont les fondements furent bénits le 2 octobre 1890, fête des saints Anges. Un parent du gouverneur, M. D. Jean de Mello, ingénieur, s'était offert à diriger gratuitement tous les travaux. Cet homme dévoué, excellent catholique et ancien zouave pontifical, a succombé l'an dernier aux attaques de la fièvre zambésienne. Il est mort entre les bras des missionnaires de Quilimané, dont il avait conquis toute l'estime et la reconnaissance. Le P. Desmaroux, désigné dès son arrivée pour la nouvelle station des Saints-Anges, s'était mis aussitôt à l'étude du dialecte indigène, afin de pouvoir un jour se dépenser tout entier à l'évangélisation des pauvres Cafres. Le 15 juillet 1891, il écrivait : « Le F. Rieder construit les bâtiments de la mission qui va être établie à quatre kilomètres d'ici. Les travaux sont poussés avec ardeur, et j'espère pouvoir m'installer au mois d'octobre dans ce nouveau poste. Il y a là un bien immense à faire. Rien qu'en baptisant les petits enfants, qui meurent en très grand nombre, on

pourra envoyer au ciel des milliers d'âmes. Cette contrée est une vraie fourmilière de Cafres. Une personne bien informée nous disait qu'il n'y en a pas moins de cent mille dans l'espace de quatre lieues autour de notre future résidence. Chez ces pauvres noirs, il y a absence complète de religion. Ils reconnaissent bien un Dieu unique, mais ne lui rendent aucun culte. Ils sont du reste dans le plus complet abandon ; depuis la suppression des anciennes missions, personne ne s'est occupé d'eux. L'ignorance de leur langue, qui est fort difficile, en est la principale cause. »

Milangé. — Pendant que s'ouvrait la mission indigène de Quilimané, une fondation non moins importante se préparait. Le Portugal, effrayé des projets d'annexion de l'Angleterre dans l'Afrique orientale, s'était résolu enfin à tenter un suprême effort, pour sauver au moins une partie des territoires dont il avait si longtemps négligé l'occupation. Il venait de créer le district du haut Chiré et du lac Nyassa, et il faisait appel au dévouement des missionnaires catholiques. Le cardinal Lavigerie avait envoyé, en juin 1889, cinq missionnaires, qui devaient se rendre à Mponda, situé à la pointe sud-est du lac Nyassa. La station fut érigée vers le mois de septembre, avec le concours du gouvernement central de Lisbonne et des autorités locales du Mozambique.

Les jésuites du bas Zambèse, fixés jusqu'alors sur les rives malsaines du fleuve, où la fièvre leur a déjà ravi tant de vaillants collaborateurs, avaient besoin d'une résidence placée dans les montagnes, et qui leur offrît un lieu de refuge contre les mortelles influences de la malaria. D'ailleurs, il entrait dans les vues du gouvernement qu'une station portugaise de missionnaires s'établît à proximité du lac Chirwa, dans la région élevée, où l'on allait placer un poste militaire, région que domine le mont Milangé et les pics Namuli. La demande en fut adressée au R. P. Aloy, supérieur, qui alla, vers le milieu du mois d'avril 1890, négocier l'affaire à Mozambique. La décision étant prise, les gouverneurs de Quilimané et du Chiré reçurent l'ordre d'aplanir les voies et de prêter secours aux missionnaires. Le P. Dupeyron et le scolastique Dellemme furent choisis pour fonder la mission du Milangé (1). Le 11 mai 1890, ils partirent de Quilimané, accom-

(1) Le sommet du Milangé s'élève à une altitude d'environ 8000 pieds.

pagnés d'un catéchiste et conduits par M. Romaô, bien connu des chefs indigènes du district et très influent auprès d'eux.

Quelques jours plus tard, à la date du 15 mai, le R. P. Aloy écrivait : « Le P. Dupeyron et ses compagnons vont se fixer à *Matapiré,* village situé au pied du mont Milangé, à dix journées de marche de Quilimané. C'est un site des plus pittoresques ; au nord, la vue s'étend sur le fameux lac Chirwa ; au sud, le panorama n'est pas moins ravissant ; à l'est, dominant l'horizon, les pics de Namuli et à leur pied des centaines de villages cafres ; à l'ouest, Blantyre, et le cours du Ruo, qui se déverse dans le Chiré. Le petit roi ou chef de ces tribus du Milangé s'appelle Matapiré, d'où le nom de son village, Matapiré, et de ses sujets, les Matapirés. Ce chef est grand ami des Portugais... La route vers le lac Nyassa passe par Matapiré ; aussi les Révérends Pères Blancs de Mponda, éloignés de trois journées, sont-ils enchantés de cette nouvelle installation..... Le R. P. Daignault, à Grahamstown, était d'avis qu'une station à Milangé ou Namuli devait être préférée à n'importe quelle autre. »

Le chef cafre Matapiré accueillit avec empressement les missionnaires et leur donna deux huttes et des provisions de toutes sortes. « Ici, disait le P. Dupeyron, pays superbe, climat excellent, nombreuse population échelonnée sur les pentes du mont Milangé. » Un premier noyau de catéchumènes ne tarda pas à se former ; vers la fin de juillet 1890, huit d'entre eux, parmi lesquels deux fils du chef, se rendirent à Quilimané, auprès du R. P. Aloy. Écrivant à son supérieur, le P. Dupeyron lui annonçait qu'il avait fait choix, sur le versant du mont Milangé, d'une position du plus bel avenir, pour la mission entière du bas Zambèse. « La situation vraiment splendide n'avait peut-être pas d'égale dans un rayon de cent lieues. Le terrain, excellent et très étendu, pourrait s'augmenter encore, s'il en était besoin. La maison, ajoutait-il, aura vue sur deux plaines immenses, qui se déroulent à six cents mètres plus bas ; elle est en face de la superbe montagne Cambini, et domine la vallée qui sépare le Cambini du Milangé. La population, à la vérité, est très superstitieuse et de mœurs barbares ; mais ces pauvres sauvages montrent de l'intelligence et sont désireux d'apprendre le portugais. Le roi Matapiré nous a en très haute estime. Trois chefs du voisinage ont annoncé qu'ils nous enverraient leurs fils pour les instruire, aussitôt que nous aurons terminé la bâtisse de notre maison. A la distance d'une demi-

heure environ, il y a dans la montagne de riches mines de fer, de charbon et d'autres encore. »

Les agents et les officiers portugais du Mozambique favorisèrent autant qu'il était en leur pouvoir les progrès du nouvel établissement. Dans leurs excursions, ils ne manquaient pas de visiter les missionnaires du Milangé, auxquels ils prodiguaient les plus grands éloges.

Vers le mois d'octobre 1890, le P. Carvalho, compagnon de voyage de P. Aloy, était allé rejoindre au Milangé le P. Dupeyron ; il trouva la mission pleine d'espérance ; le chef Matapiré entretenait les meilleures relations avec les Pères et ne cessait de leur donner des témoignages de son amitié.

Cependant l'érection du Milangé s'était faite sur le territoire contesté par l'Angleterre. Après l'accord intervenu au mois d'août 1890 entre les cabinets de Londres et de Lisbonne, les missionnaires apprirent qu'ils se trouvaient dans la partie anglaise. L'un d'eux, le P. Carvalho écrivait : « L'affluent le plus oriental du Ruo, le Molosa, qui coule devant notre maison, marque, aux termes du dernier traité, la limite du territoire portugais. Ainsi donc, nous voilà sur le territoire anglais. Il ne restera qu'à nous transporter dans un autre endroit. » — Le partage politique avait mis la mission de Mponda dans des conditions analogues ; cette mission d'ailleurs, mal située, n'offrait, pour ainsi dire, aucun espoir de réussite ; aussi les Pères de Mgr Lavigerie, dès le mois de juin 1891, s'apprêtaient à quitter Mponda, les uns pour revenir à Quilimané, les autres, pour aller rejoindre leurs confrères du Tanganika. De même aussi, les missionnaires du Milangé ont abandonné leur position primitive et sont allés s'établir sur le territoire portugais, peut-être dans le voisinage des pics Namuli. Nous lisons en effet dans une lettre du P. Dupeyron : « Namuli est certainement la plus belle situation de cette province ; et voilà pourquoi les Anglais déploient tant d'efforts pour y prendre pied. Déjà un de leurs ministres réside à Licugu, à proximité des pics Namuli. »

Le massif des Namuli, d'où descendent plusieurs cours d'eau, se trouve, d'après les indications cartographiques, à trente lieues environ au nord-est du mont Milangé. La région centrale, entre la côte de Mozambique et les lacs Nyassa et Chirwa, présente plusieurs rangées de hauts plateaux et de montagnes, d'orientations diverses, et d'une altitude atteignant trois, quatre et cinq mille pieds. Cette vaste région,

de quatre à cinq degrés de large, fertile, salubre et bien peuplée, semble peu connue des Portugais. Les explorateurs anglais l'ont parcourue en différentes directions ; elle deviendra sans doute un champ fécond d'apostolat pour les missionnaires de la Zambésie inférieure.

Boroma. — Pendant que s'élevait la station du Milangé, la mission déjà ancienne de Boroma, sur la rive droite du Zambèse, au delà de Tété, recevait le renfort d'un nombreux personnel et prenait de notables accroissements. Le P. Czimmermann, comme nous l'avons annoncé (1), après avoir évangelisé Boroma pendant plus de deux ans, était revenu en Europe au commencement de 1889. Il parcourut le Portugal, l'Allemagne et l'empire d'Autriche sa patrie, recueillit des aumônes et recruta des coopérateurs, qui furent attribués à la mission de la Zambésie inférieure et allèrent en Portugal attendre leur départ pour l'Afrique orientale. Parmi eux, nous citerons les noms de deux jésuites autrichiens, le P. Ladislas Menyhárth, recteur du collège de Kalocza, en Hongrie, où il enseignait en même temps les sciences naturelles, et le P. Charles Friedrich, prédicateur à Saint-André, en Carinthie, lequel a fait en 1880 sa troisième année de probation en Belgique, dans la maison de Tronchiennes. Le P. Czimmermann, s'étant adressé à la congrégation religieuse de Saint-Joseph de Cluny, avait obtenu un premier contingent de huit sœurs, dont quatre étaient destinées à desservir l'hôpital de Lourenço Marquès, et quatre à fonder à Boroma une école et un orphelinat pour les jeunes filles indigènes. Revenu à Lisbonne, le Père employa quelques semaines à préparer son départ et celui de ses compagnons, et à revoir les épreuves de trois opuscules en langue cafre composés pour la mission, et que le gouvernement faisait éditer à l'imprimerie nationale. Enfin, le 21 mai 1890, à bord du *Loanda* prirent place neuf missionnaires de la Compagnie de Jésus, les Pères

(1) Cfr. *Précis hist.*, a. 1890, p. 129. — Né en Hongrie le 13 mars 1849, le P. Etienne Czimmermann fit ses études à Rome, au collège Germanique ; il entra déjà prêtre au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Saint-André, dans la Carinthie. Après avoir rempli pendant quatre ans les fonctions de prédicateur et de missionnaire au collége de Kalocza, en Hongrie, il partit d'Europe pour la mission du Zambèse au mois de janvier 1886. (*Précis hist.*, a. 1887, p. 41.)

Et. Czimmermann, Ch. Friedrich, Lad. Menyhárth et J.-B. Reiber, trois frères coadjuteurs et deux postulants, ainsi que les huit Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Avec eux, ils emportaient beaucoup d'instruments d'agriculture, d'arts et de métiers. Le gouvernement colonial avait pris à sa charge les frais de la traversée.

Le 14 juin, aux approches de Benguela, colonie portugaise de la côte occidentale d'Afrique, le P. Reiber fit une chute sur le vaisseau, qui occasionna une grave luxation à l'épaule droite. Les médecins décidèrent qu'il fallait déposer le malade à Mossamédès. Reçu généreusement à l'hôpital militaire par ordre du gouverneur général, il fut soigné par l'un des frères coadjuteurs postulants, que le P. Czimmermann laissa auprès de lui. Mais à la suite des complications diverses qui mirent plus d'une fois sa vie en danger, le P. Reiber dut revenir en Europe et rentra le 21 octobre à Lisbonne. Le Frère, atteint lui-même de la fièvre à Mossamédès, fut hors d'état de reprendre la route du Zambèse.

Quant aux missionnaires transportés par le *Loanda*, ils achevèrent sans accident le reste du voyage, et n'eurent qu'à se louer des attentions de l'équipage. Les quatre sœurs destinées à Lourenço Marquès débarquèrent dans cette ville ; accueillies avec empressement par le gouverneur portugais intérimaire et toute la population, elles allèrent prendre aussitôt la direction de l'hôpital.

Le P. Czimmermann et ses compagnons abordèrent à Quilimané le 11 juillet, après 51 jours de navigation. Ils y trouvèrent l'Évêque, Mgr Ferreira, le gouverneur général du Mozambique et le gouverneur de Zumbo. De commun accord, il fut résolu que l'on établirait au plus tôt un nouveau poste de missionnaires sur le territoire portugais, à Zumbo, ou même au delà, sur la rivière Kafukwé ; le P. Czimmermann et le P. Menyhárth, avec un ou deux Frères, entreprendraient cette fondation, pour laquelle, d'ailleurs, le gouvernement promettait son concours. Nous verrons bientôt comment les fièvres, la mort de plusieurs frères coadjuteurs, et d'autres circonstances encore, ont retardé pendant plus d'une année l'exécution de ce projet.

Le 17 juillet, la caravane destinée aux stations de l'intérieur quitta Quilimané pour remonter le cours du Kwakwa et du Zambèse. Le personnel comprenait dix missionnaires, quatre religieuses, et deux cents noirs environ, serviteurs et rameurs, conduisant 26

barques, 8 grandes et 18 petites. Pendant la première partie du trajet, jusqu'à Senna, la navigation fut heureuse. Le P. Czimmermann, redoutant pour les sœurs les atteintes de la fièvre, prit alors les devants avec elles et voyagea à grandes journées ; le soir, on s'arrêtait ; les religieuses dormaient dans la barque ; le missionnaire, sur le sable du rivage. Mais à peine venait-on de quitter Senna, que l'une des sœurs fut saisie d'un violent mal d'estomac, auquel se joignit bientôt la terrible fièvre du Zambèse ; la malade fut réduite en quelques jours à l'extrémité ; peu d'heures avant d'arriver à Tété, le 12 du mois d'août, elle mourut dans la barque qui allait la déposer au terme de son pénible voyage. La veille au matin, elle avait reçu le saint viatique avec de grands sentiments de piété. On rama toute la nuit, et le matin au lever de l'aurore, l'embarcation atteignit Tété, où, le jour même, on enterra la défunte, regrettée et pleurée de tous. Elle repose à côté des Pères Moulinard et Rivière, de la Compagnie de Jésus, emportés l'un et l'autre par la fièvre du Zambèse, le premier en 1882, le second en 1883. La dévouée religieuse, à peine âgée de 28 ans, était née en Belgique.

Mais ce n'était là que le prélude des épreuves qui attendaient les missionnaires à Boroma. Cette station, qu'ils allaient évangéliser, est à une petite journée au delà de Tété (1). Ils s'y trouvèrent réunis au nombre d'une douzaine. Le P. Czimmermann, à la date du 15 décembre 1890, écrivait : « Ici, à Boroma, nous travaillons beaucoup et nous avons beaucoup à souffrir de la fièvre ; il y a constamment parmi nous deux ou trois malades, parfois cinq ou six en même temps. Les sœurs ne sont pas plus épargnées que nous. Le P. Friedrich subit fortement l'influence du climat ; toujours languissant, il n'a pu encore se livrer à aucun travail. N'ayant pas trouvé, à notre arrivée à Boroma, de logement pour nous abriter en si grand nombre, il a fallu commencer par bâtir une maison ; après l'avoir terminée, nous voici pour le moment occupés à construire une chapelle. »

La correspondance des missionnaires nous fait connaître les souffrances et les croix de tout genre qu'ils ont eu à supporter. Dès le mois d'août, peu de semaines après son arrivée, l'une des religieuses fut prise d'une attaque violente de fièvre ; l'impuissance des remèdes présageait une mort imminente ; mais l'invocation de la sainte Vierge

(1) Cfr. *Précis hist.*, a. 1889, p. 38.

et l'eau de Notre-Dame de Lourdes valurent à la malade une guérison inespérée. Plus tard, le P. Menyhárth se trouve en proie, lui aussi, aux étreintes de la terrible fièvre, et reçoit les derniers secours de l'Église. Puis c'est une troisième religieuse, attaquée d'hydropisie et dont l'état ne laisse aucun espoir de guérison.

L'année 1891 devait être une année de deuils pour la résidence de Boroma. Le 9 février, décéda le F. Joseph Müller, coadjuteur postulant, qui n'appartenait à la mission que depuis quelques mois. Né dans le Tyrol, non loin d'Inspruck, il était âgé de 28 ans. A la suite d'un sermon prêché l'année précédente à Inspruck par le P. Czimmermann, il s'était offert de grand cœur au missionnaire. Affaibli par le voyage, l'excès de fatigue et le mauvais air du Zambèse, il gagna, dès son arrivée à Boroma, une dyssenterie dont aucun remède ne put conjurer l'issue fatale. Avant de mourir, le F. Müller fut admis à prononcer les vœux de dévotion, et parut au comble de la joie.

Cependant le P. Czimmermann, avec la bienveillante assistance du gouverneur de Tété, organisait l'expédition de Zumbo, et dès la fin du carême de 1891, il terminait les derniers préparatifs de son départ. Mais pendant la semaine sainte (premiers jours d'avril), une attaque de fièvre bilieuse le réduisit à l'extrémité ; il reçut l'extrême-onction, et n'échappa qu'à grand'peine à la mort. A quelques jours de là, le F. François Prihoda, frappé soudainement, succomba le 21 avril. Né le 21 septembre 1842, le F. Prihoda était entré, le 13 août 1866, dans la Compagnie de Jésus, en Autriche, sa patrie. Au mois de décembre 1883, il partit d'Europe avec le P. Gabriel, pour la Zambésie portugaise. Envoyé d'abord à Mopéa, il y vit mourir le P. de Vesteneck ; il alla ensuite à Tété, d'où il accompagna, dans son voyage vers Zumbo, le P. Gabriel, que la fièvre enleva le 2 août 1885. De retour à Tété, le Frère y séjourna trois ans, puis il vint à Boroma, où Dieu couronna sa patience et son dévouement (1).

Peu après le décès du F. Prihoda, le P. Friedrich et le F. da Silva, malades l'un et l'autre, quittèrent pour quelque temps la station ; bientôt rétablis par le changement d'air, ils revinrent à Boroma. Déjà le P. Czimmermann se proposait de prendre enfin la route de Zumbo avec le F. da Silva, quand celui-ci, atteint par une rechute subite de

(1) Sur le F. Prihoda, voir *Précis hist.*, a. 1884, pp. 613 ; a. 1886, pp. 155 et s.

fièvre, fut emporté au bout de trois jours et mourut le 12 juin. Le F. Joseph da Silva, Portugais, né le 9 janvier 1859 et admis en religion le 25 mai 1882, avait quitté le collège de Sétubal au mois de mai 1890 ; parti de Lisbonne avec la caravane conduite par le P. Czimmermann, il était allé directement à Boroma, où il devait trop tôt terminer sa carrière apostolique.

Malgré ces cruels contretemps et la perte successive des deux Frères qu'il se proposait d'emmener avec lui, le P. Czimmermann n'avait aucunement renoncé au projet de fonder une station à Zumbo, poste extrême des Portugais sur le Zambèse. Enfin Dieu a couronné l'invincible persévérance du zélé missionnaire, et le 16 janvier de cette année, il a quitté Boroma pour remonter le fleuve. Le F. Rieder, son nouveau compagnon, est un vétéran de la mission, envoyé de Quilimané pour aller à Zumbo. Arrivé de France le 1er juin 1882, avec le regretté P. Moulinard, le F. Rieder a séjourné dans toutes les résidences du bas Zambèse : Quilimané, Mopéa, Senna, Tété, Boroma ; et, sans avoir échappé aux influences de la malaria, il a pu néanmoins jusqu'aujourd'hui les surmonter. Daigne la bonté divine protéger les deux pionniers de l'Évangile, qui vont affronter l'isolement et la mort pour convertir et civiliser les pauvres noirs de l'Afrique centrale. A Zumbo, comme dans les autres localités, les missionnaires se voueront exclusivement à l'apostolat des indigènes. La cure et le soin des blancs restent confiés à un prêtre séculier, qui vient ordinairement du séminaire portugais de Goa, dans l'Inde.

Les travaux et les souffrances des apôtres de Boroma ne restent pas stériles ; leur influence grandit auprès des noirs ; les superstitions s'affaiblissent peu à peu ; les enfants s'instruisent et les adultes apprennent à respecter et à aimer ceux qu'ils appellent déjà leurs protecteurs. D'ailleurs, une nouvelle et plus ample concession du gouvernement a considérablement augmenté le nombre des indigènes sur lesquels s'étend l'action directe des missionnaires. L'apprentissage de divers métiers, sous la direction des frères coadjuteurs, accompagne l'instruction religieuse. Soumis et formés au travail, les sauvages deviendront des hommes et des chrétiens. Les orphelinats-écoles ne sont pas moins en progrès ; le chiffre des garçons était l'an dernier de 50 à 60, presque tous rachetés de l'esclavage ; les sœurs n'avaient encore qu'une dizaine d'enfants, premières conquêtes sur le préjugé qui voue la femme à l'asservissement et à l'ignorance. Bientôt sans

doute, Boroma possédera une fervente chrétienté nègre ; les païens se joignent aux néophytes et commencent à fréquenter les instructions et les offices religieux. D'après une lettre écrite en octobre 1890, les missionnaires avaient enregistré dans l'espace d'un mois, 30 confessions, 100 communions, deux mariages, deux baptêmes d'enfants nés de parents païens, et six baptêmes d'adultes.

Au commencement de l'année dernière, une imposante cérémonie religieuse attira un nombreux concours d'indigènes. Le 18 janvier 1891, fête du saint Nom de Jésus, les missionnaires ont dressé une croix monumentale au centre du cimetière chrétien, qui remplace le lieu de sépulture des nègres. Invités à la fête, les Cafres, chrétiens et païens, s'y rendirent par centaines, avec tous leurs instruments de musique. Après la messe, la croix, chargée sur les épaules de dix hommes, fut portée processionnellement de la chapelle au cimetière ; les enfants des deux orphelinats, précédés de bannières et tenant en main des croix et des cierges, ouvraient le cortège et chantaient des cantiques pieux. La bénédiction et l'érection de la croix terminée, l'un des Pères expliqua le mystère de la Rédemption à la foule attentive. La fête religieuse fut suivie de jeux et d'amusements, présidés, pour les hommes, par le P. Hiller ; pour les femmes, par les religieuses. Attirés et gagnés, les païens apprendront à connaître notre sainte religion, et par là tombera l'un des plus grands obstacles à leur conversion (1).

Inhambané. — Le gouverneur général et le prélat de Mozambique avaient demandé aux missionnaires jésuites d'ouvrir des stations indigènes, non seulement dans l'intérieur, mais aussi le long du littoral, d'abord au-dessous du cap Delgado, dans la région du Medo, sur la route des grands lacs ; ensuite non loin d'Inhambané, enfin près de Lourenço Marquès, à cinq ou six lieues de la baie Delagoa. Mais l'insuffisance du personnel ne permettait pas d'entreprendre à la fois ces diverses fondations. Inhambané obtint la préférence. C'est là, qu'avant de se rendre chez le fameux roi du Monomotapa, au delà

(1) Sur la mission de Boroma, voir les lettres du P. Czimmermann, dans les *Katholischen Missionen*, a. 1890, p. 240 ; a. 1891, pp. 42, 218. Voir *ibid.*, a. 1891, p. 129, lettres du P. Courtois et du P. Hiller.— Cfr. *Missions catholiques* de Lyon, a. 1891, p. 54 : *Autour de l'orphelinat de Boroma*, au Zambèse, par le P. V. Courtois, S. J.

de Tété, avait abordé en 1560, le V. Gonzalès Sylveira, S. J., accompagné du P. André Fernandez et du F. André Costa envoyés de Goa, pour évangéliser les Cafres Tonga (1). Le P. Victor Courtois, Français, quittant la cure de Tété qu'il desservait depuis le 28 décembre 1882, revint à Quilimané en septembre 1890 ; d'où peu après, il se rendit à Inhambané, avec le frère coadjuteur Aloys Van den Abeele, Belge du pays d'Alost. Ils accompagnèrent Mgr Ferreira, qui allait faire la visite pastorale de la petite colonie, et débarquèrent au port d'Inhambané, le 26 novembre 1890 (2).

Les contrariétés, les embarras, les épreuves de toute sorte n'ont pas manqué au missionnaire. Le 7 mai 1891, il vit mourir à l'hôpital de la ville le F. Van den Abeele, consumé par une maladie de langueur (3). Pendant son séjour forcé à Inhambané, le Père exerça le saint ministère avec succès, principalement aux fêtes de l'Immaculée Conception, de la Toussaint et de la Semaine sainte (4). Enfin les difficultés s'aplanirent ; il fut décidé que la future station serait établie dans le voisinage du poste militaire de Bembé. Le 7 juin, le P. Courtois vint à Bembé; le 16, fête de saint François Régis, il choisit l'emplacement de sa résidence à trois kilomètres environ du fort, sur les terres du petit chef cafre Nyamussua. Dédiée à saint Joseph, la nouvelle mission est située sur un plateau d'environ 800 mètres d'altitude, salubre et pittoresque, dominant au couchant la rivière Nyanombé. Du côté opposé, s'avance une petite baie d'une demi-lieue de large, qu'il faut traverser pour aller à la ville. Le Père fit défricher aussitôt le terrain et construire des cases en bois et en roseaux pour habitation, école et chapelle ; le 2 novembre 1891, il alla s'installer dans sa nouvelle demeure.

(1) Cfr. N. Godigno, *Vita Patris Gonzali Sylveriæ* (Coloniæ Agrippinæ, 1616). Essai d'évangélisation à Inhambané, liv. II, ch. II à VII, pp. 65 à 90. — Voyage vers Tété et de là à la capitale du roi du Monomotapa, liv. II, ch. IX, pp. 97 à 101.

(2) Nous renvoyons le lecteur aux intéressantes relations du P. Courtois, écrites vers la fin de son séjour à Tété et publiées par les *Missions cathol.* de Lyon, a. 1890, pp. 300 et 329, *Scènes de la vie cafre*; a. 1891, pp. 281, 293, 304, 316, *Une excursion aux plaines de Chicova.* Des dessins pittoresques accompagnent ces relations.

(3) Voir sa notice nécrologique, *Précis hist.*, mars 1892, p. 142.

(4) Voir *Missions cathol.* de Lyon, a. 1891, pp. 137, 257, 496.

La population nègre appartient à différentes tribus cafres : Vatonga, Vatua ou Landines, Valengé, etc., dont les chefs reconnaissent plus ou moins la souveraineté du Portugal. Les prédicants américains de Boston, arrivés depuis longtemps à Inhambané, ont fondé six ou sept postes dans l'intérieur du district ; mais il ne semble pas que leur action sur les noirs ait produit de grands résultats. Vers la fin du mois de novembre dernier, le frère coadjuteur Emm. de Freitas, envoyé du Portugal, alla remplacer le F. Van den Abeele et partager les travaux du P. Courtois parmi les nègres de Nyamussua. Dès que la chapelle fut terminée, les indigènes commencèrent à la fréquenter ; en novembre, une cinquantaine de Cafres suivaient les instructions, et le jour de Noël, le missionnaire eut la joie de célébrer trois baptêmes et un mariage (1).

Nouvelles diverses. — A Quilimané, l'école du petit collège, ouvert par les missionnaires en 1882, avait 40 élèves inscrits au commencement de l'année 1891. Le 15 juillet, le P. Desmaroux écrivait : « Ici, tout l'enseignement se borne à la lecture, à l'écriture et aux quatre opérations de l'arithmétique. L'établissement compte une quarantaine d'élèves, tous externes ; le personnel dirigeant et enseignant se réduit à ma seule personne. La plupart des enfants sont païens ; sur vingt nouvellement admis, il n'y a que quatre chrétiens ; les autres se préparent à recevoir bientôt le baptême. Vous pouvez par là vous faire une idée de la ville de Quilimané au point de vue religieux. Ce qui manque, ce sont des missionnaires connaissant assez le cafre pour pouvoir instruire les gens. Les rares curés établis en ce pays avaient jusqu'ici une paroisse grande comme plusieurs départements français. Le prélat de Mozambique a réglé qu'en dehors de l'enceinte des villes, les curés n'auront rien à faire avec les Cafres, dont le soin est laissé aux missionnaires. Cela porte à plusieurs millions ceux sur qui doit s'étendre notre ministère. Mais, hélas ! que nous sommes peu pour tant de travail ! »

Le R. P. Aloy, supérieur de la mission, réside à Quilimané. Il est allé, vers la fin de l'année dernière, visiter la station de Boroma. Il entretient les meilleurs rapports avec l'autorité civile et religieuse de

(1) Sur la fondation de la Mission de saint Joseph de Nyamussua (Inhambané), voir l'intéressante lettre du P. Courtois dans les *Missions catholiques* de Lyon, n° du 15 avril 1892, pp. 184, ss.

la colonie. Mgr Ferreira, nommé à la prélature de Mozambique en 1887, s'est montré constamment le protecteur dévoué des missionnaires et les a favorisés de tout son pouvoir. Pendant son séjour à Quilimané, il aimait à prendre chez eux sa résidence; il a fourni lui-même aux nouvelles missions les ornements sacrés et les objets nécessaires pour les chapelles. Transféré au siège d'Angola et Congo, dans les premiers mois de l'année dernière, M. Ferreira est allé rétablir sa santé en Portugal, avant de prendre la direction de son diocèse. Le nouvel administrateur de Mozambique, Mgr. D. Antonio de Sousa Barroso, évêque titulaire d'Himeria, prélat instruit et plein de zèle, est un ancien missionnaire du Congo portugais; il a reçu, vers la fin de juillet, la consécration épiscopale à Lisbonne, des mains du cardinal Patriarche, assisté des évêques indiens de Cochin et de Méliapur.

La mission s'est accrue l'an dernier de nouveaux renforts. Au mois de juillet sont arrivées à Quilimané trois sœurs de Saint-Joseph de Cluny, destinées à la station de Boroma. Le 21 octobre, quatre jésuites portugais, deux pères et deux frères coadjuteurs, se sont embarqués à Lisbonne pour la Zambésie inférieure. L'un des frères est allé rejoindre le P. Courtois à Inhambané; les deux pères et le second frère sont à Quilimané.

Le 27 novembre 1890, est mort en Portugal, sa patrie, le P. François Antunès, l'un des premiers fondateurs de la mission du bas Zambèse. Né le 15 février 1839, il embrassa la vie religieuse le 1er janvier 1861; huit ans plus tard, il vint étudier la théologie au collège de la Compagnie de Jésus à Louvain. Envoyé dans l'Afrique orientale, il débarqua le 23 juin 1881 à Quilimané (1). Après avoir rempli pendant quelques mois les fonctions pastorales à Tété, il se vit contraint par la maladie de revenir vers la côte. Attaché depuis lors à la résidence de Quilimané, il s'y dévoua tout entier à l'éducation des enfants et à l'évangélisation des noirs. D'une santé peu robuste, le P. Antunès fut, pour ainsi dire, continuellement en proie aux attaques de la malaria, pendant toute la durée de son séjour dans la Zambésie. Plus d'une fois, il parut toucher à sa dernière heure; mais son courage le soutenait et lui faisait surmonter l'accablement de la fièvre. Enfin, épuisé par la souffrance, il retourna en Portugal en décembre 1889; malade et languissant, il alla passer les derniers

(1) Cfr. *Précis hist.*, a. 1884, pp. 606, sq.. et 617.

mois de sa vie au collège de Sétubal, où il expira saintement, le 27 novembre 1890. La Société de géographie de Lisbonne avait inscrit en 1881 le P. Fr. Antunès parmi ses membres. Dans sa séance du 2 mars 1891, par un vote unanime exprimant ses regrets, elle a rendu hommage au missionnaire de la Zambésie, qui avait bien mérité du Portugal en Afrique.

Depuis l'origine de la mission du bas Zambèse en 1881, quatorze religieux de la compagnie de Jésus, huit Pères et six Frères coadjuteurs, ont succombé victimes des influences du climat : à *Quilimané*, le F. Bédard ; à *Mopéa*, les PP. Heep, Viérin et de Vesteneck, et le F. Dowling ; à *Senna*, le P. Petidy ; à *Tété*, les PP. Moulinard et Rivière ; à *Boroma*, les FF. da Silva, Prihoda et Müller ; près de *Zumbo*, le P. Gabriel ; à *Inhambané*, le F. Van den Abeele ; enfin, en Portugal, quelques mois après son retour, le P. Antunès.

Il nous reste à mentionner les travaux linguistiques entrepris par les nouveaux apôtres des peuplades zambésiennes. Nous avons déjà cité les écrits du P. Czimmermann en cafre de Tété : un catéchisme, un mois de Marie et un résumé de l'Histoire sainte, imprimés en 1890 à Lisbonne aux frais de l'État.

Le P. Courtois, pendant les huit années de son séjour à Tété, s'est familiarisé avec le dialecte indigène de cette province. Dès 1889, il a publié à Mozambique une grammaire du cafre de Tété (1). L'année dernière, l'imprimerie nationale de Lisbonne a mis sous presse la seconde édition de cette grammaire, ainsi qu'un dictionnaire complet rédigé par le missionnaire de Tété. « Le manuscrit de la partie portugaise-cafre avait quinze cents pages, écrivait le P. Courtois ; la partie cafre-portugaise est prête à être envoyée. Deux volumes d'histoires, fables, etc., qui ont cours parmi les nègres de Tété, s'éditent à l'imprimerie des Pères Trappistes de Natal. » Dans une autre lettre il disait : « Comme je m'occupe de traduire en cafre tout ce qui peut intéresser et instruire nos pauvres chrétiens dans la foi et les principes de la saine morale, je vous serais bien reconnaissant si vous pouviez me procurer de petits opuscules courts, mais pieux et pratiques sur la religion, des récits moraux, des fables intéressantes, dont je pourrais enrichir mon trésor de langue cafre. » Dès son arri-

(1) Cfr. *Missions cathol.* de Lyon, a. 1891, p. 312.

vée à Inhambané, le P. Courtois s'est mis à l'étude de l'idiome cafre usité dans le district, et il prépare des ouvrages analogues à ceux qu'il a écrits sur le dialecte de Tété.

De son côté, le P. Desmaroux, chargé de la mission cafre près de Quilimané, n'a rien négligé pour apprendre parfaitement la langue de ceux qu'il est appelé à convertir, langue toute différente de l'idiome en usage à Tété. Désireux de faciliter à ses futurs collaborateurs l'étude de cette langue, il en a composé une grammaire avec un dictionnaire, en y joignant une traduction abrégée du catéchisme. Le Père se proposait de livrer ces ouvrages à l'impression vers la fin de l'année dernière.

II

MISSIONS DU DISTRICT ORIENTAL DE LA COLONIE DU CAP

Les missions établies dans la Colonie anglaise ne forment qu'une annexe de la mission du Zambèse proprement dite telle que l'a constituée en 1878 le décret de la Propagande, annexe située complètement en dehors du territoire délimité par la Congrégation romaine. Cette annexe comprend le collège et la résidence indigène de *Grahamstown*, les résidences de *Dunbrody*, de *Stutterheim* et de *Keilands*, auxquelles il faut ajouter la résidence de Kalkfontein, près du Marico, dans la République du Transvaal.

Kalkfontein. — Le P. Ed. Delplace a raconté, en 1889, les premières conversions des Bechwanas dans cette résidence (1). Depuis lors, la mission n'a cessé de progresser. Déjà on y comptait, à la fin de l'année dernière, 120 néophytes indigènes baptisés. Le P. J.-B. Temming, qui, en décembre 1884, avait aidé le P. Croonenberghs dans l'érection de Kalkfontein, après avoir passé quelque temps au sud de la Colonie, est revenu au Transvaal dans les derniers mois de 1890. En décembre de la même année, le P. Delplace quittait la région du Marico, et quelques semaines plus tard s'embarquait pour revenir en Europe. Un des fondateurs de Kalkfontein, le F. Vervenne, est mort dans cette mission le 20 novembre 1891. Né en

(1) Cfr. *Précis histor.*, a. 1890, p. 23.

Hollande le 10 mars 1834, Arnold Vervenne entra dans la Compagnie de Jésus, au noviciat de Ravenstein, le 5 janvier 1864. Parti d'Angleterre le 11 décembre 1879 et débarqué au Cap le 6 janvier 1880, il se rendit à Kimberley, puis à Tati, où il parvint le 6 mai. De là, il accompagna l'expédition apostolique conduite par le P. Depelchin à Panda-Matenka, près des chutes Victoria. Choisi pour fonder avec le regretté P. Terörde la résidence de Moëmba, chez les Batonga, en aval des fameuses cataractes, sur la rive gauche du Zambèse, il y arriva au mois d'août. Quelques jours après leur installation, les deux missionnaires furent empoisonnés par le chef nègre, et le P. Terörde mourut dès le 16 septembre. Le F. Vervenne, réduit lui-même à l'extrémité, ne fut qu'à grand'peine ramené à Panda-Matenka. Il y résida deux ans, et revint ensuite à Tati. Enfin, au commencement de 1885, il fut envoyé de Tati à la mission de Kalkfontein, dans laquelle il passa les six dernières années de sa vie. Malade depuis longtemps, l'excellent frère a succombé, semble-t-il, à une attaque d'apoplexie. Tous ceux qui le connaissaient parlent avec beaucoup d'éloges de sa vertu ; serviteur dévoué de la mission du Zambèse dans les circonstances les plus pénibles, il mena une vie toute d'abnégation, de prière et de pénitence, travaillant rudement, en silence, du matin au soir et priant sans cesse.

Le Préfet apostolique du Transvaal, détaché en 1886 du vicariat apostolique de Natal, est allé récemment visiter la station de Kalkfontein, où il est resté huit jours (1). Heureux de trouver la mission dans un état si prospère, il a écrit au R. P. Supérieur, à Grahamstown, pour lui exprimer, à ce sujet, son contentement, sa joie et son édification. Depuis la mort du F. Vervenne, le P. Temming réside seul à Kalkfontein.

Dunbrody. — A la fin de 1889, la maison d'études de Dunbrody est devenue, par suite des circonstances, une simple mission indigène (2). La plupart des jeunes religieux qui s'y livraient à l'étude de la philosophie et de la théologie ont été rappelés en Europe, et dix-huit d'entre eux sont allés poursuivre leur formation dans divers

(1) Sur la création de la préfecture apostolique du Transvaal, voir *Missions cathol. de Lyon* (a. 1886), p. 125.

(2) Voir *Précis hist.*, liv. de février 1885, *lettre sur Dunbrody;* et *carte du district oriental de la colonie du Cap.*

établissements des provinces d'Espagne et de France. Depuis lors, Dunbrody ne compte plus qu'un Père, avec une dizaine de frères coadjuteurs, chargés les uns du soin de la ferme, les autres de l'instruction des enfants cafres. Les écoles de garçons et de filles assurent les résultats du travail apostolique et posent les bases solides d'une fervente réduction chrétienne. Au mois de février de cette année, on y comptait 25 garçons et autant de jeunes filles, chiffres ordinaires qu'elles comprennent. Le P. Reg. Colley, recteur du collège de Grahamstown, écrivait, le 19 janvier 1892 : « Il y a eu dernièrement à Dunbrody, 23 baptêmes, le jour de Noël, et une cinquantaine de confirmations, avant-hier, dimanche. Les deux orphelinats produisent d'excellents résultats ; les garçons apprennent différents métiers, et les jeunes filles deviennent habiles à manier l'aiguille. C'est le coadjuteur de Mgr Ricards, Mgr Strobino, récemment consacré, qui est allé conférer aux néophytes l'onction du sacrement. Le supérieur de la mission, le R. P. Kerr, répondant à l'invitation du P. Corboy, qui dirige la station, s'était rendu à Dunbrody, pour être présent à la cérémonie et recevoir le nouveau prélat. » Dans une lettre datée du 13 avril 1892, le R. P. Daignault écrit encore : « A Dunbrody, les écoles vont bien et donnent grand espoir. Il y a deux écoles de garçons et une école de filles. Les RR. PP. Oblats du Basutoland nous ont envoyé, il y a deux ans, sept ou huit enfants basuto, destinés à devenir catéchistes, afin de leur apprendre, en même temps que l'anglais, divers métiers manuels. Pour la première fois, Dunbrody a pu obtenir un subside du gouvernement. L'inspecteur étant venu visiter nos écoles, en a fait un grand éloge, et a témoigné son entière satifaction de l'état dans lequel il les avait trouvées. Les enfants occupent maintenant une partie des bâtisses élevées autrefois pour les scolastiques. Quant à la ferme, elle est actuellement dans une situation assez prospère. Favorisées par des pluies exceptionnelles, les dernières années ont donné de meilleures récoltes que les précédentes ; les vignes et les arbres fruitiers se développent et présentent les plus belles apparences. » — Le nombre des convertis indigènes, enfants et adultes, à Dunbrody et dans le voisinage est d'environ deux cents. Plusieurs de ceux qui avaient précédemment reçu le baptême, sont allés s'établir dans d'autres localités.

Grahamstown. —Dans la ville de Grahamstown, capitale du district

oriental de la Colonie, la mission du Zambèse possède le collège Saint-Aidan, auquel se rattache la résidence indigène de Sainte-Marie. La station cafre est établie dans la réserve des noirs, située en dehors des quartiers européens. Le supérieur de la mission du Zambèse réside à Saint-Aidan. Le R. P. Alph. Daignault, qui avait succédé au R. P. Weld, le 13 décembre 1887, a été remplacé, le 25 mai 1891, par le R. P. Henri Schomberg Kerr, de la province d'Angleterre. Le R. P. Kerr s'était embarqué à Londres, le 5 du même mois, pour aller prendre possession de sa nouvelle charge. Auparavant, il avait rempli, de 1880 à 1884, les fonctions de chapelain auprès de Lord Ripon, pendant sa vice-royauté de l'Inde.

Le collège Saint-Aidan est le seul établissement catholique de l'Afrique australe où se donne l'enseignement des humanités ; il est immatriculé à l'Université du Cap, et l'on y prépare les jeunes gens aux examens pour l'obtention des grades académiques. L'année dernière, les candidats de Saint-Aidan ont remporté de brillants succès ; le collège jouit d'une excellente réputation dans toute l'étendue de la Colonie. Mais dans un pays nouveau et tout entier aux affaires, le nombre de ceux qui apprécient à sa valeur le bienfait d'une haute éducation est naturellement assez restreint. Aussi le chiffre des élèves, bien qu'il suive une marche toujours progressive, n'était encore, cette année, que de 55 pensionnaires à la rentrée des classes ; d'autres étaient attendus. Le nombre des externes est ordinairement d'une trentaine. D'ailleurs, pendant plusieurs années, le collège, faute de ressources, n'a possédé que des locaux insuffisants. Le R. P. Weld a fait commencer des aggrandissements qui sont à peu près terminés ; mais il reste encore bien des améliorations à introduire et une aile entière à bâtir, pour compléter les plans primitifs et donner ainsi au bâtiment une importance qui ne le cède en rien à celle des établissements protestants.

Le R. P. Colley, recteur du collège, écrivait à la date du 19 janvier 1892 : « Le dernier recensement (1891) porte à 17,274 le chiffre des catholiques dans la Colonie du Cap, chiffre d'ailleurs supérieur à celui que l'on présumait. Il est à craindre que beaucoup d'entre eux ne fassent défection, par suite de leur éloignement du prêtre, et de l'indifférence sans cesse croissante qui en est le résultat. Ils se trouvent tellement disséminés, qu'il est bien difficile de veiller sur eux. Il y a, en outre, beaucoup d'espoir de répandre la foi dans

les réserves indigènes de la Colonie, mais les ouvriers manquent pour la moisson. »

Une imposante cérémonie religieuse, racontée par les journaux protestants, le sacre solennel d'un évêque, a eu lieu l'an dernier à Port-Elisabeth. Le dimanche 1er novembre, Mgr Strobino, du vicariat apostolique de Grahamstown, nommé coadjuteur de Mgr Ricards, avec le titre d'évêque de Pompeiopolis, a reçu l'onction épiscopale. Le prélat consécrateur, Mgr Ricards, était assisté par Mgr Léonard, vicaire apostolique du Cap, et Mgr Rooney son coadjuteur, ainsi que par Mgr Gaughran, des Oblats de Marie Immaculée, vicaire apostolique de l'État libre d'Orange. Le R. P. Kerr, supérieur de la mission du Zambèse, remplissait les fonctions de sous-diacre (1). Le vendredi suivant, 6 novembre, Mgr Strobino, accompagné de Mgr Ricards et de Mgr Léonard, fit sa première visite au collège Saint-Aidan de Grahamstown, où l'attendait une brillante réception. Deux cents catholiques de la ville étaient réunis dans la salle de l'établissement. Les élèves représentèrent les *Flavius*, drame du P. Longhaye, traduit en anglais. Le R. P. Kerr souhaita la bienvenue aux trois prélats ; le R. P. Daignault présenta au nouvel évêque les félicitations et les vœux du collège ; Mgr Strobino, prenant la parole après Mgr Ricards et Mgr Léonard, adressa des remercîments chaleureux et des éloges pleins d'encouragements aux élèves et à leurs maîtres dévoués, à ce collège Saint-Aidan, qui fait la gloire et la joie de son premier fondateur, le vénérable Mgr Ricards, et qui deviendra de plus en plus et restera toujours un des plus fermes appuis de la foi catholique dans l'Afrique australe (2). Le lendemain, 7 novembre, Mgr Léonard célébra la messe en présence des élèves, et partit ensuite, avec le R. P. Kerr, pour Dunbrody, où il comptait passer plusieurs jours dans la solitude et la retraite.

Le collège de Gramhamstown comprenait, au commencement de cette année, cinq pères, six scolastiques appliqués à l'enseignement, et sept frères coadjuteurs.

Dans la résidence de Sainte-Marie, établie en 1883 près de la ville, le P. Berghegge poursuit, avec un désintéressement et un zèle tout apostolique, l'évangélisation des noirs. Aussi la mission cafre se con-

(1) Cfr. *The Eastern Province Herald*, Port Elizabeth, n° du 2 nov. 1891.

(2) Cfr. *Grocott's Penny Mail*, journal officiel de Grahamstown, n° du 9 nov. 1891.

VARIÉTÉS

UN PETIT ANGE AUX PIEDS DE MARIE

SOUVENIR DU MOIS DE MAI

(Traduit de l'italien)

A l'occasion de la dévotion du mois consacré à la T. S. Vierge, il est d'usage, à Rome, que le prédicateur distribue aux personnes qui ont assisté aux pieux exercices de ce beau mois un petit souvenir : *Ricordo del mese di Maggio.* C'est ordinairement un opuscule qui leur rappelle quelque trait édifiant, quelque notice ayant rapport à la dévotion de l'Église envers la Mère du Sauveur. L'an dernier, le R. P. Ballerini, prédicateur du mois de Marie dans une des églises de Rome, a offert à ses auditeurs une courte brochure qui racontait naïvement, en quelques pages charmantes, la vie merveilleuse d'une jeune enfant aussi pieuse que précoce, d'un petit ange enlevé à ses parents à l'âge de quatre ans. Nous avons cru faire plaisir aux enfants des familles et des écoles chrétiennes, en leur présentant la traduction de cet opuscule italien intitulé : *Un angioletto appiè di Maria* (1). Puisse-t-il inspirer aux jeunes enfants de Marie une tendre dévotion et un profond amour envers leur bonne mère, la puissante Reine des Cieux, la Vierge Immaculée !

Pour nous décider à rédiger ces pages, il n'a fallu rien moins que l'autorité de M. le professeur Jean Santalena, chanoine de Trévise. Il nous en a fourni la matière, et témoin oculaire de la plupart des faits, il a pu, en nous les transmettant, nous donner en même temps l'assurance qu'ils n'étaient nullement exagérés. Ajoutez à cela, pour nous ôter toute hésitation, la prière de l'illustre et savant évêque de Padoue, Mgr Joseph Callegrani, qui s'est montré désireux de voir écrire et publier ces pages, à la gloire de Dieu et à l'honneur de la Très Sainte Vierge Marie.

(1) Petit in-24 de 15 pages. Rome, libreria di Roma, via Celsa, 8. — Typographia A. Befani. — Prix 0.05 c.

La vie si courte de l'enfant privilégiée qui en est l'héroïne, dépasse tellement les voies ordinaires de la nature, que l'on refuserait d'y ajouter foi, si l'on n'y était forcé par des témoignages au-dessus de toute exception. Mais les faits sont indéniables ; et précisément parce qu'ils dépassent le cours habituel des choses, il est nécessaire, pour les comprendre, de s'élever à un ordre supérieur, à celui de la grâce de Jésus-Christ, qui se complaît parfois, comme par un jeu divin de sa toute-puissance, « à rendre éloquente la langue des petits enfants, en les prévenant des bénédictions de sa bonté (1). »

L'histoire n'est pas sans exemples de semblables merveilles : Dieu les a souvent opérées dans l'âme de jeunes enfants, qui sont devenus dans la suite de grands saints et des héros dans l'Église de Dieu. Pourquoi donc nous refuserions-nous d'admettre la même action dans l'âme angélique de la petite Maria Miani : tendre fleur, qui, éclose bien avant le printemps et nourrie de rosées qui ne provenaient point de la terre, fut cueillie pour le Paradis, aussitôt qu'elle commença à exhaler un parfum céleste ?

Puisse cette humble enfant faire à la fois l'admiration des mères, des enfants, de tous les fidèles, quel que soit leur état et condition ; des mères, afin qu'en l'admirant, elles apprennent quelle influence exercent, dans les plus jeunes années, les pieuses industries d'une éducation religieuse ; des enfants, afin qu'ils sachent quels fruits rapporte la docilité aux sages enseignements d'une mère ; de tous les fidèles, pour qu'ils soient convaincus des grandes choses qu'opère la miséricorde du Seigneur, implorée par Celle qui en est la très suave dispensatrice.

I

C'est à Trévise, le 5 août de l'an 1880, que cette fortunée enfant vit le jour ; ses parents s'appelaient Antoine Miani et Clémentine Marsoni ; au saint baptême, qui lui fut conféré ce même jour, elle reçut les noms de Marie, Thérèse et celui de sa mère, Clémentine. Dès le berceau, elle apparut si gracieuse, si vive et si forte, elle montrait par tant d'indices un usage anticipé de la raison, qu'elle faisait l'étonnement de tous ceux qui l'observaient. Bien avant le temps ordinaire, même chez les enfants doués d'un discernement fort précoce, elle commença à balbutier et à exprimer, de la voix

(1) Sag. X. 21. Ps. xx. 3.

et du geste, ce qu'elle sentait et semblait en quelque manière comprendre. Cela se vérifiait surtout pour tout ce qui touche à la religion et à la piété.

Elle n'avait pas encore huit mois accomplis, que déjà elle donnait des signes d'une tendre affection pour la sainte Vierge ; elle fixait sans cesse les yeux sur son image et lui souriait avec ses beaux yeux brillants. Une de ces images se trouvait suspendue à son berceau ; souvent, de son propre mouvement, elle s'efforçait de se rapprocher de cette image, afin de la couvrir de caresses et de baisers. On eût dit que le portrait de la Mère du bel amour était un aimant mystérieux qui attirait le cœur de cette petite et innocente créature.

Devenue un peu plus grande, elle multiplia les manifestations de sa tendresse quasi instinctive envers la Mère de Dieu. Fréquemment pendant le jour, elle courait vers une petite statue de Marie ; elle s'arrêtait devant cette statue, et, ne pouvant l'atteindre, elle lui envoyait des baisers avec ses petites mains ; plus souvent encore, elle s'agenouillait à ses pieds, dans l'attitude de la prière ; elle s'épanchait alors en paroles d'amour qui débordaient de son cœur et s'efforçait de discourir avec la sainte Vierge, comme si celle-ci eût été sa propre maman. Allait-elle en promenade, elle faisait ses délices de cueillir des fleurs, d'en former de petits bouquets qu'à peine rentrée à la maison elle offrait avec amour à la Madone. Elle agissait de même chaque fois qu'elle recevait en don des fleurs, dont elle était, dans un âge si tendre, extrêmement avide. Elle les acceptait de bon gré, non pour elle, mais pour Marie, aux pieds de laquelle elle les déposait dans une petite coupe. C'était son plaisir de les entretenir et d'empêcher qu'elles ne se fanassent. Dans ces fleurs fraîches et riantes elle paraissait vouloir symboliser toutes les vertus de son âme.

A l'âge de trois ans, elle portait à la céleste Reine de son cœur, tout ce qu'on lui mettait dans les mains de beau et de bon : fruits, friandises, jouets, en un mot, tout ce qu'on lui présentait ; elle ne voulait rien retenir pour elle-même. L'engageait-on à reprendre, après un peu de temps, son cadeau : « Non, non, ajoutait-elle, je l'ai donné à la Madone ; c'est son bien. » Cette générosité, de tout point admirable dans une si petite fillette, édifiait et touchait au delà de toute expression la famille et les amis.

II

Dès qu'elle fut en état de manifester par des paroles son amour envers la Reine des cieux, elle se mit à exprimer un grand désir de la contempler dans le ciel. Dans son langage d'enfant, elle avait coutume de dire à sa sœur cadette : Quand nous serons au paradis, nous aurons le grand plaisir de voir la Madone, non pas comme maintenant, peinte sur la toile, mais vivante. Elle entrait toujours volontiers dans les églises et aimait à entendre discourir sur des sujets de religion. Dès qu'elle put marcher, elle accompagnait ses parents à l'église, et s'y tenait dévotement tranquille tandis qu'elle entendait la sainte messe ou assistait à d'autres pieuses cérémonies. Aux deux actes solennels de l'élévation et de la bénédiction de la divine Eucharistie, d'elle-même elle inclinait la tête, se couvrait le visage de ses mains, et, autant que le comportait son jeune âge, recommandait au Seigneur, elle-même et ceux qui lui étaient chers. Quand ses promenades l'amenaient aux environs d'une église, elle voulait y entrer à tout prix ; et pour ne pas la faire pleurer, il fallait bien la satisfaire.

Elle avait une avidité extraordinaire de s'instruire des choses de la foi et d'écouter parler de Dieu, de la Madone et des anges : et la persistance de ses interrogations était telle qu'elle finissait souvent par fatiguer les assistants.

Elle ne comptait pas plus de deux ans, et déjà la plus belle récompense qu'on lui pût donner, était de lui raconter les souffrances de Jésus et de sa sainte Mère ; en les entendant, elle s'attendrissait tellement que souvent on devait suspendre le récit, parce que l'affectueuse enfant fondait en larmes.

Cette dévotion envers la Passion de Notre-Seigneur était si extraordinaire, que vers la fin de sa vie, interrogée si elle désirait quelque chose, elle répondit avec un filet de voix : « Racontez-moi le chemin de croix ; et spécialement parlez-moi de Jésus qui rencontre sa très sainte Mère. » On l'entendait souvent chanter à sa façon les litanies, et répéter sans pouvoir se rassasier : *Sancta Maria, ora pro nobis*. Le dernier jour de sa vie, elle pria qu'on lui chantât le cantique qui commence par ces mots : *Laudate Maria*.

Dès qu'elle se prit à parler, elle manifesta un singulier désir du Paradis ; elle en avait du reste une idée bien différente de celle qu'ont les enfants, même d'un âge plus avancé. Elle disait que le Paradis est un lieu plein de fleurs, au milieu desquels se promènent Jésus et Marie ; que là tous les anges et les saints sont vêtus d'habits de couleur azur, couleur qu'elle préférait à toute autre.

Elle récitait avec dévotion ses courtes prières du soir et du matin ; jamais elle ne les omettait. Il arrivait même parfois que, s'éveillant la nuit, elle demandait à sa tante, dans la chambre de laquelle elle dormait, si elle les avait dites ; et malgré les assurances affirmatives de celle-ci, elle les voulait redire à genoux, même durant l'hiver ; après quoi elle se recouchait.

III

Dans ce petit ange allaient de pair avec une précoce piété, des vertus non moins précoces ; sa douceur et sa docilité étaient un vrai charme. Pendant les quatre années qu'elle fut sur la terre, elle ne donna jamais à personne l'ombre d'un ennui. Elle obéissait comme un petit agneau. Jamais avec elle il ne fallait user de rigueur ou de reproches. Quand elle eut dix-huit mois environ, si la nature la faisait s'échapper en quelque petite vivacité, il suffisait de l'avertir pour la convaincre et la calmer, et alors elle regardait en face celui qui lui parlait avec une expression d'une douceur indicible. Loin d'être gloutonne et gourmande, comme le sont d'ordinaire les enfants, elle mangeait plutôt à contre-cœur et comme par force.

Elle s'intéressait vivement aux soucis et aux fatigues que causait à son père l'entretien de la famille ; elle lui en témoignait une tendre reconnaissance ; elle priait constamment la Madone d'accroître ses ressources et de diminuer ses peines, et par économie elle était fort soigneuse de ses vêtements. Quant à sa mère, elle recueillait chaque mot, chaque avis qui sortait de sa bouche, comme s'il venait de Dieu même. A sa tante paternelle, qui était pour elle comme une seconde mère, elle portait une telle affection, qu'elle ne savait pas comment la lui signifier. Dans une grave maladie que fit cette tante, la petite, ne pouvant rien de plus, lui tenait compagnie et passait de longues heures à son chevet, et elle n'avait pas plus de trois ans ! Le cœur de cette fillette semblait avoir été modelé dans le ciel ; il était tout amour pour tous et débordait de charité. Ascendants, parents, petite sœur cadette, frère encore à la mamelle, après Jésus et Marie, faisaient ses délices ; elle leur donnait de petits présents, les caressait ; comme s'ils étaient une partie de son âme et de sa vie. Elle ne se sentait pas de plaisir quand on lui disait que le petit frère dans les langes était, par ressemblance de traits et de tempérament, comme une vivante copie d'elle-même ; et elle courait le serrer dans ses bras et le baiser avec tant de véhémence qu'elle paraissait vouloir le faire passer dans son cœur.

Elle portait aux personnes de service un intérêt mêlé de com-

passion, estimant très pénible pour elles d'avoir dû laisser maison et parents. De là, les égards avec lesquels elle les traitait et ses efforts pour les aider suivant son pouvoir. Être orphelin, pour elle il n'y avait pas d'infortune plus grande en ce monde. Aussi quelle tendresse elle témoignait aux orphelins. Chez elle, il y avait une jeune fille qui, après avoir perdu ses parents, s'était vue contrainte de servir pour vivre; elle lui faisait raconter les douleurs de sa mère, morte à l'hôpital, et se figurant les tourments de la fille, elle pleurait avec elle et la consolait en lui disant sur le ton naïf de l'enfance: « Ne t'afflige pas tant ! Je te voudrai tant de bien, que je te donnerai ma maman, et de la sorte la mienne sera aussi la tienne. »

On ne saurait exprimer les manifestations et les pratiques de sa charité envers les pauvres et les affligés. Se présentaient-ils à la porte de la maison, aussitôt elle courait vers sa mère se faire donner l'aumône pour eux, et en la leur remettant, elle accompagnait cet acte de sourires et d'invitations à revenir d'autres fois. Elle en connaissait déjà plusieurs, et le samedi, jour fixé pour les aumônes, elle savait dire quels étaient les pauvres qui étaient ou non venus recevoir l'obole qui leur était destinée. Entendait-elle parler d'un malheureux qui souffrait de la faim, elle ne se levait jamais de table sans avoir mis à part de quoi le soulager. Voyait-elle, l'hiver, des gens mal vêtus ou sans chaussures, elle s'en affligeait intérieurement, et si elle en eût obtenu la permission, elle se serait dépouillée de ses vêtements et de ses souliers pour les donner à ces malheureux. Quelques mois avant de mourir, elle avait rencontré une fillette engourdie par le froid ; si grande fut sa compassion, qu'elle rappelait souvent ce souvenir : elle le fit encore avec attendrissement le jour même qui fut le dernier de sa vie.

IV

Mais ce petit ange, si riche de grâces surhumaines, appartenait plus au ciel qu'à la terre; c'est au ciel que Marie Miani devait être bientôt transférée.

Sur la fin de juillet 1884, cette enfant qui, par le passé, avait été une merveille de santé, exempte même des petites maladies auxquelles l'enfance est communément sujette, fut subitement atteinte d'une inflammation des intestins, qui remplit de crainte tous ceux qui l'aimaient. Les remèdes ne furent pas épargnés. Elle les accepta tous, même les plus répugnants, avec un courage digne d'éloges dans une personne adulte, et que j'appellerai prodigieux dans une petite fille comme elle. Aussi, à chaque fois qu'il lui fallait

prendre des médecines, elle disait d'elle-même : « Laissez-moi d'abord faire le signe de la croix et réciter l'*Ave Maria* », et puis elle les avalait avec le plus grand calme.

Mais les soins ne servirent de rien. Le matin du 7 août, l'état de la petite Marie parut empirer. Les médecins, après une consultation, découvrirent qu'un ulcère avait causé une hémorragie intestinale qui était sans remède. De fait, elle ne survécut que peu d'heures. Ce furent des heures déchirantes pour les parents, les membres de la famille, les amis, qui la voyait sourire avec un visage serein et des sentiments d'incroyable patience. Tandis qu'ils entouraient, baignés de larmes, son petit lit, elle disait : Priez, priez. De temps en temps elle faisait sur elle-même le signe de la croix, et suivait les prières que d'autres récitaient autour d'elle.

Pendant les dernières heures, survint le curé pour la bénir. Elle reçut cette bénédiction les mains jointes et dans l'attitude la plus dévote ; puis elle baisa l'image de Marie que le prêtre approcha de ses lèvres. Après son départ, la petite moribonde s'écria : Moi aussi je vous bénis ; et, levant la main, elle bénit les personnes présentes.

Réduite à l'extrémité, elle perdit la parole, mais conserva cette intelligence merveilleuse, qui semblait illuminée d'un rayon de l'Esprit-Saint. Quand on l'appelait, elle répondait des yeux, jusqu'à ce que ceux-ci se fermèrent tranquillement à la lumière de la terre pour s'ouvrir au soleil éternel de la vision béatifique. Cet ange immaculé vola dans le sein de Dieu un peu après minuit, le huitième jour d'août : sa vie terrestre avait été de quatre ans et trois jours.

Pendant trente heures, on garda dans la maison le petit corps, gracieusement enveloppé de voiles blancs; il se conserva si frais et si intact, qu'on eût dit qu'il n'était pas glacé par la mort, mais vivant, respirant, et que l'âme était ravie dans une douce extase d'amour. On chanta pour Marie la messe des Anges ; ses funérailles furent embellies par un groupe de fillettes, vêtues de blancs, qui entouraient le cercueil avec des bouquets de fleurs à la main. Elle fut ensevelie dans un des faubourgs, au cimetière de Sainte-Bonne.

Le parfum des vertus, dont il plut à Dieu de favoriser cette enfant d'une manière si extraordinaire, se répandit par toute la cité. La courte vie de Marie Miani avait fait l'admiration même de ceux qui ne savent pas comprendre que le Dieu des adultes est aussi le Dieu des enfants, et qu'il se montre également grand, en perfectionnant les uns par sa grâce et en prévenant les autres de ses bénédictions.

LES NOCES D'ARGENT

DE LL. AA. RR. LE COMTE ET LA COMTESSE DE FLANDRE

Le désir formellement exprimé par LL. AA. RR. le comte et la comtesse de Flandre a été respecté ; c'est dans une touchante fête de famille qu'ont été célébrées, le 25 avril, les noces d'argent de Leurs Altesses Royales. On s'est souvenu au palais de la rue de la Régence que cet événement heureux suivait de trop près un autre événement profondément douloureux celui-là, pour qu'il fût permis de fêter joyeusement cet anniversaire du mariage du comte et de la comtesse de Flandre. Malgré cela les témoignages de respectueuse sympathie n'ont certes pas manqué aux augustes jubilaires. Dès la première heure, des fleurs en abondance sont parvenues au comte et à la comtesse de Flandre. Pendant toute la journée, corbeilles, bouquets et gerbes de fleurs ont été remis au palais. On a commencé par les déposer dans l'un des salons du rez-de-chaussée, mais bientôt tous les meubles étant encombrés, il a fallu étaler les fleurs dans d'autres pièces. Les jubilaires ont tenu à connaître les noms de tous ceux qui, en cette circonstance, avaient songé à eux et à s'associer à leur joie. En même temps que des fleurs, sont arrivés aussi de multiples cadeaux — beaucoup envoyés de l'étranger — puis encore les dépêches parmi lesquelles les félicitations des cours étrangères.

A 9 h. 1/2, une berline a amené au palais de la rue de la Régence le Roi, la Reine et la princesse Clémentine, tous trois porteurs d'un superbe bouquet composé de fleurs coupées dans les serres de Laeken. L'entrevue a été des plus affectueuses.

A 10 heures, les jubilaires et leurs enfants ont assisté à une messe qui a été dite en l'église de Saint-Jacques-sur-Caudenberg par le R.M. Van Roey, curé de la paroisse. La cérémonie religieuse devait être célébrée dans l'oratoire du palais, mais les dignitaires de la maison ainsi que le personnel ayant exprimé le désir d'y assister, il a fallu renoncer à cette idée première. Les orphelines des Sœurs de Saint-Vincent de Paul ont également assisté à la messe.

Au retour de l'église, un incident touchant s'est produit au palais de la rue de la Régence. Tous les serviteurs se sont rendus auprès de Leurs Altesses Royales et l'un des plus anciens a remis aux jubilaires, au nom du personnel, un magnifique brûle-parfums en mar-

bre blanc, accompagné d'un aimable compliment. Très ému, le comte de Flandre a répondu et a serré la main au serviteur qui s'était fait l'interprète de tous ses camarades. La comtesse et ses enfants avaient les larmes aux yeux.

Le corps professoral de l'École militaire a également fait parvenir aux jubilaires une immense gerbe de fleurs. Quant aux dignitaires de la maison, ils ont offert un souvenir, chacun en son nom personnel.

Le soir à 7 h. un dîner de 25 couverts a réuni à la table de la famille royale tous les membres de la maison civile et militaire.

Des registres ayant été déposés dans la salle des Pas-Perdus du Palais pendant toute la journée, de nombreuses notabilités, parmi lesquelles les membres du corps diplomatique, se sont inscrites.

A l'occasion de cet anniversaire, le drapeau national avait été arboré à la façade de nombreux édifices et habitations particulières.

Les pauvres n'ont pas été oubliés. Quatre cents d'entre eux, parmi lesquels un grand nombre d'orphelins et d'orphelines appartenant à une institution charitable de la ville, ont reçu une collation par les soins du comte et de la comtesse de Flandre, qui, de plus, avaient fait parvenir cinq mille francs aux pauvres de la capitale.

MONSEIGNEUR DECROLIÈRE

LE NOUVEL ÉVÊQUE DE NAMUR.

Le Saint-Père vient de désigner, comme successeur de Mgr Belin, M. le chanoine Decrolière, président du Grand Séminaire de Tournai. Il eût été difficile que le choix du Souverain Pontife se portât sur un prêtre plus digne, par la science et par la vertu, d'occuper ce siège important. M. le chanoine Decrolière est entré dans le sacerdoce il y a vingt-cinq ans à peine. C'est un honneur rare, mais justifié par d'amples mérites, de se voir appelé si tôt aux charges de l'Episcopat. Dès sa sortie du séminaire, M. Decrolière, que recommandaient une prudence et un savoir précoces, fut nommé à la chaire de rhétorique du Collège d'Enghien. Pendant quinze ans, il occupa ce poste et les nombreux élèves qui profitèrent de son enseignement gardent un précieux souvenir de sa constante sollicitude pour les jeunes gens confiés à ses soins; la plupart d'entre eux ont conservé avec leur ancien professeur les plus affectueuses relations.

Malgré la modestie du zélé professeur, Mgr l'évêque de Tournai

avait su discerner ses mérites; il l'appella à la chaire d'éloquence sacrée du Grand Séminaire, et bientôt il lui confia la présidence de cet établissement, en y ajoutant les fonctions, toutes de confiance, d'assesseur du vicariat. Lorsque, l'an dernier, les professeurs et les élèves du Grand Séminaire se réunissaient pour fêter le vingt-cinquième anniversaire de la consécration sacerdotale de leur bien-aimé président, Mgr Du Roussaux, qui avait tenu à présider en personne la réunion, rappela, avec la bonté simple et paternelle qui lui est familière, cette carrière laborieuse et féconde, ces années passées dans la piété, dans le travail et dans le service des âmes; ces qualités d'esprit et de cœur qui ont rencontré partout une estime grandissante; cette heureuse expérience des hommes et des choses qui ont placé M. le chanoine Decrolière à la tête de l'institution la plus importante du diocèse. « Car, ajouta Sa Grandeur, en lui confiant mon séminaire, je lui ai dit que je remettais entre ses mains ce que j'ai de plus précieux; et je l'ai fait sans crainte; il me semblait que ces mains étaient plus capables que les miennes, de porter cette lourde charge; et je n'ai pas eu à me repentir de mon choix. »

Quel plus bel éloge un prêtre pourrait-il attendre de son évêque ?

Aujourd'hui, c'est le Pape lui-même qui arrache M. le chanoine Decrolière à sa tâche tant aimée. Le diocèse de Tournai regrettera longtemps la perte qu'il va faire, mais le clergé et les fidèles du diocèse de Namur se réjouiront de posséder pour pasteur ce prêtre accompli, dont la carrière se résume dans ces trois mots : travail, dévoûment, piété.

La consécration épiscopale de Mgr Decrolière ne pourra avoir lieu qu'après le consistoire qui doit se tenir au mois de juin.

BIBLIOGRAPHIE

Le R. P. Félix *de la Compagnie de Jésus*, par le P. Joseph Jenner, de la même Compagnie. Paris, Téqui, 1802. Un vol. in-12 de 268 pp.

L'heure n'est pas encore venue pour une vie définitive du grand conférencier. Cette biographie dit tout ce que l'on peut dire aujourd'hui. L'auteur a bien fait de ne pas remettre à plus tard son enquête auprès des témoins de l'enfance et des premières années, et même auprès de ceux qui partagèrent la retraite de l'éminent religieux dans la dernière période. Il a ainsi fixé bien des points et tracé bien des lignes qui éclaireront la route.

Né le 28 juin 1810, à Neuville-sur-l'Escaut, non loin du champ de bataille de Denain, Célestin-Joseph Félix appartient à la France, par son berceau, mais à cette France du Nord qui confine à la Belgique. Il fit ses études à Cambrai. Professeur au petit séminaire de ce diocèse, la vocation religieuse l'attira vers la Compagnie de Jésus. Mais c'était en 1836. Le nouveau novice dut chercher dans la libre Belgique le droit de s'initier à l'Institut de saint Ignace. La vieille abbaye de Tronchiennes lui ouvrit ses portes. De là il fut envoyé à Brugelette, et ce fut dans ce collège qu'il annonça le talent de prédicateur qui devait le porter si haut.

En 1850 les barrières élevées par la monarchie de juillet étaient tombées et ne se relevaient pas. Les catholiques de France redemandèrent les jésuites au pays qui leur avait accordé l'hospitalité. Le P. Félix quitta la Belgique. Ce ne fut pas sans y laisser des regrets. On se souvenait au scolasticat de Louvain du solide et brillant théologien qui, le 18 juillet 1843, après trois années d'études, y avait soutenu ses thèses.

La grande œuvre du P. Félix fut celle des conférences de Notre-Dame de Paris. Il les donna pendant dix-sept carêmes consécutifs, de 1853 à 1869. Le progrès par le christianisme, telle fut l'idée maîtresse de cet enseignement doctrinal, moins prestigieux que celui de Lacordaire, mais non moins opportun et qui fit dans les âmes un bien encore vivant. En 1870, Le P. Félix prêcha à Liège.

La vieillesse du conférencier descendu de la chaire illustrée par les Frayssinous, les Lacordaire et les Ravignan, est une page à lire pour s'édifier. Des vertus modestes, des prédications tout apostoliques, l'estime et l'admiration des bons, les persécutions du pouvoir, rien ne pouvait mieux terminer une carrière consacrée par la parole au relèvement moral des esprits et à la gloire de l'Église. H. C.

IGNAZ VON DÖLLINGER. *Eine Charakteristik* von Dr Emil Michael, S. J., a. o. Professor der Kirchengeschichte an der Universität Innsbruck. — Zweite, vermehrte Auflage. Mit einem Porträt Döllingers. Innsbruck. Fel. Rauch. 1892. in-8° pp. XIII-600.
(IGNACE VON DÖLLINGER, par le Dr. E. Michael, S. J., professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université d'Inspruck. 2e édition.)

L'ouvrage, profondément étudié, que nous signalons à l'attention de nos lecteurs, parut l'an dernier en articles dans l'excellente revue d'Inspruck, *Zeitschrift für Katholische Theologie*. L'auteur vient de réunir ces articles en un beau volume, en les augmentant considérablement. Après avoir longtemps consacré sa plume et sa parole à

la défense de l'Eglise, Döllinger déserta ouvertement cette cause sacrée lors de la proclamation du dogme de l'infaillibilité pontificale. Depuis 1860 déjà, une révolution cachée s'opérait dans le cœur du célèbre historien. De violents articles, publiés dès cette époque sous le voile de l'anonyme dans le journal juif « La Nouvelle Presse libre » de Vienne, en sont une triste preuve.

Quelles furent les causes de cette transformation ? A-t-elle été occasionnée par une étude plus approfondie de l'histoire ? Est-ce une critique historique plus sévère qui retint Döllinger dans sa nouvelle position ? Telles sont les questions auxquelles nous trouvons une réponse dans le savant livre qu'on aurait pu intituler : Döllinger peint par lui-même. On sait que Döllinger résista toujours opiniâtrement aux prières de ses anciens amis, qui le suppliaient de ne pas persévérer dans les voies de l'hérésie. Sa conduite vis-à-vis du dogme de l'infaillibilité, disait-il, était expliquée par tout son passé, et il ne pouvait sans déshonneur désavouer l'enseignement de toute sa vie. Armé d'une logique impitoyable, le P. Michael détruit de fond en comble ce misérable prétexte et nous montre les secrets mobiles dont Döllinger subit l'influence pendant les trente dernières années de sa vie. Le travail du P. Michael jette en même temps une vive lumière sur la naissance et les progrès de la secte du vieux catholicisme qui fit tant de ravages en Allemagne. L'espace nous fait défaut pour examiner cet ouvrage important avec tout le soin qu'il mériterait ; nous nous bornons à le recommander vivement à tous ceux qui se livrent à l'étude de l'histoire ou de la théologie. Écrit avec verve, le livre du P. Michael leur fournira une lecture aussi agréable qu'utile. Il est superflu d'ajouter que l'auteur, conformément à la méthode allemande, cite toujours très exactement les sources auxquelles il a puisé. Il est à désirer que cet excellent ouvrage soit bientôt traduit en français par une plume habile et exercée. J. C.

NÉCROLOGIE.

LE COMTE DE MÉRODE-WESTERLOO

PRÉSIDENT DU SÉNAT DE BELGIQUE.

Une des plus anciennes et des plus catholiques familles de notre pays ainsi que la Belgique entière viennent de faire une grande perte dans l'excellent chef de l'illustre et patriotique maison de Mé-

rode. Le comte Charles de Mérode est décédé à Bruxelles, le mercredi 6 avril, entouré de ses enfants et assisté par son confesseur le R. P. Jean-Baptiste, de l'ordre des Carmes et par le R. M. de Thiou, curé de la paroisse des Minimes, après avoir reçu les saints sacrements dans les sentiments de la plus édifiante piété. Ce grand chrétient fut toujours fidèle aux nobles traditions de sa famille ; c'était un homme d'un esprit distingué, de beaucoup de jugement, d'une aménité rare et d'une charité sans bornes ; il a rendu à son pays d'éminents services et sa mort laisse en Belgique des regrets universels ; elle sera surtout déplorée par les nombreux pauvres de la paroisse des Minimes et par les indigents de la commune de Westerloo, dont il était la providence et où il résidait la plus grande partie de l'année.

Le comte de Mérode-Westerloo a représenté l'arrondissement de Turnhout pendant quarante-deux ans consécutifs au Parlement, d'abord comme représentant, puis comme sénateur ; sa première élection à la Chambre date du 11 juin 1850 ; c'est en juin 1867 qu'il passa au Sénat, où il remplaça M. Gillès de S'gravenwesel. Il fut choisi par ses collègues comme premier vice-président le 23 juillet 1884 ; le 10 novembre 1885, il fut élu président en remplacement de M. le baron d'Anethan, décédé pendant les vacances parlementaires ; en 1890, il avait été nommé ministre d'État.

Né au château d'Everbergh, à deux lieues de Bruxelles, le 1er août 1824, Charles-Antoine-Ghislain, comte de Mérode, comte du Saint-Empire, marquis de Westerloo, prince de Rubempré et de Grimberghe, grand d'Espagne de première classe, était fils de Henri, comte de Mérode, et de Mlle de Thésan, petite-fille de la duchesse de Noailles et dame d'honneur de la première reine des Belges. En 1830, les deux causes de l'indépendance nationale et de la liberté catholique trouvèrent chez les Mérode de nobles et généreux défenseurs. Pendant que le comte Frédéric donnait sa vie pour elles au combat de Berchem et que le comte Félix de Mérode, auquel il fut un instant question d'offrir la couronne du royaume de Belgique, prenait dans le gouvernement provisoire la grande situation que l'on sait, Henri, comte de Mérode, leur frère, venait s'asseoir parmi les membres du Sénat, élu par cinq arrondissements ; il remplit à l'étranger de hautes missions diplomatiques ; il représenta notamment la Belgique à Vienne lors de l'avènement au trône de l'empereur Ferdinand d'Autriche. En 1839, le comte Henri de Mérode publia les curieux mémoires de son bisaïeul, le feld-maréchal de Mérode-Westerloo. Le comte Charles de Mérode, son fils, qui vient de mourir,

avait épousé le 8 octobre 1849 la princesse Marie d'Arenberg. Trois enfants sont nés de cette union : la comtesse Alix de Mérode, mariée au comte de la Roche-Aymon, la comtesse Jeanne de Mérode et Henri, prince de Rubempré, député de l'arrondissement de Bruxelles, marié à la princesse Nathalie de Croy. Celui-ci devient aujourd'hui le chef de la famille, et déjà il a donné au pays des preuves de son actif dévouement aux intérêts de la patrie et des grandes qualités qui sont héréditaires chez les Mérode.

Les funérailles du regretté Président du Sénat belge ont eu lieu à Bruxelles, le lundi 11 avril et le lendemain à Westerloo, au milieu d'un immense concours de toutes les classes de la société et des manifestations universelles de l'estime et de la sympathie publiques.

La vie du comte de Mérode-Westerloo peut se résumer dans la belle devise de sa maison : « *Plus d'honneur que d'honneurs.* » Les honneurs sont venus le trouver, il ne les a point cherchés ; il ne leur a jamais sacrifié un seul des principes politiques et religieux qui furent le guide de sa vie si loyale et si digne.

Le peuple belge, qui sait garder la reconnaissance des services rendus, a pour la vieille famille de Mérode un culte particulier et une affection profonde. Liée à toute l'histoire de la patrie, elle est devenue en quelque sorte la personnification de notre jeune nationalité, depuis le sang versé par le prince Frédéric de Mérode, au champ de bataille de Berchem. Rien de ce qui la touche, bonheur ou malheur, ne saurait laisser le pays insensible et c'est bien sincèrement qu'il vient de s'associer, sans distinction de partis, au deuil qui l'a atteint.

CHRONIQUE DU MOIS D'AVRIL.

1. — M. le chanoine Decrolière, président du séminaire de Tournai, est nommé par le Pape évêque de Namur (v. plus haut, p. 234).

2. — L'Acte anti-esclavagiste de Bruxelles est ratifié par toutes les Puissances. Les négociations qui ont précédé cette ratification ont duré plus de trois ans.

3. — Les attentats des anarchistes par le moyen de la dynamite se multiplient dans plusieurs pays de l'Europe.

4. — Mgr Vaughan, évêque de Salford, est nommé archevêque de Westminster.

5. — A Nancy, des troubles ont lieu dans la cathédrale pendant une conférence de Mgr Turinaz, évêque diocésain.

6. — Le gouvernement installe l'Académie royale flamande dans un des plus beaux hôtels historiques de la ville de Gand, près de la célèbre place du Vendredi.

12. — La France se prépare à faire la guerre à Behanzin, le tyran nègre du Dahomey, qui menace les possessions françaises du littoral.

13. — Mgr l'évêque de Mende est privé de son traitement pour avoir engagé ses diocésains à voter dans les élections selon leur conscience de chrétiens.

14. — Abbas, le nouveau Khédive d'Egypte, est solennellement installé au Caire en cette qualité, en vertu du firman de la Sublime-Porte.

15. — La guerre civile éclate dans la république américaine du Venezuela.

16. — Les évêques de la province ecclésiastique d'Avignon sont poursuivis devant le Conseil d'Etat pour avoir, dans un mandement collectif, commenté la dernière lettre encyclique du Pape et rappelé aux fidèles leurs devoirs électoraux.

20. — L'illustre archéologue romain, J. B. de Rossi, à l'occasion de son 70e anniversaire, a reçu les félicitations et les vœux de tous les savants de Rome, sans distinction de nationalité ni de culte. C'est un magnifique hommage décerné au savant catholique par les représentants les plus autorisés de la science moderne.

21. — Des troubles graves ont éclaté entre les chefs nègres de l'Ouganda : les missionnaires catholiques semblent avoir été victimes de leurs adversaires, les indigènes protestants et les Arabes.

23. — La fédération des Cercles catholiques tient sa réunion annuelle, dans la ville de Huy : d'importantes résolutions ont été prises en vue des prochaines élections.

25. — LL. AA. RR., le comte et la comtesse de Flandre, si éprouvés l'an dernier par la perte de leur fils aîné, le regretté prince Baudouin, célèbrent aujourd'hui, dans l'intimité de la Famille Royale, le 25e anniversaire de leur mariage. (Voir plus haut p. 233.)

— Un nouvel attentat est commis à Paris par les anarchistes. Une bombe de dynamite a fait sauter le restaurant où Ravachol, le dynamitard de la rue de Clichy, avait été arrêté il y a un mois.

27. — La Chambre des Communes repousse le projet de donner aux femmes non mariées le droit politique électoral.

PRÉCIS GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

SUR LE

CONGO BELGE

Le clergé et les catholiques belges s'intéressent plus vivement que jamais à l'évangélisation de la race noire dans notre grande colonie africaine. Pour suivre avec plus de facilité le développement de nos missions, il est nécessaire de se faire du pays une idée aussi exacte que le permettent les derniers renseignements. Nous désirons y contribuer par le présent travail, qui, nous l'espérons, sera bien accueilli par les lecteurs des « Précis historiques ».

Situation.

L'État Indépendant du Congo, appelé vulgairement « le Congo belge », est une vaste contrée de l'Afrique centrale, qui n'a, le long de l'Océan Atlantique, que trente-cinq kilomètres de côtes.

Bornes.

L'Etat Indépendant est borné au *Nord* par l'enclave portugaise de Cabinda, le cours de la rivière Tchiloango, le fleuve Congo à partir de Manyanga, jusque vers la station de l'Équateur, la rivière Oubanghi et par le 4° de

latitude Nord.— A l'*Est* par le 30° de longitude Est (Gr.), le lac Albert-Édouard ou Mouta-Nzige, les rives occidentales du Tanganika, du Moéro et du Bangouélo. — Au *Sud* et *Sud-Ouest* par les limites du bassin hydrographique du fleuve Congo, vers le 12° de latitude sud, jusqu'au lac Dilolo, le cours du Kassaï jusqu'au 7e parallèle Sud, le 7e parallèle jusqu'au Kouilou, le cours du Kouilou jusqu'au 8e parallèle, le 8e parallèle, le cours du Koango, les possessions portugaises d'Angola, et depuis Nokki la rive gauche du fleuve. — A l'*Ouest*, par l'Océan Atlantique.

Ainsi limité, l'État du Congo a une superficie d'environ 2,241,000 kilomètres carrés, soit plus de quatre fois le territoire de la France, ou soixante-quinze fois la superficie de la Belgique (1).

Hydrographie.

Stanley, en descendant le Loualaba, découvert par Livingstone en 1869 et qui n'était autre que le Congo ou le Zaïre, trouva que ce fleuve changeait de nom à chacun de ses affluents ; c'est pourquoi il l'appela « le Livingstone », nom qui, malgré le désir de Stanley, n'a pas prévalu.

Le « Zaïre » alimenté par les eaux des grands lacs et d'une multitude de rivières, décrit une vaste courbe vers le nord au delà de l'Équateur. Six cataractes, appelées « Stanley Falls » et dont la première a quatre mètres de hauteur, barrent le fleuve sur la ligne de l'Équateur. Depuis l'Arouwimi (1800 m. larg.), le fleuve a un cours libre et majestueux ; son lit est rempli d'îles boisées ; sa largeur est très variable, tantôt elle est restreinte à 800 mètres, tantôt elle dépasse 12,000 mètres. A partir

(1) Voir la *Carte du Congo*, annexée à la livraison de mai des *Précis hist.* — Quant à l'orthographe des noms propres, nous avons cru devoir suivre généralement celle qui a été adoptée par le *Bulletin officiel* de l'État, dans le n° supplément de juillet 1891.

de la station de l'Équateur jusqu'au Stanley-Pool, le Congo se rétrécit quelque peu. Le Stanley-Pool est une large expansion du fleuve, plutôt qu'un lac (Pool), comme l'a nommé Stanley. Sa superficie peut être d'environ 1,400 kilomètres carrés. Le Stanley-Pool est divisé en deux parties par une longue île inhabitée. Depuis Léopoldville jusqu'à Matadi, le Livingstone ou Zaïre cesse une seconde fois d'être navigable et descend des montagnes par trente-deux cataractes que Stanley a appelées les « Chutes Livingstone ». Pour se faire une idée d'ensemble du fleuve dans cette partie de son cours, que l'on se représente un gigantesque escalier, zigzaguant au fond d'un précipice aux parois élevées, et dont les trente-deux marches d'inégale hauteur et d'inégale largeur sont formées par des blocs de toutes formes et de toutes dimensions. Sur cette construction cyclopéenne qui s'étend sur une longueur de 280 kilomètres, avec une pente dont la différence de niveau est de 260 mètres, roule, par places, avec une rapidité vertigineuse et à des profondeurs insondables, un fleuve géant, qui, à certains endroits, mesure 2,000 à 3,000 mètres de largeur, pour se resserrer à d'autres jusqu'à 300 à 400 mètres.

Depuis Matadi jusqu'à l'Océan, c'est-à-dire, sur une distance de 184 kilomètres, le fleuve est navigable.

L'embouchure du Zaïre est large de 10 kilomètres, et le fleuve verse dans l'Océan l'effrayant volume de 700,000 mètres cubes d'eau par seconde. La vitesse du courant est telle, qu'à la distance de plus d'une lieue, les flots du fleuve ne sont pas entièrement mêlés à ceux de l'Océan.

Les principaux *affluents* du Congo sont les rivières : Louapoula, Loukouga, Leopoldriver, Lomami, Arouwimi, Roubi, Mongalla, Loulongo, Tchouapa, Oubanghi-Ouellé, Sangha, Kassaï (grossi de plusieurs tributaires : Loukenyé, Sankourou, Koango), etc.

Lacs. Stanley-Pool, lac Léopold II, lacs Matoumba,

Kassali, Moéro, Mouta-Nzige (1), Tanganika, Oupamba, Bangouélo, etc.

On le voit, le Congo Belge est peut-être le pays du monde qui présente le plus grand réseau fluvial navigable.

Climat.

Gardons-nous bien de proclamer le Congo un paradis ou une terre promise sans rivale. A l'embouchure du fleuve, les côtes sont basses et marécageuses; aussi les miasmes paludéens y engendrent des fièvres, et rendent par là même ces plaines basses peu propres à des établissements d'avenir; toutefois le thermomètre ne dépasse pas souvent 35° centigrades, et la température moyenne de l'année semble être de 25°.

Quand on remonte le cours du Congo et qu'on atteint les plateaux si fertiles de l'intérieur, on respire un air plus pur et plus salubre. Cependant là encore une chaleur tropicale ou équatoriale, combinée avec l'humidité des abondantes pluies, engendre fréquemment la malaria et les dyssenteries.

Pendant toute l'année le soleil se couche vers 6 heures sans crépuscule, de sorte que, à la pleine clarté du jour, succède presque sans transition l'obscurité de la nuit. Ce phénomène astronomique peut causer des surprises désagréables, et donner lieu à des aventures singulières.

(1) Mouta-Nzige. Le 8 mai 1889, Stanley arriva au Rouwenzori qu'il identifia aux « Montagnes de la Lune » des anciens géographes. Il découvrit la Semliki qui sort du lac Mouta-Nzige et se jette dans le lac Albert-Nyanza. Ainsi a été définitivement résolu, dans le sens de la géographie ancienne, le problème séculaire des *sources du Nil*.

Peu de jours après, l'explorateur arriva au lac Mouta-Nzige auquel il donna le nom d'*Albert-Edouard*. C'est dans ce lac que se trouve la source occidentale du Nil.

Un soir, M. Cambier missionnaire de Scheut, se trouve « au milieu d'un fouillis d'îles du fleuve où pas un endroit ne se présente propre au campement. Il fait noir comme dans un four : où trouver le bec de gaz qui nous éclairera pour faire la popote et pour étendre les nattes sur lesquelles nous prendrons notre repos ? Mes rameurs ne sont pas arrêtés pour si peu. Ces îles sont remplies de palmiers dont la moitié des branches sont desséchées. On approche une torche, et en un instant l'arbre tout en flammes brûle comme un énorme cierge. Spectacle tout aussi splendide qu'une place de grande ville éclairée à la lumière électrique, n'eût été que je respirais à pleins poumons l'odeur malsaine de la forêt humide, et que j'avais, en dépit d'Hippocrate, la tête chaude, les pieds froids et l'estomac trop libre. Je mangeai à la hâte, et me fourrai dans ma couverture, armé de mon crucifix et de mon chapelet. Un homme roula le tout dans une natte, et... bonsoir, mes cannibales, je dors. »

Productions.

Le bassin du Congo produit l'huile de palme, la noix de coco, le tabac, le chanvre, le maïs, des arachides, du ricin, du manioc (dont les nègres cuisent et mangent les racines), du caoutchouc, de la gomme ; des arbres fruitiers, tels que le bananier, dont on voit de grandes plantations près des villages, le manguier, l'ananas, etc. Le sol n'a jamais été cultivé ; il est riche en suc végétal. Le baobab y prend des proportions gigantesques et son tronc mesure parfois jusqu'à 20 mètres de circonférence. Le palmier y atteint une hauteur de 40 à 50 mètres. Les nègres fabriquent une sorte de bière avec le suc de cet arbre : pour cela ils pratiquent une incision au tronc du palmier, et reçoivent la sève dans un vase ou une calebasse où elle

ne tarde pas à fermenter. D'autres tribus font de la bière avec la canne à sucre.

Les blancs ont fait autour de leurs stations des essais de culture (pommes de terre, choux, etc.). Tous les légumes d'Europe y ont poussé avec une exubérante activité. « Le centre de l'Afrique, » dit Cameron « est un pays merveilleux, dont les produits égalent en nombre et en diversité ceux des régions les plus favorisées du globe. » Stanley, remontant l'Arouwimi, eut la même impression : « Je regardais la sombre rivière couler silencieusement entre les hautes frondaisons qui lui faisaient un rempart infranchissable... On ne saurait se faire l'idée des immenses étendues que cette fertile région pourrait livrer à la culture. Les bords de la rivière sont populeux, il est vrai, mais le travail n'en a pas pris possession. Quelques petits essarts autour des stations, quelques champs de manioc, quelque clairière plus ou moins vaste qui s'ouvre en forme de cratère dans la grande forêt, au milieu les méchantes cases où s'entassent les sauvages. » Et plus loin, il ajoute : « Les clairières délaissées depuis moins d'une année montrent des merveilles de vie, une fécondité inouïe, une infinie variété d'espèces poussant avec une vigueur sans pareille. » — Le maïs, pour ne citer qu'une production végétale, fournit deux récoltes par année dans le Bas-Congo, et trois dans le Haut-Congo.

La richesse de ce pays est une conséquence naturelle de sa situation géographique. La chaleur humide qui règne pendant les mois de pluie donne aux végétaux des facultés prolifiques absolument exceptionnelles. De là les immenses forêts inextricables qui couvrent la plus grande partie du Haut-Congo. Stanley en allant secourir Emin-Pacha, eut à traverser la « grande forêt » et pendant 160 jours, par une température de 30 degrés à l'ombre, il a parcouru les bois, les halliers, les jungles sans jamais voir un espace de gazon vert grand « comme le plancher d'une

chambre des plus modestes. » Voici la description qu'il donne de cette *sylve* dans son dernier ouvrage « *Dans les ténèbres de l'Afrique* » :

« Imaginez toute la France et toute l'Espagne revêtues d'arbres d'une hauteur variant entre 6 et 30 mètres. Les cimes de ces fûts sont tellement rapprochées qu'elles s'enchevêtrent et empêchent de voir le ciel et le soleil. Lancez d'un arbre à l'autre des câbles épais de 5 à 40 centimètres ; contournez-les, tordez-les en anses, en nœuds, en festons, en guirlandes, faites-en des W et des M gigantesques, placez-les contre les troncs, ou enroulez-les tout autour, et jusqu'aux sommets comme un anacondo sans fin. Prodiguez-leur les feuilles et les fleurs, et que là-haut elles aident les ramures à cacher le soleil... mêlez-y des torsades de la plus fine passementerie, des houppes, des cordelettes tenues ; passez-y maintenant une multitude d'autres câbles, d'autres cordes, se traversant aussi confusément que possible, faites les courir de çà de là, partout... Couvrez branches, rameaux, lianes, de mousses épaisses, ressemblant à une verte parure. Une fois chaque arbre en place, avec sa fourrure de lichens et de plantes sarmenteuses, il ne reste plus qu'à étendre sur le sol un tapis verdoyant de phryniums, d'amomes, et de buissons nains. Voilà la *sylve* antique et compacte. »

On comprend qu'à travers cette impénétrable forêt, où l'on n'avance que la hache à la main, on ne puisse faire en certains endroits que 400 mètres à l'heure.

Le Bas-Congo, région en grande partie rocailleuse, n'a pas la fertilité du Haut-Congo. Ce sont des accidents rocheux qui forment les 32 cataractes Livingstone.

On a découvert des gisements de cuivre et de fer. Ce dernier métal est forgé par certaines tribus qui en fabriquent des lances, des couteaux, des haches, etc.

Faune.

Dans le fleuve aussi bien que dans ses grands affluents pullulent les hippopotames, qui par bandes de 30, 40, prennent leurs ébats sur les rives.

Non moins nombreux, mais plus dangereux, sont les crocodiles qui grouillent aussi dans les eaux, et dont quelques-uns mesurent jusqu'à sept mètres.

Sur la terre ferme, on voit l'éléphant, l'antilope, le lion, le léopard, le singe, les serpents, le boa (8 à 9 pieds de long), le buffle, etc. On y trouve des fourmilières hautes de 5 mètres, et si fréquentes que l'Afrique centrale, au dire d'un explorateur, semble n'être qu'une vaste termitière.

Nos animaux domestiques comme la vache, le porc, la chèvre, etc., s'acclimatent facilement au Congo, et s'y reproduisent.

Mœurs et Religion.

Les Congolais ont tous les vices des races nègres non civilisées, c'est-à-dire qu'ils sont perfides, voleurs, polygames, féroces dans les guerres de tribu à tribu. Quant aux travaux agricoles, ce sont les femmes et les esclaves qui les font. « Pauvres femmes, écrit un missionnaire, esclaves et bêtes de somme de leurs maris. » En mars 1891, M. Cambier écrivait : « Les noirs se livrent aux vices les plus affreux avec une licence effrénée, sans crainte et sans remords. » Dans l'intérieur du pays, on voit souvent des scènes d'anthropophagie et de cannibalisme; particulièrement chez les Bangalas, les Momboutous, et chez les Niam-Niam dont le nom signifie « Mangeurs ». Dans l'Oubanghi, la chair humaine se vend publiquement au marché. Les indigènes s'y glorifient du

nombre de crânes qu'ils possèdent et qui indiquent le nombre de leurs victimes.

En 1885, un missionnaire de la congrégation du Saint-Esprit, arrivant sur les bords du Kassaï, communiquait ainsi ses premières impressions : « Nos Bayangis ont la spécialité des têtes de morts. Aussi en mettent-ils un peu partout : au pignon des toits, à l'entrée des villages et surtout sur les tombes. A la mort du chef, de nombreux esclaves sont mis à mort, de jeunes enfants sont même placés vivants dans la tombe princière, afin que le défunt paraisse dans l'autre vie avec un cortège respectable. »

La chair humaine sert de monnaie courante sur l'Oubanghi. Très souvent on voit passer des barques chargées d'esclaves, ou des pirogues pleines d'enfants qu'on va au loin troquer contre de l'ivoire. Un explorateur raconte que plusieurs fois les indigènes vinrent insister auprès de lui pour qu'il leur abandonnât un noir de son équipage en échange d'une chèvre : « Viande pour viande, » disaient-ils. — La chasse à l'homme noir par l'homme noir est plus terrible que la traite des nègres par les arabes. L'arabe incendie les cases et capture le noir pour en faire un porteur d'ivoire et peupler son harem ; le noir incendie, assassine et capture le noir, pour en faire de la viande de boucherie, après avoir assouvi sur lui sa passion et sa cruauté.

« Tout l'Arouwimi, écrit l'explorateur Roget, est livré au plus affreux cannibalisme ; lorsque j'y suis arrivé, ces monstrueuses pratiques s'étalaient ouvertement. »

Le chef Ma-Kwato de la tribu Mobéka possède 150 femmes et 300 esclaves et tous les jours il immole à sa cour deux victimes humaines. A la mort de son prédécesseur, 300 malheureux furent égorgés. Ce massacre se fait au centre d'une ronde échevelée, et les cadavres, encore chauds et palpitants, sont jetés dans la fosse du chef comme pour lui servir de couche funèbre. Les funérailles des

grands ne se font jamais sans sacrifices humains. « A quelques kilomètres de Berghe-Sainte-Marie, raconte M. De Backer, missionnaire de Scheut, on peut voir encore suspendues à la maison d'un chef 30 à 40 têtes humaines, que cette coutume atroce lui a fait couper lors du décès de son père. » — Quand en 1877, Stanley arriva aux Falls il trouva les rues des villages ornées de crânes humains.

Le fétichisme et le mahométisme se partagent toute l'Afrique équatoriale. — Les plus grossières superstitions y règnent et y exercent une déplorable tyrannie. A preuve le fait suivant, rapporté par un missionnaire. « Une femme avait été dévorée par un crocodile. Un homme fut accusé de cet accident, sous prétexte que par un maléfice il avait ordonné ce méfait au monstre. En conséquence, le malheureux fut pris et enchaîné aux abords du fleuve. Là, chaque fois que le crocodile apparaissait à fleur d'eau, l'homme était battu, afin qu'il ordonnât à l'animal de rendre vivante la victime dévorée. Le résultat désiré ne se produisant pas, on s'en prit à trois pauvres femmes, dont les maléfices étaient causes sans doute de l'insuccès, et l'une d'elles fut égorgée.»

Les Congolais ne portent pour tout vêtement que le pagne traditionnel ; les femmes ont parfois aux bras et aux jambes de pesants anneaux de fer ou de cuivre. Le tatouage est fort en honneur chez les nègres de l'Afrique centrale.

L'Eglise catholique, mère toujours vigilante, s'est empressée d'envoyer des missionnaires à ces infortunés sauvages sur qui pèse si lourdement le joug du démon.

La congrégation des Missionnaires belges de Scheut-lez-Bruxelles (1), à la demande du roi Léopold II, a été char-

(1) La congrégation du « Cœur Imm. de Marie » fondée à Scheutveld en 1862 par M. Verbist a rendu des services signalés à l'Église dans les missions de la Chine et de la Mongolie.

Le 6 juin, trois membres de cette florissante congrégation, MM. Baltus,

gée en 1888 des missions du Congo Belge. Les « Pères blancs » d'Alger ont celles des grands Lacs et d'une partie du Haut-Congo Belge. Par un décret de la Propagande, en date du 8 avril 1892, les Pères de la Compagnie de Jésus ont été chargés de « *la mission du Koango* » : celle-ci comprendra 1° tout le district du Koango oriental ; 2° le district du Stanley-Pool, à l'exception du lambeau de territoire compris entre le Congo, le le chemin de fer et l'Inkissi.

Les premières résidences des Missionnaires catholiques belges de Scheut sont : *Berghe-Sainte-Marie* au confluent du Kassaï et du Congo, ainsi nommée à cause de son fondateur, Mgr van den Berghe, curé à Anvers ; — M'Pombou, au pays des Bangalas, qui portera dorénavant le nom de *Nouvelle-Anvers* et qui a été fondée par M. le comte de Bergeyck. M. De Backer y dirige une école-colonie, qui compte déjà 270 petits nègres ; — *Loulouabourg* (sur la Louloua) ; — *Boma*, résidence de M. Huberlant, provicaire apostolique de l'État indépendant du Congo. — En 1891, Mgr Stillemans envoya trois prêtres de son diocèse à Matadi, et dix religieuses qui devaient se répartir en trois maisons : celles de Boma et de Moanda, pour y élever de jeunes négresses ; celle de Matadi, pour y soigner dans leurs maladies les nombreux employés, blancs et noirs, de la Compagnie du chemin de fer.

Les « Pères blancs » d'Alger occupent deux stations sur la rive occidentale du Tanganika : *M'Pala* et *Kibango* (Lavigerieville). A l'avenir ce seront des « Pères blancs » de nationalité belge qui évangéliseront la province congolaise de ce vicariat apostolique.

Les missionnaires de Mgr Lavigerie ont trouvé un aide

De Cock et Wolters, s'embarqueront à Anvers pour aller rejoindre et aider leurs confrères dans les diverses stations du Vicariat apostolique du Congo Belge.

puissant dans le capitaine Joubert. La vaillante épée de cet ancien capitaine de zouaves pontificaux protège les prédicateurs de l'Évangile contre les peuplades rebelles, et surtout contre les razzias des esclavagistes.

La Société anti-esclavagiste de Belgique a déjà envoyé à Joubert trois expéditions de renforts et de ravitaillement. A la tête de la première se trouvait le capitaine Jacques ; la seconde était dirigée par MM. Hinck et Ectors ; la troisième est commandée par M. Long, parti le 2 avril 1892.

Le but du capitaine Joubert est d'organiser sur le Tanganika une série de postes destinés à arrêter les convois d'esclaves que les arabes enlèvent de l'intérieur du continent, au prix de tant de massacres, et qu'ils transportent vers les marchés de la côte. Le plus redouté de ces esclavagistes sur les rives du Tanganika est un arabe puissant d'Ujiji, du nom de Roumaliza. Joubert est donc en même temps le défenseur des pauvres nègres. Sa vertu, aussi bien que ses récents triomphes remportés sur des trafiquants arabes lui ont acquis une grande réputation et un prestige considérable sur les tribus sauvages. Les habitants de plusieurs villages sont venus se mettre sous son égide, de telle sorte que l'agglomération de *S. Louis M'Rumdi* compte environ 6,000 âmes.

Population.

« L'immense plaine de l'Afrique centrale que sillonne le fleuve, est si populeuse, dit Stanley, que, excepté dans l'Ougogo, je n'ai vu nulle part en Afrique de région aussi fortement peuplée. Le nom usuel de village caractérise mal ces agglomérations de demeures ; il y a en maints endroits des bourgades s'étendant sur une longueur de deux kilomètres avec une ou plusieurs rues. » D'autre part, Stanley qui voyageait avec des canots, montés par une escorte de deux cents hommes recrutés à l'Est, eut à sou-

tenir plus de trente combats périlleux contre des peuplades belliqueuses armées de flèches. Nyangoué et Kasongo, centres principaux de l'activité arabe dans le Haut-Congo, ont chacun une population de 15,000 âmes. La partie inférieure du fleuve, entre Banana et Stanley-Pool, est moins peuplée que les parties centrales, car la traite des esclaves et les luttes intestines y ont décimé les villages congolais.

Toute cette population, que Stanley a évaluée à 25 millions d'habitants, est divisée en tribus : Balolos, Bangalas, Batékés, Mombouttous, Bachilanges, Bassongos, etc. Mais il est à noter que ces peuplades sont désunies et indépendantes ; de là des luttes incessantes de voisin à voisin, un état perpétuel d'hostilité, et la nécessité d'un protecteur puissant, capable d'assurer la sécurité.

Les indigènes habitent tantôt des cases de forme conique, tantôt des huttes avec des toits à pignon, souvent entourées d'une haute palissade de troncs d'arbres, de branches, etc.

Pour rendre leurs villages inaccessibles, ils ont souvent recours aux moyens de défense qu'a pu suggérer à ces sauvages la nature même de leur existence. Ils hérissent leurs sentiers de brochettes cruellement affilées et cauteleusement cachées sous quelque feuille qui semble apportée par le vent, ou les plantent à côté de quelque tronc couché sur le sol. En sautant par-dessus, l'intrus s'enfonce dans le pied nu la terrible écharde ; il en reste boiteux pendant des mois, s'il n'est pas tué par le poison de la pointe. Ils empilent des branches ou font des abatis de grands arbres ; derrière ces remparts ils vous guettent, munis de leurs lances ou de leurs flèches de bois aux pointes durcies au feu, puis enduites de poison.

Au nord-est, vers la région des lacs et dans la grande forêt vierge habitent plusieurs tribus de nains, d'une stature variant de 92 à 138 centimètres.

Gouvernement.

S. M. le roi Léopold II a été autorisé par un vote des Chambres belges (28 et 30 avril 1885), à prendre le titre de Souverain du Congo, titre que lui avait décerné l'Association internationale africaine.

M. Janssen, gouverneur général honoraire réside à Bruxelles, et M. Wahis, vice-gouverneur, faisant fonction de gouverneur général, réside à Boma.

Tout le territoire de l'État Indépendant a été divisé en douze grands districts : districts de Boma, de Banana, de Matadi, des Cataractes, du Stanley-Pool, du Koango oriental, du Kassaï, de l'Équateur, du Loualaba, de l'Oubanghi, de l'Arouwimi et des Stanley-Falls.

La force publique est composée de soldats zanzibarites, haoussas, soudanais, commandés par des officiers européens ; elle est placée sous l'autorité de l'administrateur général. Outre le gouvernement local du Congo, il y a à Bruxelles un gouvernement central comprenant trois départements :

Département des finances : Secrétaire d'Etat, M. Janssen ;

Département de l'intérieur : Secrétaire d'Etat, M. Van Eetvelde ;

Département des affaires étrangères : Secrétaire d'Etat, M. le comte de Grelle-Rogier.

Le Conseil supérieur de l'État est présidé par M. Guillery.

Drapeau : étendard bleu avec une étoile d'or au centre.

Armoiries : les armoiries personnelles de Léopold II, avec l'étoile et la devise : « Travail et Progrès. »

Stations.

A. Bas-Congo. — 1. *Banana* (rive droite) : chef-lieu du district, port maritime situé sur une langue de terre

basse et sablonneuse où sont échelonnées des factoreries (1), siège des administrations des postes et des droits de sortie.

2. *Boma* (rive droite) : port intérieur du fleuve, l'Anvers du Congo, capitale de l'État Indépendant, résidence de l'administrateur général. M. Janssen y établit son quartier général, le 14 avril 1886. Comptoir principal où l'indigène vient se pourvoir de cotonnades, de verroteries, etc. Un tramway à vapeur relie « Boma-Rive » à « Boma-Plateau » où se trouve un sanitarium pour les européens. Population de Boma : 200 européens ; 300 nègres au service des blancs ; 400 soldats noirs.

3. *Matadi* (rive gauche) chef-lieu du district, port de débarquement, siège de l'administration des transports par terre, tête de ligne de la route vers l'intérieur et bientôt du chemin de fer des cataractes. La Compagnie du chemin de fer y compte environ 200 européens, et plus de 2000 ouvriers qui travaillent activement à la construction de la voie ferrée.

4. *Loukoungo* (rive gauche), chef-lieu du district : station intermédiaire, point de ravitaillement, situé au centre d'une région assez fertile et populeuse, propre au recrutement des porteurs. Le 10 avril 1887, lors de son 4e voyage au Congo (Expédition de secours pour Emin-

(1) On appelle *factoreries* des établissements commerciaux, espèces d'entrepôts, bâtis à l'européenne, en bois ou en fer, mais avec certaines particularités nécessitées par le climat. Ainsi par exemple, au Congo, ces maisons sont entourées de vérandahs ou galeries à jour portées sur des colonnes, et dont le plancher est de niveau avec celui de chaque étage, et cela dans le but d'empêcher le soleil de donner directement dans les appartements. Un autre détail encore : ces maisons sont bâties sur des piliers en fer ou en pierre d'un ou deux mètres de hauteur, piliers qui supportent ainsi le plancher du rez-de-chaussée. Le but de cette disposition est de soustraire le bâtiment à l'influence de l'humidité et de le défendre contre la terrible fourmi blanche, qui rongeant l'intérieur des bois de charpente, peut en quelques jours mettre à bas la maison en apparence la plus solide.

Pacha), Stanley y écrivit dans son journal de voyage la note suivante : « 10 avril, jour de Pâques, nous quittâmes Lukungo : chaleur épouvantable ; les hommes tombaient de tous côtés ; il en mourut plusieurs. »

5. *Léopoldville* (rive gauche). Port sur le Stanley-Pool, chef-lieu du district, tête de ligne de la navigation du Haut-Congo ; relié à Matadi par le chemin de fer des chutes.

Outre ces 5 stations, chefs-lieux de district, il en est encore d'autres moins importantes, mais également commandées par des Européens, savoir :

Dans le bassin du Tchiloango : Tchoa et N'zobé ; et *dans la région des chutes :* Issanghila, Manyanga, Kimpessé et Louvitoukou.

B. Haut-Congo. — A partir de Stanley-Pool, plusieurs autres stations dans le Haut-Congo s'étagent le long du fleuve ou de ses principaux affluents navigables.

Ce sont :

Sur le fleuve Congo : Equateurville, Bangala (Nouvelle Anvers), Mobeka, Oupoto, Jambiga, Basoko (dans le but de s'opposer à la traite des nègres, l'Etat y a établi un camp retranché, commandé par un officier belge), Stanley-Falls (attaquée et détruite par les arabes au mois d'août 1886, mais reconstruite par Tippoo-Tib, (1) que Stanley avait nommé Vali de ce district), Kasongo.

Sur le Kassaï : Maï-Mouene et Kikassa.

Sur la Louloua : Loulouabourg.

Sur le Lomami : Bena-Kamba.

Sur le Koango : Popocabacca, Kingunchi, etc.

Sur l'Oubunghi-Ouellé : Zongo, Banzyville, Yakoma, Djabbir, etc.

(1) En 1877, l'arabe Tippoo-Tib, le maître des traitants d'esclaves à l'ouest du Tanganika, escorta Stanley avant la descente du fleuve Congo. Sa fortune si durement gagnée il la plaça en poudre et en fusils ; de nombreux aventuriers arabes accoururent sous sa bannière, et maintenant il est roi

Historique.

L'histoire politique du Congo commence avec la découverte de l'embouchure du fleuve Zaïre en 1487 par le Portugais Diego Cam, qui planta sur la rive sud du fleuve un *padrao*, c'est-à-dire une borne en pierre, ornée des armoiries du Portugal et d'une croix. La capitale de ce pays portait le nom d'Ambassi, mais lors de la conversion du roi au christianisme, elle commença à être connue des Européens sous l'appellation de « San-Salvador ».

La religion catholique y fut prêchée dès le XVe siècle, mais les Yaggas, ayant fait une incursion dans le pays, y mirent tout à feu et à sang. Le siège épiscopal fut transféré à Saint-Paul de Loanda. Aux XVIIe et XVIIIe siècles les côtes ne furent fréquentées que par des négriers, de sorte que l'exploration du bassin du Congo n'a guère progressé pendant ces deux siècles. Pendant deux cents ans la carte de l'Afrique centrale ne subit que peu de changements ; elle resta sensiblement semblable à celle que les créateurs de la géographie moderne, Ortelius et Mercator, avaient tracée en se basant sur les écrits de Ptolémée, les renseignements des Arabes, les premières découvertes des Portugais et les données des missionnaires.

Avec le XIXe siècle s'ouvre l'ère des découvertes sérieuses. Les explorateurs les plus célèbres sont : Tuckey (1816), Ladislas Madgyar (1851) ; Burton et Speke (1858) ; Li-

sans couronne mais chef incontesté de la région qui s'étend des Chutes Stanley au lac Tanganika ; il commande à des milliers d'hommes endurcis aux combats et à la vie sauvage de l'Equateur.

En 1887, Stanley nomma Tippoo-Tib gouverneur des Stanley-Falls, et lui permit de toucher des appointements réguliers payés tous les mois à Zanzibar. De son côté Tippoo-Tib s'engagea à défendre la station contre les arabes ou les indigènes, à combattre et à faire prisonniers les hommes qui parcourent le pays pour capturer des nègres, à s'abstenir de tout trafic d'esclaves au dessous des chutes. Jusqu'ici l'accord a été fidèlement exécuté.

vingstone (1849-1873); Stanley (1869-1890); Cameron (1873); Savorgnan de Brazza, etc., etc.

Des explorations partielles ont été faites par Wissmann (Kassaï), Wolf (Sankourou), Schweinfurt, von François, Van Gele (Oubanghi), Coquilhat, Dhanis (Koango), Paul Le Marinel, Junker, Grenfell, etc. (1).

Association internationale Africaine. Dans le but d'abolir l'esclavage, cette plaie de l'Afrique, le roi Léopold II prit l'initiative de l'Association. En septembre 1876, le roi convoqua dans son palais une conférence internationale où sept nations furent représentées. La Conférence décida l'exploration des parties inconnues de l'Afrique, limitées au sud par le bassin du Zambèze, au nord par le Soudan (à commencer de la côte de Zanzibar), et l'établissement, comme bases d'exploration, de stations scientifiques et hospitalières, qui seraient confiées à la garde d'Européens.

Comité d'Études du Haut-Congo. Dans l'intervalle (1877), Stanley avait découvert le cours du Congo et avait fait connaître des régions inexplorées jusqu'alors. Le Roi appela le grand explorateur à Bruxelles, et à la fin de l'année 1878, il constitua le *Comité d'Etudes du Haut-Congo.* Le but qu'on se proposait était d'examiner s'il serait possible d'ouvrir au commerce le merveilleux bassin fluvial que Stanley venait de reconnaître. Au nom du Comité, Stanley entreprit sa troisième expédition, et de cette époque datent la fondation des stations de Stanley-Pool, Léopoldville, etc., et l'exploration de tout le bas et moyen Congo.

Association internationale du Congo. L' « Association internationale Africaine » et le « Comité d'Études » se fusionnèrent bientôt et devinrent l' « Association internationale du Congo ».

(1) Onze fois déjà on a effectué la traversée de l'Afrique centrale, de l'ouest à l'est.

État Indépendant du Congo. Mais des difficultés survinrent ; la France, le Portugal et l' « Association » se disputaient plusieurs territoires. Pour les délimiter et éviter des conflits, l'Allemagne, d'accord avec la France, proposa la réunion d'une Conférence internationale à Berlin (1884). Après des délibérations qui durèrent trois mois, les Puissances reconnurent l'existence et l'indépendance de l'État du Congo, et décrétèrent l'abolition de la traite des nègres. Le Portugal fit abandon à l'État indépendant de ses prétentions sur la rive droite du Congo, où il ne garda que l'enclave de Cabinda. L' « Association internationale du Congo » offrit au roi Léopold II la souveraineté de l'État fondé en Afrique et reconnu par les Puissances réunies à Berlin. Les Chambres législatives autorisèrent le roi des Belges à assumer, à titre personnel, la souveraineté de cet Etat, qui prit dès ce moment le nom d'*État Indépendant du Congo.*

Congo Belge. Par un testament daté de Bruxelles, 2 août 1889, le roi lègue à la Belgique ses droits souverains sur l'État Indépendant du Congo, refusant expressément toute indemnité pour les sacrifices personnels considérables qu'il s'est imposés.

Voici le texte du testament royal : « Nous, Léopold II, roi des Belges, souverain de l'État Indépendant du Congo, voulant assurer à notre patrie bien-aimée les fruits de l'œuvre que, depuis de longues années, nous poursuivons dans le continent africain, avec le concours généreux et dévoué de beaucoup de Belges ; convaincu de contribuer ainsi à assurer à la Belgique, si elle le veut, les débouchés indispensables à son commerce et à son industrie, et d'ouvrir à l'activité de ses enfants des voies nouvelles ; déclarons, par les présentes, léguer et transmettre, après notre mort, à la Belgique, tous nos droits souverains sur l'Etat indépendant du Congo, tels qu'ils ont été reconnus par les déclarations, conventions

et traités intervenus depuis 1884 entre les puissances étrangères, d'une part, l'Association internationale du Congo et l'Etat Indépendant du Congo, d'autre part, ainsi que tous biens, droits et avantages attachés à cette souveraineté.

« En attendant que la législature belge se soit prononcée sur l'acceptation de mes dispositions prédites, la souveraineté sera exercée collectivement par le conseil des administrateurs de l'État Indépendant du Congo et par le gouverneur général.

« Fait à Bruxelles, le 2 août 1889. »

(Signé) LÉOPOLD.

Le 1er juillet 1890 une convention a été signée entre le gouvernement belge et l'Etat du Congo, stipulant : 1° un emprunt de 25,000,000 de francs en faveur du Congo, payables en 10 ans (5 millions la première année, 2 millions tous les ans) ; 2° En échange, dans dix ans, la Belgique peut s'annexer le Congo, le roi lui cédant tous les droits souverains ; si elle refuse, elle recevra son capital qui sera exigible en 1910, et de 1900 à 1910, le capital rapportera 3 1/2 p. c. à l'État.

En 1900, la Belgique aura donc à se prononcer s'il entre dans ses intentions définitives d'accepter le don royal et de fonder la première colonie belge.

En 1891, le personnel blanc comptait au Congo, environ 700 membres, dont plus de 300 Belges.

Il s'est constitué en Belgique plusieurs sociétés pour l'exploration et l'exploitation de cette vaste colonie.

Les entreprises belges au Congo sont :

La Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie (1887).

La Compagnie des magasins généraux du Congo (1888).

La Société anonyme belge pour le commerce du Haut-Congo (1888).

La Compagnie du chemin de fer du Congo (1889).

La Compagnie des produits du Congo (1889).

La Compagnie du Katanga (1891), et le Syndicat du Katanga.

Industrie et commerce.

L'ivoire forme l'un des principaux trafics des peuples du bassin du Congo. L'éléphant africain a d'énormes défenses qui donnent de fortes quantités d'ivoire. Dans la région des grands lacs, les Arabes ont le monopole de ce commerce. Mais quelles horreurs n'y commettent-ils pas? Quelles razzias sanguinaires et dévastatrices ! Etablis dans une région bien située, d'où leurs bandes peuvent rayonner dans les contrées environnantes, ces chasseurs d'ivoire réduisent en cendre tous les villages et assouvissent même sur les plantations leur rage de destruction ; ils fouillent tout pour satisfaire leur unique passion : ils massacrent les hommes et capturent les femmes et les enfants, pour les échanger contre l'ivoire. Partout où ils ont passé on ne voit que ruine et désolation. Stanley, qui avait été témoin de ces scènes horribles, n'hésite pas à dire que chaque défense, la moindre parcelle d'ivoire en possession d'un trafiquant arabe est teinte de sang humain ; un demi-kilogramme d'ivoire a coûté la vie à un homme, à une femme ou à un enfant ; pour moins de trois kilogrammes on a brûlé une case ; pour deux défenses, un hameau entier a été détruit.

Dans le bas et moyen Congo les indigènes se livrent aussi au commerce de l'ivoire. Les hommes vont dans les factoreries échanger les produits indigènes agricoles, fèves, huile de palme, caoutchouc, etc., contre des marchandises de toute sorte : car ils ne connaissent pas encore

la monnaie, dont l'usage ne pourra s'introduire que peu à peu (1).

Partout, dans l'intérieur de l'Afrique centrale, à certains jours de la semaine, s'ouvrent de vastes marchés, où l'on se livre au trafic avec une ardeur singulière ; car l'Africain, dit Stanley, est né commerçant et l'emporte sur tous les juifs de l'univers, quand il s'agit de débattre le prix des marchandises.

Tous les trois mois, il se fait à Anvers des ventes publiques d'ivoire de provenance congolaise. En l'année 1888, il a été mis en vente 679 défenses ; en 1889, on a vendu 3,700 dents ; et 6,800 dents, en 1890 ; ce qui représente les dépouilles de 5,589 éléphants et une valeur d'environ trois millions de francs.

Jusqu'à présent toutes les transactions commerciales sont difficiles, vu que l'Afrique centrale ne connaît pas encore les routes et les moyens de transport. Tout se fait à dos d'homme. Quand le chemin de fer de Matadi à Léopoldville, auquel on travaille activement, sera achevé, le commerce du Congo prendra un nouvel essor ; les affaires des rives du haut Congo promettent une grande extension. L'Etat, comme aussi différentes sociétés, ont transporté, par pièces démontées, des steamers sur le haut plateau, en amont de la région des chutes. De là ils peuvent naviguer librement jusqu'aux Stanley-Falls, et par les nombreux affluents du fleuve, pénétrer jusqu'au cœur du continent. Cette flottille du haut Congo ne compte pas moins de 34 bateaux à vapeur. Ce chiffre se décompose

(1) Par ordre du roi souverain, des monnaies du Congo ont été frappées : pièces en or de 20 fr.; pièces en argent avec l'inscription « Léopold II, R. d. Belg., souv. de l'Etat indép. du Congo » et la devise « Travail et progrès ». Pièces en cuivre de 10 c., 5 c., 2 c., 1 c. Ces dernières sont perforées, portent la même inscription, mais au revers l'étoile à cinq rayons.

L'émission des timbres-poste et de la carte postale de 15 cent. date de 1885.

comme suit : 11 bateaux à l'Etat du Congo, 4 à la colonie française, 14 aux maisons de commerce et 5 aux missions religieuses.

Deux « lignes mensuelles » de bateaux à vapeur relient Anvers à Boma.

Des droits d'entrée et de sortie ont été décrétés le 8 avril 1892 :

Les produits importés dans le bassin occidental du Congo seront taxés à 6 p. c. de la valeur.

Les produits exportés du bassin occidental du Congo acquitteront les droits de sortie suivants : ivoire, caoutchouc : 10 p. c. de la valeur; arachides, huile de palme, etc., 5 p. c. de la valeur ;

La valeur totale des exportations en 1891 est montée à plus de 10 millions de francs.

Conclusion.

L'œuvre gigantesque du roi Léopold a été dans le principe diversement appréciée. Mais les progrès merveilleux réalisés dans le court espace de dix ans ont forcé les pessimistes eux-mêmes à donner leur adhésion et leur admiration à cette noble et généreuse entreprise.

Au point de vue social et commercial, le Congo offrira un « débouché indispensable » pour les marchandises de notre pays, et fournira la matière première aux industriels belges. Quand le courant d'émigration se sera plus accentué vers l'Afrique centrale, beaucoup de bras,inutiles en Belgique, trouveront dans cette colonie du travail en abondance, et des voies nouvelles seront ouvertes à l'activité des Belges.

Au point de vue humanitaire et civilisateur, l'œuvre du Congo restera l'éternel honneur de notre roi. Opposer une barrière à ce commerce infâme de chair humaine, dont les Arabes trafiquent avec tant de barbarie, mettre fin aux

massacres qui ensanglantent cette malheureuse contrée, faire part à ces peuples, encore dans l'enfance, des lumières et des progrès de notre civilisation : tels sont les objets essentiels du mouvement que Léopold II a voulu provoquer et qui a abouti à la conférence de Bruxelles (1890), où les plénipotentiaires de dix-sept puissances ont signé l'Acte général destiné à mettre fin aux horreurs, aux ignominies de la traite des nègres.

Au point de vue religieux, l'œuvre du Congo doit exciter chez tous les catholiques le plus vif intérêt. Il s'agit, en effet, d'arracher des millions d'âmes au joug tyrannique du démon, d'agrandir le champ de l'Eglise, de faire de ces nègres païens des enfants de Dieu.

Il y a dix-neuf siècles, une étoile conduisit les premiers rois noirs à la crèche de Bethléhem ; puisse l'étoile d'or qui brille dans les plis du drapeau du Congo avoir une aussi heureuse influence ! Plaise à Dieu de réaliser un jour pleinement les grands desseins de notre roi et les belles espérances de l'Église, et de faire luire sur ces populations déshéritées la lumière de la foi et de la civilisation.

CH. DE TEMMERMAN, S. J.

Mai 1892.

LES

MISSIONS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

DANS L'AFRIQUE AUSTRALE

(Suite, voir p. 225)

II

MISSIONS DU DISTRICT ORIENTAL DE LA COLONIE DU CAP

Dans la première partie de notre compte rendu, nous avons passé rapidement en revue les missions de la Compagnie de Jésus dans la Zambésie portugaise ; il nous reste, pour compléter la seconde partie, qui doit comprendre les établissements des missionnaires jésuites dans le district oriental de la Colonie du Cap, à rappeler les travaux apostoliques poursuivis dans les stations de *Stutterheim* et de *Keilands*.

Stutterheim. — Ouverte en 1886, dans une localité voisine du chemin de fer d'East-London à Aliwal-North, sur l'Orange, la résidence de Stutterheim est occupée depuis cette date par le P. Engels (1). Le missionnaire parcourt sans cesse les districts de Kingwilliamstown et d'East-London, visitant les nombreux colons allemands, ses compatriotes, disséminés au loin dans les campagnes, et leur portant les secours religieux. Ministère pénible, mais fécond en fruits de salut. Les pauvres catholiques, exposés par leur isolement à tomber dans l'indifférence et l'oubli de toute religion, doivent à ces visites du prêtre de conserver la foi de leur baptême et de mener une vie chrétienne. Les protestants sont aussi l'objet des soins du

(1) Voir *Précis historiques*, a. 1888, p. 31.

P. Engels, et plusieurs d'entre eux, abjurant l'hérésie, ont embrassé le culte catholique.

Keilands. — Nous avons raconté l'origine et les premiers développements de cette belle et florissante mission, établie en septembre 1886 au milieu des noirs, sur la rive droite de la grande Kei, rivière qui formait autrefois la limite orientale de la Colonie du Cap et la séparait du territoire de la Cafrerie (1). La petite chrétienté, au mois de novembre 1889, comptait 143 indigènes ayant reçu le baptême ; deux ans plus tard, à la fin de 1891, le nombre des catholiques baptisés atteignait le chiffre de 235.

Keilands est dédié à la Sainte Famille ; en janvier 1890, quatre missionnaires y résidaient : les PP. Fraser et Hornig, le F. Moreau, scolastique, et le F. Nigg, coadjuteur temporel ; le F. Moreau dirigeait l'école, et le F. Nigg prenait soin du matériel. Mais le P. Fraser, fondateur de la résidence, allait bientôt recevoir la récompense des apôtres. Atteint, dès ses premières années de vie religieuse, d'une maladie de langueur qui devait l'enlever à la fleur de l'âge, il n'en avait pas moins souhaité ardemment de se vouer aux pénibles travaux des missions indigènes, que sa grande force d'âme lui fit soutenir pendant plusieurs années. « Voilà notre petite communauté réduite à trois membres, écrivait, le 27 janvier 1890, le F. Moreau ; le P. George Fraser nous a quittés pour une vie meilleure, hier dimanche, à dix heures du soir. Depuis la Noël, ses forces avaient diminué rapidement. Il y a une semaine, le P. Hornig, obligé de s'absenter pour plusieurs jours, l'avait engagé à recevoir les derniers sacrements. Dès lors, le cher défunt avait dit généreusement adieu à toute préoccupation terrestre. Il n'est guère possible de rencontrer dans un malade plus de patience et d'amabilité. La rare énergie qui le caractérisait, sa vive intelligence, sa finesse d'esprit, son naturel humoristique ne l'ont pas abandonné un seul instant. Jamais un mot ni une plainte sur ses souffrances. Jamais non plus il ne demandait aucune assistance ; il ne voulait même pas qu'on veillât près de lui pendant la nuit. Après le retour du P. Hornig de son excursion, le P. Fraser put recevoir encore chaque jour la sainte Eucharistie, qui faisait sa force et sa consolation. Quelques heures à peine avant le moment

(1) Voir *Prée. hist.*, a. 1888, pp. 32 et 565 ; a. 1890, p. 120.

suprême, il s'asseyait une dernière fois à sa table, pour lire la vie de saint François de Sales. Les néophytes cafres sont venus souvent le visiter pendant sa maladie, et lui ont témoigné la plus sincère affection. » — Le P. Fraser fut enterré dans le cimetière de la mission, au milieu de ses convertis indigènes, qui déjà reposaient à l'ombre de la croix. Né à Londres, le 18 février 1859, il était entré dans la Compagnie de Jésus le 7 septembre 1877, et trois ans après, en 1880, il avait débarqué dans l'Afrique australe (1).

Le R. P. Daignault, annonçant le décès du regretté missionnaire, écrivait, le 12 février 1890 : « Le P. Fraser a été très heureux de mourir dans sa chère mission de Keilands, et j'ai confiance que du haut du ciel il obtiendra pour elle de grandes grâces de Notre-Seigneur ». Puis il ajoutait : « Nos convertis continuent à donner pleine satisfaction aux Pères. Cette année a été bien pauvre. Après une longue sécheresse, des pluies torrentielles étant survenues ont emporté ce qui restait de la récolte. En Afrique, c'est, pour ainsi dire, le règne des extrêmes, du moins pour ce qui concerne la pluie et les sécheresses. »

Depuis la mort du P. Fraser, le P. Hornig poursuit l'œuvre si heureusement commencée par le fondateur de Keilands. Le P. Hornig n'est pas un inconnu pour nos lecteurs. Déjà précédemment il nous a fourni d'intéressants détails sur l'évangélisation des Cafres (2). Nous empruntons à sa correspondance le récit de ce qui s'est passé à Keilands pendant les deux dernières années.

Keilands, 20 avril 1890.

La petite mission progresse toujours et j'en suis de plus en plus satisfait. Avant Pâques, pendant le cours de mes instructions préparatoires au baptême et à la première communion d'un certain nombre de noirs, il m'a fallu comparaître devant le magistrat du district. J'étais accusé d'avoir formé un village d'indigènes sans l'autorisation du gouvernement. Il serait trop long de raconter ce qui s'est passé. Nous avons fait deux neuvaines à saint Joseph, et notre céleste protecteur nous a tirés d'affaire beaucoup mieux que le plus habile avocat. Tout s'est arrangé à l'avantage de la mission : aucune amende,

(1) Voir *Précis hist.*, a. 1890, p. 132.
(2) *Id.*, *ibid.* p. 121.

approbation et reconnaissance officielle du village. Au milieu de ces tracas, j'ai eu la consolation de voir que nos Cafres ont vraiment du cœur. Obligé, pour les besoins de la cause, de m'absenter quelque temps, j'avais appelé de Keilands, au jour fixé, mes témoins noirs. A l'heure précise ils sont là, et l'un d'eux m'offre 40 francs en disant : « Voici tout notre argent, prenez-le ; nous vous l'avons apporté, parce que nous pensions que vous étiez dans des difficultés. Je les remerciai et me détournai un instant, pour essuyer une larme d'émotion. Jamais je n'aurais espéré une pareille attention de la part d'un Cafre ; mais n'est-ce pas là un fruit de la charité ? Tous nos amis n'en furent pas moins surpris et édifiés.

Après cause gagnée, j'allai reprendre tranquillement mes instructions. Nous avons eu, à la fête de Pâques, 6 avril, d'abord 30 baptêmes, 9 d'enfants et 21 d'adultes ; ensuite 14 premières communions, outre une trentaine de communions ordinaires. Parmi les premiers communiants, étaient deux jeunes filles de l'école, vêtues de robes blanches, ornées du voile et de la couronne ; leur piété, leur maintien, leur modestie ont beaucoup édifié l'assistance. La cérémonie s'est terminée à onze heures du matin. Un déjeûner attendait ceux qui avaient fait leur première communion, ainsi que les nouveaux baptisés.

Le lendemain, je m'en allai assez loin, dans un autre petit village où l'on m'avait invité. J'y suis resté une semaine, logeant dans une vieille hutte cafre. Chaque jour, sainte messe et deux instructions, devant plus de quarante noirs. J'eus à lutter contre les préventions et les fausses maximes du protestantisme, dont plusieurs de mes auditeurs étaient déjà imbus. J'espère néanmoins que la semence de la parole de Dieu, jetée dans ces âmes, y portera des fruits à la longue. et qu'un jour il me sera donné de les purifier par le saint baptême. Après tout, on peut croire qu'il y a chez ces gens plus d'ignorance grossière que de vraie méchanceté. Ils m'ont prié de revenir souvent les visiter. Le chef, un riche fermier qui avait quatre femmes, me disait au départ : « Vous avez attelé au joug de jeunes bœufs pour la première fois ; mais si vous les lâchez, bientôt ils seront aussi sauvages qu'auparavant. » C'était m'engager à poursuivre le travail commencé. Il semble donc avec raison qu'il y a quelque chose à gagner, même chez ces Cafres si indifférents par nature et si remplis de préjugés contre les « Romains ».

Une difficulté réelle, c'est le manque d'une église assez spacieuse. Notre petite chapelle, qui peut contenir convenablement 60 personnes environ, voit s'entasser, chaque dimanche, les convertis dans son étroite enceinte ; leur nombre s'élève parfois jusqu'à 130 ; et bien que les enfants, pour faire place, grimpent sur le dos de leurs mamans, on peut juger si l'assistance doit être pressée. A Pâques, c'était vraiment le cas, et plusieurs de nos chrétiens ont dû rester à l'extérieur. S'il eût fait ce jour-là très chaud, la longue cérémonie des trente baptêmes solennels n'aurait pu s'achever sans accident.

Je voudrais en outre établir ici des sœurs, et j'espère y réussir quelque jour. Mais la chose pressante est l'église. Daigne saint Joseph nous aider à la construire le plus tôt possible. Les protestants, nous voyant à l'œuvre, ont commencé à s'agiter, et ils emploient tous les moyens pour détourner de nous les indigènes.

22 août 1890. — Nous avons célébré dernièrement les premiers mariages de chrétiens. Vous comprendrez sans peine que, par suite des préjugés païens et des coutumes séculaires, cette grave affaire présentait plus d'une difficulté et me donnait des craintes sérieuses. Aussi quelle consolation pour moi d'avoir pu écarter les obstacles et poser des antécédents, qui, je l'espère, serviront de règle à l'avenir. Ajoutez à cela que ces deux mariages ont été l'occasion de deux nouvelles conversions.

Nous souhaiterions beaucoup de fonder un établissement de l'autre côté de la rivière ; c'est là le vrai domicile des noirs ; on les y compte par milliers. Mais je voudrais auparavant assurer l'avenir de la station actuelle, et faire en sorte qu'elle se suffise à elle-même. Dans ce but, il faudra construire des digues pour retenir les eaux de la rivière, former un petit troupeau de moutons, et choses semblables.

S'il ne survient pas de nouveaux empêchements, un de mes plus grands désirs est sur le point de se réaliser ; les sœurs dominicaines de Kingwilliamstown ont accueilli favorablement ma proposition de s'installer à Keilands. Quelle heureuse acquisition ! Mais les ressources, le grand moteur universel, l'argent, puisqu'il faut le nommer, voilà, je le crains, ce qui arrêtera quelque temps encore l'exécution de nos projets. Car il nous faudra tout d'abord bâtir une maison pour les sœurs et une nouvelle école pour leurs élèves. L'école actuelle est fréquentée par trente enfants ; le F. Moreau, scolastique, les forme au

travail et à la piété, leur enseignant, avec la religion, les éléments des connaissances utiles.

Nous avons avec nous le F. Nigg, coadjuteur, qui est allé jusqu'au Zambèse et qui a résidé plusieurs années dans les contrées voisines du fleuve, où il a contracté diverses maladies. L'excellent Frère avait depuis longtemps l'idée de bâtir quelque part, en Afrique, un sanctuaire en l'honneur de N.-D. de Bon Secours, dont il avait apporté d'Europe une petite statue. Quelques amis lui ont procuré le moyen d'exécuter ici même son pieux projet. Sur une colline près de notre maison s'élève le petit monument, commencé à la fête du Sacré-Cœur, 13 juin. Quand il sera terminé, je compte y célébrer la messe tous les samedis. Souvenez-vous de Keilands dans vos prières ; aidez-nous à convertir ces nombreux noirs exposés aux séductions du protestantisme.

10 novembre 1890. — Il y a quelques semaines, j'ai donné pendant trois jours à nos chrétiens une sorte de mission ou de retraite, avec trois sermons par jour, sur les grandes vérités du salut. Les résultats m'ont plus consolé que tous les baptêmes administrés jusqu'à présent. La foi et la grâce ont puissamment agi sur les cœurs. — A la fin du mois dernier, Mgr Ricards est venu de Grahamstown à Keilands pour confirmer les néophytes. Arrivé le 28 octobre au soir, il a conféré le lendemain le saint chrême à 43 catholiques, chiffre qui dépasse celui des autres cures du vicariat. Monseigneur a été très édifié du respect et du recueillement avec lesquels nos indigènes s'approchaient de l'autel. Il a fait à l'assemblée deux exhortations que je traduisais en cafre. Comme il devait repartir le 30 au matin, tous les chrétiens se sont réunis la veille au soir devant notre maison. Après avoir reçu la bénédiction du prélat, ils vinrent l'un après l'autre baiser son anneau. Cette visite de Keilands a été pour le vénérable évêque, infirme et âgé, un acte de dévouement pastoral, car les difficultés de la route sont telles qu'il me serait impossible de les décrire. Ces jours-ci, j'ai dû voyager de nouveau pour instruire et baptiser. Je recevrai prochainement l'abjuration de deux protestants européens.

28 mai 1891. — La supérieure des Sœurs dominicaines, qui réside au couvent du Sacré-Cœur à Kingwilliamstown, nous a rendu visite à la fin de l'année dernière. Je suis allé à sa rencontre à 40

milles anglais d'ici, avec notre chariot attelé de douze bœufs. Elle venait avec deux autres sœurs pour voir la station ; car depuis longtemps nous sommes en instance auprès d'elle, afin d'obtenir des religieuses. Sa présence a été un événement extraordinaire pour les noirs, qui n'avaient jamais vu de dames portant un costume de ce genre. Malgré l'extrême difficulté des routes, la R. Mère a paru très satisfaite ; elle est disposée à nous donner quatre ou cinq sœurs, aussitôt que tous les arrangements seront réglés avec le R. P. supérieur de la mission. En attendant la conclusion définitive, elle nous prépare quelques sujets et leur fait étudier la langue cafre. Tous nos chrétiens, enfants et grandes personnes, me demandent souvent quand les sœurs arriveront ; leur présence est nécessaire, on les réclame avec instance.

A présent nous comptons 194 indigènes baptisés ; je n'ai pas connaissance qu'il y ait eu parmi eux aucune défection. Priez pour que les cœurs des autres s'amollissent. Ces Cafres ne semblent pas éprouver le besoin d'une religion, et voilà pourquoi il faut procéder avec lenteur et prolonger l'enseignement du catéchisme. J'en ai de nouveau un certain nombre que j'instruis chaque jour, depuis un mois, et j'espère en baptiser quinze ou vingt à la prochaine fête du Sacré-Cœur. Les néophytes continuent à fréquenter avec régularité les sacrements ; un bon nombre, tant parmi les enfants de l'école que parmi les adultes, s'en approchent tous les quinze jours, d'autres. tous les mois.

Demain, nous finissons une neuvaine pour le F. Nigg, gravement malade. Il a terminé les murs de sa chapelle. Notre-Dame Auxiliatrice voudra-t-elle le guérir ? Ça ne lui coûterait rien ; mais tout de même, elle semble faire la sourde oreille. Le brave frère, aidé des Cafres, avait construit trois batardeaux dans la rivière, pour ménager l'irrigation de nos champs pendant la saison sèche ; mais le 7 février il tomba une telle quantité d'eau, que l'un des barrages fut complètement renversé, le second à moitié, et le troisième percé par le milieu.

Nous attendons toujours la visite du nouveau supérieur, le R. P. Kerr. Dernièrement, il s'était annoncé. Je fais un voyage d'une journée entière à cheval pour aller le prendre à la station ; j'y reçois un télégramme, portant qu'il était malade et n'avait pu se mettre en route. Je viens d'apprendre heureusement que cette maladie n'aura pas de suite fâcheuse.

8 juin 1891. — J'ai la joie de vous annoncer qu'à la fête du Sacré-Cœur, vendredi dernier, 5 juin, nous avons baptisé solennellement 24 païens, dont 14 adultes. La chambre qui sert d'église ne pouvait contenir le monde venu pour assister à la messe. Ce même jour, le chiffre des communions a été d'une soixantaine. Déjà plusieurs autres catéchumènes se préparent au baptême, et je donne encore chaque jour des instructions à deux et parfois à quatre catégories de gens. Bientôt donc, nous espérons enregistrer une vingtaine de nouveaux baptêmes. Le Sacré-Cœur semble vraiment vouloir ces jours-ci répandre des grâces spéciales sur notre petite mission.

Une triste nouvelle cependant : le bon F. Nigg s'avance à grands pas vers sa fin ; il a demandé les derniers sacrements, et demain il les recevra. C'est la fête transférée de Notre-Dame Auxiliatrice, précisément le titre sous lequel doit être dédiée la chapelle qu'il bâtissait. Je l'ai fait remarquer au cher malade, et il en a été tout ému. S'il vient à mourir, nous achèverons quand même la chapelle. Ne m'oubliez pas dans vos prières ; j'ai beaucoup à faire, et des instructions sans fin.

2 janvier 1892. — Malgré la meilleure volonté du monde, il m'a été impossible de mettre la main à l'agrandissement projeté de notre chapelle ; toujours de nouveaux obstacles surviennent. Patience donc et persévérance ! Je suis seul pour le moment, avec un vieux frère qui fait la cuisine et s'occupe du jardin. C'est le F. Thomas Kunsztowitz, un Polonais, son nom vous le dit. Le F. scolastique Moreau, qui était ici depuis deux ans, a été rappelé pour aller à Dunbrody. Le P. Apel, un Luxembourgeois, récemment ordonné prêtre, m'a été promis. Revenu d'Europe après avoir terminé ses études à Oña en Espagne, il est arrivé à Grahamstown vers le commencement de novembre. Je l'attends d'un jour à l'autre.

Demain, je dois me mettre en voyage, si l'indisposition dont je souffre depuis quelque temps le permet. J'espère que cette fois-ci, on ne me volera pas mon cheval, comme il y a trois mois : mon vieux Kabi, si paisible, âgé de 22 ans, m'a été enlevé. Déjà l'année précédente, un autre était mort de maladie. Le dernier me coûte neuf livres sterling. C'est une vraie ruine pour le pauvre missionnaire, et cependant un cheval est de toute nécessité. En ce moment, une peste nouvelle afflige le pays ; des nuées de sauterelles ravagent et dévorent tout sur leur passage : champs cultivés, herbes des prairies, feuilles

des arbres, tout absolument. La pneumonie règne aussi parmi le bétail et fait chaque jour des victimes. Vous le voyez, les épreuves ne manquent pas ; mais d'autre part, nous avons la consolation de voir prospérer la mission de plus en plus.

Il y a cinq ans, le nom même de catholiques était ignoré sur nos sauvages rochers de la Kei ; on n'y entendait que les refrains des danses païennes. Aujourd'hui, une gentille petite cloche lance aux échos lointains ses notes joyeuses, invitant les Cafres à saluer Marie, les appelant le matin à l'auguste sacrifice, le soir à la récitation du rosaire. Le chiffre de nos chrétiens s'élève maintenant à 235, enfants et adultes. Impossible le dimanche, pour tous ceux qui viennent à la messe et à l'instruction, de trouver place dans notre petite chapelle. La sainte table n'est jamais complètement déserte, et l'on peut compter en moyenne de 15 à 20 communions par semaine. L'école, régulièrement fréquentée par 35 à 40 Cafrillons, nous donne les plus grandes espérances. Vous devriez voir l'obéissance des enfants, leur bonne volonté, leur piété. Sans doute, ils ont leurs défauts, mais l'ignorance en est la principale cause. « Père, disent-ils, apprenez-nous ce qu'il faut faire, enseignez-nous ce qui est bien, nous le ferons; nous voulons vivre en chrétiens. » Aussi est-il rarement nécessaire de répéter une prohibition ; si quelqu'un l'oublie, un camarade aussitôt l'en fait souvenir.

A ceux qui prétendent que les Cafres n'ont pas de cœur, je pourrais citer bien des preuves du contraire. Un seul fait suffira. Voyant un jour pleurer un garçon d'une quinzaine d'années, je lui en demande la cause. — « Je n'ai rien, répond-il. — Vous avez quelque chose, et je désire le savoir. — Eh bien, Père, je vais vous l'avouer. Je n'ai pu m'empêcher de pleurer, en entendant ce que vous disiez de l'Enfant Jésus. Il a voulu naître et souffrir pour nous, et nous autres, nous ne le connaissions même pas. » — Un second, à qui je demandais après un jour de régal : « Et bien ! la journée a été agréable ? — Oui, Père, mais le jour de Noël sera bien plus agréable encore. — Et pourquoi Noël ? — Parce que ce jour-là, j'entendrai le beau cantique *Yizani* (*Adeste fideles*), et puis je recevrai Notre-Seigneur dans mon cœur. » — Des paroles semblables sorties d'une bouche quelconque ne mériteraient sans doute pas d'être relevées ; mais nos Cafres sont loin de viser à de belles expressions pour feindre des sentiments étrangers à leurs cœurs. Ce qu'ils expriment, ils le sentent réellement.

Leur dévotion à la sainte Vierge est toute sincère et filiale. J'ai déjà dit comment chaque soir un bon nombre viennent réciter le chapelet en commun à la chapelle. Les petites filles de l'école, sans y avoir été engagées, apportent des fleurs cueillies dans les champs, pour en orner la statue de Marie. Et la Reine du ciel paraît, de son côté, avoir spécialement choisi Keilands pour y être honorée. Le brave F. Nigg, mort le 10 août dernier, avait rêvé, depuis son arrivée en Afrique, de bâtir une chapelle en l'honneur de la Mère de Dieu. Il a essayé en maint endroit sans pouvoir y réussir ; Keilands était le lieu prédestiné, et il semble que le Frère n'ait attendu pour mourir que d'avoir enfin exécuté le plus ardent de ses désirs, et d'avoir légué à notre mission ce témoignage de reconnaissance et d'amour envers sa céleste protectrice. Aujourd'hui, le Cafre qui arrive à Keilands est tout étonné d'apercevoir sur le sommet d'un monticule une construction étrange et toute nouvelle pour lui. Il demande quelle est cette maison, et on lui répond que c'est le sanctuaire de Marie, la Reine du ciel.

Le petit monument, par ses proportions modestes et son apparence extérieure, rappelle tout à fait ces chapelles que l'on rencontre fréquemment dans les campagnes des Flandres catholiques. Il mesure 20 pieds en longueur et 14 en largeur ; une véranda large de 7 pieds protège l'entrée. A l'intérieur, est placée la statue même de N.-D. Auxiliatrice, qui a suivi le F. Nigg dans toutes ses pérégrinations. Les murs, construits en pierre, sont solides et défieront les vents et la pluie. Nos Cafres ont volontairement contribué de leurs robustes bras à la bâtisse. Les enfants de l'école ont tracé le chemin qui va de notre maison au sommet de la colline. Nous aurions voulu bénir la chapelle le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception ; mais il a fallu différer la cérémonie jusqu'au jour de l'octave. Pendant les trois jours précédents, nos Cafres catholiques se sont préparés à la solennité, en venant, trois fois par jour, malgré des pluies incessantes, assister aux sermons et aux instructions. Le mardi matin, 15 décembre, il y eut affluence à la chapelle, comme aux fêtes les plus solennelles, et 70 communions. La messe terminée, on organisa la procession, une procession comme en Europe : croix, bannières et oriflammes ; porte-étendards et acolytes en soutane et en rochet ; même un groupe de jeunes filles en robes blanches, avec voiles et couronnes ; tous les Cafres chrétiens formant le cortège faisaient résonner au loin, de leurs voix puissantes, les pieux cantiques en l'honneur de la Reine du ciel.

Au sommet de la colline, quelques-uns seulement trouvèrent place dans le petit oratoire, les autres se rangèrent à l'entour. Après les chants, récitation du rosaire, puis instruction de circonstance sur la dévotion à la sainte Vierge, et pressante invitation à venir souvent prier Marie au pied de son autel. Tous nos braves noirs parurent émus, et sans doute ils parleront longtemps de cette fête, bien extraordinaire pour eux. Peut-être le sanctuaire de Keilands deviendra-t-il quelque jour un lieu de pèlerinage pour l'Afrique australe. Je ne connais pas dans la Colonie d'autre chapelle construite expressément pour y faire honorer la Mère de Dieu.

En terminant ce long récit, je vous demande de ne pas oublier dans vos prières cette petite mission et tous ses néophytes.

J. Hornig, S. J.

Ces lettres du P. Hornig, où le missionnaire raconte simplement les heureux succès de l'évangélisation obtenus dans un coin de l'Afrique australe, sont un encouragement pour les apôtres de la race nègre. Elle n'est donc pas toujours et partout inaccessible aux touches de la grâce, cette race, qui semble pourtant si dégradée. Un jour viendra, et puisse-t-il n'être pas trop éloigné, où le Christ comptera des élus et des adorateurs sur toutes les plages du continent noir.

Le F. Théodore Nigg, décédé à Keilands le 10 août 1891, était né à Lichtenstein, dans le Tyrol, le 16 février 1848 ; il entra dans la Compagnie de Jésus à Gorheim, province d'Allemagne, le 2 octobre 1869. Dix ans plus tard, le 3 janvier 1879, il quittait le port de Southampton avec le R. P. Depelchin, qu'il devait accompagner dans l'Afrique australe. Le F. Nigg fit partie des premières caravanes de missionnaires, dont l'une parvint en septembre 1879 chez Lo Bengula, et la seconde s'avança, au mois de mai de l'année suivante, vers les rives du haut Zambèse. Jusqu'en 1884, il résida soit à Gubuluwayo, soit à Tati ou à Pandamatenka. Deux fois, il se rendit à Moëmba, sur le fleuve, où succomba le P. Terörde. Frappé lui-même dans un de ces voyages d'une insolation, il n'échappa qu'à grand' peine à la mort. Tourmenté par des fièvres incessantes et une dyssenterie opiniâtre, le F. Nigg regagna la Colonie au commencement de mars 1884, et vint à Dunbrody. Le 3 novembre 1889, il arrivait à la station de Keilands. Bientôt les maladies compliquées dont il souffrait s'aggravèrent ; en décembre 1890, le P. Hornig l'envoya pour quelques semaines à Kingwilliamstown, à l'hôpital

tenu par les Sœurs dominicaines. Une amélioration passagère fut suivie d'une recrudescence nouvelle, qui devait, trois mois plus tard, amener l'issue fatale. Le F. Nigg supporta sa longue maladie avec une religieuse patience et une admirable résignation. D'un caractère entreprenant, il ne calculait pas avec le travail et les difficultés ; gai, enjoué, il savait mettre partout de l'entrain et faire oublier à ses compagnons les ennuis parfois pénibles de la solitude et de l'isolement (1).

Le P. Apel, désigné pour être le collaborateur du P. Hornig, est arrivé à Keilands le 28 janvier dernier.

Le R. P. Daignault écrivait, le 13 avril 1892, au sujet de cette même mission : « Keilands a réalisé de grands progrès ; les convertis indigènes montrent d'excellentes dispositions. La mort du F. Nigg a été une grande perte pour la station. Le besoin d'une chapelle spacieuse se fait vivement sentir ; actuellement les chrétiens sont obligés de rester en dehors du local qui en tient lieu. Il serait aussi bien nécessaire d'établir un pont sur la rivière, afin de permettre non seulement au missionnaire d'aller évangéliser les indigènes qui sont en très grand nombre sur la rive opposée de la Kei, mais aussi aux noirs de venir en tout temps et commodément à l'église et aux instructions. »

Un catholique anglais, qui résidait à Cunningham, au delà de la rivière et non loin de Keilands, dans une lettre, datée du 18 avril 1892, disait : « Nous voyons de temps à autre l'excellent et dévoué P. Hornig ; sa petite mission est florissante ; elle passe aux yeux de tous dans le pays pour être une mission modèle. »

Au dernier moment, nous apprenons qu'il faut ajouter un nouveau nom au nécrologe déjà si long des missionnaires de la Zambésie portugaise. Le R. P. Aloy, supérieur, dont nous avons parlé dans notre article précédent, a succombé aux mortelles influences du climat. Depuis le XVIe siècle, les rives du bas Zambèse sont le tombeau des Européens.

Il nous reste à exposer, dans un dernier article, les travaux et la situation des missionnaires du Zambèse dans les territoires du Matabéléland et du Mashonaland, occupés récemment par la grande compagnie anglaise de l'Afrique australe. A. LALLEMAND, S. J.

(1) Voir quelques lettres du F. Nigg écrites de Keilands, et publiées par les *Katholischen Missionen*, a. 1890, p. 178, et a. 1891, p. 221.

MISSION BELGE

DU

BENGALE OCCIDENTAL

STATION DU BARWAY

LETTRE DU P. MAENE, S. J.

Chichuani, bureau de poste de Chainpur,
Barway, 31 mars 1892.

Vous aurez sans doute appris déjà que Mgr Goethals, d'accord avec le R. P. Supérieur, désireux de régler enfin la situation au Barway, vient d'y envoyer deux missionnaires à poste fixe. Ces deux missionnaires, le P. Cardon et moi, sont aidés par un frère coadjuteur chargé de leur bâtir une maison et d'arranger les chapelles déjà construites. Avant de rien écrire au sujet du nouveau et vaste champ d'apostolat où me voici transplanté, à près de cent lieues en ligne droite des bords de l'Hougly, ou j'ai résidé six ans, j'ai voulu prendre mon temps, voir la contrée, entendre le peuple, étudier les mœurs, établir des comparaisons, de manière à me faire une idée exacte des hommes et des choses qui nous entourent.

Nous sommes ici au centre du Barway, dans la partie extrême de notre mission, à la distance de plus de 100 milles anglais de Ranchi, par la route ordinaire. Il ne nous a pas fallu moins de cinq jours à cheval pour y parvenir. Si vous tenez à vous faire une idée de l'étendue de pays que nous avons à parcourir et à évangéliser, à défaut des cartes à grande échelle publiées par le gouvernement, prenez une carte ordinaire de l'Inde, ou mieux encore la carte de la mission du Bengale occidental (1). Le Barway, le Chechari, le Kasir et une partie du Noaghar, qui forment les quatre grandes divisions de notre paroisse, sont compris entre 22° 58′ et 23° 30′

(1) Cette carte a été insérée dans la liv. de décembre 1889 des *Précis historiques*, et dans la brochure : *la Mission belge du Bengale occidental*. Bruxelles, 1890. — N. R.

de latitude nord, 84° et 84° 30′ de longitude est (Gr.) ; ce qui fait, en ligne droite, environ douze lieues du nord au sud, et autant de l'est à l'ouest. Pays très accidenté, traversé par deux grandes rivières, la Sunk et la Koël, et couvert de magnifiques bois, il ne ressemble pas mal aux Ardennes, mais avec cette différence qu'il est beaucoup plus fertile et plus riche. On y cultive le froment et l'orge, aussi bien que le riz ; les rivières sont peuplées de beaux et grands poissons ; les forêts produisent les essences les plus variées et les plus dures ; et les montagnes, encore inexplorées, semblent renfermer quantité de métaux divers. Cette contrée avait jadis le renom de fournir des pierres précieuses, et il fut même un temps où les empereurs mogols en exigaient une certaine quantité comme tribut annuel. Les amateurs de collections scientifiques pourraient satisfaire ici leur goût et recueillir de nombreux et rares spécimens de minéralogie, de botanique, etc. Les habitants appartiennent en grande partie à la race ouraonne ; par le teint et les traits caractéristiques, ils se rapprochent beaucoup du type maure africain. Actif et industrieux, le peuple possède de bonnes terres arables et sait les faire valoir. Depuis plus d'un siècle, il est sous l'empire d'une certaine agitation fiévreuse excitée par le désir de reconquérir ses anciens droits légitimes. Les grands propriétaires et les petits rois ont toujours fait peser un joug insupportable sur leurs sujets, mais grâce au régime d'équité qui guide partout le gouvernement anglais, ce despotisme semble toucher à sa fin. Le prêtre catholique, apparaissant comme le défenseur de l'opprimé, ne pouvait manquer de voir les pauvres aborigènes se grouper en masse sous la bannière de l'Église ; aussi ne vous étonnez pas d'entendre évaluer la population catholique de cette région à plus de quarante mille âmes.

La plupart de ces braves gens ont reçu assez d'instruction pour être admis au baptême, et ils montrent une ardeur vraiment étonnante à venir écouter l'explication du catéchisme et à se préparer à la réception des sacrements. Ce qui surprend ici, après qu'on a passé plusieurs années dans la région au sud de Calcutta, c'est la bonne volonté des convertis barwayens et leur zèle pour apprendre les prières et se les enseigner les uns aux autres, suppléant par là au manque de missionnaires. Assurément on n'aurait pas obtenu chez les Bengalis des XXIV Pergannas, la centième partie des résultats auxquels on est parvenu dans ces cantons de l'ouest, et c'est beaucoup dire. C'est là aussi un grand motif d'espérance.

Je voudrais qu'il vous fût possible d'assister à l'une de nos réunions en plein air. A l'arrière-plan, la monture du missionnaire

broutant paisiblement l'herbe ; sous l'épais feuillage de quelques manguiers, le peuple s'est rassemblé, les hommes et les garçons d'un côté, les femmes de l'autre. D'abord on procède au baptême des nouveaux-nés, que leurs mères présentent au prêtre ; ensuite on fait une répétition du « Livre du baptême », l'*Asnan Puthi*, en posant les questions, auxquelles tous répondent ensemble ; après cela, on récite les prières en ouraon. Quelle joie sur ces figures expressives et à demi sauvages ! Quel rire franc et ouvert ! Comme ils accueillent une réplique originale, une expression pittoresque ! Heureux d'avoir vu et entendu leur *Padri Saheb* qui s'intéresse à eux et à tout ce qui les concerne, ils se séparent en répétant : Loué soit Jésus-Christ ! et regagnent leurs paisibles foyers.

Il va sans dire qu'il serait impossible à deux Pères de suffire à l'énorme travail que réclame un aussi vaste district. Tout ce qu'ils peuvent faire en ce moment, c'est de courir au plus pressé, d'organiser peu à peu l'ensemble, et de préparer la place à ceux qui suivront. Nous sommes deux Pères ; mais pour instruire convenablement les convertis, les disposer à s'approcher des sacrements de confession et de communion, établir des écoles, préparer les enfants à la première communion, et jeter enfin partout de solides fondements pour l'avenir, il ne faudrait pas moins de *sept* centres, avec une dizaine de prêtres zélés, et chacun de ceux-ci aurait une bien rude besogne. A Morapaï, pour 2,000 catholiques seulement, nous étions deux Pères ; — les conditions climatériques, il est vrai, sont moins favorables ; — et cependant les supérieurs ont dû m'assigner une autre station, pour me donner une chance de travailler encore quelques années dans une contrée plus salubre. Fidèle à certaines précautions, un Belge, me paraît-il, peut très bien vivre au Barway. L'air vif des montagnes entretient l'appétit ; les nuits sont fraîches, et, en toute saison, il faut au moins deux couvertures pour se préserver du froid. Le mouvement ne manque pas. D'autre part, la grande distance qui sépare les villages et les aspérités de la route obligent le missionnaire à faire toutes ses courses à cheval. Contrairement à ce qui est praticable dans les autres parties du pays, c'est le milieu du jour qui se prête le mieux aux voyages ; la brise en effet se lève vers dix heures du matin et ne tombe que vers cinq heures du soir, et jusqu'à présent, dans mes excursions, la chaleur ne m'a jamais incommodé à ces moments de la journée.

On commence enfin à sortir du provisoire et l'on organise décidément l'œuvre de la mission dans le Barway. Puissions-nous la conduire à bonne fin ! Pour obtenir sûrement les résultats entrevus et

désirés, il faudrait un personnel plus nombreux. Mais, ce personnel, où le prendre, où le trouver? Ici, dans l'Inde, impossible! La Belgique, la religieuse Belgique, où battent tant de cœurs généreux, avides d'humbles dévouements, n'entendra-t-elle pas notre appel, ne nous enverra-t-elle pas de vaillantes recrues, des apôtres nombreux, pour arracher au paganisme et à l'hérésie ces terres si riches d'espérances? Pour le moment, les catéchistes des villages sont nos auxiliaires les plus précieux, et vous n'ignorez pas qu'il y en a tout un régiment. Ce sont, pour la plupart, des gens très bien intentionnés, mais malheureusement d'une instruction encore insuffisante, ne sachant ni lire ni écrire, obligés d'apprendre de mémoire, auprès du prêtre ou d'un catéchiste plus habile, les prières et les points de doctrine qu'ils doivent enseigner à leur petit troupeau. Néanmoins, ils s'acquittent en conscience de leur devoir et méritent bien certainement, par leur travail, les maigres gages qui leur sont alloués chaque mois. Mais si petites qu'elles soient, ces rétributions de chacun s'ajoutent, s'accumulent en une somme bien rondelette, dont la grosseur présente quelque chose d'effrayant, car la chétive escarcelle du missionnaire n'arrive jamais à lui faire contrepoids. C'est à donner le frisson, de voir au jour fixé une avalanche de *chaprassis*, qui vient s'abattre de tous les coins de l'horizon sur la demeure du prêtre; mais c'est le comble de la désolation, d'avoir toujours à répéter à ces braves gens que l'on est encore sans ressources, et qu'ils devront revenir à une autre époque. Le premier paiement auquel j'ai assisté accusait quatre mois de retard.

Cependant la situation ira se régularisant peu à peu, et nous espérons de la charité de nos bienfaiteurs qu'il nous sera donné de faire honneur en tout temps à nos engagements envers les chaprassis du Barway. Daigne saint Joseph, choisi pour économe de notre district, constituer en sa place de bienveillants protecteurs, désireux de contribuer par quelque sacrifice à l'extension du règne de Jésus-Christ. Le missionnaire n'hésite pas à donner sa vie pour le salut et la conversion des pauvres sauvages; il ne sera pas dit qu'on l'abandonnera seul à ses propres forces. Au moins l'aidera-t-on par la prière, sans laquelle tous les autres moyens d'action resteraient stériles. Ainsi nous consoliderons cette florissante chrétienté indigène, qui compte déjà plus de quarante mille âmes. Puissions-nous, soutenus par de ferventes prières, travailler efficacement à cette œuvre sublime que Dieu nous a confiée!

A. MAENE, S. J.

L'école indigène de Ranchi compte autant d'élèves qu'il est possible d'en nourrir, et ses locaux menacent de devenir insuffisants. Pendant le mois de février, elle a reçu d'abord trente enfants de Mandar, envoyés par le P. Canoy ; ensuite un second contingent de jeunes Ouraons, venus le 29. Parmi les nouveaux arrivés, quelques-uns d'ordinaire succombent au mal du pays et reprennent en fugitifs le chemin de leurs jungles ; mais la plupart tiennent bon, heureux de se laisser former par la main du missionnaire. Mais si le P. Laurent, directeur de l'école, se réjouit de voir augmenter le chiffre de ses pensionnaires gratuits, d'autre part, il est effrayé, en voyant disparaître ses provisions de riz.

— Mgr Goethals a fait la visite pastorale des missions du Chota-Nagpore. A Ranchi, le 14 février, il a confirmé le matin 93 catholiques, et l'après-midi 38 élèves de l'école indigène des sœurs Lorettines. Le lendemain, le prélat entreprenait sa tournée dans les différentes stations de la Kôlarie, trajet fatigant et pénible, effectué dans une voiture indienne, sorte de petit char à ridelles, supportant un siège et traîné par huit coulies, quatre à l'avant, quatre à l'arrière. Le voyageur n'a d'autre ressource qu'un parasol, pour se garantir des ardeurs du soleil. Mgr Goethals, revenu à Ranchi le 7 mars, s'est dirigé ensuite vers Hazaribagh, où résident les Pères Vanderstuyft et Normau ; puis étant allé reprendre le chemin de fer, il est descendu le 12 mars à Asansol. Le P. Ruhlman et le supérieur des Frères irlandais au Bengale attendaient Sa Grandeur à la station. L'archevêque passa deux à trois jours dans cette localité. C'était la première fois qu'il visitait la nouvelle maison des Frères. Ouvert le 19 janvier 1891, l'établissement d'Asansole termina l'année avec 26 pensionnaires et 12 externes ; à son arrivée, Mgr Goethals y trouva 51 pensionnaires et 27 externes.

— Le 1er mars, le prince de Damrong, frère du roi de Siam et ministre de l'Instruction publique dans son pays, accompagné d'un membre de l'ambassade siamoise à Londres, et de trois gentilshommes siamois, a visité le collège S.-Joseph de Darjiling. M. Ritchie, « Deputy commissioner » du district, s'était fait leur introducteur auprès du R. P. Alf. Neut, S. J., recteur du collège. Le prince et sa suite parcoururent les bâtiments dans toutes leurs parties. Après s'être rendu parfaitement compte de la disposition de l'édifice, ils posèrent maintes questions sur la méthode d'éducation et d'enseignement. En se retirant, ils témoignèrent la grande satisfaction que leur avait causé cette visite. Il y avait alors au collège cent pensionnaires présents, chiffre exact, et quelques externes. On attendait

une vingtaine de nouveaux internes dans le courant du mois de mars. (Voir l'*Indo-European Correspondence*, n° du 9 mars 1892, p. 222.)

— Le 15 mars, le lieutenant-gouverneur du Bengale, en compagnie de Lady Elliott, a visité le grand orphelinat catholique de Calcutta, dirigé par les Frères. Plusieurs Pères de la ville s'étaient rendus à l'orphelinat, dont le personnel avait préparé aux nobles visiteurs une réception en rapport avec leur dignité. L'honorable Sir Charles Elliott, qui ne connaissait l'œuvre catholique que par ouï-dire, ne se lassait pas d'admirer ce qu'il voyait. Heureux d'apprendre par lui-même ce qu'il ignorait jusque là, il fit un grand éloge des maîtres, de l'éducation qu'ils donnent à leurs nombreux élèves et de la générosité des catholiques de Calcutta qui ont su fonder et soutenir de telles œuvres. Les paroles de Sir Charles Elliott sont reproduites dans l'*Indo-Europ. Corr.*, n° du 16 mars 1892, d'après le compte rendu publié par un journal protestant de la capitale. — Vers le 25 mars, les Frères de Calcutta ont reçu d'Irlande un renfort de quatre nouveaux auxiliaires. Leur arrivée porte à trente et un, le nombre de ces dévoués instituteurs de l'enfance catholique dans la présidence du Bengale.

— Dans les derniers jours de mars, on apprit à Calcutta la nomination de Mgr Ladislas Zaleski aux fonctions de Délégué apostolique. Après un premier séjour dans l'Inde, en 1887 (*Préc. hist.*, a. 1891, pp. 424 et 427), le prélat fut renvoyé, en novembre 1890, chargé spécialement de travailler, de commun accord avec les évêques, à l'érection d'un séminaire général, où viendrait se former le clergé séculier des différents diocèses de l'Empire indien. Ce séminaire sera placé à Kandy, au centre de l'île de Ceylan, et S. S. Léon XIII en a confié la direction à la province belge de la Compagnie de Jésus. Mgr Zaleski espérait pouvoir se rendre avant les fêtes de Pâques à Calcutta, pour y recevoir la consécration épiscopale des mains de Mgr Goethals, archevêque de la métropole. Mais retenu à Ceylan, il n'a pu se mettre en route que dans les premiers jours du mois de mai.

— La mission du Bengale vient de perdre un de ses membres qui, à diverses reprises, avait évangélisé plusieurs parties de la péninsule hindoustanique : le R. P. Louis De Kinder est pieusement décédé à Purneah (Behar) le 12 mai dernier, dans la 63e année de son âge et la 39e de sa vie religieuse. Ce zélé missionnaire était né à Anvers le 25 mai 1829, d'une honorable famille de négociants ; après avoir achevé ses humanités à l'athénée de sa ville natale, il se destina d'abord à la carrière des affaires et y passa quelques années. Mais bientôt, dégoûté du monde et de ses vanités, il résolut de se con-

sacrer à Dieu et au salut des âmes dans la Compagnie de Jésus; il fut reçu au noviciat de Tronchiennes le 28 septembre 1853. Dès lors, animé d'une vive ardeur pour la propagation de la foi, il avait demandé à ses supérieurs d'être envoyé dans les missions étrangères; mais son désir ne fut pas exaucé, et il dut attendre plusieurs années avant de pouvoir réaliser le plus cher de ses vœux. Après avoir enseigné pendant cinq ans les humanités au collège St-Michel à Bruxelles, il aborda l'étude de la théologie au collège de Louvain, où il fut ordonné prêtre en 1864 ; puis, il la poursuivit à l'université d'Inspruck dans le Tyrol, et il l'acheva en France, au scholasticat de Vals. A l'expérience du monde et à une grande habileté dans la direction de la jeunesse, le P. De Kinder joignait des connaissances étendues; il parlait avec aisance plusieurs langues modernes et il avait de remarquables dispositions pour communiquer aux autres la science qu'il possédait. En outre, il avait l'art, par un dévouement sans bornes et par l'affabilité de son caractère, de s'attirer l'estime et la sympathie de ses élèves et de tous ceux auxquels il avait à faire. Mais tous ces talents variés, il brûlait du désir de les consacrer humblement au salut des pauvres païens dans l'apostolat obscur des missions lointaines et plus spécialement dans la mission du Bengale occidental, confiée aux jésuites belges depuis l'année 1859. Enfin, après avoir rempli pendant deux ans les fonctions de préfet des études au collège Notre-Dame à Anvers et avoir prononcé dans cette ville les derniers vœux de religion, le 2 février 1869, il obtint de ses supérieurs la grâce si longtemps sollicitée. Aux mois d'août et de septembre de l'année suivante, plein de joie et d'ardeur, comptant plus sur l'aide de la Providence que sur ses forces physiques qui laissaient beaucoup à désirer, le P. De Kinder fit ses préparatifs de départ.

Il était nommé supérieur de la petite troupe apostolique dont faisaient partie les PP. Jules Lacour, Edm. Delplace et Liévin Devos, et qui s'embarqua, le 29 octobre, à Southampton sur le *Ceylan*. Arrivés heureusement à Bombay, le 29 novembre, ils atteignirent Calcutta en trois jours par le chemin de fer du nord de l'Inde. Le collège Saint-François-Xavier avait alors besoin de nombreux renforts; aussitôt débarqué, le P. De Kinder fut chargé de la préfecture de ce grand établissement qui comptait dès lors près de 600 élèves. Il n'épargna aucun travail, aucune fatigue, pour le maintenir dans un état prospère et florissant. Bientôt ses forces ne répondirent pas à son courage et au bout de deux ans il dut céder la place à d'autres plus jeunes et plus vigoureux ; on lui confia alors la chapellenie militaire

de Dum-Dum, près de Calcutta ; sa santé déjà affaiblie, au lieu de s'améliorer dans cet emploi, ne fit que décliner tous les jours davantage, de sorte qu'à la fin de l'année 1873, le R. P. Provincial dut le rappeler en Belgique ; mais le P. De Kinder ne savait pas ce que c'est que le repos. Le voyage sur mer et six semaines de villégiature dans son pays natal lui ayant rendu la santé, on lui confia l'enseignement de la rhétorique dans les collèges de Bruxelles, de Gand et de Namur.

Cependant le zélé professeur ne désespérait pas de pouvoir reprendre un jour la vie de missionnaire, qu'il croyait être sa vraie vocation. Un instant, en 1880, il fut question de lui pour le difficile apostolat du Haut-Zambèse ; mais, comme il connaissait déjà les missions de l'Inde, à la demande de Mgr Pagani, les supérieurs jugèrent à propos de l'envoyer en 1881 sur la côte de Malabar, dans le vicariat apostolique de Mangalore (1). Il y desservit pendant neuf ans la petite enclave française de Mahé, jusqu'à ce que le gouvernement de la République, informé de la nationalité belge du missionnaire, ne lui permit pas de résider plus longtemps sur le territoire français. En 1890, le P. De Kinder fut adjoint à la résidence de Calicut, ville aujourd'hui anglaise et célèbre par la conquête qu'en fit le premier gouverneur de l'Inde portugaise, l'illustre Vasco de Gama. Mais déjà la santé du courageux missionnaire était profondément ébranlée par le terrible climat du Malabar ; il fut rappelé en 1891 à Mangalore où il prit soin des élèves du séminaire de Codialboil ; quelques mois après il alla retrouver à Calcutta ses anciens confrères de la mission belge du Bengale. Le vaillant sexagénaire espérait pouvoir se livrer à de nouveaux travaux apostoliques dans les prospères stations de l'intérieur ; il avait trop compté sur sa constitution depuis longtemps minée et affaiblie. Au début de l'année 1892, le P. De Kinder fut nommé par Mgr Goethals chapelain de la petite chrétienté de Purnéah, dans le Béhar, au pied des monts Himalaya. Il était à peine de quelques mois dans cette résidence, qu'il eut à souffrir d'une dyssenterie continuelle qui dégénéra en hydropisie. Les Pères de la Mission du Bengale perdent dans le P. De Kinder, un excellent confrère, qui leur donnait l'exemple de toutes les vertus religieuses et apostoliques.

(1) Voir les lettres du P. De Kinder dans les *Précis hist.* a. 1881, p. 684 ; a. 1883, pp. 55, 211, 393.

BIBLIOGRAPHIE

L'Extase de Marie ou le Magnificat, par le R. P. Deidier, missionnaire du Sacré-Cœur. Un vol. in-12 de 102 pp. Paris, Téqui, 1892. Prix : 1 fr. 25.

De nombreux serviteurs de Marie ont pris plaisir de commenter, pour l'édification des fidèles, le cantique inspiré qu'elle prononça quand elle eut reçu l'annonce de l'Incarnation du Verbe divin. Le nouveau commentaire du R. P. Deidier fait parfaitement ressortir les sublimes grandeurs de la T. S. Mère de Dieu en même temps que les excellences du culte de Marie. Ce beau livre fournira le sujet de pieuses méditations pour les différentes fêtes de la sainte Vierge.

Tracts populaires, publiés sous la direction de M. Pierre Limbourg. Liége, H. Dessain, éditeur. Prix : 6 centimes l'exemplaire ; 2 fr. 75 les 50 exemplaires ; 5 fr. le cent.

Ces petites brochures nous font connaître, d'un côté, les vrais amis de l'ouvrier : *Don Bosco*, *le Père Mathew*, *le Père Damien*, *Frédéric Ozanam*, *Kolping*, le fondateur des *Gesellen Verein ;* d'un autre côté, les faux amis du peuple, *Robespierre*, *Marat*, *Voltaire*, *Jean-Jacques Rousseau*. Ces simples et intéressantes monographies forment une collection très instructive que l'on peut mettre à peu de frais entre les mains des travailleurs pour leur apprendre à discerner ceux qui se dévouent à leurs intérêts de ceux qui les trompent et les exploitent.

Le zèle sacerdotal, par le R. P. de Laage, S. J. — Un vol. in-12, de 248 pp. — Paris. Téqui, 1892.

« Proposer au zèle sacerdotal les *motifs* qui doivent le plus l'exciter, indiquer les *moyens* de faire le bien et les *obstacles* qui pourraient diminuer l'efficacité des divers ministères, tel est l'objet de ce livre. » C'est ainsi que l'auteur résume lui-même son ouvrage. Ajoutons que ce but, il l'a atteint par toute une série de considérations qu'inspire une même pensée : le désir de procurer la gloire de Dieu, l'honneur de l'Église et le salut des âmes.

NÉCROLOGIE

On sait qu'il y a tout juste un demi-siècle, le R. P. De Smet s'embarquait à Anvers, avec quatre Pères jésuites et six Sœurs de Notre-Dame de Namur pour se rendre directement, à travers les deux grands océans, chez les tribus sauvages de l'Orégon.

La dernière survivante des membres de cette expédition apostolique, sœur Marie Cornélie est décédée, le 11 janvier 1892, au couvent de San José (Californie), dont elle était la vénérable supérieure. Sœur CORNÉLIE, dans le monde CAROLINE NEUJEAN naquit à Liége le 7 juillet 1815, d'une honorable et chrétienne famille de cette ville, où la foi et le zèle étaient comme héréditaires. Un de ses frères, qui avait embrassé la carrière ecclésiastique, mourut à Seraing, victime de sa charité au service des malades atteint du choléra. Caroline, elle aussi, voulut se dévouer au salut des âmes et à la grande œuvre de l'éducation. Bien jeune encore, elle renonça aux brillantes espérances que ses relations, ses talents et ses vertus lui assuraient dans le monde, et le 1er septembre 1834 elle entra au noviciat des Sœurs de Notre-Dame de Namur. Deux ans après, elle fut envoyée, comme maîtresse, au pensionnat de Jumet ; elle y déploya de si éminentes qualités, au double point de vue pédagogique et religieux, que, l'année suivante, la supérieure générale n'hésita pas à la placer, à peine âgée de 22 ans, à la tête de la maison de Fleurus Sœur Cornélie répondit pleinement à l'attente ; elle occupa ces fonctions importantes pendant plus de dix ans, jusqu'au moment où on la choisit pour faire partie de la petite troupe apostolique qui, le 12 décembre 1843, quittait le port d'Anvers pour les régions du Far-West américain. La vaillante sœur Cornélie se montra à la hauteur de la mission qui lui était confiée; d'abord durant tout ce pénible et périlleux voyage de huit longs mois, à bord d'un mauvais voilier dont le capitaine était malade et presque mourant ; ensuite dans les difficultés inséparables de la fondation des établissements de Wallamette, d'Orégon-City et de Saint-Paul. Mais la paternelle providence de Dieu vint en aide aux bonnes sœurs (1).

Sur ces entrefaites, par suite de la découverte des placers d'or, la Californie, jusque là abandonnée des immigrants européens, prit un essor rapide et devint le rendez-vous de tous les pionniers des États-Unis et de l'Europe. Le besoin d'établissements d'instruction dirigés par des religieuses s'y fit bientôt sentir plus impérieusement encore que dans les solitudes de l'Orégon. On résolut d'y appeler une partie des sœurs de Wallamette, qui furent secondées peu à peu par leurs zélées consœurs de Belgique et des États-Unis. Au mois d'avril 1852, sœur Cornélie fut mise à la tête de la nouvelle maison fondée dans la petite ville de San-José qui est devenue aujourd'hui une grande cité. Le pensionnat des sœurs prospéra aussitôt et prit en peu de temps de grands développements, grâce aux soins éclairés, à l'énergique et maternelle direction de la sœur Cornélie. On put lui attribuer à bon droit les éloges que la Sainte Écriture décerne à la Femme forte qui est vraiment la tête, le cœur

(1) Sur le long voyage et les premières missions des Sœurs, voir l'opuscule intitulé : *Notice sur la mission de l'Orégon*. Bruxelles, 1847. Voir aussi la *Relation* de ce voyage par le P. Al. Vercruysse. Gand 1846.

et l'âme d'une grande maison d'éducation. Aussi, de tous les points de la riche et prospère Californie, les élèves arrivaient en foule au couvent de San-José ; notre sainte compatriote était vénérée, respectée, aimée de tous ; son nom était vraiment populaire dans toutes les familles catholiques et même chez les honorables protestants de ces libres et loyales contrées. Avec un dévouement de tous les jours et de toutes les heures, la sœur Cornélie se consacra, pendant trente années consécutives, à l'éducation des jeunes filles de tous les rangs de la société californienne. Elle établit des écoles de pauvres qu'elle dirigeait, s'il se peut, avec plus de zèle encore et de tendresse que celles destinées aux enfants des classes supérieures.

En l'année 1871, la digne supérieure revint passer quelques mois en Belgique pour les besoins de sa Congrégation. Elle fut accueillie avec bonheur à Namur, au berceau de son ordre ; elle se trouvait heureuse de revoir ses anciennes compagnes, qui avaient été avec elle les ouvrières de la première heure dans les modestes commencements d'un Ordre qui a pris, ces dernières années, en Angleterre et aux États-Unis, de si prodigieux développements.

De retour en Californie, la sœur Cornélie continua à diriger sa maison de San-José avec le même dévouement et le même succès. Malgré le poids des années, elle veillait à tout, elle dirigeait et gouvernait tout. D'un caractère vif et enjoué, d'une tendresse pleine de force à l'égard de ses consœurs et de ses élèves, elle attirait à elle toutes les sympathies et obtenait tous les sacrifices. Aussi, au mois de septembre 1886, ce fut avec un véritable enthousiasme, partagé par les familles amies et surtout par les pauvres de San-José, que ses élèves et ses consœurs célébrèrent le cinquantenaire de la profession religieuse de leur vénérable supérieure. Peu de mois après, en février 1887, une attaque de paralysie vint soudainement arrêter la noble et sainte activité de la vaillante sœur Cornélie. Cependant, tout en se résignant généreusement à la volonté de Dieu, la bonne supérieure, grâce à la complète lucidité de son intelligence et à l'énergie de sa volonté, put présider jusqu'à son dernier soupir à l'importante maison d'éducation qui lui était confiée. Enfin, après cinq années de cruelles souffrances, elle remit paisiblement sa belle âme à son Créateur, au milieu des prières, des pleurs et des regrets de tous les siens. Les journaux de San-José et de San-Francisco ont unanimement rendu hommage à cette éminente religieuse dont la Belgique, la ville de Liége en particulier, et la congrégation des Sœurs de Notre-Dame de Namur peuvent être fières.

CHRONIQUE DU MOIS DE MAI

1. — Le 1er mai, jour choisi par les socialistes comme fête du Travail, se passe presque partout sans troubles, grâce aux mesures prises par les autorités. — A Liége, l'explosion de cartouches de dynamite cause de grands dommages aux verrières de l'église Saint-Martin et à deux maisons particulières.

— L'heure de l'observatoire de Greenwich devient l'heure officielle en Belgique et en Hollande, afin de régulariser les communications internationales par chemin de fer et bateau à vapeur.

3. — Le pape Léon XIII adresse aux cardinaux français une nouvelle lettre sur la conduite à tenir par le clergé et les fidèles dans les circonstances actuelles.

5. — Le conseil d'État prononce la *déclaration d'abus* contre le mandement collectif de l'archevêque d'Avignon et des évêques de Nîmes, de Valence, de Viviers et de Montpellier ; le ministre des cultes prive ces prélats de leur traitement. — Les fidèles de ces diocèses ouvrent une souscription pour venir en aide à leurs évêques.

10. — Ce jour est une date désormais historique pour notre pays. La Chambre des Représentants et peu après le Sénat ont voté la *Revision* de plusieurs articles de la Constitution belge du 7 février 1831.

12. — S. E. le cardinal de Malines procède à la bénédiction et préside au lancement du bateau à vapeur, *Notre-Dame du perpétuel secours*, construit dans les chantiers d'Hoboken (Anvers) et destiné à desservir les missions du Haut-Congo confiées aux Pères de la Congrégation de Scheut.

22. — Les élections pour les conseils provinciaux maintiennent la situation actuelle : six conseils sur neuf ont des majorités conservatrices.

23. — Un arrêté royal prononce la clôture de la session des chambres belges. — Par suite du vote de la Revision, et en vertu de la Constitution de 1831, les chambres actuelles sont dissoutes et les élections générales pour la Constituante auront lieu le 14 juin prochain.

26. — Le roi et la reine de Danemark célèbrent leurs noces d'or, entourés du Czar et de la Czarine, du roi et de la reine de Grèce et de tous les membres de leur nombreuse famille.

L'ŒUVRE

DES

MISSIONS CATHOLIQUES

ET LES

ORDRES RELIGIEUX

(Suite et Fin. — Voir p. 145.)

III

Dans la première moitié du XVIe siècle, au milieu des terribles ravages de l'hérésie dont l'Europe est le théâtre, et à la suite des conquêtes de l'Évangile dans les autres parties du monde, on voit surgir de toutes parts, au sein de l'Église catholique, une foule d'instituts religieux plus spécialement appropriés aux circonstances nouvelles, au tempérament et au génie des peuples modernes.

A côté des grandes réformes qui s'opèrent dans les anciens ordres du moyen âge, — comme celles des Capucins (1525), des Récollets (1531) et de l'étroite Observance (1532), comme celles des Camaldules (1520) et des Carmes déchaussés (1533), — nous voyons apparaître peu à peu un genre de vie religieuse d'un caractère tout nouveau dans l'Église et auquel celle-ci a donné un nom également nouveau. Les instituts de *Clercs réguliers* viennent prendre place à la suite des ordres monastiques et des ordres mendiants. Dieu veut ainsi ménager à la chrétienté des remèdes proportionnés aux maux qui l'affli-

gent et aux besoins qui la pressent. Le XVIe siècle est aussi fécond en personnages d'une haute vertu et en fondations religieuses de toute nature qu'en apostasies et en scandales de toute espèce. C'est une nouvelle et abondante effusion de l'Esprit-Saint qui va se répandre sur le monde pour amener partout la vraie réforme des esprits et des cœurs, en opposition avec la fausse réformation dont se vantent des sectaires orgueilleux et corrompus. En 1524, saint Gaëtan de Théate fonde la Société des clercs réguliers, appelés de son nom Théatins ; bientôt après, un noble Vénitien, saint Jérôme Emiliani, établit en 1530 la congrégation des Pères Somasques pour l'éducation des enfants du peuple ; un saint prêtre milanais, le Vén. Antoine-Marie Zaccaria, fonde en 1536 les clercs réguliers nommés Barnabites, du nom de l'église qu'ils desservaient à Milan ; saint Philippe de Néri institue à Rome la congrégation de l'Oratoire ; enfin saint Ignace de Loyola obtient en 1540, du Pape Paul III, la Bulle qui approuve l'institut des clercs réguliers de la Compagnie de Jésus, solennellement loué plus tard par le saint concile de Trente et par les souverains pontifes Jules III, Pie IV, et Grégoire XIII. D'autres congrégations de clercs réguliers furent créées pendant les siècles suivants et jusqu'à nos jours, dans le même but, avec le même esprit et dans des conditions analogues. Depuis trois cents ans, les constitutions de saint Ignace, cette œuvre si puissamment originale, si profondément admirée par d'illustres hommes d'État et si hautement approuvée par la sainte Église, ont servi de modèle aux règles de la plupart des nouvelles congrégations d'hommes et de femmes qui se livrent aux travaux de l'apostolat (1).

(1) Un éloquent dominicain irlandais, le P. Thomas Burke, a parfaitement exposé les caractères saillants de l'œuvre d'Ignace de Loyola dans le beau *Panégyrique* du Saint, prononcé à Londres en 1880. Voir la trad. franç. de ce discours dans les *Précis historiques*, année 1884, p. 391.

Ce n'est pas à nous qu'il appartient de faire l'éloge de la Compagnie de Jésus et des travaux apostoliques qu'elle a entrepris pour étendre le royaume de Jésus-Christ. Comme s'exprime le P. de Ravignan, « d'autres diront si la mission de la Compagnie fut remplie par elle et s'il est vrai qu'elle fut l'un des instruments dont Dieu se servit pour poser des bornes aux progrès de l'hérésie et pour propager la vraie foi jusqu'aux extrémités de l'univers (1) ». Ce n'est pas en vain, a dit Bossuet, qu'elle porte le nom de Jésus... puisqu'elle a eu de tout temps des apôtres et des martyrs pour faire éclater par tout l'univers la gloire de l'Évangile (2). Et Fénelon faisait écho au grand orateur, quand il affirmait que, dès sa naissance, la Compagnie de Jésus ouvrit, par le secours des Portugais, un chemin nouveau à l'Évangile dans les Indes (3). D'illustres protestants lui ont décerné le même témoignage (4). Il n'y a qu'à parcourir l'histoire des missions catholiques du baron Henrion : on y verra que les fils de saint Ignace de Loyola n'ont pas été tout à fait indignes de leur illustre confrère, saint François Xavier, la personnification la plus élevée de l'apostolat catholique dans les temps modernes (5).

(1) *De l'existence et de l'institut des jésuites*, chap. IV, p. 171. Septième édition. Paris 1855.

(2) *Sermon pour la fête de la Circoncision*, prêché à Paris, en 1681, dans l'église de la maison professe des jésuites. — Voir *Œuvres complètes*, t. XI, p. 413. Édit. de Versailles, 1822.

(3) *Sermon pour la fête de l'Epiphanie*. — *Œuvres complètes*, t. VII, p. 10. Paris, 1826.

(4) Parmi les écrivains protestants qui ont rendu hommage au zèle apostolique de la Compagnie de Jésus, on doit citer, outre Leibniz, Bacon, Grotius et de Humbolt, l'éminent historien anglais, lord Macaulay, dans l'*Edimburg Review*, année 1838.

(5) Pour donner une idée de l'importance que les historiens ont accordée à l'action apostolique de la Compagnie de Jésus, il suffit de remarquer que l'auteur de l'*Histoire des Missions catholiques* a cru devoir diviser son grand ouvrage en quatre livres, dont le 1er a pour titre : Depuis l'établissement des Frères-Mineurs et des Frères-Prêcheurs jusqu'à celui de la

Dans les missions étrangères, comme ailleurs, la Compagnie de Jésus a poursuivi le double but qu'avait eu en vue son saint fondateur : l'éducation de la jeunesse, la conversion et la sanctification des âmes. Partout, dans les colonies espagnoles et portugaises de l'Amérique, devenues déjà si prospères, grâce aux travaux évangéliques de ses devanciers des autres ordres, la Compagnie établit, pour les villes, des collèges et des séminaires qui devinrent à leur tour des pépinières d'apôtres ; elle organisa ensuite et développa jusqu'au milieu du siècle dernier des résidences, des stations, sortes de camps volants destinés à rechercher, à grouper, à coloniser, à civiliser les sauvages, et à les répartir dans les *réductions* des villages et des districts (1).

En Asie, elle se trouva la première aux prises avec les vieilles civilisations païennes de l'Inde, de la Chine et du Japon.

Ici, les méthodes d'évangélisation, quoique identiques au fond, devaient être différentes quant à la forme. Il ne fallait pas heurter de front l'orgueil scientifique et les traditions séculaires des brahmes et des rajahs de l'Inde, des mandarins de la Chine et des lettrés du Japon. Pour agir efficacement sur ces populations depuis longtemps civilisées, il fallait adapter nos usages européens et occidentaux, dans tout ce qui n'était pas contraire aux principes essentiels du christianisme, aux institutions sociales et civiles de ces antiques nationalités ; le missionnaire

Compagnie de Jésus ; — le IIe : Depuis l'établissement de la Compagnie de Jésus jusqu'à celui de la Sacrée Congrégation de la Propagande ; — le IIIe : Depuis l'établissement de la Propagande jusqu'à la suppression de la Compagnie de Jésus ; — le IVe enfin : Depuis la suppression de la Compagnie de Jésus jusqu'à nos jours.

(1) Sur les *Réductions* de l'Amérique méridionale, voir la très exacte notice publiée dans le 3e volume de l'excellent ouvrage du Dr MARTIN DE MOUSSY : *La Confédération argentine*. — Cfr. aussi CLAVIGERO, *Histoire de la Californie*, et MURATORI, *Il cristianesimo felice*.

catholique devait se faire hindou, chinois, japonais, comme les apôtres juifs s'étaient faits grecs et romains, pour faciliter la propagation de l'Évangile dans les brillantes cités de la Grèce et de l'Italie.

C'est ce que les jésuites comprirent parfaitement ; on connaît les merveilleux résultats qu'obtinrent par cette méthode, aux XVIe et XVIIe siècles, les pères Nobili et Beschi, dans l'Inde brahmanique ; les pères Ricci, Verbiest, Parennin et tant d'autres, dans l'empire du Fils du Ciel ; enfin les pères de Torrès et Valignani, auprès des daïmios et des bonzes du Japon. Ce n'est pas aux enfants de saint Ignace qu'on pourra reprocher de n'avoir pas tenté tout ce qui était en leur pouvoir pour faire entrer dans le christianisme les vieilles races de l'Asie orientale ; ce n'est pas eux qu'on doit rendre responsables de la décadence ou de la chute de ces chrétientés qui donnèrent un moment de si magnifiques espérances à l'Église de Jésus-Christ.

Comme les autres grands ordres religieux, et à l'exemple des premiers apôtres, la Compagnie de Jésus avait eu la noble ambition de se consacrer au salut des âmes dans toutes les parties du monde. Aussi, comme le dit le Père de Ravignan, « en même temps qu'elle couvrait de ses missions la Chine, le Japon et les Indes, elle travaillait incessamment à conquérir au christianisme les îles de la Sonde, le Thibet, le Mogol, la Tartarie, la Cochinchine, le Cambodge, Siam, le Tonkin, la Syrie, la Perse, d'autres contrées encore, ce qui formait un ensemble de cent-quarante-cinq établissements de missionnaires sur la surface de l'Asie... En Afrique, les missions d'Abyssinie, du Congo, d'Angola, de Mozambique ont duré pour la plupart jusqu'à la fin du dernier siècle... Sans compter les collèges, il y avait en Amérique, lors de la suppression, cent-vingt-huit missions d'indigènes proprement dites, dont trente-cinq pour le Brésil, trente pour le Maragnon,

dix pour le Chili, trois pour la Nouvelle Grenade, dix pour le Mexique et la Californie, douze pour le Paraguay et l'Équateur (1). »

Une remarque à faire sur ce dénombrement : c'est que presque toutes ces missions étaient répandues en des territoires soumis à l'autorité des rois d'Espagne ou de Portugal, qui depuis le XVIe siècle exerçaient une sorte de monopole et possédaient presque seuls, en vertu des privilèges qui leur avaient été accordés par le saint-siège, le protectorat officiel des missions catholiques (2). Aussi, sur les cinq assistances dont se composait la Compagnie de Jésus, deux seulement, celles d'Espagne et de Portugal, avaient des provinces dans les pays d'outre-mer. L'assistance d'Espagne comprenait les provinces du Pérou, du Chili, de la Nouvelle Grenade, du Mexique, du Paraguay et des Philippines ; celle de Portugal possédait les Provinces de Goa, du Malabar, du Brésil et les Vice-Provinces du Japon, de la Chine et du Maragnon. Les jésuites des assistances d'Italie, de France et d'Allemagne, quand ils voulaient se consacrer au rude apostolat des missions d'outre-mer, devaient préalablement se faire incorporer dans les Provinces qui dépendaient de l'Espagne et du Portugal. Dès l'origine de l'Ordre nous voyons un nombre considérable de missionnaires jésuites, et non des moins célèbres, — italiens, allemands, belges, polonais, — quitter leur patrie pour venir en aide aux missionnaires des assistances de Portugal et d'Espagne (3).

(1) *De l'existence et de l'institut des jésuites*, chap. IV.

(2) D'après le droit de patronage, il fallait la permission du roi de Portugal pour qu'un missionnaire européen pût se rendre aux Indes ou en Chine, et il ne pouvait y arriver que par la voie de Lisbonne et de Goa. — Voir DE BUSSIÈRE, *Histoire du schisme portugais dans les Indes*, p. 33 et suivantes.

(3) Nous comptons publier bientôt dans les *Précis historiques* de courtes *notices* biographiques sur les anciens jésuites belges qui, dans ces conditions, se sont dévoués au salut des nations infidèles en Amérique et en

Ce n'est que sous Louis XIII et Louis XIV que les jésuites français eurent des missions relevant directement de l'assistance de France, et c'est alors seulement que, protégés et encouragés par le roi très chrétien, ils purent se dévouer librement aux difficiles et glorieuses missions du Canada et des Antilles, de l'Inde et de la Chine. La France qui depuis, et de nos jours surtout, devait envoyer tant de généreux missionnaires sur toutes les plages du monde, y avait été précédée par les milices apostoliques de l'Espagne et du Portugal (1).

Chose étrange, ce furent précisément les rois catholiques, indignes successeurs des Isabelle de Castille, des Jean de Portugal et des Louis de France, — ces zélés promoteurs des missions lointaines, ces grands protecteurs de la Compagnie de Jésus et des autres ordres religieux, — ce furent eux qui, au XVIIIe siècle, circonvenus par la haine astucieuse des plus perfides ennemis de l'Église et de la civilisation, déployèrent, contre les enfants de saint Ignace, cette fureur de destruction qui porta un coup terrible à l'œuvre essentiellement civilisatrice des missions catholiques.

La suppression de la Compagnie de Jésus, bientôt suivie des persécutions, des révolutions religieuses et des bouleversements politiques, qui eurent lieu en Europe et en

Asie. Dans nos livraisons de mars 1879 et mars 1880, le R. P. Kieckens a donné des listes très complètes, par ordre de provinces et de dates, de ces anciens missionnaires, dont, par esprit de religion et de patriotisme, nous devons garder précieusement la mémoire.

(1) Sur les travaux de ces anciens missionnaires et surtout des jésuites français, aux XVIIe et XVIIIe siècles, voir le grand ouvrage intitulé : *Lettres édifiantes et curieuses*. — 40 vol., in-8°. Paris, Gaume. — Le P. Stöklein a traduit ces lettres en allemand en y ajoutant plusieurs documents inédits. Les PP. De Backer ont dressé les tables détaillées de ces deux ouvrages ainsi que des lettres de l'*Inde*, de la *Chine* et du *Japon*, dans la *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus*. — Voir aussi CARAYON, *Bibliographie de la Compagnie de Jésus*.

Amérique, anéantirent pour longtemps l'action des ordres religieux ainsi que la prospérité et le progrès des œuvres apostoliques. Comme le dit très bien M. De Decker, dans son beau livre sur les Missions, « ce fut un mouvement de recul imprimé à la civilisation, ce fut un attentat contre l'humanité. » Le premier coupable, ajoute cet éminent publiciste, fut le protestantisme : « Les peuples de l'Europe, divisés de religion et d'intérêt, ne se rencontraient plus sur les rives étrangères comme de généreux rivaux ; c'étaient partout des ennemis implacables et acharnés. » L'irréligion et l'impiété continuèrent ensuite cette œuvre néfaste ; elles essayèrent de détruire l'édifice si laborieusement élevé par trois siècles de dévouements et de sacrifices (1).

Mais l'Église est immortelle : son zèle et sa charité alimentent des flammes inextinguibles ; les moines, comme les chênes, renaissent toujours. Lorsque les persécutions cessent un moment et quand l'orage se calme, les apôtres reprennent courageusement le bâton du voyageur ; ils arborent, avec une énergie nouvelle, la croix qui a sauvé le monde.

IV

Dès 1814, à la voix du Pontife suprême, la Compagnie de Jésus sort du tombeau où l'impiété croyait l'avoir ensevelie à jamais ; les anciens ordres religieux se réorganisent peu à peu, et reviennent, eux aussi, à une vie nouvelle ; ils rétablissent leurs missions et fondent partout de nouveaux centres d'action apostolique. Mais comme les ruines étaient considérables, comme de vastes contrées non encore défrichées s'ouvraient chaque jour à l'activité de l'Église, comme les progrès merveilleux du commerce

(1) On doit lire dans le savant ouvrage de M. Pierre De Decker l'important chapitre intitulé : *Destruction des anciennes missions*, pp. 123 et suiv.

et de la navigation créaient, dans toutes les parties du monde définitivement exploré, des États nouveaux et des colonies importantes, en même temps que des voies sûres, des communications faciles et rapides, l'œuvre de l'apostolat exigeait de nouvelles et plus nombreuses recrues ; les anciens ordres ne suffisaient plus à l'immensité de la tâche à réaliser. La Providence y pourvut en envoyant des milliers d'apôtres à des congrégations nouvelles ou à des associations sacerdotales, qui toutes furent approuvées avec empressement par les évêques et par le saint-siège.

De là cette magnifique et universelle expansion de l'apostolat catholique dont nous sommes aujourd'hui les heureux témoins.

Déjà, avant la Révolution française, d'après l'idée féconde d'un jésuite, le P. Alexandre de Rhodes, à côté des anciens ordres, qui embrassaient presque toutes les œuvres du saint ministère, des congrégations *spéciales* avaient été formées pour subvenir exclusivement aux besoins de certaines missions lointaines. Après les bouleversements du siècle dernier, cette idée reçut de nombreuses et fécondes applications dans presque tous les pays de l'Europe. Partout des séminaires, des congrégations, des instituts s'élevèrent, grâce à la générosité des fidèles, pour la formation apostolique des missionnaires, plus spécialement destinés à évangéliser certaines contrées ou certains groupes de nations. Comme les ordres anciens, ces créations nouvelles rendent hommage tout à la fois à l'idée moderne de la division du travail et au principe ancien de l'association, qui seul peut assurer l'efficacité durable et la pleine réussite des grandes entreprises apostoliques (1).

(1) De fait, depuis quatre siècles, les associations religieuses ont exclusivement fondé les missions étrangères qui ont donné naissance à de nouvelles Églises, à de nouvelles nations chrétiennes. L'*Histoire des Missions catholiques* du baron Henrion n'est pas autre chose que le récit des travaux apostoliques des ordres religieux et des congrégations sacerdotales.

Il nous serait impossible, tant ils sont nombreux, de renseigner exactement nos lecteurs sur chacun de ces Instituts qui fleurissent aujourd'hui en Europe et qui produisent des fruits si abondants de salut dans toutes les autres parties du monde ; l'Introduction de l'*Atlas des Missions catholiques* donne l'indication détaillée de toutes les Congrégations religieuses et sacerdotales, qui ont pour but l'œuvre des missions lointaines (1). Il nous suffira de nommer ici les principales d'entre elles : La *Société des Missions étrangères* de Paris, qui possède plusieurs vicariats apostoliques dans l'Inde, en Chine et au Tonkin ; les *Oblats de Marie Immaculée* de Marseille, qui desservent surtout les régions les plus septentrionales de l'Amérique, ainsi que les pays de l'Afrique Australe ; la *Congrégation du Saint-Esprit* et les *Missions africaines* de Lyon, qui se consacrent spécialement au salut de la race noire en Afrique et aux Antilles ; les *Lazaristes* qui évangélisent plus spécialement certaines provinces de la Syrie, de la Perse et de la Chine ; la *Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie*, dite de *Picpus*, qui envoie principalement ses membres aux îles de l'Océan Pacifique, les Marquises, les Sandwich, où le P. Damien s'est si héroïquement sacrifié au service des lépreux ; les *Pères Maristes* qui desservent surtout l'Océanie et en particulier les îles Fidji et l'île française de la Nouvelle-Calédonie.

Nous n'en finirions pas si nous devions énumérer toutes les congrégations de missionnaires qui vont aujourd'hui porter l'Évangile et la vraie civilisation aux nations infidèles ; il en existe de florissantes en Italie, en Alle-

(1) Cfr. *Katholischer Missions-Atlas* von *O. Werner, S. J.* Freiburg, Herder, 1890. — Voir aussi les *Missions catholiques* de M. Pierre De Decker, chap. x. *Restauration de l'œuvre des Missions*, pp. 268 et suiv. — Cet excellent livre, qui est un petit chef-d'œuvre, devrait être réimprimé et répandu à des milliers d'exemplaires dans toutes les familles chrétiennes et dans toutes les institutions catholiques de notre pays.

magne, en Angleterre, en Hollande. Il nous faut cependant mentionner tout spécialement la Congrégation belge des Pères de Scheut, qui date seulement d'un quart de siècle, et qui possède déjà cinq vicariats apostoliques : quatre en Mongolie et un dans l'État indépendant du Congo, ainsi que les dévouées Sœurs de charité de Gand, qui viennent de créer plusieurs établissements dans la grande colonie africaine fondée par la généreuse initiative du roi des Belges.

On le voit, les missions étrangères et les congrégations qui se consacrent à leur service prennent aujourd'hui de merveilleux développements ; c'est comme un vaste réseau qui enveloppe le monde entier (1).

Et pour former les sujets d'élite nécessaires à tant de missions diverses, on a fondé récemment des écoles apostoliques, à l'instar de celle que la Belgique possède à Turnhout (2). Là des milliers de pieux adolescents se préparent dès leur plus jeune âge à acquérir les vertus et les talents indispensables à l'œuvre de l'apostolat.

De plus, on a créé partout des associations qui s'attachent, avec autant de zèle que de succès, à recueillir l'offrande du riche et l'obole du pauvre : ce tribut spontané mais obligatoire de la foi et de la charité, est destiné à propager la vraie religion, et avec elle la vraie civilisation, dans toutes les parties du monde habité.

Pour l'accomplissement de ce grand dessein, — qui n'est autre que la réalisation du plan divin, si souvent et si clairement indiqué par nos saintes Écritures et par Jésus-Christ lui-même, — il nous faut plus que jamais

(1) Voir le livre de M. A. Hilliard Atteridge : *Notes on catholic Missions*, publié par la *Catholic Truth Society*. Londres 1887, et la brochure du R. P. Boone, S. J., *Appel en faveur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi*. Bruxelles, 1845.

(2) Nous insérons plus loin un extrait du Rapport présenté cette année même aux bienfaiteurs de l'*École apostolique de Turnhout*.

déployer de suprêmes efforts ; il faut répandre, sans compter, les immenses ressources que Dieu lui-même a mises dans nos mains pour atteindre ce but. La grande et universelle Association de *la Propagation de la Foi*, qui a son siège principal à Lyon, recueille à cet effet six ou sept millions de francs par an. Mettons que tous les dons similaires de la charité privée dans le monde entier égalent annuellement la même somme : soit en tout une quinzaine de millions. — Eh bien ! il faudrait décupler ce total pour assurer l'avenir des missions catholiques, pour atteindre seulement le chiffre que les sociétés protestantes consacrent tous les ans à la propagation d'un christianisme erroné et impuissant (1).

Sans doute, c'est Dieu seul, c'est sa grâce miséricordieuse qui touche les cœurs et convertit les âmes ; mais, c'est à l'homme à préparer les voies. Les missionnaires, leurs associés et leurs aides ont le devoir et l'honneur d'être les instruments, les coadjuteurs de la divine providence. D'ailleurs le moment semble arrivé, dans les desseins de Dieu qui nous sont révélés par les faits accomplis, où nous allons être témoins d'un immense déploiement de l'apostolat catholique.

Comme Dieu avait préparé de longue main le monde romain, le monde grec et le monde juif, pour amener, à l'heure marquée par lui, la rédemption de l'humanité et la conversion des nations païennes de l'occident ; de même Dieu semble tout disposer aujourd'hui pour la domination universelle du christianisme. Il resserre de

(1) Sur les sociétés bibliques et les associations de tout genre, qui ont pour but de venir en aide aux missionnaires protestants ou plutôt de protéger les intérêts du commerce et de la politique, ainsi que sur les sommes immenses qui sont consacrées chaque année à cet effet, sans aucun résultat vraiment religieux, voir l'ouvrage de Mgr Malou, sur *la Lecture de la Bible*, t. I, p. 150. Voir aussi le remarquable travail du chanoine anglican Isaac Taylor, que nous avons publié dans les *Précis historiques*, année 1891, pp. 5 et 79.

plus en plus l'unité matérielle du genre humain en supprimant les distances, en rapprochant les peuples par la vapeur, par le fil électrique, par le développement du commerce et de la richesse. Dans l'ordre moral, il accélère la prédication de l'Évangile par la facile diffusion des idées et des doctrines, par l'éducation générale du peuple et du clergé catholiques, par les innombrables vocations à l'apostolat qui se multiplient chaque jour davantage, par l'action irrésistible des évêques plus fortement, plus intimement unis que jamais au suprême Pasteur de l'Église.

Comme le dit très bien M. De Decker : « Jamais l'Église catholique ne fut plus fortement constituée dans la vigoureuse unité de ses dogmes, de ses institutions et de ses œuvres ; jamais, par conséquent, elle ne fut mieux préparée pour faire jouer tous les ressorts de sa force d'expansion dans le monde. Jamais la papauté ne comprit mieux l'importance des missions. Elles firent, selon l'expression du cardinal Mathieu, la principale sollicitude du laborieux pontificat de Grégoire XVI, spécialement consacré à l'encouragement de l'apostolat. Elles furent un sujet de prédilection pour Pie IX, le premier pape qui ait visité le Nouveau Monde et qui ait cherché au delà des mers un prince de l'Église pour le collège des cardinaux. Elles ont été aussi l'objet de la sollicitude pastorale de Léon XIII, pacificateur par excellence ; il a fait rayonner sur elles son *Lumen de cœlo* qui a déjà projeté de si vives lumières sur les plus hautes questions sociales (1). »

Tout cela a pu faire dire à un écrivain de nos jours que « des merveilles de propagation évangélique, impossibles il y a cinquante ans, sont devenues possibles aujourd'hui. » Si, comme nous l'avons vu dans les pages qui précèdent, il a fallu dix-neuf cents ans à l'apostolat catholique pour arriver à la situation actuelle, on peut légitimement

(1) Voir *Les Missions catholiques*, p. 314, ch. XII, Avenir des Missions.

espérer qu'il ne lui en faudra plus autant, pour amener à Jésus-Christ toutes les nations de la terre.

D'un autre côté, — et c'est là, par contraste, un puissant motif de travail et de zèle,— les catholiques, comme les incroyants, feront bien de se rappeler ce dilemme qui devient chaque jour plus évident : « Ou le monde entier s'éteindra dans la barbarie, ou le monde deviendra chrétien. » La civilisation est inséparable du christianisme : elle n'est pas, où il n'a pas paru ; elle disparaît, quand il s'éloigne.

Enfin, s'il est vrai qu'une seule âme, aux yeux de Dieu, est infiniment plus précieuse que tous les êtres sans raison, pris ensemble ; s'il est vrai que le salut d'une seule âme pèse davantage dans la balance de l'éternité, que le sort de tous les mondes matériels répandus dans l'espace : quel ne sera pas le mérite de ceux qui auront, par leurs travaux, leurs prières et leurs aumônes, contribué en quelque manière au salut de millions d'âmes, à la sanctification de nations nombreuses, à la conversion de l'humanité tout entière? Or, telle est la part des chrétiens qui secondent et soutiennent la plus belle, la plus haute, la plus excellente, la plus divine des œuvres, l'œuvre des missions catholiques : *Omnium divinorum divinissimum est cooperari Deo in salutem animarum.*

V. Baesten, S. J.

MISSION BELGE

DU

BENGALE OCCIDENTAL

CHOTA-NAGPORE

La station de Khunti-Dorma, l'une des missions kôles du Chota-Nagpore, située au sud de Ranchi, est évangélisée par les PP. Em. Huyghe et W. Frenken. Nous avons déjà publié diverses lettres, où le P. Huyghe racontait ses premiers travaux à Dorma (1). La correspondance des deux missionnaires renferme d'intéressantes particularités concernant leur ministère journalier, et l'avancement de la foi catholique parmi les indigènes. Le lecteur y verra en même temps les difficultés de détail, les mille obstacles, les dangers, les luttes qui remplissent la vie de l'ouvrier apostolique et mettent sans cesse à l'épreuve son courage et son abnégation.

LETTRES DU P. W. FRENCKEN, S. J.

Dorma, 10 juin 1891.

Je ne vous raconterai pas en détail mon installation à Dorma, dépendance de Khunti, où réside le P. Huyghe. Par suite d'un malentendu, le P. Huyghe, qui devait me venir chercher à Karra, pour me conduire le 5 février à ma nouvelle station, manqua au rendez-vous. Le P. Van Hecke, dont j'avais été le collaborateur à Karra pen-

(1) Voir les lettres du P. Huyghe dans les *Précis hist.*, a. 1889, pp. 318, 554. — Pour la position de Dorma et de Khunti, nous renvoyons à la *Carte de la mission*, publiée dans les *Précis hist.*, livr. de décembre 1889, et ajoutée à la brochure : *la Mission belge du Bengale occidental*, Bruxelles, 1890. 1 vol. in-8°, 84 pp. — Prix 1 franc, au profit de la mission.

dant un an, voulut bien le remplacer. Au jour fixé, nous partons accompagnés des coulies portant mon petit bagage. Les chemins sont difficiles, et le P. Van Hecke se voit souvent obligé de descendre de cheval; pour moi, voyageant à pied, j'évite l'inconvénient. Nous atteignons enfin Dorma.

Dans le village, tout est calme, rien ne bouge, personne ne vient à notre rencontre; on semble ne pas se douter de notre arrivée. Le P. Huyghe avec tout son personnel est resté à Khunti; et nous, avec nos porteurs, après une marche fatigante de trois lieues, pendant laquelle nous avons pu rêver à toutes sortes de beaux projets, même à une installation de curé, nous voici devant un presbytère fermé, qui se refuse à nous recevoir. Grâce au maître d'école, on finit cependant par se tirer d'affaire. Un courrier est dépêché vers Khunti, distant de trois lieues. Le P. Huyghe visitait un autre village; dès 5 heures du soir, il nous rejoignait, regrettant notre mésaventure et désolé de nous avoir laissés dans la détresse. Quant à nous, l'incident nous a beaucoup égayés.

Au reste, tout est jusqu'à présent pour le mieux dans mon nouveau poste. L'ennui, on n'a pas le loisir d'y songer; le travail, il s'offre de lui-même et dépasse la mesure ordinaire. Ici, autour de Dorma, dans un rayon d'une bonne lieue, on compte de 1000 à 1500 chrétiens; j'ai à les visiter souvent et à les instruire. Le moment le plus favorable pour ces visites, pendant la saison chaude, c'est de midi à trois heures, temps où le travail chôme forcément. Le missionnaire, sans doute, n'y trouve pas son compte, obligé qu'il est de prendre son repas vers onze heures, puis de sauter à cheval aussitôt, pour faire une lieue ou une lieue et demie à travers les plus fortes chaleurs. Maintes fois, en regardant l'air embrasé par des ardeurs tropicales, j'eusse préféré m'asseoir à l'ombre de notre vérandah; mais la parole donnée, les chrétiens réunis pour l'instruction, et surtout l'œuvre de Dieu par excellence, la conversion des pauvres sauvages, me faisaient oublier toute lassitude et tout danger. Muni des moyens de précaution que réclame la prudence, j'allais bravant, sans en être incommodé, une chaleur qui souvent dépasse 50° centigrades. Après avoir quelque temps fait mes courses à pied, je me suis mis à monter un petit poney, vieux serviteur de la mission, acheté jadis par le P. De Cock, de pieuse mémoire, pour une vingtaine de roupies. On l'appelle... n'en soyez pas scandalisé... mais la Renommée a des

caprices devant lesquelles on s'incline. Elle a porté le nom du grand chancelier de l'empire allemand jusqu'au fond des forêts du Chota-Nagpore, et le compagnon des missionnaires l'a recueilli au détour d'un sentier. Bismarck, le fidèle poney, malgré son âge, me rend de précieux services ; il trottine gentiment à la suite d'un grand cheval, et, plus d'une fois, il a fait sans regimber ses six lieues en un jour. Il grimpe comme une chèvre sur les pentes des montagnes, et suit d'un pas très sûr les étroits sentiers des rizières. Instruit par l'âge et l'expérience, il connaît mieux les chemins que son maître.

Il y a quelques jours, le P. Huyghe m'écrivait de visiter les chrétiens d'un certain village, afin qu'ils pussent remplir le devoir pascal. Or, mes connaissances géographiques n'étant pas des plus précises, arrivé dans le voisinage de l'endroit en question, je jette les rênes sur le cou de Bismarck et m'abandonne à sa conduite. Sans hésiter, le cheval choisit entre trois ou quatre autres un étroit sentier, aboutissant dans la cour d'une maison d'assez pauvre apparence, tourne à droite et va s'arrêter dans une autre cour, environnée de divers bâtiments. J'étais chez le *pratchine*, ou catéchiste en second, chez qui je devais me rendre. — C'est ici, sous la véranda, que l'on étendra ce soir le lit du missionnaire, et que demain on dressera l'autel du divin sacrifice. Le pratchine, homme riche relativement, est à la tête de son village ; sa maison, avec toit en tuiles, est spacieuse ; la véranda, où l'on m'installe, haute de trois à quatre pieds, s'adosse au bâtiment. Le mur extérieur de la maison est couvert de peintures aux couleurs vives et voyantes, dues au pinceau d'un jeune homme du pays. Le pratchine les fit exécuter à l'occasion du mariage de l'un de ses enfants, et paya deux roupies, quatre francs, à l'artiste. Si je devine bien, la scène doit représenter le mariage de différentes classes de personnes. Un rajah, monté sur un éléphant, s'avance à la rencontre de sa future épouse ; à côté, une escorte de soldats à cheval, etc. Le P. Huyghe croit que le jeune peintre ne manque pas d'aptitudes naturelles, et songerait à l'envoyer dans une école de dessin à Calcutta. Le pratchine manifestait une réelle satisfaction en nous voyant apprécier ses peintures.

Le soir les chrétiens furent assez nombreux à la récitation des prières. Je leur adressai une petite instruction préparatoire à la confession, puis j'entendis ceux qui se présentèrent. Le lendemain, lever au chant du coq ; aidé du catéchiste, je dispose en forme de tenture,

sous la véranda, des couvertures rouges et des draps de lit, et nous improvisons une sorte de chapelle pour la célébration de la messe. — Revenu le matin même à Dorma, j'allai l'après-midi dans une direction opposée, jusqu'à Sondari, village distant d'une lieue au sud-est.

Le dimanche 31 mai, après les deux messes dites à Dorma, j'avais visité Kanti et Sulungi. Le lendemain, je rentrais à la maison pour me rendre ensuite à Gompila, trois lieues au sud-est, puis à Onukda, une demi-lieue plus loin, vers le sud ; d'où remontant vers le nord-ouest, j'arrivais le mercredi à Maroare, à deux ou trois kilomètres du précédent. Maroare, bâti au milieu des jungles, se compose de plusieurs *tollas* ou hameaux. Les habitants sont venus à l'instruction. Un vieillard qui montrait assez de bonne volonté, ne parvenait pas à faire le signe de la croix. J'eus recours à divers moyens, en lui prenant même la main, comme à un petit enfant. Je croyais avoir enfin réussi, mais bientôt je constatai le contraire. Tous mes hommes, deux ou trois catéchistes, d'autres encore essayèrent sans plus de succès.

Voilà quelques détails sur la vie quotidienne du missionnaire parmi les indigènes ; le fond ne varie guère ; de petits incidents viennent seuls en rompre la monotonie. Priez et faites prier pour nos païens convertis, afin que le Seigneur daigne les instruire et les transformer en d'autres hommes, en chrétiens fidèles et fervents.

Dorma, octobre 1891.

Permettez-moi de continuer aujourd'hui l'exposé de nos travaux ordinaires. Gagner des âmes est chose agréable et consolante ; mais instruire les néophytes, en faire de bons chrétiens, de véritables enfants de Dieu et de l'Église, inculquer à ces intelligences étroites les maximes de notre sainte religion, introduire des usages chrétiens, réformer les mœurs païennes : voilà une œuvre longue, ardue, souvent ingrate et capable de rebuter les courages. Ici, par exemple, dans le village même de Dorma, que de difficultés pour amener les hommes à l'église et aux instructions ! Il faudrait parfois les y traîner presque de force. Et les femmes, c'est bien autre chose encore. Quant aux enfants, impossible de les faire venir. On a beau insister : « Envoyez donc vos garçons et vos filles aux prières et à la sainte messe ! — Qui donc mènera paître les bœufs ? » répondent les parents. Arrive-t-il au contraire une fête publique, la famille entière,

depuis l'enfant jusqu'au vieillard, trouvera le temps d'y courir. Mais quand vient le dimanche, l'église est déserte. Vous le voyez, nous avons bien à travailler, à lutter, pour sauver les âmes de ces hommes tout matériels, pour élever ces sauvages au-dessus des satisfactions et des aspirations toutes temporelles.

Cependant, grâce à Dieu, tous nos villages ne montrent pas la même apathie que Dorma. Ainsi le mois passé, pendant que le P. Huyghe donnait les exercices de la retraite aux catéchistes de Tétara, j'ai pu faire une consolante excursion apostolique dans le pays de Khunti et du côté de Maranghada. Je quittai Dorma le 2 septembre pour Khunti, situé à trois petites lieues nord-est. Le vendredi 4, je m'avançai vers Lupundi, dans la direction de l'est, en visitant les chrétientés que je rencontrais sur mon chemin. Il me fallut traverser, non sans peine, une rivière grossie par les pluies de la veille. Croyant au départ emporter dans la valise de ma chapelle tout ce dont j'avais besoin pour une absence de huit jours, je constatai à Lupundi que plusieurs choses faisaient défaut. Un homme intelligent fut aussitôt expédié à Khunti, d'où il vint me rejoindre le samedi à Maranghada.

Ce petit village est un lieu de marché ou *bazar* hebdomadaire, auquel on arrive tous les samedis de dix lieues à la ronde. On peut sans exagération évaluer à deux mille le nombre de personnes qui viennent y vendre ou acheter ce dont l'indigène a besoin : du riz, des denrées de toutes sortes, des chèvres, des étoffes, des instruments divers, etc., etc. Les cathéchistes profitent de l'occasion pour avertir de l'arrivée du Père les chrétiens des environs, et les invitent à venir à la messe et à s'approcher des sacrements. La chapelle de Maranghada est une masure délabrée, comprenant deux chambres sans fenêtres, autour desquelles court un corridor de quatre à cinq pieds de large. La plus petite des deux chambres sert à loger le missionnaire ; une table, un méchant bois de lit ou *parkum* estropié, une chaise en bambou, tel est l'ameublement. Vers minuit, une sensation insupportable, des brûlures par tout le corps me font sauter de ma couchette. Une armée invisible, les hôtes du vieux *parkum*, aux instincts de tigre, se sont abattus sur moi, pour me sucer jusqu'à la dernière goutte de sang. Impuissant contre le nombre, il ne reste qu'à battre en retraite. Je m'enfuis et vais me promener devant la chapelle. Mais voici la pluie, qui me ramène bientôt sur le terrain de ma

défaite. Lassé, je me recouche, victime vouée à la torture. L'averse pénètre le toit et arrose mon lit. A force d'essais et de patience, je parviens à me garantir de l'inondation. Ainsi la nuit se passa.

Le lendemain dimanche, je confessai quatorze personnes, auxquelles je distribuai la communion pendant la première messe. Six autres se présentèrent pour se confesser avant la seconde messe. Malgré le temps pluvieux qui rendait les chemins des montagnes, pour ainsi dire, impraticables, il y eut à cette seconde messe 90 chrétiens, dont plusieurs venaient d'une distance de trois ou quatre lieues. J'en fus réellement touché et consolé. Une famille entière, le père, la mère et les deux fils, arrivaient de douze mille, pour se faire baptiser. Après la messe, 16 adultes, dont six femmes, se présentèrent pour recevoir le baptême. Au milieu de la cérémonie qui ne dura pas moins de deux heures, un orage éclata, et j'eus bien de la peine à trouver sous le toit de la chapelle un endroit pour nous mettre, avec les 16 catéchumènes, à l'abri de l'ondée.

Je comptais parcourir les petits villages autour de Maranghada, mais la pluie dérangea ce projet. Suivant l'itinéraire tracé par le P. Huyghe, j'aurais dû visiter le lundi toutes les chrétientés entre Maranghada et *Bichagutu*, m'arrêter ensuite dans ce dernier village pour y célébrer la sainte messe à la nouvelle chapelle. Mais j'appris à Maranghada que la chapelle de Bichagutu n'existait qu'en projet ; aussi j'allai directement à *Sully-Renta*, à quatre lieues sud-ouest de Maranghada. Le temps était magnifique, et nous espérions pouvoir traverser facilement la rivière Kantji, très rapide et dangereuse pendant la saison des pluies. Nous marchâmes sans nous arrêter jusqu'à *Tilma*, où je trouvai des familles catholiques dont j'ignorais la présence dans ce village. De Tilma, la route nous conduisit à *Tarub*, nouvelle chrétienté, dont les catéchumènes ne sont pas encore assez instruits pour être admis au baptême. A peine arrivé, je me vois entouré d'hommes, de femmes et d'enfants, impatients de saluer le missionnaire. Je m'installe sous un hangar, et je fais une instruction à l'assemblée. Tarub n'avait pas de chapelle, et j'ai bien regretté de ne pouvoir donner 50 roupies pour faire élever une modeste construction. Après avoir baptisé six petits enfants, prémices de cette chrétienté, je quittai Tarub, pour arriver avant la nuit à Sully-Renta. Une pluie battante nous surprend au sortir du village.

Sera-t-il encore possible de passer à gué la Kantji ? Le catéchiste de Tarub nous a dit que la crue d'eau est trop forte. Mais la grande inclinaison du terrain produit un écoulement très rapide, et les rivières gonflées deviennent guéables en quelques heures. Arrivés au bord de la Kantji, nous trouvons six voyageurs assis sur le sable, et regardant rouler les flots impétueux. « Allons, en avant ! » leur crie un de mes porteurs. L'un d'eux se détache, entre dans la rivière, s'avance lentement et avec précaution, n'étant pas armé de la longue perche qui sert à sonder le lit du torrent ; il s'enfonce dans l'eau jusqu'à la poitrine, et gagne enfin la rive opposée. Aussitôt mes coulies chargent sur leur tête nos provisions, la chapelle, la selle du cheval et passent à leur tour. Quant à moi, conduit par deux hommes, j'évite le danger auquel m'exposaient la rapidité du courant et le sable mouvant du fond. Vers le soir, nous atteignons, sans nouvel incident, Sully-Renta.

Ici la chapelle ne ressemble pas mal à un séchoir. Nous récitons les prières avec quelques fidèles accourus malgré la pluie. Un bon sommeil sur une natte en feuilles de palmier me remet des fatigues de la journée. De grand matin, j'éveille mes gens ; les néophytes se réunissent pour la messe ; j'entends quelques confessions. Pendant l'office, instruction en mundari sur le divin mystère de l'autel. La messe terminée, baptême de quatre adultes et de quatre petits enfants, puis extrême-onction administrée à un vieillard malade. A dix heures, en route vers *Pudih*, éloigné de quatre lieues. Chemin faisant, on me montre une montagne formée de rochers superposés : c'est la retraite d'un tigre qui décime le bétail du voisinage. A *Takra*, sur la route, je visite une famille de catholiques, isolée au milieu des anglicans. Plus loin, à *Pipratolla*, je trouve plusieurs enfants à baptiser. Le catéchiste promet de les faire apporter le lendemain à Pudih, où je devais passer la nuit. Au village de Pudih, je donnai la communion à cinq personnes, et je baptisai après la messe huit enfants, cinq de Pipratolla et trois de Pudih.

Pendant que j'instruisais quelques femmes, un vieux mendiant s'approche : « Saheb, dit-il, je désire aussi recevoir le baptême. — Très bien ; mais connaissez-vous les prières ? — Je les connais,... et puis, je les apprendrai. » Mais le bon vieux ne savait rien, pas même le signe de la croix. « Apprenez, lui dis-je, les prières que j'explique en ce moment. » Et comme les femmes devaient retourner à leur

ménage, je m'occupai uniquement de lui. — « Allons, faites le signe de la croix : *Apou oro Hon oro pabitr atmaa noutoumre, amen.* » — Et mon élève de répéter les mots.— « Mais il faut faire le signe de la croix. » — Sa main ne bouge pas. — « Voyez comme je fais. » Il se contente de redire les paroles. — « Allons, regardez-moi, *nelime*, *nelime*. — Saheb, je ne vois que le soir ; pendant le jour, je ne vois rien. » Il y a dans le pays nombre de gens qui le jour ne voient que vaguement les objets, mais les distinguent bien le soir. Ils gagnent, paraît-il, cette affection en couchant à la belle étoile. J'aide alors le vieillard en conduisant sa main ; il réussit enfin à faire le signe de la croix. Je poursuis. « *Okoi baitadbuae ?* Qui vous a créé ? » Lui de reprendre : Okoi baitadbuae. Et de même il répète textuellement toutes mes questions. Je lui donne la réponse : *Ronarkadjime*, qu'il redit aussitôt. Après deux heures de leçon, il savait les grandes vérités de la foi. Un de mes hommes lui demande : « Pourquoi voulez-vous recevoir le baptême ? » Il croyait que le mendiant désirait surtout l'aumône. « Pour aller au ciel, répond le vieillard, pour aller auprès du bon Dieu. — Donnez-lui à manger, » dis-je au cuisinier. Le brave vieux fit honneur à mon riz.

Il était temps de retourner à Khunti ; mais je voulais m'écarter de la route directe pour visiter à Biruh les deux enfants malades du catéchiste de Maranghada, qui m'accompagnait et qui m'avait rendu de vrais services. Je dis donc au mendiant : « Ne pourriez-vous pas venir demain à Khunti ? J'achèverai de vous instruire et vous baptiserai ; vous recevrez de quoi manger. Oui, répondit-il ; je pourrai même y aller encore aujourd'hui. » Je fais seller mon poney, et nous partons tous ensemble. Je m'arrêtai à Biruh ; pressant ensuite mon cheval, je fus à Khunti avant les gens de ma suite. Mais plus de vieillard à découvrir ; mes hommes l'avaient aussi perdu de vue, et il ne vint au rendez-vous ni le soir ni le lendemain. Je compte bien le retrouver à ma prochaine excursion.

Le jeudi, 10 septembre, je me rendis de Khunti à Bhonra, distant d'une lieue et demie. J'y confessai et communiai cinq personnes et baptisai trois enfants, puis je rentrai à Khunti. Le 11 au soir, j'étais à Idri, quatre milles sud-ouest. Plusieurs personnes vinrent aux prières et à l'instruction que je donnai sur le cathéchisme ; le lendemain, tous les chrétiens du village assistèrent à la messe ; je rentrai

vers 9 heures à Khunti. Ce même jour, samedi 12, j'allai à Biruh, pour y confesser quatorze personnes, parmi lesquelles la femme du catéchiste, retenue depuis un an à la maison par une infirmité. Le dimanche, après la messe, je retournai en toute hâte à Khunti, où vers huit heures et demie, je célébrai pour la seconde fois le saint sacrifice, et expliquai l'un ou l'autre point du catéchisme. L'après-midi, je rentrai à Dorma, heureux d'avoir pu travailler quelque peu au salut des âmes.

Vous m'excuserez d'être entré dans ces détails longs et minutieux. J'ai cru pouvoir ainsi vous mettre sous les yeux la vie que nous menons dans nos immenses paroisses, et les occupations auxquelles nous avons chaque jour à vaquer. Veuillez demander à l'auteur de tout bien qu'il daigne départir à nos pauvres Indiens les dons de sa grâce, et surtout le don d'intelligence, pour mieux comprendre les choses de la religion, et le don de force pour vivre chrétiennement.

Khunti, 23 janvier 1892.

Grâce à Dieu, ma santé pour le moment est bonne ; les forces que la fièvre m'avait enlevées sont revenues. Vous ne sauriez croire à quel point cette fièvre anéantit ses victimes et les rend incapables de tout travail. Ajoutez-y la perte de la mémoire, à tel point que j'avais beaucoup de peine à célébrer la sainte messe.

Le progrès de la mission se maintient. Quel dommage que les hommes et les ressources fassent défaut ! Mais les œuvres de Dieu doivent être marquées au coin de l'épreuve. A la fête de Noël, 200 hommes s'étaient rassemblés à Khunti sous notre véranda, pour célébrer par des chants la nuit de la Nativité; quatre-vingt d'entre eux se sont approchés de la sainte table. A Dorma, 360 réunis dans l'école et les vérandas, ont de même passé la nuit à chanter, avec accompagnement de tambours, les cantiques de Noël du répertoire mundari : *Adeste fideles*, *Il est né*, etc. ; 64 ont reçu la sainte communion. Environ 200 personnes sont venues à la messe de 9 heures ; aux premières messes, commençant à 4 heures du matin, l'assistance laissait à désirer. Les gens, fatigués sans doute d'avoir chanté toute la nuit, prenaient un peu de repos ; en outre, il faisait assez froid, et nos Indiens, avec leur costume primitif, supportent mal un abaissement de température. Nous avions orné l'église de notre

mieux et préparé dans le jardin une brillante illumination. Ces fêtes font du bien aux néophytes ; ils voient qu'ils ne sont pas seuls ; ils se comptent et se tiennent unis. C'est une nécessité de remplacer par des solennités et des réjouissances chrétiennes les fêtes païennes trop bien fréquentées, et qui ne manquent jamais d'attirer la foule.

Le jeudi 14 janvier, j'ai visité *Bala*, situé à deux petites lieues sud-ouest de Dorma. Nous y comptons sept familles seulement de catholiques ; quelques autres ont fait défection, gagnées par l'argent de l'hérésie. Les luthériens paraissent très animés contre nous ; ceux de Bala entre autres avaient déclaré qu'ils ne vendraient au *Roman Saheb*, quand il viendrait chez eux, ni bois, ni riz, ni toute autre chose, afin qu'il ne pût séjourner dans le village. Et vraiment, j'eus un jour bien de la peine à trouver pour moi et mes gens les vivres indispensables. Cette fois-ci, j'arrivais sans m'être fait annoncer ; on me fournit, bien entendu contre paiement, ce dont j'avais besoin. J'avertis le catéchiste de convoquer les gens à la chapelle pour le soir. A l'heure indiquée, plusieurs enfants, garçons et filles, viennent assister aux prières. Dans les autres villages, on dirait qu'il n'y a pas d'enfants ; on n'en voit ni aux instructions, ni à la messe. La prière terminée, j'interroge mes petits jeunes gens ; ils récitent assez bien en mundari le *Pater*, l'*Ave* et une partie du *Credo*. Je les engage à revenir pour l'instruction et les charge d'amener également les grandes personnes. A huit heures, mon auditoire s'était déjà accru. Avant de le congédier, je l'invitai à la messe du lendemain matin ; tous y furent, ainsi que quatre ou cinq femmes et quelques hommes. Je leur promis une nouvelle visite pour le jeudi suivant, 21 janvier. Ce jour-là, 20 enfants, dont quatre ou cinq luthériens et autant de païens, sans compter les grandes personnes, sont venus le soir, aux prières et à l'instruction, et le lendemain matin à la sainte messe. La prochaine fois, je compte donner une récompense à tous ceux qui connaissent les prières, aux enfants une médaille, aux adultes un chapelet. Combien je serais heureux, si d'autres villages voulaient suivre l'exemple de Bala.

Isolés, parmi des populations à demi sauvages, nous devons faire au besoin tous les métiers, exercer toutes les professions. Médecins des âmes avant tout, nous sommes appelés bien souvent à donner aussi nos soins aux corps. Mais naturellement, visites, consultations et médicaments, tout est gratuit. Un de nos missionnaires de la côte

occidentale de l'Inde, le P. Müller, s'est fait le propagateur d'une pharmacie électro-homéopathique, laquelle fait obtenir des résultats vraiment merveilleux. Renfermée dans une boîte très portative, et d'un prix modéré, une trentaine de francs, elle est pour nous, vivant au milieu des indigènes, d'un précieux secours. Le P. Huyghe a pu déjà se la procurer; pour moi, je dois attendre une occasion.

A propos de maladies et de médecines, j'étais venu, il y a trois semaines, passer quelques jours à Khunti. Étant aller visiter une femme atteinte d'un dérangement au cerveau, on m'appela pour un autre chrétien, demeurant à *Kamantha*, village à trois quarts de lieue de Khunti. Le cas, sans être clairement spécifié, me paraissait grave et j'emportai ce dont j'avais besoin pour administrer l'extrême-onction. Je trouvai le malade dans un violent accès de fièvre, et, malgré les efforts de sa femme, se débattant sur son lit comme un furieux. Je lui fis lier les membres avec des linges, et jugeant mon ministère inutile pour le moment, je promis de revenir le lendemain. Je quittai la maison après avoir, avec les membres de la famille, récité plusieurs prières en mundari. J'avais compté me rendre le jour suivant à Bandgaon, résidence du P. De la Croix; aussi de grand matin, je courus chez mon malade, que j'espérais trouver beaucoup mieux. Ce fut tout le contraire. Immobile, les yeux éteints et le râle dans la gorge, il semblait près d'expirer. Je lui donne l'absolution, et saute à cheval, pour aller chercher les saintes huiles à Khunti. Après l'administration du sacrement, je fis la recommandation de l'âme, entremêlée de prières en langue vulgaire, auxquelles répondirent les assistants. Il me vint alors à l'idée de donner au moribond de l'eau de saint Ignace ; et bien qu'il parût toucher à ses derniers moments et que tout espoir semblât perdu, je bénis de l'eau et lui en fis verser quelques gouttes sur les lèvres. Je quittai le malade à 10 heures et demie ; il était comme endormi, et l'on croyait remarquer des indices d'amélioration. Je revins dans la soirée, apportant cette fois les ornements nécessaires pour un enterrement religieux. L'homme reposait avec calme et paraissait dormir. Avant de m'en retourner à Khunti, je récite de nouveau diverses prières avec les personnes présentes. C'est une louable habitude parmi nos chrétiens : quelqu'un tombe-t-il malade, on appelle aussitôt le missionnaire, ou le catéchiste en attendant le missionnaire, quand celui-ci est trop éloigné, afin qu'il vienne prier auprès de l'infirme. Aux prières en langue vulgaire,

dont se contente le catéchiste, le prêtre ajoute les oraisons du rituel. Le lendemain matin, de bonne heure, j'étais de retour à Kamantha, persuadé que j'aurais à faire un enterrement. Arrivé au logis du moribond, personne à trouver. « Il est à l'aire, » me dit-on, la place où l'on bat le grain. Je ne voulais pas le croire..., lui, à la mort hier soir ! On me l'affirme cependant. Et de vrai, notre homme était couché au soleil à l'endroit indiqué. Il me reconnaît et me tend la main : sa parole est distincte. Je profite de l'occasion pour le confesser, ce que je n'avais pu faire les jours précédents. N'est-il pas permis d'attribuer, au moins en partie, cette guérison bien inespérée à l'intercession de saint Ignace ?

Vers le même temps, je me trouvais avec le P. Huyghe à Dorma. Un homme accourt, disant que sa femme était dans une crise et en danger de perdre la vie. « Bénissez vite de l'eau en l'honneur de saint Ignace, » me dit le P. Huyghe. Le mari retourne et ne tarde pas à revenir, annonçant que sa femme a bu de cette eau et qu'elle est heureusement sauvée.

Si le récit de nos petits travaux, de nos occupations quotidiennes n'a pas lassé la patience de celui qui lira ces lignes, je prendrai la liberté, en terminant, de lui adresser une demande : qu'il veuille devant Dieu se souvenir de nous, de notre mission, et nous aider par ses prières à consolider l'œuvre apostolique inaugurée parmi les pauvres aborigènes du Chota-Nagpore.

W. FRENCKEN, S. J.

LETTRES DU P. ÉM. HUYGHE, S. J.

Dorma, 19 mars 1890.

On avait résolu d'établir une station de missionnaires à Khunti, cinq milles environ au nord-est de Dorma ; mais pendant plus d'une année, il fut impossible d'acquérir, à Khunti même, un pouce de terrain. Police, propriétaires, tous, excités par je ne sais quels perfides conseils ni quel mauvais génie, conspiraient pour empêcher le « Roman Saheb » de se fixer à Khunti. Cependant le P. Lievens avait réussi à négocier l'achat d'une parcelle de terre près du village. Chargé d'en prendre possession, je rassemblai mes ouvriers chrétiens, et leur fis tout d'abord creuser un fossé à l'entour de la propriété. Aussitôt

le bruit se répand que le Roman Saheb a mis ses hommes à l'ouvrage, pour construire une demeure. De là, grand émoi. Pendant trois jours, je suis obligé de camper sous un arbre pour protéger mes gens contre la violence. Le permier jour, cinq *dikous*, propriétaires étrangers, vinrent me signifier de cesser les travaux et menacèrent de battre les chrétiens. Je ne tins aucun compte de leurs injonctions. Chaque soir, je me retirais au village de Biruh, et de grand matin, je revenais à Khunti surveiller la place.

Le quatrième jour, j'aperçus de loin mes ouvriers assis le long de la route ; aucun n'était au travail. En approchant, je vois une trentaine d'hommes, tous armés de gros bâtons ; ils s'avancent à ma rencontre, en proférant des paroles de colère, et répètent que je n'ai aucun droit sur le terrain en question ; par conséquent, malheur aux ouvriers qui oseront y mettre le pied. — Je leur montre l'acte de vente enregistré. Ils s'en moquent et le rejettent. « C'est bien, ajoutai-je; ne vous fâchez pas. Allons chercher la police ; nous verrons après ce qu'il y a à faire. » — Le chef de la police de Khunti arrive et refuse d'intervenir. Mes ouvriers étaient en nombre, si j'avais voulu employer la force, nous pouvions rester maîtres du champ de bataille. Nous étions parfaitement dans notre droit. Mais pour éviter toute scène de violence et en considération de motifs supérieurs, je donnai l'ordre à mes gens de se retirer. Nos ennemis semblaient triomphants.

Sur l'heure, je dépêchai un courrier à Ranchi, pour informer le P. Lievens de ce qui venait d'avoir lieu. En outre, je recommandai aux chrétiens de réciter chaque jour une prière à saint Michel, patron de la nouvelle fondation : « Le bon Dieu, leur disais-je, a déclaré par la voix de Monseigneur qu'il nous veut à Khunti ; mais le démon s'y oppose. Mettons notre confiance dans la prière, et vous verrez que nous obtiendrons un terrain à Khunti. » — Je retourne à Dorma. Trois ou quatre jours se passent. Un catéchiste arrive apportant des nouvelles : « Saheb, voici où en est l'affaire : le dikou de Khunti ne comprend pas pourquoi la Tacourani de Jheria fait tant de difficultés au sujet du terrain... Que le Saheb vienne me trouver, assure-t-il, je lui donnerai un terrain à son choix. » — « Eh bien, Isaac, dis-je au catéchiste en chef qui était présent : avez-vous entendu ? C'est le dikou lui-même qui nous offre un terrain. Qu'en dites-vous ? Saint Michel a écouté nos prières. Le secours nous vient de celui que nous devions croire le moins disposé à nous aider. »

Le nouveau terrain de Khunti, plus beau et mieux situé que le premier, a été acheté. J'ai commencé par y bâtir un abri. Un *dérah*, c'est-à-dire, une suite de chambres pour catéchistes et domestiques, est en construction. Sous la véranda de l'habitation, j'ai déjà célébré plusieurs fois la sainte messe, en présence d'environ 150 catéchumènes qui ont accueilli la bonne nouvelle du salut. Bientôt Khunti aura une chapelle provisoire, où chaque dimanche je pourrai instruire de nombreux convertis.

Quant à Dorma, la mission n'y possédait auparavant qu'une misérable chapelle, devenue trop petite pour le nombre de nos chrétiens. Les anglicans, à nos côtés, possèdent une grande église. L'honneur du catholicisme à sauvegarder nous faisait un devoir de remédier à la situation. Une chapelle décente et spacieuse, qui aura 87 pieds de long sur 30 de large, est en voie de construction. Déjà les murs sont achevés. Elle sera placée sous le vocable de N.-D. de Grâce, patronne d'Anvers.

Aux premiers jours des travaux se rattache un épisode dont le récit pourra présenter quelque intérêt. C'était le 7 février dernier, vers deux heures de l'après-midi. Un des ouvriers accourt : « Saheb, dit-il, les cipayes de la Tacourani de Jheria enlèvent de force vos coulies. » Je sors aussitôt. Arrivé à quelque distance de la propriété, j'aperçois deux cipayes, accompagnés de Mathura, le munda ou chef indigène du village, qui gardent mes coulies. « Eh bien, cipayes, que faites-vous ici ? — Nous allons emmener ces gens, pour transporter les bagages de la Tacourani. » — (Le munda Mathura était déjà venu demander l'autorisation de prendre mes coulies. « Dites à la Tacourani, avais-je répondu, que si elle s'était montrée bienveillante à mon égard, je serais heureux de lui rendre service ; mais puisque par ses ordres on m'avait suscité des tracasseries à Khunti, je ne céderais personne. ») — Or donc, sur la déclaration des cipayes, m'adressant à mes hommes : « Retournez au bungalow, répliquai-je, ces soldats n'ont pas le droit de vous emmener. » Je me dispose à reconduire les coulies. Mathura et les deux cipayes n'étaient pas à même de nous résister. L'un des cipayes se détache et court chercher du renfort ; l'autre me suit avec le munda, tous deux cherchant matière à chicane. A peine avions-nous fait une trentaine de pas, Mathura, voyant arriver la troupe de la Tacourani, se plante devant moi et dit : « Saheb, ne passez pas outre ! Restez ici ; vous allez

rendre compte à la Tacourani de votre conduite. » Et s'adressant à un homme qui m'accompagnait : « Éloignez-vous, ajouta-t-il ; aujourd'hui il va faire chaud ici. » — J'étais gardé par Mathura et le cipaye. A ce moment, j'aperçois la meute ennemie ; je pouvais fuir ; mais montrer de la crainte eût tout compromis. J'avais près de moi Paulus et Timothée, deux jeunes gens à mon service. Tous les trois, nous étions sans armes. Nous voilà aussitôt entourés par une trentaine d'hommes, qui brandissent au-dessus de nous leurs lourds casse-tête. Deux d'entre eux portaient des fusils ; une vingtaine, des bâtons ; quatre étaient à cheval ; le premier ministre de la Tacourani, Leutchman Raï, monté sur un éléphant, dirigeait l'expédition. Je ne dirai rien des injures dont ces brigands m'accablèrent. Il n'est pas croyable que la plus vile canaille de nos grandes villes du monde civilisé ait un répertoire d'une richesse comparable à celui de la garde noble de la Tacourani. Ces hommes se comportaient non pas comme des êtres humains, mais comme des diables incarnés. Je savais à quoi m'en tenir sur leurs intentions. Si je n'avais pas conservé le calme et la présence d'esprit, j'aurais passé un très mauvais quart d'heure. Un des cipayes les plus animés, s'adressant à Leutchman Raï, s'écria : « Hadjour (maître), donnez l'ordre, et aujourd'hui nous tordrons le cou au Roman Saheb ! » Leutchman Raï, du haut de son éléphant, répondit : « Non, attendez un peu. » Quand le tumulte fut à moitié calmé, j'interpelai Leutchman par son nom : « Leutchman, écoutez ma parole... — Vous empêchez les gens de Dorma de faire le service de la Tacourani, » repartit Leutchman, en m'interrompant. — « Leutchman, repris-je, les coulies qui sont à mon service, auxquels chaque jour je paie leur salaire, je ne les donne pas ; si vous prenez les autres gens de Dorma, à vous de voir si vous en avez le droit, je n'ai pas à intervenir. » En entendant ma réponse, un des conseillers de la Tacourani, qui se trouvait assis derrière Leutchman, voyant que celui-ci avait commis l'imprudence d'attaquer à tort le Saheb, et redoutant de fâcheuses conséquences, donna l'ordre au conducteur de l'éléphant de tourner bride ; et bientôt éléphant, chevaux, fantassins, tous eurent disparu.

Libre de rentrer chez moi, je recueillis quelques renseignements, et j'allai le lendemain à Ranchi déposer plainte devant la justice. Le gouvernement ordonna une enquête. Le chef de la police de Khunti, gagné par l'argent de la Tacourani, fit si bien que les principaux

coupables échappèrent. Le munda, qui avait forgé une histoire invraisemblable pour se disculper, ne put éviter une condamnation. Les gens de Dorma disent maintenant : Mathura est à l'école, c'est-à-dire, à la prison de Ranchi, où il peut méditer à loisir pendant un mois sur son équipée. — Jusqu'à présent aucun des cipayes de la Tacourani n'a été arrêté.

Dieu est avec nous. Malgré toutes les contradictions, le missionnaire s'est établi à Dorma et à Khunti. Confiants dans le secours et la protection d'en haut, nous resterons là où nous sommes.

Khunti, 26 septembre 1891.

La station de Khunti s'organise peu à peu. Le R. P. Grosjean, notre supérieur, m'a donné l'ordre de bâtir cette année un bungalow. Jusqu'à présent, j'ai logé dans le dérah, au milieu de mes domestiques indigènes. Le bungalow est de première nécessité ; aussi j'espère que la Providence me fournira les moyens de conduire l'entreprise à bon terme. Après le bungalow, il faudra une chapelle, pour remplacer le local provisoire qui en tient lieu. Ce local se compose d'une suite de trois chambres, qui n'ont en guise de plancher qu'un enduit de bouse de vache, étendu sur le sol, et dont le plafond est formé par les tuiles du toit. Petit à petit, comme l'oiseau, le missionnaire établit, étend et organise l'œuvre de la mission. Notre archevêque viendra faire la visite pastorale du Chota-Nagpore au mois de janvier prochain. Je voudrais préparer au dérah un logement quelque peu convenable pour le prélat, en mettant un plafond et un plancher à l'une des chambres. Je souhaiterais aussi, pour la même circonstance, que la chapelle pût avoir son pavement. La dépense des deux ouvrages ne sera pas lourde ; mais encore faut-il y pourvoir à temps. Faute de quoi, Monseigneur se verrait contraint de loger au bungalow du gouvernement, ce qui ferait une mauvaise impression sur les chrétiens du district de Khunti.

Sans parler de Dorma, peut-être pourrai-je préparer ici une centaine de chrétiens pour la confirmation. Si je parviens à présenter ce nombre à Khunti, ce sera beaucoup ; dans le voisinage, en effet, les convertis sont de date plus récente, et par conséquent moins avancés que ceux des alentours de Dorma. Il y a deux ans, le chiffre des confirmations a été à Dorma de 165. Mardi prochain, nous célébrerons la fête patronale de notre district, la Saint-Michel.

Khunti, 12 octobre 1891.

Nous sommes ici dans une forteresse du diable ; le paganisme est plus puissant à Khunti que partout ailleurs dans la contrée qui nous environne. Aujourd'hui même, une foule considérable est accourue de bien loin, pour assister à un sacrifice solennel de 21 victimes, quatre buffles et dix-sept chèvres, immolées au démon. Malgré tous les obstacles, le catholicisme fait du progrès. Khunti comprend deux collines : la plus haute est couronnée par le village et la station de police ; notre propriété occupe l'inférieure. Jusqu'à présent, nous n'avons qu'un dérah, une série de chambres, couvertes d'un toit qui se projette en forme de galerie sur une ligne de quatorze colonnes. Toute la construction, qui mérite mieux le nom de hangar, est faite en briques séchées au soleil.

J'ai ramené hier de Ranchi le F. Cooremans, pour diriger les travaux de construction du bungalow dont j'ai parlé précédemment. Vu la position avantageuse de Khunti, on a résolu d'y fonder une station centrale, qui aura pour dépendances Dorma, Pudih et Maranghada. Chargé d'élever un bungalow, je ressemble quelque peu au bâtisseur de l'Évangile, qui a bien de quoi commencer, mais ne sait trop s'il pourra terminer l'entreprise. Nous prions chaque jour saint Michel, et non sans résultat. Le protecteur de l'Église entière a montré qu'il ne se désintéresse pas de nous, isolés dans un coin perdu. C'est en recourant à lui, que nous avons obtenu, contre tout espoir, un beau terrain à Khunti et que nous voyons s'accroître le nombre de nos chrétiens. Le P. De Smet, qui connaît bien le pays, me disait tout récemment : « Mais il n'y a pas de catholiques près de Khunti. — Prenez la peine, lui répondis-je, de venir chez nous un dimanche, et vous verrez de vos yeux s'il y a du monde : ma chapelle provisoire est devenue beaucoup trop étroite. »

Khunti, 15 janvier 1892.

Depuis la Noël, j'ai visité Hurua, situé à douze milles de Khunti ; cette petite course nous vaut une augmentation de 44 chrétiens. Le village de Sildag nous a fourni, depuis la même date, trois nouvelles familles ; celui de Kapria, moitié anglican moitié païen, s'apprête à devenir catholique ; de même Bandra et Boradih se sont fait annoncer ; deux ménages de Karora demandent leur admission. Aujour-

d'hui même, un cathéchiste est venu me dire que vingt familles de Pipratolli m'invitent à les visiter. Un anglican indigène, nommé Dand, à qui j'ai tâché, il y a quinze jours, de démontrer la fausseté de l'hérésie, sollicite la main d'une jeune fille catholique et se montre prêt à quitter l'anglicanisme. Je pourrais citer bien d'autres faits encore qui montrent la constante et efficace protection de saint Michel sur Khunti ; car c'est en implorant son intercession que nous voyons se réaliser l'objet de nos désirs.

Mais si nous avons à bénir Dieu de la fertilité qu'il accorde à sa vigne, nous ne sommes pas sans quelque souci au sujet des nouveaux catéchumènes. Il faut veiller en effet à leur instruction et leur donner des catéchistes. Un catéchiste d'office doit être payé. Si les dépenses augmentent, les ressources ne doivent-elles pas suivre une même proportion ? Pouvons-nous repousser les convertis qui se présentent ? Ce sont des enfants spirituels que Dieu nous envoie ; il daignera nous procurer les moyens de les élever, de les instruire, de les former.

L'hérésie s'efforce de pervertir nos catholiques ; mais après trente années d'expérience, les Mundaris semblent dégoûtés du protestantisme. Les catéchistes luthériens et anglicans ont sept roupies de gages mensuels. J'ai cinq catéchistes qui reçoivent deux roupies, quatre francs, par mois, 50 francs par an : d'autres en reçoivent trois, environ 75 francs ; le salaire de quelques-uns, d'après l'importance de leur poste, s'élève à 4 et même à 5 roupies. Chacun de ces catéchistes prend soin de plusieurs villages ; il prépare les adultes à la réception du baptême et des autres sacrements. Quel bien ne ferait-on pas, si leur nombre était plus considérable !

Pendant que je bâtis la résidence de Khunti, le P. Frencken est chargé de subvenir à l'entretien des enfants réunis dans l'école de Dorma. Notre chapelle provisoire d'ici devra faire place à une église ; saint Michel voudra bien encore nous obtenir l'assistance nécessaire.

Ranchi, 4 mai 1892.

Venu ici dimanche soir, 1er mai, j'amenais de l'école de Dorma huit élèves des plus avancés pour les placer dans celle de Ranchi. A peine arrivé, on m'a mis à la besogne, en me chargeant de donner les exercices d'une petite retraite de trois jours. Je profite d'un moment de loisir pour confier au papier quelques détails concernant mon district.

L'œuvre d'évangélisation se poursuit activement. Les convertis adultes sont préparés les uns au baptême, les autres à la réception des sacrements de pénitence et d'eucharistie. Le chiffre restreint de baptêmes d'adultes et de communions pourra peut-être surprendre nos bienfaiteurs. Mais beaucoup d'obstacles existent, qui empêchent de procéder plus rapidement. D'abord, le petit nombre de prêtres — nous ne sommes que deux ; ensuite un territoire très étendu à parcourir ; puis, le manque de catéchistes ; de plus, divers points à examiner, à bien constater, même après instruction complète, avant d'admettre quelqu'un, soit au baptême, soit aux sacrements ultérieurs ; par exemple, la régularité des mariages, la volonté des époux de ne pas se séparer, la résolution d'observer les préceptes de l'Église, etc. Bref, on ne fait avancer que ceux qui montrent de vraies dispositions pour devenir et rester bons catholiques. Mgr Goethals, notre archevêque, dans sa visite pastorale du mois de mars dernier, nous a recommandé une sage et prudente lenteur. A Khunti, Sa Grandeur a confirmé une quarantaine de chrétiens, et à Dorma, 76. Le jour de Pâques, à Khunti, le P. Frencken a distribué la sainte communion à une bonne trentaine d'adultes ; le même jour 48 personnes se sont approchées de la sainte table à Dorma. Dimanche passé, dans le cercle de Pudih, 32 chrétiens ont rempli le devoir pascal. Avant le 12 juin, fête de la Trinité, qui clôture le temps pascal, j'ai encore à faire le tour de mon district.

Notre résidence de Khunti est presque achevée. Il ne manque, pour ainsi dire, au bâtiment que les accessoires : plâtrage, portes, fenêtres, pavage, etc. Khunti sera désormais la résidence principale de mon district, et Dorma, une dépendance de Khunti. Dès que le nouveau bungalow pourra être habité, l'école établie maintenant à Dorma sera transférée à Khunti ; les enfants logeront dans le *dérah*, sorte de hangar que j'occupe actuellement.

Le chiffre moyen des néophytes qui assistent à la messe le dimanche, à Khunti, est de 140 ; parfois le nombre dépasse 200 ; il y a huit mois, on n'en comptait qu'une vingtaine. Dorma possède une église ; Khunti devra bien aussi avoir la sienne ; les chrétiens se réunissent à présent sous un hangar. Il faudra donc bâtir à Khunti, soit l'an prochain, soit dans deux ans, une église capable de contenir

au moins 500 personnes. Les dépenses seront assez considérables ; et les ressources..., d'où viendront-elles? Je l'ignore. Nos chrétiens de Khunti ajoutent, matin et soir, à la prière en commun, trois *Ave Maria* et l'invocation : saint Michel, priez pour nous. Nous avons confiance que saint Michel, choisi comme patron de Khunti, nous aidera efficacement à ériger ici une église en son honneur.

Il reste bien du travail à faire à Khunti. Sur la colline, en face de notre bungalow, on vénère une vilaine divinité hindoue, une simple pierre fichée en terre et badigeonnée d'une couleur voyante. Dans la nuit de jeudi passé, 28 avril, environ 10,000 personnes étaient là, réunies pour fêter le *mahadéo*, le grand dieu, ou plutôt le démon ; à l'aube du jour, la colline apparaissait toute blanche de monde. Puisse-t-il nous être donné, avec le secours de saint Michel, vainqueur de Lucifer, d'attirer à nous cette foule, de supprimer la fête païenne et licencieuse et de la remplacer par une fête chrétienne. Tant de gens sont accourus pour rendre à Satan d'indignes hommages. Combien je voudrais leur faire connaître celui qui les a créés, leur faire adorer Jésus-Christ, le divin rédempteur ! Aidez-nous par d'ardentes prières à réaliser ce but. La future église de Khunti, qui dominera tout le pays à dix milles à la ronde, sera une prédication continuelle au milieu des païens.

Permettez-moi d'ajouter, avant de finir, quelques mots touchant notre école. A Dorma, nous avons en ce moment 60 enfants. Il n'est douteux pour personne, que le plus solide espoir de la mission repose sur l'école ; c'est par l'éducation de la jeunesse que le pays sera vraiment christianisé. Mais un externat rend peu de services, car on doit soustraire complètement les enfants à l'influence du milieu païen qu'ils subissent dans leur famille. De là, nécessité d'ouvrir un pensionnat, mais un pensionnat gratuit. A cette solution, une seule difficulté s'oppose : l'entretien des enfants, tout entier à la charge du missionnaire. Le glorieux archange saint Michel, protecteur spécial de la mission de Khunti, s'intéressera, je l'espère, en notre faveur, en faveur de nos enfants mundaris, les plus ignorants entre les ignorants, les plus délaissés entre les délaissés. Je fais chaque dimanche, à Khunti, le catéchisme à une trentaine d'enfants, garçons et filles, de huit à quinze ans. La plupart savent leurs prières. L'avenir de ces jeunes âmes, on peut le dire, est entre nos mains. Il faut mettre

plusieurs garçons à l'école de Dorma, et envoyer les filles à l'école indigène des sœurs à Ranchi.

Je remercie tous ceux qui portent intérêt à nos œuvres, et j'offre à nos charitables bienfaiteurs, mes sentiments de profonde reconnaissance.

ÉM. HUYGHE, S. J.

ÉPHÉMÉRIDES DE LA MISSION. — MAI 1892.

Le nouveau délégué apostolique de l'Inde, dont nous avons annoncé précédemment la promotion (1), Mgr Zaleski, archevêque titulaire de Thèbes, en Grèce, a reçu la consécration épiscopale à Calcutta, le dimanche 15 mai. Arrivé, le lundi précédent, avec Mgr Pagnani, évêque de Kandy (Ceylan), et Mgr Gandy, évêque titulaire de Claudiopolis et coadjuteur de l'évêque de Pondichéry, Son Excellence le délégué a visité, dans le courant de la semaine, les différentes institutions catholiques de la métropole.

Mgr Goethals, après avoir passé quelque temps à Darjiling, était revenu le 6 mai à Calcutta. L'archevêque avait invité ses deux suffragants, Mgr Louage, évêque de Dacca, et Mgr Pozzi, évêque de Kishnaghur, à rehausser par leur présence l'éclat de la solennité. Mais un obstacle imprévu arrêta Mgr Louage, et Mgr Pozzi répondit seul à l'invitation.

La cérémonie du sacre eut lieu dans l'église cathédrale (Moorgheehatta), décorée d'une brillante ornementation, qui embrassait aussi les abords de l'édifice. La messe pontificale commença vers huit heures du matin. Le prélat consécrateur, Mgr Goethals, était assisté par Mgr Pagnani et Mgr Gandy. C'était sans doute la première fois que la « Cité des Palais » voyait réunis en pareil nombre des princes de l'Église romaine, et les catholiques ont pu montrer avec fierté aux dissidents et aux infidèles un des rites les plus imposants et les plus beaux de notre sainte religion.

Deux jours après la fête, Son Excellence le délégué se rendit avec Mgr Goethals et Mgr Pagnani à Darjiling. Le collège Saint-Joseph avait préparé au représentant du souverain-pontife une réception en

(1) Livraison de juin, p. 989.

rapport avec sa haute dignité. Le prélat ne vit pas sans une vive satisfaction les grands bâtiments du nouveau collège et les 122 pensionnaires déjà réunis sous la paternelle et sage direction de maîtres dévoués.

Cependant Mgr Zaleski ne put jouir longtemps de l'air pur et des sites pittoresques de l'Himalaya. Bientôt revenu à Calcutta, le délégué pontifical, accompagné de Mgr Pagnani, se rembarqua, le 23 mai, pour retourner à Colombo.

Un deuil bien douloureux vient encore de frapper la mission du Bengale déjà si durement éprouvée. Après le Père Aloys De Kinder, décédé le 11 mai à Calcutta, en arrivant de Purneah, et dont nous avons publié la notice nécrologique dans notre précédente livraison, voici qu'une dépêche télégraphique du 1er juin nous apprend la mort du Père Théophile Bodson. Un télégramme antérieur avait apporté depuis une douzaine de jours, l'annonce que le missionnaire avait reçu les derniers sacrements. Le R. P. Bodson était supérieur régulier de la mission, depuis le 31 janvier de cette année ; il est remplacé provisoirement par le R. P. Louis Haghenbeek, nommé recteur de la maison centrale de Ranchi dans le Chota-Nagpore, le 6 juin 1890.

Le P. Fleurquin, missionnaire à Morapaï, au sud de Calcutta, écrivait le 1er mai 1892 : « Depuis quelque temps, le choléra règne ici ; jusqu'à présent plusieurs païens sont morts, mais seulement un chrétien. Cette année, la récolte a été de nouveau compromise ; le riz est fort cher et nos pauvres villageois n'ont rien pour en acheter. En outre, il n'y a plus d'eau potable, par suite du manque de pluie. On a dû ouvrir les digues de l'Hougly pour permettre aux barques de naviguer sur les canaux. Que de calamités nous avons à redouter pour les malheureuses populations des campagnes ! »

VARIÉTÉS

L'ÉCOLE APOSTOLIQUE DE TURNHOUT

Nous extrayons du *Compte rendu* de cet établissement (1), dirigé par les Pères jésuites, quelques lignes qui font connaître la situation actuelle de l'École et l'excellent esprit qui l'anime. Ces détails plairont sans doute à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent plus spécialement aux œuvres qui ont rapport à l'apostolat catholique.

L'École de Turnhout est entrée dans sa vingtième année d'existence. Elle a fourni à l'Apostolat catholique 233 missionnaires et compte aujourd'hui 75 élèves. Remercions avant tout le bon Dieu qui jusqu'à ce jour a béni son œuvre; remercions également ces milliers d'âmes généreuses qui se sont intéressées si vivement à la prospérité de ce saint asile ; elles nous aident à réaliser en partie le plus ardent désir du Cœur de Jésus, le salut des âmes.

On nous demande souvent quel est l'esprit de notre École, et quelle est la différence entre un orphelinat, un petit séminaire, un petit noviciat et l'établissement que nous dirigeons. On doit bien établir la distinction qui existe entre ces divers instituts, si nombreux en Belgique et si utiles à l'Église.

Voici la différence. L'orphelinat accueille l'enfant qui a perdu son père ou sa mère, ou tous les deux à la fois, et vient au secours de ce pauvre délaissé, sans s'enquérir de sa vocation. C'est un service de charité chrétienne rendu à l'enfant. Le petit séminaire prépare des sujets pour le grand séminaire et le sacerdoce. Le petit noviciat pré-

(1) Un petit volume in-12° de 68 pages : on peut se le procurer chez le R. P. Directeur de l'École apostolique ou chez MM. Brepols et Dierckx, à Turnhout.

pare les futurs novices d'un ordre ou d'une congrégation particulière. L'École apostolique, au contraire, se proposant la propagation de la foi dans les pays lointains, a pour fin exclusive de former de futurs apôtres ; son but est universel comme l'Église elle-même. Toutes les missions de la terre peuvent s'adresser à elle et l'enfant est libre dans son choix.

En entrant à l'École, il promet de devenir religieux dans une congrégation ou dans un ordre qui envoie des sujets aux missions. Il renouvelle souvent le désir sérieux de devenir missionnaire, et ce n'est qu'à la fin de ses six années d'études qu'il peut librement se décider pour la mission de son choix.

Eh bien ! on a trouvé des milliers d'enfants assez généreux pour venir briguer l'honneur de porter la bonne nouvelle aux peuples assis encore à l'ombre de la mort ; on a trouvé des milliers de parents assez généreux pour faire à Dieu le sacrifice de leurs meilleurs enfants ; et l'on a trouvé en France, en Hollande, en Angleterre, en Belgique surtout, nombre de personnes charitables qui comprennent la sublimité de l'apostolat et qui ont voulu devenir fondateurs, protecteurs, souscripteurs ou associés de cette œuvre si chère au Cœur de Jésus.

Le vénéré fondateur de notre École, le R. P. Boeteman, s'adressa au R. P. De Smet pour connaître son avis sur la nouvelle entreprise : « Courage, lui dit l'apôtre des sauvages d'Amérique, Dieu bénira votre grande et belle œuvre. » Dieu l'a bénie, en effet, et déjà plus de cent missionnaires travaillent avec zèle et succès dans les vastes régions du Nouveau Monde ; d'autres évangélisent le Congo, l'Égypte, le Zambèze, la Chine, les Indes, la Birmanie, la Syrie, l'Australie ; d'autres enfin, dans les noviciats des ordres de saint François, de saint Dominique, de saint Norbert ou dans les congrégations des Sacrés-Cœurs, des oblats du Sacré-Cœur, de Marie Immaculée, etc., se préparent à aller partout où les besoins des âmes réclament leur dévouement et leur vie. Voilà donc des centaines d'ouvriers évangéliques sortis depuis dix-neuf ans de l'École de Turnhout ; résultat bien consolant et qui prouve que l'École reste fidèle à son glorieux passé.

Mais aussi que de précautions nous avons soin de prendre avant de recevoir nos candidats. Quand toutes les conditions de santé, de talent, de vertu, unies au désir sincère et souvent exprimé de devenir missionnaire se trouvent dans un enfant, on l'accepte, mais à

l'épreuve seulement, et il faut encore six mois d'examen avant que le candidat prenne rang comme Apostolique parmi nos jeunes gens. Avec toutes ces précautions, les mécomptes sont encore possibles, mais ils deviennent rares. et les enfants que le doigt de Dieu a désignés pour l'apostolat, reçoivent une formation en rapport avec les besoins des temps actuels et la sublimité de leur vocation.

L'étude est en honneur dans l'institut, et nos enfants s'efforcent d'être les premiers de leurs classes. Ils sont estimés et aimés de leurs condisciples, car leur émulation est désintéressée. Ils renoncent à leurs prix pour ne pas faire concurrence aux autres élèves du collège. Ils sont aimés des religieux leurs maîtres qui voient en eux de futurs apôtres et peut-être des martyrs.

Dès la quatrième, ils s'appliquent avec grand succès à l'étude de l'anglais, la langue par excellence du missionnaire ; la moitié de nos enfants la comprennent et plusieurs la parlent très convenablement. Ils ont à subir de nombreux examens très difficiles, pour prouver qu'il savent traduire à vue tous les auteurs anglais.

Nos enfants s'occupent plusieurs fois par jour à des travaux manuels qui ont le double avantage d'être une grande économie pour l'École et de former les aspirants missionnaires ; ils apprennent ainsi à se servir eux-mêmes et à servir les autres. C'est la leçon du Christ, la leçon du grand Apôtre des nations, se glorifiant d'avoir gagné sa vie en travaillant de ses mains et d'avoir évangélisé les peuples sans être à charge à personne.

Mais c'est la piété surtout qui distingue nos jeunes apostoliques. Ils s'approchent tous les huit jours de la table sainte ; un grand nombre. plusieurs fois la semaine, et, chaque jour, quelques-uns offrent la sainte communion pour leurs bienfaiteurs ; trois fois par jour, ils prient à la même intention. Tous les matins, ils font une petite méditation, et l'examen de conscience deux fois le jour ; tous les mois, ils ont un jour de récollection où, devant Dieu, ils examinent où ils en sont arrivés dans la grande œuvre de leur formation évangélique. Ils sont persuadés qu'ils doivent devenir riches en vertus pour travailler sans danger au salut des païens. Faut-il s'étonner d'entendre ces candides enfants demander aux prêtres qui les ont placés chez nous, ou même aux gens du monde, l'aumône de leurs prières? Le ciel doit sourire à cette humilité sincère. Ainsi autrefois l'ange de la Belgique et le patron de notre École, saint Jean Berchmans, n'omettait

aucune occasion de s'assurer le souvenir pieux de ses parents et de ses amis.

Nous recevons fréquemment des lettres de nos anciens élèves, qui nous exposent avec une éloquence persuasive l'état de leurs missions.

Ces rapports nous arrivent de la Nouvelle-Orléans et du Mexique, de la Chine et des Indes, des Montagnes Rocheuses et de l'Égypte, du Nouveau-Mexique et de l'Afrique, du Portugal et de l'Équateur. On s'adresse à notre pépinière d'apôtres pour avoir « des caractères bien trempés, des âmes généreuses, avides de la gloire de Dieu et désireuses de s'employer au salut du prochain. »

Aussi, quand nous demandions aux fondateurs des plus pénibles missions de l'Afrique centrale sur quels auxiliaires ils comptaient pour les assister dans leurs travaux et mourir à la peine, ils répondaient avec assurance : « Nous comptons sur les apostoliques. » Leur espoir n'a pas été vain : trente-cinq élèves de différentes écoles apostoliques ont jusqu'à présent répondu à l'appel.

Avec quelle joie et quelle charité nos élèves sont accueillis par les supérieurs des missions ! Quelles lettres de reconnaissance éloquente ces vénérés ouvriers évangéliques nous font parvenir pour nous témoigner leur allégresse et leur gratitude ! Oui, les missionnaires aiment les apostoliques. Cette année même nous en eûmes deux preuves bien frappantes. Un de nos enfants, très pieux et bon élève, mais dont un facheux accident avait arrêté la croissance, désespérait de pouvoir être reçu dans aucune mission. Je l'adresse au R. P. Cataldo, successeur de l'illustre Père De Smet, le missionnaire des Montagnes Rocheuses. Le jeune homme fait nettement connaître sa situation et supplie le supérieur de vouloir bien le recevoir. Cependant la réponse tardait à venir et le bon rhétoricien nous avait déjà remis un billet demandant son admission comme simple frère coadjuteur. Je lui dis d'avoir confiance et de prier. Enfin après deux mois d'attente, la lettre arriva. Il est admis, et le P. Cataldo ajoute : « Envoyez hardiment ici tous ceux que vous jugez convenir ; pourvu qu'ils aient été formés à l'École de Turnhout, ils rendront de grands services parmi nos sauvages si abandonnés. »

Une autre preuve de la haute idée qu'on se fait de nos apostoliques est la lettre que nous adressait naguère le R. P. da Cruz, provincial du Portugal et qui se termine par ces lignes :

« J'ose faire appel aux sentiments généreux de ces jeunes gens.

qui, ayant dans la poitrine des cœurs d'apôtres, auront bientôt à choisir le champ de leurs travaux pour la propagation de la foi. Trois nouvelles missions, promettant toutes une grande moisson de travaux et de conversions, leur tendent les bras. Je fais appel à leur générosité, et si Notre-Seigneur veut faire de quelqu'un d'entre eux des apôtres de l'Inde, de la Chine ou de l'Afrique, qu'ils sachent qu'ils trouveront toutes ouvertes les portes de notre noviciat, et dans les cœurs des Portugais, des cœurs de frères. »

« Je serais heureux, m'écrit à son tour le R. P. Directeur du Noviciat des missionnaires de Scheut, si vous pouviez m'annoncer la nouvelle de quelque futur candidat, et je me ferais un devoir d'aller prendre personnellement les informations requises. »

Il est inutile d'ajouter d'autres faits et d'autres témoignages pour se rendre compte de tout le bien opéré depuis vingt ans par l'École apostolique de Turnhout.

L'INAUGURATION DU BUSTE

DE

Mgr XAVIER DE MÉRODE

Discours du général de Charette

Le lundi 30 mai 1892, avait lieu au collège des Oratoriens de Juilly l'inauguration des bustes de deux illustres élèves de cet établissement : Mgr Xavier de Mérode et le général de Sonis. A cette occasion le général de Charette a prononcé un éloquent éloge de ces deux hommes, dévoués serviteurs de l'Église et de la Papauté (1).

Nous donnons ici la partie de ce discours qui concerne notre éminent compatriote.

Si je ne considérais comme une dette de cœur d'apporter à la mémoire de Mgr de Mérode et du général de Sonis, ces deux grandes

(1) Voir sur Mgr de Mérode la notice publiée par les *Précis historiques*, année 1886, p. 554.

figures de l'Église et de la Patrie, l'humble hommage de mon respect et de ma profonde reconnaissance. je vous dirais sans fausse modestie que je ne suis pas digne d'un tel honneur, n'ayant pas été leur camarade de collège, mais un simple soldat sous leurs ordres.

Mon discours va ressembler à un sermon, mais ce n'est pas ma faute si je suis obligé de faire l'apologie de deux saints. Je ferai passer le prêtre avant le général, quoique le général eût été digne lui aussi d'être un ministre de Dieu.

Mgr de Mérode !... Ce nom me rappelle les meilleurs souvenirs de ma jeunesse ; je vais essayer de vous faire connaître celui qui fut à la fois gentilhomme, soldat et prêtre, fidèle toujours à la belle devise de sa famille : « Plus d'honneur que d'honneurs ! »

C'est Mgr de Mérode qui a eu l'idée et le mérite de la reconstitution de l'armée pontificale ; c'est lui qui est allé chercher Lamoricière, son ami, pour lui en confier le commandement. Ils étaient faits pour se comprendre ces deux hommes de cœur, qui mirent en commun leur dévouement à cette grande cause de la Papauté et du Pouvoir temporel, dont la chute est venue, après eux, ébranler, jusque dans les fondements, les assises sociales et politiques du monde entier.

Je ne raconterai pas les difficultés innombrables que le ministre des armes a eu à surmonter, tant au dedans qu'au dehors. En quelques mois il organisa l'armée et c'est grâce à lui qu'on peut écrire dans les fastes de l'histoire « Castelfidardo », qui a été la suprême revendication du droit contre la force inique et brutale.

En 1861, il avait tenté de reprendre la province de Terni et de maintenir ainsi la protestation permanente contre l'iniquité du fait accompli. — Pie IX seul, hélas ! l'avait compris ; de fâcheuses influences firent avorter ce grand dessein.

C'est lui qui a tracé la Via Nazionale, telle qu'elle existe aujourd'hui, le seul embellissement qui ne dépare pas la Rome des Papes.

A lui revient l'honneur d'avoir créé l'hôpital militaire, bâti la belle caserne du Macao, réformé les prisons de Termini et d'avoir introduit à Rome les sœurs de charité et les ordres non cloîtrés.

Je ne vous dirai qu'un mot de son amour pour les catacombes où les zouaves eurent l'honneur d'apporter leur humble concours en travaillant au fouilles de la Santa Cecilia, au Camp des prétoriens et à Saint-Laurent. En ce qui regarde spécialement les catacombes de Saint-Laurent, j'ai contracté envers lui une dette de cœur que je

n'oublierai jamais : c'est là que reposent les dépouilles mortelles d'êtres qui nous sont chers.

Mgr de Mérode avait toutes les audaces d'un esprit libéral, dans la grande acception du mot ; il avait autant d'énergie dans l'action que de hauteur d'âme dans ses projets.

Voilà pour le soldat, voilà pour le ministre des armes.

Comme prêtre, il avait un cœur tout rayonnant de charité et c'est une des raisons pour lesquelles Pie IX le chérissait. Je l'ai vu et accompagné au chevet des malades, tant à l'hôpital militaire que dans les plus humbles demeures, portant des secours, consolant les affligés, et cependant on le trouvait jour et nuit à son ministère de la guerre.

Avait-il des défauts ? Heureusement... comme tout mortel. On lui a beaucoup reproché d'avoir un faible pour ses compatriotes et d'avoir trop d'esprit. C'est possible ! J'en aurais souhaité autant à ceux qui l'ont dénigré.

Quant au premier chef d'accusation, qu'il me soit permis de vous offrir, en ma personne, la preuve vivante du contraire.

On lui reprochait d'avoir élevé au grade de commandant un homme qui, disait-on, était par ses traditions un drapeau politique. « C'est possible, répondit Mgr de Mérode, mais ce drapeau a été troué à Castelfidardo. »

La modestie est une vertu de bonne compagnie, mais je dois passer outre, car j'ai trop à cœur l'honneur qu'il m'a fait et je ne me reconnais pas le droit de diminuer celui dont vous m'avez demandé de raconter la vie.

La première fois qu'il me revit après la guerre de 1870, il me répéta ce mot de Lamoricière : « Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer !... »

Mgr de Mérode est mort au Vatican dans les bras de son pontife et de son roi ; il est mort en gentilhomme, en soldat et en prêtre. Son plus beau titre de gloire sera d'avoir résumé en sa personne l'effort du monde chrétien en faveur de la Papauté.

BIBLIOGRAPHIE

VOYAGE AU MONT ARARAT par JULES LECLERCQ. — Un vol. in-18 avec carte et gravure. Prix : 4 fr. E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 8 et 10, rue Garancière, Paris.

Un grand voyageur, M. Jules Leclercq, président de la Société belge de géographie, qui naguère nous racontait son itinéraire *du Caucase aux monts Alaï*, a voulu l'an dernier gravir l'Ararat, précisément parce que la fameuse montagne biblique sur laquelle s'arrêta l'arche de Noë est réputée inaccessible. Malgré les dangers de cette ascension, en dépit du fanatisme des populations kurdes, de la révolte de ses porteurs à 3,000 mètres d'altitude, le hardi explorateur a eu la bonne fortune de sortir sain et sauf de son entreprise périlleuse. Le récit de son expédition est d'un intérêt captivant et rempli d'aventures dramatiques ; son livre contient, en outre, de curieux aperçus concernant l'Arménie et la question arménienne, d'une importance si actuelle. Les amateurs de la littérature des voyages prendront plaisir à lire ces pages où les descriptions les plus pittoresques sont mêlées aux péripities les plus émouvantes. Les lecteurs plus sérieux y apprendront beaucoup sur le glorieux passé de l'antique empire des Arméniens, sur l'état actuel et les destinées probables de cette illustre nation, l'une des plus remarquables entre toutes les branches de la vigoureuse race aryenne.

FLORILEGIUM SEU FASCICULUS PRECUM ET EXERCITIORUM QUÆ FLORUM INSTAR COLLEGIT A. C. DE SCHREVEL, S. T. L., Ecclesiæ cathedralis Brugensis can. hon. — Brugis Flandrorum, apud Desclée, De Brouwer et soc. 1892.

Composé spécialement pour le clergé, ce recueil offre aux prêtres le texte des prières les plus usuelles. L'auteur a considérablement amélioré cette seconde édition de son travail, en y ajoutant des formules nouvelles, par exemple pour l'action de grâces après la sainte messe; en y introduisant deux méthodes pour le Chemin de la Croix, des prières multiples en l'honneur des Personnes divines et des saints, etc., etc. Toutefois, la partie principale du travail de M. De Schrevel se rapporte aux associations, aux confréries, aux congrégations les plus importantes qui existent dans l'Église. Et pour

que rien ne manquât à l'authenticité de son recueil, M. le chanoine De Schrevel a demandé et obtenu qu'il fût revu, à Rome même, par un délégué de la Congrégation des Indulgences.

L'approbation romaine, datée du 8 avril 1892, garantit la doctrine sur les Indulgences, ainsi que les concessions faites par l'Église et consignées dans le *Florilegium*. Ce recueil deviendra le répertoire universel des prêtres, et partant le meilleur guide des fidèles en matière d'indulgences. Nous souhaitons qu'il se répande partout, et qu'il réponde au but que s'est proposé son savant auteur.

NÉCROLOGIE

La rédaction des *Précis historiques* prend la part la plus vive à la perte cruelle que vient de faire la congrégation de Notre-Dame de Scheut, par la mort d'un de ses plus vaillants missionnaires. Nous empruntons la notice suivante au Bulletin des *Missions de la Chine et du Congo*.

« Le dimanche 21 février, à la résidence du Sacré-Cœur, *Nouvelle-Anvers* des Bangalas, un des quatre fondateurs de la Mission du Congo Indépendant, le T. R. M. De Backer, est pieusement décédé à la suite d'une fièvre bilieuse amenée par des excès de travail et par un héroïque dévouement.

« Ce que fut cet intrépide missionnaire, peu de mots suffiront à le dire. Naguère encore, il était supérieur de la résidence de Berghe-Sainte-Marie, au confluent du Kassaï et du Congo, où vivaient des peuplades livrées à toutes les horreurs de la polygamie, de l'esclavage, du cannibalisme et des sacrifices humains. En peu d'années, et par le seul ascendant de son zèle et de sa douceur, il était parvenu à empêcher les guerres continuelles de tribus à tribus ; on ne voyait plus immoler sur les tombes royales des hécatombes de victimes ; les chefs, sauf un seul, s'étaient engagés, biens que païens encore, à n'avoir désormais qu'une seule épouse et se faisaient gloire de regarder le P. De Backer comme leur protecteur et leur père; les missionnaires prêchaient librement dans toutes les bourgades, les conversions se multipliaient, l'école de Berghe voyait sur ses bancs les fils des plus grands chefs.

« Le P. Cambier, fondateur de la mission des Bangalas, ayant reçu

l'ordre d'aller ériger celle de *Loulouabourg*, le P. De Backer fut désigné pour la *Nouvelle-Anvers*. Il n'hésita pas un seul instant et laissa cueillir par d'autres la moisson que lui-même avait semée.

Arrivé le 1er septembre 1891 chez les Bangalas, en quelques mois il y renouvelait les merveilles opérées à Berghe-Sainte-Marie. Il y trouva 260 enfants arrachés à l'esclavage par la munificence de Sa Majesté le roi Léopold, qui a compris à merveille que le moyen le plus efficace de lutter contre l'esclavagisme, c'est de former, par l'éducation des enfants, des villages chrétiens destinés à devenir en ces contrées barbares les citadelles de la civilisation et de la foi. Le missionnaire se mit à l'œuvre, et, ces petits sauvages, ces fils de cannibales, il les transforma bientôt de telle sorte, il les rendit si doux si obéissants, si actifs, que tous les Européens de résidence en ces parages en étaient ravis d'admiration et déclaraient que l'on ne peut voir mieux dans aucun collège d'Europe.

Dieu jugea que c'en était assez pour la récompense. Une première atteinte de fièvre fut conjurée par les soins empressés de MM. Baert et Vanderlinden, commissaires de district aux Bangalas, et de M. Decorte, médecin au même poste. Une rechute eut lieu le 10 février, après la sainte messe, et ne laissa bientôt plus aucun espoir. Administré par son confrère, M. Jules Garmyn, le pieux malade ne prononça plus guère que ces mots : « Mon Jésus, seigneur Jésus ! Marie, ma mère ! » Et le 21, vers 5 heures du soir, il s'éteignait doucement.

A la cérémonie des funérailles, à laquelle tous les Européens de la station assistèrent, écrit M. Garmyn, les 260 enfants de la colonie pleuraient à fendre l'âme. Depuis lors, ils importunent le missionnaire, afin de recevoir au plus tôt le saint baptême. « Si nous « mourons païens, disent-ils naïvement, nous ne pourrons pas aller « rejoindre au ciel celui qui fut pour nous un père et une mère ! »

Quelle oraison funèbre fut jamais plus éloquente ? Et que pourrions-nous y ajouter, si ce n'est : — Adieu, vaillant soldat de Dieu et de l'Église ! Tes frères d'Asie et du Congo ne te pleurent pas : ils célèbrent ton triomphe et envient ta couronne ! »

Le Père Albert De Backer était né à Moustier-au-Bois, près de Frasnes-lez-Buissenal, le 6 décembre 1851 ; il avait fait ses études au collège d'Enghien, au petit séminaire de Bonne-Espérance et au grand séminaire de Tournai ; il fut ordonné prêtre en 1878. L'abbé De Backer, avant de partir pour le Congo, avait été successivement vicaire à Saint-Piat, à Tournai, et à Gosselies. Il montra dans ces deux paroisses les mêmes qualités qu'il devait montrer plus tard au

Congo : c'était un type de bon prêtre, brûlant de zèle, pieux, aimant les humbles et les petits. Au Congo, ce fut, peut-on dire, son zèle qui causa sa fin prématurée.

L'Abbé De Backer, des premiers, pensa que les Belges avaient le devoir d'évangéliser le Congo. Avant qu'il fût question d'une mission belge, il était allé chez les Pères blancs d'Alger se préparer à l'évangélisation des nègres. Aussitôt qu'il apprit qu'en Belgique on allait fonder une mission pour le Congo, il demanda de pouvoir s'y rendre et fut un des quatre premiers prêtres belges qui s'embarquèrent en 1888 à Anvers pour fonder cette mission. Une de ses sœurs est du nombre des premières religieuses parties pour le Congo.

CHRONIQUE DU MOIS DE JUIN

1. — Les deux reines de Hollande rendent visite à la cour de Berlin ; le roi de Suède fait incognito un court séjour en France.

3. — Le prince Ferdinand de Bulgarie passe par Paris en se rendant à Londres, dans l'intérêt des affaires de sa Principauté.

6. — M. Carnot, président de la République française, est reçu à Nancy. Tout se passe avec beaucoup d'ordre. Le grand-duc Constantin de Russie, oncle du Czar, lui rend visite dans cette ville.

7. — Les empereurs d'Allemagne et de Russie se rencontrent dans la ville de Kiel, située sur la Baltique.

8. — M. Cheeseman, président de la République noire de Libéria, en Afrique, demande au pape Léon XIII des missionnaires catholiques pour évangéliser le peuple de ce pays.

11. — Le Dr Luiz Saenz Peña est nommé à la presque unanimité des électeurs président de la République Argentine.

14. — A la suite des élections générales, et malgré l'échec des Indépendants à Bruxelles, le cabinet conservateur obtient une importante majorité dans les assemblées constituantes : 32 voix à la Chambre et 16 voix au Sénat. A Gand, les catholiques l'emportent de mille voix sur leurs adversaires libéraux.

15. — Le capitaine anglais Stairs et le lieutenant belge Bodson,

qui faisaient partie d'une des expéditions au Katanga, sont morts en retournant à Zanzibar par la voie du Chiré et du Zambèse.

— Le chef du cabinet anglais, marquis de Salisbury, donne l'assurance à la Chambre des Lords que les affaires de l'Ouganda seront examinées avec soin et que justice sera faite.

17. — Le général Palacio, président du Venezuela, est battu par les troupes insurrectionnelles et quitte le pays.

20. — Aux États-Unis, les républicains présentent, comme candidat à la future présidence, M. Harrison, président actuel, et les démocrates, M. Cleveland, ancien président.

— Le roi Humbert et la reine Marguerite arrivent à Berlin et résident pendant trois jours à la cour impériale.

22. — Ravachol, le dynamitard de Paris, est condamné à mort par les assises de Montbrison, pour assassinat prémédité.

28. — La Chambre des Communes d'Angleterre est dissoute par la Reine ; endéans cinq semaines des élections générales doivent procéder à la formation d'un nouveau Parlement.

Ou Précis hist. T. 41

LE COMTE

ERNEST D'URSEL

Lieutenant du génie, détaché au Congo,

décédé à Loulouabourg le 9 janvier 1892.

Un jeune officier, appartenant à l'une des plus nobles familles de notre pays, est tombé, il y a six mois, sur le glorieux champ de bataille du devoir, victime de son dévouement à la grande cause de la civilisation chrétienne. Comme d'autres de ses camarades de l'armée belge, le comte Ernest d'Ursel a donné un bel exemple aux hommes de notre génération : il s'est arraché aux douceurs du repos dans la patrie, aux jouissances d'une haute position sociale, aux affections intimes d'une famille tendrement aimée, pour affronter les durs labeurs de la colonisation africaine et braver les périls d'un climat meurtrier.

Enlevé par la maladie, quelques semaines après son arrivée au poste qui lui avait été assigné au centre de l'Afrique, s'il n'a pas pu prendre une part active aux explorations, aux luttes, aux rudes campagnes, qui font la gloire de nos officiers, Ernest d'Ursel n'en a pas moins bien mérité de la patrie belge (1). Il a eu la volonté efficace

(1) Sur les travaux des officiers belges dans l'Afrique centrale, on peut consulter les ouvrages suivants : *Cinq années au Congo* (1879-1884), par Stanley ; trad. de l'anglais par G. Harry, un vol. gr. in-8°, Bruxelles 1885. — *Les Belges dans l'Afrique centrale.* 3 vol. gr. in-8°. Bruxelles 1886. — *La vie en Afrique*, par le lieutenant J. Becker. 2 vol. in-8°

de partager les travaux de nos héroïques explorateurs ; et si Dieu n'en avait pas disposé autrement en le rappelant à lui dès la première heure, grâce à la forte trempe de son caractère, à ses qualités militaires et administratives, le comte d'Ursel aurait sans doute accompli de grandes choses pour l'avenir de notre colonie africaine. Il avait du moins cette noble ambition, et tout, d'ailleurs, l'y avait préparé : sa calme raison et son généreux cœur, ses principes religieux et sa virile éducation. Les leçons et les exemples de son illustre famille lui avaient fait comprendre de bonne heure qu'aujourd'hui, plus que jamais, les classes dirigeantes doivent consacrer leur fortune et leur influence, leur temps et leur travail au service de la religion et de la société, à la prospérité de la patrie. Il importe donc, croyons-nous, de conserver le souvenir de la trop courte carrière du comte Ernest d'Ursel.

Puissent ces quelques pages, consacrées au récit de la vie et de la mort du jeune officier, apporter du moins une faible consolation à la douleur de ses parents et de ses amis ! Puissent-elles exciter la généreuse émulation de tant de jeunes gens qui ne savent comment employer les dons du Ciel, et qui trop souvent en abusent pour leur malheur et celui de leurs familles.

Marie-Henri-Ernest, comte d'Ursel, naquit à Bruxelles le samedi 26 mai 1866. Il avait à peine atteint sa treizième année, quand il eut la douleur de perdre son excellent père, le comte Auguste d'Ursel, fils cadet du quatrième duc d'Ursel et d'Hoboken, prince du saint-empire. Sa mère, née comtesse Marie de Croix, voulut présider elle-même à son éducation. Elle sut inspirer à son

Bruxelles 1887. — *Sur le Haut-Congo*, par le major Coquilhat. Un vol. in-8°. 1888. — Voir aussi les *Bulletins de la Société royale de géographie de Bruxelles*, ann. 1878 à 1892, ainsi que le journal bi-mensuel : *Le Mouvement géographique.*

fils Ernest, ces sentiments de foi et de piété chrétiennes, ces principes d'honneur et de devoir, ces habitudes d'ordre et de travail, auxquels le vaillant officier demeura inébranlablement fidèle jusqu'au dernier jour de sa vie. Un digne ecclésiastique, M. l'abbé Zohren, alors exilé en Belgique par le Culturkampf allemand, fut pendant plusieurs années précepteur des jeunes comtes Ernest et Adrien d'Ursel ; il entra pleinement dans les vues de leur pieuse mère, et contribua beaucoup au développement de leur talent et à la formation de leur caractère.

Après avoir achevé, en 1883, ses humanités au collège Saint-Michel à Bruxelles, Ernest d'Ursel s'y prépara durant une année à l'examen d'entrée de l'École militaire. Reçu le 1er décembre 1884 dans la section des armes spéciales, il se fit tout d'abord estimer de ses chefs et de ses camarades par son application constante à l'étude, par la simplicité de ses manières, par l'affabilité de son caractère. Sans morgue aucune et sans prétentions, il se montrait, à l'École comme au collège, l'égal de tous, rendant à tous des services d'ami et de bon compagnon. Aussi était-il aimé et respecté de ses condisciples. S'il évitait de faire parade de ses convictions religieuses, il se gardait bien de les dissimuler, et comme il était lui-même plein d'égards pour les autres, cette loyale conduite lui valut l'estime et la considération générale. C'est ainsi que, dans les milieux les plus divers, à l'École, à la caserne, comme dans les salons mondains, le jeune comte d'Ursel eut le rare courage d'être également fidèle aux devoirs de la religion catholique et aux exigences du service militaire. D'ailleurs, sa vertu était aussi aimable que sincère et son commerce aussi courtois que sûr. Doué d'une grande force de volonté et d'une inaltérable bonne humeur, il savait se plier à tous les caractères, à toutes les situations. Le premier à la peine et au travail, il ne se plaignait jamais des petites mortifications, des ennuis et des privations

inséparables d'une rigoureuse discipline militaire. Il tenait à prouver par des faits qu'il n'avait pas embrassé la noble carrière des armes par vanité ou par entraînement, mais uniquement par vocation et par amour du devoir ; et pour remplir son devoir tout entier, et même plus que son devoir, il savait s'imposer de pénibles sacrifices.

Aussi, en 1886, quand le gouvernement du Roi crut devoir faire appel aux élèves de l'École militaire pour prendre part à la croisière que l'aviso à vapeur *la Ville d'Anvers* entreprenait dans la mer du Nord pour la protection de nos pêcheries, le jeune comte d'Ursel fut-il un des premiers à répondre au désir du gouvernement. Il comprenait très bien que notre petit pays, essentiellement industriel, devait profiter de son magnifique port d'Anvers et des autres ports de notre littoral, ainsi que de nos récents établissements au Congo, pour créer tout au moins un commencement de marine militaire. Il savait par l'histoire que non seulement les grands États de l'Europe avaient besoin de flottes puissantes pour la défense et la protection de leurs intérêts commerciaux et politiques, mais que même les petits États maritimes, comme le Danemark et le Portugal, comme Gênes et Venise autrefois, comme de nos jours la Hollande et la Grèce, ont tout avantage à protéger efficacement leur pavillon dans les parages lointains où ils ont des colonies et des stations commerciales. C'est pourquoi, malgré les privations en perspective, Ernest d'Ursel n'hésita pas un instant à faire l'essai de la rude vie du marin. C'était pour lui comme une épreuve préparatoire aux généreux desseins qu'il projetait dès lors et qu'il devait bientôt réaliser en s'engageant dans l'administration de l'État congolais.

Après avoir tenu la mer tout un long mois, durant lequel les aspirants de marine étaient astreints à la vie et à la nourriture des matelots, le jeune midshipman retourna à ses études militaires ; il fut admis en 1887

comme sous-lieutenant à l'École d'application ; deux ans après, il obtenait le 4e rang dans le classement de sortie, avec la faveur de choisir l'arme qu'il préférait. Le 23 novembre 1889 il fut nommé sous-lieutenant au régiment du génie en garnison à Anvers.

Dans cette importante place forte, le jeune officier se livra avec ardeur à l'accomplissement de ses nouveaux devoirs. A part de rares excursions à Bruxelles, pour y passer quelques instants au sein de sa famille, l'actif sous-lieutenant était tout entier à la disposition de ses chefs. On eût dit que le comte d'Ursel, comme un petit officier de fortune, n'attendait son avancement que de lui-même, de son travail, de son talent, de sa valeur.

Sur ces entrefaites, les établissements créés dans l'Afrique centrale par le génie persévérant du roi Léopold II, avaient pris de notables développements, surtout depuis l'heureuse issue de la Conférence de Bruxelles. Il fallait organiser l'occupation effective de toutes les parties de cette immense colonie; il fallait multiplier le nombre de nos officiers, de nos agents, de nos missionnaires et de nos bonnes sœurs de charité; il fallait, en un mot, déployer un suprême effort pour suffire à la besogne qui allait chaque jour s'accumulant par la marche en avant de nos hardis pionniers.

La grande entreprise africaine, tout le monde en est aujourd'hui convaincu, ne peut réussir, eu égard aux immenses difficultés qu'elle présente, que par l'accord unanime de toutes les classes de la société belge sous la haute et habile direction du roi-souverain, par l'union étroite de toutes les activités et de toutes les capacités, de tous les dévouements et de tous les sacrifices. Le succès... c'est-à-dire l'expansion du christianisme dans l'Afrique centrale, la civilisation du continent noir, la colonisation progressive de l'Etat congolais, et en même temps l'avenir, la gloire, la fortune de notre patrie.... sont à ce prix.

C'est ce qu'avait parfaitement compris le jeune sous-lieutenant du génie, dont nous pleurons la mort prématurée, ainsi que son noble ami et parent, le prince Henri de Croy, lieutenant de cavalerie, fils aîné du prince Juste et de la princesse, née comtesse Madeleine d'Ursel. Henri de Croy était de six ans plus âgé qu'Ernest d'Ursel. Elevés dans les mêmes principes, préoccupés des mêmes pensées, animés des mêmes sentiments, ces deux jeunes gens résolurent de prêcher d'exemple et de se dévouer à l'avenir de l'œuvre africaine. Le même jour, à la même heure, ils offrirent leur épée et leurs services au souverain de l'État indépendant. Cette offre, on le comprend, fut accueillie avec empressement et reconnaissance par S. M. le roi Léopold II; mais c'était un dur sacrifice pour les dignes parents des deux officiers. Cependant ils n'hésitèrent pas plus que leurs chers enfants, qui ne faisaient, en définitive, que mettre généreusement en pratique les chrétiennes et patriotiques leçons qu'eux-mêmes leur avaient données. Madame la comtesse d'Ursel se montra héroïque en accordant son fils aîné à la noble cause de la civilisation africaine. Comme lui, elle voyait dans cette rude carrière un véritable apostolat chrétien et l'accomplissement d'un devoir social. Accompagnée de plusieurs membres de sa famille, elle eut le courage de conduire son cher fils jusqu'au navire qui devait l'emmener au Congo et qui allait hélas! le lui ravir à jamais.

C'est le 3 juin 1891 que les deux officiers s'embarquèrent à Flessingue sur l'*Edward Bohlen*, grand vapeur allemand de la ligne Hambourg-Congo. Ils eurent la bonne chance d'avoir pour compagnons de voyage les Pères Cambier et De Gryse, des missionnaires de Scheut, qui devaient, comme eux, se rendre dans le district de Loulouabourg, et qui ne se doutaient pas alors qu'ils y recueilleraient le dernier soupir du jeune comte d'Ursel.

Mais en ce moment, officiers, passagers, missionnaires, tous étaient à la joie et à l'espérance. La traversée fut heureuse et rapide, quoique jusqu'aux îles Canaries, l'Océan eût été assez houleux. Le comte d'Ursel eut beaucoup à souffrir du mal de mer ; mais, comme toujours, il en prenait bravement son parti et se disait : à la guerre comme à la guerre. Nos lieutenants belges et nos missionnaires de Scheut n'eurent qu'à se louer du capitaine de l'*Edward Bohlen*, des officiers du bord, de l'équipage et des passagers.

Les *Notes de Voyage* que le comte d'Ursel a tenues très exactement depuis son départ de Flessingue jusque peu de jours avant sa mort, ainsi que plusieurs lettres écrites par lui à sa famille et à ses amis, nous ont été gracieusement communiquées ; nous espérons bien que ces pages seront publiées un jour, et nous nous garderons de les déflorer par d'indiscrètes citations. Il nous suffira de dire qu'elles nous dépeignent au vif le caractère du jeune officier : il y paraît toujours simple, naturel, curieux, pratique, avisé, courageux et résolu ; il s'y montre plein de tendresse pour sa mère et pour les siens, serviable et bon envers tout le monde. On le voit prêt à subir les ennuis et les contradictions, prêt à braver les intempéries du climat et les hasards des explorations en plein pays sauvage ; avec cela, un calme imperturbable et une bonne humeur qui ne lui fait jamais défaut. Nous ne pouvons qu'indiquer ici les principales étapes et résumer les détails les plus importants de son *journal* de voyage. Ces renseignements feront sans doute plaisir à ceux qui ont connu le comte Ernest d'Ursel ou qu'intéressent plus spécialement les progrès de notre colonie du Congo.

A partir de l'île de Ténériffe, où l'*Edward Bohlen* mouilla le mercredi 10 juin, dans le petit port de Santa-Cruz, — tout juste huit jours après avoir quitté les bouches

de l'Escaut, — la navigation devint de plus en plus agréable ; les horizons, les paysages, les incidents de la traversée étaient de nature à provoquer, de la part du touriste et du soldat, des observations pleines de charme et d'à-propos.

A Ténériffe, nos officiers et nos missionnaires furent parfaitement accueillis par M. le Dr Allard, consul de Belgique aux îles Canaries ; ils firent l'acquisition d'une douzaine de mulets, d'ânes et d'ânesses, pour le service de leurs futures stations du Congo. Le jeudi 11 juin on quitta Santa-Cruz et le Dr Allard accompagna ses nationaux jusqu'à *Las Palmas*, capitale de la grande Canarie, où l'on débarqua le même jour. Les voyageurs y apprirent qu'on craignait pour le steamer anglais l'*Akassa*, qui se rendait au Congo et qui n'avait plus donné signe de vie depuis plusieurs semaines. Ces craintes étaient heureusement exagérées, comme ils purent le constater à leur arrivée au Congo.

Le samedi 13 juin l'*Edward Bohlen*, était à la hauteur du Cap Vert ; le temps continuait à être magnifique et la mer des plus calmes. Le lendemain dimanche, le P. Cambier put célébrer à bord vers 9 heures du matin le saint sacrifice de la messe auquel assistèrent tous les passagers belges. Les jours suivants on longea la Côte d'Or et la Côte des Esclaves ; puis on relâcha aux petites escales anglaises d'Akkra et de Quittah, situées entre le pays des Achantis et le Dahomey. Le navire y embarqua 300 nègres libres pour les travaux du chemin de fer de Matadi à Léopoldville. C'était la première fois que nos officiers avaient sous les yeux de nombreux spécimens de ces tribus noires qu'ils allaient bientôt connaître plus à fond et qu'ils étaient appelés à gouverner et à civiliser. Le jeudi 25 juin, trois semaines après leur départ d'Europe, on jeta l'ancre en vue du port principal de l'île portugaise de San-Thomé ; nos officiers visitèrent ce port qui leur rappelait l'an-

cienne prospérité des colonies lusitaniennes de l'Afrique Occidentale (1).

Enfin, le 25e jour d'une très favorable traversée, les passagers du *Bohlen* franchissaient l'embouchure du grand fleuve africain ; ils apercevaient à droite, sur la rive méridionale, le petit village portugais de *San-Antonio*, et sur leur gauche le poste belge de *Banana*. Vers midi une chaloupe leur amenait à bord le pilote, un Ostendais, qui devait les conduire sûrement, à travers les grandes îles et les nombreux bancs de sable du fleuve, jusqu'à Boma, la capitale actuelle du Congo, où l'on aborda heureusement le 28 juin vers 6 heures du soir. A cause de la nuit qui, sous cette latitude tombe soudainement, on différa le débarquement jusqu'au lendemain.

Le prince de Croy et le comte d'Ursel acceptèrent avec reconnaissance la chambre que leur offrit à la résidence de la mission Mgr Huberlant, pro-vicaire apostolique du Congo et supérieur des missionnaires de Scheut. On avait mis à la disposition de nos officiers quelques soldats noirs de la garnison, pour transporter leurs effets à la mission. A peine installés, ils allèrent rendre leurs devoirs au vice-gouverneur général, major Wahis, auquel ils furent présentés par le secrétaire général, lieutenant Lombard, et par le commandant de la force publique, capitaine van der Mynsbrugghe. Le major Wahis les reçut avec la plus aimable cordialité et leur annonça qu'ils partiraient bientôt pour Léopoldville avec un détachement de soldats noirs qui se trouvait pour le moment à Vivi et qu'il attendait à Boma d'un jour à l'autre.

Nos officiers passèrent une semaine entière à Boma :

(1) Il y a quatre cents ans, lors des premières conquêtes des européens dans l'Afrique occidentale, au lieu de *trois semaines*, les navires portugais mettaient ordinairement *trois mois* pour se rendre de Lisbonne au Congo.

ils purent visiter en détail la ville et les environs; ils constatèrent avec plaisir les progrès réalisés depuis dix ans. Cette capitale provisoire n'était autrefois qu'un misérable village de noirs avec trois ou quatre factoreries européennes. Elle se développe rapidement, compte aujourd'hui une centaine de blancs, et se compose de deux quartiers principaux : Boma-rive et Boma-plateau. Ces deux agglomérations, éloignées l'une de l'autre de deux kilomètres, sont reliées par un tram à vapeur, qui fait la navette quatre fois par jour et met environ dix minutes à parcourir la ligne. A mi-chemin, entre les deux points extrêmes de ce petit vicinal, se trouve un gros village de travailleurs nègres qui sont occupés, durant le jour, dans les deux Boma : on y a bâti un hôpital pour leur usage exclusif.

A *Boma-rive*, on a construit deux grands *piers* ou débarcadères, qui se prolongent dans le fleuve. C'est là que se trouvent les bâtiments de la société des magasins généraux et d'autres sociétés commerciales, plusieurs factoreries, quelques maisons particulières, ainsi que le Grand-Hôtel, où la plupart des européens de Boma-plateau vont ordinairement prendre leurs repas.

Boma-plateau, comme son nom l'indique, est situé sur une petite hauteur, d'où l'on jouit d'un vaste horizon et d'une vue magnifique ; c'est le siège du gouvernement. En arrivant sur la colline, on voit tout d'abord, à gauche, la maison du gouverneur-général, très simple mais assez vaste. A côté de l'hôtel du gouvernement, on remarque la résidence des Pères de Scheut; c'est une sorte de grand chalet en bois, avec véranda : elle a cinq pièces, trois au rez-de-chaussée et deux au premier. L'église est attenante à la maison ; construite en fer — tous les matériaux ont été apportés de Belgique, — elle présente un assez bel aspect et ne manque pas d'architecture. C'est là que nos voyageurs assistèrent, le 1er juillet, à la cérémonie reli-

gieuse célébrée à l'occasion du septième anniversaire de la fondation de l'État Indépendant.

Le 1er juillet est la grande fête nationale du Congo Belge. A 8 heures du matin, le gouverneur général et tous les employés de l'État se rendirent à l'église où Mgr Huberlant et les missionnaires entonnèrent le chant du *Te Deum*. Ensuite le gouverneur passa la revue de la petite garnison de Boma, forte d'environ deux cents hommes. Un peloton de jeunes noirs, enfants de troupe, attirait l'attention par leur bonne mine et leur fière contenance. Le soir, chez M. le gouverneur, il y eut grande réception de tous les fonctionnaires européens de l'État, depuis le premier magistrat jusqu'au dernier sous-officier ou mécanicien.

Ce jour-là et les jours suivants, le prince de Croy et le comte d'Ursel firent leurs visites de politesse aux principaux employés de l'État et aux notables de la place. Les habitations de ces messieurs, comme celle du gouverneur, sont toutes construites en fer et n'ont qu'un rez-de-chaussée ; elles sont situées dans le voisinage de l'hôtel du Gouvernement : on y voit les résidences et les bureaux du secrétaire général, qui est en même temps commissaire du dictrict de Boma, du directeur des finances, du directeur de la justice, des magistrats, du commandant de la force armée, l'intendance militaire, l'imprimerie de l'État, l'infirmerie et la maison du médecin qui a l'hygiène publique dans ses attributions ; au point culminant de la colline, on admire le *sanitarium* des européens.

Au delà d'un petit ravin, en amont du « ruisseau des crocodiles », nos officiers allèrent examiner les casernes et les magasins de la force publique, les bureaux de la poste, du télégraphe et du téléphone, ainsi que la division de police qui compte une vingtaine d'agents noirs, dirigés par un européen. On commençait à bâtir plusieurs maisons en briques, entre autres celle qui doit servir d'habitation aux

bonnes sœurs de Charité. A Chinka-Kassa, à vingt minutes en aval de Boma, on élevait un petit fort qui doit défendre la ville et le fleuve contre les attaques des navires étrangers en cas de conflit avec d'autres puissances.

Pendant leur court séjour à Boma, nos jeunes officiers jouirent d'une excellente santé ; ils se croyaient déjà accoutumés au climat du Congo, et le 7 juillet, au moment de leur départ pour Matadi et Léopoldville, ils étaient tout heureux à la pensée de pouvoir bientôt, à la tête de leur détachement, commencer la vraie vie d'Afrique, la vie du militaire et de l'explorateur.

Le 7 juillet, à 8 heures du matin, le prince de Croy et le comte d'Ursel montèrent à bord du petit steamer fluvial le *Prince Baudouin*, qui remorquait une grande barque portant les bagages, les munitions et les cinquante soldats noirs du détachement. A la tombée de la nuit, on débarqua au quai de Matadi et dès le lendemain à 4 heures du matin, les deux officiers se mirent en devoir de tout disposer pour leur marche en avant ; ils assignent les rangs aux soldats, répartissent les charges entre les porteurs, veillent au bon ordre de la caravane et.... en route pour Léopoldville.

On a maintes fois décrit, depuis douze ans, ce long et difficile chemin des caravanes, tracé par Stanley à travers les monts et les vallées, les torrents et les rivières, les broussailles et les rochers ; il est donc inutile de nous y arrêter (1). Cette route ne compte pas moins de trente étapes ; elle exige vingt jours de marche en plein soleil et de campements sous la tente. Nos vaillants officiers supportèrent très bien la fatigue, mais ils ressentirent tour à

(1) Sur la route des caravanes et le tracé du chemin de fer, voir l'article de M. G. Vauthier dans le *Bulletin de la Soc. bel. de géogr.* année 1889, p. 149.

tour les premières atteintes des fièvres africaines : ils se rendirent mutuellement tous ces services d'ami et de camarade qui sont si précieux en pays étranger et font songer malgré soi à la famille et à la patrie absentes. Ce premier essai de la vie d'Afrique ne laissa pas que de faire éprouver quelques déceptions à nos jeunes officiers ; mais, en dépit des fièvres et des fatigues, leur moral était excellent. Ils soupiraient après le moment où ils seraient rendus au poste de Loulouabourg, qui leur avait été assigné par le gouvernement du Congo.

Enfin, le mercredi 29 juillet, vers midi, le détachement faisait son entrée à Léopoldville où résidait alors M. le lieutenant d'artillerie Costermans en qualité de commissaire de district. L'accueil qu'ils reçurent dans cette station les eut bientôt remis de leurs fatigues ; et ce qui les consola de bien des peines, ce furent les lettres qui leur parvinrent pour la première fois de leurs familles depuis leur arrivée au Congo. Ils espéraient pouvoir se rendre immédiatement à leur poste de Loulouabourg par l'un des vapeurs amarrés aux quais de Léopoldville ; mais ils comptaient sans les circonstances et sans la force des choses. Ils durent rester une quinzaine de jours à Léopoldville, et tout un long mois dans le voisinage, à Kimpoko (1) ; ils profitèrent de ces retards pour s'initier de plus en plus aux affaires de la colonie.

Léopoldville, la future capitale de l'État, n'est encore qu'une petite station centrale qui relie les établissements du littoral à ceux du Haut-Congo, et où résident pour le moment une trentaine de blancs et quelques centaines de noirs (2). Dès que le chemin de fer sera achevé, elle pren-

(1) Cette localité, située sur les bords du Pool, à 30 kilomètres à l'amont sert souvent de dépôt aux troupes de passage afin d'éviter l'encombrement à Léopoldville.

(2) Un rapport détaillé sur *Léopoldville* a été publié par M. Ch. Liebrecht dans le *Bulletin etc.* année 1889, p. 501.

dra sans doute des développements rapides et considérables. Une des premières visites de nos officiers fut pour le port et les chantiers de la station. C'est le point d'attache d'une trentaine de steamers qui sillonnent le grand fleuve et ses nombreux affluents et qui dès maintenant ne suffisent pas aux besoins du commerce. De là nos bateaux à vapeur peuvent se rendre directement en quelques jours jusqu'aux extrémités de la Colonie, grâce au vaste réseau fluvial du bassin du Congo, qui a plus de 12,000 kilomètres de voies navigables. Il y avait alors, outre une multitude de barques, trois grands steamers amarrés le long des quais et du fleuve : le *Stanley*, la *Ville d'Anvers* et la *Ville de Bruxelles*.

Le dimanche 2 août, le comte d'Ursel alla faire visite en canot aux agents de la station de *Brazzaville*, ainsi qu'aux missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit qui ont une belle résidence un peu plus haut sur la rive française.

Quelques jours après arrivait de Matadi le Gouverneur général qui allait faire une tournée d'inspection dans le Haut-Congo. Le sous-lieutenant comte d'Ursel se trouvait ce jour-là le seul officier valide présent dans la station ; il fut chargé d'aller à la rencontre du gouverneur avec la petite garnison de Léopoldville. Le jeudi, 6 août, vers 9 heures du matin, le major Wahis, précédé d'un beau caporal noir portant le grand drapeau bleu à étoile d'or de l'Etat indépendant, et suivi de son escorte et de ses porteurs, apparaissait au haut de la colline qui domine Léopoldville. Le comte d'Ursel et sa troupe de soldats indigènes, qui faisaient la haie dans la belle avenue de bananiers qui conduit à la station, lui présentèrent les armes et l'accompagnèrent à son entrée à Léopoldville où le vin d'honneur lui fut offert. Le vaillant major ne semblait guère fatigué de la route, et, sur l'heure même, il commença la visite des établissements civils, militaires et maritimes.

Les jours suivants, *Boula-Matari* — c'est le nom que, depuis Stanley, les noirs du Congo donnent au gouverneur général (1) — reçut en grande cérémonie, sous la véranda de son habitation, les petits chefs noirs des environs qui venaient, comme vassaux de l'État, lui présenter une sorte d'hommage féodal : promesse de soumission à l'État indépendant et assurance de protection de sa part. Le 12 août, la *Ville de Bruxelles*, partait pour le Haut-Congo, avec un détachement de soldats noirs et un plein chargement de vivres et de munitions ; le même jour, Mgr Augouard, ancien missionnaire au Congo, maintenant vicaire apostolique de l'Oubanghi français, venait de Brazzaville offrir ses respects au gouverneur. Le lendemain, 13, le comte d'Ursel recevait, par le courrier de Belgique, la nouvelle de sa nomination au grade de lieutenant ; le major Wahis le félicita de son avancement et, au dîner, dans un toast plein de cordialité, il but à la santé du jeune lieutenant.

Le 15 août, fête de l'Assomption, le gouverneur alla rendre sa visite à Mgr Augouard à Brazzaville. Il fit partir le bâteau à 7 heures du matin et permit à tous ceux qui le désiraient d'assister à la sainte messe dans la chapelle de la mission française, car il n'y avait pas encore à cette époque de missionnaire belge à Léopoldville.

Le lendemain, dimanche, le major Wahis s'embarquait pour le Haut-Congo sur la *Ville d'Anvers*. Il emmenait avec lui, les lieutenants de Croy et d'Ursel, mais seulement jusqu'au campement de Kimpoko, dans le voisinage duquel se trouve une mission protestante, établie par l'évêque Taylor, un américain. Vers une heure, ces messieurs débarquaient à Kimpoko et le major Wahis continuait sa

(1) Ce nom de *Boula-Matari*, qui, dans l'idiome du Bas-Congo, signifie *casseur de rocs*, fut donné à Stanley par les chefs des environs de Vivi à l'occasion de la route tracée par le grand explorateur, de Vivi à Issanghila. Voir *Cinq années au Congo*, p. 100.

route vers le nord. Le gouverneur avait autorisé nos officiers à prendre leur logis chez les missionnaires américains, qui les accueillirent parfaitement. Quelques jours après, deux sous-lieutenants amenèrent au camp de Kimpoko, un second détachement de 120 soldats noirs ; tous ensemble, ils devaient s'embarquer plus tard sur les steamers qui allaient ravitailler les postes militaires du Kassaï, de la Louloua et du Sankourou. L'extrême sécheresse des mois précédents empêchait la navigation sur les eaux encore trop basses des principaux affluents du Congo ; seul, le grand fleuve était en ce moment navigable pour les bateaux à vapeur. Ces longs retards ne furent pas sans exercer une mauvaise influence sur la santé du comte d'Ursel. A Kimpoko, la nourriture laissait à désirer, et le manque d'exercice lui causa une inflammation des jambes qui le fit beaucoup souffrir.

Ce n'est que le 20 septembre 1891, que la *Ville de Bruxelles*, de retour du Haut-Congo, arriva de Léopoldville à Kimpoko, ayant à son bord les PP. Cambier et De Gryse, qui s'étaient arrêtés assez longtemps à Boma. MM. de Croy et d'Ursel, furent heureux de retrouver les bons missionnaires de Scheut, qui étaient venus d'Europe avec eux et devaient aller fonder la mission de Louloua-bourg. On fit route ensemble jusqu'à Berghe-Sainte-Marie ; les Pères Cambier et De Gryse, y firent pendant quelques jours leurs derniers préparatifs pour la fondation de leur nouvelle mission.

La *Ville de Bruxelles* entra, le 24 septembre, dans le Kassaï et dirigea sa route vers Louébo, lieu de sa destination. Jusqu'à l'embouchure du Sankourou, elle marcha de conserve avec la *Princesse Clémentine*, qui emmenait à Lousambo, une partie du personnel de la future expédition du Katanga (1).

(1) Sur les dernières expéditions au Katanga, voir *Bulletin etc.* ann. 1892, p. 93, et le *Mouvement géographique*, ann. 1892, nos 3, 5 et 7.

De Berghe à Louébo, le voyage de la *Ville de Bruxelles* dura à peu près quatre semaines avec des incidents divers qu'il serait trop long de rapporter ici. Le 17 octobre, on entra dans la Louloua, et le lendemain on arrivait à Louébo ; en amont de ce poste, des chutes interceptent la navigation de la Louloua, et l'on a encore sept journées de marche à faire pour atteindre Loulouabourg(1).

La longue navigation du Kassaï n'avait pas été favorable à la santé du comte d'Ursel ; il était très fatigué, et son estomac, affaibli par le manque de mouvement et de régime fortifiant, avait peine à supporter la nourriture. Tandis que le prince de Croy, bien portant, allait immédiatement prendre possession de son commandement et remplacer M. le lieutenant Liénard, commissaire du district, le comte d'Ursel se vit obligé de se reposer quelques jours à Louébo, où il fut parfaitement soigné par les agents de la Société Anonyme Belge du Haut-Congo.

Grâce à l'air salubre de Louébo et au bon régime de cette station, le jeune officier ne tarda pas à reprendre ses forces. Il désirait commander lui-même la seconde partie de la caravane, dont la première avait été amenée à Loulouabourg par le prince de Croy ; car, faute de porteurs et à cause de la grande quantité des charges, on avait été obligé de scinder le convoi qui devait ravitailler le chef-lieu du district.

Une grande consolation vint adoucir les ennuis du comte d'Ursel dans son repos forcé ; le jeudi 5 novembre, arrivait de Berghe à Louébo le P. Cambier, à bord de la *Ville de Paris*, steamer de la société française Daumas et Cie (2). Un mieux sensible s'étant déclaré dans l'état du

(1) On se rendra mieux compte de la situation de ces localités en consultant la *carte du Congo* que nous avons insérée dans notre livraison du mois de mai dernier.

(2) Le P. Cambier avait quitté Berghe le 1er octobre 1891.

comte d'Ursel, dès le dimanche suivant il put prendre, avec le P. Cambier et deux autres blancs, le chemin de Loulouabourg où l'on arriva le samedi 14 novembre.

Le dimanche 15 novembre, on célébrait à Loulouabourg la saint Léopold, fête patronale du Roi-Souverain. A cette occasion, MM. de Croy et d'Ursel organisèrent pour les indigènes de grands jeux avec prix. Mais ils durent diviser les concours et les récompenses entre les différentes tribus ou nationalités, afin d'éviter des jalousies qui auraient pu facilement dégénérer en querelles sanglantes. Tout se passa fort bien et ce fut une excellente journée.

Le poste militaire de Loualouabourg, fondé en 1885 par M. le lieutenant Wissmann, est situé dans une contrée magnifique, au centre de nombreuses tribus appartenant à quatre familles différentes : les Batékés, les Baloubas, les Bachilanges et les Kiokos (1).

Dans cette importante station, le mouvement et le travail eurent bientôt rétabli le comte d'Ursel. De concert avec son chef, le prince de Croy, il s'occupait de tous les détails de l'administration et continuait avec ardeur l'œuvre de colonisation commencée par M. Wissmann, et vaillamment poursuivie par nos officiers belges, MM. de Macar, Le Marinel, Braconnier et Liénard. La station avait alors un troupeau de plus de cent bêtes à cornes, deux cents moutons, une centaine de chèvres, etc. Il s'agissait d'établir, à trois kilomètres du poste et à proximité de la Louloua, un grand parc clôturé où le bétail pût avoir des pâturages en abondance; il fallait en outre achever les bâtiments de la station de Loulouabourg. Le jeune lieutenant du génie fut chargé de présider à cette besogne, et il s'y employa tout entier.

De son côté, le P. Cambier parcourait tout le pays

(1) Sur la station de Loulouabourg, voir l'article de M. J. Dufief dans le *Bulletin etc*, année 1887, p. 93.

d'alentour afin de trouver un endroit propre à l'établissement d'une mission. Après quelques jours de courses et de recherches, il choisit, à 12 kilomètres de la station, un excellent terrain sur une colline assez élevée, entre deux ruisseaux dont les eaux étaient limpides et pures. Cette localité, située entre deux gros villages de Bachilanges, promet, dans l'avenir, un grand nombre de néophytes. A la fin de novembre, le P. Cambier alla s'installer tant bien que mal dans sa nouvelle résidence, pour y planter sa tente et opérer les premiers défrichements. Il fut bientôt rejoint par le P. de Gryse, qu'une grave indisposition avait retenu à Berghe-Sainte-Marie et qui ne put arriver à Loulouabourg que vers le milieu de décembre (1).

Tout semblait marcher à souhait dans cette petite colonie d'une demi-douzaine de Belges, qui se trouvaient comme perdus au centre de l'Afrique, mais qui étaient bien décidés à y répandre les premières semences de la civilisation chrétienne parmi les centaines de tribus sauvages qui les environnaient.

Le 10 décembre 1891, le comte d'Ursel écrivait à sa famille — c'est la dernière lettre qu'elle reçut de lui — que tout allait pour le mieux à Loulouabourg, qu'il était fort occupé, et que, d'ailleurs, pour se maintenir en bonne santé, il n'y avait rien de tel en Afrique que de se donner beaucoup de mouvement en plein air. Cependant, comme tous les blancs de la station, il éprouvait de temps en temps des accès de fièvre ; car on était alors en pleine saison des pluies, et le thermomètre, à l'ombre, marquait

(1) Parti de Berghe le 12 octobre par le petit steamer la *Ville de Verviers*, le P. De Gryse arriva le 15 novembre à Lousambo sur le Sankourou ; il quitta cette station le 10 décembre ; après onze jours de marche à travers une populeuse et fertile contrée, il atteignit Loulouabourg le 21 décembre. Sur ce voyage et sur la nouvelle résidence fondée par le P. Cambier, voir les livraisons d'avril et de juillet 1892 des *Missions de la Chine et du Congo*.

souvent 40 degrés. Ces chaleurs excessives devaient lui être funestes, par suite peut-être d'une imprudence qu'il commit quelques jours après.

Une lettre du prince de Croy au comte Adrien d'Ursel, frère cadet du comte Ernest, — écrite le 9 janvier 1892 et que nous abrégeons ici, — entre dans de grands détails sur la maladie qui devait, en peu de jours, emporter le jeune officier, malgré tous les soins qui lui furent prodigués.

Le 25 décembre, Ernest d'Ursel était allé rendre visite aux Pères Cambier et De Gryse ; il avait voulu célébrer avec eux les grandes fêtes de Noël dans la nouvelle mission. Il crut pouvoir faire à pied et par un soleil ardent cette promenade de près de trois heures ; il avait trop présumé de ses forces. Il arriva très fatigué à la mission et dîna avec les missionnaires de fort bon appétit ; mais dans l'après-midi il se plaignit de violents maux de tête, et se sentit tellement abattu que les Pères l'engagèrent vivement à ne pas retourner ce jour-là à Loulouabourg. Il avertit aussitôt le prince de Croy qui, retenu à la station, ne put aller que le surlendemain visiter son parent, qu'il trouva très accablé de la céphalalgie qui augmentait d'heure en heure, en dépit des soins intelligents que lui donnait le dévoué et expérimenté Père Cambier. Le prince de Croy était désolé de devoir absolument rentrer le même jour à Loulouabourg, où il n'y avait pour le moment qu'un seul agent subalterne.

Chargé d'une lourde responsabilité, le prince dut se résigner à sacrifier les satisfactions de l'amitié aux impérieux devoirs de ses fonctions publiques. Bien lui en prit, car, le soir même du 27, à son arrivée à la station, il recevait de Louébo un courrier qui lui annonçait de graves événements. Les féroces Kiokos, — qui sont pour les régions sud-occidentales du Congo, ce que sont les Arabes, ravis-

seurs et marchands d'esclaves, pour les frontières orientales de l'État indépendant — les Kiokos avaient envahi le district du Kassaï. Déjà ils avaient attaqué deux petits postes militaires; ils avaient détruit un pont et menaçaient d'intercepter toute communication avec Louébo et par suite avec Boma et l'Europe. Malgré son vif désir de se dévouer à son ami, le prince dut aller au plus pressé. Il résolut donc d'agir immédiatement et très énergiquement contre les Kiokos. Avec une troupe de 80 soldats noirs, il se porte à leur rencontre, les atteint à deux jours de marche, leur inflige une déroute complète et rentre à Loulouabourg le 31 décembre au soir ; il y trouva son lieutenant qui avait voulu, bon gré mal gré, revenir à son poste où il avait été transporté en hamac, l'avant-veille, 29 décembre, par les soins des Pères de la mission (1).

Le 1er janvier 1892 le comte d'Ursel allait un peu mieux, il parut même à table ; mais dans l'après-midi son état empira à ce point que le prince de Croy crut devoir faire appeler le P. Cambier qui arriva le soir même. Tous deux, ainsi que les agents blancs de la station reconnurent, à ne s'y pouvoir tromper, tous les symptômes d'une méningite, affection toujours grave, mais plus spécialement dangereuse sous les tropiques. Les remèdes les plus efficaces et les plus énergiques furent inutilement appliqués, et la terrible maladie suivit son cours fatal. Le 3 janvier, le P. De Gryse vint remplacer le P. Cambier,

(1) Un mois après, le 11 février, le prince de Croy a surpris et mis en déroute, sur la rive droite de la Louloua, une caravane de Kiokos chasseurs d'esclaves, commandée par le noir portugais Antonio Alvaz. Le prince profita de la nuit pour surprendre la troupe d'Antonio, la disperser et libérer les 300 esclaves qu'elle traînait à sa suite. En même temps une autre bande de Kiokos était attaquée et défaite par M. le lieutenant Michaux. Ces deux braves officiers ont été mis à l'ordre du jour par M. le gouverneur général Wahis. On voit que la traite est loin d'être supprimée sur les confins de l'État.

et vers le soir, le danger devenant imminent, il administra au malade les derniers sacrements.

Les jours suivants, il y eut des alternatives de calme et de fièvre violente; les nuits surtout étaient mauvaises. Le 7 et le 8, on constata chez le malade une amélioration telle que le prince de Croy crut devoir prendre des mesures pour le faire partir le lendemain avec le P. De Gryse pour Berghe-Ste-Marie, Boma et l'Europe. Mais la nuit suivante enleva tout espoir, et le samedi 9 janvier, vers 7 heures du matin, le jeune comte Ernest d'Ursel rendait paisiblement le dernier soupir entre les bras du prince, son chef et son ami, au milieu des prières et des larmes de tous les assistants. Il avait perdu connaissance depuis plusieurs jours. Dieu sans doute avait voulu épargner les souffrances physiques et morales de la dernière heure à ce noble et vaillant cœur qui depuis longtemps avait fait le sacrifice de sa vie pour la grande cause de la civilisation chrétienne en Afrique.

Les funérailles du comte d'Ursel furent célébrées le lendemain, 10 janvier, en présence des blancs et des indigènes de la station ; sa dépouille mortelle fut inhumée dans le cimetière de Loulouabourg, où reposent déjà quatre européens, victimes comme lui d'un climat meurtrier et d'un noble dévouement. Le prince de Croy, dont on comprend l'immense douleur, eut le courage de recueillir pieusement le cœur de son ami, pour le rapporter un jour en Belgique et le déposer dans le caveau de la famille d'Ursel à Hoboken près d'Anvers.

A cause de la difficulté des communications, ce n'est que le 29 février que la triste nouvelle parvint à Bruxelles par le télégraphe, et, retard cruel pour le cœur d'une mère, ce ne fut que plusieurs semaines après, que Madame la comtesse d'Ursel reçut la lettre du prince Henri de Croy, qui donnait à la pauvre mère des détails circon-

stanciés sur la maladie et la mort de son cher et à jamais regretté fils.

Le 7 mars 1892, on célébra dans l'église Sainte-Gudule un service solennel pour le repos de l'âme du généreux défunt. Tous les membres de l'illustre et patriotique famille d'Ursel y assistaient. On y voyait les officiers de la Maison du Roi, les employés supérieurs de l'État Indépendant du Congo, de nombreux représentants de la noblesse et de l'armée belges, ainsi qu'une foule de pieux fidèles appartenant à toutes les classes de la société. Les officiers du régiment du génie s'étaient empressés de venir rendre un dernier hommage à leur vaillant frère d'armes. On remarquait aussi, dans l'assistance, les missionnaires de Scheut, les élèves du séminaire africain de Louvain, les Pères blancs de Malines et les jeunes Congolais qui reçoivent l'éducation à l'institut de Gyseghem. C'était une touchante pensée d'associer ces petits nègres aux prières solennellement adressées à Dieu afin d'obtenir la récompense éternelle à celui qui était mort sur la terre d'Afrique pour la rédemption matérielle et morale de la race noire.

A la première nouvelle de la mort du comte d'Ursel, il n'y eut qu'une voix, dans la capitale et dans le pays entier, pour exalter la belle conduite et le sublime dévouement du jeune officier. Ceux qui l'avaient connu ne tarissaient pas d'éloges sur les grandes qualités et les vertus chrétiennes de cet intrépide soldat, qui, dans les brillants salons de Bruxelles comme au milieu des sauvages tribus de l'Afrique, avait toujours pratiqué sa religion et fait son devoir, simplement et noblement, sans peur et sans reproche.

Les deux derniers actes qu'il posa, peu de jours avant sa mort, peuvent nous faire apprécier quels furent les principaux mobiles de sa vie entière ; ils la résument pour

ainsi dire. Le 25 décembre 1891, malgré des chaleurs torrides, il voulut remplir ses devoirs envers Dieu en allant passer la fête de Noël à la mission catholique, et le 29 décembre suivant, malgré son grave état de maladie, il tint à remplir ses devoirs envers la patrie, en voulant absolument retourner à son poste de Loulouabourg qu'il savait sans commandant par le départ précipité du prince de Croy. Noble conduite d'un vaillant officier, qui sait, quand il le faut, porter jusqu'à l'héroïsme l'accomplissement de ses devoirs de chrétien et de soldat !

C'était par une véritable vocation que le comte d'Ursel était parti pour le continent noir ; son dessein de prendre du service au Congo lui avait été inspiré autant par l'espoir d'y servir Dieu et la religion que par le noble désir d'y servir le Roi et la patrie. La pensée d'un grand devoir patriotique à remplir et celle d'un religieux apostolat à exercer furent les seuls motifs qui le décidèrent à quitter sa famille et son pays, et à donner ainsi le généreux exemple qui lui a si tôt coûté la vie.

Comme on lui disait, le jour même de son départ de Bruxelles, jour auquel il s'était approché des saints sacrements : — « Monsieur le comte, votre entreprise semble bien téméraire ! » — Le jeune soldat chrétien répondit simplement : « Que voulez-vous ? Les apôtres aussi ont été bien téméraires ! » — Et, en effet, les apôtres ont été bien téméraires ; mais, grâce à Dieu et à eux, le monde romain, d'abord, a reconnu Jésus-Christ, et ensuite l'Europe entière est devenue chrétienne. Oui, les apôtres ont été bien téméraires, et ils ont payé de leur sang leur téméraire audace. Mais c'est là une loi providentielle. En toutes choses, dans l'ordre humain comme dans l'ordre surnaturel et divin, rien de grand, rien de durable ne s'opère ici-bas, sans d'énergiques efforts,

sans d'héroïques sacrifices. Christophe Colomb et ses marins, Fernand Cortez et ses soldats, eux aussi, ils ont été bien téméraires ; les premiers apôtres de l'Amérique, qui marchaient avec eux à la conquête des âmes, ont été également bien téméraires ; mais, grâce à eux et à leur généreuse témérité, un monde nouveau, plus vaste que l'ancien, est entré dans la civilisation chrétienne et promet à l'Église et à l'humanité de nouvelles et glorieuses destinées.

Puisse-t-il en être de même de l'immense et sauvage continent noir ! Sans doute, ils ont été bien téméraires les premiers pionniers de l'Afrique centrale, les Stanley et tant d'autres audacieux explorateurs ! Le roi Léopold II et ses coopérateurs dans la fondation de l'État du Congo, nos officiers, nos missionnaires, et parmi eux le jeune comte Ernest d'Ursel, ont été bien téméraires ! Mais un jour, dans quelques années, dans quelques siècles, quand l'Afrique entière sera devenue chrétienne et civilisée, leur nom sera célébré comme l'est aujourd'hui celui de Christophe Colomb dans les deux hémisphères, leur mémoire sera glorifiée, comme l'est depuis des siècles la mémoire des insignes bienfaiteurs de l'humanité, des héros, des apôtres et des martyrs.

V. B.

LES

MISSIONS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

DANS L'AFRIQUE AUSTRALE

(Fin. Voir pp. 203 et 265)

III

MISSIONS DU MATÉBÉLÉLAND ET DU MASHONALAND.

Nous avons retracé brièvement les récents travaux de la Compagnie de Jésus dans les possessions portugaises du Mozambique et dans les districts de la Colonie du Cap. La dernière partie de notre exposé fera connaître la situation de l'œuvre apostolique dans le territoire assigné en 1878, par la Congrégation de la Propagande, à la *Mission du Zambèse*, territoire qui vient de passer définitivement sous la protection du drapeau britannique. D'après les rescrits pontificaux, la Préfecture apostolique du Haut-Zambèse est comprise dans les limites suivantes : au nord, l'État Indépendant du Congo ; à l'ouest, le 22° longitude E. de Greenwich ; au sud, la ligne du tropique et le cours du Limpopo ; à l'est, les provinces portugaises de la côte orientale.

La grande Compagnie anglaise de l'Afrique australe, la *British South Africa Company*, constituée au commencement de 1889 et reconnue par acte royal du 29 octobre de la même année, procéda dès l'année suivante à l'occupation effective des pays désignés dans la charte d'institution. La sphère d'action attribuée à la nouvelle société correspondait assez bien au royaume de Lo Bengula, chef des Matébélés, compris entre le Limpopo, le Zambèse et la région de la côte orientale, relevant du gouvernement de Mozambique.

M. Cécil Rhodes, son principal directeur en Afrique, homme d'un talent remarquable et qui possède une grande partie des mines de diamants de Kimberley, devint premier ministre de la Colonie du Cap, vers le milieu de l'année 1890. Assurée de l'appui et du concours du gouvernement, la Compagnie sud-africaine employa royalement les ressources considérables dont elle dispose, afin d'assurer la réussite de ses vastes projets. Le directeur général et ses agents recrutèrent dans la Colonie une « troupe de police », infanterie et cavalerie, à laquelle furent adjoints des « pionniers ». Fort de sept cents hommes et conduit par le célèbre chasseur explorateur F. C. Selous, le corps expéditionnaire, avec tout un immense matériel, quitta en mars 1890 le camp de Mafeking, à la frontière nord du Bechuanaland britannique, sous le commandement du lieutenant-colonel Pennefather (1).

La troupe, s'avançant dans la direction du Limpopo, arriva non loin du confluent de la Tuli ; remontant de là vers le nord-est, puis directement vers le nord, elle atteignit, dans les premiers jours de septembre, le mont Hampden et les champs d'or du Mashonaland, sans avoir rencontré aucune opposition de la part des Matébélés ni des autres indigènes. Le régiment des pionniers avait tracé une route et construit, aux points stratégiques, des camps retranchés, dans lesquels se cantonnait au passage un détachement de soldats. Le dernier de ces fortins, élevé au point extrême de la route, à quelques milles au sud-est du mont Hampden, et nommé Fort Salisbury, devint aussitôt le centre du mouvement minier et la capitale de la nouvelle conquête. L'occupation du Mashonaland y fut proclamée officiellement le 11 septembre 1890, et M. Colquhoun, au nom de la *Chartered British South Africa Company*, prit en main l'administration civile de la contrée.

Mais Fort Salisbury, situé par 17°50′ latitude sud et 31°4′ longitude est (Greenw.), se trouve à 1300 kilomètres environ de Mafeking, et à 2700 de Capetown, par la voie de terre. La prospérité du Mashonaland dépendra sans doute en grande partie de l'établissement de

(1) Pour les détails géographiques, les noms et la position des localités dont il sera question dans la suite du récit, on peut consulter les cartes les plus récentes de l'Afrique Australe, telles que : *Bartholomew's new Map of British South Africa*, Edinburgh, 1891 ; ou encore celles qui ont paru dans les numéros de février 1891 et mai 1892 des *Proceedings of the R. Geographical Society* de Londres.

communications rapides et peu coûteuses avec la Colonie du Cap et les pays européens. Dès le 17 février 1892, la ligne télégraphique, prolongée en 1886 de Kimberley à Mafeking (environ 350 kilomètres), a rejoint Salisbury. Un moment il fut question de conduire aussi jusqu'au Mashonaland la voie ferrée de la Colonie, qui avait atteint Vrybourg, à 200 kilomètres de Kimberley en décembre 1890, et qui se poursuivait jusqu'à Mafeking. Mais ce projet, d'une exécution trop longue et trop dispendieuse, fut ajourné. La Compagnie anglaise a choisi de préférence la voie de la côte orientale, qui présente de grands avantages immédiats. Un chemin de fer est en construction, pour relier Salisbury au port de Beïra, à l'embouchure du Pungwé, au nord et près de Sofala. Poussés très activement, les travaux, d'une exécution assez facile, seront terminés, croit-on, avant la fin de l'année 1893. La ligne, remontant la vallée du Busi, plus saine que celle du Pungwé, et passant par Massi-Kessi, point extrême des possessions portugaises, mesurera une longueur d'environ 500 kilomètres. Déjà un service postal bi-mensuel est établi depuis le 2 janvier de cette année (1892) entre Salisbury et Beïra (1).

A l'intérieur, la « Chartered Company » organise rapidement son domaine. Par suite d'un traité conclu avec Lo Bengula le 17 novembre 1891, elle s'est assurée le droit de disposer souverainement du sol et de l'exploiter non seulement au point de vue minier, mais aussi par voie de colonisation (2). Elle a de plus étendu son influence en dehors du Mashonaland. Sans parler de ses revendications du côté de l'est, au sujet desquelles un accord définitif a été conclu, le 28 mai 1891, entre les gouvernements de Londres et de Lisbonne (3), la Compagnie sud-africaine a député ses agents au delà du Zambèse, dans la direction du nord et de l'ouest. Par une convention signée vers le milieu de l'année 1890, le roi des Barotsés, Lewanika, s'est placé sous le protectorat de la puissante association. Reconnu par le

(1) La distance de l'Angleterre au Pungwé, *via* Cape-Town, est de 12,000 kilomètres ; *via* Suez, de 11.500. Mais les frais de la traversée du Canal et l'augmentation de l'assurance rendraient la seconde ligne plus coûteuse que la première. — Cape-Town est distant, par mer, d'environ 2.500 kilom. du Pungwé.

(2) Voir dans *l'Afrique explorée*, n. de février 1892, pp. 52 et ss. le texte de ce traité, ainsi que la convention du 11 février 1888, qui en a été, pour ainsi dire, la préparation.

(3) *Ibid.*, a. 1891, p. 201.

gouvernement britannique, ce nouveau traité assure à l'Angleterre tout le haut Zambèse, du Chobé à la Kafukwé, jusqu'aux limites de l'État Indépendant du Congo et des possessions portugaises occidentales (1). Par suite, le pays des Barotsés est entré dans le cercle des communications régulières de l'Afrique australe. Un service mensuel de poste, combiné de concert entre la Compagnie et le roi Khama, chef indigène du Bechuanaland, vient d'être établi entre Mafeking et Kazungula, sur la rive gauche du Zambèse, en aval et non loin du confluent du Chobé.

Pour donner une idée du merveilleux progrès réalisé dans le Mashonaland en moins de deux ans, nous reproduisons, d'après une revue de géographie, l'*Afrique explorée*, le résumé des renseignements fournis aux actionnaires de la *South Africa Company*, réunis pour la première fois en assemblée générale, le 22 décembre 1891, sous la présidence du duc d'Abercorn : « Le premier soin des directeurs fut de prolonger vers le nord le chemin de fer qui, en 1889, se terminait à Kimberley. Prochainement, la voie ferrée atteindra Mafeking. Une ligne télégraphique a été posée jusqu'à Fort Victoria, dans le Matébéléland, à 1000 kilomètres de Mafeking. On espère qu'à la fin de l'année, elle atteindra Fort Salisbury, dans le Manicaland. La Compagnie a dépensé jusqu'ici 1,500,000 francs pour l'établissement de son réseau télégraphique. Au début, les troupes de police comptaient 500 hommes, alors que l'expédition marchait sur le Manicaland. Depuis la convention conclue avec le Portugal, la force armée a été réduite à 300 hommes. Pour créer une route à travers le Mashonaland, un contrat fut passé avec M. Frank Johnson, qui avec 200 blancs et 150 ouvriers noirs, établit jusqu'au mont Hampden une route de 630 kilomètres, protégée par des forts aux endroits où cela était nécessaire. Outre ses gages, chacun des 200 blancs reçut des concessions de terres et des droits miniers, à faire valoir conformément aux règles posées par la Compagnie. Cette expédition a coûté plus de 2,000,000 de francs. Aussitôt la route construite, il se produisit une invasion d'Européens vers le Mashonaland, et M. Colquhoun dut organiser l'administration de ce pays. Les principaux gisements aurifères du Mashonaland, au dire du rapport des directeurs, sont situés à Hartley-Hill, sur l'Umfuli, dans le bassin

(1) *L'Afrique explorée*, a. 1890, p. 336 ; a. 1892, p. 107.

de la Mazoé supérieure, et au nord de Mutassa. Fort Salisbury est déjà organisé à l'européenne ; des magasins, des hôtels y ont été construits, et un journal, le *Ma-Shonaland Herald and Zambesia News*, y est édité. Trois mille blancs sont déjà installés dans cette région. Parmi eux, se trouvent des commerçants, des pasteurs, des médecins, des magistrats et des avocats, qui exercent leur profession. Les recettes de la Compagnie, encore modiques, proviennent des postes, télégraphes, licences minières, licences commerciales, droits d'occupation, etc. Des fermes ont été installées, et des mesures sont prises pour le moment où sera créé le chemin de fer du Pungwé (1).

D'après les journaux du Cap, la Société anglaise avait déjà dépensé au Mashonaland, à la fin de 1891, la somme énorme de 6 millions de livres sterling, 150 millions de francs ; l'année dernière, au témoignage de M. Cécil Rhodes lui-même, elle a consacré 50,000 livres sterling (1.250,000 francs) à l'achat d'approvisionnements destinés à ravitailler les divers postes de sa colonie, avant la saison pluvieuse. — Au mois d'octobre 1891, raconte un explorateur, Salisbury comptait déjà de 300 à 400 constructions de tout genre ; la population blanche de la ville pouvait s'évaluer entre trois et quatre cents personnes. — Une correspondance du mois de février 1892 rapporte que des fermes s'établissent de toutes parts en grand nombre, dans le voisinage de Salisbury, d'Umtali, de la Mazoé, etc.

Le plateau du Mashonaland, d'une altitude variant de 3000 à 5000 pieds, semble réunir des conditions exceptionnelles de salubrité, de richesse minérale et de fertilité. S'il faut en croire certaines appréciations, il serait appelé à devenir le grenier de l'Afrique australe, et compterait comme l'une des plus belles acquisitions de l'Empire britannique (2). Quelles que puissent être ses destinées futures, il a été dans le passé, à une époque encore inconnue, le lieu de séjour d'une population industrieuse, puissante et civilisée, dont les vestiges et les habitations en ruines se rencontrent presque à chaque pas dans la contrée que traverse la route du Limpopo à Salisbury. Ces débris de forteresses, de maisons, de temples, d'exploitations minières et de constructions diverses n'existent pas seulement sur

(1) Cfr. *Afrique explorée*, n° de février 1892, p. 57.

(2) Voir le remarquable rapport publié dans les *Proceedings of the R. Geogr. Soc.*, (London), janvier 1891 : *On Matabele and Mashona Lands*, by E. A. Maund. La carte accompagne la livraison de février.

toute la longueur du côté occidental de la Sabi, jusqu'au nord de Salisbury, où ils sont connus sous le nom générique de *Zimbabye* ou *Zimbabwe*, mot qui signifie *Résidence royale ;* on les retrouve encore en grand nombre sur le Limpopo, dans le Transvaal, dans le Matébéléland, à Tati, près de l'Impakwé, et ailleurs, toutes présentant le même type et un mode semblable de disposition et de structure. Un Anglais, savant assyriologue, M. J. T. Bent, a visité en détail l'an dernier, de juin à décembre, les différents *Zimbabwe* de la Sabi, et surtout le grand *Zimbabwe*, à 15 milles au sud-est de Fort Victoria, connu déjà au XVIe siècle et devenu célèbre depuis la découverte de Mauch, en 1871. M. Bent croit pouvoir leur assigner une origine *sabéenne*, et les attribuerait volontiers à la race qui a laissé en Sardaigne les *Nuraghi*, dont la grande ressemblance avec les monuments anciens du Mashonaland paraît indiquer une origine commune (1).

Tel est le nouveau champ que l'activité commerciale de l'Angleterre vient d'ouvrir à la prédication de l'Évangile. Dégagés désormais des entraves qui depuis dix ans paralysaient leur action dans les territoires soumis aux sauvages Matébélés, les missionnaires du Zambèse peuvent enfin travailler, avec espoir de succès, à la conversion des indigènes. Ils sont libres aujourd'hui de s'établir dans ce pays des Mashonas, d'où les tenait éloignés la défiance jalouse de Lo Bengula. Aux sollicitations réitérées du Père Depelchin et de ses successeurs, le despote zoulou avait toujours répondu : « Les Mashonas ! Non, non ! Ce sont mes chiens ; ils n'ont pas besoin d'instruction ! » C'était contre eux qu'il envoyait chaque année ses bandes guerrières, ses *impis*, pour faire des razzias d'esclaves et de bétail. Les villages

(1) Voir sur ce sujet l'intéressante conférence de M. J. Théodore Bent, lue à la réunion du 22 février 1892 de la Société Royale de Géographie de Londres, et publiée dans le n° de *mai* des *Proceedings* de la même société, sous le titre de : *The Ruins of Mashonaland and Explorations in the Country*. La publication est accompagnée de plans, d'illustrations et d'une carte. La conférence de M. Bent est suivie de deux articles de M. Robert M. W. Swan, relatifs au Mashonaland. — Comparer les articles de la *Civilta Cattolica* intitulés : *Studii recenti sopra i Nuraghi e loro importanza*. (Série XIII, vol. 1, 2, 5 et 6 ; a. 1886 et 1887.) — Voir aussi la description de Mauch, dans les *Mittheilungen* de Petermann, Ergänzungsheft n° 37 : *Carl Mauch's Reisen im Innern von Süd-Afrika, 1865-72*, pp. 44 et suivantes.

mashonas, gouvernés chacun par des chefs indépendants, ne pouvaient résister aux régiments nombreux et disciplinés de l'ennemi. Les hommes furent massacrés, les femmes et les enfants traînés en esclavage et le butin enlevé. Le fertile plateau, jadis bien cultivé, où vivait une population considérable, est devenu presque un désert. Les timides Mashonas ont fui sur le sommet des montagnes, et cherché un abri dans des réduits inaccessibles. Rassurés maintenant contre leurs farouches oppresseurs, ils viendront repeupler leurs villages et soigner leurs champs et leurs troupeaux.

Les Pères Prestage, Hartmann et Booms avaient occupé en 1889, dans le pays des Matébélés, la station d'*Empandeni*, ouverte en juin 1887, non loin de la capitale de Lo Bengula (1). Mais à l'annonce des événements qui se préparaient et voyant les hostilités sur le point d'éclater, les missionnaires crurent prudent d'imiter l'exemple des autres blancs et de regagner les frontières de la Colonie.

Le 13 novembre 1889, emportant sur un char à bœufs leurs principaux effets, ils quittèrent Empandeni ; le 10 janvier 1890, ils arrivèrent à Mafeking, à la frontière du Bechuanaland britannique. Trois jours après, le P. Henri Booms gagna une fièvre, qui parut d'abord peu sérieuse, mais à laquelle il succomba le 17 au soir (2).

Cependant les troupes d'occupation destinées au Mashonaland procédaient à leurs derniers préparatifs. La guerre semblait inévitable ; au surplus, les fièvres et les maladies ne pouvaient manquer d'assaillir la caravane expéditionnaire. Il appartenait aux missionnaires du Zambèse de prendre soin des catholiques, soldats et colons, qui allaient pénétrer dans les limites de leur juridiction. D'ailleurs un capitaine catholique avait demandé un missionnaire jésuite pour accompagner la colonne en qualité d'aumônier. De son côté, le R. P. Daignault, supérieur de la Mission, désireux de pénétrer au Mashonaland à la suite et sous la protection de la Compagnie sud-africaine, afin de s'y établir solidement et d'y fonder une maison centrale, avait offert aux organisateurs de la petite armée d'ériger à ses frais des ambulances militaires, confiées à des sœurs, et dont les missionnaires seraient les aumôniers. Accompagné du R. Père Weld,

(1) Cfr. *Précis histor.*, a. 1890, pp. 20 et 130.

(2) Sur ce départ et la mort du P. Booms, cfr. *Die katholischen Missionem*, a. 1890, p. 90 ; a. 1892, pp. 118 et 119. — Voir aussi *Précis hist.*, a. 1890, p. 132.

il s'était rendu à Kimberley pour voir M. Cécil Rhodes et conférer avec lui. Le directeur de la société anglaise avait accepté la proposition avec empressement et reconnaissance.

Le R. P. Daignault s'adressa aux religieuses dominicaines de Kingwilliamstown, dont la maison mère est à Augsbourg en Bavière, et pria la supérieure, la R. M. Mauritia, de lui donner quelques sœurs pour les ambulances du Mashonaland. La prieure agréa la demande et promit cinq religieuses. Le R. Père s'occupa des préparatifs les plus urgents, fit construire deux wagons ambulances, des tentes et deux grands pavillons en toile de navire avec toiture en fer, d'une installation facile et d'une disposition commode ; un troisième pavillon devait servir de chapelle. Il prit ensuite la route de l'intérieur, et vers la fin de janvier 1890, parvint à Mafeking, où se trouvaient les Pères Prestage et Hartmann. Le regretté P. Booms, leur compagnon, venait de mourir presque inopinément. Peu de jours après, arrivèrent les sœurs dominicaines, sous la conduite de la R. M. Mauritia, qui se proposait, par la même occasion, de visiter les maisons de ses religieuses dans le Transvaal. Le P. Temming, venu de Grahamstown pour accompagner la troupe des pionniers, tomba malade à la suite du voyage ; envoyé à la résidence de Vleischfontein, située à quelque distance de Mafeking, vers le nord-est, près du Marico, il fut remplacé par le P. André Hartmann. — En attendant le jour du départ à la suite de l'armée, les missionnaires donnaient leurs soins aux catholiques de la ville et du corps expéditionnaire ; de même, les sœurs infirmières s'employaient au service de l'hôpital.

« Les religieuses, écrit le P. Prestage, ont commencé, en février 1890, à soigner les malades à Mafeking. Après quelques jours, l'hôpital changea complètement d'aspect. Trop semblable auparavant à une misérable grange, il revêtit bientôt une apparence confortable. Désormais on y trouva un bon lit, des mets sains et bien préparés ; l'ordre et la propreté, le contentement et la joie remplacèrent le désordre, la malpropreté et la mélancolie. Le renom des sœurs grandissait de jour en jour. Au camp et dans la ville, sous la tente du soldat et dans les salles de réunion, partout on les comblait d'éloges ; officiers et soldats, civils et militaires ne parlaient d'elles qu'avec admiration et respect. — Six semaines se passèrent de la sorte, poursuit le Père. Les diverses compagnies, l'une après l'autre, quittaient Mafeking et s'avançaient dans la direction du nord, vers la Macloutsi. Dans

l'intervalle, je reçus ma nomination de chapelain militaire de la *British South Africa Company*, avec le grade honoraire de capitaine, mais sans appointements. Aux premiers jours d'avril, le colonel Sir Frédéric Carrington m'envoya ses instructions pour venir au camp de la Macloutsi. Ce long trajet de 400 milles, sur un char à bœufs, n'effraya pas les sœurs ; elles partirent alertes et joyeuses dans leur grand wagon-tente ; pour moi, j'emmenais un petit chariot, et j'avais en outre un cheval à ma disposition. »

Le voyage dura 27 jours et ne fut marqué par aucun incident fâcheux. A leur arrivée, les sœurs trouvèrent la troupe rangée de part et d'autre à l'entrée du camp ; les soldats les acclamèrent par deux fois avec un enthousiasme sans égal. Les religieuses allaient passer dix mois à Macloutsi, dans l'exercice continuel de l'abnégation et de la charité.

Le P. Prestage dressa une tente spéciale pour le service religieux. Les soldats catholiques étaient conduits à la messe du dimanche par un officier. Leur nombre varia de 48 à une dizaine. Le missionnaire prêchait pendant cette messe, de même que le soir au salut. Quelques protestants assistaient d'ordinaire aux offices, et l'un d'eux se convertit. Pendant la semaine, avait lieu chaque soir la récitation du chapelet, suivie de la bénédiction du saint Sacrement le mercredi et le samedi. Les catholiques se montrèrent reconnaissants des attentions et des soins du P. Prestage ; ils ouvrirent une souscription et lui remirent pour son entretien au delà de 50 livres sterling.

Les sœurs et le P. Prestage, d'après l'arrangement primitif, devaient accompagner le corps principal de police dans sa marche en avant, pour soigner les malades et les blessés. Mais le colonel Pennefather et ses officiers ne voulurent pas leur permettre de courir les risques d'une expédition qui devait, croyait-on, entraîner de sanglants combats. Quelques centaines de blancs assaillis par quinze mille sauvages féroces avaient contre eux toutes les chances de la lutte ; et les hardis gentlemen ne souffraient pas de voir leurs admirables infirmières exposées aux asségaies des cruels Matébélés.

Bien à regret, les religieuses restèrent au camp de Macloutsi, où bientôt elles renouvelèrent les merveilles de charité qui les avaient fait bénir à Mafeking. Il y eut parfois jusqu'à vingt malades, qui réclamaient leurs soins jour et nuit. En outre, elles prenaient tout entiers à leur charge plusieurs services du camp, la boulangerie, le

lavage et le raccommodage des vêtements, et d'autres semblables, qu'elles voyaient en souffrance. La Providence parut n'avoir ménagé cet arrêt des sœurs dominicaines au milieu de leur voyage, que pour donner aux premiers magistrats anglais du pays le spectacle de l'abnégation et du sacrifice dont la charité catholique seule possède le secret. Pendant leur séjour à Macloutsi, au mois d'août, le Haut-Commissaire de l'Afrique australe, Sir Henri Loch, gouverneur de la Colonie, accompagné du premier ministre, M. C. Rhodes, de Sir Sidney Shippard, Commissaire du Bechuanaland britannique, de Lord Elphinstone, et d'autres personnages considérables, vinrent au camp, pour se rendre compte par eux-mêmes de la marche des opérations. La noble conduite, l'héroïque désintéressement des infatigables infirmières firent sur eux une grande impression ; ils témoignèrent bien haut leur admiration reconnaissante. Sir Henri Loch demanda aux sœurs de ne pas abandonner un poste où elles rendaient d'inappréciables services, et de faire venir de la Colonie des auxiliaires pour les remplacer lorsque le moment d'aller à Fort Salisbury serait arrivé. M. Rhodes se montra également très satisfait de la sollicitude que déployait le missionnaire à l'égard des soldats catholiques.

Pendant que le P. Prestage et les sœurs infirmières remplissaient leurs offices de zèle et de charité dans les ambulances de Mafeking et de Macloutsi, le P. Hartmann accompagnait la tête de la colonne. Elle était formée par le corps d'élite des pionniers à cheval, choisis parmi les plus habiles tireurs et les meilleurs cavaliers. Officiers et soldats, sans distinction de croyance, témoignèrent au missionnaire de grands égards, une profonde estime et une amitié sincère. Il partageait d'ailleurs toutes leurs marches, leurs fatigues, leurs anxiétés ; comme eux, pendant trois mois, il prit son repos tout habillé, pour être sur pied à la moindre alerte. Un séjour d'environ deux ans au Matébéléland avait familiarisé le P. Hartmann avec la langue et les coutumes des sauvages sujets de Lo Bengula. Choisi pour interprète, il fut l'intermédiaire entre la troupe et les guerriers matébélés, qui surveillaient la marche des blancs et qui se présentèrent plusieurs fois au camp des pionniers. Un jour, il en arriva une douzaine, annonçant que Lo Bengula était résolu à lancer toutes ses bandes contre les envahisseurs. Aussi bien, n'ignorait-on pas l'agitation qui régnait dans le Matébéléland, et c'était pour éviter une collision que l'on avait

abandonné la voie directe par Tati et Gubulawayo. Excitées par les vieux chefs, les jeunes milices, rassemblées de divers côtés, venaient solliciter du roi l'autorisation d'exterminer les blancs. Lo Bengula, en politique habile, trouva le moyen de se tirer d'une situation critique. Laissant toute liberté aux guerriers de faire ce qu'ils décideraient eux-mêmes, il leur représenta l'inutilité d'une lutte contre les blancs. « Vous savez, disait-il, ce qui est arrivé aux Zoulous. Le même sort nous attend. Vous pourrez vaincre les blancs peut-être deux ou trois fois, mais à quoi bon ? Ils finiront quand même par l'emporter, et ce sera l'anéantissement de la nation des Matébélés. Pendant que vous marchez vers l'est et que vous laissez le pays sans défense, une armée de blancs peut s'avancer vers le nord et pénétrer jusqu'ici. A votre retour, vous trouverez vos maisons brûlées, vos femmes et vos enfants emmenés prisonniers ou massacrés. » Les soldats réfléchirent et malgré la haine qui les animait, ils n'osèrent prendre sur eux de compromettre leur chef et leur pays. — Ainsi par une disposition spéciale de la Providence, la troupe des pionniers ne rencontra aucune lance ennemie, et l'occupation du Mashonaland réussit au delà de toute espérance.

La fondation de Fort Salisbury terminée, le corps des pionniers fut dissous le 30 septembre 1890. Le P. Hartmann obtint du colonel Pennefather un terrain pour l'hôpital, la chapelle et l'habitation des sœurs ; il dressa deux cabanes pour lui-même, et bâtit deux constructions plus grandes, destinées à servir d'hôpital. Il partageait ses journées entre l'étude de l'idiôme des Mashonas, le service religieux et le soin des malades, qui furent assez nombreux pendant la saison des pluies, surtout de janvier à la fin de mars. Lui-même eut beaucoup à souffrir de la fièvre. Désireux d'ouvrir au plus tôt des missions indigènes, le Père visita différents chefs mashonas ; il obtint, au mois d'avril, du fils de Matoko, nommé Shogogwa, l'autorisation de s'établir sur ses terres. En mai (1891), il se rendit pour un mois parmi les catholiques dispersés dans le Manicaland. Au retour, il se joignit à la caravane dont faisait partie le Révérend Knight Bruce, évêque anglican de Bloemfontein, capitale de l'État d'Orange, lequel était venu explorer le Mashonaland, en vue d'y fonder des missions protestantes. Rentré à Salisbury, le P. Hartmann s'occupa des derniers préparatifs pour l'installation des religieuses qui arrivaient de Macloutsi.

Après l'érection de Fort Salisbury, le colonel Pennefather avait,

dès les premiers jours de novembre, réclamé l'assistance des sœurs. Mais l'approche imminente des pluies et la rareté des vivres à l'intérieur déterminèrent les autorités de Macloutsi à les retenir jusqu'au retour de la saison favorable. D'ailleurs, celles qui devaient les remplacer n'étaient pas encore arrivées de la Colonie,et l'on appréhendait leur départ comme une calamité. La troupe campée à Macloutsi comptait environ 220 hommes. Chaque mois, le P. Prestage se rendait à Fort Tuli, distant de 56 milles au nord-est; il y célébrait la messe pour les quatre ou cinq catholiques de la garnison, passait un ou deux jours avec eux et regagnait son poste. Vers la fin de mars 1891, une épidémie de fièvre ayant éclaté à Fort Tuli, le Père, à la requête de l'officier supérieur, y conduisit deux religieuses pour soigner les malades.

Cependant le P. Nicot, du collège Saint-Aidan à Grahamstown, avait quitté cette ville le 8 mars 1891 avec quatre sœurs dominicaines, destinées comme lui à l'ambulance du Bechuanaland. Sœur Jacoba, la supérieure, avait l'année précédente échappé à la mort par l'intercession de S. Pierre Claver ; le jour de sa fête, elle avait recouvré subitement la santé qu'elle demandait, pour se vouer au service des noirs. Parvenues à Macloutsi, les nouvelles infirmières prirent la direction de l'hôpital ; les trois qui s'y trouvaient encore allèrent rejoindre à Fort Tuli leurs compagnes, accablées de travail par le chiffre croissant des malades. Enfin, dans les premiers jours de juin, les sœurs au nombre de cinq, arrivées depuis un an près du Limpopo, commencèrent leur dernière étape, 400 milles anglais, vers Salisbury. Il fut impossible de fournir, comme à Mafeking, un cheval au P. Prestage pour le voyage. Le camp de Tuli n'en comptait plus que 19 ; tous avaient péri de la maladie qui fait tant de ravages parmi les chevaux dans l'Afrique australe. (Ainsi pendant une seule saison, 1889-1890, sur 200, il en est mort 190 au camp d'Elibi, 60 milles au sud de Macloutsi.)

Après quelques jours de voyage, un jeune homme qui faisait partie de la petite caravane s'égara non loin de la rivière Umzingwané. On courut de tous côtés à sa recherche, et pendant cinq jours on campa au même lieu. On ne doutait pas qu'il n'eût péri sous la dent des lions qui infestent le pays. Né dans la Colonie et nommé Van de Reit, ce jeune homme s'était mis, par reconnaissance et de plein gré, au service des sœurs. Celles-ci, désolées de l'accident, ne

cessaient de prier pour leur dévoué domestique. Le 43e jour après sa disparition, il fut retrouvé à une distance de 30 lieues, réduit à l'état de squelette, les vêtements en lambeaux, sans parole et privé de raison. Entouré de soins par les Boers chasseurs qui l'avaient recueilli, le jeune homme recouvra peu à peu ses forces et revint à lui ; sa première parole fut pour les sœurs, et il n'eut de repos qu'après les avoir revues. Il a repris avec bonheur son emploi sous leurs ordres, à Salisbury.

Sur les bords de la Lundi, le P. Prestage compta 46 tombes d'européens et d'indigènes, qui ont succombé sans doute à la fièvre et à la dysenterie, les deux maladies les plus fréquentes du pays. Près de Fort Victoria, il alla visiter, en compagnie du colonel Pennefather et du capitaine Graham, les merveilleuses ruines de Zimbabye. Les explorateurs s'y rencontrèrent avec M. Bent, dont nous avons parlé plus haut. Celui-ci occupé à ses recherches, leur montra une inscription en caractères curieux qu'il venait de découvrir. Enfin, après un voyage long et pénible, on atteignit Salisbury, le 27 juillet 1891.

« Je fus heureux, écrit le P. Prestage, de retrouver mon confrère, le P. Hartmann, qui avait eu la bonne fortune, en sa qualité de chapelain des pionniers, d'accompagner la colonne d'avant-garde. Il semblait exténué, aussi bien avait-il mené rude vie et supporté de grandes privations. Plusieurs officiers m'ont assuré qu'il est l'homme le plus populaire du pays, et non sans raison ; car il se montre d'une charité inépuisable et toujours prêt à obliger n'importe qui. Déjà il s'est familiarisé à tel point avec le chishwina, qu'on le dit passé maître dans cette langue (1). »

Une autre lettre du P. Prestage, datée du 14 octobre 1891, contient quelques détails sur la contrée. « Salisbury, station extrême de la Compagnie dans la direction du nord, deviendra probablement la capitale du Mashonaland. Cependant, il ne manque pas d'hommes influents qui préféreraient Hartley-Hill, à 60 milles environ vers l'ouest, au centre du district minier où l'on a fait jusqu'ici les plus riches découvertes. Mais les médecins, d'accord avec l'opinion publi-

(1) On peut lire dans les *katholischen Missionen*, livr. de juin et d'août 1892, pp. 118 et 166, la relation pleine d'intérêt dans laquelle le P. Hartmann raconte son voyage avec les pionniers et les commencements de son séjour dans le Mashonaland, *Mit den Pionieren im Maschonaland*. — N. R.

que, déclarent qu'il est impossible de se préserver de la fièvre à Hartley-Hill, pendant la saison des pluies... La réputation de cette contrée a été grandement surfaite par la presse. Sans doute il y a de l'or dans le quartz de la surface, mais la veine aurifère s'amincit de plus en plus en s'abaissant. Ce n'est donc pas encore la « terre promise » de l'ouvrier mineur. Il faut disposer d'un certain capital pour creuser à deux ou trois cents pieds de profondeur et reconnaître ce qui est enfoui bien bas sous la surface. Les riches syndicats peuvent continuer le travail, mais le petit mineur se trouve promptement à bout de ressources, quand il doit s'attaquer à la roche de quartz. On n'a pas jusqu'ici découvert l'or d'alluvion en quantité rémunératrice. Des mineurs sont accourus de tous les coins du monde. En juillet dernier, on évaluait la population à 2000 blancs, y compris le corps de police de la Compagnie. Mais vu la cherté excessive de la vie, un bon nombre quittent le pays, pour y revenir sans doute quand les conditions deviendront meilleures. Cette cherté des vivres a pour cause principale le prix élevé des transports. Les frais par tonne (1000 kilogr.) de marchandises, de Cape-Town jusqu'ici, montent à 70 liv. st. (1750 fr.). Par la voie de la côte et le chemin de fer que l'on va construire, le prix sera d'environ 13 liv. 10 sh. (337 fr.).

« Du côté de l'est, les terres se prêtent admirablement à la culture ; à l'ouest au contraire, elles conviennent mieux pour des pâturages. La Compagnie sud-africaine, en reconnaissance des services rendus par le R. P. Daignault, et des soins donnés aux malades dans les ambulances, a bien voulu nous accorder la concession gratuite d'une belle ferme contenant douze mille acres. La propriété, entourée de collines, bien boisée et bien arrosée, occupe une excellente situation, à la distance d'une dizaine de milles à l'est de Salisbury. Mais il nous faut un bon personnel pour la mettre en culture...

« Je m'enfonce tout entier dans l'étude du *chishwina*. Impossible d'entreprendre aucune œuvre sérieuse parmi les natifs, avant de posséder leur langue. Les indigènes ont l'air d'un ramassis de gens misérables, opprimés qu'ils sont depuis tant d'années par les Matébélés. »

Écrivant au R. P. Daignault, le 16 décembre 1891, le missionnaire de Salisbury lui disait : « Vous apprendrez avec plaisir que la chapelle et la maison des sœurs sont debout ; l'hôpital et le couvent ont belle apparence ; mais la chapelle ressemble un peu à une grande

boîte ; il y manque une vérandah... Les deux ambulances sont également ici. Le docteur en est très satisfait, ainsi que de l'hôpital. Une bande de soldats Matébélés ont tué le chef Lo Magundi, dans son village, à cent milles vers le nord. On ignore s'ils agissaient par l'ordre de Lo Bengula. Aussi en a-t-on écrit au roi.

« On travaille au levé cadastral, pour l'établissement des fermes et la construction des villes. Tous les bras disponibles sont employés, ici à confectionner des briques, ailleurs à couper, à scier du bois. On commence les édifices publics. A côté devront s'élever l'église et le presbytère ; mais quand viendront les ressources pour les bâtir ? »

Le Père ajoute encore : « J'ai sur ma liste 54 catholiques, dispersés dans tout le pays : pauvres gens, de la classe des aventuriers, accourus ici pour faire fortune, après avoir échoué partout. Le dernier dimanche de juillet, ils étaient 17 à la messe ; leur nombre est aujourd'hui réduit à cinq. Je prêche le matin, et le P. Hartmann, le soir au salut. Depuis juillet, seize catholiques se sont approchés des sacrements ; deux autres sont morts à l'hôpital, munis des secours de l'Église. »

Les sœurs dominicaines, à Salisbury, comme à Tuli, à Macloutsi, à Mafeking, par leur sollicitude et les soins intelligents prodigués aux malades, ont mérité la vénération et l'amour de toute la population blanche du Mashonaland. « C'est une véritable consolation, écrivait en 1891 le R. P. Daignault, de voir comment les bonnes sœurs disposent les malades catholiques à la réception des derniers sacrements, et les aident à faire une mort pieuse et chrétienne. Avec une égale charité, elles entourent aussi de leurs attentions les malades d'une croyance étrangère. Ainsi agirent-elles à Macloutsi, à l'égard de *Master Elphinstone*, fils de Lord Elphinstone. Malheureusement il voulut regagner la Colonie avant sa complète guérison, et mourut pendant le trajet. En retour de cette maternelle assistance, les parents désolés leur ont adressé une touchante lettre de remerciements (1). »

Le 11 septembre 1891, les anciens pionniers, désireux de fêter le premier anniversaire de l'occupation, avaient organisé un banquet, où se trouvèrent quatre-vingts convives. Plusieurs discours furent prononcés. M. F. C. Selous, ayant rappelé le dévouement des excellentes

(1) *Die katholischen Missionen*, an. 1891, p. 218. Cfr *ibid.* an. 1892, pp. 45 et 109.

dames infirmières, les sœurs dominicaines, l'assemblée accueillit ses paroles par des applaudissements frénétiques, *tremendous cheers* (1).

A quelque temps de là, un explorateur, le capitaine Hansen, revenu dans la Colonie après un voyage au Mashonaland, se déclarait redevable de la santé en grande partie « aux attentions maternelles des bonnes sœurs catholiques. » Il parlait avec enthousiasme, raconte un journal, « des religieuses qui soignent les malades dans les hôpitaux. Ma propre mère, disait-il, n'aurait pu faire davantage pour moi. Aussi, tout le monde, sans distinction de croyance, leur a voué un profond respect, et c'est avec raison. Quiconque oserait dire contre les sœurs un mot désobligeant, serait rudement traité par les hommes de la *Chartered Company* et tous les autres (2). »

Le médecin en chef, préposé au service des hôpitaux dans le Mashonaland, M. R. Franck Rand, écrivant de Salisbury, le 15 décembre 1891, au *Times* de Londres, rend aussi un magnifique hommage à la conduite des sœurs. Les bâtiments de l'hôpital comprennent trois salles séparées, de construction rectangulaire, destinées aux malades, et six huttes de forme arrondie, affectées à divers usages. L'une des salles est nommée, dit-il, « la salle Sainte-Marie, d'après le désir de la Mère Supérieure, qui dirige le personnel de nos infirmières. M. Rhodes, avec sa munificence ordinaire, a pris personnellement à sa charge les frais de médicaments.... Le service de nos malades, ajoute le Docteur, la préparation de leur nourriture, le soin de leur procurer le confort : les sœurs dominicaines s'acquittent de tout. Depuis deux ans, ces nobles dames, oublieuses d'elles-mêmes, ont travaillé sans aucune vue de récompense terrestre, au milieu de toutes les difficultés qui surgissaient à chaque pas. Et non seulement elles soignent les malades, mais de leurs propres mains, elles font la cuisine et servent la nourriture aux infirmes, ce qui est un énorme travail... Elles sont cinq ici, à l'avant-garde : la Mère Patrice, et les sœurs Amica, Constance, Bonaventure et Jean Berchmans (3). »

En décembre 1891, les sœurs organisèrent un *bazar*, ou « vente de charité » dont le profit devait être affecté à la décoration de la chapelle. Le projet fut accueilli avec empressement, et la somme que les religieuses avaient compté recueillir se trouva quadruplée ; elle atteignit 260 l. st. La ville, témoin du désintéressement des zélées

(1) *The Cape Argus.*

(2) *The Record and Beaconsfield Advertiser*, 14 nov. 1891.

(3) *Times*, 10 février, 1892.

infirmières, avait par là voulu témoigner la gratitude qui anime à leur égard tous les européens.

Les inappréciables services qu'elles rendent à Salisbury et à Macloutsi les fait désirer dans les autres stations de la nouvelle colonie. La charge de l'hôpital et le soin des malades ne suffisent pas à leur ingénieuse activité. Elles se proposent d'ouvrir au plus tôt des écoles pour les blancs et les Cafres, et de se vouer à l'éducation des enfants.

De leur côté les missionaires poursuivent avec un zèle infatigable les travaux d'évangélisation. A Macloutsi, le P. Victor Nicot, à Salisbury, les Pères André Hartmann et Pierre Prestage, non seulement remplissent auprès des blancs les devoirs du ministère sacré ; mais de plus, ils s'efforcent d'attirer les indigènes à la connaissance de Jésus-Christ. La Société sud-africaine leur témoigne sa bienveillance. Outre la donation d'un terrain à Salisbury et d'une vaste ferme à quelque distance de la capitale, M. Rhodes a généreusement remboursé les dépenses faites par le R. P. Daignault pour l'érection et l'organisation des ambulances. D'ailleurs, désireux d'affermir la conquête par les moyens pacifiques, les agents du pouvoir favorisent les ministres de toutes les confessions chrétiennes, qui veulent concourir à civiliser les noirs. — Bientôt sans doute on verra les colons répandus dans tout le pays pour en exploiter les richesses minérales et les ressources agricoles.

Lord Randolph Churchill, ancien ministre du gouvernement de Londres, venu par la voie de terre, a parcouru la contrée pendant plusieurs mois (juin à octobre 1891). Le chef du parlement de Cape-Town, M. C. Rhodes, a voulu prendre connaissance par lui-même de l'état des affaires dans les territoires annexés. Au mois d'octobre de l'année dernière, il s'est rendu par la côte orientale et le port de Beïra dans la région du Manicaland et du Mashonaland, dont il a visité les centres principaux.

Les ministres protestants ne restent pas inactifs ; ils envoient leurs agents partout et travaillent à s'emparer des indigènes. Le prélat anglican de Bloemfontein, M. Knight Bruce, « the hunting Bishop », comme l'appelle un journal de la Colonie, après une première excursion vers le Zambèse, entreprise en 1889, est retourné l'an dernier au Mashonaland, et l'a exploré pendant cinq mois en divers sens (1).

(1) Voir la relation du premier voyage du gentleman dans les *Proceedings of the R. Geogr. Soc.* de Londres, a. 1890, p. 346, avec carte.

A la demande des autres évêques protestants de l'Afrique australe, il a résigné son évêché de Bloemfontein, pour accepter le vaste champ de mission du Mashonaland. Ensuite, il est venu solliciter en Angleterre des secours en hommes et en argent. Dans une lettre publiée par le *Times* du 11 janvier 1892, il raconte les succès inespérés de ses démarches auprès des noirs. La plupart des chefs du pays se montrent disposés à recevoir des instructeurs ; il existe déjà six bases d'opération en pleine activité. Un vaste champ s'ouvre au travail dans des conditions exceptionnellement favorables. « Demain, dit-il, avec le plein assentiment et le concours des chefs, nous pouvons établir de vingt à trente stations centrales. » Le prélat parle aussi avec éloges des *sœurs* infirmières protestantes de la Croix rouge, arrivées par la côte, et qui dirigent un hôpital à Umtali, chef-lieu du Manica.

Ce n'est pas seulement dans les régions orientales que les protestants exercent leur propagande ; à l'ouest, chez les Barotsés du Haut-Zambèse, les envoyés des Missions évangéliques de Paris poursuivent l'œuvre commencée en 1882 par le ministre écossais M. Arnot, et reprise en 1885 par un Français, M. Coillard. A leurs premières stations de Séfoula, non loin de la capitale, et de Séshéké, ils ont ajouté celles de Sioma, en amont des chutes du Gonié, et de Kazungula, vers le confluent du Chobé. L'influence des européens s'accroît lentement, et il semble que les idées de civilisation et d'humanité fassent quelque progrès parmi les noirs. Litia, fils aîné du roi Lewanika, est à l'école des ministres, et il paraît même qu'il s'est déclaré chrétien (1). Les méthodistes ont envoyé une expédition au nord du pays des Barotsés. Il était question pour eux, l'an dernier, de fonder un établissement parmi les sauvages Machoukouloumbés.

En présence de tant d'efforts déployés par les dissidents, les missionnaires voudraient leur opposer partout les œuvres de l'apostolat catholique. Mais trop peu nombreux et manquant des ressources indispensables, ils se voient impuissants à réaliser leurs généreux desseins pour la conversion et la civilisation des noirs. Outre les résidences actuelles de Macloutsi et de Salisbury, qui sont plutôt pour les blancs, il faudrait établir de nombreuses stations plus spécialement destinées aux indigènes, d'abord dans les districts du Mashonaland et

(1) Voir l'*Afrique explorée*, a. 1890, p. 369, a. 1892, p. 38.

du Manicaland ; ensuite chez les Bechuanas de Khama et aux Champs d'or de Tati, dont l'exploitation se poursuit et se développe ; enfin au delà du Zambèse, au nord vers les limites du Congo, à l'ouest sur le territoire des Barotsés, déjà visités par les missionnaires en 1881 et 1882. Ce sont là d'ailleurs les plans primitifs des RR. PP. Weld et Depelchin. Si des circonstances trop défavorables en ont fait arrêter et retarder l'exécution, les rapides progrès de l'occupation européenne et le rapprochement des distances permettront sans doute de les réaliser graduellement. Envoyés par le Vicaire du Christ, les missionnaires ne failliront pas à leur mandat.

Le moment semble venu, moment décisif, de donner une nouvelle impulsion à cette œuvre toute divine. L'Europe chrétienne et catholique suit avec un intérêt croissant les luttes de ses enfants aux prises sur tous les points avec la barbarie africaine. Elle ne délaissera pas ceux d'entre eux qui combattent sur les bords du Zambèse. Le R. P. Daignault, arrivé d'Afrique au mois de janvier, est venu faire appel à tous les dévouements, et recueillir les ressources nécessaires pour les fondations projetées. Déjà il a recruté parmi les jésuites d'Allemagne et d'Autriche un petit nombre de collaborateurs. Les Pères François Richartz et Antoine Boos, avec les Frères coadjuteurs Joseph Löffler, Guillaume Biermann, Augustin Book, Henri Meyer et Joseph Lindner, se sont embarqués au port de Southampton, le 2 avril 1892, à destination de l'Afrique australe. De Cape-Town, ils sont allés aussitôt par chemin de fer à Vrybourg, d'où ils devaient se diriger vers le Mashonaland.

Pendant leur voyage sur mer, le P. Barthélemy a quitté Grahamstown, avec le matériel qui leur était préparé. Le R. P. Supérieur, H. Schomberg Kerr, est parti en même temps de la Colonie pour visiter les stations de l'intérieur. Rejoint à Mafeking par les missionnaires venus d'Europe, il arriva le 4 mai à Vleischfontein ; le 10 il reprit la marche le long du Marico et du Limpopo, par la route de la Compagnie sud-africaine. La maladie avait déjà décimé les attelages de bœufs, conduisant les deux chariots de la caravane. Dans le voisinage du Marico, les Pères eurent la joie de baptiser une vielle femme cafre, souffrant d'une plaie horrible, abandonnée des siens, et n'ayant plus que peu de jours à vivre. Le voyage devait durer deux mois, la moitié du temps qu'employa le R. P. Depelchin en 1879, pour aller de Grahamstown à Gubulawayo. Le R. P. Kerr installera les mis-

sionnaires dans la concession de terrain, accordée par la « Chartered Company » à l'est de Salisbury. C'est là qu'il se propose d'ériger une grande station centrale, avec une église dédiée au Sacré-Cœur, un couvent de sœurs, des écoles et des ateliers, où les enfants indigènes seront instruits dans la religion et formés au travail. Le P. Hartmann, qui avait visité, en avril 1891, le fils et successeur du chef Matoko, est retourné chez lui au commencement de cette année, pour y fonder une mission.

Depuis ses débuts en 1879, jusqu'au mois de janvier 1892, la mission du Haut-Zambèse, avec les annexes de la Colonie, mais à l'exclusion des résidences portugaises, a vu mourir 19 de ses membres : 13 Pères, un scolastique et 5 frères coadjuteurs. A *Tati*, les Pères Fuchs et de Wit : à *Gubulawayo*, le P. Kroot ; à *Pandamatenka*, le P. Weisskopf et le F. Allen ; à *Moëmba*, le P. Terörde ; chez *Umzila*, les Pères Law et Wehl ; dans les eaux du *Zambèse* et du *Vaal*, les Frères De Vylder et Hooy ; à *Mafeking*, le P. Booms ; à *Vleischfontein*, le F. Vervenne ; à *Graaff Reinet*, le scolastique Bourdon ; à *Dunbrody*, les Pères van Wersch, van der Putten et Causse ; à *Grahamstown*, le R. P. Weld ; à *Keilands*, le P. Fraser et le F. Nigg. — Si l'on ajoute à ce nombre les décès arrivés dans la Zambésie inférieure, le chiffre total des défunts pour la mission entière s'élève à *trente-six*.

A. Lallemand, S. J.

Missions belges du Congo et du Bengale. — Nous avons publié récemment le décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande qui confie aux jésuites l'évangilisation d'une notable partie de l'Etat Indépendant du Congo. Les premiers ouvriers apostoliques de la *mission du Kwango* sont aujourd'hui connus ; ils viennent de recevoir leur nomination du R. P. Vicaire général de la Compagnie.

Ce sont le R. P. Émile van Hencxthoven, actuellement recteur du collège S.-Stanislas à Mons, désigné comme supérieur ; le P. J.-B. Dumont, professeur de mathématiques au même établissement, et le P. Édouard Liagre, professeur de rhétorique au collège N.-D. de la Paix à Namur. Ces pères seront accompagnés des frères coadjuteurs Edmond Lombary, Justin Gillet et François De Sadeleer. Ce dernier est un vétéran des missions africaines ; il a passé plusieurs années déjà dans la mission du Zambèse.

La date du départ des missionnaires n'est pas fixée encore ; elle est subordonnée à l'avancement des installations commencées pour les recevoir.

D'autres jésuites belges se disposent à aller renforcer, cette année également, les rangs de leurs frères de la mission du Bengale occidental. Le prochain départ pour les Indes comprendra le P. François Xavier De Wachter, les scolastiques François Van Aken, Camille Van Hecke, Louis Van Hoeck et le frère coadjuteur Antoine Parmentier.

Honneur à tous ces vaillants qui s'en vont porter au loin avec le nom de la patrie belge, les lumières de la vraie civilisation.

NÉCROLOGIE

Un vénérable prélat belge, Dom Henri Smeulders, est pieusement décédé à Rome le 28 juin dernier, dans le monastère de Saint-Bernard-aux-Thermes, dont il était abbé depuis quatorze ans. La mort de cet éminent religieux est une grande perte pour l'ordre de Citeaux, pour la science ecclésiastique et pour la Belgique, sa patrie.

Dom Henri Smeulders était né à Moll, dans la Campine, en 1826. Après d'excellentes études d'humanités, il embrassa la vie religieuse en 1843, dans l'abbaye cistercienne de Bornhem, près de Malines ; il s'y distingua entre tous ses confrères par ses vertus et ses talents, et fut ordonné prêtre en 1850.

Aussitôt après son ordination, ses supérieurs l'envoyèrent à Rome pour y perfectionner ses études théologiques. Il justifia pleinement l'attente de son abbé, Dom Van Ommeren, et conquit le grade de docteur en théologie, à la suite d'un examen des plus brillants. Son humilité, sa piété et son vaste savoir le firent hautement apprécier des prélats romains, et le pape Pie IX, qui connaissait son mérite, le nomma en 1859 consulteur de la Congrégation de l'Index. Alors commença pour le modeste et savant Bernardin une carrière des plus laborieuses et des plus utiles à son ordre et à la sainte Église. En 1863, il accompagna le général des Cisterciens, Dom Cesari, dans la visite que celui-ci fit en France des couvents de son ordre. Quatre ans plus tard, en 1867, il remplit les mêmes fonctions lors de la visite des monastères cisterciens d'Autriche, de Bohême et de

Hongrie. Peu après, Dom Smeulders fut élu secrétaire du chapitre général qui se tint à Rome en 1868, et trois ans plus tard, il fut nommé procureur général de l'ordre de Citeaux ; enfin, en 1878, il fut élevé à la dignité d'abbé du monastère de Saint-Bernard *degli Termini*. C'est en sa qualité de procureur de l'ordre, qu'en 1879 il convoqua à Vienne le chapitre général qui devait donner un successeur à Dom Cesari, récemment décédé. En dehors des fonctions qu'il exerçait dans l'ordre de Citeaux, les souverains pontifes confièrent souvent à Dom H. Smeulders, le soin des affaires les plus importantes. En 1880, il fut nommé consulteur de la Sacrée Congrégation de la Propagande, et en 1882, de celle des Rites orientaux. Le pape Léon XIII le chargea, en 1883, d'une mission des plus délicates auprès des autorités civiles et ecclésiastiques de la grande colonie anglaise du Canada.

Après quatorze mois d'incessants et rudes labeurs, passés tantôt à Québec tantôt à Montréal, le T. R. P. abbé Smeulders rentrait à Rome, en 1885, avec la douce satisfaction de ne s'être pas épargné dans l'accomplissement de la charge difficile de commissaire apostolique que le chef suprême de l'Église avait confiée à sa sagesse et à sa prudence.

Quand l'abbé général des religieux Cisterciens, Dom Bartolini, vint à mourir en 1891, ce fut encore le digne Père abbé Smeulders qui de nouveau convoqua à Vienne le chapitre général de son ordre.

L'année dernière, S. S. Léon XIII, crut devoir faire un pressant appel au dévouement et à la science de l'éminent religieux, en ajoutant aux charges qu'il exerçait déjà dans la cour romaine, celles de consulteur de la Congrégation des Évêques et des Réguliers, et de consulteur de la Congrégation du Concile.

Quelque temps après son retour de Vienne à Rome, Dom Henri Smeulders, épuisé par tant de travaux entrepris pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, tomba dangereusement malade ; malgré les soins dévoués de ses enfants et de ses amis, il ne tarda pas à succomber au mal qui le minait depuis longtemps. Le 29 juin 1892, il allait recevoir au ciel la récompense de ses nombreux mérites et des éminents services qu'il avait rendus, pendant près de cinquante ans, à son ordre et à la sainte Église.

CHRONIQUE DU MOIS DE JUILLET

1. — Le prince héritier de Roumanie, Ferdinand de Hohenzollern, est fiancé, à Windsor, à la fille aînée du duc d'Édimbourg.

— Inauguration du monument élevé dans la cathédrale Saint-Bavon à feu Mgr Lambrecht, évêque de Gand, décédé le 1er juillet 1889.

5. — Le roi Charles de Roumanie séjourne quelque temps à Bruxelles chez sa sœur, S. A. R. la Comtesse de Flandre.

11. — Le Saint-Père tient au Vatican un consistoire secret dans lequel il pourvoit à plusieurs sièges épiscopaux. Mgr de Crolière y a été préconisé évêque de Namur.

12. — Les Chambres constituantes belges, issues des dernières élections générales, se réunissent à Bruxelles dans le palais de la Nation.

— En Savoie, la chute d'un immense rocher et l'accumulation des eaux d'un torrent détruisent soudainement l'établissement de bains Saint-Gervais et causent la mort de deux cents personnes.

13. — Le procès intenté à un boucher juif de Xanten, pour assassinat rituel d'un jeune chrétien, se termine par un acquittement.

14. — On signale une terrible éruption de l'Etna qui cause de grands ravages dans toute la contrée autour du volcan.

— Des troubles sanglants éclatent parmi les mineurs grévistes dans les États de Pensylvanie, de Washington et d'Idaho de l'Union Américaine. Ils sont réprimés par la force armée.

16. — Le Saint-Père promulgue une importante Encyclique, à propos du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.

20. — Les élections générales pour la chambre des Communes d'Angleterre donnent une vingtaine de voix de majorité aux adversaires du cabinet actuel.

24. — Le choléra fait de grands ravages en Russie et en Perse dans les provinces limitrophes de la mer Caspienne.

LE R. P. BODSON

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

SUPÉRIEUR DE LA MISSION BELGE DU BENGALE OCCIDENTAL.

Quand saint Paul exhortait les Corinthiens à préparer leurs aumônes pour les pauvres de Jérusalem, il leur disait : *Que chacun donne comme il l'a résolu en son cœur, non pas avec tristesse ou par nécessité ; car Dieu aime celui qui donne avec joie.* Si Dieu aime celui qui donne avec joie, comme il a aimé et comme il aime celui que vient de perdre la mission belge du Bengale! Car le R. P. Théophile Bodson a été un donneur généreux et magnanime, et en même temps un donneur toujours joyeux. Gai donneur, ces deux mots résument sa vie ; ils résument aussi l'éloquente leçon que cette vie nous offre.

Chargé, à titre d'ancien compagnon de mission, d'esquisser la biographie du R. P. Bodson, j'ai eu l'heureuse fortune de parcourir sa longue et précieuse correspondance ; ses lettres à ses parents remontent à l'année 1864. J'ai donc pu vivre ainsi dans l'intimité de celui que je ne crains pas d'appeler une grande âme, et je sors de ce commerce familier avec lui le cœur profondément ému et fortifié. Sa vie a été courte, hélas ! Mais ce que nous aimons à contempler dans nos semblables, ce ne sont pas tant les actions d'éclat, c'est bien plutôt le mobile qui a inspiré leur vie, c'est le caractère, ce sont les vertus.

Grâce à sa correspondance, je n'aurai, pour montrer le fond de son âme, qu'à le laisser parler.

La biographie du cher défunt peut se résumer en quelques lignes.

Théophile Bodson naquit à Harzé (province de Liège), le 3 février 1856. Après avoir terminé ses humanités au petit séminaire de Saint-Roch, il entra dans la Compagnie de Jésus, au noviciat de Tronchiennes, le 26 septembre 1873. Après les épreuves habituelles, il fut envoyé, à la fin de 1878, au collège Saint-Servais à Liège, comme sous-préfet des externes et professeur de flamand. Les trois années suivantes, il enseigna, au même collège, la quatrième latine. A la fin de 1881, il alla commencer sa première année de philosophie au scolasticat des Pères Jésuites allemands, à Blyenbeek, dans le Limbourg hollandais. Il continua à Louvain ses deux autres années de philosophie. A la fin de 1884, il enseigna de nouveau la quatrième latine, au collège Saint-Michel à Bruxelles. Les trois années suivantes furent consacrées, à Louvain, à l'étude de la théologie. Puis, il reçut la prêtrise, et partit pour la mission du Bengale occidental, le 5 octobre 1888. Arrivé à Calcutta le 9 novembre, il alla terminer sa quatrième année de théologie à Asansol d'abord, ensuite à Kurséong, d'où il fut envoyé, au mois d'août 1889, à Ranchi, centre de la mission du Chota-Nagpore, pour y faire sa troisième année de probation (1). Il prit part alors aux travaux des missionnaires, et dès la fin de 1890, il fut adjoint au P. Lievens dans la direction générale des missions du Lohardaga. En même temps, il donnait ses soins aux enfants indigènes de l'école de Ranchi, dont il dirigea

(1) La troisième année de probation est, dans la Compagnie de Jésus, comme un second noviciat qui précède les derniers vœux.

la première congrégation de la sainte Vierge. Nommé supérieur régulier de la mission du Bengale occidental, le 31 janvier 1892, il mourut à Ranchi, le 1er juin de cette même année.

Tel est l'abrégé de cette vie de trente-six ans.

Voyons comment s'est préparée la vocation du religieux et du missionnaire.

La vocation ! Mystérieux appel que Dieu fait entendre à l'âme, par toutes les voix qui concourent à produire l'attrait définitif et victorieux : voix de la famille, voix de l'Église, voix de l'école !

Dès avant sa naissance, Samuel avait été consacré par sa mère au service des autels. Que de saints, dans l'Église, qui doivent à la piété maternelle une vocation sublime ! Un jour du mois de Marie, Madame Bodson avait offert son enfant pour la vie religieuse et pour l'évangélisation des nations infidèles. C'est Théophile lui-même qui nous a révélé ce secret.

Dans ses souhaits de bonne année à ses chers parents, le 1er janvier 1878, il écrivait : « En ce jour, je ne puis m'empêcher de m'unir à mes frères et à mes sœurs pour me réjouir de ce que Dieu nous a donné un si bon père, qui a veillé et veille encore avec le plus grand soin sur notre éducation ; de ce qu'il nous a conservé une mère si profondément attachée à ses devoirs maternels, et qui ne cesse de nous montrer son affection sans bornes. Nous vous bénissons sur cette terre, chers Parents, nous vous remercions dans toute l'effusion de notre cœur ; mais combien plus un jour dans la céleste patrie, nous vous serons reconnaissants de nous avoir donné une éducation si solide et si chrétienne. Quant à moi, j'aime à me le rappeler, c'est, après Dieu et la sainte Vierge, à la fermeté d'un véritable

père et aux prières d'une bonne et pieuse mère, que je dois ma vocation religieuse. Et n'est-ce pas à cela aussi que mon frère Louis doit d'avoir été appelé au service des autels ? »

Dans cette vocation, quelle est plus spécialement la part de la mère ? Théophile va nous le dire. Une lettre écrite de Liège, le 5 avril 1879, à « sa bien chère maman », nous apprend qu'il venait d'en recevoir un bon petit paquet ; et que ce qui lui faisait verser des larmes d'émotion, c'était l'adresse écrite par sa mère, et le souvenir de toutes les marques d'affection prodiguées à lui en particulier qui avait reçu ses premiers soins. « Mais, vous le dirai-je, chère maman, il est une chose pour laquelle je vous suis encore bien plus reconnaissant. Toutes les mères aiment leurs enfants, mais il en est bien peu qui les aiment comme vous m'avez aimé. J'en suis intimement convaincu, le plus grand bien de toute ma vie, c'est vous qui me l'avez procuré, je veux dire ma vocation religieuse. C'est à vos prières, à vos désirs, à votre foi que je dois cette belle vocation qui fait mon bonheur sur la terre, et qui, je l'espère, fera mon bonheur dans le ciel. Sans vous, je n'aurais pas été appelé à la vie religieuse, je n'en doute pas. Tout me portait à rester dans le monde, et mon caractère extrêmement léger et inconstant était loin de me pousser à me mettre sous le joug du bon Dieu, joug bien doux, sans aucun doute, mais qu'alors j'étais loin de comprendre... Pour me sauver, chère maman, vous m'avez jeté, par vos prières, dans le port de la Religion. »

Voilà la part de la mère dans la vocation. Et ce n'est pas tout. Ce qui suit va soulever davantage encore le voile qui recouvre cette mystérieuse puissance d'enfantement spirituel que recèle le cœur d'une mère pieuse.

« Permettez-moi de vous le dire, chère maman, tout n'est pas fini, une partie de vos désirs est encore à réaliser. En même temps que le germe de ma vocation était déposé

dans mon âme à Saint-Roch, un autre plus caché mais aussi réel y prenait place. En lisant la vie d'un vénérable Père de notre Compagnie qui consacra une grande partie de son existence au salut des pauvres nègres, un attrait secret m'attira vers les missions ; depuis lors, je conserve l'espoir intime d'aller finir ma vie au milieu des misérables tribus de l'Afrique. Jusqu'à présent la volonté de Dieu ne s'est pas encore manifestée suffisamment pour que je fasse la demande à mes supérieurs ; mais j'ai comme une conviction intime, chaque fois que j'y pense, qu'un jour je partirai, fût-ce après la prêtrise, c'est-à-dire, dans une dizaine d'années. A vous donc, chère maman, de supplier la sainte Vierge, pour qu'elle accomplisse *le reste de votre vœu ;* vous me comprenez. C'est par vos prières que j'ai obtenu d'être religieux, c'est d'elles encore que j'attends de devenir missionnaire ; et si, après tout cela, devait venir le martyre, que je serais heureux ! que vous auriez le droit d'être fière ! J'en suis bien indigne ; mais n'étais-je pas plus indigne encore d'être Compagnon de Jésus ? Priez, priez bien, et espérons ! »

Est-il besoin de dire, après ce témoignage ému du fils reconnaissant, dans quelle famille était né cet enfant privilégié ? M. Bodson, chrétien convaincu, pieux, zélé, éducateur par vocation, n'entendait pas remplir à demi ses devoirs de père. Mme Bodson, femme d'une grande piété et d'un rare courage, avait reçu de Dieu l'intelligence de ses devoirs de mère. Fermeté et piété, voilà, en deux mots, caractérisée par le missionnaire lui-même, l'éducation qu'il reçut dans sa famille. C'est cette éducation qui trempa son caractère et tourna vers l'apostolat son énergie native. Cette forte éducation chrétienne est le secret des vocations apostoliques. La mollesse et la gâterie, la faiblesse et la tiédeur dans le service de Dieu rendent à jamais une âme d'enfant incapable de concevoir de grands et généreux desseins.

A l'âge de sept ans et demi, Théophile Bodson fut confié aux dignes prêtres du petit séminaire de Saint-Roch, distant de quarante-cinq minutes seulement de la maison paternelle. Cette école, qui jouit à bon droit d'un grand renom de piété et de travail, a été le berceau de bien des vocations ecclésiastiques, religieuses, apostoliques.

Pendant de longues années, le jeune Bodson y vécut sous la sage direction de Mgr Doutreloux, et il eut pour guide spirituel Mgr Rutten, actuellement vicaire général, qui le dirigea dans le choix de sa vocation. A l'école primaire et dans ses premières années de séminaire, l'enfant était joueur, espiègle, léger, inappliqué. Mais si sa correspondance garde les traces de ses défauts, elle nous montre plus encore la ferme volonté de s'en corriger. Ainsi, il demande à son père d'écrire à son président d'étude, pour qu'on le place à côté de l'un des deux compagnons qu'il désigne, « parce que, quand j'y serai, dit-il, je vous le promets, j'étudierai très bien. Écrivez le plus tôt possible, même aujourd'hui, et vous verrez. »

Dès sa première année de collège, en 1864, — il avait huit ans, — il recommande à ses parents « de conserver ses lettres et ses cahiers, afin que plus tard il puisse les regarder. » Il demande des choses utiles. Si sa chère maman veut lui donner une flûte pour sa Saint-Nicolas, il se passera volontiers de bonbons. Dans la même lettre où il réclame « des billes à jouer, dans une grande bourse qu'il puisse pendre à son cou, » il sollicite un peu d'argent pour donner l'aumône. A chaque lettre on sent battre ainsi l'excellent cœur de cet aimable enfant. Le 19 novembre 1866, il écrit à sa « très chère maman » : « Oui je vous le dis encore une fois, je vous remercie, papa et maman, autant de fois qu'il y a d'étoiles dans le ciel. » Et il signe : « le *gâté* Théophile. »

A partir de la quatrième latine, le joyeux enfant devint

un modèle de piété et de conduite. Ses maîtres lui confièrent des charges délicates dont il sut s'acquitter avec autant de tact que de fermeté. La vocation religieuse mûrissait lentement. Elle fut décidée pour lui en troisième et il songea d'abord aux enfants de saint Alphonse de Liguori. Il nous l'apprend lui-même dans une de ses dernières lettres de missionnaire à l'occasion de ses amitiés à faire parvenir aux RR. PP. Rédemptoristes, « pour lesquels, dit-il, il a toujours conservé la plus profonde vénération. » Après la lecture du livre du P. de Ravignan : *De l'existence et de l'institut des Jésuites*, il se décida pour la Compagnie de Jésus.

Dans ses dernières années de Saint-Roch, ses études furent couronnées de succès. Le 1er janvier 1873, — il était alors en rhétorique, — à la fin d'une lettre plus affectueuse encore que toutes les autres, il écrivait à ses parents : « J'espère, chers parents, que vous continuerez à ne vous diriger à mon égard que d'après les vues de la Providence, surtout dans l'affaire de ma vocation. Que Dieu m'appelle à la vie du monde ou à une autre vie, j'espère que vous ne contrarierez en rien ses décrets sacrés. » Ils n'y ont jamais songé, ces excellents parents, et à la fin de sa rhétorique, Théophile échangea pour le noviciat de Tronchiennes cette chère maison de Saint-Roch pour laquelle il conserva toujours comme une sorte de culte filial.

Nous ne pouvons suivre le P. Bodson dans tous les détails de sa vie de novice, d'étudiant et de professeur. Du reste, rien n'est plus égal que cette vie commune où la perfection consiste à ne pas se distinguer des autres. Parlons plutôt des vertus du jeune religieux.

Un de ceux qui l'ont connu plus intimement nous écrit : « Il nous a toujours profondément édifié par le côté

généreux et désintéressé de son caractère. » A peine entré à Tronchiennes, il écrit à ses parents, le 6 octobre 1873 : « Si pour m'amener à cette heureuse vocation vous avez été les instruments dont Dieu s'est servi, ne croyez pas avoir perdu les peines et les soucis de tant d'années ; Dieu vous saura récompenser de tout cela et surtout du dernier sacrifice qui a consommé tous les autres. » Et il se charge de demander à Dieu cette récompense. « Puisse-t-il, — c'est ainsi que Théophile entend la récompense, — puisse-t-il vous récompenser en vous demandant encore l'un ou l'autre de mes frères, ou l'une de mes sœurs, pour être consacrés à Dieu. » Noble cœur, qui ne comprend l'amour de Dieu que sur les austères sommets du sacrifice.

Un mois plus tard, le 9 novembre, avant de commencer la grande retraite, il écrivait à ses chers parents :

« Je vous recommande de ne pas trop vous attrister pour les différentes peines qui pourraient vous arriver. Conservez-vous toujours dans une joie tranquille et sainte, acceptant tout de la main de Dieu sans vous laisser trop accabler par rien. »

Le 1er janvier 1877, parlant de la persécution qui sévissait en Allemagne contre les jésuites, il disait : « La persécution, pour la Compagnie de Jésus, est un indice qu'elle est dans la bonne voie. Je vous le demande instamment, priez un peu pour que le bon Dieu me donne la grâce et la force de souffrir aussi quelque chose pour montrer mon amour envers cette bonne Mère qui a bien voulu m'adopter. » Quelques années plus tard, à propos de son départ pour la mission du Bengale, il écrivait à sa sœur Virginie, le 8 novembre 1885 : « Tout cela serait bien triste si l'on ne songeait pas à celui pour lequel on le fait. Les sacrifices ne durent que le peu de temps que nous vivons sur la terre, et la récompense est éternelle. Et puis, n'oublions pas que devant la majesté infinie de Dieu,

nous ne sommes rien; et si ce Dieu, plein de miséricorde, veut bien nous appeler à tout sacrifier pour lui, c'est une grande faveur qu'il nous fait, mais ce n'est pas du tout une faveur que nous lui faisons. »

Que dire de son ardeur au travail? Le P. Bodson était un travailleur infatigable. Jamais il ne perdait une minute. Le soir, fidèle au règlement, il éteignait sa lampe à neuf heures sonnant, mais il venait d'utiliser encore les quelques minutes qui lui restaient entre la dernière visite au S. Sacrement et le coucher de la communauté. Pendant ses promenades, tandis que le prêtre, son compagnon, récitait le bréviaire, il lisait un livre grec ou latin. Toujours il avait quelque travail sur le métier, et il le poursuivait sans relâche, avec une vigueur opiniâtre. C'est à Tronchiennes qu'il commença ses longues études de linguistique. Le 17 novembre 1875, au début des deux années consacrées dans la Compagnie de Jésus à refaire les humanités, Théophile écrit qu'il parle déjà le flamand. Dieu l'avait doué d'une merveilleuse facilité pour les langues. Il s'y appliqua avec passion. En 1879, il écrivait à son frère Louis, qui étudiait alors la philologie à l'Université de Louvain : « J'ai repris l'étude du grec avec acharnement. Quelle langue superbe, intéressante, attrayante! Elle me fait oublier mon rhumatisme. » Il fit sur cette langue des travaux considérables et très appréciés de ses collègues. Plus tard, à Louvain, il s'imposera, sans hésiter, le sacrifice assez pénible de parler toujours anglais, pendant les récréations, avec ses confrères de nationalité anglaise ou américaine. « Attendons l'éternité avant de nous reposer, et, jusque là, travaillons de toutes nos forces. » La lettre à son frère Louis, du 29 septembre 1880, qui contient cette phrase, véritable programme

d'action de toute sa vie, nous apprend comment il se reposait pendant les vacances, en étudiant à la fois l'anglais, l'allemand, l'espagnol et le portugais. Il écrivait la même année : « Il y a des ouvrages, hélas ! très considérables, que je voudrais étudier avant de m'embarquer sur l'océan de la philosophie et de la théologie; et comme je n'ai devant moi qu'un temps relativement court, je me hâte autant que je puis. Je me reposerai au Ciel, avec la grâce de Dieu. D'ailleurs, toujours heureux et content, heureux surtout que je puisse un peu travailler pour cette bonne Mère, la Compagnie de Jésus, qui a bien voulu m'adopter. Cette pauvre Mère est bien affligée pour le moment... »

C'était le temps des fameux Décrets qui avaient dispersé tous les jésuites français et les avaient forcés d'aller rejoindre les jésuites allemands sur les chemins de l'exil.

Au mois de septembre 1881, Théophile Bodson fut envoyé à Blyenbeek, dans le Limbourg hollandais, pour y étudier la philosophie. Il y avait là une petite colonie de jésuites allemands. « Figurez-vous, écrit-il, en plein bois de Lorcé, une grande clairière, et au milieu, un vieux château du temps passé. Tout autour, des bruyères, de petites collines de sable et beaucoup de sapins. Voilà Blyenbeek. Position magnifique, pour se plonger dans les études philosophiques ; position délicieuse pour moi surtout, qui aime le calme et la tranquillité. » Là, sa seule pénitence, « c'est d'avoir une langue bien pendue, et de ne pouvoir s'en servir. » Aussi se met-il à l'étude de l'allemand avec une ardeur infatigable. C'est de là qu'il écrit à sa chère sœur Virginie, qui lui avait demandé comment il s'amusait : « L'amusement ! c'est un point auquel les jésuites ne doivent jamais faire attention : premièrement, parce que cela n'est pas digne d'eux ; deuxièmement, parce que cela ne sert de rien du tout. »

Le P. Bodson ne resta qu'un an à Blyenbeek. Il revint

à Liège passer ses vacances au collège Saint-Servais et eut alors l'occasion de revoir sa chère famille. Les vacances terminées, il fut envoyé à Louvain pour y continuer l'étude de la philosophie. « Je dois bénir en cela la bonne Providence, écrit-il ; car, je ne vous l'ai pas encore dit, ce n'est pas moi qui ai demandé de revenir ici. »

La piété de Théophile était profonde, ardente, communicative. Il prenait occasion de tout pour s'élever à Dieu, et ses lettres étaient toujours pieuses et remplies de douces exhortations. Après avoir grondé affectueusement sa sœur Virginie, de lui avoir écrit sur une carte postale, « parce que c'est trop vite fini, » il lui dit : « En attendant, continuez à être sage, diligente et détachée des vanités du siècle. Mettez tout votre bonheur dans le service du bon Dieu, le travail assidu et la consolation de la famille et avant tout de papa et de maman ; tout le reste ne vaut pas un sou et ne peut donner une once de vraie satisfaction. » Se laissant aller aux inspirations de sa piété, il recommandait à toute sa famille la dévotion au Sacré Cœur de Jésus et la pratique de la communion du premier vendredi du mois. Dieu, c'est toujours pour lui la bonne Providence. Dans tous les événements, il s'y réfugie, il s'y cache, il s'y repose, comme l'enfant sur le sein de sa mère.

La piété est utile à tout ; elle a des promesses pour la vie présente aussi bien que pour la vie future. C'est elle qui a consolé le cœur si tendre de Théophile. « Soyez fidèles à votre correspondance, écrit-il à ses sœurs, en 1887 ; comme cela, la séparation sera bien moins sentie, et les prières quotidiennes faisant le principal trait d'union, nous continuerons à vivre, pour ainsi dire, tous

ensemble sous les yeux et dans la grâce de notre bon Père qui est aux cieux. »

Le P. Bodson était expansif. « Heureux ! je suis heureux et gai. » Toutes ses lettres de Tronchiennes donnent invariablement cette note. Il regrette de quitter ce noviciat. « C'est là qu'il a passé les plus beaux jours de sa vie religieuse. » Arrivé à Liège, il écrit : « Il n'y en a pas beaucoup à Liège qui soient plus heureux que moi. » Il est joyeux jusque dans la souffrance. Au mois de janvier 1880, s'il parle à ses parents, pour soulager son cœur, d'épreuves plus fortes auxquelles Dieu le soumet, il a soin d'ajouter : « Cela ne nous empêche pas de suivre avec joie notre chemin de croix... Je ne demande pas que les croix disparaissent, mais que Dieu me donne la grâce de les porter avec joie. »

Une lettre du 2 mars 1880 nous peint ainsi sa vie :

« En dehors des exercices spirituels, l'étude et la classe prennent tout mon temps. Voilà toute ma vie, chers parents, en deux mots, et c'est la vie de tout jésuite de mon âge : tâcher de faire avancer sa sanctification, faire le plus de bien possible aux enfants qui nous sont confiés, et ne rien négliger pour se rendre capable de faire plus de bien encore. La nature souffre quelquefois ; la vie semble de temps en temps bien dure ; mais, somme toute, c'est la vie la plus heureuse qu'on puisse désirer et Dieu sait mettre la consolation à côté de la peine. »

Plus tard, il écrira d'Asansol, au Bengale: « Plus on donne au bon Dieu, et plus le bon Dieu nous fait éprouver de joie et de vrai bonheur. Or, ici, comme nécessairement on ne considère rien que des yeux de la foi, on n'est guère tenté de s'attacher ni aux biens de la terre, on vit pauvrement; ni aux honneurs, on n'en trouve pas ; ni même à la vie, car on peut et on doit toujours s'attendre

à être surpris par la mort : elle ne joue pas longtemps avec les malades ici ; sans compter mille dangers qu'on ne rencontre guère en Belgique. Ce qui fait qu'on se trouve instinctivement rapproché du bon Dieu auprès duquel on espère trouver et où l'on trouvera le repos final. Tout cela n'empêche pas d'être fort joyeux ; au contraire, pour mon compte, l'idée que je suis un soldat placé dans un poste avancé et plus dangereux me conserve le courage et la joie et m'empêche de me soucier du reste. »

Nature profondément sensible et impressionnable, le P. Bodson sentait parfois son âme envahie par la tristesse ; mais il y échappait par la dilatation du cœur. Dans ces moments pénibles et difficiles, il allait frapper à la porte d'un ami ; on faisait ensemble une promenade ; on causait études, classes, projets ; on riait de bon cœur, et au retour, tout était oublié.

Le P. Bodson était doué d'une exquise charité. Nous l'avons vu tout jeune, à St-Roch, demander un peu d'argent pour pouvoir faire l'aumône. Du noviciat il réclame ses œufs de Pâques pour le premier pauvre qui viendra à la porte de ses parents, afin qu'il dise son premier *Pater* pour lui. Jamais il ne refusait une corvée ; il trouvait toujours du temps pour rendre service à ses frères. « Le P. Bodson était par-dessus tout compagnon dévoué, écrit l'un d'eux ; aussi était-il profondément aimé de ses collègues. » Il était aussi très dévoué à ses élèves et il les aimait. Ils le lui ont bien rendu, et tous lui ont conservé le plus affectueux souvenir.

Malgré toutes ces qualités et tous ces talents, l'humilité du P. Bodson était profonde. Nous l'admirions tous, lui seul s'ignorait.

Il va nous faire lui-même, sans le savoir, la confession de son admirable humilité. Il écrit au mois d'octobre 1891 :

« Oui, chère Maman, voilà trois ans que j'ai éprouvé le plus grand déchirement de cœur de toute ma vie lorsque je vous ai quittés tous, et le bon Dieu m'a fait la grâce de lui offrir ce déchirement en pleine résignation. Voilà trois ans que je n'ai plus vu ce que j'ai de plus cher au monde et que je n'ai plus entendu des voix si aimées. Voilà trois ans que je n'ai plus pour consolation que l'amitié du bon Maître et la charité de mes frères en religion. Voilà trois ans que mon unique espoir, mon unique ambition est de ne pas être un ouvrier inutile dans le champ du Seigneur. Au fond de mon cœur, je ne trouve qu'un regret : ce n'est pas d'avoir fait ces sacrifices, oh non ! mais c'est de ne pas avoir correspondu plus fidèlement à la grâce que le bon Dieu m'a faite en m'appelant ici ; je n'ai qu'une crainte, c'est de contrarier par ma misère les intentions de la bonne Providence au sujet de ma pauvre personne. »

Rappelé de Bendora à Ranchi, et ignorant qu'on allait le nommer supérieur de la mission, il écrit le 4 janvier 1892 : « Le bon Dieu ne me juge pas digne de continuer à travailler dans le district au milieu de nos pauvres chrétiens. J'ai été rappelé à Ranchi par les supérieurs pour y attendre une autre fonction. »

Le dimanche 31 janvier, on l'installait à Calcutta supérieur de la mission. Il écrit à ses parents le 14 février : « C'est une croix bien lourde que le bon Dieu a mise sur mes épaules, et plus que jamais j'aurai besoin de vos prières.... Priez bien pour que je m'acquitte de ma charge selon les vues du bon Dieu, et qu'après trois ans on m'enlève ce fardeau si lourd. »

Dans sa lettre du 4 avril, qui fut la dernière écrite par lui, il dit encore : « Le bon Dieu m'a imposé une lourde croix ; priez pour que je la porte selon ses vues. C'est maintenant pour moi une vie de tracas et d'anxiétés qui a commencé. J'accepte de la main du bon Dieu l'épreuve ;

mais je compte sur vos prières pour m'aider à en retirer grand profit pour moi et pour notre pauvre mission. »

Il y a surtout un trait du caractère du P. Bodson que nous devons particulièrement mettre en relief. On dit trop souvent que le religieux, le missionnaire renie sa famille et renonce aux plus intimes affections de son cœur. Qu'en est-il ? Nous allons le voir.

Un de ceux qui l'ont connu de plus près nous écrivait naguère : « Le P. Bodson, en quittant la Belgique pour voler au secours des peuplades infidèles du Bengale, a dû briser son cœur ; car personne plus que lui n'aimait son pays. Je me rappelle encore combien il souffrait de l'exil, quand il quitta une première fois la Belgique pour aller faire sa philosophie en Hollande. J'avais vraiment pitié de lui, tant il sentait l'absence et l'éloignement des siens. Son plus grand bonheur était d'aller de Blyenbeek à la Meuse, et de regarder couler les flots de ce fleuve qui lui arrivaient de la patrie tant aimée. » « Non, écrit-il le 1er janvier 1874, non, mes bien chers parents, parce qu'un fils se donne à Dieu, il n'oublie pas son père, ni sa mère, ni ses frères, ni ses sœurs ; mais il les aime davantage. Son affection devient en quelque sorte paternelle, maternelle, apostolique. » Souvent il recommande à ses chers parents « de ne pas trop s'épuiser au travail. » Toujours, dans chacune de ses lettres, il redit les noms des siens. « Il aime tant, dit-il, à les répéter, surtout après une si longue absence ! » — Il est triste, parce que sa chère petite Thérèse ne l'a pas reconnu à Harzé : elle n'osait lui parler. Il espère que cela ira mieux une autre fois. — « Les gens du monde, écrit-il de Louvain le 1er janvier 1883, nous appellent des cruels, des ingrats. Ils ne regardent que la terre, et leurs yeux sont fermés aux splendeurs de la foi. Mais vous qui

comprenez mieux ce que c'est que la vie, vous avez été heureux de me donner à Dieu, sachant que par là vous me gardiez bien plus sûrement et que vous conserviez le plus pur de mon affection filiale. » Le jeune jésuite n'oublie personne dans ses lettres. Il y a toujours une mention pour ses parents plus éloignés, pour son curé, pour Pierre, pour tous ses amis de Hàrzé. Son curé, comme il l'aime et s'intéresse à ses œuvres ! Et Pierre, l'ouvrier infatigable dont il s'est fait un ami ! Il s'informe de sa famille. Pas une lettre où il ne soit question de lui. Pierre était sans doute réduit à l'inaction par les infirmités, car Théophile écrit de Louvain le 11 mars 1883: « Mes compliments au rentier Pierre, qui se sera bien arrondi pendant ses longues vacances. Quel dommage qu'il ne puisse reprendre à marché pour moi quelques hectares de philosophie où l'on n'a pas besoin de ses mains pour défricher; mais c'est plus difficile que sur le Petit-Mont. D'ailleurs, Pierre a travaillé assez, il peut bien se reposer maintenant. » Plus loin il écrit : « Veuillez me dire la date exacte de la mort de ma tante Louise et de Pierre, car dès à présent je recueille tout cela, afin de pouvoir célébrer, quand je serai prêtre, les anniversaires des défunts de la famille. »

Quelle joie pour lui, quand ses trois sœurs lui écrivent en même temps ! « Je remercie de tout mon cœur le bon Dieu, écrit-il le 19 août 1886, de m'avoir donné de si bonnes petites sœurs. Le centuple a été promis dès ici-bas à ceux qui abandonnent tout pour suivre Notre-Seigneur. Eh bien ! il me semble avoir trouvé ce centuple dans l'affection que vous me montrez, vous et toute la famille, et je crois que je vous le rends bien, car je vous aime tous de tout mon cœur, et vous avez la première place dans mes prières et les intentions de ma journée. » — « Quelle consolation pour moi, écrit-il à la fin de 1887, quand le bon Dieu m'enverra sur une plage lointaine, de

me dire que tout ce que j'ai de plus cher au monde me sera rendu un jour dans l'éternelle patrie. » — Au lendemain de sa douloureuse séparation, — heure de martyre, comme il l'appelle, — il écrit à ses parents quelle est la dernière personne de Harzé qu'il a vue, à laquelle il a parlé, qu'il a rencontrée à Aywaille et qu'il a revue un instant aux Guillemins. Et il demande à Monsieur le curé de remercier en son nom, pour leur sympathie et leur générosité, les paroissiens de Harzé : « Qu'il leur dise que je ne les oublierai pas, que je prierai de tout cœur pour eux tous, et que j'espère les revoir tous au ciel sans une seule exception. »

Plus tard, quelque part qu'il soit, la vivante image de tout ce qu'il aime sera ineffaçable de son imagination attendrie. Ses parents, ses amis, sa maison, son village, son église, son curé : tous ces souvenirs revivent dans sa correspondance toujours affectueuse, qu'il soit sur l'Océan, à Bombay, à Calcutta, à Asansol, aux flancs des Himalayas, à Ranchi. « Je me représente si bien, écrit-il de Ranchi, la belle église de Harzé, au mois de mai, et le bel autel de la sainte Vierge, et tout le village réuni aux pieds de notre bonne Mère. »

Il nous faut suivre maintenant le P. Bodson dans sa vie de missionnaire.

En 1888, il espère s'embarquer au mois d'octobre pour les Indes, et il étudie avec une infatigable ardeur, en même temps que sa théologie, l'anglais et l'hindoustani, la langue la plus répandue aux Indes.

Il écrit à sa sœur Virginie le 15 avril 1888 : « Vous me dites que mon départ vous fera beaucoup de peine, chère Virginie ; je comprends cela, et je vous assure que si je ne considérais pas le point de vue surnaturel,

jamais je ne m'imposerais un tel sacrifice. Si notre destinée n'était que de vivre ici-bas, jamais je n'aurais le courage de quitter la famille, la patrie, tout ce qui m'est cher. Mais quand je songe à notre destinée surnaturelle, quand je vois un Dieu descendre sur cette triste terre et y souffrir pendant trente-trois ans pour mon salut, quand je songe à la brièveté du temps, aux âmes innombrables qui se perdent, faute de prêtres pour les instruire, alors, chère Virginie, je regarde la vie de missionnaire comme la plus grande faveur qui puisse être accordée à un homme. Vous comprenez cela aussi bien que moi. Donc, loin de considérer le sacrifice que le bon Dieu demande de nous, ne regardons que l'honneur et le bonheur qu'il y a pour mes parents d'avoir un fils missionnaire ; pour vous, d'avoir un frère consacré uniquement au salut des pauvres infidèles ; pour moi, de suivre les traces de Jésus mon Maître et de donner toutes mes forces et tout mon sang, s'il le faut, pour ces âmes qu'il aime tant et pour lesquelles il a tant souffert. »

Le 18 avril, il communique à ses chers parents la nouvelle définitive de son départ pour les Indes et leur promet que Dieu leur rendra au centuple le sacrifice qu'ils ont fait de lui.

Ce fut une inoubliable fête, quand le P. Bodson alla célébrer à Harzé sa première messe, accompagné de son frère Louis, entré, lui aussi, dans la Compagnie de Jésus. Tous contemplaient avec une profonde émotion ce jeune prêtre sur lequel on fondait alors tant d'apostoliques espérances, et qui, à l'autel, pouvait placer, à côté de la divine victime, une victime humaine, son cœur si aimant, que la séparation allait briser bientôt.

A plusieurs reprises, avant son départ, il séjourna à Harzé. Comment se passèrent ces entrevues avec sa famille? « J'ai été heureux de ma dernière visite à Harzé, écrivait-il, j'y ai vraiment retrempé mes forces et mon cou-

rage, mon courage surtout, car enfin je ne suis pas de pierre ; votre exemple et celui de la famille m'ont appris mieux que jamais à faire avec résignation et même avec joie tous les sacrifices que le bon Dieu demande de nous. »

Quelques mois plus tard, au lendemain des adieux : « Bien chers parents, j'espère que le bon Dieu vous aura adouci l'amertume de la séparation. Quant à moi, je le remercie de m'avoir soutenu de sa grâce ; car sans elle j'aurais succombé à un coup si violent. J'aurais voulu ne pas vous attrister davantage en me montrant plus courageux ; mais la croix était lourde, et elle m'a écrasé. — Dieu m'a relevé, cependant, et tout en sentant l'amertume du calice, soutenu par la force d'en haut, je n'entends qu'une parole au fond de mon cœur, c'est le « fiat » du bon Maître au jardin des Olives. Que la sainte volonté du bon Dieu soit faite. Puisse cette heure de martyre servir à sa plus grande gloire ! »

Heure de martyre ! Tous ceux qui connaissent l'incroyable puissance d'aimer du P. Bodson comprendront que ce n'est pas là un vain mot.

Parti de Bruxelles le 5 octobre 1888 avec trois autres Pères, trois scolastiques et deux frères coadjuteurs, le P. Bodson écrit de Paris qu'il a éprouvé, pendant le salut célébré dans l'église des Pères jésuites de la rue de Sèvres, une joie spirituelle extraordinaire qui l'a pleinement consolé et fortifié. La grande ville ne lui inspire que du dégoût : il étouffe dans cet océan de vanités égoïstes et folles. Il se contente de vénérer les reliques des martyrs de la Commune et d'aller prier à Montmartre, berceau de la Compagnie de Jésus. A Lyon, il monte, en pèlerin pieux, à Notre-Dame-de-Fourvière, où il a le bonheur exceptionnel de pouvoir célébrer la sainte messe à l'autel de la

Vierge pour ses chers parents et pour tous ses amis de Harzé. A Marseille, il porte la même piété à Notre-Dame-de-la-Garde. C'est là qu'il s'embarque, sous la protection de la Vierge, et après une heureuse traversée, il arrive à Bombay le 3 novembre 1888.

Avec quelle religieuse émotion il mit le pied sur ce sol brûlant qui devait, hélas ! sitôt lui ouvrir un tombeau. Après quelques jours de repos à Calcutta, dans la résidence épiscopale de Mgr Goethals qui lui fit un accueil paternel, le P. Bodson alla continuer à Asansol sa quatrième année de théologie. C'est de là qu'il écrivit : « Je n'ai vraiment plus que Dieu sur la terre. Cela suffit. Il tient lieu de tout, et l'exil de cette terre aura bien vite passé. » Était-ce un présage ? Ou n'était-ce qu'un sanglot de son cœur déchiré ?

Toutefois, il rencontra à Asansol deux amis, les PP. Cardon et Dehon, qui, dans les intervalles de leurs études, l'initièrent à des essais d'apostolat. Ce fut là qu'il fit ses premiers baptêmes d'Indiens, avec une ineffable consolation. « Priez, écrit-il, pour que je ne sois pas inutile ici, et pour que je puisse travailler efficacement à la conversion des infidèles. Il est si pénible de voir tant de millions d'hommes vivre et mourir sans jamais avoir connu, ni aimé, ni servi Celui qui les a créés et qui les jugera. Bien des catholiques indifférents et négligents redeviendraient fervents, s'ils voyaient l'état lamentable où se trouvent ceux qui ne jouissent pas du don précieux de la foi. C'est à peine s'ils se distinguent en quelque chose des animaux, si ce n'est qu'ils sont souvent même au-dessous d'eux par leur conduite. »

En janvier 1889, la maison d'études fut transférée à Kurséong dans l'Himalaya. Pendant son voyage, le P. Bodson comparait les rampes de ce géant des montagnes aux rochers de Remouchamps, aux hauteurs de Priestet, à celles de Lorcé et du fonds de Quareux, qui lui sem-

blaient alors, écrit-il, un bout d'allumette, une pointe d'aiguille. Vous le voyez encore une fois, la patrie, Harzé, les paysages qui encadrent ce précieux coin de terre où vivent ceux qui l'aiment, sont toujours présents à son cœur.

Au mois d'août 1889, le P. Bodson, ses études terminées, était envoyé à Ranchi. A peine arrivé, notre cher Père écrit : « Pendant cette année de dernière formation pour un jésuite, priez un peu pour moi. Demandez au bon Dieu qu'il fasse de moi un vrai jésuite. Cela renferme tout. »

Et en janvier 1890 : « Je ne sais pas encore si on m'enverra dans le district après mon troisième an. Je l'espère beaucoup et je désire aller user le reste de ma vie auprès de ces pauvres gens. En attendant, je me prépare le mieux que je puis pour le spirituel et l'intellectuel. Il faut savoir deux ou trois langues pour avoir beaucoup d'action sur ces gens de races diverses, et ces langues diffèrent tant des nôtres que le travail est rude au commencement. Et puis, il faut beaucoup de vertu pour soutenir généreusement un tel genre de vie. Priez donc pour moi, afin que je sois un instrument apte entre les mains du bon Dieu. »

Le P. Bodson eut bien vite vu ce qu'était cette mission du Chota-Nagpore. Des peuples aborigènes nombreux, pauvres, simples, ignorants, réduits à une sorte de servitude par les propriétaires du sol. Comme religion, à côté d'une vague connaissance d'un être suprême, le culte du démon auquel on fait des sacrifices, et parfois encore des sacrifices humains. Ces idolâtres, voyant dans les missionnaires catholiques des protecteurs contre la tyrannie des « zémindars », viennent à eux par milliers. On en prend occasion de les instruire ; et ces hommes, en cherchant leur intérêt matériel, trouvent la vie de l'âme. Le travail du missionnaire est immense. « Sans un secours extraor-

dinaire de la Providence, écrivait le P. Bodson, il nous serait impossible d'instruire soigneusement les nouveaux convertis et de gagner ceux qui semblent bien disposés. »

Le missionnaire se mit au travail avec une ardeur infatigable. Il fut chargé, outre les exercices du troisième an, d'enseigner le latin et le grec aux novices et aux scolastiques. En même temps il poussait avec opiniâtreté l'étude de plusieurs langues à la fois. Je le vois encore, à son pupitre, la plume à la main, interrogeant les indigènes, l'Ouraon, le Mundari, le Kharria, cherchant à arracher à ces têtes sans culture les mots de leur langue, leur signification exacte, leurs différentes formes, et composant ainsi le dictionnaire et la grammaire de ces langues non écrites jusqu'ici. Travail ingrat, ardu, difficile, ennuyeux, aussi méritoire qu'il est obscur. Cependant il s'y appliquait avec tant de zèle qu'on eût dit qu'il ne désirait rien autre chose. Mais son cœur était ailleurs.

Le 9 mars 1890 il écrivait à ses chers parents : « Nous ne sommes pas venus ici pour avoir une vie douce et tranquille, et la plus grande faveur que nous puissions recevoir du Ciel, c'est d'être envoyés au plus fort des travaux et des tracas apostoliques. Vous voudriez sans doute me faire un grand plaisir ? Eh bien ! obtenez-moi par vos prières d'être bientôt, au moins à la fin de l'année, curé ou vicaire au fin fond de la mission, n'ayant plus pour le reste de mes jours qu'à m'occuper de nos pauvres indigènes. Si vous m'obtenez cela, vous m'aurez rendu le plus grand service qu'il soit possible de me rendre sur la terre. Mettez-vous tous à l'ouvrage, surtout pendant le mois de Mai, et recommandez cette intention à mes amis de Harzé. »

Voilà comment l'intrépide missionnaire répondait aux inquiétudes de ses parents sur sa santé et sur les dangers qu'il courait.

Le P. Bodson utilisait aussi à Ranchi le remarquable talent musical dont il était doué. Sous sa direction, on

chantait à la chapelle les chœurs religieux que nous entendons en Belgique. Les Pères y trouvaient, avec une douce émotion, un pieux souvenir de la patrie. Le P. Bodson saisissait avec une merveilleuse habileté le rythme musical de ces peuples enfants ; il savait adapter à leurs ritournelles populaires des chants qui leur disaient, dans leurs langues, les beautés des enseignements chrétiens.

En attendant, voyez ce qui se passe dans ce grand cœur de missionnaire : « Quand on voit l'église, bien petite et bien misérable en comparaison de celles de Belgique, remplie de pauvres gens qui, peu de temps auparavant, ne connaissaient ni le vrai Dieu ni la vraie foi, on éprouve des sentiments inconnus chez les chrétiens de la patrie... Dans ces moments-là, on oublie tous les sacrifices qu'on s'est imposés, et l'on se sent prêt à affronter n'importe quel danger pour augmenter ce petit troupeau du bon Maître. »

Le P. Clément meurt au mois de juillet 1890, et le P. Bodson est chargé de remplir son office. Le P. Laurent est à la mort, et le P. Bodson prend à sa place la direction de l'école.

Il n'a plus le temps d'écrire au mois d'août sa lettre ordinaire à ses parents à laquelle il ne manque jamais chaque mois. « Priez bien, se contente-t-il de dire, pour la mission que Dieu trouve bon d'éprouver, et, quels que soient ses desseins, que sa très sainte et très aimable volonté s'accomplisse partout, en tout et toujours. » Au mois de septembre il écrira encore : « Au point de vue humain, l'entreprise à laquelle nous nous dévouons est simplement impossible. Mais Dieu est avec nous, et les difficultés ne servent qu'à nous encourager. »

Le 2 février 1891, il fut admis à faire ses derniers vœux. Plus solennellement que jamais, il donna tout à Dieu, il se donna lui-même avec une joie débordante. Sa santé était excellente, ce qui lui permettait, dit-il, de

travailler comme il le voulait, sans souffrir du climat. On le laissa donc à Ranchi. « Naturellement parlant, écrit-il, j'aimerais beaucoup mieux faire le travail de missionnaire dans les districts éloignés; mais nous ne pouvons rien faire de mieux que ce que Dieu demande de nous. Aussi je suis très heureux ici à Ranchi. »

Il confectionne des dictionnaires. « Ce dernier travail prend une grande partie de mon temps, écrit-il en mai 1891, et il me faudra encore un an pour le finir, si Dieu me prête vie et force. » Hélas ! à peine lui restait-il cette année nécessaire !

Il dirige la congrégation de la sainte Vierge pour les enfants de l'école. « Vous seriez touchés, écrivait-il en juillet 1891, de voir ces braves enfants réunis tous les dimanches au pied de l'autel de Marie. Nous disons quelques prières en hindi ; puis je leur donne une instruction, et nous terminons par un cantique. Ils ont si grand besoin de la protection toute particulière de notre bonne Mère. Au milieu des païens où le plus grand nombre devront passer leur vie, ils seront exposés à une foule de dangers inconnus en Belgique. Puis la mission est si grande et il y a si peu de Pères, que la plupart sont exposés à mourir sans les secours de la religion. Daigne la toute-puissante Mère de Dieu suppléer à tout cela et les conduire tous au ciel ! »

Vous voyez comme il aimait ces enfants. Aussi, ils le lui rendaient bien ! Que de fois nous avons admiré comment, à l'apparition du bon Père, s'épanouissaient ces figures, d'ordinaire sans expression !

Au mois de juillet 1891, le P. Lievens quitta Ranchi dans l'espoir de rétablir ailleurs sa santé ruinée. Le P. Bodson le remplaça pour les affaires du tribunal. « Les gens qui ont des procès, dit-il, viennent ici chercher con-

seil et surtout secours. Il faut les écouter, les diriger, et les empêcher de gâter leur cause, car ils sont excessivement bornés. Un temps considérable est souvent employé à dégager nettement l'état de leur affaire, et un temps plus considérable encore, à leur faire comprendre la conduite à tenir. Et comme cela mes journées se passent, et mes loisirs sont nuls. Je n'ai un peu de tranquillité en général que le soir, et c'est alors le seul temps qui me reste pour m'occuper un peu des langues indigènes. »

Je voudrais donner quelque idée du travail dont parle ici le P. Bodson.

Figurez-vous une vaste cour de mille mètres carrés, entourée de hangars et de huttes. A un des angles de la cour, la porte ; à droite de la porte, le cabinet du Père ; partout, disposés par groupes, des indigènes, Ouraons, Mundaris, Kharrias, occupés, les uns à cuire leur riz dans leur pot de terre au foyer improvisé sur le sol, d'autres à conter leur procès en fumant le houka, d'autres enfin à apprendre leurs prières sous la direction d'un catéchiste.

C'est le *déra*, la halte, ou, si l'on veut, le caravansérail.

La plupart des indigènes sont amenés là à l'occasion d'un procès au tribunal de Ranchi. Dans l'Inde, le procès est comme une maladie endémique, à laquelle personne ne peut échapper; et procès est synonyme de fourberie, guet-apens, faux témoignage.

Le Père préposé au déra doit écouter les mille détails de ces affaires litigieuses, interroger minutieusement pour tâcher de découvrir la vérité des faits que paraissent souvent ignorer ceux-là mêmes qui les ont posés, fixer les idées pour préparer des témoignages précis, indiquer le chemin à suivre pour obtenir justice. Ce travail ingrat, absorbant, fatigant prend toutes les heures du jour. Une fois entré au déra, le moyen d'en sortir ! Il y a là de la besogne pour quatre ou cinq missionnaires, si les missionnaires ne faisaient défaut, et si d'autre part ce

travail ne supposait la connaissance des langues, des coutumes, des lois, des roueries indiennes.

On comprend maintenant comment les loisirs du P. Bodson étaient nuls à Ranchi. Il n'a plus le temps d'écrire de longues lettres et son cœur en souffre.

Cependant, son père lui ayant envoyé une liste détaillée de tous ceux qui avaient bien voulu donner une aumône pour l'école de Ranchi, il répond aussitôt : « J'ai été vivement touché en lisant et en relisant cette liste. Que de souvenirs cela a réveillés en moi, et comme je voudrais dire à chacun la reconnaissance que j'éprouve à son égard ! Veuillez donc, à l'occasion, être mon interprète auprès d'eux tous, et remerciez-les avec effusion. Dites-leur que tous les jours à la messe je les recommanderai, eux, leur famille, tous leurs intérêts, à celui qui rend au centuple même un verre d'eau donné en son nom au plus petit des siens. Nos pauvres enfants prieront tous les jours pour eux, et j'ose l'assurer, les prières de ces pauvres petits, hier encore sauvages, attireront sur les braves chrétiens d'Awan, de Harzé et de Xhoris d'abondantes bénédictions. Je garderai précieusement tous ces noms. Si le temps me le permettait, je les passerais tous en revue dans ma lettre. » Vous le voyez, c'est toujours la même tendresse de cœur.

Il ajoutait dans cette lettre : « Je suis vivement ému de voir de quel cœur vous ajoutez encore à la grosse aumône que vous m'avez donnée en partant. Que de fois la pensée de votre générosité m'a encouragé dans les moments difficiles. Vous travaillez avec joie en pensant que vous pourrez continuer à mettre de côté quelque chose pour notre mission dont l'immense étendue exige d'immenses ressources. Certes, vous ne vous en repentirez pas, et un jour, au ciel, par la grâce de Dieu, je verrai de mes yeux les nombreux et précieux joyaux que vous ajoutez continuellement à votre couronne. Nous sommes

mesquins dans nos calculs ; mais le bon Dieu est d'une générosité infinie, et il récompensera magnifiquement les sacrifices que vous vous imposez pour le salut de nos pauvres indigènes. »

Chacun a sa part. Dans la lettre suivante, — 2 août 1891, — nous lisons : « Remercîments aussi aux professeurs de Saint-Roch, et en particulier à mes anciens amis que je n'oublie pas. Que le bon Dieu leur rende à tous au centuple tout ce qu'ils donnent pour l'extension de sa gloire et de son règne ! »

Il nous faut citer encore, pour faire connaître l'œuvre à laquelle le P. Bodson se dévouait corps et âme. « Papa se prépare une belle couronne au ciel, ajoute-t-il, en montrant tant de zèle pour nous aider. S'il pouvait voir de ses yeux notre mission, s'il avait à tenir les comptes pour un mois seulement, certes, il serait encore plus éloquent pour engager les âmes charitables à nous éviter une banqueroute toujours à l'horizon. Par exemple, il y a toute une partie de la mission, où six cents hommes à peu près sont employés par nous, pour garder autant que possible dans leurs bonnes dispositions quarante à cinquante mille chrétiens, qui n'ont pas un seul missionnaire résident. Eh bien ! pour payer tous ces hommes, nous recevons chaque mois une somme qui n'est pas même le tiers de ce qu'il faudrait. Jugez de la difficulté. Jusqu'à présent, nous nous en sommes tirés à moitié en faisant des dettes et en nous fiant à la bonne Providence, sans laquelle nous aurions bien vite perdu cette belle partie de notre chrétienté. Le manque de ressources empêche d'établir des résidences dans ce pays, et, au point de vue humain, nous devrions renoncer à tout jamais à le garder. Mais nous préférerions tous mourir de faim que d'abandonner de plein gré ces pauvres gens, qui, sans nous, retourneraient au paganisme ou deviendraient des protestants de la pire espèce. »

Au mois d'octobre, le P. Bodson fut envoyé au Barway avec le P. Cardon. Il arriva à Bendora le lundi 2 novembre vers quatre heures de l'après-midi. Dans une lettre datée du lendemain, le missionnaire, enfin au comble de ses vœux, nous raconte les péripéties de son pittoresque et pénible voyage. Des montagnes à franchir, des ravins où loge le tigre royal, des villages cachés dans les replis des collines. « Je me retrouvais chez moi en pleine Ardenne. » Et le bivouac dans un village chrétien où ils arrivent quand tous déjà sont plongés dans le sommeil. C'est une description prise sur le vif et tracée au courant de la plume avec un rare bonheur d'expression.

Son séjour à Bendora ne devait pas être de longue durée. Ne l'avait-on envoyé là que pour lui faire acquérir l'expérience dont il devait avoir besoin plus tard comme supérieur ? Je ne sais. Mais voici ce qu'il écrit à ses bien chers parents, le 9 novembre 1891, sept jours après son arrivée à Bendora : « J'ai enfin commencé à goûter la vraie vie de missionnaire. Mais je n'ai pas encore trop d'espoir de pouvoir continuer, car le P. Recteur de Ranchi m'écrit aujourd'hui de ne pas m'écarter de Bendora, parce qu'il peut me rappeler à Ranchi à chaque instant. » Pas de réflexions ; il obéira.

Il peint en une seule parole la situation des missionnaires du Barway : « Il est bien difficile ici de résister à la tentation de se tuer à la besogne. Quand on voit l'ouvrage et le petit nombre d'hommes, chacun fait plus qu'il ne peut. Les uns résistent mieux que les autres, et tant qu'on ne sent pas l'étreinte de la maladie, on ne songe guère à se reposer complètement. » Quant à lui, grâces à Dieu, il se porte mieux que jamais. Le pays est tel qu'il se croirait en Belgique. « Notre hutte est sur une petite colline boisée et couverte de quartiers de roches noires, au milieu d'une splendide vallée resserrée de tous côtés par des montagnes. Figurez-vous une espèce de Priestet et

de là, regardez vers les fonds d'Aywaille; seulement haussez un peu les rochers de Remouchamps ; imaginez-vous un paysage analogue dans toutes les directions, et vous aurez une faible idée de Bendora. » Et la hutte ? « Quatre murs de quatre mètres de haut et un toit de chaume, voilà notre palais. Sept mètres de large sur vingt-cinq de long. Une grande ouverture au centre ; c'est la porte. Les deux pignons ouverts ; ce sont les fenêtres. L'ameublement : une table, deux chaises, deux petites armoires.... Bien heureux de pouvoir m'étendre sur la paille comme le petit Jésus à Bethléem ; et je suis encore bien plus riche que lui, car j'ai de bonnes couvertures pour me protéger contre le froid.... Presque tous les Ouraons de ce pays sont chrétiens, seulement leur connaissance de la religion est encore extrêment rudimentaire. Le manque de Pères et de ressources empêche l'instruction d'avancer vite. » Voici un de leurs dimanches : « Dimanche passé, par exemple, messe à 8 h. 1/2, à laquelle assistaient tous les chrétiens des environs. Plus de quatre cents personnes, hommes, femmes et enfants remplissaient la chapelle-hangar dans laquelle nous avons dressé un autel. Après la messe, instruction du catéchiste, puis la mienne, puis enseignement des prières et du catéchisme élémentaire, le tout entremêlé de chants pieux sur les airs du pays. Cela a duré jusqu'à onze heures. A deux heures, tous revenaient pour recommencer les mêmes exercices jusqu'à cinq heures. »

« Priez beaucoup, beaucoup, demande-t-il, pour que cette immense moisson que nous avons devant nous ne se perde pas faute de moissonneurs et de ressources. »

La dernière lettre datée de Bendora, 4 décembre 1891, donne des détails très intéressants. Le P. Cardon et le P. Bodson vo[illegible] depuis un an. Il

y en a beaucoup sur une population de 8 à 10 mille chrétiens. Soirées et matinées sont très froides ; car on est à environ 2400 mètres au-dessus du niveau de la mer. La récolte du riz touche à sa fin ; les Ouraons se reposeront pendant la moitié de l'année ; ils mangeront et boiront tout en quelques mois. On ne compte que sur la nouvelle génération pour leur faire prendre de meilleures habitudes. « Quant à moi, grâce à Dieu, je me porte bien, et j'espère que le bon Dieu me gardera les forces nécessaires pour travailler ferme à l'éducation chrétienne des Ouraons du Barway. »

Vain espoir ! Treize jours plus tard il était à Ranchi, d'où il écrit le 4 janvier 1892 : « Me voilà de nouveau à Ranchi depuis le 17 décembre. »

Dans la même lettre, le P. Bodson remerciait avec effusion ses chers parents de leur aumône, « que certes il ne s'attendait pas à voir si considérable. » Il avait demandé quelque chose pour s'établir à Bendora ; on en fera maintenant trois parts : une pour les écoles de Ranchi en détresse, une autre pour un missionnaire qui n'a plus rien, le reste pour le successeur à Bendora.

« La mission, dit-il dans cette lettre, s'est ouverte et dilatée au milieu de difficultés de tout genre, et ces difficultés renaissent chaque jour. Dieu seul pourra conserver cette pauvre chrétienté. Aussi, ce sont les prières des âmes chères à Dieu qui nous sont le plus nécessaires. »

« Je n'oublie personne et je voudrais écrire à tous. Je crains que mon silence ne soit pris pour de l'oubli, et cette pensée m'afflige. Mais j'ai à la main tant de travaux pressants, que malgré ma bonne volonté je ne puis pas y faire face, et si je ne prenais sur mon sommeil, je ne pourrais pas même arriver à vous écrire ces quelques pages. Je

supplie donc tous ceux qui souffrent de mon silence de ne pas le prendre pour un oubli, mais de l'attribuer à l'impossibilité où je suis de leur écrire pour le moment. » On le voit, ce cœur généreux ne connaîtra jamais la défaillance, ni dans ses affections, ni dans son amour pour le travail.

Le 31 janvier, on installait à Calcutta, le P. Bodson comme supérieur de la Mission du Bengale. Nous avons déjà vu avec quelle humilité il reçut cette croix. « Un des détails de ma nouvelle croix, écrit-il à ses chers parents, le 14 février, c'est que j'aurai encore bien moins de temps pour vous écrire régulièrement ; je ferai cependant tout mon possible. »

Il doit visiter toutes les parties de la mission, et ce sont de bien longs voyages. Il a vu Morapaï, la mission des Bengalis, au sud de Calcutta ; « ce qui m'a montré, dit-il, la nécessité ou du moins la grande utilité pour moi, d'apprendre le bengali. En effet, j'ai été dire la messe, le dimanche, dans un village de la mission, et il m'a été bien dur de ne pouvoir causer avec les chrétiens, ni leur donner une instruction, comme je le faisais au Chota-Nagpore. »

Il est à Darjeeling, « le collège le mieux situé du monde entier, » sur les flancs de l'Himalaya. En y venant de Calcutta, il a passé, le même jour, par une chaleur considérable et un froid glacial. Mais, grâce à Dieu, il est « coriace », et il en a été quitte pour un ou deux éternûments.

A propos de la mort du P. Van der Keilen : « C'a été, dit-il, une bien pénible épreuve pour la mission qui souffrait déjà tant du manque d'hommes. Que la sainte volonté du bon Dieu se fasse ; il n'a besoin de personne, et il peut faire son œuvre avec les plus chétifs instruments ! »

Hélas ! il devait lui-même être bientôt une nouvelle et bien triste preuve de cette vérité.

Avant de terminer cette notice, nous devons entendre le P. Bodson plaider en faveur d'une œuvre qu'il avait à cœur par-dessus toutes les autres, et dont les catholiques de Belgique apprécient hautement l'importance, — ils l'ont prouvé naguère dans une lutte qui a fait leur gloire. Nous voulons parler des écoles.

Les écoles ! Voilà ce qui le préoccupait depuis longtemps. « Ah ! quand aurons-nous assez de ressources, écrit-il bien avant d'être supérieur de la mission, pour établir des écoles partout ? — C'est le seul espoir que nous ayons de voir s'établir ici solidement le christianisme. Tant qu'il n'y aura pas d'écoles presque partout, la religion de ces pauvres peuples ne sera pas solide. »

Il propose aux bienfaiteurs de Belgique d'adopter les enfants de l'école de Ranchi pour six ans. « Un enfant nous coûte un peu plus de quatre francs par mois pour sa nourriture et ses habits. »

Il écrit de Bendora : « Notre grand espoir est dans les enfants. C'est pour cela que toute notre sollicitude devrait se concentrer sur les écoles. Mais ici elles sont toutes à établir, et toujours le même obstacle vient se dresser devant nous. Il faudrait construire des écoles et payer des maîtres ; les gens sont trop pauvres pour pourvoir à ces dépenses, et nous manquons de ressources pour y subvenir nous-mêmes. Nous ferons tout ce que nous pourrons, nous fiant pour le reste à la bonne Providence. »

Enfin, devenu supérieur, il poursuit vigoureusement cette œuvre. Voici son projet, d'après sa dernière lettre : « Nous voudrions établir et fonder solidement le plus d'écoles possible. Mais cela demandera bien des dépenses. Je voudrais petit à petit recueillir des fonds suffisants pour

empêcher ces écoles d'être toujours exposées à la ruine par manque de ressources. La question des écoles est ici, comme en Belgique, de la dernière importance, et l'on sait les sacrifices que notre petit pays s'est imposés pour sauver l'éducation des enfants. Il ne vous sera peut-être pas difficile de recueillir encore quelques aumônes, pour nous aider à assurer l'éducation des milliers de petits enfants qui vivent ici en sauvages. Il y a bien des personnes qui seraient heureuses de nous aider sous ce rapport, si elles voyaient le bien que fait, par exemple, notre école de Ranchi. Des enfants sauvages, sans idée aucune ni de Dieu ni de moralité, qui deviennent bons, pieux, obéissants et travailleurs ; des enfants qui seraient morts chez eux comme des brutes, et qui viennent mourir à l'école comme des saints. Dernièrement encore l'un d'eux, violemment atteint de la petite vérole, demandait lui-même à recevoir les derniers sacrements, il était heureux de mourir. Comme ces pauvres enfants prieront au Ciel pour leurs bienfaiteurs de Belgique, qui leur auront donné le moyen d'éviter une vie de turpitudes et l'enfer au bout. »

Telles sont les dernières paroles de la correspondance si édifiante du P. Bodson : c'est son testament apostolique.

Le voilà donc tout entier, tel qu'il s'est peint lui-même, celui que nous avons appelé le grand donneur, le donneur toujours gai. Maintenant que l'on connaît ce généreux cœur, on comprend ce que la mission pouvait en attendre, on apprécie ce qu'elle a perdu.

La vaste mission du Chota-Nagpore pouvait attendre de lui ce plan d'organisation solide dont les missions naissantes ont le plus grand besoin. Il savait concevoir l'idée du développement progressif de l'œuvre, et il avait l'opiniâtre patience pour la réaliser avec méthode, lentement et sûrement.

Dieu vient de briser ces belles espérances. Que sa très sainte volonté soit faite !

Il nous reste à dire un mot sur les derniers moments du R. P. Bodson.

Le 23 août 1886, il avait écrit à son frère Louis qui allait lui aussi entrer dans la Compagnie de Jésus : « Cette première mort par laquelle vous allez passer rendra l'autre si douce ! Ce ne sera plus que le prélude de la seconde et de la dernière et bienheureuse résurrection. »

La mort du P. Bodson a été tranquille et douce. La pensée de la mort lui était familière; on l'a vu par toute sa correspondance. Avant de quitter Ranchi pour Calcutta, où l'appelaient ses fonctions de supérieur de la mission, il dit au R. P. Recteur et aux religieuses : « Je vais à Calcutta, je reviendrai à Ranchi, et puis j'irai à Dorunda. » Là est le cimetière des missionnaires.

Depuis six semaines le Révérend Père Supérieur ressentait dans les entrailles comme un point douloureux qui lui rendait tout repos impossible, provoquait un insurmontable dégoût pour toute nourriture et amenait un affaiblissement graduel.

Le R. P. Recteur lui proposa de recevoir l'extrême-onction : « J'avais déjà songé à vous le demander, » répondit-il. Il reçut avec une parfaite tranquillité d'âme les derniers sacrements et voulut répondre lui-même aux prières du prêtre. Après l'extrême-onction, il y eut un mieux sensible. Il put se lever dans la journée. Le surlendemain il dit au P. Levaux : « Je désire que vous exposiez mon état à mon père et que vous le rassuriez. »

Cependant le R. P. Bodson continuait à édifier ses confrères par sa patience et sa résignation. Un jour il dit qu'il voulait bien souffrir ses douleurs, — qui étaient violentes, — pendant toute l'éternité, si c'était le bon plai-

sir de Dieu. A quelqu'un qui lui disait qu'on priait pour sa guérison, il répondit : « Oui, priez saint Ignace et la sainte Vierge pour ma guérison, car la mission a besoin d'hommes. Pour moi, je serais trop heureux de m'en aller. »

Après plusieurs alternatives, une fièvre violente précipita la crise finale. Le 1er juin, vers trois heures de l'après-midi, l'agonie commença. Le malade était calme et il semblait prier. On lui donna une dernière fois l'absolution, on récita les prières des agonisants, il y eut un léger mouvement de la main : son âme généreuse avait passé du temps à l'éternité.

Le corps fut exposé au parloir. Le soir, on récita l'office des morts dans la chapelle domestique. Le lendemain matin, une messe fut chantée à la chapelle de l'école. Les Pères et les élèves, accompagnés des catholiques de Ranchi, se rendirent ensuite processionnellement au cimetière de Dorunda au milieu de l'admiration respectueuse des païens et des musulmans.

Laissons le P. Bodson conclure lui-même cette notice, où nous avons tant de fois pris plaisir à l'entendre. « Certes, le bon Dieu ne défend pas de sentir l'amertume des sacrifices qu'il impose à ceux qu'il aime; au contraire, plus on la sent et plus on a de mérite à l'accepter de sa main paternelle. Je comprends que la vie paraisse parfois bien dure... Mais le ciel ne sera pas acheté trop cher à ce prix, et les quelques années de notre existence ici-bas sont bien peu de chose en comparaison de l'éternité... Courage et confiance ! Un jour viendra où toutes les épines disparaîtront et où il ne nous restera que les roses, et ces roses ne se faneront jamais. »

A. C.

VARIETÉS

—

LES BOLLANDISTES

EN L'AN IV DE LA RÉPUBLIQUE

(1796)

Feu M. Gachard, archiviste général du Royaume, fit en 1835 à la Commission royale d'histoire, une communication assez étendue relatant l'origine et les développements de l'œuvre des Bollandistes (1). Cette note se taisait, pour ainsi dire, sur le sort des *Acta Sanctorum* et de leurs auteurs pendant la domination française en Belgique. Les quelques pièces mentionnées ci-après donnent à cet égard des détails ignorés et dignes d'être sauvés de l'oubli, parce qu'ils montrent de quel crédit jouissait, même auprès des révolutionnaires français et belges, l'œuvre des Bollandistes.

Retirés à l'abbaye de Tongerloo, au fond de la province actuelle d'Anvers, les continuateurs de Bollandus avaient fait paraître en 1794, malgré la guerre, le tome VI d'octobre formant le 53e volume de leur gigantesque collection (2).

La conquête définitive de notre pays par les armées françaises à la suite de la victoire de Fleurus (26 juin 1794), suspendit leurs doctes abeurs, comme elle mit fin dans toute la Belgique à la vie intellectuelle. Certains des Bollandistes se rendirent à l'étranger, en empor-

(1) *Mémoire* du 3 avril 1835. *Messager des Sciences historiques*, 1835, p. 200.

(2) Sur le transfert (de l'œuvre bollandienne à l'abbaye de Tongerloo, voir la préface du tome VIII d'octobre des *Acta Sanctorum. De ratione universa operis*, p. XVII, § 68 et suivants.

tant une partie des livres et des manuscrits qui formaient la bibliothèque de l'association. Les Pères De Bue, ancien jésuite, et Heylen, religieux prémontré, restèrent à Tongerloo.

Momentanément conservée et respectée par les Français, tout en subissant mille tracasseries de la part de ceux-ci, l'abbaye succomba en 1796, comme les autres monastères belges, que les Jacobins renversèrent dès qu'ils se sentirent assez forts pour braver l'opinion de la majorité des Belges par cette destruction. Les lois des 15 et 17 fructidor an IV (1er et 3 septembre 1796), mises à exécution avec une promptitude et une rigueur sans pareilles, supprimèrent les couvents dans les neuf départements réunis, confisquèrent leurs biens, et ordonnèrent l'expulsion immédiate des religieux.

Connue à l'avance par les Jacobins, cette suppression donna lieu à diverses correspondances adressées à Bouteville ou émanées de lui, au sujet des Bollandistes (1).

En fructidor an IV (août et septembre 1796), vivait à Bruxelles le docteur Leplat, célèbre sous Joseph II par la part qu'il avait eue dans les entreprises antireligieuses de l'Empereur à Louvain. Ce Leplat, qui cherchait alors à occuper une position officielle, et dont nous avons retrouvé des requêtes de la même époque, aux fins de devenir Juge, adressa à ce moment un long mémoire à Bouteville pour lui signaler la situation des Bollandistes à Tongerloo (2).

Il insistait pour qu'on les exemptât de la suppression des couvents, et qu'on les invitât à continuer leurs travaux. Ceux-ci sont suspendus, disait-il, mais les manuscrits sont rangés en bon ordre, les collections sont intactes, à part quelques manuscrits portés en Hollande. Il suffit d'une intervention de l'autorité, pour que la publication soit continuée.

« On peut même, ajoutait-il, leur donner des surveilleurs et des « réviseurs judicieux. Le gouvernement trouvera toujours des gens « éclairés, amis des lettres, qui y donneront la main, qui surveille- « ront le tout, et qui même rechercheront avec plaisir les manuscrits « et les ouvrages propres au travail susdit, qui probablement se trou-

(1) Bouteville était commissaire du gouvernement en Belgique. Il surveillait l'administration de tout le pays.

(2) *Correspondance de Bouteville.* Carton 7. Archives générales du royaume.

« vent dans les bibliothèques de quelques monastères à suppri-
« mer (1). »

Avec cette requête, parvint à Bouteville une lettre pressante, conçue dans le même sens, et louant les 53 volumes des Bollandistes. Cette lettre émanait d'un témoin non suspect, de Lambrechts, commissaire du Directoire près le département de la Dyle, ancien professeur à l'Université de Louvain, futur ministre de la Justice et futur comte et sénateur de l'Empire (2).

Bouteville se laissa convaincre, et sans trop tarder, il rédigea les deux lettres suivantes, datées de Bruxelles, le 18 septembre 1796 :

AU C^n DUBUE OU DUBUIS, CONTINUATEUR DES BOLLANDISTES

Le 2e jour complémentaire, an IV.

Un homme éclairé, citoien, un savant distingué est nécessairement un ami de la liberté, ou tout au moins très disposé à le devenir ; il sait et désire surtout que les peuples soient bientôt forcés de reconnoître que cette cause est celle de la raison, du génie, du développement des lumières, et que, rendue à sa vraie nature, la liberté est la protectrice naturelle des sciences et de toutes les connoissances humaines.

La République française a comme toute l'Europe connoissance du précieux ouvrage intitulé *Acta Sanctorum*, auquel donnoient leurs veilles des savants distingués de la ci-devant Belgique, connus sous la dénomination de Bollandistes, dénomination qu'ils tiennent du ci-devant Jésuite Bollandus, le premier de ceux qui se sont livrés à cet ouvrage.

Le gouvernement français est informé, citoien, que vous avez efficacement concouru aux progrès et à la célébrité de l'ouvrage et que vous pourriez très utilement travailler à sa continuation.

Il désireroit qu'il y eût entre vous et moi une conférence sur les moyens de connaître en quel état se trouvent les derniers manuscrits, où ils sont déposés et quels seroient les hommes les plus

(1) On sent que Leplat songeait à lui-même, naturellement. Consultez sur lui : *Les cinquante dernières années de l'Université de Louvain*, par A. Verhaegen, p. 268.

(2) Même source que la note 2 de la page précédente.

propres et les plus capables d'en faire profiter la république des lettres, qui au fond ne peut jamais avoir de meilleure amie que la république française.

Je vous invite donc, citoien, en son nom, de vous transporter à Bruxelles, et de vous rendre près de moi pour conférer sur ces moyens.

Je me persuade que vous reconnoitrez avec plaisir l'accueil qu'un savant distingué reçoit de tout ami sincère de la république et spécialement de ses agents principaux et immédiats.

Si vous acceptez, citoien, la conférence, vous pouvez vous rendre avec confiance près de moi le 3 ou le 4 vendemiaire de l'an V entre les trois ou quatre heures, à ma demeure maison attenante à celle du général Souham.

(Signé), BOUTEVILLE.

AU PRIEUR DE L'ABBAYE DE TONGRELOO

Bruxelles, le 2e jour complémentaire, an IV.

Il m'est assuré, citoien, que dans votre abbaye demeure l'ex-jésuite Dubuis ou Dubue, continuateur de l'ouvrage des Bollandistes, ou que tout au moins il est très probable que vous avez connaissance du séjour qu'il habite.

L'ex-jésuite Dubuis ou Dubue est, me dit-on, né à Hall près Bruxelles, gros et petit de taille. Je désirerois pour l'intérêt des lettres et des sciences, lui faire parvenir la lettre ci-incluse persuadé que vous partagez avec moi ce juste intérêt. J'ai pensé que vous vous feriez un plaisir de lui faire parvenir cette lettre et que dans le cas où la demeure de ce savant ne seroit pas la vôtre, ou vous seroit inconnue, vous prendriez volontiers la peine de me dire ce que vous en savez et de m'en faciliter autant qu'il sera en vous, la découverte.

(Signé), BOUTEVILLE (1).

Nous ignorons quelle suite immédiate reçurent ces documents. Parvinrent-ils à destination, dans ce moment où les administrations françaises préludaient à l'expulsion des religieux ?

(1) *Correspondance de Bouteville*, registre n. 180, lettres n. 275-276. Archives générales du Royaume.

L'invitation au rendez-vous fixé par Bouteville au 3 ou 4 vendémiaire an V (24-25 septembre 1796) ne put être en tout cas réitérée par lui ; car il dut partir vers ce moment pour Paris, d'où il ne rentra en Belgique qu'en octobre 1796.

Nous savons seulement que le 15 novembre 1796, les autorités françaises, accompagnées de la force armée, vinrent faire inventaire à Tongerloo, que les soldats brisèrent les portes et entassèrent dans deux ou trois salles les tableaux, livres et objets d'art, dont ils firent des monceaux. Une garnison surveilla les religieux à partir de ce moment, et finit par les expulser tous le 6 décembre 1796 (1).

Les récits de l'expulsion ne font aucune exception pour les Bollandistes. Ceux-ci subirent sans doute le sort commun.

Ce qui le ferait croire, c'est une lettre de Lambrechts, adressée à Bouteville le 10 frimaire an V (30 novembre 1796), où on lit :

« Je rappelle aussi votre attention sur les précieux manuscrits des « Bollandistes qui se trouvent à l'abbaye de Tongerloo, département « des Deux-Nèthes : il est bien intéressant de les conserver avec « soin et même de continuer l'ouvrage en temps et lieu (2). »

On sait aussi que ces efforts de Lambrechts et de Bouteville n'aboutirent à aucun résultat définitif (3), et que, à l'égard des travaux des Bollandistes comme de bien d'autres objets, la conquête française fut pour notre pays le signal de destructions et de pertes irréparables.

P. VERHAEGEN.

(1) W. VAN SPILBEECK. *De abdy van Tongerloo*, p. 592 et suiv.

Les pièces officielles relatives à la suppression de l'abbaye de Tongerloo, conservées aux archives provinciales d'Anvers, ne contiennent aucun renseignement au sujet des Bollandistes et des démarches de Bouteville.

(2) *Correspondance de Bouteville*, carton 8. Archives générales du Royaume.

(3) *Mémoire* de M. Gachard cité plus haut.

A PROPOS

DES PAPYRUS GRECS

RÉCEMMENT TROUVÉS EN ÉGYPTE

Les découvertes faites récemment en Égypte, — ces papyrus grecs, fragments de classiques connus, et aussi d'ouvrages perdus, tels que certaines tragédies d'Euripide, sans parler d'un traité presque entier d'Aristote, exhumés des nécropoles du Fayoum ou d'ailleurs, — ont surexcité les espérances des savants. Une revue anglaise, le *Spectator*, a publié à ce sujet des réflexions assez inattendues (n° du 24 janvier 1891). Après avoir rappelé que « toute la littérature du monde antique avait été rassemblée en Égypte sous les Ptolémées ; » après avoir constaté que le climat de ce pays conserve tout, elle ajoute : « Les livres d'Euclide qui nous manquent peuvent bien « exister en Égypte, et aussi les œuvres perdues des grands drama- « turges, et aussi ces documents plus précieux encore, que le monde « appelle en vain de ses vœux depuis dix-huit siècles, des lettres de « Palestiniens convertis dans les premiers temps du christianisme « exposant à des amis d'Égypte les doctrines et ce qu'ils considèrent « comme les preuves de leur foi nouvelle. Il est presque inconcevable « qu'il n'ait pas été écrit de telles lettres ; si elles sont parvenues en « Égypte, elles peuvent exister encore, car elles auraient été déposées « dans des cachettes sûres, et quelle trouvaille ce serait pour soulever « des discussions d'un bout à l'autre du monde ! Ces documents « auraient presque la force d'un nouvel Évangile ; car il y aurait là « un témoignage indépendant et un témoignage laïque de l'antiquité « d'idées qu'aujourd'hui les sceptiques prennent à tâche de présenter « comme ayant été peu à peu et subrepticement introduites dans ce « grand corps intellectuel qui s'appelle le christianisme. Que ne don- « nerait pas le monde pour une lettre de la femme de Pilate, racon- « tant à quelqu'un de sa parenté en Égypte l'événement qui l'a « immortalisée. Et une semblable lettre peut avoir été écrite tout « aussi bien qu'une autre, et elle peut parfaitement exister aujour- « d'hui encore.... »

Nous en convenons, la découverte de documents du genre de ceux

dont parle le *Spectator* n'est pas dans l'ordre des choses impossibles, — surtout si l'on s'abstient de préciser et qu'on n'ait pas la prétention de trouver, parmi toutes les lettres qui ont pu être écrites de Palestine en Égypte dans la première moitié du premier siècle de notre ère, les lettres de la « femme de Pilate » plutôt que d'autres. En 1889, le célèbre explorateur M. Flinders Petrie a eu l'idée de défaire le cartonnage formant une boîte à momie de l'époque des Ptolémées et de séparer, l'une de l'autre, en les trempant dans l'eau, les diverses couches de papyrus agglutinées qui composaient ce cartonnage. Qu'a-t-il trouvé, l'opération faite ? Outre des pièces officielles, décrets royaux ou rapports du temps de Ptolémée Philadelphe (285-247 avant notre ère), une lettre d'un écolier rendant compte à son père des progrès qu'il a faits, et lui apprenant qu'il sait maintenant l'arpentage et qu'il est on état de dresser le plan d'une maison. On trouve donc en Égypte, non pas seulement des œuvres littéraires ou des documents administratifs, mais aussi des correspondances privées, et la lettre dont nous parlons n'est probablement antérieure que d'environ deux siècles aux origines du christianisme. — A l'époque du Sauveur, peut-être vendait-on encore aux fabricants de carton des *vieux papiers* de toute sorte : on pourrait donc, à la rigueur, espérer tirer d'un cartonnage de momie quelque lettre des Palestiniens du *Spectator*, à moins que ces lettres ne soient demeurées dans les cachettes où les voit l'imagination de l'écrivain anglais et d'où il espère qu'on les exhumera un jour.

Supposons donc la découverte de documents de cette nature. Quelle sera leur valeur dans le débat engagé entre les adversaires du christianisme et ses défenseurs ? Avec quel *état civil* ces écrits se présenteront-ils dans le monde ? Leur date ! Tel sera le premier point et le plus important à établir, et ce sera grand hasard s'il se rencontre dans les circonstances de leur découverte, dans le *milieu* où on les aura trouvés, de quoi leur attribuer forcément la date précise qu'ils doivent revendiquer pour être authentiques. Qu'il y ait la moindre hésitation, et aussitôt voilà la date indécise ; et qui sait alors si, avec ces soi-disant lettres de la « femme de Pilate » ou des Palestiniens, nous n'aurions pas affaire tout bonnement (l'hypothèse d'une fraude étant laissée de côté) à d'innocents et insignifiants exercices de rhétorique, à des amplifications des Évangiles, à des *devoirs* donnés à ses écoliers par quelque rhéteur chrétien d'Alexandrie ?

En vérité, pourquoi désirer mieux que les documents que nous possédons déjà ? Ils n'émanent pas d'inconnus ; les noms de leurs auteurs, Matthieu, Marc, Luc, Jean, les relations étroites de ceux-ci, soit avec le Sauveur lui-même, soit avec ses Apôtres, nous ont été transmis par une tradition constante. Quant au contenu de ces écrits, il est *authentiqué*, si nous pouvons parler ainsi, par le soin jaloux avec lequel ils ont été conservés par les premiers chrétiens. Une fabrication ne peut être supposée ; car ils sont trop importants pour qu'ils se soient introduits en fraude dans l'usage général d'une Église qui savait faire la distinction, — et qui la faisait effectivement, — entre les Évangiles canoniques et les légendes suspectes qui ont formé les Évangiles apocryphes. « Ce que nous avons entendu, ce que « nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et touché « de nos mains, du Verbe de vie... nous vous l'annonçons, » dit une lettre qui est comme la lettre d'envoi et la préface du quatrième Évangile. C'est un apôtre, saint Jean, le disciple bien-aimé, qui s'exprime ainsi, et « nous savons, dit-il à la fin de son Évangile, que son témoignage est vrai. » Voilà qui vaut bien, si l'authenticité en est reconnue, toutes les lettres écrites par des inconnus, qu'on pourra déterrer des nécropoles égyptiennes.

Le *Spectator*, du reste, nous donnait récemment, dans un autre article (n° du 25 octobre 1891), des considérations excellentes sur cet Évangile de saint Jean, qui, d'après une tradition uniforme, fut écrit tout à la fin du premier siècle par le vieil apôtre.

L'écrivain anglais prend pour point de départ ce fait, hors de doute, que, vers l'an 160 ou 170, — c'est-à-dire guère plus d'un demi-siècle après la mort de saint Jean, arrivée sous Trajan, par conséquent entre les années 98 et 117, — l'Évangile écrit par cet apôtre figurait dans l'*Harmonie* des Évangiles, composée par Tatien pour fondre, en une narration suivie, les récits des quatre Évangélistes On peut voir à ce sujet les savants travaux du regretté abbé Paulin Martin, dans la *Revue des Questions historiques* d'avril 1883 et de juillet 1888. Or, Tatien était le disciple de Justin le Martyr, ce philosophe qui se convertit au christianisme vers l'an 130 et qui rendit à ses croyances le témoignage du sang sous le préfet de Rome Rusticus, c'est-à-dire, entre les années 163 et 167. Si le disciple admettait l'Évangile de saint Jean, c'est évidemment qu'il avait reçu à ce sujet des informations de son maître, lequel, d'ailleurs, dans ses

écrits, cite à plusieurs reprises le quatrième Évangile, mais (selon son habitude) sans indiquer le titre ni l'auteur. Nous voilà donc, avec saint Justin, bien près des premières années du second siècle, et séparés de la mort de saint Jean par une trentaine d'années seulement. Mais, comme le dit le *Spectator*, « plus nous nous rapprochons de la date de la mort de l'Apôtre, plus il est difficile de croire que, dans cet intervalle, un document qui n'aurait pas émané de lui, surtout un document présentant certains aspects de la vie du Sauveur que les précédents Évangiles n'avaient pas retracés, eût pu être accueilli silencieusement et sans hésitation comme l'œuvre de l'Apôtre bien-aimé. » A cet argument, le *Spectator* ajoute celui qu'on peut tirer des citations de l'Évangile de saint Jean, faites, bien que sans nom d'auteur, tout au commencement du second siècle, par les hérétiques dits Gnostiques, ainsi que des renvois qui sont faits au même Évangile dans les épîtres « aujourd'hui universellement reconnues comme authentiques » de saint Ignace, martyrisé sous Trajan. Il ne reste donc absolument aucun temps où l'on aurait pu faire passer en contrebande un ouvrage fabriqué et l'imposer à l'Église sous le nom d'un Apôtre qui vivait certainement encore tout à la fin du premier siècle. La chaîne de preuves qui relie le saint Jean du *Diatessaron* de Tatien avec le document cité tout au commencement du premier siècle, par Ignace, par les Gnostiques et par Justin, est maintenant complète, et il semble réellement puéril de prétendre qu'il y aurait place pour la supposition d'un écrit anonyme, lequel n'aurait été attribué à saint Jean qu'un temps considérable après la mort de l'Apôtre.

L'Évangile de saint Jean, — pour ne parler que de celui-là, — est donc parfaitement authentique, et, si on l'examine en lui-même, cette authenticité éclate encore davantage : là, comme aussi, du reste, dans les autres Évangiles, la marque d'auteur, l'empreinte de l'époque et du *milieu* sont frappantes (1).

Ne regrettons donc pas trop qu'on n'ait encore rien trouvé, en Égypte, de ce que désirent certains esprits un peu exaltés. Et d'ailleurs, quand bien même les lettres de Palestiniens auraient été découvertes, quand même elles seraient datées et que le lieu où elles

(1) Voir dans le livre de M. l'abbé Vigouroux, *le Nouveau Testament et les découvertes archéologiques modernes* (Paris, 1890), le remarquable travail intitulé *l'Authenticité des écrits du Nouveau Testament prouvée par leur langage.*

auraient été déposées et d'autres indices en confirmeraient la date, est-ce que les adversaires du christianisme ne feraient pas contre elles les mêmes objections que contre nos Évangiles ?

Il ne faut pas l'oublier, en effet, les rationalistes ne jouent pas franc jeu en cette affaire. Au fond, — et le second article du *Spectator* insiste avec raison là-dessus, — quel est leur véritable motif pour rejeter le témoignage des Évangiles ? C'est que tout, dans les Évangiles, repose sur cette croyance que Dieu peut se révéler directement à l'homme et entrer en communication avec sa créature. Or, les rationalistes ne veulent à aucun prix admettre rien de semblable. Ceux-là même d'entre eux qui conservent l'idée de Dieu rejettent la possibilité d'une révélation, d'une intervention quelconque de sa part, sous prétexte qu'il y aurait là quelque chose de contraire à son immutabilité. Comme si, soit dit en passant, la création de la matière et de ses lois, événement séparé de nous, en définitive, par un temps mesurable, n'avait pas, à un moment donné, fait sortir Dieu de l'immutabilité ou plutôt de l'immobilité indifférente que les rationalistes lui prêtent ! Pour être conséquents, les rationalistes devraient pousser jusqu'au bout leurs principes, et puisqu'ils voient leur grand dogme négatif contredit à chaque page par les Évangiles, ils devraient déclarer carrément qu'ici il n'y a pas même lieu de discuter et que l'on doit prononcer, sans plus ample informé, la « question préalable ». Il semble au *Spectator*, comme à nous, que prendre cette ligne d'attaque, ce serait plus net, plus logique, que d' « essayer de démontrer, par exemple, que l'Évangile de saint Jean serait une production du milieu du IIe siècle, opinion contre laquelle la critique est en train de réunir une masse d'arguments tous convergents ».

Quoi qu'il en soit, — fin de non-recevoir générale ou chicanes de détails, — tout ce qu'on oppose à nos Évangiles serait certainement opposé à des documents qui rendraient témoignage aux mêmes faits, aux mêmes vérités. Saint Jean et les autres Évangélistes ont été et sont toujours traités par les rationalistes avec le parti pris malveillant le plus évident ; pourquoi épargnerait-on les « Palestiniens » du *Spectator* ?

Moniteur universel. EMMANUEL COSQUIN.

BIBLIOGRAPHIE

L. Lessius, S. J. *Recollectiones precatoriæ desumptæ ex XIV libris de Perfectionibus moribusque divinis.* Friburgi Brisgoviae. Sumptibus Herder. In-18 petit, 182 pp.; prix 1 fr.

Nous nous faisons un véritable plaisir de recommander au clergé et aux laïcs instruits une charmante édition latine des prières du Vénérable Père Léonard Lessius. Il est impossible de lire avec recueillement ces admirables effusions de cœur d'un de nos plus grands théologiens du XVIIe siècle sans en ressentir la chaleur communicative. On sait comment ces prières ont été composées : ce sont des élévations de cœur dont le P. Lessius a fait suivre les divers chapitres de son bel ouvrage *De Perfectionibus divinis*. Après avoir appliqué son intelligence aux plus sublimes considérations sur la Divinité, le pieux théologien sentait le besoin de laisser son âme s'échapper en une prière ardente. C'est assez dire que ces pieux entretiens avec Dieu renferment la moëlle de la doctrine la plus relevée et la plus solide ; la sûreté de doctrine d'un saint Thomas d'Aquin y est jointe à la suavité, au ton pénétrant, à l'abandon d'un saint Bernard. — On a eu l'heureuse idée de donner à cette édition le format commode d'un petit livre de prières. Le soin apporté à l'impression et la beauté de la reliure achèvent de faire de ce petit volume un véritable bijou.

Vie de saint Jean-Baptiste, *élévations contemplatives sur la vie du saint Précurseur,* par l'abbé J.-B. DEWEZ, jadis président du Collège Juste-Lipse, à Louvain, décédé curé à Corbion. Ouvrage édité d'après le manuscrit revisé de l'auteur par l'abbé I. Nolet de Brauwere van Steeland, ancien professeur au Collège Saint-Rombaut, à Malines. Beau volume in-18 de X-358 pages. Prix : 3 fr. 50.

Parmi les manuscrits délaissés par feu M. l'abbé J.-B. Dewez, autrefois président du Collège Juste-Lipse, à l'Université de Louvain et décédé curé à Corbion, le 24 décembre 1888, l'on a trouvé l'ouvrage que le pieux et savant curé écrivit en l'honneur de saint Jean-Baptiste, son patron bien-aimé. La lecture de ces pages ascétiques et littéraires plaira, nous en sommes persuadé, aux personnes qui recherchent les livres dont le fond et la forme sont également

recommandables ; elle édifiera les communautés religieuses qui ont la pratique de la lecture faite en commun ; elle trouvera bon accueil auprès de tous ceux qui, portant le nom du saint Précurseur, désireront lire cette nouvelle publication faite en son honneur. L'ouvrage a été revêtu de l'approbation de l'Archevêché de Malines.

Documents pour servir à l'histoire des domiciles de la Compagnie de Jésus dans le monde entier, de 1540 à 1773, collationnés par le P. Alfred Hamy. S.-J. Un beau volume petit in-folio de 100 pages. Paris, Alphonse Picard, 1892.

Cet ouvrage, imprimé avec luxe, comprend, d'abord, un répertoire qui permet de trouver, sans la moindre difficulté, si la Compagnie de Jésus a eu un domicile dans une localité quelconque ; ensuite, l'indication d'environ 1500 vues ou plans de ces domiciles ; enfin, la liste alphabétique de toutes localités, villes ou villages, desservies par les Pères de la Compagnie en Angleterre et en Hollande de 1580 à 1773. C'est au prix de peines infinies que l'auteur est parvenu à collectionner ces documents qui seront très utiles, sinon indispensables, aux savants qui, dans leurs études, ont à s'occuper de l'histoire de la Compagnie de Jésus. Ces recherches aideront singulièrement ceux qui voudront appliquer dans le détail, pour chaque pays et pour chaque collège, l'excellente idée que le P. Hamy, le premier, a réalisée d'une manière générale.

CHRONIQUE DU MOIS D'AOUT

1. — Mgr Decrolière reçoit la consécration épiscopale dans la cathédrale de Namur, au milieu d'un immense concours de prêtres et de fidèles.

— Les élections municipales en France sont favorables aux républicains. Plusieurs communes et villes, Marseille et Roubaix entre autres, sont aux mains des socialistes.

3. — A l'occasion du 400e anniversaire du départ de Christophe Colomb pour le nouveau monde, des fêtes maritimes ont lieu en Espagne, dans le petit port de Palos, que le Grand Amiral quittait avec trois caravelles, le 3 août 1492.

4. — Les difficultés survenues au Congo entre l'État indépendant, la France et les compagnies de commerce sont en voie d'arrangement.

7. — La procession organisée à l'occasion du 800e anniversaire de la délivrance de la peste en 1092, attire dans la ville de Tournai un grand nombre d'étrangers (1).

8. — L'empereur Guillaume rentre à Berlin d'une visite de trois jours qu'il a faite à sa vénérable aïeule, la reine d'Angleterre.

11. — Le ministère Salisbury est renversé par la chambre des Communes à la suite de 40 voix de minorité pour un vote de confiance. M. Gladstone est chargé de former un nouveau cabinet.

14. — Le roi et la famille royale et plus de 500,000 personnes ont assisté, à Anvers, aux fêtes communales que rehaussait cette année une cavalcade historique représentant le célèbre cortège des Chambres de rhétorique lors du *Landjuweel* ou concours de 1561.

16. — Le roi et la famille royale visitent officiellement l'Exposition agricole d'Arlon. Sa Majesté est accueillie avec enthousiasme par les patriotiques populations du Luxembourg.

17. — De graves nouvelles du Congo oriental arrivent à Bruxelles. — Trois agents des sociétés de commerce, MM. Noblesse, Michiels et Jouret, auraient été tués par les Arabes, au mois de mai dernier, dans les environs de Nyangwé et de Riba-Riba. Les capitaines Jacques et Joubert tiennent bon près du Tanganika.

18. — Le ministère libéral est constitué en Angleterre, et la chambre des Communes est ajournée au 4 novembre.

21. — A l'occasion de la fête patronale du Saint-Père, on a béni à Rome la crypte de la nouvelle église dédiée à S. Joachim.

(1) Voir sur ce sujet l'intéressante brochure de M. l'abbé Cauchie. Louvain, Peeters, in-8° de 127 pages.

LETTRE ENCYCLIQUE

DE

S. S. LE PAPE LÉON XIII

sur Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique

LE 12 OCTOBRE 1492

Adressée aux évêques de l'Espagne, de l'Italie et des deux Amériques.

A la fin des quatre siècles écoulés depuis qu'un enfant de la Ligurie aborda le premier, sous les auspices de Dieu, aux plages transatlantiques, l'humanité est vivement portée à célébrer avec reconnaissance le souvenir de cet événement, en même temps qu'à en exalter l'auteur. Assurément, il n'y a guère de fait dans l'histoire qui soit plus digne de toucher nos cœurs et d'enflammer notre zèle. Cet événement est de telle portée qu'aucune époque n'en a vu de plus grand ni de plus beau accompli par les hommes. Et quant à celui qui l'a réalisé, il en est peu qui lui soient comparables par la grandeur d'âme et par le génie. Sa découverte nous a révélé un monde nouveau au milieu de l'Océan inexploré ; des milliers et des milliers de mortels ont été rendus à la commune société du genre humain et amenés de la sauvagerie barbare aux bienfaits de la civilisation, et, ce qui est beaucoup plus important, rappelés de la perdition à la vie éternelle par la communication des biens que Jésus-Christ apporta au monde. — L'Europe, étonnée d'abord par la nouveauté et le prodige de cet événement imprévu, comprit peu à peu dans la suite ce qu'elle devait à Colomb, quand, par l'émigration en Amérique, par les communications fréquentes, par l'échange des marchandises confiées à la mer et reçues en retour, on vit surgir de nouveaux progrès, dus à la connaissance de la nature, à l'abondance, à la richesse publique. Depuis lors la force et le prestige de l'Europe ont pris un admirable essor.

Au milieu de ces témoignages rendus à Colomb et dans ce concert de louanges, il ne convient certes pas que l'Église garde le silence ; car, d'après son caractère et son institution, elle approuve volontiers et s'efforce de favoriser tout ce qui est digne d'estime et d'éloge. Sans doute, elle réserve des honneurs suprêmes aux vertus morales et surnaturelles liées au salut éternel des âmes ; mais elle n'a garde de mépriser ni de tenir peu de compte des qualités naturelles ; au contraire, elle protège de tout son pouvoir, elle glorifie ceux qui ont bien mérité de la société humaine et vivent dans la mémoire de la postérité. — *Dieu est sans doute admirable dans ses saints ;* mais les vestiges de sa divine vertu apparaissent aussi chez les hommes en qui brille une force d'âme et d'esprit supérieure, car cette élévation du cœur et cette étincelle du génie ne sauraient venir que de Dieu, auteur de tout bien et créateur de toutes choses.

Mais il est un autre motif tout à fait particulier pour lequel nous croyons devoir commémorer d'un esprit reconnaissant cet événement immortel. C'est que Colomb nous appartient. Pour peu que l'on considère par quel mobile surtout il entreprit le dessein d'explorer la *mer ténébreuse*, et dans quel but il s'efforça de réaliser ce projet, on ne saurait douter que la foi catholique a souverainement inspiré l'entreprise et son exécution, de telle sorte qu'à ce titre aussi l'humanité n'est pas peu redevable à l'Église.

Il y a eu sans doute d'autres hommes audacieux et habiles qui, avant Christophe Colomb et après lui, ont exploré des terres inconnues et des mers plus inconnues encore. Leur mémoire est célébrée et le sera toujours par le souvenir de leurs bienfaits, parce qu'ils ont reculé les frontières de la science et de la civilisation, et cela au prix d'énergiques efforts, avec un courage héroïque et souvent à travers d'extrêmes périls. — Il n'en est pas moins vrai qu'il y a une très grande différence entre eux et celui dont nous parlons. La note caractéristique de Christophe Colomb, c'est qu'en traversant les espaces immenses de l'Océan, il a poursuivi un but plus grand et plus élevé que les autres.

Ce n'est pas à dire cependant que ce grand homme ne fût poussé par le très louable désir de faire progresser la science, de bien mériter de la société, ou qu'il méprisât la gloire qui, d'ordinaire, aiguillonne les cœurs élevés, ou qu'il ne se souciât aucunement de son propre intérêt ; mais par-dessus toutes ces raisons humaines, ce fut la cause

de la religion qui l'emporta chez lui et de beaucoup ; ce fut elle qui soutint son esprit et sa volonté, et qui, souvent, au milieu d'immenses difficultés, le remplit de courage et de consolation ; son grand dessein, son inébranlable résolution, était d'ouvrir une voie nouvelle à la prédication de l'évangile à travers les terres et les mers qu'il découvrait.

Cela ne paraîtra peut-être pas très vraisemblable à ceux qui, concentrant tous leurs soins, toutes leurs pensées dans la vie présente et dans les limites du monde matériel, se refusent à jeter les yeux plus haut. Mais, par contre, c'est le propre des grands esprits de s'élever à des choses plus sublimes ; ils sont aussi mieux disposés à suivre les impulsions et les inspirations de la foi divine. Colomb, qui avait toujours uni l'étude de la religion à celle de la nature, avait conformé son esprit et son cœur aux croyances qu'il avait puisées dans la foi catholique. C'est ainsi qu'ayant soupçonné, par des données astronomiques et par des documents anciens, qu'au delà des limites du monde connu, il y avait du côté de l'occident de grands espaces et des territoires jusque là inexplorés, il considérait dans son esprit l'immense multitude de ceux qui étaient plongés dans de lamentables ténèbres, assujettis à des rites insensés et à des superstitions idolâtres ; il voyait ces peuples menant une vie misérable et sauvage, ayant des mœurs féroces, privés de toute notion des choses les plus importantes et de la connaissance du seul vrai Dieu. Or, réfléchissant à tout cela, Colomb se proposa tout d'abord et avant tout de répandre les bienfaits de la foi chrétienne et de la chrétienne charité dans les régions de l'occident.

Et, de fait, quand il fut reçu par les rois d'Espagne, Ferdinand et Isabelle, il leur exposa la cause pour laquelle ils ne devaient pas craindre de prendre à cœur son entreprise ; il leur dit que *leur gloire s'accroîtrait jusqu'à devenir immortelle, s'ils décidaient de porter le nom et la doctrine de Jésus-Christ dans d'aussi lointaines régions.* Et lorsque plus tard ses vœux furent exaucés, il assura ne *vouloir obtenir de Dieu autre chose sinon que ces souverains, soutenus par son aide et sa grâce, pussent faire pénétrer l'Évangile sur de nouveaux rivages et dans de nouvelles terres.* De plus, il demanda au pape Alexandre VI des hommes apostoliques, par une lettre où se trouvent ces mots : *J'espère qu'il me sera donné un jour, avec l'aide de Dieu, de propager au loin le très saint nom de Jésus-Christ et son Évangile.*

On le voit tout rempli de joie lorsqu'il écrit à Raphaël Sanchez, le premier qui des Indes fût revenu à Lisbonne, *qu'il fallait rendre à Dieu d'immortelles actions de grâce de ce qu'il eût daigné faire prospérer si bien l'entreprise ; et que Jésus-Christ pouvait se réjouir et triompher sur la terre et au ciel pour le prochain salut de peuples innombrables qui auparavant couraient à leur perte.* Si Colomb demande aux rois Ferdinand et Isabelle de ne permettre qu'aux chrétiens catholiques de se rendre dans le nouveau monde et d'y faire le commerce avec les indigènes, il donne à l'appui ce motif que, *par son entreprise et ses efforts, il n'a pas cherché autre chose que la gloire de Dieu et le développement de la religion chrétienne.* C'est ce qui était parfaitement connu d'Isabelle qui, mieux que tout autre, avait compris la pensée de ce grand homme ; et cette pensée fut pleinement adoptée par la très pieuse reine au cœur magnanime et à l'esprit viril. Elle affirmait, en effet, de Colomb qu'en se livrant avec courage au vaste Océan, *il réaliserait. pour la gloire divine, une entreprise des plus glorieuses.* Et à Colomb lui-même, lorsqu'il fut heureusement de retour, elle écrivit *qu'elle estimait fort bien employés les trésors qu'elle avait consacrés et qu'elle consacrerait encore aux expéditions des Indes, attendu qu'il en résulterait la propagation de la religion catholique.*

D'ailleurs, si Colomb ne s'était pas inspiré d'une pensée supérieure aux intérêts humains, où donc aurait-il puisé la constance et la force d'âme pour supporter ce qu'il fut obligé jusqu'au bout d'endurer et de subir, à savoir : les avis contraires des savants, les refus des princes, les tempêtes de l'océan dans lesquelles plus d'une fois il faillit perdre la vie? A cela venaient s'ajouter les combats soutenus contre les barbares, les infidélités de ses amis et de ses compagnons, les conspirations scélérates, les perfidies des jaloux, les calomnies des détracteurs, les chaînes enfin dont, bien qu'innocent, il fut chargé ! Il était inévitable qu'un homme accablé de si grandes et si terribles épreuves ne finît par y succomber, s'il n'avait été soutenu par la conscience de remplir une sublime entreprise qu'il présageait devoir être glorieuse pour le nom chrétien et salutaire pour une infinie multitude de peuples.

Et l'entreprise ainsi conçue, ainsi réalisée, nous la voyons providentiellement amenée au milieu des événements de ce temps-là. Colomb découvrit l'Amérique peu avant qu'une grande tempête ne vint se déchaîner contre l'Église. Autant donc qu'il est permis,

d'après le cours ordinaire des choses, de scruter les voies de la Providence divine, il semble vraiment que l'homme dont la Ligurie s'honore, a été destiné, par un dessein spécial de Dieu, à dédommager la religion catholique des pertes qu'elle allait éprouver en Europe.

Appeler la race des Indiens au christianisme, ce fut alors la mission et l'œuvre de l'Église ; et cette mission ainsi commencée dès le principe, l'Église a continué de la remplir avec un dévouement non interrompu, et elle la continue encore, en pénétrant de nos jours jusqu'à l'extrême Patagonie. Quant à Colomb, certain qu'il était de frayer et de préparer les voies à l'Évangile, et pleinement absorbé dans cette pensée, il y fit converger toutes ses actions, n'entreprenant rien que sous l'égide de la religion et avec le secours de la piété.

Nous rappellerons ici des choses bien connues, mais qui n'en sont pas moins remarquables, pour manifester l'esprit et le cœur de ce grand homme. Ainsi, lorsque après avoir été éconduit par les Portugais et par les Génois, il se rendit en Espagne pour y réaliser le grand dessein qu'il avait conçu, ce fut dans l'enceinte d'un monastère et par le conseil d'un religieux de l'ordre de saint François d'Assise qu'il prépara son entreprise. Après sept ans révolus, lorsque enfin il va affronter l'Océan, il veille à ce que les hommes de l'expédition remplissent leurs devoirs religieux ; il prie la Reine du ciel de bénir son voyage et d'en diriger le cours, et avant de donner l'ordre de mettre à la voile, il invoque l'auguste Trinité divine par d'ardentes prières. Puis, une fois en pleine mer, pendant que les flots s'agitent, que l'équipage murmure, il conserve, sous la garde de Dieu, une parfaite tranquillité d'esprit ; sa pensée se manifeste dans les noms mêmes qu'il impose aux nouvelles îles ; chaque fois qu'il lui est donné de découvrir une terre, il adore à genoux le Dieu tout-puissant et n'en prend possession qu'*au nom de Jésus-Christ*. A quelque plage qu'il aborde, il n'a rien plus à cœur que de planter sur le rivage le signe sacré de la Croix ; le nom divin du Rédempteur qu'il avait invoqué si souvent en pleine mer, au bruit des flots en fureur, il est le premier à le faire retentir dans les nouvelles îles ; lorsqu'il y établit la colonie espagnole, il commence par la construction d'un temple et il pourvoit d'abord à ce que les fêtes des colons et des indiens soient célébrées par d'augustes cérémonies.

Voilà donc ce qu'a voulu et ce qu'a fait Christophe Colomb, lorsqu'il est allé à la découverte, au delà des mers, de régions jusque-là inex-

plorées et inconnues, mais dont la civilisation et la richesse devaient rapidement atteindre l'immense développement que nous admirons aujourd'hui. Dans tout cela, la grandeur de l'événement et la grandeur des résultats doivent assurément nous porter à glorifier celui qui en fut le principal auteur, par un souvenir reconnaissant et par toute sorte de témoignages d'honneur ; mais il faut en premier lieu reconnaître et vénérer tout particulièrement la volonté suprême et le plan divin auquel s'associa avec tant de dévouement le grand révélateur du Nouveau Monde.

Afin donc de célébrer dignement le solennel anniversaire de Christophe Colomb, il convient d'unir la sainteté de la religion à la splendeur des pompes civiles. C'est pourquoi, ainsi que jadis, à la première annonce de l'événement, de publiques actions de grâces furent rendues à la providence du Dieu immortel d'après l'exemple qu'en donna tout le premier le Pontife suprême, de même aujourd'hui, en célébrant le souvenir de l'heureuse découverte, nous estimons qu'il faut tenir la même conduite.

Nous décrétons à cet effet que le 12 octobre ou le dimanche suivant, si les Ordinaires respectifs le jugent opportun, on chantera solennellement, après l'Office du jour, *la messe de la Très Sainte Trinité*, dans toutes les églises cathédrales et collégiales d'Espagne, d'Italie et des deux Amériques. Nous espérons en outre que, sur l'initiative des Évêques, on en fera autant dans les autres pays de la chrétienté, car il convient que tous concourent à célébrer avec piété et reconnaissance un événement qui a été profitable à tous.

En attendant, comme gage des grâces célestes et en témoignage de Notre bienveillance paternelle, Nous accordons affectueusement dans le Seigneur la bénédiction apostolique à vous, Vénérables Frères, à votre clergé et à votre peuple.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 16 juillet de l'année 1892, la quinzième de Notre Pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

LES ANCIENNES MISSIONS

DE LA CALIFORNIE

1683-1892

Tout le monde connaît les fameuses *Réductions du Paraguay*. L'ouvrage que leur a consacré le savant Muratori, *Il cristianesimo felice*, traduit dans toutes les langues de l'Europe, les *Lettres édifiantes et curieuses*, le livre du P. de Charlevoix, et surtout le *Génie du christianisme* de Chateaubriand, les ont rendues populaires et ont vulgarisé leur histoire, plus encore que les attaques dont elles ont été l'objet de la part des ennemis de la Compagnie de Jésus.

Il n'en est pas de même des anciennes missions catholiques de la Californie (1). Ce pays, qui est maintenant sillonné de chemins de fer et parcouru dans tous les sens (2), ce pays qui occupe aujourd'hui une si grande place dans la situation économique du monde, n'a été pour ainsi dire révélé à l'Europe que depuis son annexion

(1) Le nom de Californie, dont l'origine est incertaine, fut autrefois appliqué par les Hispano-Américains à toute la région qui s'étend vers le nord au-dessus du Mexique en longeant la côte du Grand océan. En 1819, le traité dit *de la Floride*, entre les États-Unis et l'Espagne, donna à l'Union tout le bassin de la Columbia (Orégon) et à l'Espagne le bassin du Rio Colorado (Californie). En 1822, après l'affranchissement du Mexique, la Californie fut divisée en deux territoires : au sud, la longue péninsule ou Basse-Californie, jusqu'au 32e degré de lat. sept. ; au nord, la Haute-Californie du 32e au 42e degré de latitude.

(2) Un ingénieur belge, M. Stainier, vient de rendre compte, dans la *Revue des Questions scientifiques* (liv. de sept. 1892), de l'excursion qu'il a faite l'année dernière, en train spécial, avec une centaine de membres du congrès géologique de Washington. Pendant ce voyage, il a parcouru, en cinq semaines, plus de douze mille kilomètres et visité presque tous les États de l'Union jusqu'à l'Arizona et la Californie.

aux État-Unis, il y a une cinquantaine d'années. On sait que cette annexion a été la conséquence des explorations du colonel Fermont, de la découverte des mines d'or et d'argent, de la guerre du Mexique et du traité de paix de 1848 qui donna la Haute-Californie aux États-Unis et laissa la presqu'île de la Basse-Californie au Mexique (1).

Cependant, longtemps avant cette époque, alors que ces lointaines régions dépendaient de la couronne d'Espagne, elles n'étaient pas, du moins en partie, totalement inexplorées. Les apôtres de l'Évangile y avaient abordé les premiers. Dès la fin du XVIIe siècle, après la conquête définitive, la conversion au christianisme et la nouvelle organisation politique de l'empire de Montézuma, les missionnaires avaient pénétré hardiment dans les provinces septentrionales du Mexique. Au prix de peines infinies, ils avaient établi de petites chrétientés au milieu des sauvages et cruelles tribus de la Sonora, du Sinaloa et du Taraumara, ils avaient évangélisé les deux rives de l'immense golfe de Californie ou mer Vermeille, comme on l'appelle à cause de ses innombrables bancs de corail, qui s'étend sur une largeur moyenne de cent kilomètres, du 23e au 32e degré de latitude septentrionale.

Les héroïques entreprises des missionnaires dans ces pays, sinon plus prospères certainement plus pénibles que celles du Paraguay, ne sont guère connues de nos contemporains. A part quelques lettres parues dans le *Welt-Bote* du P. Stöcklein (2), on ne possédait, au siècle dernier, que peu de détails sur les missions de la Sonora et de la Californie.

Les jésuites mexicains s'apprêtaient à publier l'histoire complète de ces missions, sur lesquelles ils possédaient de nombreux documents authentiques, quand ils furent soudainement et brutalement supprimés par le roi d'Espagne en 1767, et déportés en Europe. Déjà, le P. Buriel avait publié un abrégé du grand travail laissé inédit par le P. Venegas; ce résumé fut bientôt traduit en allemand, en anglais,

(1) Dans son grand *Dictionnaire géographique*, édité chez Hachette, M. Vivien de Saint-Martin donne une bibliographie assez complète de tous les ouvrages modernes qui concernent les deux Californies, l'américaine et la mexicaine.

(2) Cet excellent recueil a été publié de 1728 à 1761, il renferme 38 livraisons en 8 gros vol. in-folio ; le 8e vol. (2 dernières livraisons) est aujourd'hui presque introuvable.

en flamand et en français (1). En 1789, on publia, à Bologne, en italien, le savant ouvrage posthume du P. Fr. Xavier Clavigero (2). Il y a quelques années, en 1842, un homme d'État, M. Carlos Bustamante, fit imprimer à Mexico l'histoire inédite de la Province jésuitique de la Nouvelle-Espagné, par le P. Alégré (3) ; cette histoire a été continuée jusqu'à nos jours par l'abbé Davila, et cette continuation n'a été donnée au public que tout récemment (4).

Malheureusement, ces ouvrages, devenus assez rares, sont très peu connus dans notre pays. C'est pourquoi nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en traduisant de l'anglais à leur intention un court aperçu de l'histoire des missions de la Californie, paru il y a quelques mois dans un journal californien, le *Monitor of San Francisco*, et tiré des ouvrages que nous venons de mentionner plus haut.

Une autre raison encore nous engage à reproduire l'article de la gazette américaine : c'est que de nombreux missionnaires appartenant aux provinces allemandes et belges de la Compagnie de Jésus (Flandro-belge et Gallo-belge), se sont particulièrement dévoués aux missions de la Californie et de la Sonora. Comme on le verra dans la notice suivante, un des premiers apôtres qui pénétrèrent dans la presqu'île californienne en 1683, avait été reçu au noviciat de Tournai en 1662, et quand, un siècle après, les jésuites furent violemment expulsés de leurs missions du Mexique, nous pouvons compter, parmi les missionnaires renvoyés en Europe sur les vaisseaux du roi d'Espagne, plusieurs pères flamands et wallons. Dès l'année 1616, six jésuites belges vont travailler dans les missions de

(1) Miguel Venegas. *Noticias de la California*, 3 vol. in-4°. Madrid, 1757. — La traduction française est de 1767, elle a été éditée à Paris, chez Durand.

(2) *Historia de la Antigua ò Baja California, obra postuma del Padre Francisco-Javier Clavijero*, S. J., traducida del italiano por el presbitero don Nic. Garcia de San Vincente. Mexico, 1852.

(3) *Historia de la Compañia de Jesus en Nueva España, que estaba escribiendo el P. Fr. Javier Alegre, al tiempo de sa espulsion.* 3 vol. in-8°. Mexico, 1842.

(4) *Continuacion de la Historia del Padre F.-J. Alegre por el presbitero Jose Mariano Davila y Arrillaga.* 2 vol. in-8°. Puebla. 1888. — Le célèbre historien von Humboldt a aussi rendu hommage aux travaux et aux succès des missionnaires de la Sonora et de la Californie dans son *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, t. II, p. 414. Paris, 1811.

la Sonora ; six autres les suivent en 1642, parmi lesquels nous remarquons le P. Corneille Beudin, qui fut cruellement massacré en haine de la foi par les sauvages Taraumaras (1).

Enfin, un dernier motif, — et qui n'est pas le moindre, — nous porte à revenir aujourd'hui sur les anciennes missions de la Californie et de la Sonora. On sait que ces missions ont toujours été considérées comme des plus difficiles et des plus ingrates. Pendant de longues années, ce fut sans cesse à recommencer. Les incursions des tribus voisines, la stérilité du sol, la rigueur du climat, le manque de ressources suffisantes, cette mobilité d'humeur des néophytes et ce caractère indomptable qui les portaient à chaque instant à se révolter contre le joug de la civilisation espagnole et chrétienne, révoltes qui, même de nos jours, ont souvent nécessité l'intervention et la répression de l'armée mexicaine : tous ces obstacles et bien d'autres encore, entravaient sans relâche le dévouement et le zèle des missionnaires. Ce n'est qu'à force de courage et de persévérance, et avec l'aide de Dieu, que ceux-ci parvinrent à les surmonter. Aussi, l'histoire de ces missions est-elle des plus instructives, soit pour les ouvriers évangéliques qui se trouvent dans des circonstances semblables et sont aux prises avec des difficultés analogues, soit pour tous ceux qui ont à s'occuper des missions catholiques ou qui s'intéressent d'une manière quelconque à cette grande œuvre de civilisation.

Nos vaillants missionnaires du Congo pourront voir dans ces pages comment il faut s'y prendre pour élever peu à peu au niveau moral de l'Évangile les intelligences bornées et les cœurs dépravés des tribus les plus déshéritées de l'Afrique centrale, pour corriger lentement mais efficacement les mœurs abominables de ces cannibales, dont les habitudes héréditaires reposent sur la plus stupide ignorance et les passions les plus dévergondées. Ce n'est pas une entreprise aisée, ni l'affaire d'un jour, que de faire passer ces pauvres nations noires d'une sauvagerie plusieurs fois séculaire à notre haute civilisation, résultante admirable de la divine sagesse de l'Évangile,

(1) Le P. Possoz a écrit une intéressante notice sur ce glorieux martyr. (Broch. in-8°. Dunkerque 1850.) Nous espérons faire connaître bientôt à nos lecteurs les travaux de nos compatriotes, compagnons d'apostolat du Père Beudin ; on trouvera leurs noms dans le catalogue de nos missionnaires belges publié dans les *Précis historiques*, année 1879, p. 150.

des longs labeurs des sociétés antiques et des qualités natives de cette grande race blanche, prédestinée par Dieu à être l'initiatrice et la protectrice de toutes les autres.

En particulier, nos missionnaires d'aujourd'hui verront, par l'expérience de leurs devanciers, comment, en pleine Afrique centrale, il importe avant tout de faire de ces êtres abrutis des hommes raisonnables, des travailleurs laborieux et en même temps des catholiques sincères ; comment il faut leur donner la leçon et l'exemple de tous les travaux matériels, en même temps que le spectacle de toutes les vertus morales et chrétiennes. Ils verront aussi que, pour obtenir le succès final dans cette rude entreprise, outre la grâce de Dieu et la bénédiction d'en haut, il faut, autant que possible, l'entente cordiale entre ces deux grandes influences : la force morale et la force matérielle ; l'Église et l'État doivent agir de concert dans cette œuvre colossale ; et, malgré l'appui mutuel qu'ils se prêteront et les énergiques efforts qu'ils sauront déployer, ils devront encore compter sur le temps, cet indispensable facteur des transformations sociales et politiques. Même dans ces conditions favorables, il a fallu près de cent ans pour amener les tribus sauvages de la Sonora et de la Californie à l'état relatif de civilisation et de prospérité où nous les trouvons vers la fin du XVIIIe siècle (1).

Dans la livraison de septembre de l'excellente revue des missionnaires de Scheut (2), — après avoir rendu un sympathique hommage aux officiers belges, M. le prince de Croy et M. Doorme, qui ont héroïquement défendu la station de Loulouabourg contre les attaques des bandes esclavagistes et des petits chefs nègres, — le Père Cambier remarque très bien que cet appui mutuel du soldat et du missionnaire est au Congo la condition indispensable du succès définitif de la colonisation. « Qu'à côté de chaque station militaire, dit-il, s'élève donc une mission catholique, et la barbarie sera remplacée

(1) Sur la situation des Missions californiennes à cette époque, voir l'exposé fait par un des derniers missionnaires, le P. J. Bägert, dans son ouvrage : *Nachrichten von der americanischen Halbinsel Californien*, 1751-1768 (1 vol. in-8°. Mannheim 1773), et la Notice du P. Benno Fr. Ducrue : *Relatio expulsionis Societatis Jesu e California*, publiée dans le Journal de G de Murr. t. XII. 1784.

(2) Livraison 44, sept. 1892, p. 127.

par la civilisation, les huttes en paille par de beaux villages, la brousse inculte par de luxuriantes moissons, la guerre sauvage et la traite ignoble par la tranquillité et la paix. Le soldat ne ferait rien sans le missionnaire, et le missionnaire abandonné à lui-même ne pourrait défendre son petit troupeau. Le blason de l'État indépendant devrait porter une croix reposant sur une épée. » On ne pourrait mieux dire.

On trouvera la confirmation de ces paroles dans l'histoire des anciennes missions californiennes, dont l'article du *Monitor of San Francisco* nous présente un résumé assez complet (1). Nous y avons ajouté quelques notes qui renvoient aux sources où a puisé l'auteur de cette notice. Ceux qui voudront étudier plus à fond cette intéressante et instructive histoire pourront ainsi contrôler les assertions du journaliste américain et acquérir sur la fondation et le progrès des missions en pays sauvage, des connaissances exactes dont les conséquences s'imposent et sont plus que jamais, en Belgique, à l'ordre du jour.

I

Parmi les anciennes missions de l'Amérique septentrionale, celles de la Californie ont un caractère qui leur est propre. La plupart des autres missions n'avaient en vue que la seule conversion des Indiens; mais en Californie, à la demande du roi d'Espagne, les missionnaires prirent sur eux la tâche additionnelle de former les sauvages en sociétés organisées et de pourvoir à leur gouvernement, sans l'intervention d'autres agents de civilisation que les Pères et leurs assistants. Les jésuites et, après eux, les franciscains, qui introduisirent à la fois le christianisme et la civilisation dans ces contrées lointaines, eurent à remplir envers leurs néophytes les fonctions d'administrateurs en même temps que celles d'éducateurs religieux. Dans l'accomplissement de cette double charge,

(1) *Christmas supplement*. 16 déc. 1891, pp. 2 et 3.

ils montrèrent ce que l'Église catholique peut opérer à l'égard des membres les plus infimes de la grande famille humaine, quand son action n'est pas entravée par le mauvais vouloir d'hommes qui souvent n'ont de chrétien que le nom. Les stations de la Californie, comme les réductions du Paraguay, ont été le berceau de nouvelles nations chrétiennes qui durent leur existence, comme telles, aux infatigables efforts de nos missionnaires et qui purent goûter un instant les bienfaits de la civilisation sans en connaître les vices.

Dès la première période de la domination espagnole au Mexique, la péninsule californienne avait attiré l'attention de la cour de Madrid. Cortès lui-même visita le golfe qui la sépare du continent ; la vue de ces contrées au delà du Pacifique remplit son esprit aventureux de projets de conquête et de colonisation dont héritèrent les vice-rois, ses successeurs. Les pêcheries de perles du golfe, qui rapportaient des profits considérables aux barques de la côte opposée de Sinaloa, offraient un motif plus substantiel pour la colonisation de la Californie : essayée à plusieurs reprises par des particuliers, l'œuvre éprouva de continuels échecs.

Des expéditions successives furent dirigées vers les rivages de la presqu'île californienne pendant plus de cent cinquante ans ; mais la stérilité du sol, le manque de ports et l'intraitable barbarie des indigènes déjouèrent à la fois l'ambition des vice-rois mexicains et la cupidité des marchands. Finalement, en 1686, après la déconvenue d'une coûteuse expédition, commandée par l'amiral Otondo, le gouvernement espagnol, non seulement s'abstint de toutes entreprises ultérieures, mais, de plus, il les défendit d'une manière absolue à ses sujets. Il abandonnait ainsi le pays et ses habitants à leur sauvagerie native (1).

(1) Voir le récit de ces tentatives infructueuses dans la 2e partie de l'ouvrage du P. *Venegas* et dans *Clavigero*, op., cit., lib. II, § 1 à 8.

Mais si l'ambition des gouvernants avait dû renoncer à la tâche, il y avait à Mexico des hommes, qui, pour de plus nobles motifs, aspiraient à introduire la civilisation dans cette pauvre péninsule ; son sol aride et ses côtes dépourvues de bons ports pouvaient n'offrir que peu d'attraits pour le colon ou le marchand ; mais les malheureux indigènes avaient, eux aussi, des âmes immortelles qu'il fallait conquérir à Jésus-Christ, et il se trouva, dans l'Église catholique, des apôtres prêts à se dévouer pour cette noble cause. Le père François-Eusèbe Kühn, jésuite allemand (1), avait accompagné, en 1683, l'expédition d'Otondo avec les PP. Mathias Gogni et J.-B. Copart (2). Dès son retour à Mexico, en 1685, Kühn s'empressa de

(1) Ce Père est connu dans l'histoire du Mexique sous le nom espagnolisé de Kino. Le P. Kühn, originaire du Tyrol, était entré dans la Compagnie de Jésus en Bavière, vers l'année 1660 ; il enseigna avec honneur les mathématiques et l'astronomie à l'université d'Ingolstadt, où il avait eu pour maître le savant P. Henri Scherer, S. J. Arrivé à Mexico en 1680, il y prit part aux discussions concernant la comète qui apparut en cette même année (V. De Backer, *Bibliothèque, etc.* au mot *Kino*). Peu après, il partit pour la Californie. En 1686, il fut envoyé dans les missions de la Sonora où il se dévoua pendant vingt-cinq ans au salut des infidèles ; il mourut en 1710 dans la mission de Dolorès qu'il avait fondée en 1690. Plusieurs de ses lettres et de ses rapports scientifiques ont été imprimés dans l'*Atlas Novus* du P. H. Scherer (Munich, 1710), dans les ouvrages de ses confrères, les Pères Vénégas, Alégré, Clavigero et dans les *Mémoires de Trévoux*. (Mai 1704.)

(1) Le P. Jean-Baptiste Copart avait appartenu à la province Gallo-Belge ou Wallonne de la Compagnie de Jésus ; né à Tourcoing, le 21 avril 1643, il était fils de Philippe Copart et de Catharine Barbion. Il fit pendant sept ans ses études d'humanités au collège de Tournai et fut reçu dans cette ville au noviciat des jésuites, le 30 septembre 1662. Peu de temps après, il demanda les Missions des Indes et fut envoyé au Mexique. En 1682, nous le voyons occupé dans les chrétientés de la Sonora ; il reçut la profession du P. Kühn dans la baie de S. Bruno de Californie, le 15 août 1684, et quitta cette presqu'île avec lui dans le courant de l'année suivante. Il le suivit ensuite dans ses courses apostoliques et dans ses expéditions scientifiques dans le Nord, M. von Humboldt l'appelle par erreur *Kappus* t. II, p. 432). — Nous ignorons la date de sa mort.

demander à ses supérieurs l'autorisation de se dévouer à la conversion des Californiens; cette permission ne lui fut pas accordée. Les indiens Apaches du Nouveau-Mexique venaient de déclarer la guerre aux Espagnols, et la présence du P. Kühn était impérieusement réclamée dans les stations menacées de la Sonora.

Mais pendant qu'il se consacrait à ces rudes missions, le Père Kühn n'oubliait pas la Californie; il communiqua ses projets et son enthousiasme à son ami et collègue, le Père Jean Salvatierra (1). Celui-ci, après dix années d'inutiles efforts, obtint la permission d'évangéliser la basse Californie. Le père général Thyrsus Gonzalez lui accorda les autorisations voulues, et le décret royal qui interdisait toute entreprise de ce genre, fut rapporté en sa faveur (2). Le vice-roi, néanmoins, posa cette condition que ce seraient les ressources de la bienfaisance privée qui pourvoiraient aux frais des missions et à ceux de l'escorte qui acompagnerait les missionnaires. Un revenu de cinq cents piastres fut considéré comme la somme nécessaire pour l'entretien de chaque missionnaire. Trois bourses de cinq cents piastres chacune furent tout d'abord fondées par de généreux bienfaiteurs, et les sommes consacrées à cette œuvre furent placées en biens fonds sous le titre de « Fondation pieuse » (*Fundo piadoso*). Depuis cette époque, ce fonds, successivement accru, n'a pas cessé d'être affecté aux missions catholiques dans la Californie espagnole.

(1) Le P. Salvatierra était né en 1644 à Milan, d'une famille originaire d'Espagne. Entré jeune dans la Compagnie, il demanda les Missions étrangères et fut envoyé au Mexique en 1675. Il ne tarda pas à se distinguer par son zèle parmi les sauvages tribus de la Sonora; c'est là qu'il rencontra le P. Kühn, qui lui inspira le désir de se consacrer aux missions de la Californie. Ce grand homme mourut à Guadalajara le 19 juillet 1717, au moment où il était rappelé à Mexico, après plus de quarante ans de travaux apostoliques.

(2) Ce décret a été publié dans l'édition mexicaine de l'histoire du P. Clavigero, op. cit., lib. II, § 9, p. 40.

Les difficultés pécuniaires ainsi résolues, la cour vice-royale de Mexico, octroya la permission tant différée aux Pères Salvatierra et Kühn ; mais ce dernier, dont la présence était alors nécessaire dans la Sonora, fut remplacé en Californie par le Père François Piccolo, Sicilien.

Pour ne point perdre un temps précieux, le Père Salvatierra n'attendit pas l'arrivée du Père Piccolo, auquel il avait donné rendez-vous sur un navire qui stationnait à l'embouchure de la rivière des Yaquis et que le gouverneur d'Acapulco avait tenu à la disposition de la mission. On mit à la voile, et l'on prit terre en octobre 1697, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville de Loreto. Sans compter les matelots, le Père Salvatierra était accompagné de six soldats qui formaient son escorte, et dont la solde, selon la décision de la cour coloniale, devait être prélevée sur les fonds de la mission, quoiqu'ils occupassent le pays au nom de la Couronne. La petite troupe présentait un bizarre assemblage de gens de différentes nationalités. Le capitaine, on désignait pompeusement ainsi l'officier qui en avait le commandement, était espagnol, le lieutenant était portugais, les quatre autres, respectivement, un créole mexicain, un matelot maltais, un artilleur sicilien et un mulâtre du Pérou. De plus, trois indiens du Mexique, accompagnaient l'expédition, comme agriculteurs et éleveurs de bestiaux, car le Père Salvatierra avait surtout pour but d'initier les Californiens aux travaux sédentaires de l'agriculture.

La côte intérieure de la péninsule californienne offre peu d'endroits abordables ; l'aspect d'un bouquet de broussailles rabougries et une source d'eau fraîche, — luxe exceptionnel en cette terre désolée, — décidèrent de l'emplacement de la première mission. Les Indiens vinrent sur le rivage au devant des étrangers, sans donner de signes d'hostilité, mais le manque d'interprète empêcha d'abord

toute relation avec eux. Une tente chapelle fut dressée et une grande croix plantée en face. Des cabanons et des magasins furent édifiés et entourés d'un mur de terre pour la protection des approvisionnements. Dès le premier jour, on prit solennellement possession du pays au nom du roi d'Espagne, tandis que le Père Salvatierra le consacrait avec les habitants à sa patronne spéciale, Notre-Dame de Lorette, dont il donna le nom au nouvel établissement.

Les travaux indispensables étant achevés, le vaisseau qui avait transporté la petite colonie des bords du Yaqui retourna à son point de départ pour y prendre le Père Piccolo, pendant que le Père Salvatierra s'adonnait entièrement à l'étude de la langue de ses futurs néophytes. Le seul guide qu'il possédait pour s'en assimiler les éléments était un catéchisme composé quelques années auparavant par le Père Copart pendant le séjour de celui-ci dans la Californie.

Pour s'assurer de la fréquentation régulière des Indiens aux réunions journalières, Salvatierra faisait distribuer tous les jours une ration de vivres à ceux qui assistaient à ses conférences, — si l'on peut appeler ainsi cette initiation élémentaire à laquelle le catéchisme servait de base. L'infatigable missionnaire notait la prononciation des Indiens et répétait les mots après eux. Les enfants surtout lui étaient des plus utiles sous ce rapport ; car les adultes prenaient quelquefois un malin plaisir à l'induire en erreur et à se moquer de sa mauvaise prononciation. Comme on devait s'y attendre, les mots exprimant les mystères du christianisme n'existaient pas dans les dialectes des sauvages ; nombreux étaient les expédients dont usait le missionnaire pour s'efforcer de les leur expliquer. Pour trouver le mot exprimant la Résurrection, le Père noya des mouches dans l'eau, puis les fit revivre au soleil, en appelant l'attention des Indiens sur ce phéno-

mène. Il prit note des mots par lesquels les sauvages l'expliquèrent ; après comparaison de ces expressions avec le reste du vocabulaire, elles furent introduites dans le catéchisme (1).

La race pour laquelle Salvatierra se faisait ainsi l'élève des enfants comptait parmi les plus déshéritées de l'Amérique du nord ; sans habitations stables, sans chefs, sans agriculture, même sans abris rudimentaires, presque sans vêtements, ces Indiens erraient dans la péninsule par bandes de trente ou quarante ; ils dormaient sous les broussailles, subsistaient de baies et de racines sauvages, d'un peu de gibier ou de poisson. A la guerre ils se choisissaient un chef temporaire, et les *guamas* ou sorciers exerçaient sur eux une grande influence (2). A part cela, ils n'avaient nulle notion de gouvernement ou de religion. Les tribus du sud pratiquaient la polygamie et la plus grossière luxure présidait à leurs fêtes. La physionomie du pays n'était pas moins repoussante que les mœurs de ses habitants : un sol aride, des collines rocailleuses, des vallées sans eau, des plaines de sable forment les traits caractéristiques de la presqu'île californienne ou les broussailles chétives et les cactus épineux sont la principale végétation ; les forêts, les rivières, les lacs y sont presque inconnus (3).

(1) Les anciens historiens de la Californie, attribuent cette industrie aux PP. Kühn et Copart. Voir Clavigero, *op. cit.*, lib. II, § 6, p. 37.

(2) C'est une chose remarquable que chez toutes les tribus sauvages de l'Amérique et de l'Afrique, les sorciers ou féticheurs exercent une grande influence sur ces pauvres infidèles. Cela vient tout à la fois de la profonde ignorance de ces peuples, qui ne comprennent rien aux causes naturelles des phénomènes, et du sentiment religieux, inné dans l'homme, qui fait que le savant, comme l'ignorant, est obligé de reconnaître sa dépendance d'un Être supérieur, dont, en dehors du christianisme, il se fait les idées les plus bizarres.

(3) Une lettre du P. Piccolo, en date du 10 février 1702, insérée dans les *Lettres édifiantes et curieuses* (t. V, p. 29. Edition de Lyon, 1819), parle

Les bonnes dispositions des Indiens envers les étrangers ne durèrent pas longtemps. Les aliments qu'on leur distribuait au fort excitèrent chez eux le désir d'en avoir davantage, et peu de jours après le départ du navire ils attaquèrent subitement le campement. Les soldats les en éloignèrent après un court engagement, et avec la versatilité propre aux sauvages, ceux-ci tournèrent leur animosité contre les instigateurs de l'attaque. Ces derniers, assaillis à leur tour se réfugièrent parmi les Espagnols, qui leur permirent de résider sous la protection du fort et subvinrent à leur existence jusqu'à ce que la colère de leurs compatriotes fut passée. Toute la population reprit alors ses visites au Père Salvatierra, et celui-ci profita du rétablissement de la paix, pour continuer ses instructions religieuses et pour administrer les saints sacrements de l'Église. Le premier Indien qui reçut le baptême avait été déjà instruit autrefois par les Pères Kühn et Copart pendant l'expédition d'Otondo. Cet homme, qui se trouvait loin de la côte quand il apprit l'arrivée des étrangers, franchit une distance considérable pour demander la faveur du baptême, il exprima son désir au moyen de quelques mots d'espagnol, qu'il avait retenus tant bien que mal. Il était atteint d'une affection incurable et possédait une connaissance suffisante des principaux articles de la foi chrétienne; le Père Salvatierra résolut de le baptiser sans plus de délai ; son fils et deux autres enfants furent régénérés dans les eaux du baptême en même temps que lui ; c'étaient les prémices de la mission californienne.

de la fertilité de certaines contrées de la Californie, mais il faut se garder de généraliser ces paroles. Ce n'est qu'à force de patience et de travail que les missionnaires parvinrent à procurer l'aisance à leurs chrétientés. Un voyageur moderne, qui a parcouru la péninsule, vante surtout la richesse du district méridional de la Paz ; mais l'enchantement ne dure pas longtemps ; dès que l'on remonte vers le nord, on retrouve le désert. M. Von Humboldt est du même avis. *Op. cit.*, t. II, p. 424.

Quand, peu de semaines après, le Père Piccolo eut rejoint son collègue à Loreto, un ordre régulier d'instruction fut adopté à la fois pour les soldats et pour les natifs (1).

Tous les jours les enfants se réunissaient dans le fort pour apprendre le catéchisme et les prières que leur enseignait le Père Piccolo, pendant que Salvatierra instruisait les adultes au dehors. Les soldats aussi eurent leur part de la sollicitude des Pères ; la prière commune à heure fixe et une instruction par semaine donnèrent les résultats les plus satisfaisants. Quoique ces soldats appartinssent pour la plupart à la classe des aventuriers sans scrupules, grâce à l'influence des missionnaires, ils s'abstinrent de molester les Indiens et contribuèrent joyeusement à l'érection des bâtiments de la mission. Cette station de Loreto était sans doute pour eux particulièrement pénible ; séparés qu'ils étaient du reste du monde, condamnés à la routine de leur service jounalier et sans aucun des stimulants ordinaires dans ces sortes d'entreprises, ils acceptèrent cette situation sans murmure. Comme tous les approvisionnements devaient leur arriver du rivage opposé de la côte de Sinaloa, Loreto vivait sous la menace permanente de la famine. Plusieurs fois, elle en ressentit les dures atteintes, mais l'exemple des missionnaires écartait chez les subalternes toute velléité d'abandonner leur poste, même au milieu des plus pénibles privations.

On atteignit ainsi l'année 1699, et les deux Pères, qui possédaient suffisamment la langue, songèrent à faire de nouvelles conquêtes dans l'intérieur (2). Le Père Piccolo

(1) Le P. François Piccolo arriva à Loreto le 25 novembre 1697. Il avait déjà travaillé pendant douze ans dans les missions de la Sonora ; il passa trente ans dans celles de la Californie et mourut à Loreto, le 22 février 1729, à l'âge avancé de soixante-dix-neuf ans.

(2) Une des grandes difficultés des missionnaires dans la péninsule californienne était la diversité des langues parmi les tribus indigènes, qui

pénétra au cœur de la presqu'île ; il y trouva un emplacement favorable, et l'on décida d'y créer une seconde mission.

Les Indiens ne témoignaient aux missionnaires ni hostilité ni empressement ; ils les accueillaient tantôt avec amitié et tantôt avec répugnance, et leur bienveillance première ne garantissait pas du tout les Pères contre un changement d'humeur. Les Indiens de Loreto, quoiqu'ils tirassent du fort espagnol leur alimentation quotidienne, attaquèrent les retranchements quatre ou cinq fois la première année ; après leurs échecs, ils reprenaient leur attitude amicale. Le seul moyen efficace de christianiser ces sauvages était de les réunir en une colonie sédentaire où ils pussent s'habituer graduellement aux pratiques de la foi chrétienne, et se former insensiblement à la vie de famille et au goût du travail. Une pareille tâche avait de quoi faire reculer tout autre qu'un apôtre. Avant d'engager les sauvages à renoncer à leur existence vagabonde, il fallait une abondante réserve de vivres qui pût les attirer et les maintenir à poste fixe ; et bien des années s'écoulèrent avant qu'on pût s'attendre à leur voir acquérir des notions élémentaires d'agriculture qui les missent à même de se suffire à eux-mêmes.

Pendant tout ce temps, les missionnaires eurent à faire face aux difficultés les plus diverses et à endurer les plus cruelles fatigues. Le travail manuel le plus rude, la charrue, la herse, la bêche, l'entretien du bétail alternaient avec leurs travaux spirituels. Ces derniers les mettaient aux prises avec des motifs de découragement qui eussent

comptaient trois branches principales : les *Cochimis* au nord, les *Monquis* au centre, et les *Pericuès* au sud. A ces trois groupes correspondaient trois idiomes dominants ; mais, comme dans toute l'Amérique, chaque petite peuplade avait encore son dialecte spécial. Voir *Specimina linguæ californicæ* du P. Ducrue dans le *Journal de G. de Murr.*, t. XXII, p. 268, et les *Nachrichten* du P. Bägert.

fait nécessairement abandonner la tâche à quiconque n'était pas animé d'un héroïque esprit de sacrifice. La nature stupide de ces Indiens devait être lentement cultivée par un labeur incessant; ce n'était qu'au prix de répétitions sans fin que le missionnaire parvenait à imprimer dans l'intelligence bornée de ses ouailles les vérités de l'Évangile. Se consacrer chaque jour à ces occupations ingrates, demeurer des années sans aucune relation avec le monde civilisé, sans presque aucun rapport avec ses confrères, si ce n'est à de rares intervalles, s'attendre à chaque instant à voir ses catéchumènes l'abandonner subitement après de longs mois passés à les instruire ou à subir de leur part des actes de violence ouverte, telle était l'existence du jésuite missionnaire en Californie; le plus sublime dévouement pouvait seul la faire accepter par des hommes de haute culture et de grands talents.

La seconde mission, qui avait reçu, en 1699, le nom de *Saint-François-Xavier de Viggé*, était à peine établie, que de nouveaux embarras vinrent éprouver celle de Loreto. Les communications avec Mexico, déjà très rares, furent tout à fait interrompues pendant plusieurs mois par suite de continuelles tempêtes. Le capitaine Tortolero donna sa démission au Père Salvatierra pour cause de mauvaise santé, et son successeur était loin de montrer la même bonne volonté et le même zèle. La pêche des perles l'avait surtout attiré en Californie, et comme le Père Salvatierra, usant des pouvoirs qu'il tenait du Vice-Roi, lui défendit d'employer la violence à l'égard des Indiens pour les obliger à pêcher des perles, le nouveau capitaine voulut se venger de cette défense en envoyant aux autorités des rapports défavorables sur les missionnaires (1). Ces calomnies eurent pour effet de réduire les aumônes dont dépendait l'existence même des deux sta-

(1) Voir Clavigero, *op. cit.*, lib. II, §§ 15 et suivants. Ce capitaine, qui

tions naissantes. Un instant Salvatierra pensa congédier ses auxiliaires laïcs et demeurer seul parmi les Indiens, au risque d'exposer sa vie. En cette extrémité, sa détresse fut soulagée par les généreuses contributions des tribus converties de la Sonora, notamment des Yaquis, lesquels, sur les instances du Père Kühn, envoyèrent plusieurs fois leurs canots chargés de provisions aux pauvres missionnaires de la Californie.

Le Père Jean Ugarte était alors procureur des missions du nord à Mexico ; à la vue des difficultés toujours croissantes à Loreto, il résolut d'aller rejoindre ses confrères de la péninsule californienne (1).

Le concours de ce saint prêtre fut des plus précieux à la mission, dont il devint comme le second fondateur. A une force physique extraordinaire, à un courage indomptable, il joignait une merveilleuse fertilité de ressources et des talents manuels qui firent bientôt de lui le principal soutien de toute l'entreprise. Il discerna promptement quels étaient les meilleurs moyens à employer pour se concilier les Indiens, pour cultiver un sol ingrat et pour initier les convertis à des travaux productifs. Le Père Salvatierra l'appelait toujours du nom « d'Apôtre », et ce fût par son zèle persévérant que les missions de la Californie triomphèrent enfin des terribles difficultés inévitables dans tous les commencements.

Le Père Salvatierra n'était pas à Loreto lors de l'arrivée du Père Jean Ugarte (2); il venait de passer dans la Sonora pour y prendre des mesures en vue d'une explora-

s'appelait Don Garcia de Mendoza, fut bientôt remplacé par l'excellent D. Estevan Rodriguez Lorenzo, qui demeura pendant quarante-neuf ans à la tête de la petite force militaire de la Californie.

(1) Après avoir, en trois mois, fait un voyage de 400 lieues, le P. Jean Ugarte atteignit Loreto, le 19 mars 1701.

(2) Le P. Salvatierra ne rentra à Loreto qu'à la fin d'avril, un mois après l'arrivée du P. Jean Ugarte.

tion projetée par lui, de concert avec le Père Kühn, vers la tête du golfe. Il s'agissait de ne pas laisser davantage ses établissements à la merci des caprices de la mer, et de faciliter le ravitaillement de ses missions ; il fallait pour cela s'assurer s'il n'y avait pas une voie de communication par terre entre la Basse-Californie et le continent.

De plus, le plan des Jésuites embrassait la conversion des tribus de la Haute-Californie et la fondation d'une colonie espagnole à Monterey, à trente lieues de la ville actuelle de San-Francisco, pour la protection des futures missions de ce pays. Les recherches devaient donc être dirigées vers le nord en suivant le rivage. Le premier voyage d'exploration fait en 1700, par le Père Kühn, lui donna la certitude que la Basse-Californie, qu'on croyait être une île, était liée au continent.

Au point de vue géographique, cette découverte a valu au Père Kühn un certain renom parmi les explorateurs : non seulement il établit le fait que la Basse-Californie n'était pas une île, mais en même temps il découvrit l'embouchure du *Rio Colorado*, la plus importante rivière du versant occidental du continent américain ; il traversa aussi la *Gila*, qui se jette dans le Colorado, tout près de l'embouchure de ce dernier fleuve dans le golfe Californien (1). Le Père Kühn pénétra jusque dans le territoire actuel des États-Unis, où il fut assez bien reçu par les Indiens de cette contrée ; mais le temps n'était pas encore venu pour l'évangélisation de ces peuplades ; les jésuites étaient sur le point de l'entreprendre cinquante ans plus tard, au moment de leur destruction violente par le roi d'Espagne Charles III.

Dès leur retour dans la Sonora, les Pères Kühn et Salvatierra refirent ensemble le même voyage par mer,

(1) La *Gila* forme aujourd'hui la limite entre les États-Unis et le Mexique.

et ils constatèrent la fermeture du golfe de Californie, par environ trente-deux degrés de latitude. Une relation de ces découvertes fut alors transmise à Mexico et leur importance fut reconnue par le gouvernement ; mais l'état du pays ne permettait pas de les utiliser immédiatement.

Le Père Kühn continua ses travaux apostoliques et ses explorations jusqu'à sa mort arrivée en 1710, sans avoir pu réaliser son vaste plan pour la conversion de la Haute-Californie. Arrivés au sommet de l'immense bras de mer, qui s'étend sur une longueur de six degrés, les deux Pères avaient pris la résolution de se séparer pour redescendre chacun de son côté les rives du golfe jusqu'à leurs missions respectives de la Sonora et de la Basse-Californie (1).

Le Père Salvatierra retourna donc à Loreto où il eut le plaisir de trouver son coadjuteur, le Père Jean Ugarte. On décida de fonder immédiatement une petite station, entre les deux centres de Loreto et de Saint-Francois-Xavier ; on l'appela *Saint-Jean de Londo*. Peu de temps après, en égard aux besoins pressants de la mission, il fut convenu que le Père Piccolo se rendrait à Mexico pour s'y occuper des intérêts de la mission ; mais son départ fut différé, jusqu'au moment où le Père Ugarte aurait une connaissance suffisante de la langue californienne ; Piccolo quitta Loreto le 26 décembre 1701.

Sur ces entrefaites, les Indiens, à l'instigation de leurs sorciers, avaient détruit la chapelle et les bâtiments de la mission de Saint-François-Xavier ; le Père Piccolo y avait échappé comme providentiellement à la mort. Il fallait procéder d'urgence à leur reconstruction, et, d'autre part, la présence du Père Piccolo était nécessaire à Mexico. Ugarte, avec son courage habituel, assuma sur lui seul la tâche de rétablir la mission. Il se rend à Saint-François-

(1) Sur les ouvrages scientifiques et les explorations des Pères Kühn et Salvatierra, voir Venegas, *Op. cit.*, 3e partie, chap. v.

Xavier, escorté de quelques soldats ; mais, soit crainte du châtiment, soit pour un autre motif, les Indiens ne se montrèrent pas. La résolution du missionnaire fut bientôt prise : il congédia les soldats et il attendit seul le retour des Indiens. Un jour, sur le soir, un jeune garçon s'était aventuré avec précaution vers les ruines du fort ; il fut reçu cordialement par le Père Ugarte. La nouvelle du départ des soldats que l'enfant transmit aux Indiens attira ceux-ci en foule vers le Père ; bientôt le courageux prêtre se vit entouré de tout l'ancien troupeau du Père Piccolo. Les sauvages se conduisirent d'abord à l'égard du Père Ugarte avec leur insolence ordinaire ; mais sa vigueur et sa physionomie imposante leur inspirèrent bientôt des sentiments de crainte et de respect, pendant que son affabilité lui attirait leur sympathie et surtout celle des enfants.

Après avoir ainsi rassemblé les Indiens dispersés, le Père Jean Ugarte se mit en devoir de restaurer la mission en ruines; mais il ne se borna pas à la reconstruction de la chapelle et des bâtiments. Le sol de Saint-François-Xavier était meilleur que celui de Loreto ; il voulut lui faire produire les aliments nécessaires non seulement à son propre entretien, mais encore à celui de la tribu entière. Pour obtenir ce résultat, il n'avait d'autres ouvriers que les Indiens qui, par nature et par habitude, sont ennemis de toute fatigue. L'hésitation n'entrait pas dans le caractère du Père Ugarte ; il entreprit résolument d'en faire à la fois des chrétiens et des travailleurs. Chaque jour, après avoir célébré la sainte messe, il préparait lui-même un repas de maïs bouilli pour ceux des Indiens qui voudraient bien venir travailler avec lui ; il forma ainsi une troupe de travailleurs improvisés ; il les conduisait lui-même aux champs ou aux bâtiments ; il leur montrait en détail ce qu'ils avaient à faire, et pour cela il se mettait lui-même à l'œuvre ; de ses propres mains il défrichait le

terrain, plantait, creusait des canaux d'irrigation, traçait des chemins, abattait et débitait des troncs d'arbres, cuisait les briques, fabriquait le mortier et transportait tout sur place ; il faisait lui-même les besognes diverses d'un manœuvre, d'un maçon, d'un laboureur, d'un menuisier, etc., etc. A la fin du jour, il ramenait ses hommes à son logement, où il leur préparait un second repas, après lequel il leur donnait une courte instruction sur la doctrine chrétienne et terminait par la récitation des prières du soir.

Les Indiens récompensaient souvent ces incessantes fatigues par des insultes, des murmures et des menaces ; ils avaient surtout le travail en horreur, et ce fut uniquement par l'ascendant de son autorité morale que le Père parvint à obtenir d'eux une certaine persévérance dans le labeur journalier ; souvent aussi, à la réunion du soir, ils raillaient son langage imparfait avec une malice grossière ; pour apprendre leur langue, le Père fut obligé, comme le P. Salvatierra, d'avoir recours aux enfants.

Plus tard, pour épargner les frais occasionnés par l'achat des vêtements, le missionnaire construisit un métier à tisser et enseigna aux Indiens l'art du tissage, dans lequel ils furent ensuite perfectionnés par un tisserand de profession qu'il fit venir de Mexico. La construction des bateaux fut encore une autre industrie qu'il tâcha d'introduire parmi eux. Avec l'aide de trois ouvriers espagnols et des Indiens, il construisit un vaisseau solide qui rendit plus tard de grands services à la mission. Les arbres furent abattus et sciés, une route fut tracée pour les transporter à une distance de trente lieues, le tout sous son unique direction.

Ces rudes travaux matériels du Père Jean Ugarte nous ont fait anticiper sur les événements de quelques années, pendant lesquelles la jeune mission fut amèrement et diversement éprouvée.

Pendant plusieurs mois on avait été sans nouvelles du Père Piccolo, et sans la prévoyance du Père Jean Ugarte, qui veillait aux approvisionnements, la petite garnison et les missionnaires eussent été exposés à mourir de faim. Finalement, de bonnes lettres arrivèrent de Mexico ; le Père Piccolo avait obtenu un don de six mille piastres du trésor royal pour la solde arriérée de la garnison ; la charité privée procura de quoi subvenir à la fondation de deux nouvelles missions. Deux prêtres, les Pères Bassaldua et Minutoli furent, en conséquence, envoyés dans la Basse-Californie et le Père Piccolo ne tarda pas à les y rejoindre (1).

La diversité des nationalités parmi les missionnaires de la péninsule est digne d'être remarquée. Le P. Salvatierra était milanais, le P. Piccolo sicilien, le P. Bassaldua, un créole mexicain, le P. Jean Ugarte était natif du Honduras et le P. Minutoli originaire de la Sardaigne. La même diversité ne cessa d'exister tant que durèrent les missions des Jésuites en Californie. Les membres de cet ordre fournissaient des recrues aux missions lointaines dans presque toutes les contrées d'Europe ; c'est l'honneur du gouvernement mexicain de n'avoir pas toléré que les jalousies à l'égard des étrangers créassent des entraves, dans les missions du nord, à la libre action des ouvriers de l'Évangile.

L'arrivée des nouveaux missionnaires devint le signal d'une révolte dans la station du Père Jean Ugarte. Pendant son absence, les sorciers des tribus encore païennes, à la tête de leurs partisans, attaquèrent les chrétiens et en tuèrent plusieurs. Quoique la paix fût promptement rétablie, ces massacres montrent le peu de confiance qu'on pouvait avoir dans les Indiens. Néanmoins, l'exploration du pays se poursuivit par les Pères Jean Ugarte et

(1) Les trois missionnaires arrivèrent à Loreto le 28 octobre 1702.

Bassaldua, et des localités favorables furent choisies pour y établir deux nouvelles stations. Cependant, le manque de ressources pécuniaires fit encore une fois ajourner leur fondation et menaça même l'existence des missions déjà fondées.

Vers cette époque, la flotte espagnole qui portait les fonds d'État, fût détruite par les Anglais dans la baie de Vigo (1). En conséquence, non seulement le don royal accordé deux années auparavant ne fut pas payé, mais on ne pouvait guère obtenir d'assistance de la part des riches Mexicains. Dans cette extrémité, le Père Salvatierra convoqua ses collègues en conseil, pour aviser au sort des missions. Quant à lui, il exprima sa volonté formelle de rester seul, si c'était nécessaire ; il laissa aux autres Pères la liberté de se retirer ou de demeurer. Tous déclarèrent unanimement que rien ne pourrait les déterminer à renoncer à leur œuvre. Le Père Ugarte proposa de renvoyer au Mexique la petite garnison et les ouvriers blancs. Quand cette proposition fut connue des soldats, ils refusèrent énergiquement d'abandonner les Pères ; il fut décidé qu'on vivrait le mieux qu'on pourrait des fruits de la terre, en attendant le retour de temps meilleurs. Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels les missionnaires, outre les travaux de leur ministère, eurent à diriger les expéditions qui allaient à la recherche des provisions de bouche. Les missions voisines de la Sonora leur vinrent alors efficacement en aide, et un avenir plus encourageant se fit entrevoir (2).

Dans ces conjonctures, le Père Salvatierra, inopinément rappelé à Mexico, fut nommé provincial de la Nou-

(1) C'est le 12 octobre 1702 que les escadres réunies de l'Angleterre et de la Hollande infligèrent une terrible défaite aux flottes coalisées de l'Espagne et de la France. Les galions espagnols, venant d'Amérique avec l'or du Mexique et du Pérou, furent la proie du vainqueur.

(2) V. Clavigero. *Op. cit.*, lib. II, § 23.

velle-Espagne, charge qu'il remplit pendant environ deux ans (1). Il profita de ces nouvelles fonctions, pour travailler au développement des missions californiennes. Il plaida si bien leur cause après du vice-roi et de la cour d'Espagne, qu'il obtint une assistance généreuse pour le support de la garnison au service de la colonie. Il voulut visiter lui-même, au mois d'août 1705, son ancienne mission de Loreto qu'il avait laissée aux soins du Père Jean Ugarte ; il la trouva en pleine voie de prospérité. Le Père Minutoli, forcé, pour cause de santé, de retourner à Mexico à la fin de 1703, avait été remplacé par le Père Pierre Ugarte, frère du dévoué missionnaire de Saint-François-Xavier.

Le Père Jean Ugarte déploya toute son énergie et tous ses talents dans la charge de supérieur général de la mission qui lui avait été confiée par le Père Salvatierra.

A Loreto, il établit une école pour les enfants des deux sexes ; il dirigeait lui-même les garçons, une pieuse femme était chargée de l'enseignement des filles. Il y fonda un hôpital pour les Indiens malades. Cette dernière fondation produisit les meilleurs résultats : plusieurs des principaux sorciers païens vinrent s'y faire traiter et s'en retournèrent chrétiens. Ces nombreux devoirs ne détournaient pas le Père Jean Ugarte des soins qu'il prodiguait à son établissement agricole de Saint-François-Xavier, qui commençait à donner un rendement considérable ; la plupart des Indiens de cette mission avaient adopté la vie sédentaire ; trouvant leur existence assurée par les récoltes, ils suivaient les exercices religieux avec une grande régularité. Les plus instruits étaient préposés à la conduite des autres, et l'ordre était ainsi maintenu pendant les absences inévitables du Père missionnaire.

(1) Après avoir célébré, le 8 septembre 1704, la dédicace de l'église de Loreto, Salvatierra, partit aussitôt pour Mexico où il arriva le 10 novembre suivant. Il résigna ses fonctions de provincial, le 17 novembre 1706.

Les fondations projetées firent alors l'objet de l'attention des supérieurs; il n'y avait que trois prêtres dans toute la Californie, et les trois missions déjà existantes de Loreto, de Saint-François-Xavier et de Saint-Jean de Londo, comptaient plus de deux mille catholiques ou catéchumènes éparpillés dans un vaste district, d'une étendue d'environ cinquante lieues.

Pour obvier à cette difficulté, le Père Jean Ugarte prit sur lui seul l'administration des trois stations; il put ainsi envoyer son frère, le P. Pierre Ugarte, et le P. Bassaldua fonder les deux nouvelles missions de *Saint-Jean-Baptiste à Liguig* et de *Sainte-Rosalie à Mulégé* (1).

Le Père Pierre Ugarte partit, accompagné de quelques Indiens de Loreto, pour le poste de Liguig, qui lui était assigné. Pendant plusieurs jours, il n'eut d'autre abri que les rameaux des arbres, selon l'usage des sauvages. Suivant l'exemple de son frère Jean, il engagea les Indiens à construire une chapelle et des huttes; mais les adultes avaient une répulsion invincible pour le travail, et la seule assistance qu'il pût obtenir lui vint des enfants. Par des présents et des caresses, il parvint à leur faire creuser le sol pour en tirer de l'argile; ensuite, il leur apprit à cuire des briques; il éleva ainsi les murs de son humble chapelle, travaillant de ses mains avec eux et stimulant leur zèle par des louanges et des récompenses. En même temps, il se familiarisait avec leur langue, et une nombreuse congrégation assista à la consécration de l'église. Cependant, un malheureux incident faillit détruire la

(1) Clavigero. *Op. cit.*, lib. II, § 27 et 28. — *Liguig* est situé à 25 lieues au sud de Loreto sur le littoral du golfe; *Mulégé* est à 40 lieues au nord dans la baie de l'Immaculée Conception. — On donna les noms de Saint-Jean-Baptiste et de Sainte-Rosalie à ces deux stations, d'après le désir des deux généreux fondateurs: Don Jean-Baptiste Lopez, riche marchand de Mexico, et Dona de Arteaga-Vallego, qui avaient assuré un capital de 10,000 piastres ou 50,000 francs, à chacune de ces missions.

mission naissante. Visitant un jour un Indien malade, le Père Pierre Ugarte trouva un sorcier pratiquant une sorte de conjuration ; il crut devoir réprimander sévèrement à ce sujet les amis du malade ; ceux-ci, après le départ du Père s'empressèrent de tuer le sorcier pour bien marquer leur repentir ; puis ils vinrent triomphalement raconter leur exploit au missionnaire. Comme on pouvait s'y attendre, Pierre Ugarte s'éleva avec indignation contre l'abominable action qu'ils venaient de commettre. Ceux-ci, poussés par une rage infernale forment aussitôt le dessein de tuer à son tour le zélé missionnaire. Heureusement le complot fut découvert par un enfant qui s'empressa d'avertir le missionnaire. Pierre Ugarte ne témoigna aucune crainte ; son ferme courage en imposa aux meurtriers et détourna l'orage de la mission.

La station du Père Bassaldua à Mulège eut à subir des épreuves semblables; toutefois, les Indiens s'y montraient animés de meilleurs sentiments. Un grand nombre d'adultes furent admis au baptême et quelque temps après plusieurs des convertis se distinguèrent par leur piété et leur intelligence. Malheureusement les fatigues extrêmes et les cruelles privations qu'ils avaient endurées avaient altéré la santé des deux missionnaires ; après quatre ans de labeurs féconds, ils furent transférés par leurs supérieurs sur le continent, pour cultiver de moins rudes champs d'apostolat. C'est alors qu'à l'expiration de son mandat de provincial, le Père Salvatierra s'empressa de retourner dans sa chère mission de Californie, où il arriva le 3 janvier de l'année 1707. Les règles qu'il y avait établies étaient parfaitement en vigueur, et comme elles ne subirent depuis que de très légers changements, c'est ici le lieu de les faire connaître à nos lecteurs.

Traduit du *Monitor of San Francisco.*

(La fin prochainement).

MISSION BELGE

DU

BENGALE OCCIDENTAL

SIKKIM ANGLAIS

I. — École indigène de Kurseong

La petite ville de Kurseong, sur les premiers contreforts de l'Himalaya, dans le Sikkim anglais, possède depuis 1889 le « Séminaire Sainte-Marie », maison d'études, où vont s'instruire dans les sciences philosophiques et théologiques les jeunes missionnaires du Bengale occidental (1). A côté du Séminaire, une petite chrétienté indigène est en voie de se former. Les pères emploient les jours de délassement et les loisirs que leur laisse la charge de professeur, à instruire et à évangéliser les idolâtres qui les entourent. Dès la fin de 1890, on commença la construction d'une école orphelinat et d'une chapelle, qui furent terminées l'année suivante. L'école se compose d'une salle assez grande, donnant sur une vérandah ou galerie extérieure. Cette salle unique sert à la fois de dortoir, de réfectoire et de classe. Les élèves, ainsi que leur maître et sa femme, sont logés et entretenus aux frais de la mission ; tous aujourd'hui sont chrétiens ; leur nombre assez variable est à présent de douze à quinze. Les païens du voisinage ne veulent pas envoyer leurs enfants à l'école des missionnaires, de crainte qu'ils ne se fassent chrétiens, et ne soient exclus de leur caste.

Le travail d'évangélisation se poursuit également auprès des adultes, et des conversions isolées viennent récompenser et encourager le zèle des ouvriers apostoliques.

Le P. Cél. Motet, transféré de Ranchi à Kurseong au commence-

(1) Sur *Kurseong* et le *Séminaire Sainte-Marie*, cfr. *Précis hist.* an. 1890, p. 191.

ment de 1890, donne dans sa correspondance quelques détails concernant l'école et l'œuvre des conversions.

Kurseong, Sainte-Marie, 19 mai 1891.

A côté de la ferme et de la prairie, voici la gent écolière, qui accourt vers nous, de bons enfants du Népal, de Darjiling et de Kurseong. Ils sont dix-neuf, tous généralement dociles, pieux et studieux. Sans doute ici, comme en Belgique, le cœur dès l'enfance est enclin au mal ; aussi, comme en Belgique, emploie-t-on la correction à l'égard des délinquants. Mais du reste, c'est assez rare. Maintenant sept de nos jeunes Himalayens se préparent avec ferveur au jour heureux de leur première communion, qui sera le 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague. Dans ce but, il prient davantage et se surveillent pour éviter leurs défauts ordinaires. S'ils tombent dans quelque faute, il viennent s'en accuser le jour même et demander une punition. Le bon Dieu a ses élus partout. Chaque soir, ces pauvres enfants récitent le chapelet à l'école, prosternés devant l'autel de Marie. A côté de l'école, s'élève la chapelle, aujourd'hui entièrement terminée à l'extérieur ; à l'intérieur, outre beaucoup d'autres choses, il manque encore le plancher. Nous espérons néanmoins que nos chers enfants pourront recevoir la sainte hostie pour la première fois dans leur propre chapelle.

29 janvier 1892.

Voilà donc l'école Saint-Alphonse et la chapelle Saint-Jean Berchmans heureusement terminées. Il ne reste qu'à les remplir d'enfants du bon Dieu, à soutenir et à développer l'œuvre commencée. Aujourd'hui, comptant sur la très grande miséricorde de Dieu, nous avons, je l'espère, envoyé au ciel, notre vieux serviteur, un « babou » venu à la dernière heure. C'était un *Paharia* (montagnard), qui paraissait âgé d'environ 70 ans, — ici les gens ne connaissent qu'approximativement leur âge. Père de neuf enfants, cinq garçons et quatre filles, tous mariés et chefs de famille, le brave patriarche était fort aimé et respecté, non seulement de ses compatriotes les Népalais, mais de tout le monde indistinctement. Jamais, disait l'un de nos domestiques, il n'a injurié personne, jamais il n'aurait voulu ni tromper, ni voler, etc. Aussi bien, depuis trois ans qu'il travaillait à notre service, on n'a eu qu'à se louer de son honnêteté, de son activité. Souvent nous avons essayé de l'instruire, de le convertir ; mais la crainte de perdre sa caste, l'ignorance, les préjugés

enracinés par le temps arrêtaient le vieillard. « On n'apprend plus à mon âge », disait-il ; d'autres fois il répondait : « Plus tard, quand toute ma famille se décidera. » — Bref, il tenait avec force à ses pratiques religieuses, qu'il regardait comme essentielles à la caste.

En vain explique-t-on à nos Indiens que christianisme et caste sont choses toutes différentes, on n'arrive pas à les persuader. Et vraiment à prendre les faits, un *Paharia*, comme notre jardinier, par exemple, qui se fait baptiser, perd sa caste aux yeux de ses concitoyens. C'est là un terrible ostracisme, et j'admire notre jardinier qui a eu le courage de l'affronter.

J'avais à maintes reprises averti le babou que le bon Dieu n'attendrait pas toujours, et que bientôt peut-être, il l'appellerait à son jugement. Le vieillard se faisait illusion et comptait vivre encore une vingtaine d'années. Et sans doute, à le voir portant des sacs et des pierres sur nos sentiers abrupts, on pouvait croire qu'il en serait ainsi. La mort cependant approchait. Pris d'un froid, il y a huit jours, il gagna la fièvre, qui le réduisit bientôt à l'extrémité. Accompagné du F. Didier et du *mali* (jardinier), j'allai plusieurs fois visiter le malade, qui habitait dans notre propriété. Nous l'instruisions et lui récitions les principales prières du catéchisme ; lui-même priait d'ailleurs volontiers avec ses fils et petits-fils. Une longue vie d'honnêteté naturelle semblait l'avoir disposé à une grâce insigne.

Dimanche dernier, 24 janvier, on m'appelle dans l'après-midi : « Venez vite, dit-on, l'état du babou est des plus graves. » J'y cours et trouve le malade incapable de tout mouvement. Comme notre qualité d'étrangers nous interdit d'entrer dans la hutte, pour ne point la souiller, un des fils apporte le vieillard au dehors et l'assied sous la vérandah. Aidés du *mali*, nous répétons les instructions et les prières, et j'administre, sous condition, le baptême au vieux grand-père, qui paraît content et heureux. Avant de nous retirer, nous adressons à la famille quelques paroles de consolation. Le lendemain, le moribond n'était plus accessible ; il avait perdu l'usage de la parole, et restait étendu sur des planches, à l'intérieur de la cabane. Enfin il s'est éteint aujourd'hui matin, 29 janvier. Dieu a promis la paix aux hommes de bonne volonté ; il daignera, nous en avons la confiance, recevoir celui qui a montré un cœur droit. Le brave Paharia est allé au ciel prier pour les siens.

Les membres de la famille, d'après les coutumes de la caste, sont

fer des Himalayas, un chétif enfant du nom de Kalou Santabhir. Le trouvant tout déguenillé et l'air souffrant, les deux amis demandent au petit voyageur où il va. — « Mon père et ma belle-mère, répond Kalou, ne veulent plus me nourrir, parce que je ne sais plus travailler dans les plantations de thé ; je vais demander l'hospitalité chez une connaissance. » Nos élèves, touchés de pitié en voyant la misère du petit Hindou, invitent celui-ci à venir partager leur vie à l'école des missionnaires. Kalou accepte, un peu timidement : il a déjà tant souffert, il craint de recevoir des coups. On le rassure, on dissipe ses frayeurs. Peu après, le maître d'école, François, vient me présenter un garçon qui pouvait avoir treize ans, élancé, intelligent, mais souffreteux et à peine vêtu. Tout son extérieur inspire la compassion.

Cependant, comme il est arrivé que plusieurs de ces petits coureurs des montagnes se sont enfuis de l'école après un jour ou deux, emportant parfois hardes et bagages, je résolus de mettre à l'épreuve le nouveau venu. « Retournez chez votre père, lui dis-je, et revenez avec son consentement écrit par lui. » Dès le lendemain, Kalou était de retour, m'assurant qu'il voulait rester à l'école et devenir chrétien. Il se mit résolument à ses livres et apprit les prières avec ardeur ; il savait lire et écrire l'hindi et balbutiait un peu d'anglais.

Cependant après quelques jours, le F. Didier, notre infirmier, constata chez Kalou une maladie de cœur très grave. L'enfant pouvait mourir inopinément ; il montrait d'ailleurs d'excellentes dispositions, avait appris déjà les points principaux de la religion et demandait le baptême. Aussi, n'hésitai-je pas à lui conférer le sacrement, qu'il reçut le 29 avril, dans la chapelle Saint-Jean Berchmans. Je lui donnai le nom d'Eugène. N'ayant plus déjà la force de se tenir debout pendant la cérémonie, le petit néophyte répondait cependant à toutes les questions avec beaucoup de clarté et un véritable accent de conviction. Depuis ce jour, Eugène sembla parfois reprendre un peu de vigueur, mais la fièvre continuait à le miner. Pendant les trois semaines qui viennent de s'écouler, le jeune infirme se rendit aimable à tous ceux qui le soignèrent ou le visitèrent ; jamais il ne proféra un mot de plainte ; toujours il était prêt à répéter les prières qu'on lui suggérait ; il prenait volontiers de l'eau bénite et faisait avec respect le signe de la croix ; de même, il baisait le crucifix avec beaucoup d'affection. Comme il n'y a pas d'infirmerie à l'école, on l'avait installé dans un coin au fond de la chapelle. Les autres enfants, ainsi

que le maître, prodiguèrent leurs soins au cher malade et le veillèrent toutes les nuits.

Eugène était prêt pour le grand voyage : il avait reçu l'absolution, l'extrême-onction, l'indulgence plénière ; j'avais fait la recommandation des mourants et nous avions récité près de lui le rosaire plusieurs fois. Il conservait une parfaite présence d'esprit ; dans la journée d'hier, il écrivit lui-même à son père et ferma sa lettre ; il raconta sans doute et sa maladie et son bonheur de mourir enfant de Dieu. Hier après midi, les souffrances augmentèrent. Pendant la nuit, Eugène envoya chercher le maître d'école par un des enfants qui veillaient. « Il nous faut prier, lui dit-il ; donnez-moi dans le livre de prières l'invocation à saint Joseph, pour obtenir une bonne mort. » Puis se levant à moitié sur sa couchette, tandis que le maître l'éclairait et le soutenait, le pieux enfant récita la prière au saint patron de la bonne mort, ainsi que l'acte de contrition et plusieurs petites prières ; ensuite il baisa dévotement le crucifix. Enfin, après cette longue préparation de souffrance et de piété, fortifié par les sacrements de l'Église, il remit à Dieu son âme innocente.

La mort du bon Eugène n'a pas jeté le deuil dans l'école. Aidés du maître, les autres enfants confectionnent le cercueil, préparent le corps de leur camarade et l'habillent pour l'exposer. Jamais, de l'aveu de tous, on n'a vu mort aussi beau : on dirait un ange ; dans ses mains jointes, il tient le rosaire et le crucifix, et ses yeux entr'ouverts semblent regarder la croix. Nous venons de le conduire au séjour du repos, dans notre cimetière de Sainte-Marie. La croix ouvrait le cortège, venaient ensuite les acolythes ; deux scolastiques faisaient l'office de chantres ; quatre enfants tenaient les coins du drap mortuaire ; le petit groupe des chrétiens suivaient en récitant le chapelet. L'heureux Eugène, près de Jésus, près de Marie, intercédera pour ses bienfaiteurs de Belgique, pour ses compagnons de l'école.

A ces deux traits, j'en ajouterai l'un ou l'autre, dans lesquels apparaît également la miséricordieuse bonté de Dieu. Vers le milieu du mois de février, une femme encore païenne, étant venue visiter ses deux garçons élèves de notre école, tomba malade et fut logée dans la maisonnette du catéchiste. Elle eut un nouvel enfant, que je baptisai, en lui donnant le nom de Joseph. Peu après, le petit ange prenait son vol vers le paradis. Si la mère fût retournée dans son village, l'enfant était privé pour jamais de la béatitude céleste. Ajoutez que

nous avons eu en outre la consolation d'instruire et de baptiser cette femme elle-même.

Un de nos ouvriers, occupé au travail des routes, fut pris de l'influenza, compliquée de pneumonie. Nous l'instruisîmes sommairement; une après-midi, le trouvant fort mal, je le baptisai sous condition. Le lendemain, il expirait, après avoir redit les prières que nous lui suggérions. — Le samedi saint, je baptisai une adulte catéchumène, et le jour de Pâques, elle partait pour le ciel.

Ces conversions isolées encouragent les missionnaires et leur font espérer que l'heure de la grâce sonnera bientôt pour les montagnards de l'Himalaya et qu'une chrétienté nombreuse et fervente se groupera au pied de Sainte-Marie, sous la protection de la Reine du ciel.

C. Motet, S. J.

II. — Résidence de Darjiling.

Une nouvelle résidence a été établie au commencement de cette année à Darjiling. Les bâtiments du collège, construits par le R. P. Depelchin et occupés dans les derniers mois de l'année 1891, sont situés en dehors de la ville, à la distance d'une petite demi-lieue. Le soin spirituel des européens catholiques et des néophytes indigènes réclamait dans la ville même la présence de quelques pères. Après le départ de ses confrères allant habiter le nouveau collège, le Père J. Schäfer, qui joignait l'an dernier aux fonctions de préfet du collège celles de vicaire de la paroisse et de chapelain militaire, fut nommé, par Mgr Goethals, curé de Darjiling, et resta en cette qualité dans l'ancien presbytère, près de la petite église paroissiale. Le P. Alph. Scharlaeken, retiré de Purneah où il résidait depuis un an, est venu rejoindre le P. Schäfer, et s'applique spécialement à évangéliser la population indigène. Les deux Pères ont avec eux le F. E. Rotsaert, chargé maintenant de surveiller et de diriger les travaux de la demeure archiépiscopale, que Mgr Goethals fait construire à Darjiling pour lui et ses successeurs.

La correspondance du P. Scharlaeken nous fait connaître les difficultés que rencontrent les missionnaires de Darjiling dans leurs travaux apostoliques, et la marche lente des conversions parmi les tribus indiennes de l'Himalaya. Nous en extrayons les principaux détails qui peuvent intéresser nos lecteurs.

Darjiling, 17 janvier 1892.

Nous sommes ici aux confins du Thibet et de la Chine. Le peuple est un mélange de Bouthias, de Lepchas et de Paharias ou Népalais. Les deux premières catégories ont le type chinois. Les Népalais, nommés aussi Paharias (mot qui signifie *Montagnards*), sont de loin les meilleurs des trois, et nous fondons sur eux de grandes espérances pour l'avenir. La mission est à ses débuts, mais nous comptons déjà parmi les Paharias un certain nombre d'excellents chrétiens. C'est une race laborieuse, au caractère franc, et d'une moralité passable pour des païens ; leurs familles sont nombreuses. Ils ont une force musculaire remarquable. Les femmes chez eux portent communément les fardeaux. Une courroie passée sur le front retient la charge qui pend sur le dos. Le poids ordinaire qu'une femme transporte de cette manière est de quatre-vingts kilogrammes, et avec cela elle grimpe alerte sur la pente des montagnes, l'espace d'une lieue entière et davantage.

Je suis adjoint au Père qui remplit la charge d'aumônier des soldats cantonnés à une lieue d'ici, le P. Schäfer, curé de la population anglaise, assez nombreuse à Darjiling pendant les mois de chaleur. Outre le soin des indigènes, j'ai à m'occuper du couvent et du pensionnat européen. Mon excellent compagnon ne ressemble pas mal à un vrai militaire. On le voit escalader à cheval les sentiers escarpés des montagnes, et courir en se jouant au bord des précipices. Plein d'ardeur et d'un caractère enjoué, il est au mieux avec les soldats et les officiers. Priez, priez beaucoup pour les missionnaires et pour le pauvre peuple qui les entoure ; car nulle part mieux qu'ici on ne voit aussi clairement que c'est la grâce de Dieu qui doit tout faire.

15 février 1892.

J'espère, dans un mois ou deux, quand je parlerai un peu mieux l'hindoustani, pouvoir entreprendre quelques courses dans les villages aux environs de Darjiling, afin d'y préparer les conversions. Jusqu'à présent, je n'ai qu'un faible groupe de chrétiens. Un bon nombre d'entre eux sont en service auprès des Européens ; à cette époque de l'année, qui est la saison froide, ils descendent avec leurs maîtres dans la plaine.

Au nombre des néophytes, il n'y a encore aucun Bouthia, mais quelques Lepchas, et surtout des Paharias. Les Lepchas, sauf erreur, sont rangés parmi les Bouddhistes ; mais ils ne connaissent pas

grand'chose du bouddhisme. Ils tournent des moulinets à prières, ou pendent des banderolles à des perches pour être secouées par le vent. C'est à peu près tout. J'ignore quelle religion peuvent avoir les Bouthias; certes, ce n'est pas lourd. Les Paharias sont Hindous, mais d'une façon rudimentaire; toute leur religion se réduit à des *pujas*, c'est-à-dire, à des offrandes aux esprits. Les deux premiers, — Lepchas et Bouthias, — n'ont pas de castes; les derniers ont adopté les castes des Hindous, auxquelles ils tiennent fortement.

En devenant chrétien, on se considère comme déchu de sa caste, et c'est là le principal obstacle aux conversions. Il se passera bien du temps, avant qu'un tel obstacle soit écarté. Notre unique espoir est dans les jeunes gens, et encore. Il y a quelque temps, j'avais envoyé à l'école de Kurseong deux enfants paharias, de onze et de quinze ans ; après deux ou trois jours, il s'esquivèrent, par crainte de perdre leur caste. Une autre difficulté, bien grande aussi, c'est la polygamie. Voici un brave jeune homme qui est catholique; son père voudrait également le devenir, mais il a trois femmes.

Je me plais à espérer quelques conversions, entre autres, celle d'une famille de Lepchas comprenant six personnes, mari et femme avec grand-père et grand'mère et deux enfants. Jusqu'à présent, c'était la grand'mère qui mettait des bâtons dans les roues : elle se fâchait tout rouge, quand on parlait de baptême; les injures et les reproches pleuvaient; elle mettait la maison sens dessus dessous, et retenait ainsi tout le monde; mais elle change à son tour, et la voilà qui désire elle-même devenir chrétienne. Il y en a bien encore quelques autres en vue; mais on n'est jamais sûr de rien, jusqu'au jour même du baptême. Cependant les entraves une fois brisées, c'est sérieux et les convertis font leur possible pour être de bons chrétiens.

Quand je connaîtrai suffisamment l'hindoustani, j'apprendrai le paharia ou népalais, car l'hindoustani n'est pas suffisant pour se faire comprendre de tout le monde. J'ignore combien de langues il peut bien y avoir ici : c'est une vraie babel. D'après ce qu'on dit, les Népalais se composent d'un grand nombre de tribus diverses, ayant chacune leur idiome propre ; la généralité cependant comprend le paharia. Cette langue ressemble quelque peu à l'hindi, moins à l'hindoustani. Les racines du paharia et de l'hindi sont en majorité identiques, mais les déclinaisons des mots diffèrent du tout au tout.

10 mai 1892.

Quelques nouvelles de nos montagnes, bien peu de chose encore. En trois mois, trois baptêmes : une jeune fille de 16 ans, et deux enfants en danger de mort. J'avais envoyé quatre jeunes gens païens à l'école de Kurseong : tous les quatre ont déguerpi. Avant que cette lettre ne vous soit parvenue, j'aurai peut-être baptisé deux familles, l'une de quatre, l'autre de deux personnes. Un homme marié m'a promis également de se faire chrétien avec sa femme et son petit enfant ; de même, un ménage protestant, mari, femme et enfant, s'est annoncé. Voilà qui sera bien ! Dieu veuille que tout se réalise !

Combien de miracles de grâce ne faudra-t-il pas pour convertir ce peuple au christianisme ! Il n'est pas croyable à quels nombreux obstacles on se heurte : la caste, la corruption des mœurs et l'indifférence qui en est la suite ; ajoutez-y les innombrables sectes protestantes, qui font tourner la tête aux gens ; de plus, les Européens donnent souvent, hélas, de bien tristes exemples !

Je fais un peu le médecin auprès des ouvriers qui travaillent à la maison de l'archevêque, et qui bâtiront la nouvelle église l'année prochaine. Je tâche de gagner leur affection et de lier connaissance avec eux ; de la sorte, quand je parlerai mieux la langue, je pourrai peut-être exercer quelque influence sur leurs âmes.

Il y a quelque temps, on vint m'avertir que le petit enfant d'un de nos maçons se mourait. J'allai le voir avec le catéchiste. Le père et la mère, tous deux Paharias, étaient de caste honorable ; le F. Rotsaert, qui les connaissait, m'assurait qu'il n'y avait rien à gagner. Aussitôt que l'enfant était tombé malade, les parents avaient appelé un joueur de flûte pour chasser le démon. Cette famille habitait à un quart de lieue d'ici, dans un petit hameau de quelques misérables cabanes groupées sur le penchant de la montagne. Quand j'arrivai, il y avait là tout un rassemblement. La mère était assise à l'extérieur avec son petit enfant et près d'elle un *lama*, prêtre bouddhiste, occupé, me parut-il, à conjurer le démon par une offrande de riz. Nous entamons la conversation. Je dis aux parents que s'ils permettent de baptiser leur fille, celle-ci ira au ciel et sera heureuse pour toujours auprès de Dieu en paradis. A la fin, ils se laissent persuader. J'avais apporté un flacon d'eau et je me hâtai d'administrer le baptême à la petite malade, âgée d'un an, et je la nommai Marie.

Cependant on m'apprit qu'un autre enfant se trouvait aussi en

danger de mort, une ou deux maisons plus loin. Je m'y rendis et demandai au père s'il consentait à laisser baptiser le petit mourant, et de plus, en cas de guérison, à le faire élever chrétiennement. Mais voilà que, dans l'intervalle, les parents de la petite Marie s'étaient mis en tête que leur enfant, devenue chrétienne, avait par suite perdu sa caste : grave affaire, qui soulève des pleurs et des lamentations. Tous les hommes éclairés de l'endroit sont convoqués. Qu'y a-t-il à faire ? La mère de l'enfant peut-elle encore la nourrir sans déchoir elle-même de sa caste ?... On finit par décider que la chose est licite, aussi longtemps que la petite n'a pas fait ses premières dents. C'était au moins un court sursis et une faible consolation. J'espère qu'avant l'expiration du terme, Notre-Seigneur fera de l'enfant un petit ange pour le ciel ; toutefois elle est encore en vie.

Quant au père du second enfant, il avait accepté ma proposition. Cependant pour baptiser le moribond, il me fallait pénétrer dans la demeure, — une misérable petite cabane, faite de quelques nattes, soutenues par des perches de bambou. Mais surgit une grosse difficulté : la présence d'un Européen n'allait-elle pas souiller tout le ménage ? Après quelques pourparlers, il fut convenu que l'on transporterait hors de la maison tout ce qui s'y trouvait, tout, jusqu'à la pipe. Alors je pus entrer. Je trouvai l'enfant étendu sur le sol et mourant ; je lui donnai le saint baptême ; une heure plus tard il était au ciel.

Un de nos chrétiens alla envelopper le petit corps dans un morceau d'étoffe et le déposa dans un cercueil. Je le fis enterrer le plus solennellement possible dans le cimetière européen. Le père et la mère de cet enfant, des gens, semble-t-il, au cœur droit, ont été favorablement impressionnés par l'enterrement. Au moment même, ils n'ont rien dit ; ils n'ont pas même approché quand le corps a été placé dans le cercueil, emporté et mis en terre. Mais après les cérémonies, le père est allé voir au cimetière. Et maintenant, le mari avec sa femme et leur jeune fille promettent de devenir chrétiens. En voilà trois nouveaux à compter avec les autres dont j'ai parlé en commençant. Je suis allé déjà les visiter, et j'ai donné quelques remèdes et des emplâtres au père qui était malade. J'espère que tout ira pour le mieux. Il y en a bien encore certains autres, qui montrent plus ou moins d'inclination, mais sur lesquels on ne doit pas grandement compter.

Par les faits que j'ai rapportés, on peut juger de quelle fermeté sont capables ces pauvres gens. J'allai voir un jour un païen, dont le

pied était horriblement ulcéré, et je lui portai un peu de pain, pour en faire un emplâtre et l'appliquer sur son pied. Fort bien, mais je ne pouvais pas entrer chez lui, et le malheureux préféra venir lui-même au dehors, en se traînant péniblement, plutôt que de me laisser aller jusqu'à lui. Il accepta le pain avec reconnaissance ; mais alors il lui vint à l'esprit qu'il serait déchu de sa caste, s'il gardait ce morceau de pain, même pour en faire un emplâtre et le placer sur son pied. « Allons, allons ! lui dis-je, vous ne devez pas manger cela, c'est un remède pour votre pied et personne ne le saura. » Finalement, après bien des raisons, il se laissa persuader. Et dire que celui-là est sur le point de renoncer à sa caste pour devenir chrétien !

C'est réellement dommage, car ce peuple a beaucoup de bonnes qualités, bien plus que les Bengalis. Quand nous en aurons réuni trois ou quatre cents, qu'il y aura des écoles de garçons et de filles, et que les jeunes gens convertis pourront facilement se marier entre eux, alors l'époque critique sera passée. Mais il en coûtera bien des peines, pour rassembler un pareil nombre de ces gens nomades.

J'espère connaître suffisamment, l'année prochaine, le paharia, pour être à même de visiter quelques villages des environs. Quand la nouvelle église sera construite, les chrétiens indigènes pourront avoir le dimanche une messe spéciale avec instruction en paharia ou en hindoustani. Maintenant ils assistent à la messe pendant laquelle on fait un sermon en anglais qu'ils ne comprennent pas ; la plupart étant domestiques doivent quitter, aussitôt la messe finie, et n'assistent pas à l'instruction qui se donne en particulier pour eux.

Je ne suis guère avancé dans la connaissance du paharia. Jusqu'à présent, il n'existe pas de vraie grammaire de cette langue. Tout ce que j'ai trouvé c'est un livre absolument défectueux, compilé par un ministre protestant. L'ouvrage était difficile à entreprendre, aussi est-il loin d'être parfait ; beaucoup de choses ne sont pas exactes, et l'on y cherche en vain une apparence d'ordre. Je m'occupe moi-même à recueillir des mots. Aidez-moi par une bonne prière à devenir au plus tôt capable de parler la langue. Jusqu'à présent, je me sers de l'hindoustani, mais les gens ne comprennent qu'à moitié.

25 juillet 1892.

Il pleut ici par torrents, des journées consécutives. En une quinzaine, il est tombé à Kurseong trente-six pouces, près d'un mètre d'eau, plus qu'il n'en tombe en Belgique dans une période de sept

mois. Aussi tous les jours y a-t-il des *landslips*, c'est-à-dire, de grandes masses de terrains qui se détachent des montagnes et glissent en bas. Dimanche dernier, un éboulement de ce genre s'est abattu sur le couvent des Sœurs ; la buanderie a été enfoncée et le réfectoire rempli d'eau. Heureusement la chute n'a pas causé d'accident ni de perte bien considérable. Quelque temps auparavant, la moitié de la propriété de la mission protestante écossaise s'était affaissée de cinq mètres ; elle menace même de glisser jusqu'au fond de la vallée. La violence des ouragans atteint parfois un tel degré, que l'on croirait à l'approche d'un cataclysme.

Quant à la mission, rien de particulier. Un adulte, un homme de vingt-trois ans, bien instruit et bien disposé, a reçu le baptême ; sous peu je baptiserai sa femme et son enfant. Je m'occupe aussi d'un jeune homme de dix-huit ans, un Bouthia, d'une adresse remarquable ; il paraît bon et donne de belles espérances. Il y a quelques jours, j'eus à le réprimander, à la suite d'un certain manquement. Je le fis avec douceur, parce que la cause était plutôt l'ignorance que la mauvaise volonté. Le brave jeune homme se mit à pleurer, et quand je lui demandai le motif de sa tristesse, il répondit : je pleure parce que j'ai mal fait.

Beaucoup de gens me connaissent, à cause des remèdes que je distribue ; mais ils craignent encore les entretiens sur la religion ; cela suffirait pour les éloigner à tout jamais. Espérons qu'à la longue on triomphera des appréhensions. En attendant, je poursuis l'étude du paharia, travail bien ardu ; l'hindoustani déjà me devient assez familier. J'ai fait aujourd'hui à mes néophytes un sermon sur le mariage, sujet qui présente ici une importance exceptionnelle. Quelques-uns de nos jeunes gens sont sur le point de se marier, et je désire qu'ils le fassent chrétiennement. La difficulté s'augmente par le fait que le choix est trop restreint. Plusieurs païens reçoivent en ce moment l'instruction ; mais j'ignore ce qui en résultera.

Voulez-vous savoir comment se fait une instruction ?... Les gens sont rassemblés. Le missionnaire dit : « Apportez un plat de riz.... Et il le pose devant eux. — Qu'est-ce que cela ? — Du riz. — Qui a créé ce riz ? — Dieu. — A quoi sert ce riz ? — On le mange. — Qui le mange ? — Les hommes et les animaux. — Votre chien en mange-t-il aussi ? — Oui. — Sait-il également qui a créé ce riz ? — Non. — Pourquoi l'ignore-t-il ? — Parce qu'il n'a pas d'intelligence, parce qu'il

n'a pas d'âme. — Il y a donc par conséquent une différence entre l'homme et le chien ? — Oui, l'homme a une intelligence et une âme, et le chien n'en a pas. — Eh bien : quand votre chien mange du riz, comment fait-il ? — Il s'approche du plat, et se jette sur la nourriture. — Est-ce ainsi que l'homme doit faire? — Non : il doit d'abord remercier Dieu, parce qu'il sait que c'est Dieu qui lui a donné le riz... Etc., etc. — Voilà comment il faut s'adresser à ces pauvres sauvages. On ne s'imagine pas à quel point la plupart d'entre eux ont l'esprit fermé à tout ce qui ne rentre pas dans leur routine habituelle.

Il y a quelque temps, un nouveau domestique nous arriva. Je m'efforçai d'être au mieux avec lui ; ensuite, j'entamai des sujets de religion. Je lui montrai des tableaux représentant la vie de Notre-Seigneur. Il écoutait comme un serin, et paraissait vivement impressionné. Je crus le moment favorable arrivé, et j'envoyai le catéchiste lui rendre visite chez lui. Et quel fut le résultat ? Comme le catéchiste l'exhortait à se faire chrétien : « Oh, répondit notre homme, nous ne différons pas des chrétiens : nous mangeons de tout. » Voilà l'idée qu'il s'était faite du christianisme. Lepcha d'origine et par suite étranger au système des castes, il pouvait, contrairement aux Hindous, prendre toutes sortes d'aliments.

Voici un autre fait que j'ai entendu dernièrement. On demandait à un indigène si tel homme de sa connaissance était chrétien. « Oh, répond-il, cet homme mange de la viande et boit de l'eau de vie ; ce doit être un chrétien. » — Pauvres païens ! Que de difficultés pour les élever à de plus hautes idées !

Grâce à Dieu, ma santé est excellente. Priez pour le missionnaire et pour les indigènes qu'il est chargé d'évangéliser.

A. SCHARLAEKEN, S. J.

CHRONIQUE DU MOIS DE SEPTEMBRE

1. — Clôture du 39e Congrès des catholiques, réuni à Mayence. Cette très nombreuse assemblée a prouvé que le parti du Centre et les catholiques allemands sont plus unis que jamais.

2. — Une explosion de grisou dans le charbonnage de l'Agrappe, à Frameries, fait un grand nombre de victimes.

8. — Au Vatican, en présence du Saint-Père, a lieu la lecture des décrets de béatification des vénérables serviteurs de Dieu, François Bianchi, barnabite, Antoine Baldinucci, jésuite, et François-Gérard Majella, rédemptoriste.

9. — Il se confirme que, le 10 mai dernier, MM. Hodister, Dr Magery, De Smedt et Goedseels, agents des sociétés commerciales au Congo, ont été cruellement mis à mort par les Arabes de Riba-Riba, sur le Loualaba.

10. — Le président de la République française fait un voyage officiel dans le Midi, et assiste aux grandes manœuvres du 16e corps d'armée.

11. — De grandes solennités sont célébrées à Audenaerde, à l'occasion du couronnement solennel de la statue de Notre-Dame du Cerisier (Kerselaer), dont la dévotion est si populaire dans nos Flandres catholiques.

14. — Le roi Humbert préside aux fêtes navales, qui ont lieu à Gênes, patrie de Christophe Colomb ; plusieurs escadres étrangères se réunissent dans ce port à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.

16. — Pendant que plus de quatre mille ouvriers catholiques du Hainaut tenaient une grande assemblée au Rœulx, l'association de Saint-François-Xavier, qui compte 100,000 associés dans le pays, célébrait le jubilé du digne P. Van Caloen, S. J., qui a fondé et dirigé pendant de longues années cette excellente institution.

20. — L'expédition française remporte une grande victoire, à Dogbra, sur les troupes du roi de Dahomey ; plus de 1,000 noirs sont tués.

22. — Le président Carnot et les ministres assistent à la fête qui a lieu au Panthéon, pour célébrer le 100e anniversaire de la proclamation de la République par la Convention nationale, trois mois avant l'exécution du roi Louis XVI.

23. — Le pape Léon XIII publie une nouvelle Encyclique sur la dévotion du saint Rosaire ; il la recommande aux fidèles, surtout pendant le mois d'octobre qui lui est spécialement consacré.

24. — Les persécutions exercées par les socialistes français contre les ouvriers belges dans le Pas-de-Calais semblent prendre fin, grâce à l'énergie, un peu tardive, des autorités.

25. — La Ligue démocratique belge tient, à Bruxelles, un congrès où sont exposées, au point de vue catholique, les justes réclamations des classes populaires.

LES ANCIENNES MISSIONS

DE LA CALIFORNIE

1683-1892

(Suite. — Voir p. 439.)

II

Les Indiens de la Californie, nous l'avons dit, vivaient dans de petites agglomérations éparses, et chaque mission, qui avait une église avec une résidence des pères, n'était assidûment fréquentée que par la minime fraction du troupeau qui séjournait aux alentours immédiats. Pour l'instruction des autres, le missionnaire était obligé de faire au loin de fréquentes visites dans les villages ; ce n'était qu'aux grandes fêtes que toute la population d'un district se réunissait à l'église. La résidence centrale renfermait ordinairement, outre l'église et le logement du prêtre, une école et un hôpital ; les pensionnaires de ces deux établissements, ainsi que les Indiens qui se rendaient à l'église pour leur instruction religieuse, étaient entretenus aux frais de la mission.

A Loreto, on fonda une école plus importante ; elle était dirigée par des maîtres venus de Mexico ; c'est là qu'on envoyait les enfants les plus capables.

C'est parmi ces jeunes gens qu'on choisissait les catéchistes, qui devaient enseigner aux sauvages les éléments de la religion, ainsi que les fonctionnaires locaux qui avaient à maintenir l'ordre dans les villages déjà convertis. Dans chaque centre de mission, un employé supérieur était chargé de la police du district et de plus un catéchiste avait soin de l'église et de la récitation des prières publiques pendant les fréquentes absences du missionnaire.

Dans les petites stations secondaires, un Indien notable exerçait à la fois les fonctions de policier et de catéchiste d'une façon permanente. Dans tous les hameaux chrétiens, on faisait la prière en commun, matin et soir, et des instructions étaient données à tous les néophytes successivement.

L'administration des sacrements et notamment celle de la divine Eucharistie était l'objet d'une attention spéciale de la part des missionnaires ; il fallait user du plus grand discernement à l'égard des nouveaux convertis. Ceux qui avaient donné des preuves suffisantes de leur instruction et de leurs bonnes dispositions étaient admis à recevoir la sainte communion aux fêtes de Pâques. Plusieurs néanmoins, parmi les plus méritants des néophytes, étaient autorisés à s'approcher de la table sainte aux autres grandes fêtes de l'année.

Une des principales préoccupations des missionnaires était de familiariser les convertis avec la culture des champs et l'élève du bétail ; mais dans un grand nombre de missions l'aridité du sol était un sérieux obstacle au développement de l'agriculture. La colonie de St-François-Xavier et quelques autres districts fournirent bientôt assez de blé pour l'alimentation de leurs populations respectives; mais dans la plupart des missions on ne trouvait que peu ou point de sol arable. Les frais de subsistance des Indiens, qui pour une cause quelconque devaient séjourner

dans les résidences centrales, incombaient aux missionnaires; ceux-ci, selon la remarque originale d'une « Vieille Relation », au lieu d'être entretenus par leurs chrétiens avaient à les entretenir eux-mêmes. Les sauvages nomades et ceux des stations éloignées devaient se suffire à eux-mêmes, comme avant l'arrivée des missionnaires, par les produits de la chasse et de la pêche et par les fruits et les racines.

Pour subvenir aux lourdes dépenses de l'établissement des premières missions, le Père Salvatierra avait institué le « fonds pieux » alimenté par les donations et les aumônes des bons catholiques de Mexico (1).

La garnison de Loreto se composait d'environ vingt-cinq hommes commandés par un capitaine qui représentait l'autorité civile, mais qui devait marcher d'accord avec le supérieur des missions. Ce privilège avait été octroyé par le roi d'Espagne afin de protéger efficacement la liberté des Indiens, trop souvent maltraités par les soldats des fron-

(1) On trouvera de précieux détails sur le *fonds pieux* destiné aux missions dans l'excellent ouvrage de M. Duflot de Mofras, *Exploration de l'Orégon et des Californies*, t. II, pp. 266 et suiv. (Paris, Bertrand, 1844.) Au moment de l'expulsion des jésuites de la Nouvelle-Espagne, ces fondations avaient un revenu annuel de cinquante mille piastres. Il faut rendre cette justice au gouvernement espagnol qu'il garda le fonds intact après la suppression de la Compagnie de Jésus et l'attribua aux missionnaires des ordres de Saint-François et de Saint-Dominique qui leur succédèrent dans l'évangélisation des deux Californies. Après la révolution mexicaine de 1821, la république n'eut pas les mêmes scrupules ; les biens des missions furent successivement aliénés ou mis au pillage, malgré les réclamations des catholiques. (Voir la brochure intitulée : *Documentos relativos al piadoso fondo de misiones de la antigua y nueva California*, par Juan Rodriguez de San Miguel, fondé de pouvoirs du 1er évêque de la Californie, Mgr Fr. Garcia Diego. Mexico, 1845, imprimerie de Luis Abadiano y Valdes). Il n'en restait presque plus rien et les missions indiennes étaient ruinées ou détruites, lorsque en 1848 les États-Unis s'annexèrent tout le territoire de la Haute-Californie.

tières, surtout à l'occasion de la pêche des perles. Comme on devait s'y attendre, cette protection effective des Indiens provoqua plus d'une fois de vives oppositions de la part des soldats qui, à leur retour à Mexico, se répandaient en plaintes sur la tyrannie des missionnaires. Ces récriminations ne modifièrent pas la ligne de conduite que les Pères s'étaient imposée. La prospérité toujours croissante de leur œuvre les vengea glorieusement des accusations portées contre eux. En 1734, le vice-roi du Mexique, trompé par les rapports intéressés de la garnison, enleva aux missionnaires la direction de l'autorité civile ; mais les désordres qui s'ensuivirent l'obligèrent de la leur restituer après quelques mois d'hésitation et d'incertitude.

Le nombre restreint des missionnaires de la Californie ne permit pas aux jésuites d'y créer des institutions aussi complètes que dans les *Réductions* du Paraguay. Chaque prêtre vivait ordinairement isolé de ses confrères ; il n'avait d'autre compagnie que celle des Indiens et d'un soldat ou deux comme représentants de la force publique; ceux-ci étaient les délégués du capitaine résidant à Loreto, ils étaient chefs de la police et veillaient au maintien du bon ordre en l'absence du prêtre ; de plus, ils surveillaient le service de la poste. Les villages étant très éloignés les uns des autres et les chemins difficiles, les Pères n'avaient que rarement l'occasion de se voir. Le supérieur lui-même était ordinairement seul à Loreto où il remplissait les fonctions de chapelain de la garnison ; il avait en outre le soin des affaires générales de la mission de Californie (1). — Reprenons maintenant la suite de notre récit.

(1) On peut voir de plus amples détails sur l'administration des missions de la Californie dans Vénégas, *Op. cit.*, 3e partie, chap. XI et XII, — dans Clavigero, *Op. cit.*, livr. IV, chap. XVI à XIX, — et dans Duflot de Mofras, *Op. cit.*, t. I, chap. VI et VII, p. 201 à 315.

En 1707, le retour du Père Salvatierra fut salué avec joie par les missionnaires de la Californie. Malheureusement, il n'amenait pas avec lui les renforts demandés par les Indiens et par ses confrères. Des cinq missionnaires qui lui furent envoyés plus tard, l'un périt dans un naufrage, et la maladie paralysa les forces des quatre autres (1). Le manque de provisions fraîches dans la plupart des missions, où le bœuf séché et le maïs grillé étaient la seule nourriture, affaiblissait les santés les plus robustes. Les Pères Jean Bassaldua et Pierre Ugarte furent obligés d'abandonner la contrée en 1709, et plusieurs autres missionnaires virent la mort de près. De plus, une épidémie, qui avait atteint plusieurs Pères, enleva nombre d'Indiens convertis, ce qui donna aux sor-

(1) En 1708 arrivèrent en Californie le P. Julien de Mayorca et le Père François de Péralta : celui-ci, qui remplaça le P. Pierre Ugarte à *Saint-Jean de Liguig*, dut abandonner la mission en 1711. Le P. de Mayorca alla fonder la station de *Saint-Joseph de Comondû* située à 30 lieues N.-O. de Loreto ; il cultiva cette réduction pendant plus de vingt ans, et y mourut le 10 novembre 1736.— En 1712, le P. Clément Guillen et le P. Benoît Guisi firent naufrage en passant de la côte mexicaine dans la péninsule, et ce dernier périt dans les flots. Ces pères étaient accompagnés d'un jésuite flamand, le P. Jacques Doye, qui se rendait dans les missions de la Sonora. Au milieu de la tempête, les PP. Guillen et Doye se sauvèrent dans le canot et furent jetés sur une côte stérile et déserte où ils faillirent mourir de faim. Après bien des épreuves, ils atteignirent la rivière Yaqui. Le P. Doye put alors rejoindre les missionnaires de ce canton, où il travailla durant plusieurs années à la conversion des infidèles. Le P. Guillen traversa le golfe et arriva à Loreto au mois de janvier 1714 ; il se dévoua pendant 34 ans aux Indiens de *Saint-Jean de Liguig* et de *Dolorès del Sur* dans la région méridionale ; après le décès du P. Jean Ugarte, en 1729, il fut supérieur général de la mission jusqu'à sa mort, arrivée en 1748. — Le P. Jacques Doye était né à Audenaerde, le 2 janvier 1677, de Jacques Doye et de Marie Ammelot ; après de bonnes études au collège de sa ville natale et à l'université de Louvain, il fut reçu dans la Compagnie de Jésus et entra au noviciat de Malines le 21 novembre 1696. Il mourut au Mexique, dans la mission de Nayarith, le 11 novembre 1749.

ciers l'occasion d'accuser les étrangers d'avoir introduit la peste dans le pays.

Dix années s'écoulèrent de la sorte, au milieu de constantes épreuves, pour le vénérable Supérieur dont la santé, quoique robuste, commençait à chanceler sous le poids des soucis et des ans. Le P. Salvatierra était alors âgé de soixante-dix ans ; souvent il était forcé de diriger de son pauvre lit de souffrances les affaires de la mission, et quoique dans l'impossibilité de se tenir debout, il continuait à se dévouer à ses chères ouailles.

Au mois de mars de l'année 1717, arriva au port de Loreto, le Père Nicolas Tamaral qui devait fonder sur la côte du Pacifique une mission depuis longtemps projetée ; il était en même temps chargé de rappeler le Père Salvatierra à Mexico. Le nouveau Vice-Roi avait reçu de la cour des ordres extrêmement favorables à la Californie, et la présence du Père Salvatierra dans la capitale semblait en ce moment de la plus haute importance. La maladie, la douleur, la vieillesse, les dangers du voyage, rien ne put l'empêcher de partir. Il traversa heureusement le golfe, après avoir été secoué pendant neuf jours dans la cabine étroite du vaisseau de la mission ; mais le voyage par terre du port de Matanchel à Tépic le mit à bout de forces. Cependant il refusa de s'arrêter ; incapable de se tenir à cheval, il se fit porter sur les épaules des Indiens jusqu'à Guadalajara, la seconde ville de la Vice-Royauté, où la Compagnie avait un grand collège. Ce fut pendant son séjour en cette ville, le 18 juillet 1717, que Dieu rappela à lui ce vaillant missionnaire qui eut la gloire d'être le fondateur de la mission de Californie. La dépouille mortelle du Père Salvatierra fut déposée dans l'église des Jésuites, près de l'autel de Notre-Dame de Lorette, dont il avait été toute sa vie le fidèle serviteur.

La mort de ce grand homme n'arrêta pas les progrès de son œuvre. Après les dures épreuves des premiers dé-

buts, la mission de la Basse-Californie fit de notables progrès durant les cinquante années qu'elle fut encore dirigée par les pères jésuites, et cela malgré des persécutions et des difficultés de tout genre.

En 1717, le P. Jean Ugarte fut nommé supérieur général ; le gouvernement du Mexique lui accorda une petite embarcation pour le service de la mission, et fit de bonnes promesses pour l'avenir. Le frère laïque Bravo, qui avait accompagné le P. Salvatierra, rapporta à Loreto ces nouvelles favorables ; il amenait avec lui un nouveau missionnaire, le Père Sébastien de Sestiaga (1). L'énergie du Père Jean Ugarte utilisa promptement les ressources mises à sa disposition. Le Père Tamaral fut chargé de travailler à la conversion des tribus du sud : un jésuite allemand, le Père Éverard Hélen fut envoyé chez les Cochimis du nord pour y fonder la mission de N.-D. de *Guadalupe* (2). Deux ans plus tard, le frère laïque Bravo reçut l'ordination sacerdotale et parvint à établir au sud de la Péninsule la mission de *la Paz*, près de la baie du même nom (3).

(1) Le P. de Sestiaga, Mexicain, entré fort jeune dans la Compagnie de Jésus, était professeur de rhétorique à Mexico, quand, à la mort du P. Salvatierra, il se sentit porté à se dévouer aux pauvres Indiens de la Californie. Il y dirigea successivement les missions de Sainte-Rosalie de Mulège et de Saint-Ignace ; enfin, après trente ans de travaux apostoliques et brisé par la maladie, il se retira au collège de Puebla, où il mourut le 22 juin 1756. — Clavigero. *Op. cit.*, liv. IV, chap. III.

(2) Le P. Everard Hélen arriva dans la péninsule californienne au mois d'avril 1719. Les immenses travaux entrepris pour la conversion des Cochimis épuisèrent rapidement sa robuste santé ; au bout de quinze ans de fatigues apostoliques, il se vit obligé de se rendre à Mexico. Il mourut saintement au noviciat de Tépotzotlan en 1757. — Clavigero, *Op. cit.*, livr. III, chap. IX.

(3) *La Paz*, qui fut d'abord une petite mission d'Indiens et ne comptait, il y a cinquante ans, que trois cents colons mexicains, est aujourd'hui le principal port de la péninsule avec une population de 6000 habitants, d'après l'*Almanach de Gotha* pour 1892.

Dès l'année 1726, le Père Hélen avait groupé autour de lui une population chrétienne de dix-sept cents âmes. Les tribus du nord montraient plus d'intelligence et d'aptitude à l'instruction que celles du centre et du sud de la presqu'île. Contrairement aux Indiens du sud, les sauvages du nord acceptaient volontiers la vie sédentaire ; ils se formaient en villages et se bâtissaient des logements ; quoiqu'ils fussent encore obligés de vivre de racines et de gibier, le missionnaire n'avait pas à vaincre chez eux les mêmes dispositions hostiles que chez les tribus du sud ; de plus, celles-ci étaient polygames, ce qui constituait un grave obstacle à leur conversion, auquel s'en ajoutait un autre, la haine contre les Européens, causée par les mauvais traitements exercés sur eux par les pêcheurs de perles et par les aventuriers des frontières qui leur arrivaient de l'autre côté du golfe.

Pendant que ses confrères étaient ainsi occupés, l'infatigable Père Ugarte trouva un nouveau champ pour son activité. Le cardinal Alberoni, le célèbre ministre de Philippe V, désirait qu'il fût fait une complète exploration du golfe de Californie. Le Père Ugarte, qui avait en vue la fondation de colonies espagnoles et de missions indiennes dans le nord, se dévoua à cette grande œuvre. Les embarcations qui servaient au transport des provisions à Loreto étaient beaucoup trop petites pour une telle expédition, et l'expérience avait démontré qu'il était presque impossible qu'un vaisseau, bâti sur la côte du Mexique, fût capable de bien tenir la mer.

Ayant appris des Indiens l'existence d'une forêt dans l'intérieur de la Péninsule, le P. Jean Ugarte se dirigea vers cet endroit et avec l'aide de trois Mexicains et des sauvages, il abattit et prépara le bois nécessaire à la construction d'un navire dans le port de Mulège. Pour transporter ces matériaux au port, une route devait être frayée

au cœur des montagnes, et il fallait traîner les poutres à une distance de trente lieues. La persévérance du Père Ugarte surmonta toutes les difficultés ; le 14 septembre 1720, son vaisseau fut lancé à Mulège et déclaré par des experts le meilleur qui eût été vu jusqu'alors en Californie.

Le Triomphe de la croix, tel était le nom donné au bâtiment, fut aussitôt employé au dangereux service de l'exploration des rivages situés au nord du golfe. Le Père Ugarte quitta Mulège, en 1721, accompagné de six Européens, de deux hommes de Manille et de vingt Indiens presque tous Californiens. Avec cet équipage, les deux rives opposées du golfe furent minutieusement explorées et l'absence de toute communication entre ses eaux et l'Océan fut encore une fois confirmée. Une relation de ces découvertes, accompagnée d'une carte dressée par le pilote Stratford, fût transmise par le Père Ugarte à Mexico; mais par suite de la chute d'Alberoni en 1720 et de l'abandon de ses grands desseins, elles ne purent pas être utilisées par les autorités coloniales. La gloire d'être un des premiers explorateurs du golfe de Californie revient donc pleinement au missionnaire qui parmi tant d'autres titres, mérite d'être placé au rang des savants les plus distingués de la Nouvelle-Espagne (1).

Renonçant alors à ses projets de colonisation de la Haute-Californie, le Père Ugarte se consacra exclusivement à la conversion des Indiens de la Péninsule. Les missions de *Dolorès del Sur* et de *Santiago de los coras* inaugurèrent la série des établissements qui s'échelonnaient à partir de Loreto jusqu'à l'extrémité sud de la Péninsule. La mission de *Santiago* fut la moins prospère de toutes. Les Indiens du voisinage étaient méchants et dépravés, et leur contact avec les pêcheurs de perles avait surtout servi à ajouter les vices des Espagnols à leurs propres vices.

(1) Voir Clavigero, *Op. cit.*, liv. III, chap. XI.

Un nombre considérable de nègres s'étaient réfugiés chez eux et se montraient les ennemis acharnés du christianisme. Au commencement, pas un Indien n'était à voir; ce fut seulement après quelques jours que le Père Napolès, son fondateur (1), fit la connaissance de son futur troupeau, et cette première rencontre n'était rien moins qu'encourageante. Une bande d'une centaine d'Indiens placés en embuscade s'élancèrent avec des cris sauvages sur le missionnaire qui s'avança bravement au-devant des assaillants. Ayant réussi à leur faire comprendre par signes qu'il était leur ami, il parvint à désarmer leur hostilité et à les amener autour de sa demeure. Les guerres constantes avec leurs voisins et leur licence effrénée offraient des obstacles presque insurmontables à leur conversion. Après six années entières, le Père Napolès pouvait à peine compter parmi eux cinquante chrétiens.

La mission de *Saint-Ignace*, établie en 1727, formait sous tous les rapports un contraste frappant avec celle de *Santiago*. Son fondateur, le Père J.-B. Luyando, fut reçu avec tant d'enthousiasme que plus de cinq cents Cochimis s'engagèrent immédiatement comme catéchumènes. Une tribu éloignée se présenta aussi pour recevoir le baptême; elle avait été antérieurement instruite par un chrétien de Saint-François-Xavier. Plusieurs Indiens se faisaient ainsi spontanément les instructeurs de leurs frères encore païens. Les mœurs de ces tribus étaient plus pures que celles du reste de la Californie et sous ce rapport le chris-

(1) C'est à la fin de 1721 que le P. Ignace Napolès, Italien, arriva près du cap Palmas et recueillit, à Santiago, les Indiens des environs avec des peines infinies. Epuisé par la fatigue et la maladie, il fut envoyé, en 1727, dans les missions du continent et remplacé, à Santiago, par le P. Laurent Carranco, qui, dix ans plus tard, devait périr victime de son zèle et de la cruauté des sauvages californiens. Voir Clavigero, *Op. cit.*, liv. III, chap. XIII et XIV.

tianisme n'y rencontra que peu d'opposition ; leurs bonnes dispositions n'étaient pas aussi passagères que celles de la plupart des autres Indiens. Ni les intrigues des sorciers, ni les épidémies qui enlevaient parfois les convertis par centaines ne purent les détourner de la foi ; et quelques années plus tard, quand on craignit une rébellion générale causée par la retraite temporaire des missionnaires, ils les suivirent en masse jusqu'à Loreto et refusèrent de se retirer sans eux. Ils s'assimilèrent promptement des notions d'agriculture. Dès la première année de la mission, la récolte du grain s'éleva à une centaine de boisseaux ; on en recueillit plus de mille, la quatrième année, quand le Père Luyando leur fut retiré. La vigne, l'olivier, le figuier, la canne à sucre y étaient cultivées avec succès. La vie nomade fut entièrement abandonnée par les Indiens de Saint-Ignace, et l'on vit en peu d'années s'élever dans les environs de nombreux villages, bien bâtis, et possédant chacun sa petite chapelle.

Les progrès de *Saint-Ignace* furent cependant entravés par les sauvages païens qui attaquèrent la mission dès la seconde année de son existence et commirent plusieurs meurtres. Tout d'abord le Père Luyando exhorta son troupeau à s'abstenir de représailles, comptant ainsi gagner les tribus hostiles ; mais son espoir se trouvant déçu, il songea à organiser sérieusement la défense. Les deux soldats qui résidaient à la mission s'occupèrent d'abord de perfectionner l'équipement des guerriers indiens ; on les chaussa de sandales, on les arma de piques, de boucliers et d'épées, outre l'arc, leur arme nationale. Trois cents cinquante combattants furent ainsi mis sur pied de guerre ; ils étaient commandés par un Indien venu de Loreto, qui, en temps ordinaire agissait comme chef de police de la mission. Cet Indien exerça le commandement en homme habile ; pendant la nuit, il enveloppa une bande qui venait pour détruire l'église ; il la captura tout entière sans

qu'il y eût mort d'homme. Les PP. Sestiaga et Luyando, les deux missionnaires de *Saint-Ignace*, intercédèrent pour obtenir la liberté des prisonniers, et cette clémence, au moment où ils ne s'attendaient plus qu'à la mort, produisit sur eux un tel effet qu'à peine libres depuis quelques jours, ils s'en revinrent à la Mission, accompagnés de plusieurs centaines de leurs compatriotes pour se ranger au nombre des catéchumènes (1).

Pendant que ces faits se passaient dans le nord, la Californie eut à déplorer la perte de ses deux plus anciens missionnaires. Le Père Piccolo s'éteignit à Loreto, en 1729, à l'âge de soixante-douze ans ; l'année suivante mourut le vaillant Père Jean Ugarte, qui avait atteint sa soixante-dixième année ; il en avait passé plus de trente chez les Indiens de la Californie, dont la conversion fut due en grande partie à son zèle et à ses talents.

Quoique les missions fussent dans la suite éprouvées par de nombreuses infortunes, elles avaient été trop solidement édifiées pour que leur existence fût sérieusement menacée ; aujourd'hui encore le souvenir des anciens jésuites est toujours vivace dans le pays.

Le Père Clément Guillen, qui travaillait depuis dix-huit ans dans la Californie, succéda, en 1729, au Père Ugarte, comme supérieur général ; il poursuivit activement l'œuvre de son prédécesseur. Les missions de *Santa-Rosa*, dans la baie de *las Palmas*, et de *San-José*, près du cap Saint-Luc, furent créées, pendant les deux années qui suivirent, pour assurer la conversion encore douteuse des

(1) Voir Clavigero, *Op. cit.*, liv. III, chap. XVI, XVII, XVIII. De graves infirmités, suites de ses travaux, forcèrent le Père J.-B. Luyando d'abandonner, en 1731, la mission de Saint-Ignace que sa noble famille avait eu la générosité de fonder. Le P. Sestiaga y demeura jusqu'en 1736 ; un jésuite allemand, le P. Fr.-Xavier Wagner, vint y prendre sa place.

tribus du sud (1). La première fut confiée au Père Sigismond Taraval (2), et la seconde au Père Nicolas Tamaral (3).

Les galions qui partaient annuellement de Manille pour Acapulco, abordèrent pour la première fois en Californie, en 1733 ; le commandant fut si satisfait de sa réception et de son ancrage dans la baie de *La Paz*, qu'il proposa d'y créer un poste espagnol dès son arrivée à Mexico. Mais ces belles perspectives d'avenir devaient bientôt s'évanouir.

En l'année 1734, les Indiens du sud, à l'instigation de deux mulâtres, formèrent un complot et attaquèrent les missions récemment fondées, et que, malgré le caractère turbulent de leurs voisins, on avait eu tort de laisser presque sans défense. L'unique soldat qui résidait à *La Paz* fut massacré en l'absence du missionnaire, le Père Gordon (4), et les conspirateurs se dirigèrent aussitôt

(1) Ces deux missions furent fondées grâce à la générosité du marquis de Villapuente et de son épouse doña Rosa de la Peña.

(2) Le P. Sigismond Taraval naquit dans la ville de Lodi en Lombardie ; son père était lieutenant-général des troupes espagnoles en Italie. Le jeune Sigismond entra au noviciat de Tolède à l'âge de dix-huit ans ; devenu prêtre en 1730, il se consacra aux missions de la Californie et séjourna quelque temps avec le P. Tamaral à la station de la *Purissima Concepcion ;* en 1732, il fut adjoint au P. Sestiaga à *Saint-Ignace ;* remplacé dans ce poste par le P. Fernand Konschak, Bohémien, il fut chargé, en 1733, de la nouvelle mission de *Santa-Rosa* ; il cultiva cette station pendant dix-huit ans au milieu de grandes difficultés. Épuisé par les travaux, il se retira, en 1751, au collège de Guadalajara où il mourut en 1763. Voir Clavigero, *Op. cit.*, liv. III, chap. XXI.

(3) Sur le P. Tamaral et la révolte des Indiens dont il fut victime avec le P. Laurent Carranco, voir Clavigero, *Op. cit.*, liv. III, chap. XXII à XXVII. Le P. Tamaral était né à Séville en 1687 ; il passa au Mexique en 1712, et en 1716, il se rendit dans la Californie qui devait être le théâtre de son zèle infatigable et de son glorieux martyre.

(4) Le P. Alexandre Gordon, né en Écosse en 1702, avait fait ses études en Belgique. Entré dans la Compagnie de Jésus au noviciat de Tournai en 1723, il partit peu de temps après pour les missions du Mexique.

vers la mission de *Santiago*. Le Père Carranco, jésuite italien, y périt assassiné ; son cadavre fut brûlé avec les ruines de son logement et de l'église. Deux métis mexicains qui se trouvaient à la mission subirent le même sort; puis les Indiens partirent pour le cap Saint-Luc. Le Père Tamaral se trouvait absolument seul à *San José*. Un soldat de Loreto était venu habiter avec lui quelques jours auparavant; mais alarmé de l'état des affaires, il se refusa à prolonger son séjour ; il engagea le Père à se retirer avec lui. Tamaral ne se laissa pas convaincre, il espérait avoir raison des Indiens par la persuasion. Les sauvages lui cherchèrent d'abord querelle en lui demandant des cadeaux. Sur ces entrefaites, deux des plus hardis renversèrent l'intrépide missionnaire et les autres se jetèrent soudain sur lui comme une bande de loups. Le corps du martyr fut traité avec la plus révoltante brutalité et finalement brûlé avec le mobilier de l'église et du presbytère. Les assassins célébrèrent leur crime par une licencieuse orgie et par le meurtre du jeune Indien qui servait la messe au Père Tamaral. La bande alors se dirigea vers *Santa-Rosa*, d'où le Père Taraval avait été éloigné par son peuple, qui l'avait mis en sûreté dans une île voisine de la côte. Ayant manqué leur proie, les sauvages tournèrent leur fureur contre les chrétiens; ils en tuèrent vingt-sept et dispersèrent les autres.

C'est ainsi que les quatre missions du sud, établies avec tant de peine, furent détruites en quelques jours. Il était à craindre que la rébellion s'étendit vers le nord. Cependant, les Indiens de la mission de *Dolorès del Sur* résistèrent aux efforts des insurgés et arrêtèrent l'extension des hostilités. Néanmoins, l'esprit de révolte se manifesta aussi dans le nord, quoique la grande majorité des Indiens y demeurât fidèle à la religion et aux Pères.

Le Père Clément Guillen, qui était alors supérieur général de la Californie, jugea prudent de rappeler tous les

missionnaires à Loreto, et les Yaquis de la Sonora mirent spontanément cinq cents guerriers à la disposition des missions.

Les Cochimis des missions du nord donnèrent heureusement des preuves non équivoques de leur fidélité; se trouvant privés de leurs chers directeurs, les chrétiens de ces missions, s'emparant des croix plantées devant les églises, se dirigèrent en procession vers Loreto. Là, ils déclarèrent que si leurs missionnaires craignaient de se confier à eux, ils resteraient à Loreto, vu qu'ils aimaient mieux abandonner leur pays que leur religion. Il est inutile d'ajouter que leur foi ne fut pas mise à une si rude épreuve. Leurs pasteurs, qui ne les avaient quittés que par obéissance aux ordres de leur supérieur, obtinrent l'autorisation de rentrer dans leurs églises respectives, où les tribus les ramenèrent en triomphe.

Dans le sud de la Péninsule, les troubles furent de longue durée. Les Péricues païens surprirent et tuèrent à La Paz l'équipage d'un bateau appartenant aux négociants de Manille et ce succès les encouragea à tenir tête aux Espagnols.

A la nouvelle de ce désastre, le Vice-Roi ordonna au gouverneur de la province de Sinaloa de passer en Californie et de châtier les rebelles. La guerre se prolongea pendant deux ans environ, les natifs échappant facilement aux mesures prises contre eux par une petite troupe peu familiarisée avec le pays. Finalement, le gouverneur se vit obligé de recourir aux conseils du supérieur des missions, dont l'intervention rétablit enfin la paix. Le Vice-Roi saisit cette occasion pour enlever aux Jésuites le contrôle de la garnison de Loreto et pour fonder une nouvelle colonie à La Paz ; le nombre des soldats en Californie fut porté à soixante ; mais la divergence de vues entre les capitaines et les vexations infligées aux Indiens par les soldats faillirent provoquer une révolte générale. Le Vice-

Roi fut bientôt obligé de restaurer l'ancien ordre de choses établi par le Père Salvatierra ; ce ne fut qu'après quatre années de troubles que la Péninsule se retrouva dans les mêmes conditions qu'avant la révolte (1).

Les jésuites profitèrent de la paix pour rebâtir leurs missions ruinées ; mais le sud de la Californie paraissait condamné à des infortunes sans fin. Une violente épidémie éclata en 1743, qui enleva des milliers d'Indiens, et des querelles intestines détruisirent une tribu entière. La population de la Californie se trouvait réduite par ces fléaux à la moitié environ de son chiffre normal, et deux des missions du sud durent être abandonnées faute d'habitants (2).

Pour compenser ces pertes lamentables, de nouvelles explorations furent faites dans le nord. Le P. Ferdinand Konschak, jésuite bohémien (3), visita les rives du *Colorado*

(1) Voir Clavigero, *Op. cit.*, livr. III, ch. 27 à 31.

(2) Il est très difficile d'avoir des chiffres exacts sur la population des Indiens sauvages et des Indiens convertis de la Basse-Californie aux différentes époques. Les auteurs diffèrent à ce sujet. En 1767, il paraît que sur le nombre total de 10,000 indiens, il y avait 7000 néophytes. Depuis lors, le nombre des indigènes n'a fait que baisser ; mais, grâce au développement prodigieux de la Haute-Californie, le commerce de la péninsule a progressé et plusieurs colons mexicains ou étrangers s'y sont établis dans les principaux ports : *La Paz*, *S.-José del Cabo*, etc. Duflos de Mofras, qui a visité le pays en 1842, donne en détail les chiffres de chaque localité. Voir le tableau qu'il en a dressé. *Op. cit.*, t. I, p. 228.

(3) Le P. Konschak († 1759) écrivit la relation de son voyage qui a été publiée par le P. Venegas, *Op. cit.*, 2e partie, app. 3 (t. III, p. 254 à 312 de la trad. française). — Le P. Jacques Sedelmayer, missionnaire de la Sonora, fit alors aussi des explorations au nord de la *Gila* et du *Colorado* en vue d'établir des missions dans la Haute-Californie. Voir *Ibid.* liv. III, chap. 22 (trad. fr. t. III, pp. 84 à 132).—Vers la même époque, les jésuites du Mexique proposèrent au roi d'Espagne d'abandonner celles de leurs missions de la Basse-Californie et de la Sonora, qui étaient parfaitement consolidées, au clergé séculier pour en faire des paroisses régulières, et d'aller eux-mêmes fonder de nouvelles missions dans la Haute-Californie. Cette offre ne fut pas acceptée. Voir Clavigero, *Op. cit.*, livr. IV, chap. 12.

et poussa ses reconnaissances par terre jusqu'à la Gila en 1746. (Voir De Backer, *Bibl.*, etc., 2e éd. art. *Konschak.*)

C'est vers le même temps que furent établies au nord de la Basse-Californie les missions de *Sainte-Gertrude* (1) et de *Saint-François de Borgia* (2). La première fut fondée par le Père Georges Retz, la seconde par le P. Wenceslas Link, tous deux Allemands d'origine. Sainte-Gertrude est remarquable par les peines extraordinaires qu'elle coûta au Père Retz pour vaincre l'aridité du sol. La terre était transportée de loin dans le voisinage d'une source ou se trouvait le siège de la mission et soigneusement étendue afin de former des champs qui pussent rapporter assez de blé pour la subsistance des Indiens.

En 1767, le nombre total des missions s'élevait à quatorze, disséminées sur une étendue de presque trois cents lieues le long des côtes du Pacifique et du golfe californien ; elles renfermaient une population d'environ sept mille chrétiens sur un total de dix mille indiens.

Pour plus de clarté, et à l'exemple du P. Clavigero, nous croyons devoir donner, en terminant ce court résumé de l'histoire des missions de la Basse-Californie, la liste complète de ces quatorze stations, ainsi que les noms des pères jésuites qui les ont fondées ou desservies de 1697 à 1768.

(1) La station de *Sainte-Gertrude* fut érigée grâce à la générosité de la marquise de Villapuente. (Voir sur les débuts et les progrès de cette mission, Clavigero, *Op. cit.*, livr. IV, chap. 4 et 5.)

(2) La mission de *S. François de Borgia*, située à trente lieues au nord de celle de *Sainte-Gertrude*, doit son nom et son existence à sa généreuse fondatrice Marie de Borgia, duchesse de Gandie, descendante de l'illustre saint qui fut le troisième général de la Compagnie de Jésus. Cette noble dame légua plus de 50,000 piastres pour l'établissement de nouvelles missions dans la Californie. Voir Clavigero. *Ibid.*, chap. 5 et 7. — L'expulsion des missionnaires en 1768, empêcha en partie la réalisation de ses pieux désirs.

Dans cette énumération, nous suivrons l'ordre de la position géographique, en remontant du sud au nord de la péninsule.

I. *S. José del Cabo*, unie plus tard à la mission de *Santiago* située non loin du cap S.-Luc; environ 350 indiens, évangélisés successivement par les PP. Napolès, Laurent Carranco, Tamaral, Antoine Tempis, Ignace Tirsch et Xavier Bisschoff;

II. *Santa Rosa*, transférée après la rébellion à *Todos Santos*, n'avait plus qu'une centaine de néophytes; missionnaires: les PP. Tamaral, Charles Neumayr, Xav. Franco;

III. *Virgen de los Dolores del Sur*, avec les environs, cette mission, dont dépendait *La Paz*, avait environ 450 chrétiens; elle eut pour apôtres les PP. Clém. Guillen, Jacques Bravo, Alexandre Gordon et Lambert Hostel, qui y résidait depuis trente ans;

IV. *S. Luiz Gonzaga*, fondée en 1747, par le P. Guillen, qui eut pour successeur, de 1749 à 1768, le P. Jacques Bägert: 350 néophytes;

V. *La Virgen de Loreto*, la première fondée, renfermait, avec les stations de *Londo* et de *Liguig*, 400 chrétiens: elle eut pour missionnaires, les PP. Salvatierra, Jean Ugarte, Pierre Ugarte, François Peralta, Jacques Bravo, Clém. Guillen et Luc Ventura;

VI. *San Francisco Xavier de Viggé* et les environs comptaient à peu près 500 néophytes; elle eut pour missionnaires les PP. Jean Ugarte, Julien de Mayorca et Michel Barco;

VII. *San José de Comondù*; fondateur: le P. Julien de Mayorca, auquel succédèrent le P. Fr. Xavier Wagner et le P. François Inaama: elle avait 360 chrétiens;

VIII. *La Purisima Concepcion*, située à l'ouest de Comondù dans une région très stérile, ne comptait que 150 néophytes: ses missionnaires furent les PP. Sestiaga, Taraval et Jean Diez;

IX. *Santa Rosalia de Mulège*, avec 300 chrétiens, fut dirigée par les PP. Bassaldua, Piccolo, Sestiaga et François Escalante.

X. *Nuestra Señora de Guadalupe*, située dans les montagnes, fut successivement gouvernée par les PP. Everard Hélen, de Sestiaga et le R. P. Benno Ducrue, Bavarois, qui, en 1768, était supérieur général de toutes les missions de la Basse-Californie ;

XI. *San Ignacio de Kadakaman*, successivement gouvernée par les PP. Luyando, Sestiaga, Konschak et Joseph Rotea, comptait lors de la suppression de 1768 plus de 750 néophytes ;

XII. *Santa Gertrudis*, une des plus récemment fondées, renfermait avec les hameaux voisins, environ 1000 chrétiens; le P. George Retz fut leur premier missionnaire ;

XIII. *San Francisco de Borja* était la plus florissante de toutes, avec ses 1500 néophytes dirigés par les PP. Ferdinand Konschak et Wenceslas Linck.

XIV. *Santa Maria*, la dernière née des missions californiennes comptait déjà 330 chrétiens en 1768. On voit, par ce tableau, combien les missions du nord l'emportaient, pour le nombre des néophytes, sur celles du sud de la péninsule. C'est ce qui explique les succès des missions fondées un peu plus tard dans la Haute-Californie. Les Indiens y étaient mieux disposés et plus isolés de tout commerce avec les blancs.

Sainte-Marie, fut la dernière réduction établie par les jésuites en Californie ; elle fut érigée par le P. Victorien Arnés, natif de Grätz en Autriche, au moment même où le décret de suppression de la Compagnie dans tous les états de la monarchie espagnole était signé par le roi.

Depuis deux siècles, les jésuites avaient consacré leur dévouement et leur vie à l'établissement de la civilisation chrétienne et à l'extension pacifique de la domination espagnole dans les deux Amériques, quand le roi d'Es-

pagne, Charles III, crut devoir prendre les mesures les plus radicales pour anéantir la Compagnie de Jésus dans tous ses États.

C'est un des problèmes de l'histoire de savoir au juste comment Charles III, un monarque qui avait donné des preuves d'une religion sincère et d'un ferme attachement aux jésuites, a pu soudainement devenir leur ennemi le plus implacable. La cause la plus probable est que d'Aranda, son premier ministre, ennemi peu scrupuleux de l'Église, parvint à convaincre le roi par de faux documents de l'existence d'un prétendu complot ourdi par les jésuites pour l'écarter du trône sous prétexte qu'il l'occupait illégitimement. Pour déjouer ce complot, le monarque crut que le plus grand secret était absolument nécessaire : car une simple allusion aux motifs de cette conspiration ou même à son existence aurait anéanti son prestige et celui de la famille royale (1).

(1) Au Mexique, comme à Madrid, toute l'affaire des jésuites fut menée de la façon la plus mystérieuse jusqu'au jour fixé pour l'exécution. Le marquis de Croix, un grand seigneur flamand, qui était alors vice-roi de la Nouvelle-Espagne, raconte lui-même à son frère, dans une lettre datée de Mexico 30 juin 1767, comment il a exécuté l'ordre du roi : « Les habitants, écrit-il, étant tous leurs élèves et leurs partisans, je me suis gardé de m'en ouvrir à aucun d'eux pour exécuter cet ordre : le secret aurait transpiré, et c'est ce qu'il ne fallait pas. Je n'en ai parlé qu'à M. de Galvez (le *visiteur* chargé de surveiller la conduite du vice-roi) et à votre fils (le commandeur de Croix, plus tard vice-roi du Pérou).

« A nous trois, nous avons pris toutes les mesures, écrivant de notre main les ordres nécessaires que j'ai expédiés par des courriers, pour que le même jour, à la même heure, la volonté du roi fût accomplie jusqu'aux limites les plus reculées de ce vaste empire. Tout a bien réussi : personne n'a pénétré le secret, et au jour dit, 25 juin au matin, la sentence a été intimée et exécutée dans tous les collèges et maisons de la compagnie, dont l'argent, les biens et les effets ont été sequestrés pour le roi. Le secret a été si bien gardé que le public n'est pas encore revenu de son extrême surprise. Cela joint à ma préoccupation de tenir prêtes les troupes, a con-

En conséquence de ces révélations perfides et de ces manœuvres infernales, Charles III résolut d'ôter aux jésuites toute occasion d'apprendre la nature des charges portées contre eux ; c'est ainsi qu'un ordre religieux qui comptait des milliers d'hommes de la plus haute vertu et du plus grand savoir, fut arbitrairement, secrètement et sans aucune forme de procès, condamné à un traitement réservé aux pires criminels (1).

Des précautions spéciales furent prises pour arrêter les missionnaires de Californie, qui avaient été représentés au roi par le ministre d'Aranda comme dirigeant une force imposante d'Indiens bien armés et capables de défier impunément l'autorité royale. Le décret d'arrestation des jésuites dans les possessions du Mexique ou de la Nouvelle-Espagne fut exécuté le 25 juin 1767, pour les provinces du continent ; pour la péninsule californienne, l'éloignement exigeait un autre mode d'application. Le capitaine Portala fut envoyé avec un détachement de cin-

tribué à maintenir la tranquillité dans les grandes villes des environs d'ici ; je me flatte que, grâce aux mêmes mesures, il en a été de même dans celles plus éloignées dont je n'ai pas reçu de nouvelles.

« Les bons Pères se sont conformés avec la plus grande soumission à la volonté du roi ; on les traite avec toutes sortes d'attentions, et ils sont maintenant en route pour la Vera-Cruz, où je les embarquerai le plus tôt possible pour le port Sainte-Marie. » — *Correspondance du marquis de Croix*, capitaine général des armées de S. M. C., vice-roi du Mexique, p. 207. Nantes, Grimond, 1891.

(1) Plusieurs auteurs protestants, qui se sont occupés de la suppression violente des jésuites en Espagne par le roi Charles III, ont adopté l'opinion émise ci-dessus ; on peut citer entre autres : Coxe (*L'Espagne sous les rois de la maison de Bourbon*, t. V, p. 4) ; — Schöll (*Cours d'histoire des États européens*, t. XXXIX, p. 163) ; —Christophe von Murr (*Journal*, t. IX, p. 222) ; — Jean von Muller (*Histoire universelle*, t. IV) ; Léopold Ranke (*Histoire de la papauté au* XVI*e siècle*, t. IV, p. 494) ; ces auteurs ont été résumés par Crétineau-Joly (*Clément XIV et les Jésuites*, 2e édition, pp. 155 à 176), et par le P. Carayon (*Documents inédits concernant la Compagnie de Jésus. Introduction* au tome XV).

quante hommes à Loreto, avant que les missionnaires condamnés eussent connaissance du décret. Le capitaine, dès son arrivée, fut promptement convaincu de la fausseté des allégations qui lui avaient fait prendre un surcroît de forces militaires ; il déclara formellement qu'un simple ordre du roi, adressé au supérieur, eût suffi pour assurer le retour à Mexico de tous les jésuites de la Californie.

D'après les instructions dont le capitaine Portala était muni, le Père Benno Ducrue, supérieur général des missions, rappela tous ses subordonnés à Loreto pour s'y constituer prisonniers. Tous obéirent immédiatement, chacun n'apportant autre chose que ses vêtements et son bréviaire. C'est avec ce mince bagage que des hommes qui avaient consacré leur vie et dont plusieurs avaient vieilli au service des Indiens, arrivèrent à Loreto accompagnés des larmes et des plaintes de leurs pauvres ouailles. Les soldats envoyés pour s'emparer d'eux et les escorter s'associaient à la douleur commune; mais aucune pensée de résistance ne vint aux vénérables captifs. Dans le courant de l'année 1768, la flotte royale les ramena en Europe ; ils abandonnaient pour toujours les pauvres sauvages californiens qu'ils avaient servis si longtemps et qu'ils avaient tant aimés (1).

Telle est, en abrégé, l'histoire des mémorables réductions de la Basse-Californie.

Malgré la stérilité du sol, la pauvreté des habitants, et les immenses difficultés de la colonisation, ou plutôt à cause de tout cela, il y a peu de chapitres, dans l'histoire des missions, sur lesquels l'esprit se repose avec une plus complète et plus sincère admiration.

Les jésuites avaient apporté aux pauvres indigènes de

(1) Christophe von Murr a publié dans son *Journal*, en 1784, l'intéressante *Relation*, rédigée par le P. Ducrue, sur l'expulsion des missionnaires de la Californie. Cette relation a été traduite par le P. Carayon dans le tome XV de ses *Documents inédits*, p. 353 à 396. Poitiers, Oudin, 1865.

la Californie, non seulement les consolations de la religion chrétienne, mais aussi les bienfaits de la civilisation matérielle, dans la mesure proportionnée à leurs capacités et aux circonstances des temps. Les missionnaires de ces arides contrées seront l'objet de l'estime et de la sympathie de tout homme impartial et sincère, aussi longtemps que la piété, le courage et le sacrifice de soi-même seront considérés comme des vertus.

Grâce à la *Relation* du P. Ducrue, qui a été insérée dans des recueils devenus assez rares, nous pouvons ajouter à l'article du *Monitor of San Francisco*, quelques détails intéressants sur les épreuves qu'eurent à subir les derniers missionnaires jésuites de la péninsule californienne.

C'est le 30 novembre 1767 que Don Gaspar Portala, parti du port de *San-Blas*, débarqua près du cap Saint-Luc; il y fut reçu par le P. Ignace Tirsch, qui le conduisit d'abord à la mission de *Santiago*, et l'accompagna ensuite jusqu'à la station centrale de Loreto, où résidait le P. Escalante. Le nouveau gouverneur, aussitôt arrivé, manda le P. Ducrue, supérieur général des missions de la Basse-Californie, qui se trouvait alors à *N.-D. de Guadalupe*.

Le P. Ducrue arriva à Loreto, le 21 décembre, Don Portala lui communiqua le décret le 25, fête de Noël, et lui ordonna de réunir au plutôt les quinze missionnaires disséminés dans les stations; ils devaient, avant de les quitter, dresser l'inventaire des biens et du mobilier de chaque mission.

Le 29 janvier 1768, tous les Pères étaient rassemblés à Loreto avec le Frère coadjuteur Jean de Villavieja; ce même jour, on leur annonça la prochaine arrivée des quinze Frères mineurs qui allaient prendre leur place et desservir leurs missions.

Le 3 février, les pères jésuites firent leurs adieux à la population et aux pauvres Indiens qu'ils avaient évangélisés avec tant de dévouement pendant de longues années. Ces adieux furent déchirants, et le gouverneur Don Portala fut tellement touché de ce spectacle, qu'il ne put retenir ses larmes; reconnaissant la fausseté des accusations portées contre les missionnaires, il se montra plein de bonté à leur égard et s'efforça d'adoucir, autant que possible, la rigueur des ordres qu'il

était forcé d'exécuter. Le 4 février, les Pères quittaient le sol de la Californie, et quatre jours après ils débarquaient au port de *San Blas* dans la Nouvelle-Galice. Le 12 février, ils arrivèrent à Tépic, où ils rencontrèrent les PP. Franciscains, leurs successeurs; ils leur donnèrent tous les renseignements qu'ils pouvaient désirer sur les chrétientés indiennes de la Californie.

Puis ils continuèrent leur long et triste exode à travers les vastes régions du Mexique, jusqu'au port de *Vera-Cruz* qu'ils atteignirent le 25 mars, dimanche des Rameaux. Le 3 avril ils s'embarquèrent sur le vaisseau le *Santa-Anna* qui ne parvint à La Havane que le 5 mai suivant; le 19 mai ils montaient sur le *Saint-Joachim*, et après une traversée de cinquante jours, ils débarquaient, le 9 juillet, à *Puerto Santa Maria* dans la baie de Cadix. Ce même jour, après une douloureuse séparation d'avec leurs confrères espagnols qui devaient être envoyés en Italie, les sept jésuites allemands de la Californie furent confinés dans un couvent de la ville avec les missionnaires étrangers des autres colonies espagnoles qui y avaient été emprisonnés avant eux.

Nous devons mentionner ici deux jésuites belges, les PP. Le Roy et Nortier, qui avaient travaillé avec zèle dans les missions de la Sonora et qui furent victimes du décret de proscription.

Le P. Maximilien Le Roy avait été membre de la province wallonne ; depuis cinq ans il administrait l'importante station de *Belem* à l'embouchure du fleuve Yaqui. Chassé de la Louisiane par l'édit du roi de France de 1761, il s'était réfugié au Mexique ; maintenant il devait une seconde fois reprendre la route de l'exil, mais Dieu le rappela bientôt à lui dans l'éternelle patrie. Il succomba le 2 septembre 1768 dans le petit village de *Mochichilti*, situé près d'Aguacatlan et d'Iztlan, à mi-chemin du port de *San-Blas* et de la ville de Guadalajara. Comme le P. Le Roy, vingt autres missionnaires succombèrent alors à la terrible épidémie qui sévissait dans ces localités (1).

(1) Ce vaillant missionnaire naquit à Cambrai le 18 avril 1716 : il était fils d'André Le Roy et de Marie Claire De la Valle. Entré au noviciat de Tournai le 14 décembre 1733, il brûlait dès lors du désir de se consacrer au salut des infidèles, mais il ne put réaliser son dessein qu'après son ordination sacerdotale. En l'année 1750, il partit avec trois de ses compa-

Le P. Jean Nortier, qui appartenait à la province flandro-belge, devait survivre quarante ans à la destruction de ses chères missions du Taraumara (1). Après avoir atteint par terre la Vera-Cruz, il y fut embarqué le 19 novembre 1767 sur le brigantin *Nuestra Senora la Antigua;* il arriva à Cadix au commencement de l'année suivante ; retenu prisonnier dans un couvent de *Puerto santa Maria*, il y fut rejoint quelques mois plus tard par les missionnaires allemands de la Californie.

L'impératrice Marie-Thérèse avait chargé le comte Colloredo, son ambassadeur à Madrid, de négocier à la cour de Charles III le rapatriement des jésuites exilés, qui étaient nés dans les États de la maison d'Autriche. La demande de l'impératrice fut agréée, et le P. Jean Nortier, ainsi que plusieurs Pères allemands, anciens missionnaires de la Californie et de la Sonora, obtinrent la permission de rentrer dans leur pays par la voie d'Ostende.

Le 16 mars 1769, ils s'embarquèrent sur un vaisseau hollandais, et le 13 avril suivant, ils entraient heureusement dans le port d'Ostende. « Le gouverneur de la ville, dit le P. Ducrue dans sa *Relation* (2), nous fit le plus gracieux accueil ; nos préparatifs de voyage nous retinrent deux jours à Ostende. Nous traversâmes la Belgique et nous pûmes visiter ses principales villes. On eût pu croire, ajoute-t-il naïvement, que du haut des clochers des trompettes avaient annoncé notre arrivée, tant fut grand le concours du peuple, tant fut ardent

triotes, les PP. Fr. Carette, Jacques Lejuste et Philippe d'Averdoing, pour les missions de la Louisane. Lui-même séjourna à la Nouvelle-Orléans jusqu'en 1761 ; il passa alors au Mexique où il travailla avec un zèle infatigable à la conversion des indigènes de la Sonora.

(1) Le P. Jean François Nortier était né à Flessingue en Zélande le 22 février 1726. Le 16 octobre 1731, à l'âge de 25 ans, il entra dans la Compagnie de Jésus et partit peu de temps après pour les missions du Mexique. En 1767, il évangélisait les Indiens des montagnes du Taraumara et résidait d'ordinaire dans la station de Tutuaca. Rentré en Belgique, le P. Nortier remplit avec zèle les fonctions du saint ministère dans la petite ville de Tongres jusqu'à la suppression de la Compagnie en 1773. Il mourut pieusement à Bruxelles, le 24 décembre 1808, dans la 73e année de son âge.

(2) Cfr. *Relatio Expulsionis...* cap. XIV. Ultima navigatio, dans le *Journal* de Murr, t. XII, p. 266. — Le P. Ducrue qui était né à Munich le 10 juin 1721, se retira en 1773 dans sa ville natale, où il mourut saintement le 30 mars 1779.

l'empressement à nous voir. A Bruges et à Gand, la foule était si compacte, qu'il nous aurait été impossible de pénétrer dans la ville, si les Pères ne nous eussent envoyé des voitures pour nous conduire au Collège. Etait-ce curiosité ou compassion ? Peut-être l'une et l'autre. Quoi qu'il en soit, je supplie ceux qui liront ces pages de vouloir se souvenir dans leurs prières de nos pauvres Indiens, afin que les travaux de tant de missionnaires ne soient pas perdus, et que nous nous retrouvions tous un jour dans la bienheureuse éternité ».

Il nous reste maintenant à résumer l'histoire des missions de la Californie depuis l'année 1768 jusqu'à nos jours.

V. B.

(A continuer).

MISSION BELGE

DU

BENGALE OCCIDENTAL

RÉSIDENCE DE NOWATOLLI (CHOTA-NAGPORE).

LETTRES DU P. L. DASNOY, S. J.

Le P. Louis Dasnoy, après avoir enseigné trois ans la classe de seconde dans les collèges de Bruxelles et de Mons, partit le 1er octobre 1886 pour la Mission du Bengale occidental, et arriva le 4 novembre dans la capitale de l'Inde. Pendant deux ans, il remplit diverses charges de sous-préfet et de professeur au collège Saint-François-Xavier de Calcutta ; il se rendit ensuite au Séminaire de Kurseong, pour y faire ses études de théologie. Ordonné prêtre le 11 octobre 1891 à Kurseong par Mgr Goethals, S. J., archevêque de Calcutta, il fut envoyé à la fin de décembre de la même année au collège Saint-Joseph de Darjiling ; mais trois semaines plus tard, il quittait Darjiling et venait à Ranchi, capitale du Chota-Nagpore. Au mois de février 1892, pendant la visite pastorale de Mgr Goethals dans les missions de l'ouest, le P. L. Dasnoy se vit appelé à remplacer le regretté P. Ph. Van der Keilen, mort à Nowatolli le 26 novembre 1891. Il alla aussitôt rejoindre le P. Dehon, chargé de cette résidence, et partager ses travaux parmi les indigènes.

Dans sa correspondance, le P. L. Dasnoy expose les occupations quotidiennes et la manière de vivre des missionnaires.

Nowatolli, (fin du mois de mars) 1892.

Vous me croyez à Ranchi... Erreur : je suis à vingt lieues de là, vers le sud-est, à Nowatolli, une paroisse grande comme un diocèse. C'est dire qu'il y a du travail, et pour le curé, le P. Dehon, et pour le vicaire, votre serviteur. Car outre les offices propres du ministère

évangélique, il faut s'occuper de mille choses plus ou moins matérielles. Ainsi me voyez-vous en ménage, avec tous les soucis d'un ménage, dans un pays où l'on peut difficilement se procurer autre chose que du riz, et me trouvant maintes fois le soir à me demander de quoi nous vivrons demain ? Si nous envoyons quelqu'un à Ranchi, le commissionnaire est cinq jours en route ; il faut le payer cher, et même par ces temps de chaleur, personne ne veut s'y rendre à aucun prix. Aussi tâchons-nous de fabriquer à domicile le plus de choses possible. Nous avons un appareil de brasserie, pas coûteux : c'est une caisse à pétrole, munie d'une broche de bois, en guise de robinet. Avec cela, nous faisons de la bière de riz, délicieuse et des plus rafraîchissantes. Elle nous revient à un centime et demi la bouteille. Il ne faudrait plus qu'un peu de houblon ou d'essence de houblon. C'est ici que l'on comprend combien il est utile, nécessaire même de connaître, ou du moins d'avoir sous la main des ouvrages pratiques, faisant connaître la fabrication et la préparation des produits vulgaires et usuels, dont nous prive l'éloignement du monde civilisé... J'aurais encore bien des choses à raconter sur notre manière de vivre ; mais à plus tard. La santé est excellente, bien que nous vivions dans un véritable nid de petite vérole. Cette maladie règne dans tout le pays, et nous en voyons de nouveaux cas tous les jours.

La direction de l'école indigène fait partie des mes attributions et m'impose le soin de pourvoir à l'entretien de 70 élèves. Mais comment soutenir toutes les œuvres de la mission ? Où trouver les ressources nécessaires ? Nous avons choisi S. Joseph pour patron, dans l'espoir qu'il nous viendra efficacement en aide.

Nowatolli, 30 avril 1892.

Aujourd'hui, causons un peu de notre « collège » de Nowatolli. En toute sincérité, je n'oserais affirmer que les bâtiments feraient honneur à une ville de Belgique ; ils ne valent pas les collèges Notre-Dame d'Anvers, ni Saint-François-Xavier de Verviers. Les murs en briques crues supportent une toiture en tuiles, médiocrement artistique ; prolongée sur les quatre côtés, cette toiture forme autant de vérandahs ; le bord descend même si bas, qu'on y cogne son chapeau, chaque fois qu'on n'est pas en garde. La muraille sur laquelle repose le faîte du toit divise la construction en deux parties : d'un côté, des chambres pour les domestiques et les visiteurs ; de

l'autre, l'école proprement dite. Celle-ci comprend trois pièces : les deux premières, assez grandes, servent de classe, de salle d'étude et de dortoir. En fait de mobilier, des nattes, un tableau noir, deux tabourets pour les professeurs, et des bâtons fixés dans le mur pour y suspendre les ardoises et les habits. Donc, pas de luxe, moins que le nécessaire, tout juste l'indispensable. La troisième place est l'infirmerie ; au-dessus de la porte, on lit une inscription en caractères hindis : « Hôpital de l'école de Nowatolli. » Ce n'est pas du superflu qu'une infirmerie. L'école était en activité depuis huit jours seulement, que déjà deux enfants gagnaient la petite vérole ; après eux, d'autres ont suivi. En outre, que de fièvres et de misères chez ces pauvres gens du pays ! Comme il n'y a pas de médecin dans un rayon de sept ou huit lieues, c'est à nous d'en faire l'office ; et certes les patients ne manquent pas. Mais je reviendrai plus tard sur ce sujet. Donc, nous avons une infirmerie et des malades à soigner.

Nous avons aussi un réfectoire ; à midi c'est le bout d'une vérandah ; le soir, un coin de la propriété, sous la calotte du ciel. D'église ou de chapelle, nous n'en avons pas ; car on ne peut donner ce nom à l'une des quatre chambres de notre bungalow, où cinquante enfants ne trouvent place qu'à la condition d'être entassés les uns sur les autres. Aussi chaque matin ils apportent leurs nattes dans la grande chambre située au milieu du bungalow ; c'est là qu'ils entendent la messe ; après quoi, ils enlèvent leurs nattes et balayent la place, qui redevient notre réfectoire, notre salle de réception, etc. Vous le voyez, nous sommes loin du luxe ; à peine approchons-nous du nécessaire.

Voilà pour les constructions. Quant aux élèves, leur âge varie entre huit à neuf et dix-sept à dix-huit ans ; ils appartiennent aux tribus des Mundaris, des Ouraons et des Kharrias ; les premiers sont en majorité. Entre Mundaris et Ouraons, en général il existe assez bien la différence des Belges aux Français. Les Mundaris sont calmes, les Ouraons vifs et expansifs. Les Kharrias, malgré la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, sont inférieurs aux autres, d'un esprit pesant et d'aptitudes médiocres pour la civilisation.

Décrirai-je le costume de notre bataillon scolaire ? Nous n'en sommes pas encore à l'uniforme des lycées français, petite casquette à galons dorés, veston à gros boutons de cuivre. C'est bien plus simple : une sorte d'écharpe en cotonnade autour de la ceinture, et une pièce de

toile dans laquelle on se drape à la façon romaine. Voilà l'essentiel et, pourrait-on dire, le tout. Chacun cependant ajoute des ornements d'un goût varié. Tel qui possède un cadenas, a laissé le cadenas chez lui, mais ne quitte pas la clef, qu'il attache à une ficelle passée autour du cou. Les élégants se sont payés le luxe d'un collier en verroterie. Presque tous portent au cou une pièce en argent de deux, quatre ou huit annas, à l'effigie de la reine d'Angleterre (1). Pour deux *pice*, cinq centimes, ils y font adapter un anneau, et ils tressent eux-mêmes le cordon qui suspendra la médaille. Voilà pour les ornements du cou, ornements indigènes, auxquels nous ajoutons un chapelet, une médaille, parfois un scapulaire. Nos enfants sont très amateurs de ces objets religieux ; aussi nous en faut-il de grandes quantités.

En outre, il y a des ornements qui pendent à la ceinture ; ceux-ci présentent un caractère plus utilitaire. Beaucoup de nos jeunes gens ont un peigne de fabrication indienne ; c'est un objet de grande importance, tout comme l'arrangement de la chevelure. Chaque jour, mais le dimanche surtout, quand nous faisons la dépense de trois ou quatre *pice* pour leur acheter de l'huile en guise de pommade, avec quel soin ils lissent leurs cheveux noirs, et quel lustre ils leur donnent ! D'autres objets ou instruments s'ajoutent encore à celui-là ; par exemple, des pinces, pour retirer les pierres ou les éclats de bois qui peuvent entrer dans le pied ; ensuite une petite boîte en cuivre, destinée à conserver la chaux que l'on mêle au tabac avant de le mâcher. Mais si nos élèves ne sont pas encore assez riches pour se procurer cette boîte, ils ont en revanche un couteau pour tailler leur crayon d'ardoise ; non pas un *sheffield*, mais un vulgaire morceau de fer blanc. Dès qu'ils ont la bonne fortune de trouver un débris de caisse à pétrole, vite ils se mettent à l'œuvre pour confectionner l'utile couteau. Mais, direz-vous, pourquoi suspendre tout cela, au lieu de le mettre en poche ? La description du costume en indique la raison majeure.

Et le naturel, le caractère de nos écoliers ? Je ne dirai pas qu'ils sont aussi sauvages que les tribus du centre de l'Afrique ; non ; la civilisation a pénétré dans l'Inde depuis de longs siècles, et sans avoir

(1) On sait que *une* Roupie vaut *seize* Annas ; *un* Anna vaut *douze* Pie, ou *quatre* Pice (pron. *païce*). — La valeur nominale de la Roupie est 2 francs et demi ; sa valeur réelle est d'environ la moitié. N. R.

illuminé toutes les profondeurs des forêts et des ravins du Chota-Nagpore, elle y a néanmoins réfléchi quelques rayons. Et puis les peuplades qui habitent cette contrée ont fait beaucoup de progès sous le régime britannique. Le chemin de fer passe à une distance peu considérable d'ici ; même l'un des élèves l'a déjà vu. On peut donc admettre que les enfants possèdent un commencement de civilisation en arrivant à Nowatolli. Mais au début, qu'il est dur à certains d'entre eux de s'assujettir à une vie régulière ! Ils rêvent aux jours d'autrefois : avec leurs buffles aux cornes immenses, avec leurs chèvres capricieuses, ils allaient jadis par les champs, par les jungles et les forêts ; sous les grands arbres, combien de jeux avec leurs compagnons ! Et maintenant, des livres, des heures de classe, un règlement ! Ils n'y tiennent plus ; la résolution est prise : « Ce soir, cette nuit, nous fuirons ! »... Un, deux, trois jours de marche les attendent ; aucune connaissance sur la route ; dans les campagnes rien à trouver : n'importe ! A l'heure du repas, quelques-uns font défaut ; plus de doute, ils se sont évadés. Le fait se produit chaque semaine, et somme toute, pas aussi souvent qu'on pourrait s'y attendre. La plupart au contraire vivent très gais et très heureux à l'école.

Quelques mots encore sur la distribution de leur journée. Vers cinq heures du matin, on donne le signal du lever. Chacun s'agenouille sur sa natte, fait le signe de la croix et récite une prière ; puis deux à deux, les petits en avant, les grands à l'arrière, ils vont se laver dans l'eau la plus proche. Vingt minutes après, ils sont de retour, et se placent accroupis sous leur vérandah, récitant et apprenant du catéchisme de toute la force de leurs poumons. A six heures, la sainte messe ; c'est mon office de dire cette messe tous les jours. La cérémonie terminée, les enfants se remettent à faire de l'étude à pleins poumons jusqu'à huit heures, temps auquel la classe commence. L'exercice dure deux heures ; matières : catéchisme, lecture, écriture, et pour l'élite, style épistolaire. A la fin, leçon de chant ; c'est typique, et j'en parlerai une autre fois. Enfin, à dix heures, le gong sonne, et comme une avalanche, la troupe se précipite vers le réfectoire. Première occupation, premiers préparatifs : chacun lave soigneusement son plat de cuivre ; c'est fait avec une attention scrupuleuse ; mais par contre, je suis porté à croire que ce plat de cuivre est la seule chose que les natifs tiennent propre. Ensuite, il faut puiser de l'eau, ce que fait l'indigène avec une dextérité particulière. Un marmot de dix ans se baissera sans

sourciller au-dessus d'un puits profond, fera descendre un seau, et le retirera tranquillement. Peu de temps après mon arrivée, j'entendis un jour, des cris sortir de notre puits ; en m'approchant, je vis au fond trois enfants occupés à le nettoyer ; ils étaient descendus comme des singes le long d'un vieux bambou, et ils remontèrent avec la même facilité. Pour eux, choses pareilles arrivent tous les jours.

Les préparatifs du repas complétés, chacun se fait un petit coussin de son manteau, place son écuelle devant lui et reçoit sa portion de riz. Le menu ne change guère : du riz à tous les repas, comme partie fondamentale, et un petit assaisonnement, que l'on tâche de varier dans la mesure du possible. Aussitôt la prière dite, ils sont à l'œuvre, travaillant des mains et des dents, faisant avec les doigts de petites boules, qu'ils jettent adroitement dans leur bouche. Puis viennent les grâces ; on lave la vaisselle, et la jeunesse s'en retourne à l'école, pour jouer, sommeiller ou babiller.

Voilà ma lettre déjà bien allongée ; c'est assez causé pour aujourd'hui. Nous continuerons, si vous le désirez, une autre fois. Priez pour nos enfants et nos néophytes.

Nowatolli, 10 mai 1892.

Merci pour l'envoi des médecines arrivées en parfait état. Il nous faudrait ici une pharmacie complète et un docteur émérite. A deux reprises déjà, on est venu me demander de guérir des malades atteints de paralysie dans tout un côté du corps. Une autre fois, il s'agissait d'une inflammation des voies digestives, et la personne rejetait le sang par la bouche. Je passe bien des misères plus tristes encore et très nombreuses ici, des plaies, des ulcères qui font frémir. Pauvres gens ! Dernièrement, un homme à qui nous devions quelques sous, arrive d'un village distant d'une bonne lieue de Nowatolli ; des pieds à la tête, il était couvert des pustules de la petite vérole. Je lui ai naturellement compté sa monnaie, et l'ai renvoyé au plus vite, non sans lui octroyer, par-dessus le marché, une bonne médecine. Rentré chez lui, cet homme allait vivre et se trouver en contact continuel avec tous les siens, sans s'inquiéter de leur communiquer la contagion. Rien à obtenir sur ce point ; mais par contre, quelqu'un vient-il à mourir, c'est à peine si on lui laisse le temps de rendre le dernier soupir avant de s'en débarrasser.

Notre pharmacie à nous, vu notre pauvreté, est des plus simples.

A part les médecines que nous venons de recevoir, nous avons un morceau d'alun et trois flacons; dans le premier, du *castor-oil*, de l'huile de ricin, usage connu; il en faut un flacon ou deux par mois; dans le second, de l'acide carbolique ou phénique, pour la guérison des blessures, des crevasses, des abcès; dans le troisième, de l'eau-de-vie camphrée, — excellente eau-de-vie du pays, à quatre annas, soixante centimes la bouteille : — avec une dissolution de camphre, remède souverain contre la colique, mais potion horrible à avaler. Je viens en outre de demander certaines pilules à l'hôpital de Ranchi : on en dit merveilles. Ajouterai-je que nous avons aussi une balance, mais qui n'est d'aucun usage, faute de drogues à peser? Il reste bien encore les fioles de la pharmacie homéopathique portative du comte Maffei; mais les unes sont vides, et les autres à moitié remplies me laissent dans l'incertitude sur l'état de leur contenu; aussi n'oserais-je en faire usage. Maintenant vous pouvez conclure si nous sommes à la hauteur de la situation.

Vous désirez des renseignements sur notre chapelle. Ce n'est pas brillant : une petite chambre aux murailles toutes nues. Les chasubles, j'ignore comment cela s'est produit, présentent une même couleur : elles ont toutes passé au noir. Un bout de vieux tapis, oublié chez vous dans un coin, remplacerait à merveille la toile d'emballage qui recouvre le marche-pied de l'autel; sans parler d'autres petits riens qui rempliraient d'admiration nos chrétiens indigènes.

Mon compagnon, le P. Dehon, est au pays des tigres, au Biru. Il doit traverser la région hantée par trois tigres, qui se passent depuis quelque temps la fantaisie de croquer toutes les gens qu'ils peuvent happer. C'est peu divertissant.

J'allais oublier un merci supplémentaire pour le *Patriote illustré*, qui garnissait la boîte aux médecines. Rien de tel qu'un journal illustré, pour faire passer agréablement une récréation de midi, quand on est seul au fond de ces pays sauvages.

Nowatolli, 24 juin 1892.

Je vous parlais un jour de visiter notre ménage, puisque en ménage nous sommes. Il y a bien des catégories de ménages, dans ce bas monde; et le nôtre, pour le dire aussitôt, est naturellement un ménage de garçons; à prendre le chiffre de la domesticité, chiffre basé sur le principe de la division du travail, ce serait chez vous un train de

grande maison. Vous saurez, en effet, que nous avons deux palefreniers et quatre chevaux, — il en faut un, je parle des chevaux, pour chaque missionnaire et pour le domestique dont il est suivi ; — puis deux cuisiniers, sans oublier que les palefreniers font aussi la cuisine dans certaines circonstances ; enfin, deux domestiques particuliers, que nous prenons avec nous quand nous sortons pour exercer le saint ministère. A la maison, ils sont maîtres d'école, sacristains, charpentiers, maçons, valets de chambre, etc.

Nos cuisiniers n'ont pas suivi les leçons d'un maître queux d'hôtel parisien. Outre qu'ils ne savent pas lire, il n'existe pas de *Vatel* dans leur langue. Ils savent, comme d'ailleurs tout un chacun ici, cuire et assaisonner un plat de riz ; puis, de ci de là, une bribe supplémentaire. Sont-ils envoyés à Ranchi, désireux de se perfectionner dans leur art, ils vont s'asseoir et regarder toute la journée à la cuisine. Quitte pour nous à prendre garde qu'ils n'appliquent leur science à rebours ou hors de propos.

Mais, voyons-les plutôt à l'œuvre. Le matin, pour déjeuner, le cuisinier vous présente du café, du lait s'il y en a, et des *chapatis*. Ce dernier article remplace le pain, auquel nous avons renoncé, parce qu'il sèche et moisit trop vite, et qu'on manque de bonne levure. Recette des *chapatis* : de la farine, de l'eau, une pincée de sel ou de sucre ; faire une pâte et cuire dans la poêle avec un peu de beurre. — En attendant le *breakfast*, voici pour vous désaltérer une eau délicieuse, d'autant plus fraîche qu'il fait plus chaud. Vous la puisez dans un vase spécial en terre poreuse. Le principe et le procédé d'après lesquels on obtient ce refroidissement relatif du liquide sont assez connus, pour me dispenser d'en faire la description. — Vers onze heures, le *breakfast*, dîner ou souper, l'un ne diffère pas de l'autre. Ici on ne tue pas de bœuf, si ce n'est aux jours de grandes réjouissances. Donc, impossible de nous en procurer ; on y supplée par des chèvres et des poulets ; des chèvres, pendant la saison froide seulement, car au temps des chaleurs, en deux jours tout est gâté. La chèvre revient fort cher, il est vrai, mais il faut pourtant vivre. Le morceau délicat, c'est la tête, et nos indigènes s'entendent fort bien à la préparer, quoiqu'ils y laissent tout, même les yeux.

Dans la saison chaude, on est réduit au poulet : du poulet le matin, du poulet le soir, du poulet pendant des mois. En peu de temps, on en devient malade, à perdre le reste d'appétit que les chaleurs on pu

vous laisser. Des légumes, on serait heureux d'en goûter plus souvent. Ce n'est pas qu'on ne puisse en faire pousser d'excellents. Presque tous ceux de Belgique réussissent fort bien ; mais jusqu'à présent, le manque de ressources nous a empêchés d'aménager un jardin. C'est une vraie privation. Un jardin nous fournirait en abondance des fruits et des légumes, aliments précieux pour se maintenir en bonne santé. Mais il faudrait d'abord planter une haie, ce que je vais entreprendre ; ensuite creuser un nouveau puits ; après cela retourner et travailler le terrain. Espérons pour l'avenir.

Comme boisson réconfortante, on nous procure un peu de vin chaque mois, si nous le désirons. Mais nous avons trouvé mieux. Un arbre du pays, appelé le *mahawa*, donne une fleur que les indigènes, après l'avoir fait sécher, emploient à vingt sortes d'usages ; il en est même qui la mangent ; elle sert à la nourriture des bœufs ; on en fabrique aussi une excellente eau-de-vie, qui fait d'innombrables ivrognes. Nous autres, nous en brassons de la bière. Nos essais, très satisfaisants jusqu'ici, nous ont donné une liqueur agréable et saine, qui rappelle à s'y méprendre la bière de Belgique. Resterait à la perfectionner, à la clarifier, par des procédés que nous ne connaissons pas suffisamment. Le houblon est ici d'une cherté excessive. Nos installations à nous sont tout ce qu'il y a de plus simple : quelques pots de terre et une caisse en fer blanc, qui a contenu du pétrole. Les garçons brasseurs, ce sont nos cuisiniers.

Mais vous allez peut-être nous taxer de sensualisme. Eh bien ! voyez plutôt si ce n'est pas la triste nécessité qui nous oblige de recourir à toutes ces industries. Si l'on passait l'année dans sa résidence, on arriverait, en s'ingéniant, à vivre passablement et à lutter dans une certaine mesure contre les effets débilitants du climat, de la fièvre et de vingt autres misères qu'il faut avoir éprouvées pour les connaître. On pourrait ainsi conserver un reste de la force et de l'énergie que l'on avait apportées d'Europe. Il est encore cependant une chose que l'on ne saurait nulle part éviter pendant les chaleurs, c'est le dégoût de la nourriture, et par suite une langueur et une faiblesse générales, contre lesquelles il faut réagir du matin au soir. Mais dans les expéditions à travers les districts, la vie est tout autre. Sans compter les fatigues inhérentes au ministère lui-même, les longues chevauchées, les ennuis et les difficultés que suscitent les indigènes, on est astreint à des privations de tout genre. Mais la principale, la

plus pernicieuse et contre laquelle il faut se précautionner davantage, c'est, pendant de longs mois, le manque d'eau potable. On ne trouve souvent dans ses courses que des bourbiers sales, infects et bons à donner la mort. Rien d'étonnant que l'on cherche à se procurer une boisson convenable et saine.

Voilà certains détails qui peuvent donner une idée de notre ménage, et qui peut-être ne seront pas sans intérêt. Dans ces derniers temps, j'ai été fort occupé à maintenir nos maisons debout et à réparer les toitures. Une pluie violente, survenue il y a quinze jours, et les dégâts qui en furent la suite ont mis en évidence les parties faibles et entamées. Nous avons aussitôt pourvu aux réparations les plus urgentes, et nous sommes à l'abri pour la saison pluvieuse. Mais ce temps passé, nous aurons à faire de grandes dépenses, pour préserver nos constructions de la ruine.

En terminant, je me recommande, ainsi que nos différentes œuvres, et surtout nos écoles, à votre charitable souvenir auprès de Jésus-Christ et de sa sainte Mère. L. DASNOY, S. J.

ÉPHÉMÉRIDES DE LA MISSION.

Le 18 juin, le R. P. L. Haghenbeek est nommé supérieur régulier de la Mission, en remplacement du P. Th. Bodson, décédé le 1er juin. — A la fin du mois de juillet, le R. P. L. Philippart succède au R. P. Haghenbeek, comme recteur du noviciat et de la maison centrale de Ranchi.

Le 5 juillet, le R. P. V. Naish a été installé recteur du collège Saint-François-Xavier à Calcutta. Le même jour, son prédécesseur, le R. P. S. Grosjean est parti pour l'île de Ceylan. Il était appelé à Kandy, auprès du Délégué Apostolique, Mgr Zaleski, pour travailler avec lui à l'érection du Séminaire central, destiné à la formation d'un clergé indigène pour l'Inde entière.

Le 2 septembre, le P. Constantin Lievens, missionnaire du Chota-Nagpore, épuisé par l'excès du travail, a quitté l'Inde, pour venir en Europe rétablir sa santé. Après divers arrêts en Italie, il est arrivé à Arlon, le 19 octobre.

Le mercredi 5 octobre, sont partis de Bruxelles cinq nouveaux missionnaires destinés à la mission du Bengale Occidental. Ce sont le P. François-Xavier De Wachter de Ruysbroeck, les scolastiques François Van Aken de Bruxelles, Camille Van Hecke de Zele, Louis Van Hoecke d'Anvers, et le frère coadjuteur Antoine Parmentier de Freyneux, province de Luxembourg. Embarqués le 9 au soir, à Gênes, sur le steamer *Balduino*, ils aborderont dans les derniers jours d'octobre à Bombay, et de là se rendront par chemin de fer à Calcutta.

LE T. R. P. LUIZ MARTIN

XXIVe GÉNÉRAL

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

La situation politique de l'Italie ne permettant pas de convoquer à Rome, suivant l'usage, la Congrégation générale de la Compagnie de Jésus, c'est en Espagne, dans l'une des provinces basques, le Guipuzcoa, qu'elle s'est réunie. Elle tint ses séances dans la maison du noviciat construit autour de l'antique manoir féodal de Loyola (1), où naquit saint Ignace en 1491. Ouverte le 24 septembre, fête de N.-D. de la Merci, la Congrégation avait tout d'abord à donner un successeur, dans la charge de Préposé général, au T. R. P. Antoine Anderledy, décédé à Fiesole le 18 janvier de cette année. L'élection a eu lieu le dimanche 2 octobre, fête de N.-D. du Rosaire ; le choix est tombé sur le T. R. P. Luiz Martin, Espagnol, vicaire-général et ancien provincial de Castille, lequel est aussitôt entré en fonction.

Le T. R. P. Luiz Martin est né, le 19 août 1846, à Melgar de Fernamental, petite ville d'environ 3,000 habitants, située à huit lieues à l'ouest de Burgos, sur la frontière de la Vieille-Castille et du royaume de Léon. Il commença ses premières études à Melgar et les poursuivit à Burgos ; le 13 octobre 1864, il entra au noviciat de Loyola. Les deux années de probation religieuse terminées, il en consacra deux autres à sa formation littéraire. Une révolution politique, dirigée par les généraux Prim et Serrano, éclata en septembre 1868, et précipita du trône la reine Isabelle. Supprimées par décret ministériel du 12 octobre suivant, les maisons de la Compagnie de Jésus se dispersèrent pour laisser passer la tourmente. La plupart des jeunes religieux prirent le chemin de l'exil. Luiz Martin, parti de Loyola,

(1) Pour la description du noviciat de Loyola, voir dans les *Précis. hist.*, a. 1883, p. 667, l'intéressante relation du P. L. van Caloen, S. J., *Une visite aux châteaux de Loyola et de Xavier, juillet 1883*. Cette relation est accompagnée d'une vue d'ensemble de l'édifice. La seconde aile, restée inachevée, comme on le voit sur le dessin, est terminée depuis plusieurs années.

traversa les Pyrénées et vint en France, au collège de Vals, près du Puy, où il commença ses études philosophiques. Cependant les jésuites d'Espagne organisèrent une maison régulière au château de Poyanne, dans le département des Landes, près de Mont-de-Marsan. Luiz Martin y termina sa philosophie en 1870. Il enseigna ensuite à ses jeunes confrères sortis du noviciat les préceptes de la littérature et de l'éloquence. Après avoir occupé pendant trois ans la chaire de rhétorique au collège de Poyanne, il fut appliqué à l'étude des sciences sacrées. Elevé à la prêtrise en 1876, il acheva son cours de théologie l'année suivante. Pendant sa troisième probation, il fut adjoint au maître des novices, et en octobre 1878, il devint professeur de théologie dogmatique à Poyanne.

Le P. Luiz Martin n'avait pas seulement fait preuve d'un talent spécial dans l'étude des sciences littéraires, historiques et théologiques ; il avait aussi révélé des aptitudes particulières pour le maniement des affaires et la direction des esprits. Le 26 septembre 1880, après onze années de séjour en France, il fut placé à la tête du Séminaire central de Salamanque. On donne en Espagne le nom de Séminaires centraux à des maisons de formation pour le clergé séculier, où les évêques d'une même province ecclésiastique envoient les sujets les plus distingués de leurs diocèses. Le Séminaire de Salamanque est confié à la Compagnie de Jésus depuis la fin de l'année 1854. Le R. P. Luiz Martin, à la charge de recteur joignit celles de préfet des études et de professeur de théologie dogmatique et de langue hébraïque. Peu après sa nomination, il fit, le 2 février 1881, la profession solennelle.

Pour donner plus d'éclat et de célébrité aux fêtes du trois-centième anniversaire de la mort de sainte Thérèse (1882), l'épiscopat espagnol avait ouvert un concours et invité les savants catholiques du monde entier à traiter divers sujets propres à exalter la mémoire de l'illustre réformatrice du Carmel. Le jeune recteur de Salamanque, à peine âgé de trente-six ans, fut choisi pour siéger dans l'un des jurys appelés à juger les travaux présentés au concours.

A l'expiration de sa charge rectorale, le 4 octobre 1885, il fut envoyé dans la résidence de Bilbao, et prit en main la direction générale de l'Apostolat de la prière en Espagne, ainsi que la rédaction, en langue espagnole, du *Messager du Sacré-Cœur*.

Désigné par le T. R. P. Anderledy pour succéder, le 8 décembre

1886, au R. P. François Muruzabal dans le gouvernement de la province de Castille, le R. P. Martin occupa ce poste important jusqu'au 27 avril 1890. Il fut alors appelé à Fiesole, près de Florence, où réside, depuis le mois de novembre 1873, le général de la Compagnie de Jésus ; il y remplit les fonctions de secrétaire pour l'assistance d'Espagne. Ayant pu apprécier par lui-même les qualités éminentes de l'ancien provincial de Castille, le T. R. P. Anderledy, avant de mourir, désigna le R. P. Luiz Martin pour gouverner la Compagnie de Jésus, en qualité de vicaire général, jusqu'à l'élection de son successeur, conformément aux constitutions de S. Ignace.

Le T. R. P. Martin est le vingt-quatrième général de son ordre, et le cinquième de nationalité espagnole. La Congrégation générale, dont le choix s'est porté sur lui, est également la vingt-quatrième.

De même que les bons villageois de Sichem, dans le Brabant, avaient fêté par de sympathiques démonstrations, en 1853, l'élection du vénéré P. Beckx, de même aussi les catholiques habitants de Melgar ont accueilli, avec une grande joie, la nouvelle de la nomination du R. P. Martin, leur compatriote. Le 18 octobre, à Melgar, on célébra cet événement par une manifestation religieuse et des réjouissances publiques, auxquelles voulut s'associer la population des localités voisines. Les autorités de la ville assistèrent en corps à la cérémonie religieuse, et un sermon fut prononcé par le R. P. Garcia, de la Compagnie de Jésus. La fête se termina par une brillante illumination.

D'après le grand dictionnaire géographique de Madoz, Melgar de Fernamental, dont le premier *fuero* ou charte municipale remonte à l'année 950, a vu naître plusieurs personnages remarquables. L'historien cite : « D. Gaspar de Criales y Arce, savant jurisconsulte, évêque de Reggio en Italie, et conseiller de Philippe IV ; D. Juan Martinez de Melgar, premier chapelain des nouveaux rois de Tolède et en grande faveur auprès de Henri III ; Pedro Fernandez de Melgar, médecin de l'empereur Charles-Quint ; D. Antonio Tomé, sculpteur célèbre, auteur de la statue en bronze de Charles III, qui orne la place publique de Burgos ; D. Manuel Fraile, évêque de Siguenza et Patriarche des Indes (1). »

(1) Cfr. : *Diccionario geographico-estadistico-historico de España y sus posessiones de Ultramar*, por Pascual Madoz. (Madrid 1850), t. XI, p. 359.

BREF DE SS. LE PAPE LÉON XIII

AU T. R. P. GÉNÉRAL

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Le T. R. P. Martin, à l'occasion de son élection, vient de recevoir du Souverain-Pontife un Bref daté du 12 octobre 1892, que nous nous empressons de communiquer à nos lecteurs :

Cher Fils,

Salut et Bénédiction Apostolique,

Par le télégraphe d'abord et ensuite par votre lettre datée du jour même de votre élection, le lendemain des calendes de ce mois, Nous avons appris tout de suite que vous aviez été élu général de la Société de Jésus par le suffrage des Pères régulièrement réunis au célèbre lieu de naissance de son saint fondateur, et cette nouvelle ne Nous a pas causé peu de joie.

Car votre très sage prédécesseur avait en quelque sorte marqué d'avance que tel était le dessein de Dieu à votre égard, lui qui, en discernant vos aptitudes à gouverner la Société, vous avait appelé depuis longtemps à partager avec lui une partie de sa charge, et qui, d'après vos règles, vous a désigné pour remplir les fonctions de vicaire après sa mort.

Devant un signe si manifeste de la divine Providence, soumettez-vous donc en toute sécurité à sa toute-puissance et à sa volonté, mettez en elle votre espérance et confiez-vous en elle de plus en plus. Car Dieu assistera miséricor-

dieusement, comme par le passé, de tous les secours de sa grâce, votre Société, qui travaille ardemment pour la plus grande gloire de son nom et vous aidera sans doute tout particulièrement dans les circonstances difficiles où vous assumez une charge si difficile elle-même.

Vous savez la grande affection que Nous avons toujours eue pour la Société de Jésus, envers laquelle Nous sommes tenu aussi par les liens de la reconnaissance ; d'un autre côté, considérant les nombreux services qu'elle a rendus à l'Église, sa soumission absolue et son dévouement envers ce Siège du bienheureux Pierre, Nous n'en comptons que davantage sur elle, à l'avenir, sous votre gouvernement, pour la plus grande utilité de l'Église.

Et maintenant, après avoir sollicité par Nos prières, l'abondance des lumières divines pour vous et chacun de vos compagnons réunis pour votre élection, Nous la sollicitons de nouveau et plus largement encore, afin que les délibérations et les mesures qu'il vous reste à prendre, d'après vos règles, dans votre congrégation, aient un bon et heureux résultat. Enfin, cher fils, Nous vous accordons d'un cœur paternel, pour vous et pour toute votre Société, les bienfaits de la bénédiction apostolique que vous avez si instamment implorée.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 12 octobre 1892, l'an quinzième de Notre Pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

BIBLIOGRAPHIE

THEOLOGIA MORALIS *per modum conferentiarum*, auctore P. Benj. ELBEL, O. S. Fr.; novis curis edidit P. F. Irenæus BIERBAUM. — 10 parties en 3 vol. in-8° de 800 pages chacun. — Typographie Saint-Boniface, à Paderborn. 1892. — Prix : 25 francs.

Les éditeurs de Paderborn viennent d'achever la nouvelle édition de la célèbre théologie morale du P. Elbel. Toutes les principales revues ecclésiastiques ont rendu compte de cette excellente édition et lui ont décerné les éloges qu'elle mérite. Le P. Bierbaum, en reproduisant le texte d'Elbel, l'a mis au courant des nécessités actuelles et des actes récents du saint-siège. C'est un grand service que le savant franciscain a rendu à l'enseignement théologique et aux prêtres qui sont dans le saint ministère. Les anciennes éditions d'Elbel étaient devenues fort rares ; la doctrine tout à la fois claire, pratique et vraiment scientifique du moraliste allemand sera dorénavant à la portée de tous les étudiants en théologie.

JEAN-CORNEILLE-LAMBERTS, curé de Thildonck en Brabant, fondateur de la Congrégation des Ursulines de Thildonck, mort en odeur de sainteté en 1869, — par le P. HENRI SAINTRAIN, de la Congr. du T. S. Rédempteur. — Un beau volume in-8° de 300 pp. — Tournai. Casterman, 1892.

On connaît les ouvrages de piété du R. P. Saintrain, aussi solides quant au fonds que remarquables pour la forme élégante et littéraire qu'il sait leur donner. Cette fois le zélé rédemptoriste a voulu nous présenter un modèle de vie sacerdotale dans la personne du saint curé de Thildonck, qui a été le grand propagateur de l'Institut des Ursulines dans le diocèse de Malines. Comme le dit le P. Saintrain, cette biographie sera des plus utiles non seulement aux membres des nombreuses communautés issues de Thildonck et à leurs élèves, mais encore à tous les ministres du Seigneur. Ceux-ci verront un de leurs confrères dans le ministère paroissial s'élever à la plus haute perfection ; et, pleins d'une noble émulation, ils se diront à eux-mêmes : « Pourquoi, avec la grâce de Dieu, ne pourrais-je pas ce qu'il a pu ? » Ils verront comment un simple prêtre, pauvre, sans grands talents, retiré dans une humble paroisse, a pu, grâce à son esprit de prière, à sa confiance en Dieu, à son éminente sainteté, réaliser une œuvre

féconde qui, depuis plus de soixante ans, produit un bien immense par l'éducation chrétienne de la jeunesse. Le P. Saintrain nous retrace, en même temps, les principales phases de l'histoire des Ursulines de Thildonck ; il nous révèle le secret de la prospérité de ces innombrables instituts dont la Belgique est le berceau, et qui ne cherchent pas autre chose que la gloire de Dieu, le salut des âmes, le vrai bonheur des familles et de la société.

HISTOIRE POLITIQUE INTERNE DE LA BELGIQUE — par le *P. Firmin Brabant, S. J.*, professeur à la Faculté de philosophie du collège Notre-Dame de la Paix. — Namur, Wesmael-Charlier, 1892. Un vol. in-12° de 224 pages — Prix : 3 francs.

Le temps n'est plus où les cours d'histoire de nos collèges se bornaient à une simple nomenclature de faits et de noms, au récit des guerres et des conspirations, qui ont bouleversé les États ou modifié leurs frontières. Aujourd'hui la tendance des études historiques et l'esprit pratique de notre temps ont amené peu à peu les professeurs de nos grands établissements d'instruction à signaler surtout, dans la vie des peuples, le côté *politique* des événements, la nature et le développement des institutions civiles, le mouvement intellectuel, économique et social, qui caractérise l'évolution historique des différentes nations. C'est ce que le P. Firmin Brabant a essayé de faire en écrivant son *Manuel d'histoire politique interne de la Belgique*. Présenter d'une manière claire et complète, en deux cents petites pages, toute la trame de l'histoire politique si compliquée de nos provinces belges, n'est pas chose aisée ; la présenter ainsi aux jeunes gens qui ne sont pas encore initiés aux hautes études universitaires, est chose plus difficile encore. Il faut pour cela, outre les qualités essentielles de l'historien, une longue expérience de l'enseignement de la jeunesse. Peu d'ouvrages nous semblent avoir mieux atteint que le *Manuel du P. Firmin Brabant* le but qu'on a surtout en vue dans l'étude de notre histoire nationale. Les élèves des classes supérieures des humanités et des cours de philosophie y pourront non seulement trouver des notions exactes et complètes sur l'origine et le développement de nos institutions politiques, mais encore, ce qui est essentiel, ils y pourront apprendre à étudier par eux-mêmes, à contrôler les sources, à critiquer les faits, à se rendre bien compte des conditions nécessaires pour arriver à la parfaite exactitude historique. Du moins l'auteur n'a rien négligé pour obtenir ce résultat. Outre le chapitre préliminaire sur les sources de notre histoire et sur leur valeur critique, il a soin de citer le plus

consciencieusement possible les documents sur lesquels il appuie tous les détails et toute la suite de son histoire. De plus, des tables, fort bien rédigées, nous montrent d'un seul coup d'œil l'enchaînement naturel des faits et des idées et nous aident à mieux saisir leur sens et leur signification. La lecture et l'étude de ce petit livre sera très utile aux jeunes élèves, ainsi qu'à toute personne qui désire acquérir des notions exactes sur l'ensemble des événements qui ont abouti, après tant de siècles, à la formation de notre unité nationale et à la fondation de la Belgique moderne.

L. DE LA GARDE DE DIEU. — *Histoire de l'Islamisme et de l'empire Ottoman*. Bruxelles, Société Belge de librairie, 1892, in-8°, p. 277.

Sous ce titre un peu ambitieux, M. de la Garde de Dieu expose, en un résumé très succinct, les vicissitudes de l'islamisme, ses débuts pénibles avec Mahomet, ses rapides conquêtes, l'apogée de sa puissance, son lent déclin, et enfin sa perte irrémédiable, que le sultan actuel Abd ul-Hamid II semble consommer. Le tableau est en général fidèle, le trait saillant, juste et bien marqué, mais trop de personnages défilent précipitamment sous nos yeux, pour qu'ils fassent impression. Après avoir lu le livre, on emporte sans doute une idée de la formation et de la décomposition de ce vaste empire ottoman ; mais ce ne sont que les grandes lignes, le côté extérieur et superficiel des événements qu'on saisit ; les rouages intimes échappent. En somme, c'est un précis de vulgarisation, fait avec soin, mais qui n'apprend rien de neuf, et où l'auteur a dû forcément laisser dans l'ombre des points importants. On pourrait peut-être regretter encore l'absence presque complète d'indications de sources ; mais le caractère du livre n'exigeait pas ce moyen de contrôle.

Malgré cette critique, nous ne saurions assez recommander le travail de M. de la Garde de Dieu, à cause des deux derniers chapitres qu'il renferme. Le mérite et l'intérêt en sont grands. L'auteur y analyse, avec pénétration et justesse, les sultanats des quarante dernières années. Il met à découvert les plaies de l'administration ottomane et les principes de corruption qui minent le pays. On sent qu'il a vécu à proximité de bien des faits qu'il raconte, parfaitement placé pour voir et juger. Il y a là tout un monde de révélations piquantes et instructives ; et si les dernières pages du livre tombent sous les yeux du sultan actuel, il n'aura pas lieu d'en être flatté.

FR. V. O.

MÉMOIRES de *Martin Antoine del Rio sur les Troubles des Pays-Bas durant l'administration du comte de Fuentès* (1593-1596), traduits du latin et annotés par AD. DELVIGNE, ancien professeur d'histoire au séminaire de Malines. Bruxelles, 1892, Oscar Schepens.

On sait que la partie des *Mémoires* de Del Rio concernant le *gouvernement de Don Juan d'Autriche* a été publiée et traduite pour la première fois par M. le chan. Delvigne, il y a plus de vingt ans, dans les publications de la *Société d'histoire de Belgique.*

Il restait à traduire les mémoires du même auteur sur l'*Administration de Fuentès*, d'après les deux éditions latines extrêmement rares et souvent divergentes de Madrid (1608) et de Cologne (1610). C'est la tâche que vient de s'imposer et dont s'est parfaitement acquitté M. Delvigne; son livre, soigneusement annoté, est le supplément indispensable des trois volumes édités en 1869. Comme le dit très bien le savant traducteur, si ce volume n'offre point le puissant intérêt des trois précédents, par contre on doit se souvenir que cette partie des *Mémoires* de Del Rio est la *seule monographie contemporaine* qui nous retrace en détail les trois années du gouvernement de Fuentès. A ce titre, la récente publication de l'ancien professeur rendra de grands services à tous ceux qui s'intéressent aux progrès de notre histoire nationale.

GALERIE ILLUSTRÉE *de la Compagnie de Jésus*, album de 400 portraits, publié sous la direction du P. ALFRED HAMY, S. J.

C'est une heureuse idée, soit au point de vue de l'histoire, soit sous le rapport artistique, de réunir les portraits authentiques des saints et des hommes célèbres qui ont honoré un grand ordre religieux ; c'est en même temps de la part de l'auteur et des souscripteurs, une œuvre de piété filiale. On peut être assuré que rien ne sera négligé pour que cette publication réponde à toutes les exigences modernes. Dès que 300 demandes de souscription auront été envoyées, outes les mesures sont prises pour commencer l'exécution de la première des huit séries annuelles de 50 portraits et de 50 notices (400 en tout) dont se compose la *Galerie.* Le prix de la souscription est fixé à 30 francs pour les 50 portraits in-4° raisin et à 1 franc pour les notices, port en sus. S'adresser pour les souscriptions à M. l'abbé A. Hamy, 14bis rue Lhomond, Paris.

NÉCROLOGIE

—

Deux humbles et zélés missionnaires flamands viennent de succomber, victimes de leur dévouement, dans les pays lointains qu'ils évangélisaient. — Le Rév. M. Charles-Louis VERSTRAETE, né à Beirvelde (Waes), est pieusement décédé à *Mongwa* (Birmanie) le 18 juin 1892; il appartenait à la Congrégation des Missions Étrangères; il a été emporté en quelques heures par une violente attaque de choléra. — Un mois après, le 20 juillet, le T. R. P. Zacharie DE KEYZER s'est endormi dans le Seigneur à *Kin-Tchéou-Fou* (Chine). Né à Eecloo, le regretté défunt embrassa de bonne heure la vie religieuse dans l'Ordre des Frères-Mineurs Récollets. Promu au sacerdoce, il enseigna la philosophie dans la maison de Gand. Après trois années de professorat, il obtint à force d'instances, de se rendre au Houpé Oriental, mission chinoise desservie par les Pères Récollets de Belgique. Les dons du cœur et de l'esprit dont Dieu l'avait gratifié lui auraient réservé un apostolat fécond, si une maladie de langueur n'était venue anéantir de si belles espérances. Il est mort après un séjour de cinq ans dans le Vicariat du Houpé, au moment même où la connaissance approfondie de la langue chinoise allait rendre son ministère doublement fructueux.

— La Compagnie de Jésus et le collège Notre-Dame de la Paix, à Namur, viennent de faire une grande perte dans la personne du Rév. P. Edouard BRABANT, pieusement décédé le 27 septembre, après une courte maladie, due à des excès de zèle et de travail. Né à Namur le 24 mars 1843, il entra au noviciat de Tronchiennes et s'y distingua bientôt par la pratique des plus solides vertus, par ses remarquables talents et la générosité de son caractère. Il enseigna pendant plusieurs années les humanités et la rhétorique dans plusieurs collèges de Belgique, et ses anciens élèves se souviennent avec reconnaissance de l'ardeur qu'il avait su leur inspirer pour l'étude des belles-lettres et de l'antiquité classique. Ordonné prêtre, le 9 septembre 1877, après s'être livré quelque temps avec succès à la prédication, il revint à ses anciennes études et fut nommé professeur de littérature latine et grecque à la Faculté de philosophie de sa ville natale. Le P. Edouard Brabant appartenait à une des familles

les plus justement estimées et considérées de la province de Namur. Il était fils de J.-B. Brabant, un des fondateurs de notre indépendance nationale, longtemps bourgmestre de Namur, qui joua à la Chambre un rôle considérable, et qui joignait à une haute intelligence la plus fière indépendance et un désintéressement digne des temps antiques. Cinq de ses fils entrèrent dans la Compagnie de Jésus.

CHRONIQUE DU MOIS D'OCTOBRE.

2. — Le T. R. P. Luiz Martin, ancien provincial de Castille, est élu général de la Compagnie de Jésus par la Congrégation générale de l'Ordre réunie au noviciat de Loyola (Guipuzcoa). (Voir plus haut p. 517.)

3. — S. A. R. le Comte de Flandre, de passage à Paris, fait au Président de la République française une visite qui lui est aussitôt rendue.

4. — Les reines de Hollande vont assister à Weimar aux noces d'or de la grande duchesse de Saxe-Weimar, leur tante et grande tante, née Princesse des Pays-Bas.

6. — Le ministère français décide que le trop célèbre Ernest Renan sera enterré aux frais de l'État dans le Panthéon national (ancienne église Sainte-Geneviève). Ce rénégat n'avait d'autres titres à ces honneurs que d'être académicien, comme beaucoup d'autres, et, de plus, ennemi acharné du christianisme et de toute religion.

8. — Le Président de la République française fait une visite officielle à la ville de Lille. Selon l'usage, M. le gouverneur de la Flandre Occidentale, baron Ruzette, va l'y complimenter au nom du Roi des Belges.

11. — S. M. le Roi et la Famille royale assistent dans l'église de Laeken au service funèbre du 42e anniversaire de la Reine Louise-Marie.

12. — La Famille royale d'Espagne se rend à Huelva et à Séville pour y présider aux fêtes commémoratives de l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique ; à Madrid et à New-York, de grandes solennités religieuses et civiles ont également lieu à cette occasion.

— L'empereur d'Allemagne rend visite pendant trois jours à

l'empereur François-Joseph. Il est parfaitement accueilli dans la capitale de l'Autriche-Hongrie.

13. — Comme chaque année, les catholiques de Londres sont allés en corps vénérer les reliques du roi saint Edouard, qui reposent dans la grande chapelle royale de la collégiale de Westminster.

16. — D'après les ordres du Pape, il y a eu un service solennel d'actions de grâces, avec chapelle cardinalice, pour le centenaire de la découverte de l'Amérique, dans la basilique de Saint-Jean de Latran à Rome.

19. — Le ministre de l'Intérieur en France accepte d'être arbitre entre l'administration des mines de Carmaux (Orne) et les ouvriers qui sont en grève depuis plusieurs semaines.

— Le défunt cardinal Howard, oncle du duc de Norfolk, a laissé toute sa fortune (50,000 liv. st.) à diverses œuvres de piété et de bienfaisance.

21. — Ouverture solennelle de l'Exposition universelle de Chicago par les autorités civiles et religieuses de l'Union américaine.

22. — Les abbayes cisterciennes de la célèbre réforme de la Trappe se réunissent en Congrégation et choisissent pour abbé général le T. R. P. abbé de Sept-Fonts.

24. — Le Rme Père Dom Michel, prieur de la Chartreuse de Valbonne, est élu prieur général de l'ordre des Chartreux ; il succède au R. P. Anselme Bruniaux, récemment décédé.

LES JÉSUITES AU CONGO

(1548-1759.)

Au moment où des Pères belges de la Compagnie de Jésus s'apprêtent à partir pour la Mission du Kwango qui vient de leur être confiée par le souverain-pontife Léon XIII, à la demande expresse du roi Léopold II, souverain de l'État Indépendant (1), il ne sera pas inutile, croyons-nous, de jeter un rapide coup d'œil sur les missions que les fils de saint Ignace ont établies autrefois dans l'Afrique occidentale.

Un court résumé de l'histoire de ces missions, qui ont

(1) Voir *Précis historiques*, livraisons de janvier et de mai 1892. — C'est au mois d'avril prochain, que les missionnaires jésuites comptent s'embarquer pour le Congo. Les Pères désignés pour faire partie de cette première expédition sont : le R. P. Émile van Hencxthoven, de Moll, actuellement recteur du collège Saint-Stanislas à Mons, qui sera le supérieur de la Mission du Kwango ; le P. J.-B. Dumont, de Liège, professeur de mathématiques dans le même établissement ; il est le fils d'André Dumont, le célèbre géologue, professeur à l'Université de Liège ; le R. P. Édouard Liagre, de Tournai, professeur de rhétorique au collège N.-D. de la Paix à Namur ; le jeune Père Ernest De Meulemeester, neveu du Père Pierre De Meulemeester, de Schoorisse, qui s'est dévoué pendant trente ans à l'instruction religieuse des nègres aux États-Unis. Ces Pères seront accompagnés des frères coadjuteurs Edmond Lombary, de Middelkerke, Justin Gillet, de Paliseul, et du F. François De Sadeleer, de Lede ; ce dernier est un vétéran des missions africaines ; il a fait partie pendant plus de douze ans de la mission du Zambèse ; les lecteurs des *Précis* se rappellent sans doute les détails qu'il leur a donnés sur son expédition au pays d'Umzila et à Sofala. — Vers la même époque partiront aussi deux ou trois Pères Trappistes de Westmalle, qui vont préparer la fondation d'un établissement agricole dans le district du Kwango.

éprouvé bien des revers et des insuccès et n'ont jamais été florissantes, nous semble très propre à faire comprendre les difficultés de tout genre qu'ont à surmonter les ouvriers évangéliques dans l'apostolat des tribus noires sur le sol africain. Ces pages pourront peut-être fournir aux vaillants missionnaires qui défrichent aujourd'hui ces terres arides, d'utiles renseignements, tirés le plus souvent des infortunes et quelquefois des erreurs de leurs devanciers. Loin de nous décourager, les épreuves des anciens apôtres de la race noire seront pour nous un puissant aiguillon et en même temps un précieux avertissement.

Déjà, les membres des différentes congrégations sacerdotales qui depuis soixante ans ont repris cet héroïque apostolat, ont profité des expériences faites par leurs prédécesseurs (1) ; les missionnaires spécialement voués à la conversion des noirs, les Pères du Saint-Esprit et ceux de la Société africaine de Lyon, les Pères Blancs d'Alger, les Pères Oblats de Marie et nos généreux prêtres belges de Notre-Dame de Scheut ont obtenu des résultats qui ne sont pas à dédaigner. Grâce à Dieu, les progrès de l'évangélisation des tribus noires ont produit des fruits consolants sur le littoral du Zanzibar et du Mozambique, au Sénégal, sur la côte de Guinée, au Gabon, dans les régions du Haut-Zambèse et dans celles des Grands-Lacs, dans les États de l'Afrique Australe et dans les trois Congos, français, portugais et belge.

D'ailleurs, plusieurs des principaux obstacles qui pendant trois siècles ont si malheureusement entravé la propagation de la foi chrétienne dans le continent noir, com-

(1) Cfr. l'excellent ouvrage de M. le baron Léon Béthune : *Les missions catholiques d'Afrique* (1 vol. in-8° Bruges, 1889). — Voir aussi *Les missions chrétiennes* de Marshall, t. II, p. 469 à 569 (Paris, 1865) et nos articles sur la Civilisation de l'Afrique, dans les *Précis historiques*, année 1878.

mencent à disparaître ; ils semblent donc ne plus être absolument insurmontables.

Ainsi, l'abominable traite des nègres, qui de tout temps régnait d'une manière si cruelle parmi les tribus sauvages de l'intérieur, et qui sur la côte occidentale trouvait un perpétuel aliment dans le commerce des esclaves exportés au Brésil et aux Antilles, sous la protection même des gouvernements de l'Europe, intéressés à sa prospérité, cette abominable traite est supprimée de droit et de fait sur tous les rivages africains de l'Océan Atlantique.

Ensuite, la rareté et la difficulté des communications maritimes rendaient jadis la traversée des missionnaires et leur arrivée en Afrique pleines de dangers de toute sorte ; ils abordaient des régions sauvages, ils s'exposaient aux effets d'un climat meurtrier, quand déjà ils étaient épuisés ou affaiblis par les lenteurs et les souffrances d'une pénible navigation. Aujourd'hui, grâce à la rapidité et au confort de nos grands vapeurs, on est rendu en quelques jours à destination ; et là, au débarquement, par suite du mouvement commercial sans cesse croissant, on trouve généralement des vivres et des marchandises en abondance, ainsi que des caravanes organisées pour conduire les blancs au centre même du continent africain.

Autrefois, l'action des puissances européennes et leur influence sur les tribus noires du littoral et des environs étaient presque nulles. Les Portugais eux-mêmes, les premiers occupants des côtes de la Guinée, du Congo et de l'Angola, n'y exerçaient, en dehors de l'enceinte de quelques petits forts, qu'une autorité purement nominale ; ils ne se souciaient pas de pénétrer dans l'intérieur, et toute leur préoccupation semblait se borner à promouvoir l'odieux commerce de la chair noire, au grand avantage de leur vaste colonie du Brésil (1). De nos jours, il n'en

(1) Dans son beau livre sur *L'abolition de l'esclavage*, M. Augustin Cochin reproche sévèrement au Portugal « d'avoir presque seul tenu

est plus de même. Parmi les vieux pays d'Europe, c'est à qui s'appropriera au plus vite une partie du continent africain ; c'est à qui avancera le plus loin et créera des routes nouvelles dans les contrées encore inconnues et inoccupées. Leur pouvoir tend chaque jour à y devenir de plus en plus effectif, et la plupart comprennent parfaitement que leur intérêt doit les porter à protéger efficacement les missionnaires catholiques qui sont, de l'aveu de tous, les agents les plus actifs et les plus sûrs de la civilisation chrétienne.

Lors de leur première rencontre avec les tribus noires de l'Afrique, les Européens, et tout d'abord les Portugais, ne se rendaient pas bien compte de ce qu'étaient les hommes de ces races équatoriales. Ils ne comprenaient pas la nature, le caractère, les habitudes de ces déshérités du genre humain, et par conséquent, ils marchaient un peu au hasard; ils ne savaient trop comment réussir à s'emparer, d'une manière sérieuse et stable, de la faible intelligence, de la volonté si mobile et si inconstante des populations noires. Les rois de Portugal, par exemple, traitaient les roitelets du Congo et de l'Angola comme des Majestés européennes, et les petits chefs de ces contrées comme des ducs et pairs ; ils leur accordaient les titres les plus flatteurs, au lieu de leur faire sentir leur infériorité et leur faiblesse. Aussi, les nègres, en grands enfants qu'ils sont, devenaient intraitables et se croyaient vis-à-vis d'eux des personnages d'importance, leurs égaux et même leurs supérieurs (1). Une expérience de plusieurs siècles et une connaissance plus approfondie du caractère, des mœurs et des langues des populations afri-

dans ses mains le continent noir, sans aucun profit pour ce malheureux pays, ni pour la métropole, ni pour l'humanité. » Tome II, p. 232. (Éd. de Paris, 1861.)

(1) C'est sur le conseil du roi de Portugal que le souverain du Congo établit, au XVIe siècle, une sorte de hiérarchie féodale.

caines permet aujourd'hui aux Européens de procéder avec plus de méthode et d'arriver à des résultats plus appréciables.

Ces progrès et ces transformations, surtout la conquête générale de l'Afrique par les blancs et son partage entre les puissances de l'Europe nous font augurer que l'heure providentielle va bientôt sonner pour les malheureuses tribus africaines. La malédiction divine, qui depuis tant de siècles s'est appesantie sur la race noire, semble bien près d'être levée, et l'un des symptômes les plus évidents de cet avenir meilleur, on le trouvera sans doute dans la tendance universelle des peuples modernes à travailler de tout leur pouvoir à la suppression de l'esclavage. Le mouvement antiesclavagiste, dont les États chrétiens se font aujourd'hui les ardents promoteurs, amènera enfin, il faut l'espérer, avec la bénédiction de Dieu, la rédemption définitive de la race noire (1).

Le moment est donc arrivé où les nations chrétiennes vont déployer de suprêmes efforts pour achever le plus tôt possible cette grande œuvre de religion et de civilisation : elles recueilleront un jour, par un surcroît de prospérité matérielle, les sacrifices qu'elles se seront imposées à cet effet. Mais, c'est aux catholiques surtout à entrer — avec une foi profonde, une espérance inébranlable, une charité effective — dans les desseins de la Providence sur la malheureuse Afrique ; c'est à eux particulièrement à réaliser l'œuvre de Dieu, car mieux que d'autres ils sont à même de la comprendre et de l'accomplir. La fortune du riche et l'obole du pauvre sont également appelées à l'honneur de coopérer à l'évangélisation de l'Afrique et à l'action dévouée de nos missionnaires. Il faut bien le

(1) Sur les progrès de cette belle œuvre, dont le cardinal Lavigerie a été l'un des principaux initiateurs, voir la revue mensuelle éditée à Bruxelles depuis quatre ans et intitulée : *Le mouvement antiesclavagiste.*

savoir et on ne peut trop le redire : malgré les conditions favorables que nous énumérions tout à l'heure, longtemps encore nos courageux missionnaires du Congo Indépendant auront besoin d'immenses ressources, lesquelles ne peuvent leur être procurées que par la contribution commune et générale de tous les catholiques belges. Sans doute, plus tard, dans quelques années, par la culture du sol, par l'éducation, l'activité, le dévouement des néophytes, les chrétientés congolaises pourront se suffire à elles-mêmes, comme autrefois les réductions du Paraguay et les missions de la Haute-Californie. Mais avant d'en arriver là, et pour recueillir un jour le mérite glorieux d'avoir étendu le royaume de Jésus-Christ en aidant à la fondation de nos chrétientés africaines, les catholiques de notre pays ne pourront rien faire de plus agréable à Dieu ni de plus profitable à la sainte Église, que de racheter, par le don de leur superflu, les âmes de ces pauvres nègres qui vivent au milieu de si affreuses ténèbres et dans une si abjecte dégradation (1).

Les lignes que nous allons consacrer aux anciennes missions congolaises de la Compagnie de Jésus et des autres ordres religieux ne prouveront qu'avec trop d'évidence que de toutes les œuvres apostoliques que l'Église a jamais entreprises, soit dans les temps anciens soit dans les derniers siècles, les plus difficiles, les plus pénibles, les plus ingrates, ont été sans contredit les missions qui ont eu pour but l'évangélisation des différentes branches de la race noire, et particulièrement celles de l'Afrique tropicale. Aussi, croyons-nous devoir appuyer encore un instant sur le caractère spécial des missions africaines.

(1) Les dons pour la mission du Kwango peuvent être envoyés directement au R. P. Delvaux, Provincial de la Compagnie de Jésus (rue Royale, 165, Bruxelles), au R. P. Van Hencxthoven, supérieur de la Mission (collège Saint-Stanislas à Mons), et à tous les recteurs des maisons de la Compagnie de Jésus en Belgique.

Ces préliminaires nous semblent indispensables pour bien saisir leur histoire et se faire une idée exacte des causes de leurs vicissitudes et de leurs multiples insuccès.

Depuis un siècle surtout, depuis que l'anthropologie et l'ethnographie sont devenues de vraies sciences, étudiées avec des méthodes rigoureuses, on a beaucoup disserté sur l'origine, la classification, les caractères des races noires et sur la place qu'elles occupent dans l'ensemble du genre humain. Nous ne pouvons entrer ici dans cet ordre de considérations (1). Mais un fait incontestable et qui se rapporte directement à notre sujet, c'est que de toutes les races humaines la race noire est celle qui s'est montrée le plus constamment rebelle à la civilisation, même à la plus élémentaire, à la plus infime. L'histoire nous montre tout d'abord les hautes civilisations de la race blanche, les grandes organisations sociales et politiques de la Perse et de l'Inde aryennes, de l'Égypte et de l'Assyrie, de la Grèce et de Rome; les races jaunes ont créé les empires de la Chine, du Thibet et du Japon ; les races rouges elles-mêmes nous présentent en Amérique les civilisations à peine ébauchées des Aztèques et des Incas.

Par contre, nulle part, dans tout le cours des siècles, on ne voit les races noires s'essayer aux premiers éléments, aux premiers bégaiements de la civilisation : chez elles, pas d'histoire, pas de littérature ; aucun développement de l'art, aucun essai d'organisation sociale et politique. Partout où nous les rencontrons dans la zone tropicale, en Afrique, en Asie, dans leurs migrations aux archipels de la Polynésie ou dans leurs transplantations aux Antilles et en Amérique, les malheureux noirs semblent faits, non pour la civilisation et pour la liberté, mais pour la tyrannie et pour l'esclavage ; et quand les hasards d'une révo-

(1) Cfr. le savant ouvrage de M. de Quatrefages : *Introduction à l'étude des races humaines*, chap. XV et XVI, p. 298 à 410. (Paris, 1889). — Voir aussi, dans la *Revue des questions scientifiques*, (avril 1891), l'article du P. Van den Gheyn, S. J., sur « l'origine asiatique de la race noire ».

lution les rendent maîtres d'un pays, comme dans l'île de Saint-Domingue, quoique libres et catholiques de nom, ils ne parviennent pas, après un siècle d'indépendance, à fonder un gouvernement quelque peu stable et régulier (1).

D'un autre côté, nous voyons la religion chrétienne, dès ses premières origines, en rapports continuels avec les peuples les plus civilisés de l'ancien monde, avec l'Égypte, l'Assyrie, la Perse, l'Asie mineure. Lorsque l'Évangile de Jésus-Christ est annoncé aux Gentils, il s'adresse tout d'abord aux brillantes civilisations de l'univers romain, il est rapidement accepté par les races blanches de ces contrées, et il réussit bientôt à les dominer entièrement. Il en est à peu près de même, plus tard, quand il pénètre chez les peuples de l'Inde, de la Chine et du Japon. On dirait que plus les nations sont cultivées, plus elles sont propres à recevoir les sublimes enseignements de la céleste religion du Christ, sa haute et sainte morale ; plus au contraire les populations humaines sont ignorantes, stupides, dépravées et presque brutales, plus elles sont naturellement antipathiques et revêches aux principes si élevés et si purs du christianisme (2).

(1) C'est ce qu'a très bien fait ressortir M. l'abbé Louvet dans les *Missions catholiques* (n° du 26 février 1892). « Des révolutions continuelles, dit-il, ont fait retomber les noirs de Saint-Domingue en plein paganisme... On trouve encore dans cette île les horreurs du culte secret des Vaudoux, le sacrifice humain et l'anthropophagie. L'empereur Soulouque nourrissait dans son palais un serpent sacré auquel il donnait, dit-on, des enfants à dévorer. En 1872, deux femmes et cinq hommes, traduits en jugement, avouèrent cyniquement qu'ils avaient tué et mangé en quelques mois vingt-trois personnes. Une mère fut condamnée à mort, pour avoir dévoré dans ces festins sacrilèges huit de ses enfants. Voilà qui peint une civilisation ! » Il faut toutefois faire une exception pour la petite république de *Libéria*, fondée sur la côte d'Afrique par des nègres américains avec l'aide de l'Angleterre et des États-Unis. Le président de Libéria vient de s'adresser au pape Léon XIII, pour obtenir de nombreux missionnaires catholiques.

(2) Plusieurs saints Pères ont expliqué ainsi l'apparition relativement

On voit tout de suite, par cette simple considération de fait, quel abîme profond, quel intervalle énorme, sépare la généralité des races noires des pays tropicaux qui se trouvent au plus bas degré de la sauvagerie, et la haute civilisation chrétienne qui semble l'apanage et le domaine propre des races supérieures. Sans doute, il y a eu parmi les tribus africaines quelques individus d'élite, qui, prévenus de la grâce, lui ont été fidèles et sont devenus d'excellents chrétiens. Mais, dans l'ensemble, on peut dire que, nulle part, chez les nations païennes, la résistance ou la révolte contre la pratique d'un christianisme sérieux n'ont été ni plus universelles ni plus indomptables (1).

Sans doute, dans la conversion des autres races à l'Évangile de Jésus-Christ, l'Église a rencontré de terribles obstacles. Ce n'est pas en un jour qu'elle est parvenue à lui soumettre le monde grec et le monde romain ; ce n'est pas sans peine qu'elle a pu dompter les rudes nations germaniques et les peuples slaves. Mais ces difficultés ne sont pas comparables à celles que les apôtres du

tardive du christianisme dans le monde ; il fallait que le monde fût en quelque sorte *préparé* à recevoir la divine lumière. C'est ce qu'Eusèbe de Césarée appelle la *Préparation évangélique*, εὐαγγελικὴ προπαρασκευή, expression qui est le titre même du grand ouvrage où il montre ce que Dieu a fait pour introduire l'Évangile dans le monde. S. Clément d'Alexandrie voit également dans la culture hellénique un acheminement progressif qui devait faciliter la prédication de la religion chrétienne. D'autres Pères ont aussi parlé de la civilisation gréco-romaine, comme d'une *providentielle économie*, préparatoire à la Révélation surnaturelle.

(1) Cette dégradation physique et morale de la race noire ne prouve absolument rien contre l'unité de l'espèce humaine, ainsi que le prétendent les polygénistes et comme l'insinuait encore tout dernièrement M. Fr. Soufiret, dans son livre : *De la disparité physique et mentale des races humaines et de ses principes* (Paris, Alcan, 1892). Voir *Revue des questions scientifiques* (p. 586, octobre 1892).

Christ ont rencontrées dans l'évangélisation des populations noires. Chose triste à dire, ce n'est que dans la dure condition de l'esclavage, au milieu des colons espagnols, français et portugais de l'Amérique, que les nègres en foule sont devenus chrétiens et catholiques. Mais encore quels chrétiens, et quels catholiques !!! L'histoire des colonies américaines des derniers siècles n'est guère édifiante ni consolante (1).

Tout cela est bien de nature à nous faire comprendre à quelles terribles épreuves doivent se préparer les missionnaires qui se vouent à l'apostolat des tribus africaines. Il leur faudra déployer des efforts surhumains, une douceur, une force, une persévérance que rien ne peut lasser ; il leur faudra, en outre, un ensemble de circonstances plus favorables que par le passé, une série d'événements providentiels ; il faudra, par-dessus tout, une effusion extraordinaire de la grâce de Dieu, semblable à celle qui marqua les premiers jours du christianisme naissant. Or, comme nous le disions tantôt, l'heure de la grâce, l'heure de la rédemption semble arrivée pour le continent noir, le dernier appelé à recevoir les bienfaits de l'Évangile, pour la race nègre, la dernière admise à participer aux avantages de la civilisation. Le bras de Dieu n'est pas raccourci, et les échecs répétés, subis jusqu'à présent par l'Église sur la terre africaine ne doivent pas nous faire désespérer de l'avenir matériel, moral et religieux des misérables populations de l'Afrique.

(1) Cfr. A. Cochin, *L'abolition de l'esclavage*, t. I, p. 269 à 348, et t. II p. 281 à 348. — Sur la situation des nègres esclaves dans les colonies espagnoles au XVIIe siècle, voir la *Vie de S. Pierre Claver*, par le P. Van Aken, liv. II et III. (Gand, Siffer, 1888). On y admirera à chaque page l'héroïque dévouement de ce grand apôtre *des nègres*, qui a été proclamé, par le pape Léon XIII, Patron spécial des missions de la race noire. Voir *Memoria S. Petri Claver, missionum nigritarum patroni*, par le P. N. Nilles, S. J. (Innspruck, Rauch, 1890).

Mais, avant de raconter les essais tentés autrefois, à partir de l'année 1548, par la Compagnie de Jésus pour la conversion des noirs du Congo et de l'Angola, il nous faut nécessairement dire un mot de la première prédication de l'Évangile dans ces contrées, et des tentatives antérieures qui y furent faites par d'autres missionnaires, tentatives d'abord couronnées de succès et puis tristement compromises par un fatal concours de circonstances malheureuses.

Les origines du christianisme au Congo sont assez obscures et les documents authentiques font le plus souvent défaut (1).

C'est en l'année 1484 que le marin portugais Diego Cam d'Evora découvrit l'embouchure du grand fleuve africain. Il aborda sur la rive gauche, près du petit village de Sogno, dont le chef ou *mani* était parent d'un chef supérieur qui résidait à dix journées de marche, dans les montagnes de l'intérieur, en un lieu appelé *Outeiro,*

(1) Nous ne possédons aucune relation contemporaine de la première évangélisation du Congo écrite par les marins ou par les missionnaires qui accompagnaient Diego Cam et Ruy de Souza ; la *Relazione del reame di Congo*, d'Édouard Lopez, publiée à Rome en italien par Pigafetta, en 1591, est assez exacte quant à la géographie de ces contrées, puisque l'auteur avait visité le Congo vingt ans auparavant. Mais, en 1578, Lopez ne pouvait guère connaître en détail ni avec certitude les événements qui s'y étaient passés de 1495 à 1545. Aussi son récit, excepté pour ce qui le concerne lui-même, a souvent l'air d'un roman ; on n'y trouve presque point de chronologie et très souvent il embrouille les faits. Résende, le chroniqueur de Jean II, est très sobre de détails ; Osorio, l'historiographe du roi Emmanuel, qui a dédié son livre au frère d'Emmanuel, le cardinal Henri, avant l'élévation de celui-ci au trône en 1578, était un prélat judicieux, savant et bien placé pour recourir aux sources et savoir exactement la vérité ; nous suivrons généralement son *De rebus gestis Emmanuelis*. Dernièrement, le vicomte de Païva-Manso, dans son *Historia de Congo, documentos* (Lisbonne 1877), a publié des documents très intéressants qui ont été résumés par le P. Marcellino di Civezza, dans sa *Storia universale delle missione Franciscane*, t. VI, p. 158. (Prato, 1881.)

Banza-Congo ou *Ambassa*, et nommé depuis *San-Salvador*. Diégo Cam envoya quelques Portugais avec des présents à ce grand chef; sans les attendre, il repartit aussitôt pour le Portugal, amenant avec lui plusieurs indigènes et laissant à Sogno un prêtre, chapelain de son équipage. Celui-ci enseigna les éléments de la foi chrétienne au *mani* de Sogno, qui fut bientôt persuadé de la vérité de la religion, et engagea le grand chef de *Banza-Congo*, déjà sollicité par les Portugais, à recevoir le prêtre qui l'avait instruit lui-même. Les indigènes qui avaient suivi Diégo Cam reçurent solennellement le baptême à la cour du roi de Portugal, qui était alors Jean II ; puis ils rentrèrent dans leur pays sur un navire du roi et racontèrent aux Congolais des merveilles de tout ce qu'ils avaient vu en Europe. Par le retour de ce vaisseau, le chef de Banza-Congo envoya un ambassadeur à Lisbonne demander au roi Jean II des prêtres pour instruire son peuple des vérités de la foi. Le roi s'empressa d'accueillir cette demande, et dès l'année 1491 l'amiral Ruy de Souza amena au Congo trois missionnaires qui s'empressèrent d'administrer le baptême au Mani de Sogno et à plusieurs indigènes ; ensuite ils baptisèrent le chef suprême du Congo et un grand nombre de petits chefs nègres, dans l'église en bois qu'on venait d'élever à *Outeiro* sous le vocable de la *Sainte-Croix* (1).

Malgré ces brillants et rapides succès, sur les détails desquels nous ne sommes pas très bien renseignés (2), la

(1) Voir Osorio, *De rebus Emmanuelis*, lib. III, fol. 76 et 77. (Ed. de Cologne, 1597.) Plus tard, on bâtit trois nouvelles églises en pierre, l'une dédiée au saint Sauveur, *San-Salvador*, qui donna son nom à la capitale ; la seconde consacrée à Notre-Dame de Bon-Secours, et la troisième à saint Jacques.

(2) C'est ainsi que les auteurs ne sont pas d'accord sur la qualité des premiers missionnaires du Congo. Résende dit qu'ils étaient franciscains ; Barros, prétend qu'ils appartenaient à l'ordre de Saint-Dominique ; d'après les documents publiés par le vicomte de Païva-Manso, il semble que

première mission du Congo ne tarda pas à se trouver aux prises avec de terribles difficultés.

Les missionnaires s'étaient peut-être trop hâté de baptiser les chefs noirs, leurs sujets et leurs esclaves ; ces sauvages grossiers n'avaient pu recevoir qu'une teinture du christianisme, d'autant plus que les missionnaires ne connaissaient guère la langue des indigènes et ceux-ci comprenaient peu de chose à l'idiome portugais. On était bien loin de pratiquer cette sage lenteur des premiers successeurs des apôtres qui, vis-à-vis des païens de la Grèce et de Rome, pourtant si intelligents et si bien doués, avaient multiplié les épreuves, les retards, les catégories des catéchumènes adultes, avant de les admettre au saint baptême. On a essayé de justifier cette manière de procéder des premiers missionnaires congolais en disant qu'ils avaient été obligés de hâter l'administration des saints sacrements à cause de l'invasion soudaine des Anzicos qui forçaient le roi du Congo et son peuple à courir à la défense des frontières menacées. « Cette considération, dit le baron Henrion, détermina les missionnaires à abréger la durée des épreuves pour la foule comme pour le roi (1). » Mais le P. Lafitau remarque très justement que les diaboliques superstitions, la luxure, l'intempérance, la cruauté et toutes les passions sauvages si profondément enracinées dans ces nègres, convertis pour ainsi dire sans le savoir, ne s'étaient pas éteintes dans les cendres de leurs fétiches et de leurs *Mokissos*, qu'ils avaient brûlés en faisant profession du christianisme. Le vieux roi lui-même retomba bientôt dans l'idolâtrie et la débauche ; les sorciers ou *Ngangas* se concertèrent avec les femmes répu-

c'étaient des prêtres du chapitre de Saint-Eloi à Lisbonne. Osorio ne tranche pas la question, il les appelle simplement *sacerdotes, viri religiosi*. — Il est fort probable qu'il y eut alors en même temps des missionnaires appartenant à ces diverses catégories.

(1) *Histoire des Missions catholiques*, t. I, p. 291.

diées par les néophytes et reprirent leur influence sur les chefs et sur la multitude. Tout cela, dit le P. Lafitau, « mit bientôt la religion dans un tel risque qu'elle pensa être étouffée dans son berceau ; les missionnaires et les autres Portugais que Ruy de Souza avait laissés au Congo furent en si grand péril de leur vie, qu'ils n'attendaient que le moment de se la voir arracher (1). »

Le décès du vieux roi, qui mourut à la fin de l'année 1492, ne fit qu'empirer la situation. Une guerre terrible s'engagea entre ses deux fils, dont l'un, Mani Congo, était resté païen, et dont l'autre, Alphonse, avait embrassé le christianisme et montrait beaucoup de zèle pour la religion. Heureusement ce dernier triompha de son adversaire, non sans peine il est vrai, et l'Église, pendant son règne de trente-trois ans, put espérer faire de nouvelles conquêtes dans ces régions inhospitalières.

Mais les missionnaires amenés par Souza succombèrent bientôt l'un après l'autre à la fatigue, aux maladies et aux rigueurs du terrible climat tropical. Il fallut donc faire de pressants appels au roi et aux prêtres du Portugal. Emmanuel, fils de Jean II, avait succédé en 1495 à son illustre père. Comme lui, il désirait ardemment les progrès de l'Évangile dans les contrées ouvertes par ses prédécesseurs. A plusieurs reprises, en 1505, en 1511 et en 1521, le roi Emmanuel († 15 déc. 1521) envoya au roi Alphonse du Congo de nouveaux ouvriers évangéliques, ainsi que des artisans de divers métiers, pour l'aider à construire des églises à San-Salvador et pour enseigner les arts manuels aux indigènes.

De son côté, le roi Alphonse, qui mourut quatre ans après Emmanuel, avait envoyé, dès 1512, une ambassade au roi très fidèle et au souverain-pontife ; en même temps, il voulut qu'un de ses fils, Henri, séjournât plusieurs

(1) *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais*, t. I, p. 60. (Paris, 1715.)

années en Portugal et s'y préparât à recevoir les ordres sacrés. Ce jeune nègre fit assez de progrès dans la science et dans la vertu pour que le pape Léon X crût pouvoir en 1518 lui confier l'Église du Congo, avec le titre d'évêque d'Utique *in partibus infidelium*. Mais ce prélat noir mourut prématurément en Europe, avant d'avoir revu son pays natal, et depuis lors il n'y eut plus d'évêque noir au Congo (1).

Au roi du Congo Alphonse succédèrent, en 1525, son fils Pierre et, en 1535, un autre de ses fils, nommé François, qui mourut vers 1546. Pendant ces deux règnes assez courts, il y eut de nombreuses guerres avec les chefs du voisinage ; il y eut aussi de perpétuelles discordes intestines, causées par les chefs païens et par les sorciers qui résistaient toujours à l'influence des missionnaires et s'efforçaient d'entraver les progrès de la religion (2).

Cependant de fréquentes relations ne cessèrent d'avoir lieu entre le Congo et le Portugal. Les chefs nègres du Congo invoquaient à chaque instant l'appui des Portugais et sollicitaient des secours de toutes sortes. C'est aussi sur leurs instances que le roi de Portugal, Jean III, crut devoir demander au pape Clément VII l'érection d'un évêché dans l'île de San-Tomé avec juridiction sur le Congo et sur une grande partie de la côte d'Afrique (3). On établit aussi un chapitre dans l'église Sainte-Croix, près de la résidence royale. Ce chapitre, richement doté par le roi Jean III, attira malheureusement au Congo plusieurs prêtres qui allaient y chercher les loisirs de plan-

(1) On est très peu fixé sur le séjour de ce premier évêque en Europe, ainsi que sur la date de sa mort. Voir Osorio, *op. cit.*, lib. VIII, fol. 240 à 243.

(2) Dans le récit de Lopez, toute cette histoire est fort embrouillée. Osorio ne donne aucun détail sur cette époque, et l'on ne peut se fier au résumé chronologique rédigé un siècle plus tard par le P. Cavazzi dans l'*Istorica descritione de Congo*, p. 219. (Milan 1695.)

(3) Il y a de grandes incertitudes sur la succession des premiers évêques de San-Tomé et du Congo. Voir Gams, *Series episcoporum*, p. 472.

tureux bénéfices plutôt que les labeurs et les fatigues de l'apostolat (1). La conduite peu édifiante de ces chanoines, ainsi que les agissements scandaleux des marchands portugais, qui dès lors s'adonnaient à l'odieux commerce du *bois d'ébène*, firent grand tort au prestige de la religion et retardèrent pour longtemps le solide établissement de la foi et de la morale chrétiennes au Congo.

Cependant un religieux de l'ordre de Saint-Dominique fut nommé évêque de San-Tomé ; c'était un zélé et pieux prélat ; il résolut de porter remède à ces maux et vint en personne visiter la ville de San-Salvador. Soutenu par don Diégo, le nouveau roi du Congo, il fit arrêter quelques prêtres indignes ; d'autres se retirèrent volontairement avec ce qu'ils possédaient. Ce fut alors, en 1546, qu'un saint prêtre de San-Salvador, nommé Diégo Gomez, d'accord avec l'évêque et le roi, alla trouver le roi de Portugal, Jean III, afin de décider ce prince à demander au souverain-pontife, Paul III, quelques pères de la Compagnie de Jésus, pour aider le petit nombre de missionnaires qui continuaient à évangéliser les indigènes du Congo. Comme nous le verrons, ces pères eurent à essuyer toutes les mêmes difficultés qui avaient stérilisé les efforts de leurs prédécesseurs.

Mais avant d'aborder cette partie de notre travail, il nous faut grouper ici, pour n'y plus revenir, les obstacles qui paralysèrent si longtemps le développement réel et sérieux de l'Église catholique sur la rive méridionale du grand fleuve africain ; ces nombreux obstacles peuvent se résumer en quelques mots.

Ce fut d'abord l'ignorance complète où se trouvaient les premiers missionnaires du caractère et de la langue des nègres ; de là le manque presque absolu d'instruction

(1) Le roi de Portugal avait cru relever la splendeur du culte en établissant ce chapitre. Mais ce qui pouvait être utile en Europe n'était, ce semble, pas du tout indispensable au Congo.

chrétienne chez les noirs qu'on se hâtait de baptiser sans préparation suffisante. Ainsi disposés et entourés de toutes parts de tribus foncièrement fétichistes, abominablement dépravées et même anthropophages, excités par un climat de feu, par leurs propres passions et par l'exemple de leurs voisins, les noirs étaient sollicités en même temps par les continuelles menaces de leurs sorciers, qui ne reculaient devant aucun mensonge, devant aucun crime pour les retenir dans les superstitions profondément enracinées chez eux par l'hérédité, l'éducation, l'habitude, la stupidité et l'ignorance.

Une autre cause de décadence, c'était l'hypocrisie religieuse qui provenait de cet esprit de cupidité, de lucre et d'insolente mendicité qui faisait rechercher aux chefs noirs le séjour et le commerce des marchands et des missionnaires, non point dans un but religieux et moral, mais uniquement pour les avantages matériels, pour les cadeaux et les dons qu'ils en retiraient, pour paraître aux yeux de leurs sujets affublés des luxueux vêtements des seigneurs portugais, pour se faire accroire à eux-mêmes et aux autres qu'ils étaient les égaux des souverains de l'Europe.

Ajoutez à cela l'immorale et funeste influence qu'exerçaient trop souvent sur eux les résidents portugais, troupe d'aventuriers et de déclassés, qui n'étaient jamais accompagnés de leur famille et qui donnaient sans vergogne les plus détestables exemples. Ajoutez-y encore l'occupation si imparfaite et si précaire du pays, laquelle ne permettait pas aux agents portugais de prendre des mesures énergiques pour la pacification, l'organisation et l'amélioration de ces contrées presque inhabitables aux Européens.

L'action simultanée de toutes ces causes diverses empêchait les missionnaires de poursuivre avec efficacité un plan de conversion mûrement étudié, appliqué avec une énergique modération, et devenu ainsi une tradition sans conteste, acceptée et pratiquée par tous. Au lieu de cela,

qu'arrivait-il ? Les missionnaires les plus zélés, à peine arrivés, devenaient la proie de maladies terribles, dues à l'insalubrité du climat, à l'inexpérience, au manque de ressources, à une nourriture insuffisante, à un régime tout à fait différent des habitudes européennes. Ou ils succombaient promptement, ou ils devaient être rapatriés alors qu'ils commençaient à peine à se rendre compte de l'ensemble de la situation religieuse et morale, politique et matérielle, à laquelle ils devaient faire face. D'autres ensuite venaient les relever, qui, à leur tour, avaient à subir un dur apprentissage ; de sorte que tout était sans cesse à recommencer ; aucun plan suivi, aucune tradition, aucun progrès sérieux n'étaient possibles.

Il n'est pas étonnant, après cela, que la religion, à partir de son premier établissement, en soit restée à peu près toujours au même point, avec de perpétuelles alternatives de succès et de revers ; il n'est pas étonnant que les chefs nègres du Congo et leurs sujets, à part quelques rares exceptions, n'aient été catholiques que de nom et qu'ils n'aient eu presque aucune notion sérieuse et pratique du christianisme. Au contraire, ce qui doit nous sembler merveilleux c'est que la religion ait pu encore conserver chez eux quelque étincelle cachée sous la cendre, c'est qu'elle ait pu s'y perpétuer d'une manière telle quelle jusqu'à nos jours. Et ce qu'il y a de plus admirable encore, c'est qu'en dépit de toutes les conditions défavorables et malgré tous les obstacles que nous venons d'énumérer, les missionnaires catholiques n'aient jamais renoncé à l'évangélisation des pauvres noirs du Congo ; c'est qu'ils aient constamment poursuivi leur tâche ingrate et leur stérile apostolat, en attendant ces jours meilleurs dont l'aurore semble enfin s'être levée pour la malheureuse Afrique sous la bénédiction du ciel et l'action de plus en plus visible de la divine Providence.

(A continuer.) V. B.

LES ANCIENNES MISSIONS

DE LA CALIFORNIE

1683-1892

(Suite et fin. — Voir pp. 439 et 481).

III

Lors de l'expulsion arbitraire et violente des missionnaires jésuites de la Basse-Californie en 1768, le gouvernement espagnol, pour les remplacer, fit appel au zèle et au dévouement des Pères franciscains du couvent de San-Fernando de Mexico, fondé quelques années auparavant pour l'apostolat spécial des missions indigènes. Seize religieux de ce monastère furent choisis pour succéder aux seize missionnaires de la Compagnie de Jésus. Ils avaient pour supérieur le P. Junipero Serra. Né dans l'île de Majorque en 1713, ce grand homme était entré bien jeune dans l'ordre de saint François ; en l'année 1750, il avait passé au Mexique où il s'était consacré avec ardeur à l'évangélisation des pauvres Indiens ; il était dans toute la force de l'âge en 1768, quand on lui confia le soin des importantes missions de la Californie (1).

A cette époque, par suite des circonstances politiques, le roi d'Es-

(1) La vie de cet intrépide missionnaire a été écrite en espagnol par son compagnon d'apostolat le P. Palou, O. S. F., *Relacion historica de la vida del V. Padre F. Junipero Serra* (Mexico, 1787). Nous avons sous les yeux l'édition de Mexico 1852 ; elle a été traduite en anglais et publiée à San-Francisco en 1884 à l'occasion du centenaire de la sainte mort du P. Serra, qui fut célébré avec éclat dans la Californie entière, mais surtout à Montérey où repose la dépouille mortelle du pieux franciscain. Voir le *Monitor de San-Francisco*, n° du 3 septembre 1884.

pagne crut devoir faire de nouveaux efforts en vue de l'annexion effective de la Haute-Californie à ses immenses possessions de l'Amérique centrale. Le marquis de Croix, vice-roi du Mexique, et le visitador Galvez exécutèrent parfaitement ses ordres et favorisèrent de tout leur pouvoir le P. Serra et ses compagnons (1). Le roi leur avait donné comme instruction spéciale de tout préparer pour l'établissement de missions nouvelles au nord de la péninsule californienne, tout le long de la côte du Pacifique, régions à peine connues jusqu'alors des explorateurs. Nous avons vu précédemment que tels étaient aussi depuis plus d'un siècle les plans des missionnaires jésuites, qui savaient que ces contrées du nord, plus riches et plus fertiles, nourrissaient des populations bien mieux disposées à l'égard du christianisme que celles des arides montagnes de la Sonora, du Tauramara, et de la Basse-Californie (2). Les Pères Kuhn et Salvatierra, et après eux les Pères Ugarte, Sedelmayer, Konschak et Lintz, avaient fait d'énergiques tentatives pour pénétrer au delà du Colorado et de la Gila, mais ils n'avaient pas été soutenus par le gouvernement de la Métropole (3). Maintenant, grâce à l'appui du vice-roi et aux mesures efficaces prises par lui, cette grande œuvre de civilisation et d'apostolat allait être reprise et conduite à bonne fin par le P. Serra et ses confrères de l'ordre de saint François.

C'est sur le vaisseau même qui avait ramené les jésuites de la Californie au port de San-Blas, que les Pères franciscains s'embarquèrent le 12 mars 1768 ; ils arrivèrent le 1er avril, qui était cette année le vendredi saint, dans la baie de Loreto, et se rendirent immédiatement aux différents postes qui leur étaient assignés. Le vice-roi leur avait enjoint de suivre absolument, dans leurs missions, tous les règlements, toutes les coutumes en usage chez les anciens missionnaires (4). Ils furent très bien accueillis par les Indiens, et dès l'année suivante, réalisant en cela les projets de ses prédécesseurs, le P. Serra établit une nouvelle station, nommée *San-Fernando*, à

(1) *Correspondance du marquis de Croix*, p. 221. Nantes, 1891.

(2) L'état des missions de la Sonora en 1761 est très bien exposé dans un mémoire contemporain : *Rudo ensayo de la provincia de Sonora*, publié par M. Buckingham Smith, en 1863. (San Augustin, Florida).

(3 *La Relation* du voyage du P. Konschak se trouve dans le troisième volume de l'*Histoire de la Californie* du P. Vénégas, p. 254.

(4) Clavigero, *Historia de la Baja California*. App. p. 120.

60 lieues plus au nord de *San-Borgia*, la dernière mission fondée par les jésuites. En 1770, à l'aide d'une petite flotte et des soldats fournis par le vice-roi, on établit, dans la baie de *San-Diego*, un *Presidio*, ou enceinte fortifiée, et à quelque distance de là une mission indienne (1). C'est ainsi que le P. Serra inaugura cette série de présides et de missions qui s'échelonnèrent en peu d'années tout le long du Pacifique, depuis la baie de San-Diego jusqu'au magnifique port de San-Francisco, appelé de nos jours à un si grand avenir. A cet effet, il fit venir de Mexico une vingtaine de ses confrères pour l'aider dans ses nouvelles fondations. Grâce à ce secours, il put établir en 1771 les trois stations de *San-Carlos*, près du préside de Monterey (2), de *San-Antonio*, à 25 lieues dans l'intérieur, et de *San-Gabriel*, à 40 lieues au nord-est de San-Diego (3).

Voyant que ces missions de la Haute-Californie allaient, avec la bénédiction du Ciel et l'aide efficace du gouvernement, prendre un rapide essor, le P. Serra se rendit à Mexico en 1772, afin d'y négocier la cession des anciennes missions de la péninsule Californienne aux Pères dominicains, qui se chargèrent volontiers de cette œuvre de dévouement. Lui-même et ses confrères Franciscains pouvaient désormais se consacrer tout entiers aux nouveaux établissements fondés par eux.

Dès l'année 1774, les Frères Prêcheurs furent installés dans les stations de la Basse-Californie, et bientôt après ils en créèrent six nouvelles : Rosario, S.-Domingo, S.-Vicente Ferrer, S.-Toma, S.-Miguel et S.-Pedro, au nord de l'ancienne mission de San-Borgia. Les Franciscains, de leur côté, au prix de fatigues inouïes et du martyre des Pères Louis Jayme et Vincent Fuster, fondèrent les missions de San Antonio et de San Luiz Obispo en 1772, de Dolorès à San-Francisco en 1776 et celles de Santa-Clara et de San-José en 1777.

Avant la mort de l'intrépide P. Serra, survenue en 1784, les Frères Mineurs établirent encore les stations de *Santa-Barbara*, de la *Concepcion*, de la *Santa-Cruz*, de *la Soledad*, etc..

Au commencement du XIXe siècle, dans leurs seize *réductions*, les Pères avaient baptisé environ 25,000 personnes, enfants et

(1) Cfr. Palou. *Op. cit.*, chap. XV à XX.

(2) Cette mission fut bientôt transférée sur les bords du *Carmelo* et en prit le nom.

(3) *Ibid.*, chap. XXI et suiv.

adultes ; l'on y comptait approximativement une population de 15,000 Indiens convertis (1).

En même temps, le gouvernement avait réussi à fonder plusieurs *présides fortifiés* et quelques *pueblos* ou *colonies* d'Espagnols et de Mexicains, entre autres Monterey et Los Angeles, qui renfermaient le chiffre approximatif de 2000 âmes. Telles furent les modestes origines de ce puissant État de Californie qui compte aujourd'hui près d'un million d'habitants.

Mais bientôt les révolutions qui agitèrent l'Espagne et ses colonies de l'an 1806 à 1814, et surtout la guerre d'indépendance qui, en 1821, sépara pour toujours le Mexique de la mère patrie, amenèrent de longs troubles dans la nouvelle République et vinrent porter un coup fatal à la prospérité des missions de la Haute-Californie.

Jusque vers l'année 1824, ces missions avaient pris d'heureux développements. Depuis la mort du P. Serra, huit nouvelles stations avaient été fondées, la plupart autour de l'immense baie de San-Francisco ; les dernières établies furent celles de San-Miguel en 1797, San-Luiz Rey en 1798, de Santa-Inès en 1804, San-Rafaël en 1817 et San-Francisco Solano en 1823. Presque toutes jouissaient alors d'une grande aisance, due au zèle et à la sage administration des Franciscains ; elles devinrent bientôt la proie des colons mexicains qui commençaient à s'établir en nombre dans ces parages.

Par suite de l'anarchie qui régnait au Mexique et qui s'étendit aux Californies, toutes les terres des missions furent mises au pillage ; les pauvres Indiens, dépouillés de leurs moyens d'existence, périrent en grand nombre ; la plupart de ceux qui restaient en vie se retirèrent dans les montagnes et reprirent la vie sauvage.

C'est une bien triste histoire que celle de la destruction de ces admirables créations du zèle des Pères Franciscains. M. Duflot de Mofras l'a très exactement résumée dans son bel ouvrage sur la Californie (2). En moins de dix ans, de 1834 à 1842, le nombre des

(1) Voir Humboldt. *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. II, p. 455. On se propose en Amérique d'écrire l'histoire complète de ces réductions de la Haute-Californie comme le P. Clavigero a composé celle des missions de la Basse-Californie. Déjà l'on a publié celle de *Santa-Clara*, dans les *Woodstock Letters* (années 1890 et 1891) et celle de *San-Diego*, dans le *Messenger of the Sacred Heart* (sept. 1892).

(2) *Exploration de l'Orégon et des Californies*, t. I, chap. VII, VIII et IX.

Indiens des Réductions était tombé de 30,000 à 5000 ; celui des bêtes à cornes qui faisaient leur principale richesse, de 400,000 têtes à 28,000 ; celui des hectares cultivés par eux, de 70,000 à 4000. M. Duflot nous donne le tableau statistique de la rapide décadence des missions californiennes (1), et ces chiffres, puisés aux sources les plus authentiques, sont plus éloquents que toutes les réflexions qu'on pourrait faire. L'auteur a visité lui-même, en 1843, toutes ces missions en ruines ; il y a trouvé les derniers franciscains, ces héroïques civilisateurs de la Californie, presque réduits à mourir de faim ; il nous retrace en détail, pour chacune de ces stations, les affreuses misères dont il a été le témoin indigné (2).

Pendant que les colons mexicains tyrannisaient ainsi, pillaient et détruisaient les missions californiennes, la Providence préparait à celles-ci des vengeurs inattendus.

Depuis longtemps les Américains des États-Unis poursuivaient leurs explorations et s'annexaient successivement de nouveaux territoires dans les régions du Far-West. Vers l'année 1814, ils étaient arrivés au pied des Montagnes Rocheuses. Peu à peu ils franchirent cette immense chaîne, et les settlers créèrent de nombreux établissements par delà les monts, au nord de la Californie et dans les régions de l'Orégon (3). A cette même époque, les agents anglais de la Compagnie de la Baie d'Hudson et les trappeurs canadiens pénétraient dans ces contrées pour y faire le commerce des pelleteries (4). Bientôt les expéditions soit privées soit officielles se multiplièrent, et les hommes d'État de l'Union américaine comprirent de mieux en mieux la nécessité et les avantages considérables de l'annexion de tous les territoires compris entre les Montagnes Rocheuses et l'océan Pacifique. Ces régions se trouvaient sans maîtres civilisés, ou bien elles

(1) *Exploration de l'Orégon et des Californies*, t. I, p. 320.

(2) *Ibid.* Voir surtout pp. 345, 352, 421, 446, etc.

(3) *Ibid.*, t. II, p. 229 et suiv. Il y a une infinité d'ouvrages sur les explorations américaines au delà des Montagnes Rocheuses. Voir entre autres Washington Irving, *Astoria*, *Anecdotes of an Entreprise beyond the Rocky Mountains*. New-York 1834. — *Adventures of capt. Bonneville*. New-York, 1834. — Catlin, *The North-American Indians*. 2 vol. in-8°. New-York, 1842.

(4) Duflot. *Op. cit.*, t. II, chap. VI et VII.

étaient détestablement gouvernées par les aventuriers de la république mexicaine. C'est ainsi qu'insensiblement, mais sûrement, par l'initiative individuelle ou par des négociations diplomatiques et des guerres heureuses, les États-Unis en 1849 se trouvèrent en possession de toutes les contrées du Far-West qu'ils convoitaient si ardemment. Ces progrès de l'Union américaine furent des progrès vraiment providentiels pour la diffusion de l'Église catholique dans l'ancienne Californie espagnole.

Les zélés missionnaires du Canada et des États-Unis n'avaient pas attendu l'annexion de la Californie à la grande République pour étendre leur apostolat dans les régions de l'ouest. Lors du traité de 1848, ils étaient tout prêts à tirer parti de cette annexion, à reprendre et à développer sur une plus large échelle les travaux des fils de saint François. Au lieu d'arriver du sud, par la voie du Mexique qui leur était fermée, ils allaient prendre la Californie à revers et y pénétrer par la voie du nord et par les routes de l'est qui leur étaient largement ouvertes.

Dès l'année 1838, MM. les abbés Blanchet et Demers, du clergé de Québec, avaient été désignés par Mgr Provencher, évêque de la Rivière-Rouge, pour aller soutenir la foi des Canadiens catholiques établis dans l'Orégon sur les rives du fleuve Columbia et de la rivière Wallamette, ainsi que pour évangéliser les sauvages Indiens de ces contrées. Dieu bénit leur œuvre apostolique ; ils purent tout d'abord créer plusieurs chrétientés, entre autres celles de Nesqually, de Saint-Louis et de Saint-Paul du Wallamet. Le frère de Mgr Blanchet et deux autres prêtres canadiens, MM. Langlois et Bolduc, accoururent bientôt à leur aide, et ces cinq missionnaires devinrent ainsi les fondateurs de l'Église de l'Orégon, dont quelques années plus tard Mgr Blanchet fut nommé le premier archevêque (1).

En l'année 1840, un jésuite belge, le Père De Smet, qui depuis 1824 avait séjourné à Saint-Louis du Missouri, arrivait aux Montagnes Rocheuses. Cet illustre missionnaire, une de nos gloires nationales (2), avait déjà parcouru le pays des Potowatomies ; il avait

(1) Voir Duflot. *Op. cit.*, t. II., p. 215 et suiv.

(2) On sait que la statue monumentale du P. De Smet a été élevée en 1878 sur une des places publiques de Termonde, sa ville natale. — Sur la vie et les œuvres du P. De Smet, voir les cinq volumes de ses lettres, publiés par le R. P. Deynoodt. Bruxelles, Closson, 1873 à 1878.

visité les Pawas, les Dacotahs, les Sioux et d'autres tribus du haut Missouri ; il traversa les Montagnes en 1841 et fonda la mission de Sainte-Marie dans la tribu des *Têtes-Plates*, et d'autres stations parmi les *Pends d'oreilles*, les *Kalispels* et les *Cœurs d'alène*. En 1842, il poussa jusqu'au fort Van Couver sur la Columbia et rencontra l'abbé Blanchet dans la vallée du Wallamet. Le résultat de leurs entretiens fut que le P. De Smet retournerait au plus tôt à Saint-Louis du Missouri, afin d'y recruter des missionnaires pour les stations indiennes qu'il venait de fonder, et qu'il se rendrait ensuite en Europe afin de ramener avec lui plusieurs de ses confrères et, s'il était possible, quelques religieuses qui s'établiraient dans les nouvelles chrétientés de l'Orégon.

Le P. De Smet réussit pleinement dans ces négociations. Dès le mois de septembre 1843, les Pères Hoeken et Pierre De Vos arrivèrent de Saint-Louis chez les *Têtes-Plates*. Le P. De Smet, parti d'Anvers le 9 janvier 1844, doubla le cap Horn et après une traversée de six longs mois débarqua heureusement à l'embouchure de la Columbia avec un renfort de quatre pères jésuites et de six sœurs de Notre-Dame de Namur (1). Plusieurs de ces zélés religieux et de ces héroïques religieuses devaient être, sept ans plus tard, les fortunés restaurateurs des anciennes missions franciscaines de la Haute-Californie.

La situation de ces dernières chrétientés devenait de plus en plus intolérable. Quoique le gouvernement mexicain eût accepté en 1840, comme évêque des deux Californies, Fray Garcia Diego y Moreno, ancien préfet des missions et ancien recteur de *Santa-Clara*, ce digne prélat ne put porter remède aux maux qui accablaient les pauvres Indiens ; il mourut de chagrin dans la station de *Santa-Barbara* le 30 avril 1846. Après lui le siège demeura vacant et le diocèse des deux Californies fut administré, durant ces années de troubles, de guerres et d'annexions, par le T. R. vicaire général, le P. franciscain Gonzalez qui, lui aussi, résidait d'ordinaire dans la mission de Santa-Barbara (2).

(1) On a publié à Bruxelles, en 1847, d'intéressantes lettres des Sœurs de Notre-Dame à leurs supérieures de Namur, sur leur pénible voyage et leur arrivée dans l'Orégon. Un vol. in-16 de 180 pages.

(2) Voir sur ces personnages le grand ouvrage de M. John Gilmary

Mais les événements allaient se précipiter. A la fin de l'année 1846, la guerre fut déclarée par les États-Unis au Mexique ; le général Scott passait le Rio-Grande et pénétrait dans la Nouvelle-Espagne ; en même temps le général Kearny, grand ami du P. De Smet, franchissait les Montagnes Rocheuses et soumettait en peu de mois toute la Californie (1). Dès la fin de 1847, l'administration américaine y était organisée, le colonel Fremont était nommé gouverneur du nouveau territoire, et le traité du 2 février 1848, signé à Guadalupe devait rendre cet état de choses définitif.

La guerre à peine finie et l'annexion réalisée, voici que le bruit de la découverte d'abondantes mines d'or, d'argent et d'autres métaux précieux se répand dans toute l'Amérique du Nord et dans le monde entier. Bientôt affluent dans la Californie des milliers d'émigrants de toutes les parties de l'Europe et des États-Unis (2). Ce fut comme une nouvelle invasion, non de barbares, mais de civilisés. Dès l'année 1850, les immenses placers des vallées du Sacramento et du San-Joaquin sont exploités par des bandes de mineurs et de travailleurs. La petite bourgade de San-Francisco, qui ne comptait, en 1847, que deux cents âmes, prit en quelques mois des développements aussi gigantesques qu'inattendus. Peu après, toutes les régions de la Californie furent occupées et peuplées avec une rapidité jusque là sans exemple dans l'histoire de la colonisation (3).

L'Église catholique allait y être infailliblement débordée par l'arrivée soudaine de tant d'émigrants de toute nation et de toute religion, à moins qu'elle ne parvînt à déployer une action aussi prompte qu'efficace. Il fallait tout d'abord organiser fortement la hiérarchie ecclésiastique et profiter pour cela de l'entière et absolue liberté que les États-Unis accordaient à l'Église comme à toutes les sectes chré-

Shea : *History of the Catholic Church within the limits of the United States.* t. IV. Diocèse of Both Californias, p. 329.

(1) L'histoire de cette conquête a été résumée par M. Bryant, dernier alcade de San Francisco, dans son *Voyage en Californie*, traduit par X. Marmier. Paris, Bertrand, 1850.

(2) *Ibid.*, pp. 178, 215 et 241.

(3) Dès le début, les Irlandais, en grand nombre, émigrèrent dans la Californie, et de là vient que l'élément catholique possède aujourd'hui dans cet État une très notable influence. Voir l'ouvrage de John Fr. Maguire, M. P. *The Irish in America*, ch. XIII, p. 262. (London, 1868).

tiennes. Dès 1850, le saint-siège nomma Mgr Joseph Alemany, zélé missionnaire dominicain d'origine espagnole, évêque de Monterey et Los Angeles. Trois ans après, il est remplacé sur ce siège par un digne lazariste, Mgr Amat, et créé archevêque de San-Francisco ; d'autres évêchés sont bientôt fondés dans les nouveaux États de l'ouest (1). Mais, à mesure que la population s'y accroissait comme par enchantement, il était nécessaire que de nombreux ouvriers évangéliques vinssent pourvoir aux besoins spirituels de cette prodigieuse immigration.

En 1849, le vicaire-général Gonzalez, qui avait eu connaissance de l'arrivée des Pères jésuites dans les missions de l'Orégon, s'adressa à leur supérieur et lui demanda avec instance que les missionnaires voulussent bien lui venir en aide dans la pressante nécessité où se trouvaient les catholiques de San-Francisco et des environs. Il n'y avait alors dans cette ville que la pauvre petite mission de Dolorès, qui avait à sa tête un ecclésiastique d'origine indienne. Le 8 décembre 1849, les PP. Accolti et Nobili, anciens compagnons de voyage du P. De Smet en 1844, arrivèrent dans la future métropole de la Californie. Le P. Gonzalez leur donna les pouvoirs nécessaires, et ils se mirent aussitôt à exercer toutes les fonctions du saint ministère. L'année suivante, ils allèrent s'établir avec un autre missionnaire de l'Orégon, le P. Goetz, dans l'ancien *Pueblo de San-José*, dirigé par un vieux prêtre mexicain ; de là ils rayonnaient dans toutes les missions à plusieurs lieues à la ronde. Le vicaire général Gonzalez, alors de résidence à Santa-Barbara, demanda aussi aux pères jésuites d'établir un collège à Los Angeles, mais ils ne purent accepter cette proposition, faute de sujets (2).

A trois milles de *San-José*, se trouvait l'ancienne mission de *Santa-Clara* desservie par un pauvre franciscain, le P. Maria del Refugio, qui désirait retourner à Mexico. L'évêque de Monterey, Mgr Alemany, qui avait pris en main l'administration spirituelle de la Californie, voulut que les pères jésuites se chargeassent de la direction de cette mission ; il leur céda les ruines des anciens bâtiments et de la vieille chapelle, à la condition d'y fonder une maison d'éducation. C'est là que, le 19 mars 1851, le P. de Nobili inaugura, avec neuf

(1) Voir Shea, *Op. cit.*, t. IV, pp. 293 à 359 et 695 à 720.
(2) *Woodstock Letters*, oct. 1891.

élèves, le petit collège de Santa-Clara, qui était appelé à un si grand avenir. Peu après, un de nos concitoyens, le P. De Vos, vint l'aider dans cette maison qu'il habita jusqu'à sa mort (1).

Vers le même temps, sur les instances de Mgr Alemany, le P. François Veyret, S. J., avec deux professeurs laïques, ouvrit près de la mission de Dolorès, à San-Francisco, une petite école qui fut la très modeste origine du grand collège que la Compagnie de Jésus établit un peu plus tard sur un vaste terrain, dans un lieu alors désert qu'on appelait la *Vallée de Sainte-Anne*. Dès 1854, on bâtit, sur cet emplacement, une petite chapelle et une résidence. Par suite de l'extension rapide de la ville, ce terrain se trouva être au cœur même de la cité, dans *Market street*, entre la 4e et la 5e avenue.

Cependant, le nombre des pères jésuites qui étaient venus en Californie, soit de l'Orégon et du Missouri, soit des provinces d'Europe, s'augmentait peu à peu, en raison même du développement que prenait le nouvel État de l'Union. On dut aller au plus pressé, et les missionnaires furent obligés de se multiplier pour visiter les anciennes et les nouvelles stations catholiques. C'est ainsi que nous voyons le P. Bixio et ses compagnons desservir périodiquement toutes les chapelles élevées au nord de San-Francisco, tandis que d'autres pères, dans leurs courses apostoliques, allaient soigner les fidèles éparpillés au sud de Santa-Clara, dans les localités d'Alviso, Mountain-View, San-Mateo, Saratoga, Los Gatos, New Almaden, Gilroy, etc., etc. Le P. De Vos poussait même jusqu'à l'ancienne mission franciscaine de *San-Juan Bautista* qui dépendait du diocèse de Monterey. Toutes ces stations furent remises plus tard aux soins du clergé séculier, à mesure que le nombre des prêtres s'accroissait dans la Californie et que l'on pouvait former des paroisses canoniques.

Mais il fallait assurer l'avenir des établissements que la Compagnie de Jésus venait de fonder dans les régions du Far-West américain. C'est en 1854, que le R. P. général Beckx, d'accord avec la Congrégation de la Propagande, assigna définitivement à la Province de Turin le soin des missions de la Californie et des Montagnes

(1) Le P. Pierre De Vos était né à Gand en 1797 ; il fut reçu, déjà prêtre, dans la Compagnie de Jésus, à Paris, en 1825. De retour en Belgique en 1831, il résida au collège d'Alost jusqu'en 1836, année où il partit pour les missions d'Amérique. Voir *Précis hist.* année 1859.

Rocheuses. Les événements survenus dans le Piémont depuis 1848, et les persécutions dont l'ordre de saint Ignace y était l'objet, permirent aux jésuites de ce pays de se rendre en grand nombre dans le nouveau champ d'apostolat qui semblait promettre de si riches moissons, et qui répondit si pleinement aux espérances qu'on avait conçues. A partir de cette époque, les jésuites purent se consacrer plus efficacement à la grande œuvre de l'éducation chrétienne et au développement des missions indigènes.

Le collège-pensionnat de *Santa-Clara*, en peu d'années, remporta des succès qui dépassèrent toutes les prévisions. En 1855, il obtint du gouvernement de l'État californien les privilèges d'une université et la faculté de conférer les grades académiques. A côté des études classiques et des classes professionnelles, on y organisa un cours complet de haut enseignement. La section scientifique, à cause des conditions spéciales où se trouve ce pays essentiellement minier, industriel et agricole, est tout à fait à la hauteur de nos meilleurs établissements d'Europe. Aussi le collège compte-t-il aujourd'hui, outre une centaine d'externes, plus de trois cents élèves pensionnaires appartenant aux meilleures familles de l'État. Les anciens bâtiments ont été abattus et de nouvelles constructions, en rapport avec les exigences modernes, ont été élevées (1). Un autre collège vient d'être ouvert à une lieue de là, dans la ville de *San-José;* il est spécialement destiné à l'instruction des classes moyennes de la société. Enfin, le collège-université de Saint-Ignace, à San-Francisco, est devenu un des établissements les plus importants de toute la Californie ; il n'a pas de pensionnaires, mais compte plus de huit cents élèves externes. Dès 1862, sur le terrain de la Vallée Sainte-Anne, le Père recteur Villeger avait bâti un grand édifice et une belle église qui, bientôt, devinrent insuffisants. On résolut en 1876 d'aliéner cet immeuble qui avait acquis une grande valeur ; avec le produit de la vente, on édifia le vaste collège et la splendide église que l'on admire aujourd'hui dans le beau quartier de *Hayes street*. L'église et le collège furent inaugurés au mois de février 1880 (2).

En même temps le P. Général de la Compagnie de Jésus avait

(1) Voir *Descriptive Catalogue of Santa-Clara college* for the year 1868.

(2) Une Vue de ce collège a été publiée dans le *Monitor de San-Francisco*, n° du 7 décembre 1887.

confié aux Pères de la province de Turin qui résidaient en Amérique l'apostolat des missions indiennes de l'Orégon et des Montagnes Rocheuses, fondées autrefois par le P. De Smet et bien plus voisines de la Californie que de l'État du Missouri. Ces missions, de même que les États qui les renferment, ont pris, depuis la construction des chemins de fer qui les traversent, de merveilleux accroissements (1).

Dans l'État de Washington, le plus voisin de la Columbie britannique, les missionnaires occupent la résidence de Saint-Louis de Gonzague près des *Spokane Falls*, celle de Saint-Joseph à *North Yakima* et celle de Saint-François Régis à *Goodwin*, près de Colville. Dans l'État de Montana, ils ont les missions de Saint-Ignace et de Sainte-Marie (comté de *Missoula*) pour les *Têtes-Plates* et les *Pends d'oreilles* ; celles d'Héléna, de Saint-François-Xavier et de Saint-Benoît-Labre, pour les Indiens *Corbeaux* et les *Cheyennes* ; celles de Saint-Pierre, de la Sainte-Famille et de Saint-Paul, pour les *Pieds noirs*, les *Pikanos*, les *Gros Ventres* et les *Assiniboins*. Dans l'État d'Idaho, ils ont établi les stations du Sacré-Cœur près de *Farmington*, de Saint-Joseph, près de *Lewiston*, pour les *Cœurs d'alène* et les *Nez-Percés* ; dans l'État d'Orégon, il n'ont que la petite mission d'*Umatilla*, près de Pendleton. Enfin, sur la pressante invitation du regretté Mgr Seghers, évêque de Victoria (île Van Couver) les Pères jésuites ont commencé tout récemment une mission dans l'Alaska, ce territoire boréal cédé il y a quelques années par la Russie aux États-Unis (2).

En résumé, les Pères de la province de Turin, avec les jésuites des autres provinces de l'Ordre qui leur portent secours, sont dans l'Amérique occidentale, au nombre de 256, dont une moitié dans les collèges de la Californie et l'autre moitié dans les missions indiennes que nous venons d'énumérer. Mais, grâce à Dieu, les jésuites ne sont pas les seuls à recueillir l'héritage des anciens missionnaires franciscains de la Californie.

Depuis que la hiérarchie ecclésiastique a été organisée par les souverains-pontifes Pie IX et Léon XIII dans ces florissantes contrées, ouvertes d'hier seulement au christianisme et à la civilisation, une

(1) Ainsi, l'Etat de Washington compte déjà plus de 100,000 habitants ; l'Orégon plus de 200,000 ; le Névada, 90,000 ; l'Utah, 150,000.

(2) Cette cession a eu lieu en 1867 au prix de 35 millions de francs ; dans les hautes chaînes de montagnes de ce pays il y a, paraît-il, de riches mines de métaux précieux.

foule de prêtres zélés, partis de tous les pays de l'Europe et de l'Amérique, sont allés se mettre à la disposition des vaillants évêques de ces nouveaux diocèses. Les anciens ordres de saint François et de saint Dominique y ont aussi de dignes représentants, et les congrégations récentes d'hommes et de femmes y ont créé une foule d'établissements de tout genre, qui préparent une ère nouvelle à ces régions restées si longtemps inconnues et isolées du monde civilisé. Nous ne pouvons les citer toutes ici et nous renvoyons nos lecteurs aux ouvrages de statistique religieuse qui les concernent (1). Nous devons cependant faire une mention spéciale des vaillantes sœurs de Notre-Dame de Namur ; les premières, il y a tout juste cinquante ans, elles ont quitté la Belgique pour l'Extrême-Ouest américain ; elles sont entrées en 1852 dans la Californie, où elles ont reçu en 1875 le renfort de leurs consœurs exilées du Guatémala ; elles possèdent aujourd'hui à San-Francisco, à Santa-Clara et à San-José trois maisons florissantes qui ne le cèdent à leurs établissements de Belgique, ni pour la piété, ni pour les études, ni pour l'excellente éducation chrétienne qu'y reçoivent les jeunes filles de toutes les classes de la société.

D'ailleurs, tous ces diocèses de l'Extrême-Ouest américain, rapidement peuplés par les émigrants des États-Unis et de l'Europe, vivront dans quelques années de leur propre vie et n'auront plus guère besoin d'avoir recours aux catholiques du vieux monde. Les évêques y fondent chaque année des séminaires, des collèges, des écoles, des œuvres catholiques de toute nature, et déjà l'on peut prévoir le jour où l'Amérique du nord-ouest sera entièrement européanisée ; elle n'aura alors plus rien à envier, au point de vue de la religion et de la civilisation, aux autres contrées qui forment toutes ensemble l'élite de l'humanité, régénérée par le christianisme.

Quant aux pauvres populations indiennes du continent américain, leur sort semble fixé depuis longtemps. Envahies, enveloppées de tous côtés par le flot toujours montant de l'immigration européenne,

(1) Cfr. le *Directoire du clergé d'Amérique* pour les dernières années *(Sadliers' Catholic Directory)*. Voir aussi, pour la Californie, le supplément illustré du *Monitor de San-Francisco*, publié à l'occasion du jubilé sacerdotal du pape Léon XIII. On y trouve, avec les portraits des évêques, des vues des principaux édifices religieux de ce pays qui promet à l'Église un si consolant avenir.

écrasées par la supériorité intellectuelle et matérielle de la race blanche, elles sont immanquablement condamnées à disparaître comme tribus et à se mêler peu à peu au peuple conquérant (1).

En attendant, le plus grand service qu'on puisse leur rendre, outre l'inestimable et suprême bienfait du salut éternel, c'est de les préparer le plus solidement possible à cette fusion inévitable ; c'est à quoi travaillent sans relâche les missionnaires qui se dévouent à la conversion et à l'éducation des tribus sauvages.

Dans les quelques *réserves* que les États-Unis ont laissées aux Indiens, les missionnaires les forment à la pratique sérieuse de la vie chrétienne et de la vie de famille, à l'apprentissage de l'initiative individuelle par la connaissance des métiers les plus usuels, par le travail agricole dans toutes ses applications. Tel est le but qu'ont en vue les missionnaires de la Californie et des Montagnes Rocheuses ; c'est surtout par l'éducation des enfants des deux sexes qu'ils parviendront à faire peu à peu de ces barbares grossiers, des hommes civilisés, des citoyens aptes à toutes les fonctions, à toutes les professions de la vie sociale. Plus longtemps on pourra les tenir à l'abri des corruptions et des tentations qui les entourent et qui ajoutent à leurs défauts naturels les vices qui les abrutissent chaque jour davantage et finissent par les tuer et les anéantir, plus aussi on aura de chance de créer en eux des caractères, des coutumes, des principes et des habitudes qui les rendront capables de sauvegarder à la fois leur religion, leur honneur et leur existence. C'est ce que nous expliquait dernièrement un voyageur qui avait vu à l'œuvre les missionnaires qui résident dans la tribu des *Cœurs d'alène*.

« La tribu des *Cœurs d'alène*, nous disait-il, est la perle de toutes les tribus sauvages dispersées dans les Montagnes Rocheuses. Nulle n'a fait autant de progrès dans la voie de la civilisation. Les *Cœurs d'alène* ne comptent que sur leurs bras et sur leur travail pour se nourrir, se vêtir et subvenir à tous leurs besoins. A la différence des autres tribus qui reçoivent du gouvernement des États-Unis des secours en vivres, en vêtements, en instruments de labour, etc., ils ont tenu à ne rien demander dans ce genre. La chasse n'est plus leur

(1) Voir sur cette intéressante question le beau travail de M. le professeur Kurth, intitulé *Sitting Bull*, et publié dans la *Revue générale*, année 1879.

occupation habituelle ; ils ont adopté le costume des blancs ; ils cultivent la terre, élèvent des troupeaux et construisent des maisons fort convenables avec granges et dépendances, qui ressemblent aux fermes d'Europe et d'Amérique. En devenant des chrétiens sérieux et convaincus, les *Cœurs d'alène* ont triomphé de l'oisiveté, de la passion du jeu, de l'ivrognerie, de la débauche, de tous les vices de la sauvagerie, de toutes les superstitions idolâtriques. »

Si l'on avait essayé le même système d'éducation religieuse et sociale dans toutes les tribus sauvages, ces pauvres Indiens seraient bien près de la civilisation chrétienne. Or, c'est là aussi le résultat qu'avaient obtenu dans les colonies espagnoles, avec l'efficace protection du gouvernement, les anciens missionnaires de la Californie, dont nous avons essayé de résumer ici les travaux apostoliques. C'est ainsi que les Indiens du Mexique ont été préparés à se fusionner insensiblement avec la race des conquérants ; c'est ainsi qu'ils sont devenus peu à peu capables et dignes de jouir de tous les bienfaits de la civilisation chrétienne. Depuis un siècle il n'en a plus été de même : l'indifférence religieuse des blancs, la diversité infinie des sectes et des nationalités qui se sont partagé les territoires des Indiens, ont empêché cette vigoureuse action tout à la fois religieuse et civilisatrice qui seule pouvait sauver les races indigènes. Si, à l'exemple des anciennes monarchies catholiques, les gouvernements modernes avaient adopté ces excellentes méthodes, pour éduquer, pour élever les peuplades sauvages à leur propre niveau, l'Amérique entière, tout en appartenant en définitive aux races supérieures, n'aurait pas détruit pour toujours les pauvres aborigènes, les premiers mais aussi les plus faibles et les plus malheureux habitants du continent américain.

Rappelons-nous, en lisant ces pages, que c'est un impérieux devoir pour tous les chrétiens, devoir tout à la fois de justice et de charité, devoir d'humanité et de religion, d'aider les missionnaires dans l'œuvre qu'eux seuls aujourd'hui poursuivent avec tant de vaillance et de dévouement.

V. B.

MISSION BELGE

DU

BENGALE OCCIDENTAL

RÉSIDENCE DE NOWATOLLI (CHOTA-NAGPORE)

LETTRES DU P. L. DASNOY, S. J.

Nowatolli (Bassia), 23 juillet 1892.

C'est samedi, aujourd'hui ; comme un bon curé, j'ai confessé mes ouailles,... en hindi, bien entendu. Demain, office paroissial, sans chant ni musique, du moins pendant la messe. Dès quatre heures et demie du matin, on commencera à battre le gong à coups espacés et vigoureux. La sonnerie se répétera trois ou quatre fois, et l'un après l'autre des groupes d'hommes et de femmes arriveront de différentes directions ; les femmes iront faire la causette au déra en attendant le dernier signal, et les hommes viendront s'asseoir sous la vérandah du bungalow. Cinquante petites affaires prendront tout le temps qui nous sépare de huit heures. Parmi nos gens, les uns demandent à changer des *pice* contre une, deux, trois roupies, afin de payer leur rente au *dikou*, propriétaire, lequel exige de l'argent et non du cuivre. Ils disposent donc leurs *pice* par petits paquets de seize, que je dois recompter avec soin ; gare, s'il manque une pièce. D'autres présentent des poulets et tâchent d'extorquer au *Saheb* le plus possible ; à lui de connaître le prix courant de la marchandise. D'autres encore apportent des œufs, qu'il faut avoir soin de mettre dans l'eau, pour s'assurer qu'ils sont intacts.

Enfin, huit heures arrivent ; un dernier signal fait entrer tout le monde. L'autel est dressé dans la plus large de nos chambres ; une petite armoire recouverte d'un tapis en tient lieu ; au-dessus, une grande croix donnée à Nowatolli par un brave saltimbanque, et deux

images, l'une de la sainte Vierge, l'autre de saint Joseph, collées au mur avec de la cire composent toute l'ornementation. Les gens prennent leurs places ; les élèves de l'école se rangent en lignes pressées autour de l'autel; leur chevelure et leur visage sont tout luisants d'une huile qui répand un étrange parfum dans la salle ; — derrière eux et sur les côtés se placent, assis sur leurs talons à la manière indienne, d'une part les hommes, d'autre part les femmes accompagnées de leurs bébés, criant, pleurant, s'agitant.

Aussitôt que j'ai fait le signe de la croix, l'assemblée entonne les prières du matin, sur une note si élevée, que j'ai peine à me faire comprendre de mon servant. On entonne, dis-je, car la récitation des prières est une sorte de psalmodie à pauses fixes et à cadences régulières. Les prières ainsi récitées avec un ensemble parfait et des inflexions de voix mesurées, forment une sorte de mélopée vraiment agréable à entendre. J'ignore de qui vient cette coutume; quoi qu'il en soit, c'est une excellente chose. Après les prières du matin, le chapelet, psalmodié de la même façon ; il prend le reste de la messe.

24 *juillet*. — La messe terminée, instruction par l'un de nos maîtres d'école. Je n'ose pas encore m'en charger moi-même, parce qu'il est fort difficile de se faire bien comprendre de gens aussi bornés ; un relatif, une forme trop grammaticale suffisent à les dérouter ; autant vaudrait leur parler le grec que le pur hindi. Leur hindi à eux, c'est un patois connu sous le nom de sadhani, dont il est difficile de s'accommoder pour annoncer la parole de Dieu. Il faut donc arriver à se faire un langage, qui, tout en gardant un certain degré de culture, approche cependant assez du sadhani, pour être à la portée de l'auditoire, ce qui n'est pas chose facile.

Je disais donc que l'un des maîtres d'école a fait l'instruction; mais d'abord, il y eut un cantique. Un de nos domestiques remplissait l'office de coryphée.—Le même homme est aussi à ses heures charpentier, cuisinier, maître d'école, tout ce qu'on veut. — Le coryphée lut une strophe du cantique, puis du plus haut ton de sa voix, il la chanta, accompagné de tous ceux qui pouvaient le suivre. La mélodie est un air du pays, un assez beau chant, dans lequel les artistes introduisent une foule de notes d'agrément, de fioritures et de trémolos. Après une dizaine de strophes, l'instruction commence. Exorde, tiré des circonstances: « Hé, là ! il y en a tout un tas qui dorment dans ce coin ; est-ce que vous venez ici pour dormir ? » —

Corps du discours ; proposition : « Si un homme venait à être le maître du monde entier (et restât pécheur ou païen), de quoi cela lui servirait-il à la mort? — Et des voix répondent de divers côtés : *Kuchh faida nahin*, cela ne lui serait d'aucun avantage. — Devant Dieu, un homme qui posséderait le monde entier est-il grand ou petit ? — Il est petit. — Nous autres, comparés au rajah de Palkot (vous connaissez le rajah de Palkot, hé?), sommes-nous très petits? — Très petits. — Et un homme qui serait maître du monde entier, est-il devant Dieu comme nous devant le rajah de Palkot? — Oui, comme nous devant le rajah de Palkot... » Et ainsi, pendant une demi-heure, l'instructeur expose à son auditoire le néant et l'instabilité des choses humaines.

Après l'instruction, enseignement des prières. Le catéchiste dit une phrase lentement, tout le monde la répète ; et l'on repasse ainsi *Pater*, *Ave*, *Credo*, commandements, actes. — « Hé, maintenant, les hommes de Kéluga, tout seuls ! » Après un moment d'hésitation, ils commencent timidement. — « Allons donc, fort ! » — Peu à peu, l'audace grandit et ça marche. — « A présent, les femmes de Kéluga, toutes seules ! » Elles se font prier, aucune n'ose commencer. Le coryphée se joint au catéchiste, et tous deux crient à pleine voix. L'assemblée rit des femmes de Kéluga ; enfin elles s'y mettent, et grâce à d'énergiques encouragements, elles s'en tirent.

On chante un nouveau cantique, puis on récite trois *Pater* et trois *Ave* pour les défunts ; on fait l'appel, et l'assemblée se disperse. — Les uns s'en retournent droit au logis ; d'autres passent par ma chambre. Encore des *pice* à changer ; celui-ci veut quelques gouttes de pétrole pour se frictionner la jambe ; celui-là, du goudron pour appliquer sur les plaies de ses bœufs ; un troisième, un morceau de sucre pour son enfant qui souffre des entrailles ; puis de la quinine, et de l'huile de ricin, etc. Quelques-uns même s'enhardissent à demander une bouteille, objet de suprême convoitise chez nos gens. Ces derniers sont rebutés ; les autres, servis, chacun à son tour. Vers dix heures, le bungalow est rentré dans son repos habituel.

Ainsi se passe un dimanche à Nowatolli. Je comptais parler de l'école, mais l'espace fait défaut. — Cette année est une année de misère pour nos natifs. Il n'y a peut-être pas un seul village où la petite vérole n'ait régné pendant des mois ; puis sont venues des fièvres sans fin, ensuite le choléra ; ce dernier fléau n'a sévi que

dans quelques centres et n'est pas arrivé jusqu'à Nowatolli ; je crois que partout nos chrétiens ont été épargnés. Finalement la situation s'améliore de jour en jour, et l'on commence à respirer.

N'oubliez pas les missionnaires de Nowatolli, leurs néophytes et leur école.

Nowatolli, 22 octobre 1892.

Nous avons, comme je l'écrivais dans une lettre précédente, un commencement de jardin, et je vous invite à l'admirer. Voici de beaux petits pois, qui grimpent le long des branchages placés pour les soutenir ; des haricots en fleurs et quelques choux, qu'on nous a donnés pour remplacer les nôtres dont la semence n'a pas réussi. Passons au verger : ici, des mûriers, mis en terre il y a trois mois, et qui ont déjà presque un mètre de haut ; là, une plantation de caféiers, deux cents pieds, qui donneront une récolte dans deux ans ; puis de jeunes ananas, en outre de longues lignes de bananiers, qui porteront des fruits en abondance ; et puis encore, un grand espace de terrain à faire valoir, et que nous comptons mettre en culture. Ainsi nos moyens de subsistance augmenteront peu à peu, et nous pourrons parfois remplacer par autre chose le riz qui tient lieu aujourd'hui de tout légume.

Un mot de nos bâtisses. Pendant cinq mois, des briques, du mortier, des poutres et des tuiles. D'abord, nous avons à réparer deux bâtiments, comprenant la cuisine, l'écurie, le logement des domestiques et l'école provisoire. Ensuite, nous commencerons à construire une chapelle et une école. Restera plus tard à trouver les ressources nécessaires à l'entretien des enfants, ce qui n'est pas une mince affaire. Depuis deux mois, nous avons congédié nos élèves, faute de riz à leur donner.

Notre ménage s'améliore ; à preuve, un résultat que nous venons d'obtenir. Une des choses dont la privation se fait le plus sentir dans nos jungles, c'est le pain. J'écrivais, il n'y a pas longtemps, que nous avions dû, pour plusieurs motifs, y renoncer. Nous cherchions cependant à combler le déficit, mais sans arriver à un succès réel ; le levain était toujours de mauvaise qualité. Me rappelant alors que dans l'Himalaya on emploie le houblon dans la préparation du levain, j'ai essayé du système, et maintenant, nous avons un excellent pain. La farine s'obtient ici même, dans un moulin qui nous a bien coûté

un franc. Il consiste en deux pierres plus ou moins arrondies ; l'une est fixe ; l'autre tourne sur la première. C'est le moulin primitif, en usage dans l'antiquité. La Bible en parle souvent, et Notre-Seigneur dit lui-même dans saint Mathieu : « Deux femmes tourneront la meule : l'une sera prise et l'autre sera laissée. »

Et maintenant, pour finir, une histoire de serpent. Dernièrement, je m'étais rendu à une demi-lieue d'ici, à Kéluga ; on m'avait prié d'aller voir deux pauvres enfants consumés par la fièvre. J'avais épuisé mes connaissances médicales, sans omettre de recourir à la prière, et souhaitant pour ces enfants d'échanger la terre contre le ciel. Je revenais paisiblement vers Nowatolli, quand derrière moi une troupe de gens accourent en criant : « Samp kat diga ! Un homme a été mordu par un serpent ! » Il s'agissait d'un païen du village, et la morsure était d'un cobra. Triste accident, car à pareille morsure on ne connaît pas de remède. Cependant, qui sait ?... Peut-être quelque bien à tenter. Je me dirige donc vers la demeure indiquée. Des enfants courent en avant, et crient : « Le Saheb arrive, il a un remède ! » Les femmes s'attroupent sur le seuil des maisons, les hommes suivent en cortège, les chiens hurlent. Cependant on criait aux enfants : « Fait-on *matti* là-bas ?... Vite, allez dire qu'on cesse le *matti !* » (Le *matti*, c'est l'invocation au diable.)

J'arrive à une hutte où l'on ne peut pénétrer qu'en se pliant en deux. A la lueur d'une petite lampe, j'aperçus le pauvre patient ; c'était un montreur de serpents ; il avait voulu, en état d'ivresse, tirer un cobra de son panier, et le reptile l'avait mordu furieusement à l'index de la main gauche. Cette main présentait un gonflement démesuré, sans que l'enflure toutefois parût s'étendre au bras ; tous les membres étaient flasques, et la bouche laissait découler une bave abondante. Évidemment, il ne restait plus aucun espoir de guérison. Je voulus pourtant faire essayer les moyens usuels : ligature, lavage, cautérisation, etc. Mais alors les sorciers intervinrent. « Le venin, dirent-ils, est lié ; il ne montera plus. » Ils avaient en effet pratiqué les incantations d'usage, et au moment où ce pauvre homme se mourait, ils prétendaient l'avoir sauvé. S'il se fût agi d'un chrétien, j'aurais à l'instant exigé leur expulsion ; mais, ici, que résoudre ? Je me trouvais en présence d'un malheureux païen, ivre, engourdi par l'effet du venin, entouré des ministres du démon : impossible de sauver ni l'âme ni le corps. Je me retirai désolé, pensant au sort éter-

nel qui attendait le moribond. Le lendemain, j'appris qu'il était mort peu de temps après mon départ.

Voilà une des tristes scènes dont le missionnaire est condamné à être témoin dans ces pays sauvages et idolâtres. Priez pour nos indigènes et pour ceux qui ont la charge de les évangéliser.

L. DASNOY, S. J.

MISSION DE BALASORE

LETTRE DU P. H. GENGLER, S. J.

Balasore, 3 septembre 1892.

J'écrivais, il y a quelques mois (1), que j'allais, sur le conseil de plusieurs messieurs, tant protestants que catholiques, organiser une tombola, en faveur de l'orphelinat et de l'église de Balasore. Après avoir reçu toutes les autorisations nécessaires, j'envoyai les billets, au prix d'une roupie chacun, dans toute l'Inde, et quelques séries aussi en Belgique, en Allemagne et en France. Mais d'un bon nombre de localités de l'Inde, on me renvoie les numéros, en disant qu'il est impossible de les placer, vu la pauvreté des gens. Me voilà donc obligé, pour me tirer d'affaire, d'aller chercher fortune ailleurs. Vous comprendrez sans peine que ce n'est pas chose aisée, dans un pays païen, où l'on n'est guère connu.

L'Orissa, de nouveau, se voit menacé d'une crise bien mauvaise. La saison des pluies a été nulle ; elle s'est réduite à deux jours, hier et avant-hier ; et malheureusement l'époque est passée. Jugez de là, ce que peuvent produire les rizières de l'Orissa, qui demandent, pour une bonne récolte, trois mois de pluies. Je suis allé trouver hier le Collecteur, ou premier magistrat anglais du district, pour savoir quelles mesures on prendrait en vue de la prochaine disette. Il m'a répondu de revenir dans quelques jours, parce qu'il attendait les rapports des districts voisins, après quoi il examinerait. Dieu, sans doute, veut se servir du fléau pour amener à l'Évangile un certain nombre de ces pauvres païens ouriyas, si obstinés dans leur idolâtrie.

(1) Nous avons publié, dans notre livraison d'avril, p. 174, la lettre à laquelle le P. Gengler fait ici allusion. — N. R.

Plusieurs désirent se joindre à nous ; mais nul moyen de m'en charger, vu l'impossibilité où nous sommes de leur procurer le nécessaire, et je suis condamné à les voir se donner aux baptistes. Ces derniers ont deux orphelinats, dont tous les bâtiments sont terminés ; chacune des deux maisons a reçu des fondations d'une dame américaine. D'ailleurs, les baptistes dirigent dans l'Orissa des missions assez considérables ; ils y consacrent de grandes sommes d'argent, reçues en partie du Canada et d'une société érigée à Londres. Et nous, catholiques, dans notre pauvreté actuelle, comment lutter contre eux ? Un troisième orphelinat vient d'être érigé par les Hindous de la secte de Brahmo-Somaj, qui rejettent les idoles et reconnaissent un Dieu unique.

Si notre tombola parvenait à réussir, ce nous serait d'un immense secours dans ces conjonctures difficiles. Je prie le Père des orphelins de récompenser largement quiconque voudra bien s'intéresser à cette œuvre de charité.

H. GENGLER, S. J.

Au sujet de la disette qui menace l'Orissa et les districts voisins, on lit, dans l'*Indo-European Correspondence* de Calcutta (n° du 26 octobre 1892, p. 1021), les détails suivants : « Un missionnaire américain (protestant) écrit, de Midnapore, que la détresse règne parmi le peuple ; la famine approche et l'on n'est pas en état de l'affronter. L'an dernier, le riz a donné une excellente moisson ; mais on a autorisé l'exportation en quantités considérables, pour satisfaire aux demandes de l'étranger ; par suite, les gens du district, pendant plusieurs mois, ont dû acheter leur riz à des prix exhorbitants. Après cela, voici que la récolte fait presque totalement défaut dans diverses parties considérables du district. On a commencé quelques travaux de charité, *relief works* ; mais les salaires journaliers proposés, quatre *pice* (15 centimes) pour les hommes et les femmes, n'empêcheront pas une famille de mourir de faim, surtout lorsqu'il n'y a qu'une seule personne capable de travailler. »

ÉPHÉMÉRIDES DE LA MISSION.

Le transfert au collège de Darjiling de la division inférieure des pensionnaires a permis au collège Saint-François-Xavier de Calcutta d'agrandir les locaux des cours supérieurs ou universitaires (*College department*), et par suite d'admettre un plus grand nombre d'élèves. Le chiffre des in-

scriptions dans ces cours dépasse deux cents. — Cette année, 13 élèves ont subi avec succès l'examen d'immatriculation ; 24, l'examen préparatoire au grade de bachelier, et 14, celui de bachelier ès-arts.

Les sodalités d'hommes et de femmes, au nombre de cinq, érigées dans l'église Saint-François-Xavier, l'une des chapelles paroissiales, rue *Bow-Bazar*, desservie par le P. J.-B. Goffart, S. J., ont célébré par une fête commune l'Assomption de la T. S. Vierge. Le matin la communion générale, et le soir un salut solennel réunissaient aux pieds de Marie une assemblée nombreuse de congréganistes.

Les exercices de la retraite annuelle pour laïcs, inaugurés en 1883 au collège Saint-François-Xavier de Calcutta, ont eu lieu cette année du 24 au 28 septembre ; 25 messieurs y assistaient. Les retraitants passent la journée entière au collège ; mais le manque de place ne permet pas d'offrir à tous une chambre pour la nuit.

Le 5 octobre dernier, le collège Saint-Joseph de Darjiling a célébré la fête jubilaire de cinquante ans de vie religieuse de son premier recteur, le R. P. Henri Depelchin. De cette longue période, le vaillant missionnaire a consacré 23 ans à l'Inde anglaise et cinq à l'Afrique australe (1). Né le 24 janvier 1822, le R. P. Depelchin entra dans la Compagnie de Jésus au noviciat de Tronchiennes, le 25 septembre 1842. Fondateur de la mission belge du Bengale occidental, en 1859, et de la mission du Zambèse en 1879, il reprit en 1887 la route de l'Inde pour aller ouvrir en janvier 1888, le nouveau collège Saint-Joseph à Darjiling, station sanitaire de l'Himalaya. C'est à l'intrépide ardeur, au courage persévérant du P. Depelchin, que sont dus les grands et beaux bâtiments du collège, terminés l'an dernier, où se trouvent déjà réunis près de 130 pensionnaires, et qui peuvent en contenir de quatre à cinq cents. Respecté et aimé de tous les Européens qui séjournent à Darjiling, le vénérable jubilaire, le *Grand old Rector*, comme l'appelle le correspondant d'un journal, vit avec joie se ranger autour de lui un groupe nombreux d'amis, empressés à lui offrir leurs cordiales félicitations. Mgr Goethals, S. J., archevêque de Calcutta, présidait l'assemblée, ayant à ses côtés Lady Elliott, femme du lieutenant-gouverneur du Bengale, qui avait elle-même souhaité de rendre cet hommage public au zèle infatigable du vénéré missionnaire. Le programme de la fête, exécuté tout entier par les élèves du collège, comprenait d'abord une partie musicale, ensuite différents exercices gymnastiques et militaires. Au rapport du *Darjeeling Standard*, qui relate avec complaisance les détails de la réunion (2), le succès dépassa toute attente, et excita l'admiration de l'assemblée. A. L.

(1) Voir sur le R. P. Depelchin, *Précis hist.* a. 1887, p. 553.
(2) Numéro du samedi 8 octobre 1892.

BIBLIOGRAPHIE

—

CARTULAIRE *de l'abbaye de N.-D. de Bourbourg*, par *M. Ignace de Coussemaker* — 3 vol. in-8°.— Lille, Ducoulombier, 1891.

Nos lecteurs savent avec quelle ardeur et quelle science le regretté M. de Coussemaker poursuivait ses études historiques sur la West-Flandre et la Flandre française. Malgré ses occupations municipales et son dévouement à la chose publique, peu de particuliers ont plus fait que lui pour l'histoire de ces intéressantes contrées ; malheureusement il a été trop tôt ravi en 1890, à la reconnaissance de ses concitoyens de Bailleul, et au progrès des sciences historiques. C'est un de ses amis, M. Bonvarlet de Dunkerque, qui a publié le *Cartulaire* que son regretté compatriote laissait inachevé ; il l'a fait précéder d'une excellente préface, où il montre toute l'importance de ce genre de publications. Le cartulaire de N.-D. de Bourbourg est d'un intérêt particulier pour les familles de notre pays, qui trouveront dans l'histoire des abbesses de cet antique monastère (1100-1792) de nombreux et précieux documents sur leurs ancêtres et sur le bien qu'ils ont opéré autour d'eux durant une longue suite de siècles.

LE BIENHEUREUX GODEFROID, comte de Cappenberg, de l'ordre de Prémontré. Notice par I. V. S., O. P. Tamines, 1892.

LA BIENHEUREUSE HILDEGONDE, comtesse de Meer, et ses enfants : le B. Herman et la B. Hedwige, de l'ordre de Prémontré, par le même auteur. Tamines, 1892.

SAINTE BÉATRIX, illustre pénitente de l'ordre de Citeaux, honorée à l'abbaye de l'Olive. Morlanwelz, 1892.

Ces trois petites notices, écrites avec érudition, d'un style simple et clair, sont bien de nature à édifier les fidèles ; elles nous font connaître quelques-unes des gloires des ordres de saint Norbert et de saint Bernard ; elles nous reportent à cette grande époque de foi où les puissants et les riches faisaient le plus noble usage de leur fortune, donnaient à tous d'héroïques exemples de renoncement au monde et pratiquaient à un haut degré toutes les vertus chrétiennes et religieuses. On lira avec plaisir et profit les vies de ces illustres

personnages dont plusieurs sont apparentés avec les souverains et les principaux seigneurs de nos anciennes provinces des Pays-Bas.

Les maladies de l'Afrique tropicale, par le P. Joseph Etterlé, S. J., missionnaire du Zambèze. — Un vol. in-8° de 192 pp. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1892. — Prix : 2.50.

Voici un petit livre extrêmement utile et vraiment pratique pour tous ceux qui ont à séjourner dans l'Afrique tropicale. Missionnaires, officiers, employés, touristes y trouveront des renseignements positifs, fruit de l'expérience de l'auteur et des principaux voyageurs qui ont parcouru ces contrées. Bien des ouvrages ont traité de l'hygiène et des maladies des pays tropicaux, mais ils ont été écrits à un point de vue scientifique, par et pour les hommes de l'art ; le livre du P. Etterlé est plutôt un guide ou manuel qui s'adresse à la généralité des lecteurs. Et qui de nos jours, en Belgique, n'a pas l'un ou l'autre parent, ou ami, qui n'a pas un confrère ou un camarade parmi les nombreux compatriotes qui se rendent chaque année dans les immenses régions du Congo indépendant ? Ce sera leur rendre un grand service que de leur mettre entre les mains ce petit opuscule, appelé peut-être à leur conserver la santé et la vie.

NÉCROLOGIE

Le Sacré Collège vient de perdre un de ses membres les plus éminents ; le cardinal Lavigerie est pieusement décédé à Saint-Eugène près d'Alger, le samedi 26 novembre 1892. Né à Esprit, près de Bayonne, le 31 octobre 1825, Charles Lavigerie se prépara de bonne heure au sacerdoce. Ordonné prêtre, il voulut prendre ses degrés en Sorbonne et bientôt il fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique et auditeur du tribunal de la Rote romaine pour la France. Après la guerre de Syrie de 1860, il s'était dévoué à l'Œuvre des Écoles d'Orient. En 1863 il fut préconisé évêque de Nancy, et en 1867, archevêque d'Alger. D'une activité dévorante, le jeune prélat parcourut son immense diocèse, établit partout des écoles et des églises, et fonda la Congrégation des *Pères blancs* spécialement destinée à l'évangélisation de l'Afrique. Après l'annexion de la Tunisie à la France, il fut nommé primat d'Afrique, archevêque de Carthage,

délégué apostolique du Soudan et du Sahara. Enfin, pour reconnaître les services rendus par l'ardent missionnaire, Léon XIII l'appela en 1882 à la pourpre romaine et le créa cardinal du titre de Sainte-Agnès hors des murs. Depuis lors, loin de se reposer, il a attiré sur lui les regards du monde entier, en se mettant à la tête de la croisade anti-esclavagiste.

—Le 15 novembre dernier est subitement décédé, dans sa pieuse et profonde retraite de Villers-Perwin, Mgr EDMOND-JOSEPH DUMONT, ancien évêque de Tournai. Né à Chassart en 1828, le défunt appartenait à la considérable famille Dumont, si populaire dans l'arrondissement de Nivelles. Il fit son cours d'humanités au petit séminaire de Malines et acheva ses études de théologie au Collège belge à Rome ; à peine ordonné prêtre, il se voua aux missions d'Amérique et exerça le saint ministère dans le diocèse de Détroit. Le mauvais état de sa santé le ramena en Belgique où il fut chargé de la formation des jeunes missionnaires au Séminaire américain de Louvain. C'est là que le pape Pie IX, sur les indications de Mgr Cattani, nonce à Bruxelles, et de Mgr de Montpellier, évêque de Liège, l'envoya en 1873 prendre possession de l'antique Église de saint Eleuthère. Le nom de ce vénérable prélat, dit le *Bien public* de Gand, rappelle une des plus pénibles épreuves auxquelles l'Église ait été soumise en Belgique ; mais les douloureux incidents de son épiscopat ne doivent pas nous faire oublier les vertus et les qualités éminentes qui avaient désigné le jeune ecclésiastique au choix de Pie IX : une piété ardente, une grande charité, un zèle vraiment apostolique pour le salut des âmes. Ce zèle, il le déploya surtout dans la fondation de nombreuses écoles libres, lors de la « loi de malheur » imposée au pays par le cabinet libéral de 1878. Malheureusement une exaltation maladive vint altérer ces belles qualités et contraignit le Saint-Siège à donner en 1883 un successeur à Mgr Dumont. Depuis cette époque le calme était rentré peu à peu dans son esprit, mais sa santé était demeurée profondément ébranlée. La mort aura été pour lui une délivrance et l'aura, après une vie tristement troublée, introduit dans l'éternelle paix.

Les funérailles de Mgr Dumont ont été célébrées dans la petite église de Villers-Perwin, au milieu d'un immense concours de fidèles. Le catafalque s'élevait dans le chœur et sur le cercueil on avait étendu les ornements sacerdotaux avec la crosse, la mitre et la croix pectorale. Après le saint sacrifice, Mgr Du Rousseaux, évêque de Tournai, a chanté les cinq absoutes, comme il est d'usage pour les évêques. De chaque côté du corps se tenaient plus de deux cents

ecclésiastiques des diocèses de Tournai et de Malines, ainsi que plusieurs pères jésuites et récollets ; on remarquait dans l'église une foule de sommités de la science, de la politique et de l'industrie : M. de Burlet, ministre de l'Intérieur, M. de Broux, sénateur, M. le baron Drion, représentant, Mgr Cartuyvels et Mgr Mercier de l'Université de Louvain, etc., etc. L'offrande a duré plus d'une heure et demie, et c'est au milieu de la douleur universelle que la dépouille mortelle du vénéré défunt a été déposée dans le tombeau de la famille Dumont.

— Le dimanche 6 novembre, est mort au château d'Anvaing, dans la 93e année de son âge, le comte DE LANNOY, Grand-Maître de la maison de S. M. la reine des Belges. L'un des derniers, sinon le dernier de sa génération, le noble vieillard est descendu dans la tombe en emportant avec lui, comme récompense terrestre de ses vertus chrétiennes, l'estime et la vénération de tous ceux qui l'ont connu. Nature pacifique et toujours affable, caractère loyal, d'une noblesse vraiment généreuse et d'une extrême bienveillance ; bon et compatissant pour les petits, d'une aménité et d'un tact exquis dans ses relations les plus élevées ; véritable type du gentilhomme et du chrétien de vieille roche, il était de ces hommes, sympathiques à tous, qui font l'honneur des vieilles familles, l'honneur aussi de la religion. Ame franche et sans détours, il ne connut jamais les calculs de l'ambition et c'est au coin du désintéressement le plus absolu qu'ont toujours été marqués les liens de respect et de dévouement qui l'attachaient à la Famille Royale. Fidèle à ses princes, il ne l'était pas moins à son Dieu, qu'il servait avec toute la conviction de sa nature droite et foncièrement chrétienne. Aussi la mort n'a-t-elle pas surpris ce grand vieillard : depuis longtemps il était bien préparé à entrer dans l'éternité ! Les funérailles de cet homme vénérable, descendant du Lannoy vainqueur de François Ier, aussi simple dans sa vie qu'il était grand par sa naissance et ses vertus, ont eu lieu le samedi 12 courant, dans l'église d'Anvaing, au milieu du concours de toutes les classes de la société.

— Le 22 novembre est saintement décédé, au Carmel de Courtrai, le T. R. P. ANTONIN, Provincial des Carmes Déchaussés des Flandres. C'était un religieux d'une vertu et d'une piété éminentes ; il fut élu, à plusieurs reprises, Prieur des Carmes Déchaussés de Gand. Conformément à l'esprit de sainte Thérèse, il fit resplendir dans son église toutes les pompes du culte et donna une puissante impulsion à la dévotion de N.-D. du Scapulaire et à saint Joseph. Nommé Provin-

cial, il accomplit les devoirs de sa charge avec un dévouement au-dessus de ses forces, déjà fort affaiblies par une santé chancelante. N'écoutant que son zèle, il essaya de terminer la visite de ses monastères, lorsqu'il fut surpris par la maladie qui l'enleva presque inopinément, victime du devoir et de l'obéissance à la règle.

— La Belgique vient de perdre un de ses magistrats les plus distingués. Le 15 novembre 1892 est décédé à Bruxelles M. Frédéric-Joseph-Désiré BAYET, premier président de la Cour de Cassation. Né à Namur le 3 août 1820, il fit de brillantes humanités au collège de la Paix de sa ville natale ; il suivit ensuite les cours de Droit à l'Université de Liège. Inscrit au barreau liégeois, il ne tarda pas à y conquérir une place des plus honorables. Le 26 septembre 1851, il fut nommé substitut du procureur du roi près le tribunal de Neufchâteau ; trois mois après, il passait en la même qualité à Mons. Après avoir été successivement procureur à Dinant (1859), substitut du procureur général près la cour d'appel de Liège (1860), conseiller à la même cour (1862), le défunt fut le 14 septembre 1867 nommé conseiller à la cour de cassation. C'est à l'unanimité que les conseillers de cette haute cour le choisirent le 3 décembre 1890 pour leur premier président. Catholique convaincu et pratiquant, magistrat d'une science juridique profonde, M Bayet jouissait auprès de ses collègues de la magistrature et des membres du barreau d'une réputation d'impartialité absolue ; il donnait à sa famille et à ses amis l'exemple édifiant de toutes les vertus chrétiennes ; sa modestie et son affabilité lui avaient attiré l'estime et l'affection de tous ceux qui avaient pu apprécier son noble caractère ; il ne dissimulait en aucune circonstance ses sentiments religieux et quoique placé à la tête de la magistrature du pays, il ne dédaignait pas de remplir avec zèle les modestes fonctions de président du conseil de fabrique de la paroisse qu'il habitait.

CHRONIQUE DU MOIS DE NOVEMBRE

—

1. — M. le comte de Mérode-Westerloo, ancien représentant de Bruxelles, est nommé par le Roi ministre des Affaires étrangères.

— Un cours de hautes études sociales est établi à l'Université de Louvain.

— Le différend qui existait entre l'État Indépendant du Congo et les sociétés commerciales est aplani par une ordonnance du Roi-Souverain.

6. — Dans un « interview » avec un journaliste, le prince de Bismarck avoue avoir altéré la fameuse dépêche d'Ems de l'empereur Guillaume Ier, afin de provoquer la guerre de 1870 ; cet aveu produit en Allemagne et dans toute l'Europe une très mauvaise impression.

— Le jury canadien acquitte M. Mercier, ancien ministre de l'État de Québec, poursuivi pour fraudes et concussions ; ce verdict est très remarquable, après tout l'éclat qu'on avait donné à l'accusation.

8. — S. M. le roi Léopold ouvre solennellement les Chambres constitutionnelles; l'Adresse en réponse au discours du Trône est votée à une grande majorité par les deux Chambres. A cette occasion, ont lieu à Bruxelles quelques manifestations insignifiantes, hautement blâmées par l'opinion publique.

— Une bombe de dynamite éclate dans un commissariat de police de Paris et tue cinq employés de ce bureau.

— M. Cleveland, démocrate, est élu, à une grande majorité, pour succéder au mois de mars prochain à M. Harisson, républicain, comme président des États-Unis.

10. — Les audiences données par le Souverain-Pontife, à l'occasion de son jubilé épiscopal, sont inaugurées par la réception au Vatican des déléguées des Dames du Sacré-Cœur et de leurs élèves.

11. — LL. MM. le Roi et la Reine de Portugal sont reçues à Madrid par la Reine régente et sont acclamées par une foule nombreuse.

13. — Le Souverain-Pontife sanctionne deux décrets de la Congré-

gation des Rites, concernant la prochaine béatification : 1° De cinq martyrs de la Compagnie de Jésus, les VV. Rodolphe Aquaviva, Alphonse Paceco, Antoine Francisci, Pierre Berno et François Arenca ; 2° De cinq martyrs de l'Ordre des Frères Prêcheurs, les VV. Pierre Sanz, François Serrano, Joachim Royo, Jean Alcober et François Diaz.

15. — Le grand duc Serge de Russie, frère du Czar, est reçu en audience particulière par le Pape ; il visite la Basilique de Saint-Pierre et les principaux monuments de Rome.

20. — Les membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul, au nombre de plus de mille, ont célébré à Bruxelles, le matin à Sainte-Gudule, et l'après-midi, par une séance générale et un banquet, le cinquantenaire de l'établissement dans notre pays de cette admirable institution. Nous reviendrons prochainement sur cette belle manifestation de foi et de charité.

21. — Les révélations faites à la Chambre française, au sujet de la Compagnie de l'Isthme de Panama et des banquiers juifs employés par elle, pour corrompre des fonctionnaires et des députés, causent en France un énorme scandale ; un procès est entamé et une enquête parlementaire est instituée.

22. — Les Chambres françaises votent une loi qui punit plus sévèrement que par le passé les provocations à des crimes ou délits par la voie de la presse. Dans la discussion, M. le comte de Mun prononce un magnifique discours.

23. — L'expédition française du général Dodds au Dahomey, après une marche de trois semaines et une série de sanglantes victoires, s'empare des villes de Kana et d'Abomey. Le roi Behanzin, cet affreux tyran, est en fuite; son royaume sera partagé entre plusieurs chefs sous le protectorat de la France. Il est à espérer que les sacrifices humains, qui étaient le scandale de l'Europe et du monde, y seront enfin abolis.

28. — Le Président de la République accepte la démission du ministère Loubet, dont la Chambre des Députés blâme la conduite dans l'affaire de l'Isthme de Panama.

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1892.

I. ARTICLES

Baesten (V.), S. J. — A nos lecteurs : objet de la revue, p. 5.
— L'œuvre des Missions catholiques : I. Sa nature et ses résultats, p. 11 ; II. Les ordres religieux, pp. 63, 146, 289.
— Le T. R. P. Antoine Anderledy, XXIIIe général de la Compagnie de Jésus, p. 49.
— La nouvelle mission belge de la Compagnie de Jésus dans l'État Indépendant du Congo. (Décret de la S. Congrégation de la Propagande), p. 193.
— Le comte Ernest d'Ursel, lieutenant du Génie, détaché au Congo, mort à Loulouabourg le 9 janvier 1892, p. 337.
— Les anciennes missions de la Californie (*Monitor of San Francisco*), pp. 439, 481, 547.
— Les Jésuites au Congo (1548-1759), p. 529.
Ballerini, S. J. — Un petit ange aux pieds de Marie, p. 226.
Bodson (Th.), S. J. — Lettre sur la mission du Barway (Chota-Nagpore, Bengale occidental), p. 162.
Cosquin (Emm.) — Salomon et le temple de Jérusalem, p. 177.
— Les papyrus grecs récemment trouvés en Egypte, p. 425.
Cus (A.), S. J. — Le R. P. Bodson, S. J., supérieur de la mission belge du Bengale occidental, p. 385.
Dasney (L.), S. J. — Lettres sur la mission de Nowatolli (Chota-Nagpore, Bengale occidental), pp. 507, 562.
De Tommerman (Ch.), S. J. — Précis géographique et historique sur le Congo belge, p. 241.
Frencken (W.), S. J. — Lettres sur la mission de Khunti-Dorma (Chota-Nagpore, Bengale occidental), p. 303.
Gengler (H.), S. J. — Lettres sur la mission de Balasore (Bengale occidental), pp. 174, 567.
Haghenbeek (L.), S. J. — Lettres sur les missions dans le Chota-Nagpore (Bengale occidental), p. 115.
Huyghe (E.), S. J.— Lettres sur la mission de Khunti-Dorma (Chota-Nagpore, Bengale occidental), p. 314.
Hornig (J.), S. J.— Mission de Keilands (Colonie du Cap), p. 267.
Lallemand (A.), S. J. — Mission belge du Bengale occidental. Coup d'œil général sur les missions indigènes, pp. 25, 76.
— Les missions de la Compagnie de Jésus dans l'Afrique australe, pp. 203, 265, 362.

Laurent (J.-B.), S. J. — Lettre sur la résidence de Ranchi (Chota-Nagpore, Bengale occidental), p. 113

Maene (A.), S. J. — Lettres sur la mission du Barway (Chota-Nagpore, Bengale occidental), p. 277.

Motet (C.), S. J. — Lettres sur la mission indigène à Kurseong (Sikkim anglais, Bengale occidental), p. 427.

Scharlacken (A.), S. J. — Lettres sur la mission indigène à Darjiling (Sikkim anglais, Bengale occidental), p. 473.

Sommervogel (C.), S. J. — Les Jésuites belges à Rome et à Vienne en 1561, p. 130.

Van den Gheyn (J.), S. J. — La langue congolaise et les idiomes bantous, pp. 49, 97.

— L'exportation des cloches des fondeurs belges au XVIe siècle, p. 125.

Van der Mellen (Ph.), S. J. — Lettres sur la mission de Nowatolli (Chota-Nagpore, Bengale occidental), pp. 117, 161.

Verhaegen (P.) — Les Bollandistes en l'an IV de la République, p. 420.

Walrave (J.), S. J. — Lettres sur la mission de Dighia (Chota-Nagpore, Bengale occidental), p. 169.

Missions. — *Bengale occidental.* Lettres et nouvelles, pp 25, 76, 111, 161, 277, 303, 382, 385, 465, 507, 562. — Éphémérides de la mission, pp 37, 91, 124, 176, 281, 323, 516, 568. — District des XXIV Pergannas, p. 25. — Chota-Nagpore : Ranchi, p. 113; Nowatolli, pp. 117, 161, 507, 562 ; Barway, pp. 162, 277 ; Dighia, p. 169 ; Khunti Dorma, p. 303. — Orissa et Midnapore, p. 76. Balasore, pp. 174, 567. — Sikkim anglais : Kurseong, p. 465 ; Darjiling. p. 472.

— *Congo.* Départ des Sœurs de la charité de Gand, pour le Congo, p. 39. — Nouvelle mission belge de la Compagnie de Jésus dans l'État Indépendant du Congo. Décret de la S. Congrégation de la Propagande. — Carte, p. 193. — Missionnaires jésuites destinés à la nouvelle mission du Kwango, p. 381. — *Afrique australe.*— Zambésie inférieure, p. 204. Quilimane, p. 205.— Milangé, p. 206. — Boroma, p. 209. — Inhambane, p. 214. — Nouvelles diverses, p. 216. — District oriental de la colonie du Cap. Kalkfontein, p 219. — Dunbrody, p. 220. — Grahamstown, p. 221. — Stutterheim, p. 265. — Keilands, p. 266. — Matébéléland et Mashonaland, p. 362.

Miscellanées. — Les noces d'argent de LL. AA. RR. le comte et la comtesse de Flandre, p. 233. — Mgr Decrolière, le nouvel évêque de Namur, p. 234. — L'école apostolique de Turnhout, p. 325. — L'inauguration du buste de Mgr Xavier de Mérode. Discours du général de Charette, p. 329. — Lettre encyclique de Léon XIII sur Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique, le 12 octobre 1492, p. 433. — Le T. R. P. Luiz Martin, XXIVe général de la Compagnie de Jésus, p. 517. — Bref de Léon XIII au T. R. P. Luiz Martin, général de la Compagnie de Jésus, p. 520.

Chronique du mois. — Décembre 1891, p. 48 ; janvier à novembre 1891, pp. 96, 143, 191, 239, 288, 335, 384, 431, 479, 527, 575.

II. BIBLIOGRAPHIE

A comparative Grammar of the South-African Bantu Languages, by **J. Torrend**, S. J., pp. 49, 97. — Grammaire arabe, par le P. **Donat Vernier**, S. J., p. 92. — Études de théologie positive sur la sainte Trinité, par **Th. de Régnon**, S. J. Première série, exposé du dogme, p. 93. — Saint Boniface de Bruxelles, doyen de Sainte-Gudule, évêque de Lausanne (1181-1260), par **J.-F. Kieckens**, S. J., p. 136. — Diest in den patriotentijd (Diest au temps des patriotes), par **F. di Martinelli**, p. 136. — Het Hoofdambacht der Merseniers, door **Ed. Geudens**, p. 137. — Le Drapeau, drame un acte et en vers, par le P. **Chopin**, S. J., p. 137. — Salomon, son règne et ses écrits, par Mgr **Meignan**, p. 177. — Leven van den H. Aloysius van Gonzaga, door **R. Dutaye**, S. J., p. 183. — La vénérable Jeanne de Lestonnac, fondatrice de l'ordre de Notre-Dame (1556-1640), par le R. P. **Mercier**, S. J., p. 183. — Le rythme du chant grégorien, par Dom **L. Janssens**, p. 184. — La grève, drame en un acte et en vers, par Dom **L. Janssens**, p. 184. — Notre-Dame de Rome, honorée à l'abbaye de Soleilmont, par **I. V. S.**, O. P., p. 184. — Les délices de l'âme, ou Jésus au Très Saint Sacrement, par le R. P. **De Ryckere**, O. P., p. 185. — Le XIXe siècle. Justice et miséricorde de Dieu, par le R. P. **M. de Rochemure**, S. J., p. 185. — De Bordeaux à Jérusalem par les voies romaines, par **Fulgence Meunier**, p. 186. — Annales ecclésiastiques, de 1869 à 1889 (IIIe fasc.), par Dom **Chamard**, p. 186. — Les cures de l'abbé Kneipp à Wörishofen, par **Ern. Geethals**, p. 186. — Le R. P. Félix, S. J., par le P. **Jos. Jenner**, S. J., p. 235. — Ignaz von Döllinger. Eine Charakteristik, von Dr **Emil Michael**, S. J. Zweite, vermehrte Auflage, p. 236. — L'Extase de Marie ou le Magnificat, par le R. P. **Seidler**, p. 285. — Tracts populaires, publiés sous la direction de M. **Pierre Limbourg**, p. 285. — Le Zèle sacerdotal, par le R. P. **de Lange**, S. J., p. 285. — L'Ecole apostolique de Turnhout, compte rendu de 1891, p. 325. — Voyage au mont Ararat, par **Jules Leclercq**, p. 332. — Florilegium, seu fasciculus precum et exercitiorum, quæ florum instar collegit **A. C. De Schrevel**, S. T. L., p. 332. — **L. Lessius**, S. J. Recollectiones precatoriæ desumptæ ex XIV libris de Perfectionibus moribusque divinis, p. 430. — Vie de saint Jean-Baptiste, par l'abbé **J.-B. Dewez**, (édité par l'abbé **J. Nolet de Brauwere van Steeland**), p. 430. — Documents pour servir à l'histoire des domiciles de la Compagnie de Jésus dans le monde entier, de 1540 à 1773, collationnés par le P. **Alfred Hamy**, S. J., p. 431. — Theologia moralis, auctore P. **Benj. Elbel**, O. S. Fr.; novis curis edidit P. F. **Irenæus Bierbaum**, p. 522. — Jean-Corneille Lamberts, curé de Thildonck en Brabant, fondateur de la Congrégation des Ursulines

de Thildonck, par le P. **H. Saintrain**, p. 522. — Histoire politique interne de la Belgique, par le P. **Firmin Brabant**, S. J., p. 523. — **L. de la Garde de Dieu**, Histoire de l'islamisme et de l'empire ottoman, p. 524. — Mémoires de **Martin-Antoine del Rio** sur les troubles des Pays-Bas, durant l'administration du comte de Fuentès (1593-1596), traduits et annotés par **Ad. Delvigne**, p. 525. — Galerie illustrée de la Compagnie de Jésus, album de 400 portraits, publié sous la direction du P. **Alfred Hamy**, S. J., p. 525. — Cartulaire de l'abb. de N.-D. du Bourbourg, par **I. de Coussemaker**, p. 570. — Le B. Godefroid, O. Præm.; — la B. Hildegonde, et ses enfants, O. Præm.; — Sainte Béatrix, O. Cist., par **J. V. S.**, O. P., p. 570. — Les maladies de l'Afrique tropicale, par le P. **J. Etterlé**, S. J., p. 571.

III. NÉCROLOGIE

Le P. Philippe Van der Kellen, S. J., missionnaire au Bengale occidental, p. 37. — M. Victor Jacobs, représentant d'Anvers, p. 44. — Le T. R. P. Antoine Anderledy, XXIIIe général de la Compagnie de Jésus, p. 49. — Le cardinal Giovanni Simeoni, préfet de la Propagande, p. 94. — Le cardinal Henry-Edward Manning, archevêque de Westminster, p. 95. — Mgr Édouard-Joseph Bélin, XXIVe évêque de Namur, p. 138. — Le cardinal Mermillod, p. 140. — Le R. P. J.-B. Pierron, S. J., p. 140. — Le R. P. Paul Coppens, S. J., p. 141. — Le F. Aloys Van den Abeele, S. J., missionnaire dans la Zambésie portugaise, p. 142. — Le prince de Chimay, ministre des Affaires étrangères, p. 187. — M. le baron Casier de Hemptinne, p. 188. — M. Xavier Thibaut, représentant de Dinant, p. 189. — M. Philippe Gilbert, professeur à l'Université de Louvain, p. 190. — Le P. François Antunès, S. J., missionnaire dans la Zambésie portugaise, p. 217. — Le R. P. Alfred Weld, ancien supérieur de la mission du Zambèse, p. 224. — Le comte de Mérode-Westerloo, président du Sénat de Belgique, p. 237. — Le F. Théodore Nigg, S. J., de la mission du Zambèse, p. 275. — Le R. P. Aloys De Kinder, S. J., missionnaire au Bengale occidental, p. 282. — Sœur Marie-Cornélie (Caroline Neujean), des sœurs Notre-Dame, au couvent de San-José (Californie), p. 286. — Le T. R. M. De Backer, missionnaire au Congo, p. 333. Le comte Ernest d'Ursel, lieutenant du génie, détaché au Congo, décédé à Louloubourg, p. 337. — Dom Henri Smeulders, cistercien, abbé de Saint-Bernard-aux-Thermes, à Rome, p. 382. — Le R. P. Théophile Bodson, S. J., supérieur de la mission du Bengale, p. 385. — Le R. M. Charles-Louis Verstraeten, des missions étrangères, missionnaire en Birmanie, — Le T. R. P. Zacharie De Keyser, récollet, missionnaire au Houpé oriental, p. 526. — Le R. P. Edouard Brabant, S. J., p. 526. — Le cardinal Lavigerie, p. 571. — Mgr Dumont, ancien évêque de Tournai, p. 572. — M. le comte de Lannoy; — Le T. R. P. Antonin, prov. des carmes déch., p. 573. — M. Bayet, premier président de la Cour de cassation, p. 574.